ŒUVRES

DE M. L'ABBÉ

DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION.

OUVRES

DE M. l'ABBÉ

DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION.

Le GENIE *de l'Abbé de S. Real, Soutenu par l'*INTELLIGENCE, *contribue aux progrès des* BELLES-LETTRES, *après avoir terrassé la* PARESSE *&* L'IGNORANCE.

Adrien Maurice Duc de Noailles Pair et Maréchal de France &c.

LES
ŒUVRES
DE M. L'ABBÉ
DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION.

Rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez HUART, Libraire-Imprimeur de Monſeigneur le DAUPHIN, près la Fontaine Saint Severin, à la Juſtice.

M D C C X L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

D
7
.S127
1745
v.1

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE NOAILLES,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE, Miniſtre d'Etat, Capitaine général des Troupes de Sa Majeſté Catholique ; Chevalier des Ordres du Roy, & de celui de la Toiſon d'Or ; premier Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majeſté ; Gouverneur & Capitaine général de la Province de Rouſſillon, Conflans & Cerdaigne ; Gouverneur des Ville & Citadelle de Perpignan ; Gouverneur & Capitaine des Chaſſes de Saint-Germain-en-Laye & dépendances ; Général des Troupes de Sa Majeſté Très-Chrétienne, en Flandre & ſur la Moſelle, &c.

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté de préſenter à VOTRE GRANDEUR *une nou-*

velle Edition des Œuvres de M. l'Abbé de SAINT REAL, *plus complette & plus exacte encore que celle que vous me permîtes de Vous dédier, il y a quelques années. C'eſt un foible hommage que je rends à la Protection dont vous m'honorez depuis ſi longtems : j'aurois bien voulu la reconnoître par un tribut d'éloges que vous méritez ſous tant de titres, mais il a fallu me conformer à vos Ordres, qui me condamnent, malgré moi, au ſilence.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De Votre GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
HUART.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

DE tous les Auteurs qui ſe ſont acquis un nom célébre par leurs Ouvrages, il y en a peu dont la réputation ait été auſſi rapide & auſſi étendue que celle de M. l'Abbé de SAINT REAL; il n'y en a guéres auſſi dont la perſonne ait été plus ignorée. Tout le monde a lu ſes écrits avec autant d'empreſſement que de plaiſir; preſque perſonne n'a connu l'Ecrivain: de-là vient que les premiers Editeurs de ſes Ouvrages ont parlé de l'Auteur comme d'un homme abſolument inconnu, dont on ignoroit juſqu'au nom de Baptême: on ne ſçavoit pas même ſi le nom de *Saint Réal* étoit celui de ſa Famille, ou le nom du lieu de ſa naiſſance, ou celui de quelque Terre, ou Abbaye qu'il eût poſſédée. A l'égard de ſa Patrie, on ſçavoit en général qu'il étoit ni en Savoye, mais on ne pouvoit déſigner ni le tems ni le lieu. La vie de ce Sçavant a preſque toujours été ſi cachée,

que des perſonnes même de ſa famille qu'on a conſultées à ſon ſujet, n'ont pas pu encore donner des éclairciſſemens capables de ſatisfaire la curioſité de ceux qui aiment à connoître en détail la vie privée des Hommes de mérite. Si ce que j'ai à dire de la perſonne de l'Auteur ſe réduit à peu de choſes, je tâcherai au moins de le faire connoître par ſes Ouvrages.

L'Abbé de SAINT REAL nâquit à Chambéry quelque tems après le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Son Pere qui étoit Conſeiller au Sénat de Chambéry, étoit fils d'un Juge-Mage de Tarantaiſe; leur nom de Famille étoit *Vichard.* L'Abbé reçut au Baptême le nom de *Céſar*; à l'égard du nom de *Saint Réal*, c'étoit celui d'une Terre qui appartenoit à la Famille : ce nom eſt devenu propre dans la ſuite, & il y a actuellement, à quelques lieues de Chambéry, des Deſcendans de cette Famille qui portent le nom de *Saint Réal.*

L'Abbé vint fort jeune en France; il y apporta des diſpoſitions naturelles pour les Sciences, & un goût décidé pour l'Etude, dont il penſa de bonne heure à faire uſage. Ce fut ce qui lui fit embraſſer ce genre de vie retirée qu'il a conſervé preſque toute ſa vie, & qui a été cauſe ſans doute de l'obſcurité dans laquelle ſa perſonne a été enſevelie, tandis que ſon Nom & ſes Ouvrages lui acqueroient de jour en jour la plus brillante réputation.

Il fit connoiſſance à Paris avec le fameux Varillas * ; le commerce qu'il eut avec un Sçavant auſſi laborieux le fortifia encore dans le penchant naturel qu'il avoit pour le travail. A ſon exemple le genre hiſtorique devint ſon occupation favorite ; peut-être auſſi, ſous un Maître qui étoit alors en réputation, & qui ne faiſoit pas difficulté de ſacrifier quelquefois la vérité de l'Hiſtoire aux agrémens du ſtile & de la diction, contracta-t'il l'habitude d'être peu ſcrupuleux ſur les anecdotes, & de chercher dans la fécondité de ſon imagination des reſſources contre la ſtérilité de l'Hiſtoire.

L'Abbé de Saint Réal ne vécut pas long-tems avec Varillas ; celui-ci ſe plaignit qu'on lui avoit enlevé quelques Papiers, il en accuſa Saint Réal ; la querelle s'échauffa entr'eux, ils ſe ſéparérent. L'Abbé rendu à lui-même n'en devint que plus retiré : uniquement occupé de ſes études, il penſa alors à s'y livrer plus que jamais ; & ſans aſpirer à rien de plus dans l'Etat Eccléſiaſtique qu'à la ſimple Cléricature, où il reſta toute ſa vie, il conſacra à des travaux utiles ce tems précieux de la vigueur de la jeuneſſe, qu'on emploie ordinairement, ou qu'on perd à faire de mauvaiſes études.

Avec beaucoup d'eſprit & de pénétration joints

* VARILLAS étoit un homme extrêmement retiré ; il s'applaudiſſoit d'avoir été trente ans ſans manger une ſeule fois hors de chez lui.

à un travail assidu & opiniâtre, formé d'ailleurs par les leçons, & peut-être même par les défauts d'un Maître qui jouissoit de quelque réputation, l'Abbé de Saint Réal ne pouvoit manquer d'être bientôt en état d'enrichir le Public de ses productions ; ses Ouvrages furent parfaitement bien reçus ; on les trouva intéressans, purement écrits, & parsemés avec goût de remarques solides & de réflexions ingénieuses.

Son premier Ouvrage parut en 1671. il étoit intitulé : *De l'Usage de l'Histoire*. Il est contenu en sept Discours précédés d'une Introduction, dans laquelle l'Auteur s'éleve contre la méthode avec laquelle on étudie l'Histoire. On s'attache, dit-il, à se charger la mémoire du fardeau peu utile des Dates, des Noms & des Evénemens. Etudier l'Histoire, continue M. de Saint Réal, c'est étudier les motifs, les opinions, les passions des Hommes, pour en connoître tous les ressorts, les tours & les détours, enfin toutes les illusions & les surprises qu'elles font à l'esprit & au cœur ; en un mot, il veut que les faits historiques ne soient considérés que comme des autorités qui appuyent la raison, ou comme des sujets qui l'exercent. Il avertit à la fin que les sept Discours qui font le corps de cet Ouvrage, ne sont que des Extraits qu'il écrivit dans sa jeunesse, presque sous la dictée d'un Homme d'un rare mérite, qui lui donnoit des idées pour l'étude de l'Histoire.

L'année ſuivante parut *Dom Carlos, Nouvelle Hiſtorique*, qui fut imprimée à Amſterdam en 1672. On ſçait que la fin tragique de Dom Carlos fut une ſuite du malheureux amour que ce Prince conçut pour ſa belle-mere, Eliſabeth de France, femme de Philippe II. Comme bien des perſonnes ont cru que cette Princeſſe avoit quelque part à la paſſion du jeune Prince, l'Abbé de Saint Réal crut devoir faire part au Public de quelques particularités propres à juſtifier la mémoire de la Reine. Cette Hiſtoire eſt parfaitement écrite ; mais on accuſe l'Auteur d'y avoir mêlé un peu de Roman.

Deux ans après, l'Abbé de Saint Réal publia ſon *Hiſtoire de la Conjuration que les Eſpagnols formerent en* 1618. *contre la République de Veniſe*. Cet Ouvrage fut imprimé à Paris en 1674. *in*-12. Ce morceau d'Hiſtoire eſt un des plus brillans Ecrits de l'Auteur. Le deſſein qu'il paroît avoir eu d'imiter un des meilleurs morceaux de l'Antiquité, c'eſt-à-dire, la Conjuration de Catilina, écrite par Salluſte, l'a engagé à répandre dans cet Ouvrage tous les agrémens que la vivacité de ſon eſprit & la fécondité de ſon imagination ont pu lui fournir. L'Auteur moderne n'eſt point reſté au-deſſous de l'Original qu'il s'étoit propoſé pour modéle ; il y en a même qui prétendent qu'il l'a ſurpaſſé : la vérité hiſtorique de cet événement en a un peu ſouffert ; & il paroît

que l'Hiſtorien s'eſt plus attaché à la recherche de ce qui pouvoit embellir ſon ſujet, qu'à donner une relation exacte & fidelle.

Ce talent ſingulier de prêter des couleurs avantageuſes aux ſujets qu'il avoit à traiter, le fit rechercher de la Cour de Savoye pour être l'Hiſtorien de Charles-Emmanuel I. du nom, ayeul de Charles-Emmanuel II. qui y régnoit alors. L'Abbé de Saint Réal partit donc de Paris, & ſe retira à Chambéry en 1675. pour écrire la Vie de ce Prince. Il ne falloit pas un Peintre moins habile & en même tems moins ſcrupuleux pour faire à tous égards un portrait avantageux d'un Souverain qui véritablement avoit de grandes qualités, mais qui ſe conduiſoit ordinairement par des principes d'une Politique trop rafinée. Jamais Prince n'eut plus de courage & d'eſprit, il n'en eſt point auſſi qui ait été plus ambitieux & moins fidéle à ſa parole & à la religion des Traités. Intrépide, entreprenant, diſſimulé, il excita la jalouſie des Rois de France & d'Eſpagne, & s'attira la haine de ſes Voiſins; chacun prit les armes contre lui, & ce ne fut qu'avec des efforts incroyables qu'il fut poſſible d'entamer ſes Etats; cependant quelque difficulté qu'on éprouva alors pour y entrer, on diſoit de lui communément, que ſon cœur étoit encore plus inacceſſible que ſon Pays.

Un Auteur qui ſçait habilement écarter ou traveſtir

veſtir ce qu'il trouve de peu avantageux dans des vérités hiſtoriques, étoit aſſez propre à répandre un vernis éblouiſſant ſur une Vie, dans laquelle la vérité toute ſimple ne faiſoit voir qu'un mélange ſingulier de bonnes & de mauvaiſes qualités. L'Abbé de Saint Réal l'entreprit ; mais il y a apparence que rebuté par la difficulté du travail, il renonça à ſon projet ; car perſonne n'a jamais dit qu'il l'eût exécuté.

L'Abbé de Saint Réal ne reſta pas long-tems à Chambéry ; un événement qui faiſoit alors l'Hiſtoire du tems, lui fournit une occaſion pour paſſer en Angleterre. La belle Hortenſe, Niéce & Héritiere du Cardinal Mazarin, crut pouvoir ſe ſouſtraire à l'humeur ſinguliere du Duc de Mazarin, ſon mari ; elle partit de France & ſe refugia en Savoye ; elle vint demeurer chez un des Parens de M. de Saint Réal. Cet Abbé déja connu par des Ouvrages qui annonçoient beaucoup d'eſprit & de délicateſſe, fut invité à ſon arrivée à Chambéry, à quitter ſes Livres pendant quelque tems pour augmenter la Cour d'une Dame qui raſſembloit auprès d'elle, par-tout où elle ſéjournoit, tout ce qu'elle trouvoit de Gens de mérite. On voit par le portrait que S. Evremont nous en a laiſſé, & qu'il ne donne encore que comme une foible eſquiſſe de la réalité, qu'on ne pouvoit voir Madame de Mazarin ſans y prendre quelque intérêt. La Philoſophie de

l'Abbé de Saint Réal ſe dérida peu à peu ; il commença à avoir de la complaiſance, & il la pouſſa au point de conſentir à paſſer en Angleterre avec la Ducheſſe, qui avoit réſolu d'y fixer ſa demeure : il y arriva vers la fin du mois de Décembre 1675.

C'eſt ſans doute la liaiſon, dans laquelle il a été avec cette Dame, qui a été l'unique cauſe qu'on lui attribue différens Ecrits en faveur de Madame de Mazarin. On convient aujourd'hui qu'ils ne ſont point de lui.

Un homme auſſi ſtudieux que l'Abbé de Saint Réal, devoit ſe trouver extrêmement déplacé dans le nouveau genre de vie qu'il menoit alors ; il paroît qu'il s'en laſſat bientôt ; il partit de Londres, peu de tems après y être arrivé, & vint à Paris pour s'y conſacrer à l'étude & à la retraite. Le premier fruit qui en réſulta, fut la *Vie de* JESUS-CHRIST, qui parut d'abord *in*-4°. il la dédia à Louis XIV. comme on le voit par l'Epître dédicatoire, qui eſt du mois d'Avril 1678. On ne ſaiſit point dans le monde l'idée que donnerent de cet Ouvrage les quatorze Docteurs qui l'approuverent, & en général il a été peu eſtimé. L'Abbé de Saint Réal, abſolument voué aux belles Lettres, étoit peu propre à traiter un ſujet de cette nature ; il falloit un homme qui eût fait ſon occupation principale de l'étude des Livres ſaints. Il chériſſoit cependant cet

Ouvrage avec une affection ſinguliere : *C'eſt le ſeul de mes Livres que j'aime*, dit-il dans un endroit, *Je l'aime avec toute la tendreſſe d'un bon Pere*. . . .

Quelque tems après la publication de cet Ouvrage, l'Abbé de Saint Réal fit un voyage en Savoye, il ſéjourna pendant quelque tems à Turin, & fut aſſocié à l'Académie de cette Ville, où il prononça ſon Diſcours de remerciment, le 13 Mai 1680. Comme c'étoit la veille d'une grande ſolemnité, dans laquelle Victor-Amédée-François qui avoit regné ſur la Savoye, ſous la tutelle de Madame Royale, * ſa mere, devoit être déclaré Majeur, le nouvel Académicien prit pour ſujet de ſon Diſcours de remerciment, le Panégyrique de la Régence de cette Princeſſe, dans lequel, après avoir mis dans un point de vue aſſez brillant les vertus principales de la Princeſſe, il la complimente avec beaucoup de délicateſſe ſur le bonheur qu'elle a d'avoir pour fils un Prince auſſi accompli que celui qui alloit prendre les rênes du Gouvernement. Cette Piéce qui eſt excellente en elle-même, & remplie de traits nobles & ſublimes, a été omiſe dans toutes les Editions qu'on a données juſqu'à préſent des Œuvres de Saint Réal.

Ce Sçavant qui avoit toujours un goût particulier pour la France, parce qu'il y trouvoit des

* Marie-Jeanne-Baptiste de Savoye, fille aînée de Charles-Amédée, Duc de Nemours, morte le 15 Mais 1724. âgée de 80 ans.

ſecours plus abondans pour ſes études, revint bientôt à Paris; il s'y amuſa d'abord à revoir une Relation de l'Héréſie de Genéve, qui avoit été imprimée à Chambéry en 1611. *in*-8°. ſous le Titre de *Levain du Calviniſme*, ou *Commencement de l'Héréſie de Genéve*. Cet Ouvrage eſt, dit-on, fort curieux ; il eſt de la compoſition de Jeanne de Juſſie, Religieuſe de Sainte Claire à Genéve, dont elle fut chaſſée dans le tems que le Calviniſme s'y établit tout-à-fait. Cette Hiſtoire contient ce qui s'eſt paſſé dans cette Ville depuis 1506. juſqu'en 1565. L'Abbé de Saint Réal qui la trouva intéreſſante, en retoucha le ſtyle, & la publia à Paris en 1682. *in*-12. ſous le Titre de *Relation de l'Apoſtaſie de Genéve*.

Deux ans après parut *Céſarion* : ce ſont des eſpéces d'Entretiens que l'Auteur ſuppoſe avoir eu avec un homme du monde fort inſtruit, qui vivoit philoſophiquement dans une Terre où il s'étoit retiré. L'Auteur paſſe quatre jours dans cette Campagne ; le tems y eſt fort bien employé. Ces quatre jours fourniſſent quatre Converſations, dont la premiere & la derniere roulent ſur la difficulté qu'il y a de s'avancer dans le monde, même quand on a de l'eſprit. Dans la ſeconde, on s'entretient ſur le rétabliſſement de Ptolomée Auletes. Ces Entretiens ſont dignes de la curioſité du Lecteur ; ils ſont adroitement parſemés d'anecdoctes ſingulieres, & de réflexions très-

juſtes & très-ſenſées ; ils furent imprimés à Paris en 1684. *in*-12.

En 1686. parut une Lettre datée du mois de Juin de cette même année, dans laquelle on entreprit de juſtifier Pomponius Atticus, dont la mémoire étoit un peu flétrie dans Céſarion. On trouve cette Piéce dans le quatriéme Tome du Recueil de Piéces d'Hiſtoire & de Littérature, imprimé chez Chaubert en 1741. L'Editeur, en parlant de cet Ouvrage & de celui de l'Abbé de Saint Réal, dit, « qu'on y verra avec plaiſir » la différente maniere de penſer de deux hom- » mes d'eſprit ſur le caractere d'un des plus adroits » Politiques de l'ancienne Rome. La réputation » des grands hommes eſt quelquefois la matiere » d'un problême, & plus ſouvent le jouet de la » paſſion & de la mauvaiſe humeur ; mais en gé- » néral nous jugeons avec plus d'impartialité les » Perſonnages illuſtres de l'Antiquité. Ceux qui » dans ces jugemens aiment un air de Tacite, » ſe déclareront pour l'Abbé de Saint Réal : » mais l'Auteur de l'Apologie trouvera peut-être » créance auprès des perſonnes qui, ſans s'ériger » en ſcrutateurs des cœurs, s'en rapportent au té- » moignage de l'Hiſtoire. »

Le Diſcours ſur la *Valeur* que M. de Saint Réal adreſſa à l'Electeur de Baviere en 1688. eſt une des meilleures Piéces de cet Auteur. Il expoſe à ce Prince l'idée la plus juſte que l'on

puiſſe concevoir de la véritable Valeur ; & pour faire voir que ce caractere héroïque n'eſt point incompatible avec les vertus les plus douces & les plus humaines. Il fait voir toutes ces qualités réunies dans le jeune Prince, à qui il adreſſe cet Ouvrage. « Il ſe trouve, dit-il, un Prince de vingt-
» ſix ans, d'une bravoure approchant de la témé-
» rité, & cependant il n'eſt ni brutal, ni malin,
» ni intéreſſé, ni impie : qui n'eſt fier que l'épée
» à la main ; qui reconnoît plus librement le mé-
» rite des autres que le ſien propre ; ... Qui reſ-
» pecte ſa Religion avec la même fidélité qu'il la
» défend. Il ne parle que quand il ſeroit blâma-
» ble de ſe taire. Il ne s'eſt jamais moqué que des
» flateurs. . . . . Il n'abuſe pas de la foibleſſe du
» commun des hommes pour les careſſes des
» Grands, en repaiſſant ceux qui l'approchent,
» de vaines eſpérances, ou de promeſſes conçues
» en termes ambigus. Loin de vouloir être le ſeul
» riche de ſes Etats, les dépenſes inévitables au
» genre de vie qu'il méne, l'ont réduit à en être
» preſque le ſeul pauvre. Loin de fournir du plus
» pur ſang de ſon Peuple à ſes fantaiſies & à ſes
» plaiſirs, de s'enivrer de la ſueur du front de ſes
» Sujets, il épuiſe ſon Domaine, & engage ſes
» Droits les plus ſacrés, plûtôt que de donner la
» moindre atteinte aux leurs. Ils n'ont point à
» gémir de ſes Victoires. Si la gloire eſt pour lui
» une eſpéce d'idole, du moins ne lui ſacrifie-t'il

» point de Victimes innocentes, & il ne ſe venge » pas ſur leur Patrimoine de ce que lui coûtent » ſes Ennemis. »

Tel eſt le portrait que fait M. de Saint Réal de Maximilien-Marie-Emmanuel, Electeur de Baviere. Ce Diſcours eſt parſemé par endroits de traits vifs & brillans, d'exemples curieux, & d'anecdoctes intéreſſantes. Cet Ouvrage fut imprimé à Cologne en 1689. il eut une fortune très-rapide, & les Exemplaires en devinrent bientôt extrêmement rares ; mais il a reparu dans le ſecond Tome des Mémoires de Littérature de M. de Sallengre, & on l'a inſéré depuis dans les différentes Editions qu'on a faites des Œuvres de M. de Saint Réal.

Cet Auteur fit imprimer à Paris en 1691. ſon *Traité de la Critique*, ſur lequel les jugemens furent extrêmement partagés. Le ſçavant Baſnage de Beauval trouva que cet Ouvrage étoit la Piéce la plus foible que l'Auteur eût encore donnée, & qu'il ne répondoit pas au ſuccès que ſes Ouvrages précédens avoient eu avec raiſon. Voilà ce qu'il en dit à ſes amis dès que le Livre parut: il changea d'avis peu après, & il en parla aſſez avantageuſement, lorſqu'il en fit l'extrait dans ſon Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans, au mois de Décembre 1691. Le fameux Baile en fit d'abord plus de cas que Baſnage : *Pour moi, ſans flater votre ami*, dit-il à M. Minutoli, en lui par-

lant de l'Abbé de Saint Réal, (*car je vous prie de ne lui rien marquer de tout ceci,*) *je n'ai pas été ſi difficile que M. de Beauval ; j'ai trouvé ſon Livre rempli de penſées ſingulieres & judicieuſes ; il eſt vrai que j'ai trouvé quelques-unes de ſes Remarques de Grammaire trop rafinées, & par-là trop aiſées à réfuter, & un peu trop de malignité contre l'Auteur qu'il critique.*

Cet Auteur critiqué par l'Abbé de Saint Réal, étoit M. Andri, qui avoit publié en 1689. un Livre intitulé, *Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue Françoiſe, ou Remarques nouvelles & critiques touchant la Politeſſe du Langage.* L'Abbé de Saint Réal qui étoit peut-être intéreſſé perſonnellement dans ce que l'Auteur des Réflexions avoit avancé, entreprit de le réfuter, en publiant ſon Traité de la Critique. L'Auteur paroît vouloir y donner quelques régles ſur ce que l'on peut critiquer, & ſur la façon dont il faut exercer ſa critique : ce qu'il avance à ce ſujet, n'a pas été du goût de bien du monde ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'à chaque principe qu'il propoſe, pour ne pas s'écarter de la juſte & véritable critique, il les détruit lui-même en traitant avec peu de ménagement l'Auteur qu'il a eu deſſein de cenſurer : il termine cet Ouvrage par quelques Régles qu'il donne pour perfectionner la Prononciation.

La Traduction des Lettres de Ciceron à Atticus

cus ſuivit de près le Traité de la Critique, & parut à Paris, la même année 1691. en deux Volumes *in*-12. qui ne contenoient que deux premiers Livres des Epîtres à Atticus, avec la ſeconde Lettre du premier Livre de celles que Ciceron a écrites à ſon frere Quintus. Cet Ouvrage eſt précédé d'une longue Préface, dans laquelle l'Auteur expoſe le deſſein qu'il a eu en l'entreprenant; ſa Traduction eſt accompagnée de Notes, tantôt hiſtoriques, tantôt critiques. Le but de ces Notes n'eſt pas de dire tout ce qu'on pouvoit remarquer ſur Ciceron, mais ſeulement de mettre les endroits les plus difficiles à la portée de ceux qui n'ont pas une connoiſſance bien ſure des Antiquités Romaines.

Quelque tems après que l'Abbé de Saint Réal eût publié cet Ouvrage, il quitta Paris pour faire un voyage dans ſa Patrie, mais ce fut pour la derniere fois; il mourut à Chambéri vers la fin de l'année 1692. Les Sçavans d'alors firent des démarches pour ramaſſer des Mémoires propres à former ſon Eloge hiſtorique, mais on ne trouva perſonne qui eût vécu aſſez familierement avec lui pour donner quelque choſe de ſatisfaiſant à cet égard. L'Abbé de Saint Réal ſe communiquoit peu; ſon Cabinet & ſes Livres faiſoient toutes ſes délices. Il avoit cependant des amis, mais il n'en cultivoit l'amitié que par Lettres. M. Baile le ſçavoit bien; auſſi lorſque M. Minuto-

li * lui fit part de la joie qu'il avoit du départ de Saint Réal pour Chambéri, & de l'eſpérance qu'il avoit de pouvoir le pratiquer, & jouir à ſon aiſe de la douceur du commerce de ce Sçavant : M. Baile lui répondit, qu'il ne devoit pas s'en flater. *Je ne ſçais*, lui dit-il, *ſi je dois vous féliciter de l'approche de M. l'Abbé de Saint Réal : car vous ne le verrez pas mieux à Chambéri qu'à Paris ; & les Lettres de Paris pouvoient être plus remplies de choſes curieuſes, que celles de Chambéri.* Ce peu de communication qu'il avoit avec les hommes eſt la cauſe, comme je l'ai déja dit, du ſilence qu'on a gardé ſur ſa perſonne, tandis que les Journaux, à l'envi des uns des autres, ont amplement parlé de ſes Ouvrages.

L'Abbé de Saint Réal après ſa mort a eu cela de commun avec un des agréables génies ** du dernier ſiécle, que l'on n'a pas cru prendre une meilleure route pour produire avec ſuccès différens petits Ouvrages, qu'en les faiſant paroître ſous ſon nom. Le Libraire Barbin réuſſiſſoit aſſez bien dans cette eſpéce de ſupercherie. Lorſqu'il voyoit que les Ouvrages d'un Auteur étoient bien reçus du Public, il étoit rare qu'après ſa mort il ne trouvât bientôt des Œuvres poſthumes à lui attribuer. Il s'adreſſoit pour cela à quelques-uns de ces Ecrivains qui ſçavent manier la plume aſſez artiſ-

* M. Minutoli étoit alors Profeſſeur d'Hiſtoire & de Belles-Lettres à Genéve.

** S. Evremont.

tement pour prendre le ton & le ſtyle d'un Auteur, & il leur faiſoit faire du S. Evremont & du Saint Réal. Voilà ce qui a commencé à augmenter conſidérablement les Volumes originaux. On n'a pu ſe diſpenſer dans les Editions ſuivantes de ſuivre la même route, parce que la plûpart des morceaux qu'on a prêtés à ces Auteurs ayant eu l'applaudiſſement du Public, on n'a pas cru devoir retirer de la collection de leurs Ouvrages un bien que leur mémoire a été, pour ainſi dire, contrainte d'adopter.

On trouvera donc dans ce Recueil, non ſeulement les véritables Ouvrages de l'Abbé de Saint Réal, mais encore tous ceux qui lui ont été attribués, ou que l'on a produit ſous les auſpices de ſa réputation. A l'égard des Ouvrages qui lui appartiennent ſurement, il n'y en a point d'autres que ceux dont je viens de parler ; tout ce qu'on y a ajouté dans les différentes Editions, eſt d'une autre main. On trouve à la tête du Recueil de Piéces d'Hiſtoire & de Littérature, imprimé en 1738. une Lettre de M. D..... ſur la nouvelle Edition des Œuvres de M. l'Abbé de Saint Réal, dans laquelle on apprend quels ſont les véritables Auteurs de différens morceaux qui forment les Volumes de cette Edition. M. de Villefore, homme de Lettres, connu par différens Ouvrages parfaitement écrits, eſt l'Auteur de la *Vie d'Octavie* ; c'eſt lui-même qui l'a dit à l'Auteur

de la Lettre, & qui lui a appris en même-tems qu'un Gentilhomme d'Avignon, nommé le Marquis de la B. . . . avoit composé plusieurs Piéces dans le goût de M. de Saint Réal, que l'on a confondus dans la suite avec les Ecrits de cet Abbé. En voici la liste donnée par M. de Villefore lui-même. *Fragmens sur Lépide. Considérations sur Antoine. Fragmens sur Auguste. Considérations sur Livie. Traité de Philosophie, de Politique & de Morale. Maximes. Quelques Réflexions sur le Cœur de l'Homme. Réflexions sur l'Amour propre. Inconstance de l'Homme dans les égaremens de la Vie des Gens de Cour. Des Femmes. Observations politiques sur la Fortune, Fragment. Lettres sur divers sujets. Considérations sur Lucullus. Conjuration des Gracques. Affaires de Marius & de Sylla.*

La Lettre contre la Traduction de l'Histoire du Concile de Trente par M. Amelot de la Houssaye, est de Richard Simon. Voyez ce qu'il en dit lui-même, Tom. II. Lettre 31. de l'Edition de 1730.

A l'égard des Discours traduits de Xénophon, dont l'un traite *de la maniere d'augmenter les revenus d'Athénes*; & le second parle *de la République de Lacédémone*. Ils sont l'un & l'autre de M. l'Abbé Desfontaines, qui ne les avoue cependant que comme des Ouvrages de sa jeunesse.

Il est inutile de parler des autres Piéces qui ont

été ajoutées à ce Recueil, on en a jusqu'à présent ignoré les véritables Auteurs.

Comme on a observé que toutes ces différentes Piéces formoient un assemblage assez bisarre, par la façon dont on les a disposées dans les Editions qu'on a faites, nous avons cru devoir suivre un ordre différent, & les ranger chacune sous un Titre général, qui pût leur convenir. C'est ce qu'on verra d'un coup d'œil au commencement de chaque Volume, en consultant la Table des Traités qui y sont contenus.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancellier, *les Œuvres de M. l'Abbé de Saint Réal*, & j'ai cru que l'Edition que l'on en prépare, seroit d'autant plus favorablement reçue du Public, qu'elle est plus ample que les précédentes éditions, & que les Piéces qui composent le Recueil sont rangées dans un meilleur ordre & beaucoup plus convenable. Fait à Paris, ce 21 Juillet 1743.

Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre *Les Œuvres de l'Abbé de Saint Réal*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de réimprimer ledit Livre en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & dé-

biter par tout notre Royaume pendant le tems de *Douze années* conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changemens ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le Contreſcel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, l'Imprimé qui aura ſervi de Copie à la réimpreſſion dudit Livre ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre-cher & féal Chevalier le-Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers & Sécretaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-quatre, & de notre Regne, le vingt-neuviéme. Par le Roi, en ſon Conſeil,

Signé, SAINSON, avec grille & paraphe.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 334. *fol.* 281. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 15 *Juillet* 1744.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER, Imprimeur ordinaire de la Ville, rue ſaint Jacques, au Livre d'or, 1744.

TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans le Tome Premier.

TRAITÉS DE THÉOLOGIE ET DE PIÉTÉ.

I. METHODE courte & aiſée pour combattre les Déiſtes. *Lettre* à M. D. page 1.

Translated from Mr Lesly's Original in English.

LETTRES SUR DIVERS SUJETS DE PIETE'.

I. *Lettre*, ſur l'Exiſtence de Dieu, à Mr de M*** 33
II. *Lettre*, ſur la Vérité de la Religion, à Mr de M*** 35
III. *Lettre*, ſur la Vérité de la Religion Catholique, à Mr de M*** 40
IV. *Lettre*, ſur l'Authorité de l'Egliſe Catholique, à Mr de M*** 44
V. *Lettre*, ſur les ſuites de la Réformation, à Mr de M*** 46
La Vie de JESUS-CHRIST. 49
Epître au Roy. Préface. Approbations, 51, *& ſuiv.*
I. Livre, 61
II. Livre, 107
III. Livre, 139
IV. Livre, 184
Eclairciſſement ſur le Diſcours de Zachée, à Monſieur *** 221
* Remarques ſur les Eſſéniens, les Saducéens, les Phariſiens, & les Therapeutes, 267

TABLE.

TRAITE'S DE PHILOSOPHIE, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

I. Sentimens ſur la Philoſophie, 275
II. Quelques Réflexions ſur le Cœur de l'Homme, 278
III. De l'Inconſtance de l'Homme dans les égaremens de la vie, 284
IV. Réflexions ſur la Mort, 290
V. Réflexions Morales ſur l'Amour propre, 299
VI. Obſervations politiques ſur la Fortune, Fragment. 301
VII. De la Valeur, à l'Electeur de Baviere, 312
VIII. Des Gens de Cour, 343
IX. Des Femmes, 351
X. *Lettre*, ſur une Galanterie ſurannée, à Mr le M. D. S. 359
XI. *Lettre*, contre une Galanterie ſurannée, à Mr le M. D. S. 362
XII. *Lettre*, ſur une Rupture, à Madame la Comteſſe de B. 364
I. CESARION à Monſieur ***. Premiere Journée. De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'eſprit, 367
II. CESARION. Deuxiéme Journée. Hiſtoire du Rétabliſſement de Ptolomée Aulètes, 379
III. CESARION. Troiſiéme Journée. Caractere de Titus Pomponius Atticus, 413
IV. CESARION. Quatriéme Journée. De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'Eſprit, 439
* Réconciliation du Mérite & de la Fortune, 461

Fin de la Table.

TRAITÉS DE THÉOLOGIE ET DE PIÉTÉ.

* METHODE COURTE ET AISÉE *pour combattre les Déiſtes.*

LETTRE à M. D.

JE vous plains, Monſieur, d'être malheureuſement, comme vous me faites l'honneur de me l'écrire, dans une ſociété de perſonnes, qui tournent continuellement en ridicule les ſaintes Ecritures, principalement tout ce qui concerne Moïſe & Jéſus-Chriſt, & qui ſe piquant de raiſon & de bon ſens, ſe moquent ſans ceſſe de ce que nous appellons la Révélation. La Religion de Jéſus-Chriſt, ſi on les en

croit, n'eſt pas plus raiſonnable que celle de Mahomet; & il n'y a pas plus de motifs pour croire en l'un, que pour croire en l'autre. Les Payens, diſent-ils, les Juifs, les Mahométans ont leurs Révélations comme les Chrétiens: des hommes fins & habiles ont d'abord impoſé à des gens ſimples & crédules; la ſéduction s'eſt communiquée à d'autres hommes auſſi peu judicieux que les premiers; l'Erreur accréditée parmi le Peuple eſt peu à peu devenue générale & dominante, juſqu'à être autoriſée par les Loix. Ceux qui ſont nés dans les ſiécles poſtérieurs, aveuglés par les préjugés de leur naiſſance & de leur éducation, ont cru, à l'exemple de ceux qui les ont précédés, ſans examiner l'origine & les motifs de leur croyance.

Quoique les Loix n'ayent point d'empire ſur la Vérité ſoumiſe au ſeul tribunal de la raiſon, ils diſent qu'ils ne laiſſent pas de ſe conformer aux uſages reçus, d'obéir aux Loix, & de pratiquer extérieurement un culte établi, dont le mépris déclaré leur pourroit nuire. C'eſt en vain, dites-vous, qu'on eſſayeroit de réduire ces Eſprits-forts par de longues diſcuſſions & par de ſçavans détails: ils haïſſent toute diſpute qui oblige à parler longtems; ils rejettent toute autorité qu'on leur oppoſe; ils ſoutiennent, ſans en apporter la moindre preuve, que les anciens monumens qui nous fourniſſent des armes pour les combattre, ſont ou ſuppoſés, ou corrompus. En tout cas ils citent auſſi des Auteurs anciens, qu'ils prétendent leur être favorables. Enfin on ne peut convenir de rien avec eux, & on diſpute ſans fin & ſans aucun fruit.

Cependant vous voudriez pouvoir être muni de quelque raiſon ſimple & déciſive, qui démontrât en peu de paroles la vérité du Chriſtianiſme, & qui fît voir clairement la différence qu'il y a entre les faits hiſtoriques ſur leſquels notre Religion eſt appuyée, & les fables du Paganiſme, ou les impoſtures de Mahomet. Une ſeule preuve, ſi elle eſt ſolide & claire, ſuffit, ſelon vous, & eſt même préférable à une multitude confuſe d'argumens.

Vous demandez, Monſieur, une choſe qui n'eſt pas ſi aiſée

qu'elle le paroît; quoique la vérité ſoit ſimple & une, notre eſprit eſt ſi borné & ſi foible, qu'il ne peut ſouvent la découvrir qu'avec beaucoup d'efforts, & la faire ſentir qu'avec beaucoup de paroles. Je crois néanmoins avoir, par rapport à la Religion Chrétienne, une preuve telle que vous la ſouhaitez. Je vais vous en faire part, de la maniere la plus préciſe & la plus claire qu'il me ſera poſſible.

Je ſuppoſe d'abord que c'eſt prouver ſuffiſamment la vérité des Dogmes Chrétiens, que de faire voir que les Miracles attribués à J. C. dans l'Evangile, ſont vrais. Il en eſt de même de ceux de Moïſe; s'il a fait paſſer la mer Rouge à tout le Peuple d'Iſraël, & s'il a opéré tous les autres prodiges exprimés dans l'Exode, il s'enſuit manifeſtement qu'il a été l'Envoyé de Dieu. Il n'y a point de Déïſte qui ne s'y rendît, s'il voyoit aujourd'hui tout cela de ſes propres yeux. Il s'agit donc uniquement de prouver que cela s'eſt paſſé réellement comme il eſt raconté dans l'Ecriture.

Pour y parvenir, 1°. J'établirai certaines régles, ſelon leſquelles il eſt impoſſible que des faits, qui leur ſont conformes, puiſſent jamais être faux. 2°. Je ferai voir que les faits marqués dans l'Ecriture, qui concernent Moïſe & Jéſus-Chriſt ſont conformes à ces régles; ce qui ne ſe trouve ni par rapport aux impoſtures de Mahomet, ni par rapport aux fables du Paganiſme, & ce qui ſera toujours incompatible avec quelque fauſſeté que ce ſoit.

I. Regle.

Que les faits ſoient de telle nature qu'ils puiſſent aiſément tomber ſous les ſens, & que les yeux & les oreilles en puiſſent être les Juges.

II. Regle.

Que ces faits ſoient publics, & qu'une grande multitude d'hommes attentifs en ſoit témoin.

III. Regle.

Que non ſeulement il ſe conſerve des Monumens publics

en mémoire de ces faits, mais encore qu'il en reſte des devoirs à remplir.

IV. Regle.

Que ces Monumens ayent été dreſſés, & que ces devoirs ayent été impoſés & commencés à être accomplis dès le tems même que les faits ſont arrivés.

Selon les deux premieres régles, il eſt impoſſible que les hommes ayent été trompés dans le tems que l'on ſuppoſe que les faits ſe ſont paſſés, puiſque les yeux d'un Peuple nombreux & attentif ſont ſuppoſés en avoir été les témoins. Qu'un homme, par exemple, raconte aujourd'hui, qu'il diviſa hier les eaux de la Seine en préſence de tout le Peuple de Paris, & qu'il fit en même tems traverſer à pié ſec le lit de cette riviere à tous les hommes, femmes & enfans de la ville, au milieu de deux montagnes d'eau: Je dis qu'il eſt impoſſible à cet homme de faire accroire un tel prodige aux Pariſiens; parce que s'il s'aviſoit de débiter ce conte, tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans le traiteroient auſſi-tôt d'impoſteur, & diroient qu'ils n'ont point vu cette prétendue diviſion des eaux de la Seine, & qu'ils n'ont point traverſé à pié ſec le lit de cette riviere. Je crois donc pouvoir établir comme un principe certain, & qu'aucun Déïſte ou Incrédule ne peut nier, que les hommes n'ont pu être trompés par rapport à des faits publics, dont ils ont été les témoins oculaires, qu'ils n'ont pu, dis-je, être trompés dans le tems qu'on ſuppoſe que ces faits ſont arrivés.

Il reſte à examiner ſi ces faits n'ont pas pu être imaginés & débités dans la ſuite, lorſque le tems, où l'on ſuppoſe qu'ils ſont arrivés a été paſſé, & que tous les contemporains ont été morts. Mais l'uſage des deux dernieres régles nous garantit de l'erreur en ce point, & nous apprend à diſcerner le vrai d'avec le faux. Car ſi lorſque ces faits ont été imaginés & débités, l'Auteur a dit non ſeulement qu'il en reſtoit des monumens, pour en conſerver la mémoire, mais que depuis que ces faits étoient arrivés, on avoit

pratiqué conſtamment juſqu'alors des devoirs extérieurs & des cérémonies publiques, l'impoſture a du être auſſi-tôt découverte; ces monumens ne paroiſſant point, & ces cérémonies n'étant connues & pratiquées de perſonne.

Par exemple, j'imagine aujourd'hui & je raconte un fait arrivé, ſelon ma ſuppoſition, il y a mille ans. Peut-être le ferai-je croire à quelques perſonnes: mais ſi je dis que non ſeulement ce fait eſt arrivé, mais que depuis ce tems-là on coupe le bout du petit doigt à tous les enfans qui ont atteint l'âge de douze ans, & que c'eſt pour cela que tout le monde a le petit doigt coupé, ſi j'ajoute que cet uſage a été établi en mémoire & en preuve du fait, dans le tems même qu'il eſt arrivé; je ſoutiens qu'il eſt impoſſible qu'en ce cas je ſois cru de perſonne, parce que tout le monde voyant la fauſſeté du ſigne que je donne pour atteſter le fait, jugera auſſi-tôt que je ſuis un impoſteur.

Il s'agit maintenant de faire voir que les faits qui regardent Moïſe ou Jéſus-Chriſt & qui ſont contenus dans l'Ecriture, ſont conformes aux régles que j'ai établies ci-deſſus, comme des marques certaines & infaillibles de la vérité d'un fait; qu'aucune de ces marques ne ſe trouve dans les faits attribués à Mahomet ou aux Dieux du Paganiſme, & que jamais aucune impoſture ne les peut avoir.

1°. Pour ce qui regarde Moïſe, je crois qu'on m'accordera aiſément qu'il ne ſeroit jamais venu à bout de perſuader à ſix cens mille hommes, qu'il les avoit fait ſortir d'Egypte eux-mêmes, qu'il leur avoit fait paſſer la mer Rouge; qu'il les avoit nourris de la manne pendant quarante ans dans le Déſert; & qu'il avoit fait pluſieurs autres choſes ſemblables, ſi en effet, tout cela n'eût pas été vrai; parce qu'en ce cas il auroit falu qu'il eût trompé leurs ſens; c'eſt-à-dire, qu'il leur eût fait une illuſion impoſſible. Les faits attribués à Moïſe dans l'Ecriture, ſont donc conformes aux deux premieres régles.

Je ſoutiens donc, qu'il a été impoſſible que les cinq Livres de

Moïſe ayent été reçus du Peuple Juif comme véritables, & n'ayent pas plûtôt été rejettés comme des recueils d'impoſtures manifeſtes, ſi en effet les faits qui y ſont racontés, ſont faux. Pourquoi cela ? C'eſt que Moïſe leur raconte tous ces faits, comme arrivés en leur préſence & exécutés ſous leurs yeux. (a) *Connoiſſez aujourd'hui*, leur dit-il, *ce que ne ſçavent point vos enfans qui n'ont point vu ſes châtimens, ſa grandeur, la force de ſa main, & ſon bras étendu ; qui n'ont point été les témoins de ſes merveilles, & n'ont point vu tout ce qu'il a fait au milieu de l'Egypte, par rapport à Pharaon & à tout ſon Royaume ; & à l'égard de l'Armée des Egyptiens, de leurs chevaux & de leurs chariots ; comme il les ſubmergea dans les flots de la mer Rouge, lorſqu'ils vous pourſuivoient ; & comme le Seigneur les a punis juſqu'à ce jour ; ce qu'il a fait à votre égard dans le Déſert, juſqu'à ce que vous vinſſiez en ce lieu ; ce qu'il a fait à l'égard de Dathan & d'Abiron, enfans d'Eliab fils de Ruben, que la terre a engloutis avec leurs maiſons, leurs tentes & tout ce qu'ils poſſédoient au milieu d'Iſraël. Vos yeux ont vu toutes ces grandes œuvres du Seigneur, &c.*

Il s'enſuit de-là manifeſtement, que ſi les Livres de Moïſe ſont un Recueil de fauſſetés, il eſt impoſſible que les faits qui y ſont contenus, ayent été imaginés & dreſſés au Peuple qui vivoit dans le tems qu'on ſuppoſe que ces faits ſont arrivés.

On dira peut-être que ces Livres ont été écrits quelques ſiécles après la mort de Moïſe & qu'on les lui a attribués. A cela je réponds qu'il ne ſe peut pas faire que ces Livres ayent été reçus comme les Ecrits de Moïſe, dans le ſiécle où l'on prétend qu'ils ont été ſuppoſés. Pourquoi ? Parce que dans ces Livres il eſt parlé de ces Livres mêmes, comme écrits & publiés par Moïſe, & conſervés dans l'Arche après qu'il les eut écrits.

(b) *Moïſe ayant donc achevé d'écrire les paroles de cette Loi dans un volume, il dit aux Lévites qui portoient l'Arche d'alliance du Seigneur : Prenez ce Livre & mettez-le dans un côté de l'Arche du Seigneur votre*

(a) *Deut. cap.* 11. *v.* 2. (b) *Deut. c.* 31. *v.* 24.

Dieu, afin qu'il y ſoit en témoignage contre toi, ô Iſraël. Le Roi devoit auſſi avoir une copie de ce Livre. (a) *Le Roi à ſon avénement à la Couronne écrira une copie de cette Loi dans un Livre, & fera cette copie ſur l'exemplaire qui eſt entre les mains des Lévites. Il la conſervera chez lui & la lira tous les jours de ſa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur ſon Dieu, & à obſerver les paroles & les cérémonies de cette Loi.*

Vous voyez que ce Livre de la Loï parle de lui-même, non ſeulement comme d'une Hiſtoire & d'une Relation de ce qui s'étoit paſſé alors, mais comme d'un corps de Loix municipales de la Nation Juïve, qui obligeoient le Roi comme le ſimple peuple. Or, en quelque ſiécle que vous ſuppoſiez que ce Livre ait été écrit après la mort de Moïſe, je prétens qu'il eſt impoſſible qu'on l'ait reçu alors comme l'ouvrage de Moïſe, parce qu'en ce cas on ne l'auroit trouvé ni dans l'Arche, ni chez le Roi, ni ailleurs. Car quand il auroit été publié pour la premiere fois, chacun auroit dit, qu'il n'en avoit jamais entendu parler. Mais ils auroient pu encore moins ſe perſuader que ce Livre étoit le corps des Loix de leur Nation & des maximes de leur Gouvernement. Un homme pourroit-il aujourd'hui fabriquer un Recueil de Statuts, d'Arrêts & d'Ordonnances, & faire paſſer ce Livre comme le ſeul corps de Loix que les François euſſent connu juſqu'alors? Je dis pareillement, l'Auteur prétendu des Livres attribués à Moïſe a-t-il pu les fabriquer & les publier ſous le nom de ce ſaint Légiſlateur, comme le Recueil des Loix Judaïques, & a-t-il pu faire accroire aux Juifs qu'ils avoient toujours reconnu ces Livres comme des Ecrits de Moïſe, c'eſt-à-dire, qu'ils les avoient toujours reconnus pour tels, avant même qu'ils les euſſent connus? Je dis plus: il faudroit en ce cas que toute la Nation eût en un inſtant oublié les Loix fondamentales & primitives de ſon Gouvernement. Sans cela auroient-ils pu recevoir, comme le Recueil original de leurs Loix, un Recueil qui s'annonçoit lui-même

(a) *Deut. c. 17. v. 18.*

comme tel ? On n'a jamais impoſé à une Nation par rapport à un article auſſi capital.

Ces Livres ne contiennent pas ſeulement des Loix, ils parlent de leur inſtitution & de la maniere dont elles ont été pratiquées dès le tems de Moïſe. Ils font mention de la cérémonie de la Pâque (*a*), en mémoire des premiers-nés d'Egypte, frapés de mort, & que le même jour le premier-né en Iſraël, ſoit homme, ſoit bête, fut par une Loi perpétuelle conſacré à Dieu ; ce qui donna toujours droit aux Lévites de prendre dans toutes les familles les premiers-nés. Il y eſt dit que la verge d'Aaron pouſſa des bourgeons & fut gardée dans l'Arche pour conſerver la mémoire de la révolte de Coré, Dathan & Abiron, & de leur funeſte châtiment, & pour confirmer le Sacerdoce dans la Tribu de Lévi. On y lit, qu'un vaſe rempli de manne fut pareillement gardé, pour ſe ſouvenir que le Peuple d'Iſraël avoit été nourri miraculeuſement dans le Déſert pendant quarante années : que le Serpent d'Airain fut auſſi conſervé, (& il ſe voyoit encore au tems du Roi (*b*) Ezéchias) en mémoire des guériſons miraculeuſes que la ſeule vue de ce Serpent opéroit (*c*). Enfin, il y eſt fait mention de la Fête de la Pentecôte inſtituée pour conſerver le ſouvenir de l'apparition de Dieu ſur la montagne d'Oreb. Outre ces commémorations particulieres, on voit encore dans le Pentateuque pluſieurs autres cérémonies inſtituées en mémoire de la ſortie d'Egypte ; comme la Fête du Sabath (*d*), les ſacrifices journaliers & les expiations annuelles, les nouvelles Lunes, pluſieurs jours de Fête & de Jeûne ; enſorte que chaque année, chaque mois, chaque ſemaine, chaque jour, rappelloient le ſouvenir de toutes ces choſes.

Les Livres de Moïſe nous apprennent encore qu'une Tribu particuliere, qui étoit celle de Lévi, étoit particulierement conſacrée à Dieu & dévouée au miniſtere de la Prêtriſe il n'appartenoit qu'à cette Tribu d'offrir les ſacrifices, & tout autre qui

(a) *Num.* 8. 17. 18. (b) *IV. Reg.* 18. 4. (c) *Num.* 21. 9. (d) *Deut.* 5. 15.

auroit

auroit approché de l'Autel devoit être puni de mort. Le grand-Prêtre devoit porter une Mitre brillante, une robe magnifique; avec l'*Urim* & le *Thummim* ſur la poitrine, d'où il rendoit les divines réponſes. Le Roi & tout le Peuple étoit obligé d'entrer ou de ſortir, ſelon qu'il l'ordonnoit. Les Lévites étoient encore Juges Souverains & ſans appel dans toutes les cauſes civiles, & il falloit obéir à leurs arrêts, ſous peine de mort.

Or comment peut-on ſuppoſer, que dans le ſiécle où ces Livres attribués à Moïſe ont été fabriqués, ils ayent été reçus comme les véritables Livres de Moïſe? Il faudroit que les Auteurs de ces Livres apocryphes euſſent fait croire à la Nation Juïve, qu'elle avoit reçu ces Livres de ſes ancêtres, que dès leur enfance on les avoit inſtruits de ce qu'ils contenoient; & qu'ils en avoient auſſi inſtruit leurs enfans; qu'ils avoient tous été circoncis & avoient pareillement fait circoncire leurs fils; que conformément à ce qui eſt raconté dans ces Livres, ils célébroient tous les ans la Pâque, toutes les ſemaines le Sabat, tous les mois la Fête de la nouvelle Lune, & pluſieurs autres Fêtes & Jeûnes preſcrits dans ces Livres; qu'ils avoient un Tabernacle magnifique, un Ordre particulier de Prêtres renfermé dans la Tribu de Lévi, un Souverain Pontife revêtu des plus ſingulieres & des plus glorieuſes prérogatives. Mais comment auroit-on fait croire à toute une Nation qu'elle avoit juſqu'alors connu & pratiqué toutes ces choſes, ſi en effet elle ne les avoit ni connues ni pratiquées? Comment auroit-elle reçu comme véritable un Livre où il eſt dit qu'elle les pratiquoit? Tout ce qui regarde les faits contenus dans les Livres de Moïſe eſt donc conforme à la troiſiéme & quatriéme régle.

On dira peut-être qu'avant que ces Livres euſſent été fabriqués, toutes les Fêtes & Obſervances légales, dont il y eſt fait mention, ſe pratiquoient parmi les Juifs, & que tout ce que ces Livres ont fait croire à la Nation, eſt que ces cérémonies & pratiques avoient été inſtituées en mémoire des faits rapportés dans ces Livres, dont le but a été d'en expoſer l'origine fabuleuſe.

Mais dans cette hypothéſe, 1°. il faut ſuppoſer que les Juifs célébroient tant de Fêtes, & obſervoient tant de cérémonies en mémoire de rien, ſans en connoître l'origine & la cauſe primitive. Cependant ces Fêtes & ces Cérémonies exprimoient la choſe même qui y avoit donné lieu; comme la Pâque, en mémoire de ce que dans cette nuit où les premiers-nés des Egyptiens avoient été frapés de mort, les premiers-nés des Iſraëlites avoient été épargnés; ainſi du reſte. 2°. Qu'on ſuppoſe, ſi l'on veut, que les Juifs n'avoient avant la publication de ces Livres aucune idée de l'origine de leurs Cérémonies: pouvoit-on leur faire croire que ces Cérémonies avoient été inſtituées pour conſerver la mémoire de faits dont ils n'avoient jamais ouï parler juſqu'alors? Suppoſons, par exemple, que j'imagine & publie aujourd'hui une Hiſtoire Romaneſque compoſée de faits ſurprenans arrivés il y a 1000 ans; que dans ce Livre, pour confirmer la vérité des faits qu'il contient, j'entreprenne de perſuader le Monde Chrétien, que depuis que ces faits ſont arrivés, & afin d'en conſerver la mémoire, (par exemple des miracles d'Apollone de Tyane ou de Mahomet) on obſerve le Dimanche; qu'en conſéquence on baptiſe tous les enfans au nom d'Apollone ou de Mahomet; qu'on jure par leur nom, & que dans les Tribunaux on fait ſerment ſur ce Livre, dont je ſuis l'Auteur, & dont on n'avoit jamais ouï parler juſqu'alors; que depuis ce tems ce Livre a été parmi nous, comme l'Evangile, univerſellement reçu & révéré de tous les Chrétiens, & qu'ils n'en ont point eu d'autre. Cette étrange ſuppoſition n'eſt-elle pas d'une abſurdité extravagante? Cependant il en eſt de même de la ſuppoſition des Livres de Moïſe fabriqués poſtérieurement par d'autres mains; & il en ſera toujours ainſi de toute pareille ſuppoſition. Les quatre régles de vérité que j'ai données ci-deſſus en font ſentir l'impoſſibilité manifeſte: comme, lorſqu'elles ſont obſervées, il eſt impoſſible que l'impoſture puiſſe jamais avoir lieu.

Qu'il me ſoit permis de propoſer ici un exemple familier. Il y a, dit-on, dans la Plaine de Saliſbury en Angleterre un amas de

groſſes pierres, que tout le monde connoît en ce pays-là: mais perſonne ne ſait, ni pourquoi elles y ont été miſes, ni par qui, ni ſi c'a été pour conſerver la mémoire de quelque événement. Il me vient dans l'eſprit de publier un Ecrit au ſujet de ces pierres, & d'y avancer qu'elles ont été portées en cet endroit par Hercule, par Polyphéme ou par Gargantua, comme un monument pour perpétuer le ſouvenir de quelques-uns de leurs exploits; afin d'appuyer cela, je dirois dans la Préface du Livre, qu'il a été écrit dans le tems même qu'ils ont fait ces exploits, & qu'il a été écrit par eux-mêmes, ou par des contemporains, témoins oculaires de ces faits: que ce même Livre a été reçu alors comme une Hiſtoire vraie, & que depuis ce tems-là juſqu'aujourd'hui il a paſſé pour tel & à été cité en différens ſiécles par pluſieurs Auteurs célébres. J'ajouterois que ce Livre a été connu en Angleterre, & que par un Acte du Parlement il a été ordonné à tous les Anglois d'apprendre aux enfans ce qu'il contient, & qu'il n'y a aucun Anglois qui n'en ait été inſtruit dans ſon enfance. Je demande à un Incrédule, s'il eſt poſſible qu'une pareille impoſture s'accrédite en Angleterre & y trouve des perſonnes aſſez ſtupides pour y ajouter foi. Si je formois un pareil projet, ne ſerois-je pas regardé comme un inſenſé?

Comparons cet amas de pierres avec les douze grandes pierres poſées dans le pays de Galgala, dont il eſt parlé dans le quatriéme Chapitre de Joſué (*a*). On y lit que la raiſon pour laquelle ces douze pierres furent poſées en cet endroit, fut afin que les deſcendans de ceux qui vivoient alors demandaſſent dans les ſiécles ſuivans pourquoi ces pierres étoient-là, & qu'on leur en apprît la cauſe. Or cette cauſe étoit de nature à ne pouvoir occaſionner aucune erreur, parce qu'il avoit été impoſſible d'en impoſer aux Iſraëlites dans le tems qu'on ſuppoſe que la choſe dont il s'agit arriva; choſe plus étonnante & plus merveilleuſe encore que le paſſage de la mer Rouge.

Au ſujet de ce dernier événement miraculeux, les Déiſtes

(a) *Joſué*, *c.* 4. *v.* 18.

croient pouvoir en éluder les conſéquences, en l'attribuant à un reflux violent & à un vent impétueux qui, joints enſemble, mirent un endroit de cette mer à ſec; enſorte que les Iſraëlites étant à pié paſſerent aiſément ſur les ſables de cet endroit. Mais les Egyptiens, ajoutent-ils, étant tous montés ſur des chevaux ou ſur des chariots s'enfoncerent dans ces ſables & eurent de la peine à avancer & à ſuivre les Iſraëlites: enſorte qu'ils furent ſurpris par le retour des eaux de la mer & entiérement ſubmergés. C'eſt pour cela, ſelon eux, qu'il eſt marqué dans l'Ecriture que le *Seigneur enleva les roues des Chariots des Egyptiens*, afin que les chevaux ne puſſent les tirer qu'avec beaucoup de difficulté. D'où ils concluent qu'il n'y a rien d'extraordinaire & de merveilleux dans ce fameux événement.

Telle eſt l'explication de M. le Clerc dans ſes Diſſertations ſur la Genéſe imprimées depuis peu en Hollande, où il propoſe pluſieurs autres ſyſtêmes de même genre pour expliquer phyſiquement les miracles de l'ancien Teſtament, comme celui de l'embraſement de Sodôme & de Gomorrhe. On peut dire que cet Ouvrage a beaucoup édifié tous les Déiſtes.

Mais ces Meſſieurs ont-ils fait réflexion que les Iſraëlites conduiſoient avec eux de nombreux troupeaux de bêtes à corne, qui devoient les arrêter, & s'embarraſſer dans les ſables encore plus que les chevaux des Egyptiens, montés par des Cavaliers qui les pouvoient faire avancer plus aiſément?

En vérité ces ridicules ſuppoſitions méritent à peine une réponſe. Si le paſſage de la mer Rouge n'avoit été cauſé que par une forte marée, auroit-il été poſſible à Moïſe de faire paſſer cet événement dans l'eſprit des Iſraëlites, qui en avoient été les témoins, comme une choſe merveilleuſe, & auroit-il pu la décrire avec toutes les particularités qu'on lit dans la relation qu'il en a faite? L'Ecriture n'en parle que comme d'un fait miraculeux, qui prouve la grandeur & la puiſſance de Dieu. Si ce fait eſt naturel, l'Ecriture n'eſt donc plus qu'un Roman ou une Légende. Ce que je

dis ici regarde quelques Chrétiens qui ſe figurent ne porter aucun préjudice à l'autorité de l'Ecriture, mais au contraire en rendre tous les faits plus aiſés à croire, par le moyen de leurs ſyſtêmes & de leurs explications phyſiques; mais il ſuit naturellement de toutes ces raiſons naturelles, que les Saintes-Ecritures ne méritent plus nos reſpects & la ſoumiſſion de notre eſprit: car ſi les circonſtances d'un fait ſont fauſſes, pourquoi croirai-je la ſubſtance de ce même fait? & ſi l'Ecriture me trompe ſur un article, puis-je m'y fier par rapport au reſte?

Il eſt vrai qu'il peut s'être gliſſé quelques fautes dans l'Ecriture par les mauvaiſes Verſions, & par les copies défectueuſes; mais ces fautes ne ſont pas aſſez importantes pour empêcher d'ajouter foi à tout ce que l'Ecriture contient. Un Livre dicté par Dieu même doit être reçu & révéré tout entier. Ce n'eſt que par rapport aux Livres humains que nous pouvons, ſi nous le jugeons à propos, en recevoir une partie & en rejetter l'autre.

Mais pour revenir à notre ſujet, le paſſage du Jourdain, à l'occaſion & en mémoire duquel les douze pierres furent placées près de Gilgal, neſt point ſujet à toutes les chicanes qu'on a pu faire au ſujet du paſſage de la mer Rouge. 1°. La veille de ce grand événement on avertit les Iſraëlites de ce qui devoit arriver le lendemain. (a) 2°. L'action ſe paſſa en plein midi en préſence de toute la Nation. 3°. Quand les eaux du Jourdain furent diviſées, ce ne fut point dans le tems du reflux, ni lorſque les eaux étoient baſſes, mais lorſque le Fleuve étoit débordé. 4°. Ce ne fut point par le moyen des vents, ni dans un intervalle de tems qui pût ſuffire à leur violence pour changer le cours des flots: la choſe arriva en un inſtant, & *auſſi-tot que les piés des Prêtres qui portoient l'Arche eurent touché le bord de l'eau. Alors*, dit l'Ecriture, *les eaux du fleuve s'arrêterent dans un endroit* (b), *où s'élevant comme une montagne, elles ſe voyoient de loin depuis la ville d'Adom juſqu'à un lieu appellé Sarthan: les eaux qui couloient au-deſſus de cet endroit deſcendirent*

(a) *Joſué*, *c.* 3. *v.* 5. (b) *v.* 15.

dans la mer de Solitude, qu'on appelle aujourd'hui la mer Morte, juſqu'à ce qu'elles fuſſent entiérement écoulées. Le Peuple s'avança du côté de Jéricho, & les Prêtres qui portoient l'Arche de l'alliance du Seigneur, s'arrêterent au milieu du lit du Jourdain, dont le fond étoit ſec, & tout le Peuple paſſa avec eux..... Et lorſque ceux qui portoient l'Arche de l'alliance du Seigneur (a) *eurent quitté le lit du fleuve & eurent mis leurs piés ſur le rivage, les eaux reprirent leur cours ordinaire. Le Peuple paſſa ainſi le Jourdain le dixiéme jour du premier mois, & alla camper dans le pays de Galgala à l'orient de la ville de Jéricho, & Joſué plaça dans ce pays de Galgala douze pierres que le Peuple avoit tirées du Jourdain. Puis il dit aux enfans Iſraëlites : Lorſque vos enfans demanderont un jour à leurs peres ce que veulent dire ces pierres, vous les inſtruirez & leur direz : Iſraël a paſſé à pié ſec le fleuve du Jourdain dont le Seigneur ſuſpendit les eaux en notre préſence pour faciliter notre paſſage, comme il avoit fait auparavant dans la mer Rouge, dont il tint le lit à ſec juſqu'à ce que nous fuſſions paſſés de l'autre côté du rivage, afin que tous les Peuples de la terre connoiſſent la main toute-puiſſante du Seigneur, & que vous craigniez le Seigneur votre Dieu en tout tems.*

Si le paſſage de la mer Rouge n'a été cauſé que par le reflux de la mer ou par autre choſe pareille, comment Moïſe a-t-il prétendu apprendre par-là à tous les Peuples que la main de Dieu eſt toute-puiſſante? Comment a-t-il ſouhaité qu'un événement ſi peu remarquable fût connu de toute la terre? Comment a-t-il cru que cela ſeroit capable de porter les Iſraëlites à craindre le Seigneur, eux qui ſçavoient parfaitement, que malgré toutes ces exagérations & ces grandes paroles, ce n'étoit qu'une choſe commune? Comment auroient-ils reçu, comme un Recueil de vérités, un Livre où ils ſçavoient qu'on avoit altéré & traveſti un fait de cette nature?

Mais, comme je l'ai dit, le paſſage du Jourdain qui eſt ici comparé avec celui de la mer Rouge, n'eſt point expoſé aux chicanes qu'on fait au ſujet de ce dernier miracle, dont l'autre eſt

(a) *Joſué, c. 4. v. 6.*

en quelque ſorte la confirmation, puiſqu'il eſt marqué dans l'Ecriture, que cet événement fut ſemblable à celui du paſſage de la mer Rouge.

Maintenant pour reprendre notre argument, ſuppoſons que le paſſage du Jourdain eſt une fable, & que ces pierres placées dans le pays de Galgala y ont été miſes longtems après, pour quelqu'autre ſujet. Suppoſons en même tems que des hommes habiles, ayant fabriqué le Livre de Joſué, ont publié que Joſué lui-même l'avoit écrit dans le tems que les faits qu'il contient ſont arrivés, & ont propoſé les pierres de Galgala comme un témoignage de la vérité de ces faits. Mais dans cette ſuppoſition chacun ne leur auroit-il pas dit : Nous connoiſſons ces pierres de Galgala, mais nous n'avons jamais ouï parler, ni de l'origine que vous donnez à ce monument, ni du Livre que vous attribuez à Joſué : où étoit-il depuis ſi longtems ? où & comment l'avez-vous trouvé ? D'ailleurs ce Livre nous dit que d'âge en âge tous les enfans de notre Nation ont dû être inſtruits du paſſage du Jourdain, & du monument des pierres placées exprès en Galgala pour en conſerver la mémoire : mais on ne nous a jamais inſtruits de cela dans notre enfance, & nous n'en avons jamais rien dit à nos enfans. De plus, il n'eſt pas vraiſemblable que ce fait ſi conſidérable ait été entiérement oublié, tandis que le monument des pierres ſubſiſte encore, monument conſacré à en perpétuer le ſouvenir.

Si pour les raiſons que j'ai marquées ci-deſſus, il a été impoſſible d'en impoſer aux Anglois, par rapport à l'origine de cet amas de pierres qui eſt dans la plaine de Saliſbury, l'impoſſibilité a dû être encore plus grande par rapport aux pierres de Galgala. De plus, ſi lorſque nous ignorons l'origine d'un monument qui ne porte avec ſoi aucun ſigne, il ne nous eſt pas poſſible de lui en attribuer une, & d'être cru en même tems, il eſt aſſurément bien plus impoſſible de l'être, par rapport à des cérémonies dont chacun connoît l'inſtitution & la cauſe.

Voilà ce que j'ai dû dire d'abord par rapport aux faits qui con-

cernent Moïſe ; je vais vous faire voir maintenant que les quatre régles qui ſe trouvent remplies à l'égard des faits de l'ancien Teſtament, le ſont auſſi à l'égard des faits du nouveau. Je ne traiterai pas cet article fort au long, parce que tout ce que j'ai dit juſqu'ici de Moïſe & de ſes Livres, peut de toutes façons s'appliquer à Jéſus-Chriſt notre Sauveur & à ſon Evangile.

Il y eſt marqué que ſes œuvres & ſes miracles ont été faits publiquement & en préſence de tout le monde, comme il le dit lui-même à ſes accuſateurs : *J'ai parlé publiquement à tout le monde*, (a) *j'ai toujours enſeigné dans la Synagogue, & dans le Temple où tous les Juifs s'aſſemblent, & je n'ai rien dit en ſecret.* Dans les Actes des Apôtres, (*b*) il eſt marqué que tantôt trois mille hommes, & tantôt plus de cinq mille perſonnes (*c*) ſe convertirent, frapés de ce qu'ils avoient vu de leurs propres yeux, & de ce qui s'étoit paſſé en public. Voilà donc d'abord les deux premieres régles obſervées, puiſque les faits dont il s'agit ont été publics, & que tout le monde en a pu juger par ſes propres yeux.

Voyons maintenant s'ils ont été conformes aux deux dernieres régles que j'ai encore exigées. Le Baptême & l'Euchariſtie ſont deux cérémonies qui nous reſtent, & qui ont été inſtituées par Jéſus-Chriſt même, dans le tems qu'il opéroit toutes ſes merveilles, & qu'il inſtruiſoit les Juifs de ſa Doctrine. Or ces deux cérémonies ont été obſervées ſans aucune interruption dans tous les ſiécles écoulés depuis la naiſſance du Chriſtianiſme & parmi toutes les Nations Chrétiennes. Jéſus-Chriſt a ordonné à ſes Apôtres & à tous les autres Miniſtres de ſon Evangile d'en enſeigner l'obſervation, d'adminiſtrer eux-mêmes ces Sacremens, & de prendre en main le gouvernement de ſon Egliſe, & cela juſqu'à la fin des ſiécles (*d*). Ils l'ont gouvernée en effet juſqu'à ce jour, par une ſucceſſion non interrompue, & la gouverneront ainſi toujours, tant que le Monde durera ; en ſorte que le Clergé Chrétien eſt une matiere de fait auſſi notoire & auſſi public que la Tribu de

(a) *Joan. c.* 18. *v.* 20. (b) *Act.* 2. *v.* 41. (c) *Act.* 4. *v.* 4. (d) *Matth. c.* 28. *v.* 20.

Lévi

Lévi l'étoit chez le Peuple Juif. D'ailleurs l'Evangile eſt la Loi des Chrétiens, comme les Livres de Moïſe étoient la Loi des Juifs. Et comme cet ordre d'hommes deſtinés par Jéſus-Chriſt même à prêcher la Foi & à adminiſtrer les Sacremens juſqu'à la fin du Monde, fait partie des faits contenus dans l'Evangile, il s'enſuit évidemment que ſi l'Evangile étoit une Fable inventée dans quelque ſiécle poſtérieur à celui de Jéſus-Chriſt, il n'y auroit pas eu dans le tems de l'invention de cette Fable un Clergé déja ſubſiſtant & tirant ſon origine de l'inſtitution de Jéſus-Chriſt : mais en ce cas l'Hiſtoire auroit été auſſi-tôt rejettée, & l'Evangile auroit été regardé comme un Livre rempli de fauſſetés, puiſqu'avant la publication de ce Livre il n'y auroit eu ni Miniſtere, ni Cérémonies, ni Sacremens. Ces Monumens de l'Hiſtoire de l'Evangile prouvent donc que cette Hiſtoire eſt plus ancienne qu'eux, c'eſt-à-dire, que les faits ſur leſquels ils ſont fondés, ſont des faits réels, & qu'il y a eu un Jéſus-Chriſt qui a prêché une Doctrine, a formé des Diſciples, a établi une Egliſe, Monument éternel de la vérité de ſes Miracles.

Les faits qui concernent Mahomet ou les Dieux du Paganiſme, ne ſont conformes à aucune des quatre régles que j'ai données. A l'égard de ceux de Mahomet, il n'a jamais prétendu opérer aucun Miracle, & il le déclare lui-même dans ſon Alcoran, c. 6. Ceux qu'on lui attribue paſſent chez les Mahométans même pour des Fables, & les plus ſçavans d'entr'eux les rejettent, à-peu-près comme nos plus ſçavans Théologiens n'ajoutent point de foi à certains Miracles contenus dans la Légende. Voyez la Vie de Mahomet par M. Prideaux.

Quoi qu'il en ſoit, les faits qu'on lui attribue ne ſont en aucune maniere conformes aux deux premieres régles que j'ai établies. Son prétendu entretien avec la Lune, ſon tranſport en une nuit de la Mecque à Jéruſalem & de-là au Ciel, &c. ne ſont point donnés comme des faits arrivés en préſence de perſonne : nous n'avons que la ſeule parole de Mahomet pour garant, & ces

faits ſont fondés à-peu-près comme les Aventures imaginaires & ſurprenantes renfermées dans les Livres de Chevalerie.

On peut dire la même choſe de toutes les Fables du Paganiſme, telles que les Métamorphoſes de Jupiter, & les actions des autres Dieux, où il n'y a pas la moindre vraiſemblance & qui ſont même des extravagances; auſſi les plus ſages entre les Païens n'ont regardé ces faits que comme des Fables & de pures Allégories, dont ils ont tenté de nous donner l'explication : & il eſt clair que tel a été le but d'Ovide dans ſon Ouvrage des Métamorphoſes.

Il eſt vrai que les Dieux du Paganiſme ont eu leurs Prêtres, & que leurs Adorateurs ont eu auſſi des Fêtes, des Cérémonies, des Jeux inſtitués en mémoire de quelques prétendus événemens; mais la quatriéme régle de vérité que j'ai exigée, ne ſe trouve pas remplie par ces Monumens publics : pourquoi ? C'eſt que ces Prêtres & ces Cérémonies publiques n'ont pas été inſtitués dans le tems même que l'on prétend que les événemens dont ils rappelloient la mémoire, ſont arrivés. Cela étant, il eſt impoſſible que les ſiécles poſtérieurs ayent pu s'aſſurer de la vérité de ces faits, comme on a fait voir ci-deſſus. Les Bacchanales & les autres Fêtes du Paganiſme n'ont été inſtituées que long-tems après les prétendus faits, auſquels on veut qu'elles ayent rapport, & par conſéquent elles ne prouvent rien pour la réalité de ces faits. Les Prêtres de Bacchus, d'Apollon, &c. n'ont point été inſtitués par ces prétendus Dieux, mais dans les ſiécles ſuivans par des hommes qui ont voulu les honorer ; ainſi il n'en réſulte rien.

Pour faire uſage maintenant de tout ce que je viens d'expoſer, vous pouvez défier tous les Déiſtes du monde de montrer par rapport à quelque Fable que ce ſoit, l'obſervation des quatre régles que j'ai d'abord établies; & pour reprendre en peu de mots ce que j'ai dit, je ſoutiens que l'Hiſtoire de l'Exode & celle de l'Evangile n'auroient jamais eu de cours, ſi elles euſſent été fauſſes : parce que l'inſtitution du Sacerdoce des Juifs & de celui des Chrétiens, du Sabat, de la Pâque, de la Circonciſion, du Baptême & de l'Eu-

chariſtie, y eſt racontée comme une choſe établie dès-lors, laquelle a ſubſiſté depuis ſans interruption. Il étoit abſolument impoſſible de faire accroire à des hommes, qu'ils avoient été circoncis & baptiſés, qu'ils avoient circoncis & baptiſé leurs enfans, qu'ils avoient célébré la Pâque, & obſervé le jour du Sabat, qu'ils avoient reçu des Sacremens par le miniſtere d'un certain ordre de Prêtres, &c. ſi en effet ils n'avoient jamais rien pratiqué de tout cela. Comment leur auroit-on pu faire croire qu'ils avoient paſſé la mer Rouge à pied ſec, qu'ils avoient vu un mort reſſuſcité, &c ? Cependant ſans avoir cru tout cela, il eſt impoſſible que les Livres de Moïſe, ou que l'Evangile ayent été reçus comme véritables.

Au reſte, je ne prétens pas que tous les faits qui ne ſont pas conformes à ces quatre régles ſoient faux, mais ſeulement que tous les faits conformes à ces quatre régles ſont néceſſairement vrais, & ne peuvent jamais être ſuppoſés. Il eſt impoſſible de douter que Jules-Céſar n'ait remporté la victoire de Pharſale, & qu'il n'ait été aſſaſſiné dans le Sénat; il en eſt ainſi de pluſieurs autres faits anciens, quoiqu'il n'y ait eu aucunes Cérémonies inſtituées & pratiquées pour en conſerver la mémoire. Mais on en doit conclure que les faits qui regardent Jéſus-Chriſt & Moïſe ſont encore mieux appuyés que les faits les plus inconteſtables de l'antiquité.

Nos Déiſtes auroient le plus grand mépris pour un homme, qui débiteroit de ſang froid qu'il n'y a jamais eu de Céſar ou d'Alexandre, d'Homere ou de Virgile, & qui nieroit toutes les actions, ou rejetteroit tous les Ecrits qu'on leur attribue; cependant ils ſe donnent pour des hommes d'eſprit, judicieux, ſenſés & vrais; tandis qu'ils tournent en ridicule & traitent de Fables les faits qui concernent Moïſe & Jéſus-Chriſt, faits mille fois mieux prouvés & plus authentiques que tout ce qu'ils reconnoiſſent de plus certain dans l'Hiſtoire.

L'importance de la matiere exige que tout homme examine

bien plus attentivement les faits ſur leſquels notre Religion eſt appuyée, que tous les autres faits hiſtoriques. De quelle conſéquence eſt-il pour moi & pour qui que ce ſoit, de ſçavoir s'il y a eu un homme appellé Céſar, s'il a vaincu Pompée à Pharſale, ou s'il en a été vaincu : ſi Homére ou Virgile ſont les Auteurs des Poëmes qui portent leur nom ? Cela n'importe à perſonne dans le monde, & pour cette raiſon cela ne vaut pas la peine d'être examiné. Mais notre bonheur ou notre malheur éternel eſt attaché à la recherche & à la connoiſſance des vérités connues dans la Sainte Ecriture. Elles doivent donc nous intéreſſer beaucoup plus que toute autre vérité ; nous en devons faire l'objet continuel d'une étude ſérieuſe. Quelle folie de rejetter ces vérités ſans les avoir examinées, de nier des faits beaucoup plus évidens & beaucoup plus certains, qu'une infinité de faits que nous regardons comme inconteſtables & qui ſont en eux-mêmes très-indifférens !

Il y a encore pluſieurs autres obſervations ſuccintes, qui à la premiere vue découvrent la vérité de notre Religion à quiconque eſt raiſonnable & de bonne foi. Par exemple, le peu de vraiſemblance qu'il y a que dix ou douze pauvres pêcheurs ſans éducation & ſans lettres, ayent pu former le projet téméraire de faire illuſion au monde entier & de donner cours à des impoſtures : l'impoſſibilité de l'exécution d'un tel projet, ſans le ſecours ni de la force, ni de l'éloquence, ni du ſçavoir, ni de toutes les choſes qui ſervent ordinairement à faire réuſſir les grandes entrepriſes. Il s'agiſſoit de répandre une Doctrine également oppoſée aux préjugés & aux paſſions de l'homme, dans un ſiécle très-éclairé & très-ſçavant. Les Prédicateurs de cette nouvelle Doctrine s'expoſoient non-ſeulement aux mépris & aux outrages, mais aux ſupplices les plus cruels & à une mort infaillible, & cela pour avoir le plaiſir de débiter des faits, dont ils connoiſſoient eux-mêmes la fauſſeté, puiſqu'ils en étoient les Inventeurs. Il eſt vrai qu'il y a des hommes qui ont ſouffert pour ſoutenir des erreurs, qu'ils ont cru être des vérités ; mais perſonne n'a jamais

ſouffert pour des menſonges, qu'il connoiſſoit pour tels. Si les Apôtres ont prêché des menſonges & ont débité des impoſtures, ils ont dû en être perſuadés ; car ils proteſtent (*a*) qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu, qu'ils ont conſidéré de près, qu'ils ont touché de leurs propres mains, &c.

On ne ſçauroit dire qu'ils ſe fuſſent propoſés aucun avantage temporel dans leur entrepriſe. Car ſi cela eût été, en voyant les mauvais ſuccès de leurs premieres démarches, n'auroient-ils pas dû reculer, ſe rétracter & découvrir la conſpiration ? d'autant plus que par ce moyen, ils auroient non ſeulement mis leur liberté & leur vie à couvert, mais qu'ils auroient encore reçu des récompenſes capables de les flater.

Ce n'eſt pas tout. Ils publient que leur Maître ne leur a promis que des ſouffrances en ce monde. Cela eſt répété cent fois dans l'Evangile, & ils ont ſoin de le prêcher à tous ceux qu'ils veulent convertir. Quelle promeſſe ! quel attrait ! Jéſus-Chriſt dit à ſes Diſciples qu'ils prennent leur croix & qu'ils le ſuivent ; il les aſſure qu'ils auront des tribulations en ce monde ; que quiconque ne quittera pas ſon pere, ſa mere, ſa femme, ſes enfans, & tous ſes biens, & même ne renoncera pas à la conſervation de ſa vie, ne peut être ſon Diſciple ; que quiconque cherchera à ſauver ſon ame en ce monde, la perdra en l'autre. Cette étrange Doctrine eſt prêchée & applaudie : elle triomphe de la chair & du ſang, & de l'inclination naturelle de l'homme pour les plaiſirs ſenſuels, malgré la fureur & la perſécution des Tyrans, & l'oppoſition de la Terre entiere dévouée au culte des faux Dieux, & attachée à une Morale conforme à la nature. Tout cela ne prouve-t-il pas l'origine céleſte de la Religion que nous profeſſons, & qu'elle eſt l'ouvrage du Tout-puiſſant ? Convaincre ſans Philoſophie, perſuader ſans éloquence, ſans armes vaincre des ennemis, déſarmer des Tyrans & ſubjuguer des Empires : tel a été le ſuccès de la Prédication des Apôtres & la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt établi.

(a) *Act.* 4. 20. *I. Joan. I.* 1.

Nous pouvons ajouter à tout cela le témoignage que les plus grands ennemis de la Religion Chrétienne ſoit Juifs, ſoit Païens, ont rendu à la vérité des faits hiſtoriques de l'Evangile, tels que Joſeph & Tacite, dont le premier vivoit environ 40 ans & l'autre 70 ans après la mort de Jéſus-Chriſt. L'un & l'autre étoient en état de ſçavoir la vérité de ces faits & ne devoient pas être portés naturellement à les avouer. Cependant ils les ont atteſtés, & leur exemple a été ſuivi par Lucien, Celſe, Porphyre & Julien l'Apoſtat. Les Mahométans même & les autres ennemis du Chriſtianiſme conviennent des Miracles de Jéſus-Chriſt. Je ne m'étens point ſur cette preuve que d'autres ont traitée plus au long.

Mais il y a une autre ſorte de preuve plus forte que tout cela, qui eſt plus capable de convaincre, & qui a en quelque ſorte plus de certitude que la preuve même tirée du témoignage des Sens. L'Apôtre S.Pierre l'appelle une certitude ſupérieure à la certitude de ce qu'il avoit vu ſur la ſainte Montagne, lorſque notre Sauveur ſe transfigura en ſa préſence & en celle de deux autres Apôtres. Car ayant fait mention dans ſa ſeconde Epître de cette admirable Transfiguration, dont ſes yeux avoient été les témoins,& de la voix du Ciel qu'il avoit entendue, il ne craint point de dire qu'il y a encore une preuve plus convaincante, que Jéſus-Chriſt eſt l'Envoyé de Dieu & le véritable Meſſie, & que cette preuve eſt l'accompliſſement de toutes les Prophéties depuis le commencement du Monde. *Ce n'eſt point*, dit-il, *en ſuivant des Fables & des fictions ingénieuſes, que nous vous avons fait connoître la puiſſance & l'avénement de Notre Seigneur Jéſus-Chriſt ; mais c'eſt après avoir été nous-mêmes les ſpectateurs de ſa majeſté. Car il reçut de Dieu le Pere un illuſtre témoignage d'honneur & de gloire, lorſque de cette nuée, où la gloire de Dieu paroiſſoit avec tant d'éclat, on entendit cette voix, Voici mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venoit du Ciel, lorſque nous étions avec lui ſur la ſainte Montagne. Mais nous avons les Oracles des Prophétes, dont la certitude eſt plus affermie, auſquels vous fai-*

tes bien de vous arrêter, comme à une lampe qui luit dans un lieu obſcur, juſqu'à ce que le jour commence à vous éclairer, & que l'Etoile du matin ſe leve dans vos cœurs.

On peut diſputer ſur les preuves tirées du témoignage des Sens, en y ſoupçonnant de la ſupercherie ou de l'illuſion. Mais peut-on ſuſpecter des prédictions faites depuis le commencement du Monde par différens Prophétes & en différens ſiécles ? Les Déiſtes ne peuvent nier que ce Livre que nous appellons l'Ancien Teſtament ne fût entre les mains des Juifs long-tems avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Or s'ils veulent comparer les Prophéties qui regardent le Meſſie avec toutes les circonſtances de la perſonne, de la naiſſance, de la vie, de la mort, de la Réſurrection & de l'Aſcenſion de Jéſus-Chriſt, ils y trouveront cette démonſtration, que S. Pierre appelle (a) *la lampe qui luit dans un lieu obſcur.*

Les anciennes Prophéties dont il s'agit, n'ont pu être ſuppoſées : or il n'eſt pas poſſible que dans une Fable de nouvelle invention, d'anciennes Prophéties réelles ſe trouvent accomplies exactement, comme il eſt arrivé par rapport à l'Evangile. Je ſouhaite que les Déiſtes conſidérent que ces Prophéties ſi anciennes ſe trouvent aujourd'hui parfaitement vérifiées. Qu'ils voient de leurs propres yeux l'état préſent des Juifs, ſans Prince, ſans Magiſtrats, ſans Prêtres, ſans Temple, ſans Sacrifice, haïs & déteſtés de toutes les Nations ; conſervés néanmoins & diſtingués de tous les autres Peuples de la Terre, tandis que les puiſſantes Monarchies qui ont autrefois opprimé les Juifs, & qui ſembloient promettre une durée éternelle, ſe ſont éteintes entiérement.

Qu'ils conſidérent auſſi la cauſe de cette idée générale répandue parmi les Juifs, qui dans le tems de la venue du Sauveur, étoient perſuadés que l'avénement du Meſſie n'étoit pas éloigné : elle étoit fondée ſur les Prophéties qui fourniſſent encore aujourd'hui aux Chrétiens des preuves ſi convaincantes de la vérité de leur Religion, que les Miracles même ne ſeroient pas capables de les con-

(a) *II. Pet. I. 19.*

trebalancer, en cas qu'il pût y avoir de vrais Miracles qui démentiſſent ces Prophéties ; ce qui ne peut être, parce que Dieu ne ſçauroit ſe contredire lui-même.

Ces Prophéties ſont d'une ſi grande autorité, que ce ſont elles qui par le faux ſens que les Juifs leur donnent, les empêchent d'embraſſer la Foi Chrétienne. Ils ne peuvent nier, que ce que l'Evangile raconte de Jéſus-Chriſt ne ſoit miraculeux, ſuppoſé que cela ſoit vrai ; mais d'un autre côté on les force de convenir qu'aucun de ces faits n'eſt ſuppoſé. Cependant ils ne ſe rendent point : Pourquoi cela ? Parce qu'ils ne peuvent accorder l'Evangile avec le Livre de leur Loi, ou plûtôt avec les fauſſes interprétations qu'ils lui donnent. Ils attendent un Meſſie, qui rebâtiſſe la Ville de Jéruſalem, conformément aux promeſſes, & procure à la Nation un Etat floriſſant & glorieux, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans les Livres de Moïſe, dans les Pſeaumes & dans les Prophétes. Nous prions Dieu pour la converſion de ce Peuple ; & c'eſt pour cette fin que Dieu l'a juſqu'ici conſervé d'une maniere miraculeuſe, pour l'accompliſſement des Prophéties. Comme cette Nation eſt la plus ancienne, & dans un ſens, la plus reſpectable de l'Univers, lorſqu'elle aura reconnu Jéſus-Chriſt, comme cela doit arriver, alors l'Egliſe Judaïque deviendra la mere de toutes les Egliſes, comme elle l'eſt dans ſon origine. Rome alors ſera ſoumiſe à Jéruſalem. Voilà comment cette Ville recouvrera ſon ancien éclat : Alors toutes les Nations y accourront, & le Temple d'Ezéchiel y ſera réellement rebâti. Telle ſera un jour la grandeur des Juifs & la gloire de Jéruſalem annoncée par les Prophéties.

Les Juifs ne fixent ce grand événement à aucun tems déterminé du regne du Meſſie. Ils conviennent que ce ne ſera point au commencement, parce qu'il aura d'abord des ennemis à combattre, & des contradictions à eſſuyer, juſqu'à ce qu'il triomphe de tous les obſtacles, & faſſe triompher ſon Peuple avec lui. Mais n'avons-nous pas la même idée, par rapport à Notre Seigneur Jéſus-Chriſt ?

ſus-Chriſt ? Ils s'accordent donc avec nous ſur cet article.

Quoique ce raiſonnement regarde les Juifs, c'eſt néanmoins aux Déiſtes que je l'adreſſe : ils peuvent croire que les Juifs ont de forts argumens à nous oppoſer contre les Miracles du Sauveur, & l'accompliſſement des Prophéties en ſa perſonne. Mais ſi ce que j'ai dit, ſuffit pour fraper un Juif, il doit encore plus ſuffire pour un Déiſte, qui n'a pas les mêmes difficultés à ſurmonter. D'ailleurs j'ai cru devoir me conformer au ſentiment de tous les Théologiens du Chriſtianiſme, qui en donnant les Miracles comme un ſigne certain de vérité, ont coutume d'ajouter pour condition, qu'ils ne ſoient pas contraires à la Révélation contenue dans les ſaintes Ecritures. Il eſt vrai qu'il ne peut pas arriver que Dieu opére un miracle réel, pour confirmer une Doctrine contraire à celle qu'il nous a déja révélée : il peut néanmoins arriver que nous ſoyons trompés par de faux miracles qui n'en ont que l'apparence, & par de fauſſes révélations. Mais cela ne vient point de Dieu, & c'eſt à nous à demeurer inébranlables, & à nous en tenir toujours à l'Ecriture. Nous liſons dans la II. Epit. aux Theſſaloniciens, c. 2. *L'impie doit venir accompagné de la puiſſance de Satan, avec toutes ſortes de miracles, de ſignes & de prodiges trompeurs, & avec toutes les illuſions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périſſent, parce qu'ils n'ont pas reçu & aimé la Vérité pour être ſauvés.* Et dans l'Apocalypſe, au ſujet de la Bête, ch. 13. *elle fit de grands prodiges, juſqu'à faire deſcendre le feu du Ciel ſur la Terre devant les hommes ; & elle ſéduiſit ceux qui habitent ſur la Terre, à cauſe des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire.* Enſuite ch. 16. *Ce ſont des Eſprits de Démons qui font des prodiges, & qui vont vers les Rois de la Terre, &c.* ch. 19. v. 20. *La Bête fut priſe, & avec elle, le faux Prophête qui avoit fait des prodiges devant elle, par leſquels il avoit ſéduit ceux qui avoient reçu le caractere de la Bête.* Il eſt à remarquer que dans tous ces endroits on lit Σημεῖα, *ſignes ;* terme qui quelquefois ſignifie dans l'Ecriture des miracles vrais & réels, mais qui ſignifie auſſi aſſez ſouvent de faux miracles : car tout mira-

cle eſt un ſigne ou un prodige, mais tout ſigne ou tout prodige n'eſt pas un vrai miracle.

Les Déiſtes ne pouvant nier certains faits hiſtoriques de l'Evangile, s'aviſent de nier qu'ils ſoient miraculeux en aucune maniere ; & ils s'appuient ſur ce principe, qui eſt que nous ne pouvons ſçavoir ſi une choſe prodigieuſe qui nous étonne, eſt naturelle ou ſurnaturelle. Le Miracle, diſent-ils, eſt ce qui ſurpaſſe le pouvoir de la Nature : or pour ſçavoir ſi un effet ſurpaſſe ce pouvoir, il faudroit connoître parfaitement juſqu'où il s'étend : ce qu'aucun homme ne peut ſçavoir. Il eſt donc impoſſible d'être certain ſi un effet eſt miraculeux ou non : nous pouvons donc nous tromper par rapport au diſcernement des vrais ou des faux Miracles.

J'avoue qu'on y eſt trompé quelquefois & que notre ignorance a pris ſouvent pour de vrais Miracles ce qui étoit très-conforme aux Loix de la nature. Il faut convenir auſſi que, ſi, par rapport à certains effets, nous ne connoiſſons pas entiérement juſqu'où peut aller le pouvoir de la Nature, il ne s'enſuit pas de-là que nous ne connoiſſions aucunement ce pouvoir par rapport à aucun effet. Par exemple, quoique je ne connoiſſe pas parfaitement la nature du feu, & juſqu'où peut aller ſon pouvoir, je ſçais néanmoins que ſa propriété naturelle eſt de bruler, & que ſi l'on en approche quelque matiere combuſtible, il ſeroit contraire à la nature du feu qu'elle n'en fût pas conſumée. Par cette raiſon, ſi je voyois jetter trois hommes tout habillés dans une fournaiſe, dont la flamme ſeroit ſi ardente & ſi dévorante, qu'elle auroit brulé même ceux qui en auroient approché pour y jetter ces trois hommes : ſi je voyois en même tems ces trois hommes, après avoir demeuré long-tems au milieu de la fournaiſe, en ſortir ſans aucun mal, & ſans même que leurs habits fuſſent endommagés, me tromperois-je, ou plûtôt courrois-je le moindre riſque de me tromper, en aſſurant que le feu qui a conſumé les uns a produit ſon effet naturel ; mais que le ſort des trois autres hommes ſortis

de la fournaiſe ſans aucun mal, eſt une choſe ſurnaturelle, & abſolument incompatible avec la nature du feu?

Voici un autre exemple. J'ignore juſqu'à quel degré peut aller naturellement la multiplication du bled qu'on ſeme dans la terre. La chaleur du climat & la fertilité du terroir peut rendre une récolte plus ou moins abondante. Mais je ſçais certainement que deux ou trois paroles prononcées par un homme, n'auront jamais le pouvoir naturel de multiplier tellement un petit pain, qu'il ſoit capable de raſſaſier réellement en ma préſence, pluſieurs milliers de perſonnes affamées; enſorte que les miettes de ce pain multiplié ſurpaſſent la quantité de ce même pain, avant qu'il eût été multiplié. Je dirai la même choſe d'un malade guéri ſoudainement, ou d'un mort reſſuſcité par une ſimple parole. Il eſt donc vrai, que quoique nous ne connoiſſions pas abſolument juſqu'où s'étendent les forces de la nature, nous connoiſſons néanmoins ſurement que certaines choſes ne peuvent arriver ſelon ſes Loix. Ainſi quoiqu'on puiſſe nous en impoſer par certains Miracles qui n'en ont que l'apparence, il eſt cependant impoſſible que nous ſoyons trompés, par rapport à certains effets, qui évidemment ſurpaſſent les forces de la nature.

Les Déiſtes reconnoiſſent qu'il y a un Etre Souverain & incréé; & que cet Etre Tout-puiſſant eſt l'Auteur de toutes choſes. Voudroient-ils qu'il fût au-deſſus de ſon pouvoir de faire connoître aux hommes ſes volontés? Cependant ſi nous ne pouvons diſcerner le Miracle des effets naturels, il nous ſera abſolument impoſſible d'être informés & aſſurés des volontés de Dieu, dont le Miracle eſt en quelque ſorte le ſeul langage, pour nous apprendre ce que nous ne pouvons naturellement connoître.

Enfin, ſi les Déiſtes veulent que nous les regardions comme des perſonnes ſenſées & raiſonnables, ils doivent nous faire voir dans l'antiquité quelques faits mieux prouvés que ceux de Moïſe ou de Jéſus-Chriſt, ſans cela on a droit de leur demander, pourquoi ils croient les uns & ne croient pas les autres? Mais il s'en

faut bien que ces faits puiſſent être mis en paralléle ; les faits anciens les plus inconteſtables n'ont point les marques certaines de vérité qu'ont les faits de l'Ecriture. Au reſte, on défie les Déiſtes de faire mention d'aucune impoſture, qui ait jamais eu ces marques ſenſibles.

Si vous me croyez, Monſieur, vous ne propoſerez jamais d'autre argument aux Déiſtes que celui-là, qui ſeul ſuffit pour les confondre. Laiſſez-les citer Apollone de Tyane, dont la Vie a été écrite en Anglois par l'impie Charles Blount, qui a oſé comparer dans cet Ouvrage les prétendus Miracles de ce Philoſophe avec ceux de notre Sauveur. Laiſſez-les citer encore certains Miracles de la Légende, & les oppoſer à ceux de l'Evangile, comme s'il n'y avoit aucune perſonne, un peu éclairée dans la Religion Romaine, qui en ignorât la différence. Enfin, laiſſez-les choiſir parmi les Fables du Paganiſme, celles qu'ils jugeront à propos de vous oppoſer. Que leur ſerviront ces exemples, lorſque vous leur demanderez ſi les faits chimériques qu'ils alléguent, ont les quatre ſignes infaillibles de vérité que j'ai marqués ci-deſſus?

C'eſt en vain qu'ils voudroient citer ce qui ſe paſſa autrefois à Rome, au ſujet du Serpent d'Epidaure. Selon quelques anciens Auteurs, la Ville de Rome étant affligée de la peſte, on envoya des Députés à Epidaure, pour faire venir à Rome la Statue d'Eſculape. Un Serpent s'étant gliſſé dans le vaiſſeau, on crut que c'étoit le Dieu qui avoit pris cette forme, & on le tranſporta à Rome : mais étant arrivé, il s'échapa, & ſe ſauva dans une Iſle du Tybre, & depuis ce tems-là on ne le vit plus. Les Romains jugerent à propos de bâtir dans cette Iſle un Temple à Eſculape, & auſſi-tôt la contagion ceſſa.

Je demande, par rapport à ce fait, quel eſt le premier Auteur qui l'a écrit, & d'où il l'a appris? L'a-t-il écrit ſur la foi de quelques témoins oculaires? Ne l'a-t-il pas plûtôt imaginé lui-même, ou au moins n'a-t-il pas ſuivi en cela quelque mauvaiſe tradition populaire, ſource mépriſable & toujours corrompue? Peut-on

dire que cette Fable ait les quatre marques de vérité que j'ai exigées pour la certitude d'un fait ? Mais ſuppoſons que celui-ci ſoit véritable, qu'en peut-on conclure ? Ce Serpent a-t-il prêché quelque Doctrine ? s'eſt-il dit l'Envoyé de Dieu ? a-t-il confirmé la Doctrine de quelque homme qui eût pris cette qualité ?

On cite encore pour exemple, ces deux jeunes gens inconnus, qui dans une Bataille des Romains contre les Latins, combattirent à la tête de la Cavalerie Romaine, & qui dans la même nuit que cette action ſe paſſa, parurent à Rome, & y apporterent la nouvelle de la défaite des Latins. Les Romains perſuadés que c'étoit Caſtor & Pollux, leur bâtirent un Temple, & ordonnerent qu'il ſe feroit une Proceſſion tous les ans, pour conſerver le ſouvenir de ce fait merveilleux.

Mais ce fait n'eſt atteſté par aucun Auteur contemporain : il n'a point été écrit par des témoins oculaires. Les Romains ont pu s'imaginer que ces deux jeunes hommes étoient Caſtor & Pollux ; mais on ne marque point qu'ils ſe ſoient eux-mêmes donnés pour tels : enfin ils n'ont rien enſeigné & n'ont prétendu autoriſer aucune Doctrine : ainſi il n'en réſulte rien. Si l'on dit que ce fait merveilleux autoriſoit la Religion Païenne ; je répons que quand même il ſeroit vrai, il ne devoit pas plus produire cet effet par lui-même, que les Miracles des Magiciens d'Egypte, dont il eſt parlé dans l'Ecriture. Les Miracles ne ſont le langage de Dieu, qu'autant qu'ils ſont opérés formellement pour atteſter une Doctrine.

On objecte encore le *Sommonocodom*, adoré dans le Royaume de Siam, & on compare ſa naiſſance & ſa vie, avec la naiſſance & la vie de Jéſus-Chriſt. Ce qu'on dit de *Sommonocodom*, qu'il nâquit d'une Vierge, que la perſécution d'un Roi qui le vouloit faire mourir, le contraignit de s'enfuir dans un autre pays, &c. ces circonſtances, & pluſieurs autres pareilles, paroiſſent avoir été empruntées de l'Hiſtoire de Jéſus-Chriſt. Peut-être que les Siamois ont autrefois entendu parler de l'Evangile, & que la Religion Chrétienne qui y avoit été prêchée, s'y eſt éteinte comme

en quelques autres endroits. D'ailleurs, on ne nous dit point, quand le Livre qui contient la Vie de *Sommonocodom* a été écrit; ſi c'eſt par lui-même, ou par des témoins oculaires de ſes actions.

Un Auteur Anglois, dont j'ai extrait ces objections frivoles contenues dans ſon Livre intitulé *la Découverte*, en propoſe encore pluſieurs autres, tirées de certains Miracles de la Légende, qu'il oſe comparer à ceux de Jéſus-Chriſt & de Moïſe. Selon lui, la ſainte Chandelle d'Arras, qui brule ſans ſe conſumer, eſt comparable au Buiſſon ardent de Moïſe. Mais quelle comparaiſon! Le fait du buiſſon ardent ne peut être une Fable, parce qu'il eſt démontré que Moïſe n'étoit point un impoſteur, comme on a vu ci-deſſus. Au contraire, il ſuffit à un homme un peu éclairé, de ſe tranſporter à Arras, pour y découvrir ce que c'eſt que cette Chandelle, qu'on n'a garde de voir ſe conſumer, étant compoſée & allumée comme elle l'eſt: il faut dire la même choſe de toutes les autres comparaiſons de cette eſpéce.

Eſt-il poſſible qu'il y ait des hommes ſur la terre aſſez peu touchés de leur propre intérêt pour employer tout leur eſprit à combattre, par de vaines ſubtilités, les vérités les plus ſalutaires & les plus conſolantes, telles que l'avénement d'un Meſſie, pour inſtruire les hommes, les faire marcher dans les voies de la Juſtice, & les racheter de la mort. Si les Dogmes Chrétiens étoient chimériques, ou qu'au moins il y eût quelque ſujet de douter ſenſément des Faits ſur leſquels la révélation de ces Dogmes eſt appuyée, la conduite des Incrédules ne ſeroit point oppoſée à la Raiſon. Mais ces faits étant conformes aux quatre régles de vérité que j'ai établies, il n'y a point d'autre parti à prendre que de croire ces faits, & de pratiquer la Religion dont ils ſont la preuve évidente.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai cru devoir vous écrire, conformément à vos deſirs, pour fixer vos doutes, ou plûtôt pour vous fournir dequoi combattre ceux qui s'efforcent de vous en donner. Conſidérez qu'il n'y a point d'homme plus malheureux que celui

qui doute, par rapport à un article auſſi important que celui de la Religion. Si par malheur pour lui la Religion Chrétienne eſt vraie, que deviendra-t-il ? Dans quelles perplexités ſe trouvera-t-il à l'article de la mort ? S'il n'a point travaillé à diſſiper ſes doutes, tandis qu'il jouiſſoit d'une pleine ſanté & d'un eſprit libre, ſera-t-il en état de le faire lorſque le mal l'accablera ? il mourra donc dans le doute. Pour moi je ſuis convaincu qu'il n'eſt point d'incrédule abſolument décidé, à moins qu'il n'ait un extrême entêtement, ou une extrême ignorance. Le moins que puiſſe faire un Incrédule un peu ſenſé & éclairé eſt de douter. Or mourir en doutant, ſi on va être anéanti, ou enſeveli dans un gouffre de flammes pour toute une éternité, il me ſemble que c'eſt une ſituation bien cruelle. On peut dire qu'à ce moment terrible il vaudroit mieux pour le repos de ſon eſprit, ne point croire du tout : mais la raiſon qui nous fournit de malheureuſes armes pour ne point croire, nous en fournit auſſi pour nous rendre incertains & tremblans. Au reſte, il ne faut pas nous attendre, que nous croirons tout d'un coup à l'article de la mort dans l'idée qu'alors le parti le Plus prudent ſera de croire. La vue d'un Monde qui s'évanouit pour nous, ſuffit pour nous en détacher, & pour éteindre nos paſſions. Mais cette vue ne ſert de rien pour éclairer notre eſprit, lorſqu'il eſt depuis long-tems plongé dans les ténébres de l'incrédulité, à moins que cette incrédulité ne ſoit un pur oubli de Dieu & de la Religion, & ne ſoit que l'effet des paſſions. Alors il y a encore de la reſſource : mais ceux qui ſont dans ces diſpoſitions, ne ſont point, à proprement parler, des incrédules ; le cœur eſt gâté & non l'eſprit.

Malheur donc à ceux qui ayant des lumieres, les obſcurciſſent par de mauvais raiſonnemens. Ce que doit faire un eſprit prétendu fort qui a de la Raiſon, & de la prudence, eſt de chercher ſans ceſſe la Vérité, tandis qu'il eſt en ſanté, & qu'il peut faire uſage de ſon eſprit ; *Ambulate, dum lucem habetis.* S'il cher-

che Dieu dans la ſincérité de ſon cœur, Dieu ſe manifeſtera à lui, il l'éclairera. Dieu qui eſt juſte, ſe cacheroit-il toujours à un homme qui toute ſa vie a fait des efforts pour le trouver ? Il doit en quelque ſorte lui tenir compte de ſes recherches, & éclairer lui-même ſa Raiſon ; ſur-tout ſi cet homme s'eſt adreſſé à lui, comme à la ſource de toute lumiere, pour implorer ſon ſecours au milieu de ſes ténèbres. Alors il verra que rien n'eſt plus conforme à la Raiſon que le Chriſtianiſme bien entendu, & dégagé des ſuperſtitions du Peuple groſſier, dont toute la foi conſiſte ſouvent dans l'ignorance & le préjugé. La véritable Foi, au moins celle qui plaît davantage à Dieu, eſt celle d'un homme judicieux & éclairé, qui croit fermement après s'être convaincu lui-même par ſa Raiſon qu'il doit croire.

FIN.

LETTRES
SUR
DIVERS SUJETS
DE PIÉTÉ.

PREMIERE LETTRE.

Sur l'Exiſtence de Dieu.

A Mr. de M***.

QUEL Eſprit fort pourra réſiſter, Monſieur, aux inſultes de la multitude, s'il détruit l'idée d'une Juſtice ſuprême & inviſible ? Sur quoi établira-t-on, qu'il faut s'éloigner du crime, & aimer la Vertu, ſi l'on n'admet une régle & un ordre ſouverain ? Pourquoi ſera-t-il défendu de tuer ſon prochain, ſi l'on ne veut avouer que cette action eſt oppoſée à l'ordre ? Et cet ordre, qu'on ſera obligé de reconnoître, qu'eſt-il en effet, que le caractere de l'Etre ſuprême ?

Non, Monſieur, il faut ne vouloir pas raiſonner, pour nier l'Exiſtence de Dieu ; car enfin, il faut que les Libertins, ou les Eſprits-forts, qui veulent tracer de nouvelles routes, réduiſent leur raiſonnement à deux Articles. Ils ſuppoſeront le Monde de toute éternité ; & le conſtruiront, comme Epicure, par une rencontre fortuite d'atômes, qui, s'étant accrochés de cette heureuſe

façon, ont fait ce que nous voyons, & ce que nous appellons le Monde. Et, en ce cas, je demande ſi l'on ſçauroit rien trouver dans la plus bizarre de toutes les Religions, qui approche de cette abſurdité ? Ou, il faudra qu'ils ſoutiennent, que l'Etre ſuprême, après avoir créé le Monde, le livre tout entier aux Créatures ; & par une conſéquence avouée, qu'il n'eſt ni offenſé par les crimes des hommes, ni touché de leurs Vertus :

Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ (*).

En quoi, certes, le fameux Epicure me paroît contradictoire à lui-même : car s'il n'y a pas eu un Dieu qui ait créé le Monde, comment peut-il l'avoir livré aux hommes ? Mais enfin, ſi Lucrece a cru devoir trouver cet adouciſſement, pour former la Secte de ceux qu'on appelle Déiſtes, je trouve, Monſieur, qu'on fait faire un Perſonnage fort indigne à la Divinité. Aura-t-elle créé l'Homme avec une connoiſſance ſi étendue, ſans le deſtiner à ſa Gloire ? On voit clairement, Monſieur, qu'il y a dans ce Syſtême quelque choſe de difficile même à comprendre, très-différent des préjugés dont nous accuſent ces prétendus Philoſophes.

Je veux compter pour rien le Conſentement de toutes les Nations, & de tous les tems, quoique je ſois très-perſuadé que cette Tradition jamais interrompue & jamais conteſtée eſt une preuve qui peut tenir lieu de Démonſtration. Je veux qu'on mépriſe les preuves ordinaires qu'on tire de la beauté de la Nature, & de la variété toujours égale de ſes Productions, de l'ordre & de la proportion infinie qu'on obſerve & qui ſoutient eſſentiellement l'Univers, & qui, à quelque uſage qu'on mette ſon eſprit, ne ſçauroit ſans une abſurdité terrible être un perpétuel effet du hazard toujours uniforme. Je ne veux pas non plus qu'on ait égard à l'intérêt propre qui nous fait ſouhaiter une autre vie, & qui nous fait regarder avec horreur l'anéantiſſement, qui ſeroit

(*) Lucretius.

pourtant la ſuite néceſſaire des Principes de ces Philoſophes.

Nous ſentons, Monſieur, au fond de notre cœur, par une notion de conſcience, que nous ne ſommes pas mortels en tout nous-mêmes. L'inquiétude, que les divers états de la vie ne peuvent calmer; le vuide de notre cœur, que tous les biens & tous les plaiſirs du monde ne peuvent jamais remplir; un ſecret preſſentiment qu'un homme ſans inſtruction & ſans préjugé ne laiſſe pas d'avoir de ce qui lui doit arriver; la honte eſſentiellement attachée au mal, dès que l'uſage de la Raiſon ſe faiſoit remarquer en nous; la crainte & la frayeur qui ſont, de quelque eſpéce qu'elles ſoient, des modifications de la crainte de Dieu : tout cela eſt imprimé ſur tous les hommes, & me paroît, mis enſemble, une preuve convaincante de toutes les verités, que nos Libertins, ſoi-diſant Eſprits-forts, ſe donnent la liberté de révoquer en doute; je dis de révoquer en doute; car je ne ſçache pas que juſques ici il y en ait eu un ſeul, qui ait oſé aſſurer que ſon opinion étoit véritable. Et tout ce que je viens de dire ne ſont que des preuves morales, beaucoup inférieures, dans le ſentiment des Sçavans, aux preuves métaphyſiques, dont ſe ſervent les Philoſophes pour prouver évidemment l'Exiſtence de Dieu, & l'Immortalité de l'ame.

II. LETTRE.

Sur la Vérité de la Religion.

A MR. DE M***.

QUOIQUE la Foi ſoit un don de Dieu, il eſt pourtant très-vrai, Monſieur, comme vous me le mandez, qu'elle nous eſt donnée à certains ſignes, & à certaines marques, qui nous la déſignent. Car enfin, chacun reſteroit dans la Religion où il eſt né, & qu'on lui perſuade être la bonne; & je ne vois pas qu'il fût coupable d'y reſter, quelque mauvaiſe qu'elle fût, ſi Dieu n'a-

voit pas attaché des ſignes évidens de vérité à la Religion véritable, & dans laquelle il veut être honoré. J'ai dit des ſignes évidens pour tout le monde, c'eſt-à-dire, pour ceux qui ſont capables de quelque connoiſſance & de quelque diſcernement; car pour ces gens ſtupides & ignorans, qui vivent dans une ignorance univerſelle, ſans avoir jamais eu les moyens d'être inſtruits ni informés de quoi que ce ſoit, nous devons laiſſer à la Providence le ſoin de leur ſort, ſans nous embarraſſer d'en juger.

Mais pour tout ce qu'on appelle gens d'eſprit, ils doivent ſe laiſſer convaincre par certaines raiſons, qui ſont en matiere de Morale de réelles démonſtrations, enſuite deſquelles ils doivent recevoir la Foi des Myſtéres, comme la véritable & la pure Parole de Dieu; car perſonne, que je ſçache, n'a jamais refuſé de croire à la Parole de Dieu; il faudroit n'avoir pas l'idée de Dieu, pour refuſer de ſe ſoumettre à ſa Parole: mais la difficulté conſiſte à reconnoître quelle eſt cette Parole; & parmi une infinité de Docteurs différens, qui chacun la débitent à leur maniere, il faut reconnoître qui ſont ceux qui nous donnent la véritable.

Je le redis, Monſieur, il doit y avoir des ſignes moralement certains, auſquels tout homme ſage & prudent doit la reconnoître; & dès qu'il l'a reconnue, il doit la ſuivre dans toutes ſes conſéquences, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'il comprenne clairement les ſuites des Myſtéres & des prodiges de cette Parole: il ſuffit qu'il ait été convaincu de ſa vérité.

Tout ce que je viens d'avancer juſqu'ici me paroît inconteſtable, & je ne crois pas que qui que ce ſoit ſe révolte contre ces ſentimens. Il s'agit donc préſentement de trouver ces ſignes de vérité.

Je ſuppoſe, en premier lieu, comme une choſe prouvée, & nullement conteſtée, l'Exiſtence d'un Dieu. Je ſuppoſe de même l'immortalité de notre Ame. Peu de gens doutent réellement de ces vérités. Je paſſe enſuite au culte, que notre ame immortelle & ſpirituelle doit rendre à cet Etre parfait, qui dans ſon idée

comprend le Créateur & le Conſervateur perpétuel de toutes choſes ; & qui par conſéquent nous oblige à le remercier continuellement de notre être, & à reconnoître l'infinie dépendance de nous à lui.

Mais comme la maniere de ce culte eſt préciſément le plus grand ſujet des conteſtations, & que c'eſt ici qu'il faut chercher la véritable Parole de Dieu, attachons-nous à quelque choſe de fixe & de connu, pour pouvoir raiſonner conſéquemment.

L'Hiſtoire fait mention d'un Peuple, qu'on appelloit Hébreu. Ce Peuple a laiſſé des Livres & des Hiſtoires, & ce Peuple ſubſiſte encore aujourd'hui, répandu ſur toute la Terre.

Ce Peuple ſe vante d'avoir reçu de Dieu lui-même les Oracles de ſes Commandemens, & ſes Livres ſont remplis de Prodiges & de Miracles, que ce Dieu a faits en leur faveur.

Quoique perſonne n'ait oſé contredire la vérité de leur Hiſtoire, la plus ancienne qu'il y ait au monde, il ſe trouvera peut-être des Eſprits incrédules, qui pourront ſe révolter contre ces Miracles, & qui révoqueront en doute des faits, qui n'ont, diront-ils, d'autres témoignages que de la part de ceux qui ſont par leur Religion intéreſſés à les ſoutenir.

Mais ce Peuple avoit parmi ſes Docteurs des gens qu'on a appellés Prophêtes, qui, éclairés des lumieres du même Dieu qu'ils adoroient, prédiſoient les choſes à venir ; & l'événement juſtifioit toujours leurs Prophéties.

Peut-être auſſi, diront les Incrédules, ce n'étoient-là que des Impoſteurs faits exprès pour abuſer les Peuples, & pour entretenir leur croyance. Cependant, ces Impoſteurs prétendus ont prédit la Naiſſance d'un homme qui ſeroit enfanté par une Vierge, ils ont prédit ſes ignominies & ſa mort, ils ont prédit toutes les circonſtances de ſa Naiſſance, & ils en ont marqué le tems, après avoir aſſuré qu'il étoit néceſſaire qu'il vînt au monde pour le ſalut des hommes ; & l'accompliſſement de cet

Article de leurs Prophéties eſt préciſément ce qui ſépare les Chrétiens d'avec les Hébreux, avec qui, ſans cela, ils ne feroient qu'une même Religion. Si bien que les Livres, dont les Chrétiens tirent les preuves de leur Religion, ſe trouvent être venus de leurs plus obſtinés adverſaires, qui les conſervent eux-mêmes avec ſoin ; & qui, par une Providence marquée & prophétiſée, ne finiront jamais, pour être un témoignage irréprochable de la Vérité des Ecritures, qui ſont la baſe de la Religion des Chrétiens.

Cet homme, qui devoit arriver quand le Sceptre ſeroit ôté de la Maiſon de Juda, eſt arrivé préciſément dans le tems que régnoit le Grand Hérode Iduméen en Judée, ſans que depuis la Maiſon de Juda ſoit plus remontée ſur le Thrône. Cet homme, qui devoit arriver après ſeptante Semaines, eſt né juſtement après les ſeptante Semaines d'années écoulées ; & l'on voit par un autre exemple clair & convaincant, qu'il faut compter cette Prophétie de Daniel par des Semaines d'années. Cet homme prédit a prêché durant trois ans une Doctrine pure & ſainte, du conſentement même de ſes ennemis ; & venant pour délivrer les hommes de la ſervitude de la Loi, il s'y eſt ſoumis lui-même, & l'a exécutée dans toute ſa rigueur. Cet homme a prêché la pauvreté, l'humilité, la chaſteté, & le renoncement à ſoi-même. Jamais homme n'a été, tant que lui, pauvre, humble, chaſte, & ennemi de ſon Corps.

Enfin, cet homme a été prédit par un Prophête, qu'on a appellé ſon Précurſeur, & qui en l'annonçant aux Peuples, le leur a montré. Sa Naiſſance a été célébrée par des prodiges, & ſurtout par une Etoile miraculeuſe, qui l'a fait reconnoître aux Sages de Chaldée. Et enfin cet homme eſt mort condamné par les Prêtres de la Loi, & par les Officiers Romains, & exécuté comme un Criminel ſur une Croix.

Sa mort a été accompagnée de ténébres univerſelles. Elle a été ſuivie par des Eclipſes étonnantes & naturellement impoſſibles,

& par mille prodiges que ſes Diſciples ont écrits, & contre leſquels pas un Hiſtorien du tems ne s'eſt inſcrit en faux.

Cet homme conduit au ſupplice aſſure qu'il reſſuſcitera le troiſiéme jour ; & ſes Diſciples nous aſſurent qu'il eſt reſſuſcité, qu'ils l'ont tous vu pluſieurs fois, & qu'il a converſé avec eux pendant quarante jours.

Mais il faut ſçavoir quels ſont ces Diſciples, & s'ils ne ſeroient point propres à nous ſéduire.

Ce ſont, en premier lieu, douze perſonnes, ſans naiſſance, ſans bien, ſans talens, & ſans conſidération, qui, jointes enſuite à pluſieurs autres, s'obſtinent à ſoutenir la Divinité de leur Maître, & la Vérité de ſes Miracles & de ſa Réſurrection ; & il les ſoutiennent contre toutes les forces Romaines, & contre toute l'opiniâtreté de la Synagogue la plus éclairée.

Tous ces douze hommes, après la perte de leur Maître, qu'ils aſſurent avoir vu monter au Ciel par une Aſcenſion propre, meurent tous chacun d'une maniere qualifiée, pour ſoutenir ces Vérités, ſans qu'on puiſſe penſer qu'aucun autre motif que celui de la vérité de leur Miſſion peut les obliger à ſouffrir tant de ſupplices, s'agiſſant de ſoutenir un homme crucifié, qui ne les animoit plus par ſa préſence, & dont les préceptes, qu'ils ont toujours obſervés très-réguliérement, étoient infiniment rudes & auſteres.

Et cependant ces douze hommes, vils & pauvres, morts en criminels, à l'imitation de leur Maître, ont converti à la Foi de cet homme qu'ils aſſurent être Dieu, tout l'Empire : de telle ſorte qu'une Religion fondée ſur des principes inconcevables, & naturellement incroyables, qui a pour Auteur un homme pendu & exécuté, qui n'éleve que les pauvres, les humbles & les mortifiés ; cette Religion, dis-je, prêchée par des ignorans & des pêcheurs, a triomphé de toute la force du Paganiſme, & de toute la ſcience du Sanhédrin. Je ne ſçache que la force de la Vérité, qui puiſſe faire cet effet ; & c'eſt un Miracle plus authentique que tous ceux qui ſont écrits dans nos Hiſtoires.

III. LETTRE

Sur la Vérité de la Religion Catholique.

A MR. DE M***.

JE n'aime point, Monſieur, à diſputer de Controverſe. Rien n'eſt, à mon ſens, plus inutile. Chaque parti a des reſſources dans l'eſprit de ceux qui le ſoutiennent : chacun trouve des Autorités dans l'obſcurité vénérable des anciens Peres ; & chacun appelle ſa cauſe, la bonne cauſe. Ainſi, ſans entrer méthodiquement dans ces affreuſes difficultés, agréez, Monſieur, que je vous propoſe ſans prévention celles qui me paroiſſent inſurmontables dans votre Syſtême.

L'Egliſe Romaine étoit ſans conteſtation l'unique Egliſe au commencement du ſeiziéme Siécle, ou du moins il ne paroiſſoit pas en doute, que tous ſes Enfans ne fuſſent dans le ſein de cette Mere, hors duquel point de ſalut. Il faut, pour tirer l'Egliſe Romaine de cette poſſeſſion, des titres relevans. Tous Meſſieurs les Proteſtans en conviennent : & ſur cela, vous me dites d'abord, que l'Egliſe Romaine a ſi fort dégénéré de ſa pureté, & dans ſa Doctrine, & dans ſes Mœurs, qu'elle a ceſſé d'être l'Epouſe de Jéſus-Chriſt, qu'elle eſt tombée dans une infinité d'erreurs, & dans le plus grand de tous les deſordres, qui eſt l'Idolatrie, crime qui oblige tous les véritables Chrétiens à s'en ſéparer.

A cette accuſation d'Idolatrie, qui ſeroit ſans contredit un titre bien relevant, & dont tous les Proteſtans tâchent à noircir les Catholiques dans leurs Ecrits : à cette accuſation, dis-je, Monſieur, tous les Catholiques répondent, en vous proteſtant de tout leur cœur, qu'ils ne prétendent adorer qu'un ſeul Dieu éternel & véritable, tel que vous l'adorez vous-même ; qu'ils condamnent & déteſtent toute autre adoration propre, & tout culte

culte qui ne ſe rapporte pas à lui. Voilà, ce me ſemble, qui devroit détruire cette grande accuſation; car enfin, quiconque ne veut & ne prétend adorer en eſprit & en vérité qu'un ſeul Dieu immenſe & éternel, Créateur de toutes choſes, ne ſçauroit jamais être Idolâtre.

Si bien que toute l'accuſation de Meſſieurs les Proteſtans ne peut plus ſe réduire qu'à condamner certain culte extérieur, dont ils prétendent que l'uſage eſt mauvais. Comme je vous ai déja dit, Monſieur, que je ne voulois pas faire le Controverſiſte, je ne répondrai point ce que mille autres ont déja répondu; que tout ce culte eſt relatif; que dans les repréſentations de Jéſus-Chriſt, les Catholiques ne prétendent point, & ne ſçauroient prétendre adorer ou la Pierre ou le Bois, qui ſont la matiere de l'Image; mais ils prétendent adorer Jéſus-Chriſt lui-même repréſenté dans ces Images, dont ils ne ſe ſervent que pour exciter la dévotion des Peuples, par le rapport qu'elles ont avec leurs Sens & leurs Idées. Et tout de même, dans le culte qu'on rend aux Saints ou à leurs Images, les Catholiques ne prétendent les honorer que comme des Serviteurs de Dieu, & des Imitateurs en quelque maniere de Jéſus-Chriſt, unique, véritable, & eſſentiel Médiateur.

Mais Meſſieurs les Proteſtans s'obſtinent à ſoutenir que ce culte eſt ſuperſtitieux, qu'il eſt défendu, qu'il fait tort à Jéſus-Chriſt, qu'il reſſemble à l'Idolatrie; & que, par conſéquent, il doit être banni de l'Egliſe.

Voilà à-peu-près, Monſieur, ce qu'oppoſérent ceux qui voulurent établir la Réformation. Je dis ce qu'ils oppoſérent de plus raiſonnable; car il eſt inutile de réfuter pluſieurs calomnies connues dont ils noirciſſoient l'Egliſe Romaine.

Les Catholiques, au contraire, qui étoient en poſſeſſion des Images, & d'honorer les Saints, ſoutenoient que leur uſage étoit très-orthodoxe; & ſur cela, Monſieur, c'eſt-à-dire, ſur

cette diverſité d'opinions des Catholiques d'un côté poſſédans, & des Proteſtans de l'autre innovans, ou paroiſſans innover ſans conteſtation, il fallut établir des Juges légitimes qui puſſent décider.

On a donc eu recours au reméde ordinaire dans les grandes Controverſes de l'Egliſe : on a convoqué un Concile général, auquel tous les Evêques ont été invités pour décider ſur les points conteſtés. Juſques-là, je ne vois pas qu'on puiſſe ſe plaindre.

Mais ce Concile, diſent Meſſieurs les Proteſtans, a été convoqué par le Pape, directement notre adverſaire, dont nous prétendons détruire tout-à-fait le pouvoir & l'autorité.

Mais, Monſieur, ſans entrer dans la queſtion du Droit de la Convocation des Conciles, quelle autre puiſſance pouvoit le convoquer ? Il n'eſt plus de Prince, qui tenant, comme autrefois les Empereurs, tout le Monde Chrétien, ſous leur Puiſſance, ait droit d'en faire aſſembler tous les Evêques. Nos Princes Chrétiens d'aujourd'hui, plus jaloux qu'on n'a jamais été de preſcéance, de Droits, & de Juriſdiction, ne ſçauroient jamais qu'aſſembler chacun leurs Evêques. Si bien, qu'il étoit néceſſaire qu'une Puiſſance commune les convoquât : & il n'y en avoit pas d'autre que le Pape, qui, occupant le premier Siége du conſentement de tous, avoit pour le moins plus de droit que nul autre de les aſſembler.

Et il importe peu de dire que les cabales & les brigues ont régné dans ce Concile, que tout le monde y étoit dévoué au Pape, & que l'eſprit de parti y agitoit tous les Peres ; car quoique le ſaint Eſprit préſide à ces Aſſemblées de l'Egliſe, & qu'il en dirige les Déciſions, il ne détruit pourtant pas les inclinations humaines de ceux qui les compoſent : & quels ſont les Conciles qui n'ont pas été remplis de cabales & de brigues ? Vous avez trop de connoiſſance, Monſieur, de cette ſorte d'Hiſtoire, pour

ne pas tomber d'accord qu'il n'en eſt point où l'on ait joui de plus de liberté qu'à Trente. Tous les premiers Conciles étoient ſous le pouvoir des Empereurs, qui étoient les Maîtres ; & s'il y avoit lieu de reclamer contre la force & le parti, on auroit pu le faire à bien plus juſte titre à Nicée, à Ephéſe, à Calcedoine, &c.

Meſſieurs les Proteſtans oppoſent encore inutilement, que leurs Docteurs n'ont été, ni appellés, ni ouïs, dans ce Concile ; car on ſçait qu'ils y furent appellés, & qu'on leur avoit même fait expédier des ſaufconduits avec toutes les clauſes qu'ils pouvoient ſouhaiter, pour ne leur laiſſer rien craindre de ſemblable à ce qui arriva au Concile de Conſtance. Il eſt vrai qu'on ne leur laiſſa pas eſpérer la voix délibérative. Ils n'étoient pas Evêques, & il étoit hors d'uſage dans tous les Conciles de l'Egliſe, que d'autres que les Evêques y euſſent voix déciſive.

Le Concile donc examine murement, & avec toute l'exactitude imaginable, les ſentimens erronés des Réformateurs, & les condamne comme tels. Ce même Concile, ne trouvant aucune Miſſion dans les Auteurs de la Réformation, & les trouvant obſtinés dans leurs ſentimens, les déclare Hérétiques, & les condamne comme tels.

Cependant pour profiter du prétexte dont s'étoient ſervis ces nouveaux Dogmatiſeurs, qui étoit celui de réformer l'Egliſe, le Concile réforma la Diſcipline, & les Mœurs des Eccléſiaſtiques, par les Canons les plus ſaints & les plus prudens qu'on ait jamais faits, & qui ne manquent que par leur inobſervance.

Je vous avoue, Monſieur, que je ne vois rien en tout cela que de très-régulier ; & je ne comprens pas comment on peut ſe perſuader, que de ſimples Particuliers ſans titre, & dont on ſçait que les premiers projets & les premieres querelles n'ont pas eu des ſujets trop légitimes, doivent plûtôt être ſuivis ſur des

matieres pour le moins litigieuſes & obſcures, que tous les Evêques de l'Egliſe aſſemblés.

Ma Lettre ſeroit trop longue, ſi je vous mandois tous les autres inconvéniens qui me paroiſſent ſi grands dans votre Egliſe : ce ſera pour une autre fois. Je vous prie, cependant, d'être bien perſuadé qu'on ne peut pas plus eſtimer que je fais votre Perſonne, plus honorer votre mérite, ni ſouhaiter davantage de vous voir revenir d'une prévention ſi dangereuſe pour vous, & ſi nuiſible à tant d'autres, que vos Diſcours & vos Exemples retiennent dans le Parti où vous êtes. Je ſuis, &c.

IV. LETTRE.

Sur l'Autorité de l'Egliſe Catholique.

A MR. DE M***.

IL y a ſans doute de la témérité à vouloir convaincre un homme tel que vous, Monſieur, & à lui vouloir faire avouer qu'il s'eſt trompé pendant ſi long-tems. Mais quoi ! ne ſçavons-nous pas que les foibles en pareille matiere déſarment quelquefois les plus forts, & que la vérité de la Religion n'a beſoin très-ſouvent pour ſe faire entendre, que de la voix d'un enfant ? *Ex ore infantium & lactentium.* D'ailleurs, Monſieur, je ne penſe pas qu'il y ait tant de gloire à ſoutenir un parti avec toute la fermeté poſſible, qu'il y en a à le quitter, quand la Vérité nous eſt connue ; & ſi l'on doit ſe laiſſer convaincre, il eſt beaucoup plus grand de ſe rendre aux raiſons de ceux qui ont le moins de lumiere.

Mais pour venir à notre ſujet, & à cette Autorité de l'Egliſe contre laquelle vous vous êtes récrié dans la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; ſe peut-il que vous laiſſiez à

chacun la liberté d'interpréter la ſainte Ecriture à ſa maniere ? Que d'erreurs, que de confuſion, vous allez laiſſer dans l'Egliſe ! Quoi ! Monſieur, chaque Particulier pourra croire comme il lui plaira, & choiſir le ſens des paroles de l'Ecriture qui lui conviendra davantage ? Sur ce Principe, il auroit fallu laiſſer tous les Ariens dans leur opinion. Ils ne s'appuyoient que ſur la ſainte Ecriture. *Pater meus major me eſt*, & quelques autres Paſſages qui avoient de la vraiſemblance, étoient le fondement de leur Doctrine. L'Egliſe pourtant, ne fut pas d'avis de laiſſer cet eſprit particulier ; & le Concile de Nicée décida clairement la queſtion, & anathématiſa tous ceux qui ſe révolteroient contre ſes déciſions.

Voyez, Monſieur, l'inconvénient où ſont tombés tous vos Réformateurs. Combien de Sectes différentes ont-ils formées parmi eux ? Que de contradictions, que d'oppoſitions, ſans qu'aucun Juge puiſſe les accorder, & finir leurs différens ! Quel homme ſenſé, & ſans prévention, pourroit penſer de bonne foi à embraſſer une Réformation par-tout ſi différente d'elle-même, & qui ne convient que dans le ſeul point de détruire & de déchirer le ſein de l'Egliſe, de laquelle elle s'eſt ſéparée ?

Voyez, je vous prie, Monſieur, les différends eſſentiels de Luther avec Calvin. Voyez la diverſité & l'éloignement infini de votre Croyance à celle des Luthériens, que tout le zéle de l'un & de l'autre Parti Proteſtant porté de haine & d'averſion pour l'Egliſe Romaine n'ont jamais pu réunir. Conſidérez ſans préjugé toutes les démarches foibles, pour ne pas dire indignes, que vos Calviniſtes ont faites pour flater les Luthériens, qu'ils ont reçus à leur Communion, quoique ceux-ci ſoutinſſent avec obſtination le premier & le plus eſſentiel ſentiment que vous condamnez dans l'Egliſe Romaine ; tandis que d'autre part les Luthériens fiers & rigides n'ont jamais voulu vous recevoir, & vous ont toujours traités d'Erronés & d'Hérétiques. Et certes,

je ne vois pas qu'on puiſſe, ſous quelque prétexte que ce ſoit, excuſer votre foibleſſe, ni condamner leur ſévérité.

Quelles extravagances vos Miniſtres ne débitent-ils pas? Quelle eſt l'opinion, ſi bizarre puiſſe-t-elle être, qui ne trouve ſon Défenſeur parmi les vôtres, s'il ſe trouve des gens aſſez extraordinaires pour la vouloir ſoutenir? L'Ecriture Sainte dira tout ce qu'on voudra lui faire dire.

Mais pour venir à une raiſon, à mon ſens, invincible, c'eſt, Monſieur, que vous avez vous-même reconnu l'erreur de cette opinion, & vous avez avoué une Autorité dans votre Egliſe. Le Synode de Dordrecht eſt une Epoque, qu'on ne ſçauroit effacer de votre Hiſtoire. Votre Egliſe décide des points controverſés. Il y a donc une Autorité dans l'Egliſe, qui eſt l'aveu que nous ſouhaitons, & que vous nous refuſez toujours. Et le Synode de Dordrecht n'eſt pas le ſeul ouvrage des Provinces-Unies : les Egliſes Calviniſtes de France l'ont reçu, & confirmé : & ce n'eſt que parce qu'il leur fut défendu d'y envoyer, que leurs Députés ne s'y trouvérent pas.

En voilà aſſez, Monſieur, pour vous donner une idée des oppoſitions qui ſe trouvent dans votre Doctrine : inconvénient ordinaire des nouveautés. Je ſuis, &c.

V. LETTRE.

Sur les Suites de la Réformation.

A MR. DE M***.

RIEN n'eſt ſi beau, Monſieur, que le titre de Réformation & ſur-tout celui de la Réformation de l'Egliſe. Voyons pourtant, ſi l'ouvrage de vos Apôtres répond à l'idée qu'on ſe fait, quand on parle de réformer l'Egliſe.

Il eſt de fait qu'on eût pu ſe paſſer de la Réformation. Tout le monde n'eût pas été damné, ſi Meſſieurs les Réformateurs n'euſſent pas penſé à ce tumultueux ouvrage ; & l'Egliſe Romaine, ſi corrompue qu'on la veuille ſuppoſer, ne donnoit pas à tous ſes enfans un caractere de réprobation : on en eſt convenu. On croyoit fort orthodoxement le myſtere de la Trinité, celui de l'Incarnation ; & pour les Mœurs, on enſeignoit à ſuivre la Vertu, & à imiter autant qu'on pouvoit Jéſus-Chriſt : on n'en ſçauroit diſconvenir.

Qu'on examine de ſang froid & ſans prévention, s'il ſe peut, tous les maux qu'a cauſé & que cauſe encore tous les jours depuis ſi longtems cette Réformation, toutes les guerres & tous les ſoulévemens qu'elle traînoit néceſſairement après elle, & que les Chefs ne pouvoient pas prévoir : car enfin il falloit détruire par-tout la Religion dominante ; & cela ne s'exécute pas ſans répandre beaucoup de ſang, & ſans produire une infinité de Rébellions & de déſordres.

Qu'on examine encore l'eſprit de diviſion qui ſe mêla parmi les Réformateurs eux-mêmes, & la guerre qui s'alluma parmi ces hommes qui venoient réformer les autres ; en combien de Sectes ſe diviſerent, & ſe ſous-diviſérent ces prétendus hommes Apoſtoliques, qui prétendoient tous entendre uniquement le vrai ſens des Ecritures.

Quels ſont, Monſieur, les abus, les deſordres, & les dogmes de l'Egliſe Romaine, que le Proteſtant le plus zélé, s'il eſt raiſonnable, puiſſe comparer aux maux qui ſont arrivés en France, en Allemagne, en Angleterre, au ſujet de la Réformation ? Et s'il eſt vrai, comme a dit un de nos excellens Auteurs ſur ce ſujet, que les guerres civiles des Romains cauſérent plus de maux à la République, ſous Marius, ſous Sylla, & ſous les Triumvirs, que l'Empire cruel & exécrable de Caligula & de Neron ; qui peut douter, que la guerre civile allumée parmi les Chrétiens au ſujet de la Réformation par Luther, par Calvin, & les

autres, n'ait cauſé au Chriſtianiſme des plaies plus profondes, que toute cette Monarchie Tyrannique de Rome qu'on chante depuis ſi longtems.

Et l'on ne ſçauroit s'excuſer, en diſant que l'Egliſe Romaine a autant & plus contribué à ces déſordres, que les Réformés. Elle étoit en poſſeſſion d'être la dominante; & ſans entrer dans le détail des actions particulieres, dont il eſt sûr que le Corps des deux Egliſes n'eſt point reſponſable, il eſt évident que l'Egliſe Romaine croyoit être & étoit en effet en droit de ſoutenir ſa poſſeſſion, & de détruire des nouveautés qui lui étoient ſi oppoſées; & les Proteſtans étoient pour le moins en un ſens inconteſtablement Novateurs

Je ne ſçais ſi une Religion ſi peu ſainte dans ſon principe, & établie avec ſi peu d'égard de charité, peut paſſer pour autre choſe, dans ſon commencement, que pour une liaiſon & une cabale d'Eſprits mécontens & ambitieux. Dans la ſuite, je ſuis perſuadé qu'il s'eſt trouvé de la bonne foi dans quelques-uns ſéduits par l'éloquence & par les vraiſemblances qui leur étoient propoſées par des gens très-habiles & très-déliés. Enfin, il s'eſt mêlé dans l'eſprit de la plûpart de ceux qui la profeſſent, une prévention qu'ils ont portée du berceau, & un entêtement dont les perſonnes les plus éclairées ne ſe garantiſſent qu'avec beaucoup de peine.

C'eſt à vous, Monſieur, à faire les réflexions que vous jugerez les meilleures ſur cela. Mais ſur-tout, ſouvenez-vous qu'il faut, en matiere de Croyance & de Religion, ſe déprévenir, pour examiner avec exactitude la Vérité. Un homme de votre eſprit, & de votre capacité, eſt obligé plus que nul autre à développer les vérités, de quelque voile qu'elles ſoient couvertes. Je ſuis, &c.

LA VIE
DE
JESUS-CHRIST.

AU ROI.

SIRE,

VOICI le ſeul Modéle qui reſte à vous propoſer. Votre Majeſté eſt au-deſſus de tous les autres : mais les plus grands Perſonnages Grecs & Romains

ſont des Originaux bien imparfaits en comparaiſon de celui que je vous préſente ; & quand vous le conſidérerez, la gloire de les avoir ſurpaſſés vous paroîtra bien peu de choſe. Vous y verrez Sire, une Sageſſe exemte de toutes les illuſions des Paſſions, une Eloquence capable d'inſpirer les Sentimens les plus incroyables, une intrépidité qui donnoit de la terreur à ſes Ennemis, une Douceur & une Modération que les calomnies les plus noires ne purent altérer, un Mépris magnanime pour les Louanges les plus juſtes, enfin une Fermeté à l'épreuve de l'ignominie du plus honteux des Supplices ; ignominie, dont la ſeule penſée effraye les plus grands Cœurs. Voilà, Sire, où les Forces humaines n'ont jamais pu arriver ; & ce ne ſont que les moindres traits de la Peinture de Jéſus-Chriſt, que j'expoſe aux yeux de votre Majeſté. Heureux, ſi mon travail peut arrêter quelquefois vos regards, & vous faire ſouvenir de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

A Paris, Avril, 1678.

Le très-humble, & très-obéiſſant, & très-fidéle Sujet, & Serviteur,
DE SAINT-REAL.

PRÉFACE.

IL n'eſt que trop vrai, que la plûpart des gens du monde ne liſent pas l'Evangile autant qu'il ſeroit à ſouhaiter. La délicateſſe du Siécle pour la maniere d'écrire en eſt la principale cauſe. On veut beaucoup de matiere en peu de paroles: on ne peut ſouffrir les moindres répétitions; on veut de l'ordre, de la liaiſon, & de la facilité par-tout: & on ne conſidére pas, que les choſes grandes, admirables, divines, telles que les Actions & les Paroles de Notre Seigneur Jéſus-Chriſt, quand on les écrit d'original comme les Evangéliſtes, qu'on en a l'eſprit & le cœur également remplis, raviſſent, tranſportent, ne reconnoiſſent ni art, ni régles. L'Eſprit de Dieu ne s'ajuſte pas aux petites obſervations des enfans des hommes.

Peut-être auſſi qu'une des choſes, qui fait qu'on ne lit guéres l'Evangile, eſt qu'il y a pluſieurs Evangéliſtes. Peu de perſonnes ont la patience de lire quatre Auteurs d'une même Hiſtoire; & faute de ſçavoir lequel choiſir, beaucoup de gens n'en liſent aucun.

Les excellentes Verſions, qui en ont paru de

notre tems, n'ont pas produit tout le fruit qu'elles devoient produire. Il y a quantité d'endroits, ſi élevés & ſi myſtérieux, qu'on ne ſçauroit les rendre bien intelligiblement dans une pure Traduction ; & le génie de notre Langue eſt ſi différent de celui de l'Hébreu & du Syriaque, que le Fils de Dieu parloit, qu'il eſt ſouvent impoſſible d'exprimer le vrai ſens de ſes Paroles dans toute ſon étendue & ſa force, à moins que de ſe donner une grande licence, & s'éloigner beaucoup de la Lettre, que les Traducteurs ſont obligés de ſuivre exactement.

Il eſt vrai qu'il ſemble que trois Evangéliſtes ayant écrit en une Langue qui a tant de rapport avec la nôtre, il ne devroit pas être plus difficile de les bien traduire ſans s'éloigner de la Lettre, que de bien traduire les autres Auteurs de la même Langue. Mais il ne faut que lire le Grec des Evangéliſtes, pour voir qu'ils ſe ſont ſervis de beaucoup d'expreſſions étrangeres, & qu'ils n'ont fait ſouvent que revétir de paroles Grecques des manieres de parler Hébraïques ou Syriaques ; de ſorte qu'on pourroit dire quelquefois, ſur-tout dans S. Jean, que c'eſt de l'Hébreu & du Syriaque en Grec. De-là vient que nos meilleures Traductions tiennent

beaucoup de la diction & du tour de la phraſe du Syriaque & de l'Hébreu ; ce qui fait rarement un bon effet, & empêche qu'elles n'ayent toujours la grace & la clarté convenables à la plus excellente de toutes les Hiſtoires.

Ces Conſidérations ont fait défendre quelquefois les Verſions en Langue vulgaire, & approuver davantage les autres Ouvrages qui repréſentent les actions & les paroles de Notre Seigneur, quoique moins exactement. On a même ſouffert dans ces ſortes de Livres pluſieurs libertés qu'on refuſe aux Traducteurs, parce qu'ils prétendent paſſer pour le Texte même, & avoir beaucoup de ſon autorité ; au lieu que ces autres Ouvrages, ne pouvant être regardés que comme des Paraphraſes ou des Abregés de l'Evangile, ils ne ſont que de ſimple édification, & n'ont aucune autorité.

Or, de tous ceux de cette ſorte, aucun ne s'eſt ſi peu éloigné que celui-ci de la fidélité ſcrupuleuſe des pures Traductions ; l'Auteur ne s'en étant diſpenſé, que lorſqu'il l'a cru abſolument néceſſaire.

Du reſte, il n'a eu pour but, que de faire connoître Jéſus-Chriſt à ceux qui ne liſent pas l'Evangile, & de les exciter à le lire, en leur repréſentant cette Hiſtoire admirable d'une maniere pro-

portionnée à leur foibleſſe. Pour cet effet, il a cru qu'il devoit l'écrire dans toutes les régles les plus ſévéres de l'Hiſtoire : il a rejetté tout autre ornement que ceux qui naiſſent du fond même de ſon ſujet, le plus heureux qui fut jamais. Il a trouvé enfin qu'il ſuffiſoit de faire comme un précis de tout ce qu'on ſçait de certain de Jéſus-Chriſt par les quatre Evangéliſtes, pour en donner, même aux hommes les plus charnels, une idée grande, aimable, divine, en un mot, une idée véritable.

Il n'y a rien que l'Eſprit humain aime tant, que de voir les objets qu'on lui préſente, tout nuds, dépouillés de tout ce qui les offuſque d'ordinaire, & que l'intérêt, la partialité, la prévention, ou le faux zéle, y mêlent toujours. Et comme jamais matiere ne fut plus capable d'être traitée dans cette pureté & cette ſimplicité parfaite, que celle-ci l'eſt par ſa propre grandeur, l'Auteur auroit cru la priver de ſon plus ſingulier avantage, s'il l'avoit traitée autrement.

Voilà quel a été ſon deſſein. Comme il eſt fort perſuadé de l'utilité dont il ſeroit, s'il étoit exécuté dignement, il tiendroit ſon travail bien employé, s'il pouvoit faire naître la penſée d'entreprendre la même choſe, à quelqu'un qui eût toutes les qualités qu'il n'a pas pour y réuſſir. Pour lui, il

n'auroit jamais oſé y ſonger, s'il n'avoit eſpéré, que l'onction attachée à ces matieres éleveroit peut-être ſon eſprit à la hauteur de ſon ſujet, & le feroit arriver juſqu'où il n'auroit jamais préſumé de pouvoir atteindre par ſes propres forces.

Comme ceux même des Evangéliſtes, qui ont écrit les derniers n'ont pas rapporté tout ce que les autres avoient dit, il a cru qu'il lui étoit bien permis auſſi de ne prendre au moins, des Paroles de Notre Seigneur, que ce qu'il pourroit rendre parfaitement intelligible à tout le monde, ſans ſortir du caractere de ſon Ouvrage; laiſſant aux Prédicateurs, & aux Ecrivains plus habiles, à expliquer ce qu'il y a de plus difficile. On peut néanmoins s'aſſurer que Jéſus-Chriſt n'a rien dit dans tous les Evangiles, dont le ſens ne ſoit rendu en ſubſtance en quelque endroit de cette Hiſtoire.

Pour ce qui eſt de l'ordre qu'il a obſervé à ranger les Evénemens qui la compoſent, il a examiné avec grand ſoin tout ce qui en a été écrit; mais il n'y a rien trouvé qui fût capable de le déterminer ſur les endroits où cet ordre eſt douteux. Ainſi il a jugé qu'il devoit garder en ces rencontres celui qui paroit le plus naturel & le plus vraiſemblable, puiſque c'eſt auſſi le plus édifiant.

Quant à l'Elocution, on verra qu'il a imité tant qu'il a pu la ſimplicité majeſtueuſe de celle des Evangéliſtes, ſur-tout dans le récit des Evénemens. Mais quand il a fallu faire parler Jéſus-Chriſt, il a conſidéré, que la plûpart de ſes Diſcours, tout affoiblis qu'ils ſont par la contrainte des Traductions, ſont encore ſi ſublimes, & d'un tour ſi admirable, qu'à peine trouve-t-on quelque choſe qui en approche dans tout ce que l'Antiquité Païenne a produit de plus excellent: Qu'ainſi, il eſt fort aiſé de juger que tout le reſte nous paroîtroit de même beauté, ſi nous avions ſes propres termes, & que nous entendiſſions la Langue qu'il parloit, comme nous entendons la nôtre: Que la véritable fidélité, avec laquelle il faut traduire ſes paroles, conſiſte donc à les rendre par-tout, autant qu'il ſe peut ſans altérer le ſens, avec cette même grandeur, & cette vivacité & naïveté ſi touchante & ſi merveilleuſe, qui paroît encore en tant d'endroits, & qu'il avoit ſans doute toujours. Et certes, quelle apparence que la Sageſſe même ſe ſoit exprimée d'une maniere baſſe & ſans dignité, que la Parole en perſonne ne fût pas éloquente!

APPROBATIONS.

J'Ai lu un Livre intitulé, *La Vie de Jéſus-Chriſt*, avec des Remarques & une Préface. Fait en Sorbonne, le 4 Décembre 1677.

PIROT.

Approbation des Docteurs.

NOus avons lu avec autant de reſpect que de conſolation cet excellent Ouvrage de la *Vie de Notre Seigneur Jéſus-Chriſt*. L'arrangement du Diſcours, & la politeſſe de l'Expreſſion en notre Langue, viennent de l'Auteur; mais le ſens n'eſt pas de lui : c'eſt le pur Ouvrage du S. Eſprit; ce qui le rend infiniment recommandable en toutes ſes Parties, & digne d'une vénération générale & très-profonde. Il ne contient que ce que les ſacrés Oracles nous apprennent de la Vie, des Actions, & de la Doctrine de ce divin Rédempteur de tous les hommes. Sa clarté, & la maniere pieuſe, ſolide, élégante, & agréable, dont il eſt écrit, le feront facilement lire à toute ſorte de perſonnes, quelques occupations qu'elles puiſſent avoir. C'eſt le Témoignage que nous croyons être obligés d'en rendre. A Paris, ce 12 Janvier 1678.

FERNIER, Grand Archidiacre & Chanoine d'Auxerre.
LE FEVRE.
F. BOUTHILLIER de Chavigni.
J. BASSET.
DURIEUX.
CHANDOISEL.

Autre Approbation.

IL ſeroit à ſouhaiter que les Chrétiens n'euſſent point d'autre Livre pour apprendre la *Vie de Jéſus-Chriſt*, que celui que le S. Eſprit a dicté lui-même pour cet effet, qui eſt ſon S. Evangile; mais la crainte, que quelques-uns ont que la lumiere de la Vérité ne les offuſque en la regardant de trop près, les oblige, autant par leur propre foibleſſe que par un grand reſpect, à contempler ſon Image dans les miroirs que l'induſtrie des hommes s'efforce d'en faire. C'eſt ce que l'Auteur s'eſt propoſé dans cet Ouvrage, où n'ayant fait que revétir de ſon diſcours

les vérités qu'il a tirées ſur l'Original, il nous fait paroître comme dans un Tableau le Portrait du Fils de Dieu incarné. Mais quoique ce Portrait ne ſoit qu'une copie, elle nous repréſente néanmoins très-fidélement toute ſa Vie, ſes Actions, ſes Vertus, & ſes principaux Enſeignemens ainſi qu'ils ſont contenus dans l'Evangile. Ce qui eſt même de l'Auteur ne ſert qu'à l'embelliſſement de ſa peinture, par le ſoin qu'il a pris de ſe conformer à la Concordance pour l'ordre des tems, & de lier les choſes qui paroiſſent disjointes & ſéparées dans les quatre Evangéliſtes, afin de les rendre plus intelligibles & plus agréables aux Lecteurs, leſquels, ſelon notre jugement, ne trouveront dans cette Image aucune tache d'erreur; mais tout conforme à la Parole écrite, à la Tradition, & aux Sentimens de l'Egliſe Catholique. Fait à Paris, ce 19 Mars 1678.

CHASSEBRAS, Archi-Prêtre de Paris, & Curé de Sainte Magdeléne. — DE LA GENESTE.

PETITPIED, Curé de S. Martial.

PH. DU BOIS. — N. LE NOIR.

Autre Approbation.

L'Auteur de cet Ouvrage nous paroît avoir réuſſi parfaitement dans le deſſein qu'il témoigne s'être propoſé dans ſa Préface. Il a fait une belle Copie d'un grand & admirable Original. Ses expreſſions ſont faciles ſans rien diminuer de la majeſté du ſujet, ſon ordre naturel, & ſes liaiſons heureuſes. Comme c'eſt un reméde qu'il a préparé contre le dégoût des Choſes Saintes, qui eſt la plus dangereuſe maladie de notre Siécle, nous en eſpérons de grands effets par les agrémens dont il a embelli le vaſe dans lequel il le préſente. On y peut boire ſans crainte les eaux ſalutaires de la Doctrine céleſte de Jéſus-Chriſt, puiſqu'il ne contient dans le fond que ſes divins Préceptes & rien que de conforme au Langage de l'Egliſe dans l'expreſſion. C'eſt le Témoignage que nous croyons devoir lui rendre. A Paris, le 24 Mars 1678.

DU MESNIL. — BIORD.

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER.

SOUS l'Empire d'Auguſte, & le Régne du grand Hérode (1) (*I*), il y avoit en Judée un Sacrificateur nommé Zacharie, qui menoit une Vie exemplaire avec ſa femme Eliſabeth (2). Ils n'avoient point d'enfans, & n'eſpéroient plus d'en avoir ; parce qu'ils étoient fort avancés en âge, quand un jour que Zacharie offroit les Parfums (*II*) dans le Temple de Jéruſalem, il apperçut avec frayeur un Ange qui étoit debout à la droite de l'Autel. Cet Eſprit bienheureux le raſſura d'abord, & lui prédit, que ſa femme mettroit un fils au monde, dont il lui dit le nom, & que toute la Terre partageroit avec eux dans la ſuite des tems la joie qu'ils en auroient (3) : que cet enfant

CITATIONS.

(1) *In diebus Herodis, Regis Judæa.* Luc. I. 5.
(2) *Incedentes in omnibus mandatis & juſtificationibus Domini ſine querelâ.* ibid. 6.
(3) *Erit gaudium tibi, & exultatio, & multi in nativitate ejus gaudebunt.* ibid. 14.

REMARQUES.

(*I*) C'eſt le Mari de Marianne, ſi fameux dans l'Hiſtoire Romaine de ſon tems, pour avoir ſçu ſe mettre bien auprès d'Auguſte, après avoir été Ami particulier d'Antoine.

(*II*) C'étoit l'un des Sacrifices, qui ſe faiſoient tous les jours matin & ſoir dans le Temple, par l'un des Sacrificateurs qui étoit en Semaine.

ſeroit rempli de l'Eſprit de Dieu même avant que de naître ; que la meilleure partie de ſa Nation ſeroit amenée par ſon Miniſtere à la Connoiſſance du Seigneur ; qu'il viendroit avant lui, comme un autre Elie (*III*), pour lui préparer un Peuple parfait (1) : & qu'enfin il ſeroit grand devant Dieu même, devant qui tout ce qu'il y a de plus grand eſt petit. Zacharie, étonné de cette Prédiction, demanda à l'Ange comment il s'en pouvoit aſſurer, étant ſi vieux, & ſa femme auſſi ? L'Ange lui expoſa ſa Miſſion, lui dit qu'il s'appelloit Gabriel, & qu'en punition de ſon Incrédulité, il ne parleroit plus juſqu'à ce que la Prédiction fût accomplie. Cependant le Peuple qui faiſoit ſa Priere dehors (*IV*), en

CITATION.

(1) *In ſpiritu Eliæ parare Domino plebem perfectam.* Luc I. 17.

REMARQUES.

(III) C'eſt qu'il eſt prédit dans Malachie, au Chapitre dernier, qu'Elie, qui fut enlevé tout en vie vers le Ciel dans un Char de feu du tems du Roi Achab, doit revenir ſur la Terre, pour être le Précurſeur d'un Avénement du Meſſie : mais l'Ecriture entend du dernier, à la fin Monde, & non pas de celui dont il s'agit ici, duquel le fils de Zacharie devoit être le Précurſeur ; & c'eſt pourquoi l'Ange le compare à ce Prophête. „ Je m'en vais vous envoyer, dit Mala„ chie, *c.* 4. *v.* 5. le Prophête Elie, avant „ le grand & terrible jour du Seigneur.„ *Ecce ego mittam vobis Eliam Prophetam, antequam veniat Dies Domini magnus & horribilis.* Ces deux Avénemens du Meſſie ſont marqués dans les Prophéties à deux caracteres bien différens : l'un comme un état de miſére, de pauvreté, & de baſſeſſe apparente ; & c'eſt le premier, ainſi qu'il a paru par l'événement ; l'autre comme devant être plein de Majeſté, de Force, & d'une Puiſſance infinie ; & ce ſera le dernier, au jour du Jugement. Mais les Juifs vouloient ſans fondement que ce fût le premier, ou confondoient les deux en un : & c'eſt la principale cauſe de leur erreur, & ce qui les empêcha de reconnoître Notre Seigneur Jéſus-Chriſt pour le Meſſie, ne trouvant point en lui ces marques de Puiſſance temporelle, que les Prophêtes lui attribuoient, & qui ſont réſervées pour ſon dernier Avénement, ainſi qu'il le déclara lui-même tant de fois.

(IV) Le Temple de Jéruſalem étoit environné d'une double Enceinte, ou Portique. Les Etrangers ne pouvoient entrer que dans la premiere, les Juifs même ne paſſoient pas la ſeconde : & c'eſt de cette ſeconde, qu'on entend parler dans toute la ſuite de cette Hiſtoire, quand on dit que quelque choſe s'eſt paſſée dans le Temple ; car on appelloit auſſi de ce nom ces deux Enceintes de Portiques, dont il étoit environné. C'étoit donc dans cette ſeconde, que le Peuple faiſoit ſa Priere, pendant qu'on faiſoit les Sacrifices au-dedans du Temple. Ce dedans avoit auſſi deux parties. La premiere, par où il falloit paſſer pour aller à l'autre, s'appelloit LE SAINT ; & cette autre s'appelloit LE SAINT DES SAINTS. Les Sacrificateurs, qui étoient en Semaine, faiſoient les Sacrifices de tous les jours dans le Saint ſeulement : il n'y avoit qu'eux qui y puſſent entrer ; & c'étoit où Zacharie offroit celui des parfums. Mais pour le Saint des Saints, il n'y entroit jamais que le ſeul Grand Prêtre ; encore n'étoit-ce qu'une fois

attendant la fin du Sacrifice, ne ſçavoit que penſer du retardement de Zacharie (1); mais quand il ſortit, & qu'on vit qu'il faiſoit des ſignes pour s'expliquer (2), on jugea bien qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de fort extraordinaire (3), puiſqu'il en avoit perdu la parole. Peu de tems après que le tems de ſon Miniſtere fut expiré (4), ſa femme devint groſſe : mais elle fut cinq mois ſans en rien dire, ſe contentant de rendre graces en ſecret au Seigneur, de ce qu'il l'avoit tirée d'opprobre ; car la Stérilité étoit une eſpéce de deshonneur parmi les Juifs (*V*).

Ce fut en ce tems que le même Ange fut envoyé à une Vierge nommée Marie, qu'un Joſeph de la Maiſon de David avoit épouſée, & qui demeuroit dans une Ville de Galilée appellée Nazareth. *Je vous ſalue*, lui dit-il, *ô pleine de Grace : le Seigneur eſt avec vous ; vous êtes la plus heureuſe des femmes.* Et comme il la vit toute troublée, penſant en elle-même ce que vouloit dire ce diſcours ; *Raſſurez-vous*, reprit-il, *Marie : Vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous aurez un Fils, qui ſera appellé le Fils du Très-haut : le Seigneur lui donnera le Thrône de David ſon Pere ; & ſon Régne ne finira jamais* (5). *Mais*, dit Marie, *comment ce que vous dites pourra-t-il arriver ? J'ai réſolu de demeurer vierge* (6). *L'Eſprit de Dieu*, reprit Gabriel (*VI*), *opérera en vous ; & c'eſt pourquoi votre Fils*

CITATIONS.

(1) *Mirabantur quod tardaret ipſe in templo.* Luc. I. 21.
(2) *Ipſe erat innuens illis.* ibid. 22.
(3) *Cognoverunt quod viſionem vidiſſet.* ibid.
(4) *Ut impleti ſunt dies officii ejus.* ibid. 23.
(5) *Regni ejus non erit finis.* ibid. 33. (6) *Virum non cognoſco.* ibid. 34.

REMARQUES.

l'Année, ſçavoir le dixiéme Septembre, qu'on célébroit la Fête des Expiations. Tacite repréſente ce Temple de la même maniere au cinquiéme Livre de ſes Hiſtoires. *Templum intimis clauſum, ad fores tantùm Judæo aditus, limine prater Sacerdotes arcebantur.*

(*V*) Pour deux raiſons. La premiere, parce que Dieu leur ayant promis la fécondité, comme les autres proſpérités, ils jugeoient qu'il falloit que les femmes à qui il ne l'accordoit pas, s'en fuſſent rendues indignes par quelque péché. L'autre raiſon étoit l'Attente du Meſſie tant deſiré, que chaque femme pouvoit ſe flater devoir deſcendre d'elle.

(*VI*) C'eſt le même Ange, qui apparut à Daniel pour lui expliquer la Prophétie du tems de l'Avénement du Meſſie.

ſera appellé le Fils de Dieu. Et, pour vous montrer que rien ne lui eſt impoſſible, ſçachez que votre Couſine Eliſabeth, quoique vieille & ſtérile, eſt groſſe de ſix mois. Voici la Servante du Seigneur, répondit la Vierge; *qu'il me ſoit fait ſelon votre parole.* Auſſi-tôt après, impatiente (1) de voir ce que l'Ange lui avoit dit de ſa parente, elle part pour l'aller trouver aux Montagnes de Judée, où elle faiſoit ſa demeure. A peine ſe furent-elles ſaluées, qu'Eliſabeth ſentit treſſaillir ſon enfant au ſon de la voix de Marie; & l'Eſprit de Dieu deſcendre dans ſon ſein (2) *Que vous êtes heureuſe*, dit-elle à la Vierge, *& qu'heureux eſt le fruit que vous portez! Et d'où me vient ce bonheur, que la Mere de mon Seigneur vienne à moi?* Alors Marie lui avoua, que le Tout-puiſſant avoit fait en elle de grandes choſes (3); qu'elle en étoit également indigne & confuſe; que Dieu avoit enfin accompli les promeſſes qu'il avoit faites autrefois à leurs Peres: & après quelques mois de ſéjour, elle s'en retourna à Nazareth.

Depuis, Eliſabeth étant accouchée d'un fils, tous leurs parens & leurs voiſins, qui ſe vinrent réjouir avec elle, vouloient le nommer comme ſon Pere, & elle vouloit l'appeller Jean (*VII*), qui étoit le nom prédit par l'Ange. Comme il n'y avoit perſonne dans leur famille qui le portât (4), ils en conſultérent Zacharie, & il écrivit ce même nom ſur des tablettes (5), ne pouvant encore parler. Mais auſſi-tôt après, ſa langue s'étant déliée pour louer hautement le Seigneur, tout le monde, ſurpris de ce

CITATIONS.

(1) *Cum feſtinatione.* Luc I. 39.
(2) *Exultavit infans in utero ejus, & repleta eſt Spiritu Sancto*, ibid, 41.
(3) *Fecit mihi magna qui potens eſt.* ibid. 49.
(4) *Nemo eſt in cognatione tua qui vocetur hoc nomine.* ibid. 61.
(5) *Poſtulans pugillarem ſcripſit.* ibid. 63.

REMARQUE.

(*VII*) C'eſt-à-dire, ſelon la force de l'Hébreu, *Miſéricorde de Dieu*; ce qui ſe rapporte fort naturellement à cet Enfant, dont la Naiſſance étoit le premier point de l'Accompliſſement des Promeſſes: car les noms parmi les Hébreux, étoient preſque toujours ſignificatifs.

miracle,

miracle, ſe demandoit l'un à l'autre ce qu'ils penſoient de cet enfant (1)? Son Pere, rempli de l'Eſprit de Dieu, prophétiſa quel ſeroit ſon Miniſtere, ainſi que l'Ange l'avoit révélé; & croiſſant beaucoup plus d'eſprit que de corps, il ſe retira bientôt dans les déſerts, juſqu'au tems qu'il devoit paroître (2).

Cependant, l'Epoux de Marie, Joſeph, qui étoit vierge comme elle (3) (*VIII*), ayant connu qu'elle étoit groſſe, fit deſſein de la quitter ſecrettement (4); ne pouvant non plus ſe réſoudre à la deshonorer en la répudiant (5), qu'à demeurer davantage avec elle. Mais un Ange qui lui apparut en ſonge (*IX*), le tira d'erreur, en lui apprenant de quelle maniere elle avoit conçu, ſelon la célébre parole des Prophêtes, qu'une Vierge devoit enfanter. Il ajouta que l'Enfant, qu'elle portoit, devoit être appellé d'un nom qui ſignifioit *Sauveur*, dans la Langue du Pays, parce qu'il délivreroit ſa Nation de toute iniquité.

Comme elle étoit près de ſon terme, Auguſte ordonna par un Edit, qu'on fît un dénombrement exact de tous les habitans de

CITATIONS.

(1) *Quis putas puer iſte erit?* Luc I. 66.
(2) *Uſque in diem oſtenſionis ſuæ.* ibid. 80.
(3) *Antequam convenirent.* Matth. I. 18.
(4) *Voluit occultè dimittere eam, &c.* ibid. 19.
(5) *Cùm nollet eam traducere.* ibid.

REMARQUES.

(*VIII*) S. Jérôme, S. Auguſtin, & généralement tous les Peres Latins qui ſont venus depuis, ont cru que S. Joſeph n'étoit point veuf quand il épouſa la Vierge, comme quelques Peres Grecs avoient prétendu. Pierre Damien ſoutient même que c'eſt la Foi de l'Egliſe. Il eſt conſtant que l'Opinion de ce prétendu Veuvage n'étoit fondée que ſur une ignorance groſſiere d'un Hébraïſme fort commun, qui ſera expliqué ci-deſſous, Remarque LVII. Or, s'il n'étoit pas veuf, étant juſte comme l'Evangile le dit, on ne peut pas douter qu'il ne fut vierge. Voila la plus licencieuſe Addition au Texte Sacré, qu'on trouvera dans tout cet Ouvrage. Encore l'Auteur ne l'auroit pas faite, s'il avoit ſçu comment rendre autrement avec clarté & bienſéance l'*antequam convenirent* de S. Matthieu.

(*IX*) Ces Songes divins, dont on trouve tant d'exemples dans l'Ecriture parmi les Juifs faiſoient partie de leur Religion, ſi nous en croyons les Auteurs Païens. Entre les autres, S. Jabon, Cappadocien & contemporain de Notre Seigneur, rapportant les principales Opinions de la Théologie de Moïſe, en parle en ces termes; *Que ceux qui vivent avec pureté & juſtice, ſont favoriſés de Songes avantageux, mais jamais ceux qui vivent autrement.* C'eſt au Chapitre de la Judée.

l'Empire (1) (*X*). Pour y obéir, Joſeph & Marie furent obligés d'aller en Judée, dans la Ville de David, nommée Bethléem, parce qu'ils étoient de la Maiſon de David. Ils y trouvérent toutes les Hôtelleries ſi remplies, que Marie y étant accouchée d'un Fils, elle fut réduite à le mettre dans une Creche, faute d'autre lieu, après l'avoir emmailloté. Des Bergers, qui paſſoient la nuit auprès de leurs Troupeaux dans les Champs d'alentour, virent en même tems un Ange qui les effraya d'abord par une Lumiere toute extraordinaire dont il les environna; mais il les raſſura incontinent, en leur apprenant la Nouvelle qui étoit l'occaſion de ce prodige. Il leur dit même à quelles

CITATION.

(1) *Exiit Edictum à Cæſare Auguſto, &c.* Luc II. 1.

REMARQUE.

(*X*) Les Auteurs Païens en remarquent pluſieurs du tems d'Auguſte. Dion de Nicée, au LVI Livre de ſon Hiſtoire, en rapporte un fort exactement, peu de tems avant la mort de cet Empereur; & c'eſt ſans doute le ſecond que S. Luc veut déſigner, quand il appelle celui-ci le premier. Il eſt fort à préſumer que le même Dion avoit auſſi parlé de ce premier: mais il ſe trouve malheureuſement que cet endroit de ſon Hiſtoire eſt perdu; c'eſt à-dire, depuis l'an de Rome 747, juſqu'a 757: & le fait dont il s'agit arriva en 751 ou 752. Cependant cet Hiſtorien, tout imparfait qu'il eſt, eſt le ſeul Annaliſte qui nous reſte du Regne d'Auguſte. Suïdas, après un Auteur Païen beaucoup plus ancien que lui, dit auſſi, *que ce Prince choiſit vingt Perſonnages de probité connue, pour envoyer dans toutes les Provinces, & y faire un état général & exact de tous les Sujets de l'Empire & de leurs Biens;* & dans un autre endroit, il dit encore qu'*Auguſte voulut ſçavoir une fois combien il y avoit d'habitans dans tout l'Empire.* Il falloit que ce fut bien aiſé à vérifier, & bien connu dans les premiers Siécles de l'Egliſe, puiſque S. Juſtin Martyr, & Tertullien, renvoient ſi hardiment les Païens aux Regiſtres qu'on tenoit à Rome de ces ſortes d'états, pour leur juſtifier le tems de la naiſſance de Notre Seigneur. *Comme*, dit S. Juſtin dans ſa ſeconde Apologie adreſſée aux Empereurs même, *vous pouvez le reconnoître par les Regiſtres des Dénombremens faits en Judée ſous Quirinus, le premier Intendant que vos Prédéceſſeurs y aient envoyé.* Et Tertullien, "De ce Dénombrement fait ſous „ Auguſte, que les Archives de l'Em„pire conſervent comme un témoigna„ge irréfragable de la naiſſance du Sei„gneur.„ *De Cenſu Auguſti, quem teſtem fidiſſimum Dominicæ Nativitatis Romana Archiva cuſtodiunt.* C'eſt au IV. Livre contre Marcion, Chap. VII. Et dans un autre endroit. "Comme on „ trouve, *dit-il*, Marie Mere du Chriſt, „ dans les Regiſtres qu'on tient à Rome „ des dénombremens.„ *Sicut apud Romanos in Cenſu deſcripta eſt Maria ex quâ naſcitur Chriſtus.* S. Chryſoſtôme témoigne que ces mêmes Regiſtres ſe voyoient encore de ſon tems. Auſſi on ne trouve point que ni Celſe, ni Porphyre, ni Julien l'Apoſtat, qui n'ont rien oublié contre l'Hiſtoire de l'Evangile, l'ayent jamais attaquée ſur ce fait ſi important, & de la fauſſeté duquel ils auroient eu des preuves invincibles, s'il n'eût pas été inconteſtable.

marques ils pourroient reconnoître le Sauveur qui leur étoit né, & ils entendirent auſſitôt dans les airs un Concert de pluſieurs Voix comme celle de l'Ange, qui célébroient la Gloire de Dieu dans les Cieux, & la Paix qu'il venoit de donner aux hommes ſur la Terre (1). Si-tôt que ces merveilles furent finies, ils ſe mirent en chemin, pour aller voir celle qui leur avoit été annoncée, & ils en publiérent depuis la vérité, au grand étonnement de ceux qui les entendoient parler. Mais Marie ſe contentoit de conſerver chérement toutes ces choſes en ſa mémoire, & de s'en entretenir dans le ſecret de ſon cœur (2).

Le huitiéme jour d'après, auquel la Loi commandoit que l'Enfant fût circoncis (*XI*), il fut appellé Jéſus, qui étoit le Nom déſigné par l'Ange à Joſeph; & lorſque le tems de la Purification de Marie, preſcrit par la Loi, fut accompli (*XII*), ils allérent à Jéruſalem faire les Oblations accoutumées, & préſentérent en même tems Jéſus au Seigneur, comme on y préſentoit tous les premiers nés (*XIII*). Un Juif de grande Piété, nom-

CITATIONS.

(1) *Subitò facta eſt cum Angelo multitudo militiæ cœleſtis laudantium, &c.* Luc. II. 13.
(2) *Conſervabat omnia verba hæc conferens in corde ſuo.* ibid. 19.

REMARQUES.

(*XI*) On attendoit ce tems pour la Circonciſion, à cauſe de la rigueur de l'opération, que l'Enfant n'auroit pu ſupporter plutôt: encore y en avoit-il beaucoup, qu'elle mettoit en grand danger. On ne baptiſoit point autrefois en Italie avant le même tems, par la même raiſon, & les anciens Romains en uſoient encore ainſi pour les luſtrations.

(*XII*) Selon la Loi de Moïſe, une femme, qui étoit accouchée d'un Fils, n'étoit cenſée purifiée qu'après quarante jours; & preſque une fois autant, ſi elle avoit fait une fille. Après quoi elle devoit offrir au Temple, comme un Symbole de ſa pureté, un Agneau & un Pigeon, ou une Tourterelle. Que ſi elle étoit pauvre, comme la Vierge, elle n'étoit obligée d'offrir que deux Pigeons ſeulement, ou deux Tourterelles.

(*XIII*) C'étoit une autre Cérémonie tout-à-fait ſéparée de celle de la Purification, & qui n'avoit rien de commun avec elle que le tems. Cette préſentation de tous les premiers nés, tant hommes que bêtes, étoit ordonnée par la Loi, en mémoire & reconnoiſſance de ce que l'Ange avoit exterminé autrefois les premiers nés des Egyptiens, pour obliger Pharaon à laiſſer aller le Peuple de Dieu. Mais après que le premier né avoit été préſenté, les Parens le reprenoient à l'heure même, à moins qu'il ne fût de la Tribu de Lévi, qui ſeule pouvoit ſervir au Temple; & ils offroient, comme pour le racheter, cinq Sicles d'argent au poids du Sanctuaire, ce qui revenoit peut-être à quinze francs de notre Monnoie.

mé Simeon, à qui il avoit été révélé qu'il verroit le Chriſt; ayant été inſpiré d'aller au Temple en même tems qu'eux (1), prit Jéſus dans ſes bras; & après avoir rendu graces au Seigneur de l'accompliſſement de ſa Parole, *Cet enfant*, dit-il à Marie qui admiroit toutes ces choſes avec Joſeph, *eſt né pour la Ruine auſſi bien que pour le Salut de pluſieurs* (*XIV*), *pour être en bute à la contradiction des hommes, & votre Ame en ſera percée comme par une Epée, afin qu'on découvre juſques à leurs plus ſecrettes penſées* (2). Une ſainte Veuve nommée Anne, fort avancée en âge, & qui paſſoit toute ſa vie dans le Jeûne & dans la Priere, étant auſſi ſurvenue en même tems au Temple, où elle étoit preſque toujours, ſe mit de même à louer Dieu, & en parla à tous les Fidéles de Jéruſalem.

Peu après, il y arriva des Mages (*XV*), qui demandérent

CITATIONS.

(1) *Venit in ſpiritu in Templum.* Luc. II. 27.
(2) *Mirantes ſuper his. Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum; & in ſignum cui contradicetur; & tuam ipſius animam pertranſibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* ibid. 33, 34, 35.

REMARQUES.

(*XIV*) Ruine des Juifs, qui ne crurent pas en lui, & qui avoient ſeuls avant lui la connoiſſance du vrai Dieu: & ſalut des Païens, à qui il le fit connoître; ce que l'Evangile appelle *Réſurrection*, parce *qu'ils habitoient*, avant ce tems, au langage de l'Ecriture, *la Région des ombres de la mort.*

(*XV*) Nom Grec ou Perſan, dont on appelloit les Philoſophes & Aſtrologues Perſans & Chaldéens, mais qui depuis, ayant été pris par les Enchanteurs, a dégénéré dans un mauvais ſens, de même que les noms d'Aſtrologie, de Tyran, de Sophiſte, de Paraſite, & pluſieurs autres. De ce Pays, à ce que rapporte Moïſe, étoit le Prophête Balaam, dont il y a au XXIV des Nombres une Prédiction fameuſe de la venue du Meſſie, ſous la figure d'une Etoile. De ce même Pays étoient les Sibylles, Erythrée & Sambethé, deſquelles entre autres les Prédictions de l'Incarnation du Fils de Dieu étoient communes & publiques longtems auparavant. Car il eſt conſtant par l'Hiſtoire Romaine, qu'il y avoit d'autres Prédictions d'elles que celles qui étoient conſervées à Rome avec un ſecret ſi religieux. Il faut encore remarquer que le Prophête Daniel, qui a prédit, le plus préciſément de tous, le tems de la venue du Meſſie, avoit été élevé parmi ces Mages, pendant la captivité de Babylone, & qu'il étoit en grande conſidération parmi eux: & depuis que le Peuple fut mis en liberté par Cyrus, il ne laiſſa pas d'en reſter toujours une grande partie dans ſon Empire, parmi laquelle les Prophéties & l'attente du Meſſie étoient auſſi communes que parmi les Hébreux qui revinrent en Judée. Il eſt aiſé de comprendre par toutes ces choſes comment les Mages, dont il s'agit ici, pouvoient, même ſans révélation, avoir été inſtruits de l'avénement futur d'un Meſſie Juif. Et pour ce qui eſt du tems auquel il devoit venir, il paroît par le témoi-

où étoit né le nouveau Roi des Juifs ? Disant, qu'ils avoient vu son Etoile en Orient (*XVI*) Hérode, troublé de cette Nouvelle,

REMARQUES.

gnage des plus illustres Auteurs Païens du siécle de Notre Seigneur, que ce tems-là étoit si connu dans tout l'Orient, qu'on voulut en abuser à Rome, jusqu'où le bruit s'en répandit alors, pour établir la tyrannie de Jules César, & depuis encore pour justifier l'Empire des Vespasiens. *Il y avoit*, dit Suetone sur Vespasien, *une Tradition ancienne & constante dans tout l'Orient, que les Destinées avoient ordonné qu'il sortiroit de Judée en ce siécle un Maître du Monde.* " Cette Prédiction, ajoute cet Auteur, vérifiée, autant qu'on en peut juger par l'événement, dans la personne de Vespasien (qui faisoit la guerre en Judée, quand il fut fait Empereur,) fut ce qui donna aux Juifs, qui se l'attribuoient, le courage de se révolter. „ *Percrebuerat Oriente toto vetus & constans opinio, esse in fatis ut eo tempore Judææ profecti rerum potirentur. Id de Imperatore Romano, quantum eventu postea patuit, prædictum, Judæi ad se trahentes rebellárunt.* Tout de même Tacite, au V. Livre de ses Histoires, parlant des Juifs. " La plûpart, dit-il, étoient persuadés de ce qui étoit contenu dans les vieilles Ecritures de leurs Prêtres, qu'en ces tems-là l'Orient devoit commander au reste de la terre, & qu'elle seroit soumise à quelqu'un qui viendroit de Judée : ce qui prédisoit obscurement l'Empire de Vespasien & de Titus ; mais le Peuple l'entendoit à son avantage, parce qu'il le souhaitoit ainsi. „ *Pluribus persuasio inerat, antiquis Sacerdotum Litteris contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judææ rerum potirentur, quæ ambages Vespasianum & Titum prædixerant : sed vulgus more humanæ cupidinis sibi tantam fatorum magnitudinem interpretati, &c.* Enfin, Ciceron, au II. Livre de la Divination, rapporte, à propos des Sibylles, que *l'un de ceux qui gardoient leurs Livres*, & à qui seuls il étoit permis de les lire, *devoit, à ce qu'on disoit, déclarer dans le Sénat des fausſetés qui ne s'y trouvoient point*, dit cet Auteur, parce qu'on s'en vouloit prévaloir en faveur de Jules-César au préjudice de la liberté de Rome, sçavoir, " que nous devions, continue-t-il, donner le titre „ de Roi à celui qui l'étoit en effet, si „ nous voulions être sauvés. „ *Quorum Interpres nuper falsa quædam, hominum fama dicturus in Senatu putabatur, eum quem revera Regem habebamus, appellandum quoque esse Regem, si salvi esse vellemus.* On ne peut confondre cette prédiction avec celle qui fut divulguée en ce tems-là en faveur du même Jules César, *que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par un Roi*, car si c'étoit le même dont Cicéron entendoit parler, il auroit aussitôt dit ; *Si nous voulions vaincre les Parthes*, que de dire, *si nous voulions être sauvés.* Et quant au soupçon que Ciceron avoit que celui qui devoit réciter cette Prédiction dans le Sénat, l'avoit forgée à plaisir pour obliger César, il falloit supposer que ses quatorze Collégues, qui voyoient comme lui ce qu'il y avoit dans les Livres des Sibylles, & ce qu'il n'y avoit pas, étoient d'intelligence avec lui ; ce qu'il est aisé de prouver qui est faux. Il s'ensuit donc, qu'il y avoit effectivement dans les Livres des Sibylles la Prédiction que Cotta (c'étoit le nom de cet ami de César,) lui vouloit attribuer ; & il falloit bien qu'elle fût publique autrement que par ces Livres qu'on tenoit si secrets, puisque Virgile, dans l'Eclogue qu'il fit dessus, quelque tems après, en parle comme d'une chose toute commune, & constante depuis long-tems. Le même Cicéron dit ailleurs, que ces Vers des Sibylles étoient acrostiches ; ce qui ne laisse presque pas lieu de douter, que ce ne fussent les mêmes que ceux de cette sorte que S. Augustin rapporte au XVIII. Livre de la Cité de Dieu, & qu'il attribue à la Sibylle Erythrée, par lesquels il paroît bien clairement, que ce Roi qu'elle prédisoit ne devoit être ni riche, ni puissant ; mais plutôt, humble, foible, & misérable.

(*XVI*) Il paroît par cette maniere de parler, que c'étoit une chose connue parmi ceux qui attendoient le Messie, qu'il devoit être marqué par un astre nouveau. Aussi Hérode, & ceux de Jé-

comme toute la Ville, s'enquit des Pontifes (*XVII*), & des Docteurs de la Loi (*XVIII*), où devoit naître le Chriſt ? On lui dit que c'étoit à Bethléem, de la Tribu de Juda, ſuivant ces paroles du Prophête Michée : *Et vous, Bethléem, vous n'êtes pas la moins conſidérable des Villes de Juda ; car c'eſt de vous que doit ſortir le Chef de mon Peuple.* Sur cette Réponſe, il s'informa ſecrettement des Mages en quel tems l'Etoile leur étoit apparue (1) ; & les envoyant à Bethléem, il les chargea de lui faire ſçavoir quand ils auroient trouvé cet Enfant, afin qu'il allât auſſi l'adorer. Cet Etoile leur parut de nouveau dès qu'ils ſe furent remis en chemin, & elle alloit toujours devant eux, juſqu'à ce qu'elle s'arrêta ſur le Lieu qu'ils cherchoient (2). Ils en-

CITATIONS.

(1) *Clam vocatis Magis, diligenter didicit, &c.* Matth. II. 9.
(2) *Suprà ubi erat puer, intrantes domum.* ibid. 9. 11.

REMARQUE.

ruſalem, entendirent d'abord, & ſans autre explication, ce que les Mages vouloient dire. Cela eſt ſi vrai, que longtems depuis, & ſous l'Empereur Adrien, un fameux Impoſteur, ſe diſant le Meſſie, ſe fondoit principalement ſur ce qu'il s'appelloit Barchochabas, qui veut dire, en Hébreu, Fils de l'Etoile, prétendant être lui-même cette Etoile qui ſe devoit lever de Jacob, prédite par le Prophête Balaam : car c'étoit une opinion conſtante parmi les Juifs, que cette Prédiction regardoit le Meſſie ; & il y a des Rabbins même, qui en demeurent d'accord. Néanmoins, il eſt certain que ce que les Mages virent n'étoit pas proprement une Etoile ; car c'eſt une choſe aſſez ordinaire en langage commun d'appeller de ce nom tout ce qui paroît au Ciel. Il falloit néceſſairement que ce fût quelque météore ignée, & même dans la plus baſſe région de l'air, puiſqu'il marqua préciſément la Maiſon où les Mages devoient entrer, en s'arrêtant deſſus : outre qu'il alla du Septentrion au Midi, quand il les conduiſit de Jéruſalem à Bethléem : ce qu'une Etoile ne peut faire. Au reſte, rien n'eſt plus commun dans toutes ſortes d'Hiſtoires, que des météores nouveaux, qui préſagent des régnes nouveaux.

(*XVII*) Toute la deſcendance d'Aaron, Frere de Moïſe, qui compoſoit ſeule l'Ordre des Sacrificateurs parmi les Juifs, étoit diviſée en vingt-quatre Familles, qu'on appelloit Sacerdotales par cette raiſon. Elles avoient chacune un Chef : & ce ſont ces vingt-quatre Chefs, que les Evangéliſtes entendent, par les Pontifes, les principaux Sacrificateurs, & les Souverains Pontifes ; car c'eſt la même choſe.

(*XVIII*) Autrement, Scribes. C'étoit un Ordre fort ancien parmi les Juifs, & de la Tribu de Lévi, comme tous les autres, qui étoient particuliérement affectés au ſervice de la Religion. Leur fonction étoit de lire la Loi au Peuple dans le Temple, & dans les Synagogues, & de l'expliquer quand il étoit néceſſaire. Pluſieurs rapportent leur inſtitution à Moïſe même, d'autres à David ſeulement. Ce qu'il y a de plus certain, eſt que cet Ordre ſe conſerva pendant la Captivité de Babylone, puiſqu'il eſt écrit qu'Eſdras, qui en ramena le Peuple, & qui rétablit la Loi, en étoit.

trérent dans la Maiſon tranſportés de joie, trouvérent l'Enfant avec la Mere, l'adorérent, lui firent leurs préſens, qui étoient de l'Or, de l'Encens, & de la Myrrhe; & ayant eu un avertiſſement en ſonge de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournérent par un autre chemin (1). Joſeph en eut auſſi un de s'enfuir en Egypte (*XIX*) avec ſa Famille, parce qu'Hérode devoit chercher Jéſus pour le faire mourir. En effet, voyant que les Mages s'étoient moqués de lui (2), il entra en ſi grande colére, qu'il fit tuer tous les Enfans de Bethléem & des environs (*XX*), qui avoient moins de deux ans; jugeant par le tems auquel l'Etoile avoit paru aux Mages la premiere fois (3), que celui qu'elle marquoit ne pouvoit pas avoir plus que cet âge. Mais il mourut lui-même quelque tems après; & Joſeph, qui en fut encore averti par l'Ange, n'oſant revenir en Judée (*XXI*), à cauſe qu'Archelaüs fils aîné d'Hérode y régnoit (*XXII*), s'en retourna demeurer à Naza-

CITATIONS.

(1) *Cùm receſſiſſent.* Matth. II. 13.
(2) *Videns quoniam illuſus eſſet à Magis.* ibid. 16.
(3) *Secundum tempus quod exquiſierat à Magis.* ibid. 16.

REMARQUES.

(*XIX*) Ce Pays étoit de tout tems l'aſyle ordinaire des Juifs dans toutes les perſécutions, ſoit domeſtiques, ſoit étrangéres, qui leur arrivoient.

(*XX*) Macrobe, Auteur Païen, qui vivoit environ à la fin du troiſiéme ſiécle, rapporte parmi les bons mots d'Auguſte, qu'ayant appris qu'Hérode avoit compris l'un de ſes propres enfans dans la Proſcription dont il s'agit ici, cet Empereur dit, qu'il valoit mieux être ſon pourceau que ſon Fils C'eſt au II. Livre des Saturnales, Chapitre IV. *Cùm audiſſet inter pueros, quos in Syriâ Herodes Rex Judæorum intra bimatum juſſit interfici filium quoque ejus occiſum, ait: Melius eſt Herodis porcum eſſe quàm Filium.* Il falloit que ce malheureux enfant fût élevé quelque part auprès de Bethléem, & qu'il fût envelopé dans la Proſcription générale, ou par mégarde, ou pour ſervir d'exemple, ce qui ne ſeroit pas vraiſemblable de tout autre Pere qu'Hérode.

(*XXI*) Il eſt naturel de conclure de ces paroles de S. Matthieu, que Joſeph étoit encore en Judée, quand l'Ange lui ordonna de s'enfuir en Egypte, & qu'il n'étoit point retourné en Galilée depuis la naiſſance de Notre Seigneur juſqu'alors: ſoit qu'étant de la Tribu de Juda, le peu de bien qu'il avoit, fût en Judée, & l'eût obligé de s'y arrêter quelque tems: ou même, qu'ils s'y fuſſent tout-a-fait établis, ainſi qu'il eſt facile de le préſumer de gens de métier, comme eux, fort pauvres, & qui trouvoient par-tout également à gagner leur vie.

(*XXII*) Il fut relégué peu d'années après à Vienne en France, par Auguſte, ſur les plaintes des Juifs; & la Judée

reth, ſelon la Parole des Prophêtes, *Que le Chriſt devoit être appellé Nazaréen.*

Ils alloient pourtant toujours à Jéruſalem Marie & lui, au tems de la Pâque. Une fois entre autres, Jéſus qu'ils y menérent, & qui avoit alors douze ans, les ayant quittés ſur la fin de la Fête, ils crurent qu'il étoit avec quelques-uns de leurs Parens, avec qui ils y étoient venus, & qu'ils devoient rejoindre en chemin le premier jour du Voyage, pour s'en retourner auſſi enſemble. Mais ils furent bien ſurpris, quand ils les eurent joints, de voir qu'il n'y étoit point. Ils revinrent auſſitôt ſur leurs pas pour le chercher à Jéruſalem (1), & ils le trouvérent le troiſiéme jour dans le Temple aſſis au milieu des Docteurs, qui les écoutoit, les interrogeoit, & raviſſoit tout le monde en admiration de la ſageſſe de ſes Diſcours. Marie & Joſeph n'en furent pas moins étonnés que les autres (2), & Marie lui reprochant avec tendreſſe la peine où il les avoit mis (3), *Pourquoi me cherchiez-vous ?* leur dit-il, *Ne ſçavez-vous pas qu'il faut que je travaille à ce qui regarde mon Pere ?* Mais ils ne comprirent rien à ces paroles (4); & l'ayant ramené à Nazareth, il leur fut depuis parfaitement ſoumis, pendant la vie cachée qu'il y mena près d'eux, juſques à la trentiéme année de ſon âge, & la quinziéme de l'Empire de Tibére.

CITATIONS.

(1) *Cùm factus eſſet annorum duodecim, aſcendentibus illis Jeroſolymam ſecundùm conſuetudinem diei feſti, conſummatiſque diebus, cùm redirent, remanſit puer Jeſus in Jeruſalem, & non cognoverunt. Exiſtimantes autem illum eſſe in comitatu, venerunt iter diei, & requirebant eum inter cognatos & notos, & non inventes, regreſſi ſunt in Jeruſalem requirentes*, &c. Luc II. 42, 43, 44. 45.

(2) *Stupebant ſuper prudentiâ & reſponſis ejus* ibid. 47.

(3) *Fili, quid fecisti nobis? ecce pater tuus & ego dolentes quærebamus te*, ibid. 48.

(4) *Quid eſt quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei ſunt, oportet me eſſe ? Et ipſi non audierunt verbum*, &c. ibid. 49, 50.

REMARQUE.

réduite en Province ſous des Gouverneurs particuliers, au lieu qu'auparavant c'étoit celui de Syrie qui prenoit connoiſſance de ce qui regardoit l'autorité de l'Empire en ce Pays, pendant qu'il y eut des Souverains.

Ce

Ce fut alors que Dieu fit entendre sa Parole à Jean Fils de Zacharie dans le Désert de Judée, où il s'étoit retiré dès son Enfance. Il étoit vêtu de Chameau, il avoit une ceinture de cuir autour des reins, & ne vivoit que de sauterelles (*XXIII*), & de miel sauvage. Il parut tout d'un coup sur les bords du Jourdain. On y accourut aussitôt en foule des environs de la Judée & de Jérusalem ; & tous, confessant leurs Péchés (*XXIV*), étoient baptisés par lui dans l'eau du Fleuve (*XXV*). Il leur prêchoit la Pénitence, dans toute la rigueur qu'il la pratiquoit : il leur prédisoit, sous diverses figures terribles, les peines qui les menaçoient, s'ils ne la faisoient pas ; & leur donnoit, selon leurs

REMARQUES.

(*XXIII*) C'étoit une fort mauvaise viande : mais elle étoit pourtant ordinaire en ce Pays-là parmi les pauvres gens de la Campagne : car elles sont mises au Chapitre XI. du Lévitique entre les animaux purs, dont la Loi permettoit de manger.

(*XXIV*) Ce n'étoit pas une nouveauté, que cette Confession. On peut voir dans le Lévitique, & dans les Nombres, que la Loi obligeoit de tout tems à les confesser, non seulement à Dieu, mais encore aux personnes intéressées.

(*XXV*) Cette Cérémonie étoit prédite dans le Prophête Ezéchiel, au Chapitre XXXIX, en ces termes : " Je répandrai sur vous des eaux pures, & „ vous serez nettoyés de toutes vos „ souillures. „ *Effundam super vos Aquas mundas, & mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris.* De même, au Chapitre XIII. du Prophête Zacharie : " Il paroîtra en ce jour une Fon„ taine en faveur de la Maison de Da„ vid & de Jérusalem, pour la Purifica„ tion des Péchés. „ *In die illâ aperietur domui Davidis & Jerusalem, Fons in ablutionem Peccatorum.* Nous apprenons aussi des Hébreux, que quand quelque étranger vouloit anciennement s'établir parmi eux, il lui étoit permis d'y demeurer sans se faire circoncire, pourvu seulement qu'il se fit baptiser en signe qu'il renonçoit au culte des Idoles. Plusieurs milliers d'hommes y renoncérent de cette sorte du tems de David & de Salomon. Et encore à présent, quand quelque Persan ou Turc, enfin quelque Circoncis, qui n'est pas Juif, veut le devenir, il faut qu'il soit baptisé. On en usoit de même pour les femmes étrangéres qui se marioient à des Hébreux. Or ces Etrangers ainsi habitués parmi eux n'étoient pas tenus à l'observation des Loix de Moïse en vertu de ce baptême, mais seulement à l'observation de celles que Dieu avoit données avant Moïse en diverses occasions. Et c'est ce qui fait présumer que cette Cérémonie se pratiquoit déja auparavant, & qu'elle avoit peut-être été instituée en mémoire du Déluge peu de tems après. Il paroît du moins par l'Epitre de S. Pierre, que ce Déluge en étoit une figure. Il semble donc que S. Jean voulut faire entendre aux Juifs, en les soumettant au Baptême, qu'ils étoient comme des Idolâtres, & des Etrangers, à l'égard de la nouvelle Loi, dont il étoit le Précurseur, & qu'il les vouloit disposer à recevoir. On verra dans la suite comment les Ablutions, ou Purifications par l'eau, étoient communes de tout tems parmi les Juifs, sur-tout parmi les Pharisiens. Il y a même toujours eu quelque chose de mystérieux dans toutes les fausses Religions à se laver, & cette Action a toujours été regardée comme un signe de Purification intérieure & de changement de vie de mal en bien. Les Poëtes Païens en sont pleins.

différentes conditions, les inſtructions néceſſaires pour y vivre ſaintement. Pluſieurs des Phariſiens & des Saducéens (*XXVI*), les plus orgueilleuſes Sectes qui fuſſent parmi les Juifs, étant auſſi venus à lui pour être baptiſés, *Engeance maudite*, leur dit-il, *qui vous a montré à éviter la colére qui devoit tomber ſur vous* (1)? *Faites donc pénitence, & ne penſez pas dire en vous-mêmes*, Nous avons Abraham pour Pere (*XXVII*); *car je vous declare que Dieu peut faire naître de ces Pierres mêmes des Enfans d'Abraham.*

Or, comme Jean baptiſoit tout ce monde, Jéſus vint de Galilée pour être auſſi baptiſé par lui. Jean voulut d'abord s'en défendre. *C'eſt moi*, lui dit-il, *qui ai beſoin de l'être par vous.* Mais Jeſus lui répondit: *Laiſſez-moi faire pour cette heure; car il le faut ainſi* (2). Il fut à peine ſorti de l'Eau (*XXVIII*), que les Cieux furent ouverts à ſes yeux. Jean vit l'Eſprit de Dieu deſcendre ſur lui en forme de colombe, comme il faiſoit ſa Priere; & on entendit une voix dans l'air, qui dit: *C'eſt mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affec-*

CITATIONS.

(1) *Progenies viperarum, quis demonſtravit vobis fugere à venturâ irâ?* Matth. III. 7.

(2) *Sine modò, ſic enim decet.* ibid. 15.

REMARQUES.

(*XXVI*) Les ſentimens & les mœurs des Phariſiens ſont ſi bien repréſentés par le Fils de Dieu même dans toute la ſuite de cette Hiſtoire, qu'il ſuffit de remarquer ici qu'ils étoient fort auſtéres & fort ſuperſtitieux; & c'étoit d'où venoit leur orgueil. Il y en avoit de toute ſorte de conditions & de profeſſions; mais pourtant beaucoup plus parmi les Sacrificateurs & autres Miniſtres de la Religion, que dans les autres Profeſſions; bien plus de pauvres que de riches. Cette Secte avoit commencé environ deux ou trois cens ans avant Notre Seigneur; ainſi que celle des Saducéens, dont il ſera parlé ailleurs plus à propos. Elles étoient ennemies irréconciliables, & ne s'unirent jamais que pour s'oppoſer à Jéſus-Chriſt; du reſte, ſi puiſſantes, qu'elles contraignoient preſque toujours les Rois à prendre parti, & ſe déclarer entre elles; ce qui avoit donné occaſion à pluſieurs Guerres Civiles, & avoit été la principale cauſe que le Royaume paſſa de la race des Aſmonéens ou Machabées à celle d'Hérode. D'ordinaire, les Rois favoriſoient davantage les Saducéens.

(*XXVII*) C'eſt que les Juifs, ſe croyoient tous élus & chéris de Dieu par leur ſeule qualité d'enfans d'Abraham, de qui ils deſcendoient, & à qui Dieu avoit promis de benir & de conſerver ſa poſtérité; & cette préſomption les rendoit négligens à faire des œuvres dignes d'une origine ſi ſainte.

(*XXVIII*) C'eſt qu'on ne baptiſoit pas alors, comme a préſent, en verſant ſeulement de l'eau ſur le Baptiſé, mais en le plongeant dedans.

tion. Il fut enſuite dans un Déſert, où ayant jeûné quarante jours, le Diable lui vint dire pour le tenter, que s'il étoit le Fils de Dieu, il commandât que les Pierres devinſſent des Pains. *Il eſt écrit*, lui répondit Jéſus, *que l'homme ne vit pas de Pain ſeulement, mais de tout ce qu'il plaît à Dieu* (1). Alors le Diable le tranſporta ſur le haut du Temple de Jéruſalem, & lui dit, que s'il étoit le Fils de Dieu, il ſe jettât en bas; *car*, ajouta-t-il, *il eſt écrit, qu'il commandera à ſes Anges de te ſoutenir avec les mains. Il eſt auſſi écrit*, répondit Jéſus, *que nous ne tenterons point le Seigneur notre Dieu.* Enfin, le Diable le tranſporta encore ſur une Montagne fort haute, d'où l'on découvroit une étendue infinie de Pays (2). *Tous ces Royaumes que tu vois*, lui dit-il, *m'ont été donnés, & je diſpoſe comme il me plaît de la Puiſſance & de la Gloire qui les accompagne. Je t'en ferai le Maître ſi tu veux m'adorer.* Mais il n'eut pour réponſe que ces Paroles qui le chaſſérent: *Retire-toi, Satan. N'eſt-il pas écrit, Tu n'adoreras que le Seigneur ton Dieu?* Et alors les Anges ſe préſentérent à Jéſus, pour le ſervir.

Cependant, le Peuple s'étant mis dans l'eſprit que Jean pouvoit bien être le Chriſt (*XXIX*), les Juifs lui envoyérent de Jé-

CITATIONS.

(1) *Sed in omni verbo Dei.* Luc. IV. 4.
(2) *Oſtendit ei omnia regna mundi.* Matth. IV. 8.

REMARQUE.

(*XXIX*) C'eſt que tout le monde ſçavoit que c'étoit alors le tems marqué par les Prophéties pour la venue du Meſſie; & c'eſt pourquoi il parut au ſiécle de l'Evangile un ſi grand nombre de gens qui voulurent s'attribuer cette qualité, & auſſi pourquoi le Peuple étoit ſi facile à les croire & à les ſuivre. Il y avoit trois Prédictions principales ſur ce tems. La premiere étoit celle de Jacob mourant, *Que le Meſſie viendroit quand le Sceptre ſortiroit de Juda*; c'eſt-à-dire, quand un Etranger regneroit. Or cette prédiction étoit accomplie, quand Notre Seigneur nâquit, en la perſonne du Grand Hérode, Iduméen d'origine, & le premier Roi de Judée, qui ne fut pas originaire Juif. Les deux autres Prophéties étoient celle des Semaines de Daniel, dont le nombre, de quelque maniere qu'on les compte, tombe néceſſairement dans tout le ſiécle de Notre Seigneur; & celle de la fin des Royaumes de Syrie & d'Egypte, qui devoit arriver ſelon le même Prophête, avant l'établiſſement de la quatriéme Monarchie, qui eſt celle des Romains, ſous laquelle le Meſſie devoit venir. Or ces deux Royaumes finirent effectivement dans le tems qui étoit prédit: celui d'Egypte, dans la perſonne de la fameuſe Cléopâtre, peu d'années avant la Naiſſance de Jéſus-Chriſt, & celui de Syrie, quelque tems auparavant.

ruſalem des Sacrificateurs & des Lévites (*XXX*), Phariſiens ; pour s'en éclaircir : mais il leur répondit ſans héſiter, qu'il n'étoit ni le Chriſt, ni Elie, qui ſelon l'Ecriture devoit revenir ſur la Terre, ni même Prophête. Et, comme ils continuérent à lui demander ce qu'il étoit donc ? *Je ſuis*, leur dit-il, *la Voix qui crie dans le déſert* (1), Préparez les chemins du Seigneur, *ainſi qu'Iſaïe l'a prophétiſé. Pourquoi donc baptiſez-vous*, reprirent-ils, *puiſque vous n'êtes ni le Chriſt, ni Elie, ni Prophête (XXXI)? Je ne baptiſe*, leur dit-il, *que dans l'Eau ; mais il y a quelqu'un parmi vous que vous ne connoiſſez pas, qui doit venir après moi, & qui m'a été préféré, parce qu'il eſt plus grand que moi ; car je ne ſuis pas digne de dénouer le cordon de ſes Souliers (XXXII) : c'eſt lui, qui vous baptiſera dans le ſaint Eſprit & dans le Feu (XXXIII)*. Depuis, voyant Jéſus qui revenoit à

CITATION.

(1) *Vox clamantis, &c.* Luc. III. 3.

REMARQUES.

(*XXX*) Des douze Tribus d'Iſraël, celle de Lévi étoit ſeule & toute deſtinée au ſervice de la Religion, comme l'Ordre Eccléſiaſtique parmi nous. Il y avoit diverſes fonctions dans cet Ordre. La plus noble étoit celle des Sacrificateurs, & elle avoit été réſervée à la ſeule Race d'Aaron, Frere de Moïſe, & arriere-petit-fils de Lévi, comme il a déja été dit. Or quoique ceux de cette Race d'Aaron, dont étoient tous les Sacrificateurs, deſcendant de Lévi auſſi-bien que le reſte de ſa Tribu, puſſent dans ce ſens être auſſi appellés Lévites ; néanmoins on n'entendoit d'ordinaire par ce nom que le reſte de cette Tribu, qui n'étoit point de la Race Sacerdotale. La fonction, que Moïſe aſſigna d'abord à ces Lévites, fut de prendre ſoin de tout ce qui regardoit le Service, la conduite, & les Campemens du Tabernacle, ſous la direction des Sacrificateurs. Depuis, David les réduiſit à vingt-quatre mille, de trente-huit mille qu'ils ſe trouverent de ſon tems ; & ceux-là garderent ſeuls le nom de Lévites. Des autres quatorze mille, il en fit quatre mille Portiers, quatre autres mille Chantres, & les ſix mille reſtans Scribes, ou Docteurs de la Loi, dont il a déja été parlé plus haut.

(*XXXI*) Cela montre qu'une des raiſons, qui faiſoit ſoupçonner que ſaint Jean fût le Chriſt, étoit qu'il baptiſoit, & qu'il étoit prédit par les Prophêtes, que le Meſſie établiroit un Baptême nouveau, ainſi qu'il a été remarqué plus haut.

(*XXXII*) C'étoit une maniere de parler fort ordinaire parmi les Hébreux, pour ſignifier le plus bas de tous les ſervices qu'un Inférieur peut rendre à un Supérieur, & elle a paſſé d'eux aux Poëtes Grecs & Latins, qui s'en ſont ſervis quelquefois.

(*XXXIII*) C'eſt pour marquer la différence du Baptême de S. Jean, avec celui de Jéſus-Chriſt, en ce que celui de S. Jean ne faiſoit que purifier l'ame de ſes ſouillures, comme l'eau nettoie le corps, & qu'il ne donnoit pas comme celui de Jéſus-Chriſt la force de vivre purement à l'avenir, repréſentée par l'Eſprit & par le Feu. S. Luc, au I. Chapitre des Actes, explique ce Baptême de feu de la deſcente du S Eſprit

lui du déſert : *Voici l'Agneau de Dieu* (*XXXIV*), dit-il : *voici celui qui efface les Péchés des hommes* (1), *de qui je diſois, qu'il viendroit après moi un plus puiſſant que moi* (2). *Je ne le connoiſſois pas ; mais celui qui m'a envoyé m'a dit que celui, ſur qui je verrois deſcendre le ſaint Eſprit, baptiſeroit par le ſaint Eſprit. Je l'ai vu, & je lui ai rendu témoignage qu'il eſt le Fils de Dieu.*

Le jour d'après, deux Diſciples de Jean, qui avoient entendu ce Diſcours, ſuivirent Jéſus juſqu'au lieu de ſa demeure, & y furent avec lui toute la nuit. L'un qui s'appelloit André, en parla depuis à un frere qu'il avoit, nommé Simon, & l'amena à Jéſus, qui lui dit d'abord ſon nom, & lui prédit en même tems qu'il le quitteroit pour prendre celui de Pierre. Ils étoient de la Ville de Betſaïde, ainſi qu'un autre Juif, nommé Philippe, à qui Jéſus commanda de le ſuivre en Galilée, où il vouloit aller. Celui-ci, en ayant rencontré un autre, qui s'appelloit Nathanaël, l'aſſura qu'il avoit trouvé le Chriſt prédit par Moïſe & par les Prophêtes, Jéſus de Nazareth : & Nathanaël lui ayant dit, s'il pouvoit venir quelque choſe de bon de Nazareth (3) (*XXXV*) ? *Venez*, lui répondit Philippe, *& voyez*. Comme Jéſus

CITATIONS.

(1) *Qui tollit peccata mundi.* Joan. I. 29.
(2) *Fortior me.* ibid. 15.
(3) *A Nazareth poteſt quidquam boni eſſe ?* ibid. 46.

REMARQUES.

ſur les Apôtres en langues de feu, laquelle il appelle du nom même de Baptême au II. Chapitre du même Livre. Origéne l'explique du feu de Purgatoire.

(*XXXIV*) Jéſus-Chriſt eſt appellé de cette ſorte en cet endroit par alluſion à diverſes Prophéties d'Iſaïe & de Jérémie, qui le repréſentent, pour exprimer ſa patience & ſa douceur, comme un Agneau, qui ſe laiſſe mener ſans réſiſtance à l'Autel, où il doit être égorgé, *Agnus manſuetus qui portatur ad victimam* ; ou qui ſouffre qu'on lui coupe ſa laine ſans jetter le moindre cri, *quaſi Agnus coram tondente ſe obmutuit* ; mais ſurtout, par rapport à l'Agneau Paſchal, l'une de ſes plus illuſtres figures, & à beaucoup d'autres qu'on offroit dans l'ancienne Loi aux Sacrifices d'expiation pour pluſieurs ſortes de péchés, de même que Jéſus-Chriſt ſe devoit offrir lui-même en victime d'expiation pour ceux de tout le monde.

(*XXXV*) Le mépris, dans lequel il paroît par ce diſcours que la Ville de Nazareth étoit parmi les Juifs, ne ſurprendra pas, ſi l'on conſidére, que dans tout le Vieux Teſtament, il n'eſt pas fait mention de ce lieu une ſeule fois.

voyoit venir cet homme à lui avec Philippe, il dit que c'étoit un vrai Iſraëlite, ſans déguiſement & ſans artifice : & Nathanaël lui demandant d'où il le connoiſſoit ? Jéſus lui répondit, qu'il l'avoit vu ſous un Figuier, avant que Philippe lui parlât. Alors Nathanaël l'appella Fils de Dieu & Roi d'Iſraël ; mais Jéſus lui dit : *Vous croyez, parce que je vous ai dit que je vous ai vu ſous un Figuier : vous verrez bien de plus grandes choſes* (1).

Trois jours après, il trouva ſa Mere à des Noces où il étoit convié avec ſes Diſciples à Cana en Galilée. Le Vin y ayant manqué au milieu du Feſtin (2), elle voulut l'en avertir, comme pour le prier d'y pourvoir de quelque maniere ; mais il lui répondit, *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi* (3) ? Elle ne laiſſa pas de dire à ceux qui ſervoient, qu'ils fiſſent tout ce qu'il commanderoit. Ils remplirent d'eau par ſon ordre ſix grandes Urnes de pierre, où l'on en tenoit d'ordinaire, & qui étoient dans le lieu où on mangeoit. Il leur dit enſuite d'en porter à celui qui avoit le ſoin du Feſtin ; & cet homme, qui ne ſçavoit rien de la choſe (4), en ayant goûté, dit à l'Epoux, qu'il avoit gardé le meilleur Vin pour la fin du repas. Ce fut le premier Miracle, qui fit connoître Jéſus, & qui obligea ſes Diſciples de croire en lui (5).

De Cana, ils allérent pour quelques jours tous enſemble à Capharnaüm ; & comme la Pâque approchoit, ils en partirent pour aller à Jéruſalem. Il y fit pluſieurs autres Prodiges, & beaucoup de Juifs (*XXXVI*) crurent en lui ; mais il ne ſe fioit pourtant

CITATIONS.

(1) *Majus his videbis.* Joan. I. 50.
(2) *Vinum non habent.* Joan. II. 3.
(3) *Quid mihi & tibi eſt, mulier ?* ibid. 4.
(4) *Non ſciebat unde eſſet.* ibid. 9.
(5) *Initium ſignorum, & crediderunt in eum.* ibid. 11.

REMARQUE.

(*XXXVI*) Quoique toute la Paleſtine s'appellât Judée, néanmoins, on n'entendoit d'ordinaire par ce nom que la Province à qui il étoit particuliére-

point à eux, parce qu'il les connoiſſoit parfaitement (1). Entre autres, l'un des principaux de la Ville, nommé Nicodéme, qui étoit Phariſien, l'étant venu trouver de nuit pour ſe faire inſtruire, Jéſus lui déclara d'abord, que perſonne ne pouvoit avoir part au Royaume de Dieu, à moins que de renaître de l'Eau & de l'Eſprit; & enſuite de pluſieurs autres Diſcours fort ſublimes, dont il l'entretint, il lui dit encore, que comme Moïſe éleva en l'air le Serpent d'Airain dans le Déſert (*XXXVII*), il falloit de même que le Fils de l'Homme (*XXXVIII*) fût élevé en haut. *Car*, ajouta-t-il, *Dieu a ſi fort aimé les hommes, qu'il a donné ſon Fils unique, afin que quiconque croira en lui ait la Vie éternelle. Ce n'eſt pas pour les condamner, qu'il l'a envoyé, c'eſt pour les ſauver.*

Après la Fête finie, il retourna de Jéruſalem au Jourdain avec ſes Diſciples. Ceux de Jean, qui continuoient toujours de baptiſer, furent avec d'autres Juifs le chercher, pour l'avertir que Jéſus baptiſoit auſſi de l'autre côté du Fleuve, quoique ce ne fût pas lui, mais ſes Diſciples (2); & que tout le monde y cou-

CITATIONS.

(1) *Non credebat ſemetipſum eis, eò quòd ipſe noſſet omnes.* Joan. II. 24.
(2) *Quamquam Jeſus non baptizaret, ſed diſcipuli ejus.* Joan. IV. 2.

REMARQUES.

ment affecté, c'eſt-à-dire, Jéruſalem & ſes environs, juſqu'à Samarie & au Jourdain: & les Habitans de ce Pays mettoient une grande différence entre eux, & ceux des autres Provinces. C'étoient eux que les Evangéliſtes entendoient la plûpart du tems par le mot de *Juifs*, & qui ne pouvoient ſouffrir la réputation & les miracles de Notre Seigneur, entre autres raiſons, parce qu'ils le croyoient Galiléen.

(*XXXVII*) C'eſt que les Iſraëlites étant perſécutés dans le Déſert par les Serpens quand ils s'enfuyoient d'Egypte, Moïſe en fit un d'Airain qu'il éleva au milieu de ſon Camp; & tous ceux, qui étoient mordus par les véritables, n'avoient qu'à le regarder pour être guéris. Le Fils de Dieu déclare ici que c'étoit la figure de ſon exaltation à la Croix.

(*XXXVIII*) C'étoit parmi les Hébreux une maniere mépriſante de ſurnommer quelqu'un, oppoſée à ce qu'ils entendoient par *Enfant de Dieu*, & équivalente à ce que les Latins entendoient par *Enfant de la Terre*, comme qui diroit parmi nous, un *Miſérable*, un *je ne ſçais qui*. Le Fils de Dieu n'a jamais été appellé de ce nom que par lui-même; & c'eſt en ce même ſens que les Prophêtes Ezéchiel, Daniel, & Zacharie, ſont auſſi appellés de cette ſorte dans l'Ecriture, quand ils étoient avec les Anges, pour faire ſouvenir de leur baſſeſſe en comparaiſon de ces eſprits purs, & de crainte qu'un commerce ſi glorieux ne leur donnât de l'orgueil.

roit (1). *Me voilà*, leur dit-il à cette nouvelle, *dans l'accompliſſement de ma Joie* (2). *Il faut qu'il croiſſe, & que je diminue. Celui qui tire ſon origine de la Terre eſt de la Terre, & ſes paroles tiennent toujours de la Terre; mais celui qui vient du Ciel, eſt au-deſſus de tous: Dieu ne lui donne pas ſon Eſprit par meſure. Le Pere aime le Fils: il lui a tout mis entre les mains* (3).

Ce que Jean prédiſoit de ſon abaiſſement dans ce Diſcours ne tarda guéres d'arriver. Outre Archelaüs qui régna en Judée, le Grand Hérode avoit laiſſé deux fils: l'un, qui étoit Tétrarque (*XXXIX*) de Galilée, nommé Hérode comme lui; & un troiſiéme, nommé Philippe, qui eut d'autres Provinces pour ſon Partage. Ce Philippe avoit épouſé Hérodiade, fille d'un autre de leurs freres; mais Hérode le Tétrarque, en étant devenu amoureux (*XL*), la lui avoit ôtée, & l'avoit priſe pour Femme. Quoiqu'il reſpectât beaucoup Jean-Baptiſte, & qu'il eût de grandes déférences pour lui (4), Jean ne laiſſa pas de lui reprocher ſon incontinence avec tant de force, qu'Hérode ne ſe put empêcher de le faire arrêter; & peut-être qu'il l'auroit fait mourir, ſi la crainte du Peuple, qui regardoit Jean comme un Prophête, ne l'eût retenu.

En même tems que Jéſus apprit cette nouvelle, il ſut auſſi

CITATIONS.

(1) *Omnes veniunt ad eum.* Joan. III. 26.
(2) *Hoc ergo gaudium meum impletum eſt.* ibid. 29.
(3) *Non ad menſuram. Omnia dedit in manu ejus.* ibid, 34, 35.
(4) *Metuebat Joannem & (obſervabat) eum, & audito eo multa faciebat.* Marc. VI. 20.

REMARQUES.

(*XXXIX*) Mot Grec, qui ſignifie le Souverain de la quatriéme partie d'un Royaume. Cette qualité fut inventée dans un partage qui fut fait de celui de Galatie

(*XL*) Ce fut en paſſant par les Etats de ſon Frere, pour aller a Rome. Il convint avec Hérodiade, qu'auſſitôt qu'il ſeroit de retour elle quitteroit ſon Mari, & il renverroit ſa femme, fille du Roi des Arabes, pour ſe marier enſemble, comme ils firent. Ce divorce fut cauſe d'une grande guerre avec ce Roi, où l'Armée d'Hérode fut entiérement défaite; ce que le Peuple attribua à une punition divine de la mort de S. Jean. Hérodiade étoit fille d'un fils de Marianne.

que

que les Pharisiens murmuroient de ce qu'il avoit plus de Disciples, & qu'il baptisoit plus de monde, que Jean-Baptiste (1). Il sortit donc de Judée; & retournant en Galilée par la Samarie, il s'assit de lassitude sur le bord d'un Puits, qu'on appelloit la Fontaine de Jacob. Pendant que ses Disciples allérent à une Ville voisine acheter de quoi manger, une Femme étant venue prendre de l'eau à cette Fontaine, il lui demanda à boire. Comme il étoit défendu aux Juifs d'avoir aucun commerce avec les Samaritains (*XLI*), elle fut fort surprise qu'il voulût lui demander quelque chose. Ce fut en vain qu'il tâcha de la tirer d'étonnement, en se donnant à connoître à elle d'une maniere fort claire, quoique mystique : elle ne l'entendit point; & elle prit toujours grossiérement tout ce qu'il lui dit. Mais quand il ajouta qu'elle avoit eu cinq Maris & qu'elle vivoit alors avec un autre homme, comme s'il eût été le sixiéme, quoiqu'il ne le fût pas (2) *Je vois bien*, dit-elle, *que vous êtes un Prophéte* (3). Ensuite revenant aux différends qui étoient entre leurs Religions, dont elle avoit parlé d'abord, *Nos Peres ont adoré sur cette Montagne*, conti-

CITATIONS.

(1) *Quia audierunt Pharisæi, &c.* Joan. IV. 1.
(2) *Quinque viros habuisti, & nunc quem habes non est tuus vir.* ibid. 18.
(3) *Video quia Propheta es tu.* ibid. 19.

REMARQUE.

(*XLI*) Longtems après que leur Pays eût été subjugué par les Assyriens, & environ trois cens ans avant Jésus-Christ, il arriva que le Frere d'un grand Prêtre épousa, contre la défense de la Loi, la fille d'un Persan, qui étoit Gouverneur de Samarie. Les Juifs, n'ayant pas voulu le souffrir, il fut obligé de se retirer près de son Beau-Pere, & il lui persuada, pour se venger d'eux, de bâtir un Temple sur la montagne prochaine, pour opposer à celui de Salomon. En effet, les Samaritains n'allérent plus dès-lors à Jérusalem pour sacrifier, comme ils faisoient auparavant ainsi que tous les autres Juifs, & ils sacrifioient dans ce nouveau Temple. Pour soutenir cette innovation, ils furent obligés d'en faire de nouvelles dans la suite, comme entre autres de rejetter tous les Livres de l'Ecriture, hors les cinq de Moïse. De-là vint cette haine si violente entr'eux & les autres Juifs, dont on verra diverses marques dans la suite de cette Histoire. Ils se tenoient les uns les autres comme pour excommuniés : & la défense d'avoir aucun commerce ensemble alloit jusqu'à s'écrier de loin reciproquement, quand ils se rencontroient, de prendre garde à ne se pas toucher en passant l'un près de l'autre; car ils se croyoient souillés par cet attouchement.

nua-t-elle, en montrant celle de Garisin, où les Samaritains faisoient leurs Sacrifices ; *& vous dites vous autres que c'est dans Jérusalem seulement qu'il faut adorer.* Mais il lui répondit, que le tems alloit venir, qu'on n'adoreroit plus, ni sur cette Montagne, ni dans Jérusalem. *Dieu est esprit*, ajouta-t-il, *& les vrais Adorateurs l'adoreront desormais en esprit & vérité :* & comme elle reprit que le Messie, qui devoit bientôt venir, décideroit de toutes choses (1), il lui dit que c'étoit au Messie même qu'elle parloit.

A ces mots, ses Disciples arrivérent, bien étonnés (2) de le trouver en conversation avec cette femme, qui, laissant en même tems sa cruche, alla publier par toute la Ville, qu'elle avoit rencontré un homme qui lui avoit dit tout ce qu'elle avoit jamais fait, & que ce pouvoit bien être le Christ (3). Les Disciples n'osérent lui demander le sujet de son entretien (4) : ils le presférent seulement, quand elle s'en fut allée, de prendre quelque nourriture ; mais il leur dit que sa nourriture étoit de faire la volonté de celui qui l'avoit envoyé, & d'accomplir son ouvrage. Et peu de tems après, ceux de la Ville, excités par le rapport de la Veuve qui l'avoit vu, l'étant venu prier de demeurer chez eux, il s'y arrêta deux jours, pendant lesquels ceux qui l'entendirent parler, furent encore mieux convaincus par eux-mêmes qu'il étoit effectivement le Sauveur du Monde (5).

Il reprit ensuite le chemin de Galilée, où il commença à prêcher publiquement la pénitence, & à enseigner dans les Synagogues (*XLII*). Il y fut bien reçu (6), à cause que la plupart

Citations.

(1) *Scio quia Messias venit : cùm ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia.* Joan. IV. 25. (2) *Mirabantur.* ibid. 27.
(3) *Omnia quæcumque feci : Numquid ipse est Christus ?* ibid. 29.
(4) *Nemo tamen dixit, Quid loqueris cum ea ?* ibid. 27.
(5) *Jam non propter tuam loquelam credimus ; ipsi enim audivimus, & scimus quia hic est verè Salvator Mundi.* ibid. 42. (6) *Exceperunt eum.* ibid. 45.

Remarque.

(XLII) C'étoit une honnêteté, qui se pratiquoit d'ordinaire entre les Juifs, que le Chef de la Synagogue à qui il appartenoit naturellement d'enseigner,

des gens de ce Pays s'étoient trouvés à Jéruſalem à la derniere Pâque, & avoient vu les miracles qu'il y avoit faits. Comme il étoit à Cana, un Officier le vint prier d'aller guérir ſon fils qui étoit malade à Capharnaüm ; mais Jéſus l'aſſura que ſon fils ſe portoit bien : & cet homme l'ayant cru ainſi, il trouva, quand il fut de retour chez lui, que la fiévre avoit quitté le malade à la même heure que Jéſus l'avoit dit. Quelques jours après, ſe promenant ſur le bord de la Mer de Galilée (*XLIII*), il apperçut les deux freres Simon & André qui pêchoient, & un peu plus loin deux autres pêcheurs nommés Jacques & Jean, qui raccommodoient des filets avec leur Pere, qui s'appelloit Zébédée, dans ſa Nacelle. Comme ils eurent tous abordé, Jéſus, qui étoit accablé du grand nombre de Peuple qui le ſuivoit (1), monta dans celle de Simon ; & l'ayant prié de s'éloigner un peu du bord, il prêcha de cette Nacelle au Peuple, qui étoit répandu ſur le rivage. Quand il eut fini, il dit à Simon de s'éloigner davantage, & de jetter le filet. Simon lui répondit, qu'ils avoient travaillé toute la nuit ſans rien prendre ; mais qu'il l'alloit jetter ſur ſa parole (2). Une ſi grande quantité de Poiſſons donna de-

CITATIONS.

(1) *Cùm turbæ irruerent in eum.* Luc. V. 1.
(2) *In verbo tuo.* ibid. 5.

REMARQUES.

quand il n'y avoit point de Docteur, en déféroit l'honneur aux perſonnes de réputation & de ſçavoir, qui s'y trouvoient, & qui témoignoient le ſouhaiter.

(XLIII) Ce n'étoit qu'un Lac de médiocre grandeur, comme on peut voir par la Carte. Les Evangéliſtes l'appellent auſſi, d'autres fois, Lac de Généſareth, du nom d'un Pays qui eſt au bord ; ou de Tibériade, à cauſe d'une Ville de ce nom qu'Hérode le Tétrarque avoit fait bâtir auprès, à l'honneur de l'Empereur Tibére. Cette coutume d'appeller les Lacs du nom de Mer, n'étoit pas particuliere aux Juifs ; car ſans parler de la Mer Caſpie, qui n'eſt effectivement qu'un grand Lac, tous les Géographes ont appellé du nom de Mer Morte le Lac Aſphaltite, qui n'eſt guéres éloigné de celui dont il s'agit ici. Tacite même, au lieu allégué pluſieurs fois, dit que le Fleuve Jourdain traverſe deux Lacs, ſans mêler ſes eaux avec les leurs, & ſe perd dans le troiſiéme, qui eſt, ajoute-t-il, d'une grandeur immenſe, & une eſpéce de Mer. *Jordanis unum atque alterum Lacum integer perfluit, tertio retinetur. Lacus immenſo ambitu ſpecie Maris.* Il n'eſt pas étrange que ce Lac étant appellé généralement du nom de Mer, celui de Tibériade, qui en eſt ſi près, ait été appellé quelquefois de la même maniere.

dans, qu'il fut prêt à ſe rompre (1). Simon fit promptement ſigne à ceux de l'autre barque de le venir aider, & toutes deux ſe trouvérent ſi remplies de leur pêche, qu'on eût dit qu'elles alloient enfoncer (2). A cette vue, ils demeurérent tout interdits de ſurpriſe (3); & Simon, ſe jettant aux pieds de Jéſus, *Seigneur*, lui dit-il, *éloignez-vous de moi, pauvre Pécheur* (4). Mais il les raſſura, leur dit de le ſuivre, & qu'il leur feroit prendre des hommes au lieu de Poiſſons (5). Ils le crurent; & ayant amené les Nacelles à bord, ils laiſſérent Zébédée ſeul avec ſes ſerviteurs.

Il les mena à Capharnaüm, principale Ville de Galilée, où il faiſoit ſa demeure ordinaire; & il y enſeigna quelques jours de Sabbat dans la Synagogue. Ce que les Capharnaïtes admiroient davantage en lui étoit qu'il leur parloit comme ayant autorité (6), & non pas comme leurs Docteurs. Une fois qu'il y prêchoit, un homme obſédé d'un eſprit immonde s'écria, *Pourquoi nous tourmentes-tu, Jéſus de Nazareth* (7)? *Es-tu-venu pour nous perdre? Je ſçais bien qui tu es: tu es le Saint de Dieu* (8). Mais Jéſus le reprit de ce qu'il diſoit, le menaça (9), & lui commanda de ſe taire & de ſortir du corps de ce malheureux. A ces mots, l'Eſprit tourmenta le poſſédé plus qu'il n'avoit encore fait, mais enfin, après l'avoir jetté à terre devant tout le monde, il obéit, en pouſſant un cri effroyable. L'admiration des aſſiſtans redoubla, quand on trouva que cet homme n'avoit point de mal (10): ils ne pouvoient ſortir d'étonnement, & ſe demandoient les uns aux

CITATIONS.

(1) *Rumpebatur rete.* Luc. V. 6.
(2) *Ita ut penè mergerentur.* ibid. 7.
(3) *Stupor circumdederat omnes.* ibid. 9.
(4) *Quia homo peccator ſum.* ibid. 8.
(5) *Ex hoc jam homines eris (vivos) capiens*, ibid. 10.
(6) *Quaſi poteſtatem habens.* Marc. I. 22.
(7) *Sine, quid nobis & tibi?* Luc IV. 34.
(8) *Scio te quis ſis, Sanctus Dei.* ibid. 34.
(9) *Increpavit. Comminatus eſt.* Marc. I. 25.
(10.) *Nihil illum nocuit.* Luc. IV. 35.

autres ce que vouloient dire toutes ces choſes, cette Doctrine nouvelle, & cet empire ſi abſolu ſur les Démons ?

Au ſortir de la Synagogue, Jéſus alla voir la belle Mere de Simon, qui étoit fort mal d'une fiévre. Ses Diſciples l'ayant prié de la guérir, il s'approcha du lit où elle étoit, il la ſouleva un peu en la prenant par la main (1), & ſe tenant débout tout près d'elle, il commanda à la fiévre de la quitter, & la fiévre la quitta (2). Elle ſe leva à l'heure même pour les ſervir. Le ſoir de ce même jour, toute la Ville ſe trouva à la porte de ſon Logis (3), pour lui amener tous les malades & les poſſédés ; & ſitôt qu'il les avoit touchés de la main, ils étoient guéris.

Le Lendemain, il ſortit de grand matin (4) & ſe retira dans un déſert, pour y prier ; mais ſes Diſciples, l'y étant venu trouver auſſitôt, lui dirent que tout le monde le demandoit. *Allons donc*, leur répondit-il, *allons prêcher, puiſque je ſuis envoyé pour prêcher* (5). Le Peuple, qui le cherchoit auſſi, ſe rendit en même tems auprès de lui, & ne vouloit point le laiſſer aller (6) ; mais il leur repréſenta qu'il devoit annoncer l'Evangile à d'autres Villes que la leur. Coroſaïn, & Betſaïde, furent après Capharnaüm celles où il fit de plus grandes choſes. Il parcourut ainſi toute la Galilée, prêchant, enſeignant, & guériſſant toujours de même, non ſeulement les malades du Pays, mais auſſi ceux de toute la Syrie, d'où l'on venoit à lui par troupes au bruit qui s'y répandit de ſa puiſſance (7).

A la fin, la foule devint ſi grande à ſa ſuite, qu'il lui fallut une fois traverſer la Mer de Généſareth pour s'en délivrer. Comme il alloit s'embarquer, un Docteur de la Loi lui vint dire,

CITATIONS.

(1) *Accedens elevavit eam apprehensâ manu ejus.* Marc. I. 31.
(2) *Stans ſuper illam imperavit febri & dimiſit illam.* Luc. IV. 39.
(3) *Continuò, erat omnis civitas congregata ad januam.* Marc. I. 33.
(4) *Diluculo valdè.* ibid. 35.
(5) *Eamus ut prædicem, ad hoc enim veni.* ibid. 38.
(6) *Detinebant eum ne diſcederet ab eis.* Luc. IV. 42.
(7) *Abiit opinio ejus in totam Syriam.* Matth. IV. 24.

qu'il le ſuivroit quelque part qu'il allât. *Tous les Animaux du Monde*, lui répondit Jéſus, *ont chacun dans leur eſpéce quelque retraite qui leur eſt propre* (1) ; *mais celui que vous voulez ſuivre n'a pas où repoſer ſa tête* (2). Un de ſes Diſciples lui demanda en même tems permiſſion d'aller enſevelir ſon Pere, avant que de partir. *Suivez moi*, lui dit-il : *laiſſez à des morts le ſoin d'enſevelir les morts* (*XLIV*) ; *& vous, annoncez le régne de Dieu* (3). Et un autre, le priant auſſi de trouver bon qu'il allât dire adieu à ſes parens (4), *Quiconque*, lui dit-il, *regarde derriere ſoi en me ſuivant, ne mérite pas de me ſuivre* (5). Enſuite, il congédia le Peuple, & s'étant embarqué, il s'endormit peu de tems après à la poupe ; mais une tempête furieuſe, qui ſurvint, obligea les Diſciples à l'éveiller, comme les vagues entroient déja de tous côtés dans la

CITATIONS.

(1) *Vulpes foveas habent & volucres cœli nidos.* Luc IX. 58.
(2) *Ubi caput reclinet.* ibid. 58.
(3) *Sine ut mortui ſepeliant mortuos ſuos, tu autem vade & annuntia regnum Dei.* ibid. 60.
(4) *Valedicere.* ibid. 61.
(5) *Nemo mittens manum ſuam ad aratrum, & reſpiciens retro, aptus eſt regno Dei.* ibid. 62.

REMARQUE.

(*XLIV*) C'eſt qu'il étoit défendu par la Loi, dans le Chapitre XX. du Lévitique, & le VI. des Nombres, au Grand Prêtre, & généralement à tous les Miniſtres Sacrés, d'aſſiſter ſeulement aux funérailles de leurs Proches ; & pour les autres Juifs même, à qui il étoit permis, s'il leur arrivoit de toucher par hazard le mort, ils étoient cenſés ſouillés par cet attouchement, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent purifiés par les Ablutions. La raiſon de ces Loix eſt, ſelon Philon Juif au traité du Sacrificateur, qu'un corps ſans ame n'a plus de relation à l'eſprit, & n'eſt plus que pure matiere, & par conſéquent indigne du ſoin des Parfaits, tels que les Miniſtres du Seigneur. Jéſus-Chriſt ordonne donc à ce Diſciple de laiſſer cet emploi aux Prophanes & aux Mondains, qu'il appelle par la même raiſon des morts, comme ne vivant point par l'eſprit. C'eſt dans ce même ſens, que lorſque quelqu'un étoit chaſſé de l'Ecole de Pythagore, on lui dreſſoit un Tombeau, comme le tenant deſlors privés de vie. On peut voir dans Tacite, entre autres Auteurs Païens, que cette défenſe de Moïſe aux Miniſtres des choſes ſacrées, d'aſſiſter à des funérailles, n'étoit pas particuliere aux Juifs, & avoit été ſuivie par les autres Religions. C'eſt au I. Livre de ſes Annales : où il dit que Tibére déſapprouva les honneurs que Germanicus avoit rendus en perſonne aux oſſemens des Légions de Varus ; diſant qu'un Général, qui étoit du Collége des Augures, & initié aux plus anciens Myſtéres, ne devoit point ſe mêler dans une Cérémonie funébre. *Neque imperatorem Auguratu & vetuſtiſſimis Cæremoniis præditum attrectare feralia debuiſſe.*

barque, en lui criant, qu'il ne ſongeoit pas qu'ils alloient périr (1). *O Ames timides & de peu de foi !* leur dit-il d'abord. Après, il commanda à la Mer de ſe calmer; & le vent ayant ceſſé auſſitôt (2), ils paſſérent de la peur à l'admiration. *Quel homme*, diſoient-ils entre eux, *à qui la Mer & les Vents obéiſſent* (3) !

Comme il prenoit terre au Pays des Gadaréniens, vis-à-vis de Galilée, deux démoniaques, ſi méchans que perſonne n'oſoit plus paſſer par cet endroit (4), ſortirent de quelques Sépulcres qu'ils habitoient, & vinrent au-devant de lui. L'un, ſurtout, qui étoit tourmenté d'un Eſprit immonde, & alloit tout nud depuis pluſieurs années, étoit ſi furieux, qu'il briſoit quelque chaine que ce fût (5); de ſorte qu'on étoit contraint de le laiſſer errer ainſi à ſon gré dans les montagnes voiſines, & autour de ces tombeaux, heurlant jour & nuit, & ſe frapant lui-même avec de groſſes Pierres (6). D'auſſi loin qu'il vit Jéſus, il courut ſe jetter à ſes pieds, l'adora, & ſe mit à crier de toute ſa force, *Que nous veux-tu, Fils du très-haut ? Viens-tu déja nous tourmenter* (7) ? Jéſus lui demanda ſon nom. L'Eſprit répondit qu'ils étoient pluſieurs dans ce même corps, & qu'ils s'appelloient *Légion*. Il leur commanda d'en ſortir : mais ils le prièrent avec grande inſtance de ne les pas renvoyer dans l'Abyme, & qu'ils puſſent reſter dans ce Pays (8), ne fût-ce que dans des Pourceaux (9) qui paiſſoient au pied de la montagne prochaine; & Jéſus l'ayant permis ainſi (10), tout d'un coup, environ deux mille de ces Animaux coururent impétueuſement ſe pré-

CITATIONS.

(1) *Non ad te pertinet quia perimus.* Marc. IV. 38.
(2) *Imperavit Ventis & Mari.* Matth. VIII. 26.
(3) *Quis putas hic eſt ? Ventus & Mare obediunt ei.* Luc. VIII. 25.
(4) *Sævi nimis, ita ut nemo poſſet tranſire per viam illam.* Matth. VIII. 28.
(5) *Sæpè dirupiſſet catenas & compedes comminuiſſet.* Marc. V. 4.
(6) *Concidens ſe lapidibus.* ibid. 5.
(7) *Veniſti ante tempus torquere nos ?* Matth. VIII. 29.
(8) *Deprecabatur eum multùm ne ſe expelleret extra regionem.* Marc. V. 10.
(9) *Si ejicis nos hinc (permitte nobis ut demigremus) in gregem porcorum.* Matth. VIII. 31
(10) *Permiſit.* Luc. VIII. 32.

cipiter dans la mer (1). Ceux qui les gardoient, s'enfuirent à une Ville voiſine (*XLV*); & ayant conté ce qu'ils avoient vu, les habitans vinrent ſur le lieu où la choſe étoit arrivée, pour en ſçavoir la vérité; mais ils furent bien ſurpris de trouver le furieux Démoniaque en ſon bon ſens, vêtu, & aſſis aux pieds de ſon Libérateur. La frayeur les prit à cette vue (2) & ils priérent Jéſus de ſe retirer de leur Pays (3). Il remonta dans la même barque qui l'avoit amené, & le Démoniaque le voulant ſuivre, il le renvoya chez ſes parens publier la miſéricorde que Dieu lui avoit faite.

CITATIONS.

(1) *Et ecce impetu abiit totus grex per præceps in mare.* Matth. VIII. 32.
(2) *Magno timore tenebantur.* Luc. VIII. 37.
(3) *Rogare cœperunt eum ut diſcederet de finibus eorum.* Marc. V. 17.

REMARQUE.

(*XLV*) C'étoit Gadare, Ville Grecque de Cœle-Syrie, ainſi appellée du nom de la Tribu de Gad dans le partage de laquelle elle avoit été compriſe anciennement, & preſque juſqu'au tems de Pompée qui la donna aux Grecs. Elle eſt extrêmement connue par les Auteurs Païens, & même célébre pour avoir produit des hommes fort illuſtres. Il eſt aiſé de comprendre, qu'ayant été, il y avoit ſi peu de tems Ville Juive, il demeuroit encore beaucoup de Juifs aux environs. Or ces Juifs entre autres Commerces en faiſoient depuis longtems un fort grand de Pourceaux, principalement pour la ſubſiſtance des Armées Romaines, qui ſe nourriſſoient beaucoup plus de cette chair, que d'aucune autre. Quoique ce trafic ne fût pas interdit préciſément par la Loi, néanmoins, comme elle ne permettoit pas de manger de ces animaux, Hyrcan & Ariſtobule avoient défendu quelque tems auparavant d'en nourrir, pour plus grande précaution, & comme une occaſion prochaine de la violer. Mais l'ardeur du gain faiſant mépriſer cette défenſe aux Juifs, ſurtout dans les Pays, comme celui-ci, contigus aux Païens, où la Tranſgreſſion pouvoit être moins remarquée, & le débit plus facile; le Fils de Dieu n'héſita pas à permettre aux Démons de faire périr ces animaux, dont la vie ne ſert à rien, & que Dieu avoit peut-être maudits par cette raiſon, afin de punir l'avarice des Juifs à qui ils appartenoient, & le mépris qu'ils faiſoient des Loix Divines & humaines. Or les Habitans, Païens de Gadare, qui ne croyoient pas comme les Juifs, que les pourceaux fuſſent maudits & défendus, trouverent l'action du Fils de Dieu fort mauvaiſe, & le chaſſerent de leur Pays avec civilité; le prenant ſans doute pour quelque habile enchanteur, qu'ils n'oſoient pas maltraiter, mais avec qui ils ne vouloient avoir aucune communication. Voilà le fond de cet évenement ſi étrange en apparence, & ſi édifiant en effet; par où les Libertins, s'il leur reſte quelque bonne foi, peuvent juger avec quelle réſerve, & quelle ſuſpenſion d'eſprit, ils doivent examiner tout ce qui les étonne dans l'Ecriture juſqu'à ce qu'ils ayent apporté toute l'application néceſſaire pour s'en éclaircir par une étude profonde de ces matieres, s'ils en ſont capables, & ſi le Seigneur veut bien regarder leur préſomption en pitié pour les appeller à ſon admirable lumiere.

Le

Le Peuple attendoit encore Jéſus ſur l'autre rivage quand il y retourna prendre terre, & la foule fut en moins de rien plus grande autour de lui, qu'elle n'avoit jamais été. Comme il vit tout ce monde, il s'aſſit ſur une montagne, & ſes Diſciples s'étant approchés de lui, il ſe mit à les enſeigner, & commença ſon diſcours en diſant, que le véritable bonheur conſiſtoit dans la pauvreté, la douceur, l'humanité, la pureté de cœur, dans les afflictions, dans la ſouffrance des perſécutions, dans la haine & les malédictions des hommes (1): Que quand ces maux leur arriveroient à cauſe de lui, c'étoit alors qu'ils devoient s'abandonner à la Joie, parce qu'ils en ſeroient infiniment récompenſés dans le Ciel: Que les Prophêtes avoient été traités de cette ſorte, & les impoſteurs loués & bien reçus (2). *Ne penſez pas*, dit-il enſuite, *que je ſois venu anéantir la Loi & les Prophéties (3): le Ciel & la Terre périront plutôt qu'elles manquent d'être accomplies dans un ſeul point; & c'eſt pour les accomplir, que je ſuis venu. Mais ce n'eſt pas aſſez de ne point violer la Loi: & ſi votre vertu n'eſt plus parfaite que celle des Phariſiens & des Docteurs, qui ſe contentent d'obſerver ce qu'elle ordonne abſolument, & qui négligent tout le reſte, vous n'aurez jamais de part au Royaume de Dieu* (4). *Ils vous diſent, qu'elle défend ſeulement de tuer; & moi je vous déclare, que le moindre mouvement de colére, que la moindre parole de mépris, ſera punie des plus cruels tourmens* (5). *Si donc vous vous ſouvenez étant à l'Autel, que votre frere a quelque choſe ſur le cœur contre vous* (6), *laiſſez-là votre Offrande, & courez vous réconcilier avec lui auparavant, ſi vous voulez qu'elle ſoit agréable. On a dit encore à vos Peres, que*

CITATIONS.

(1) *Pauperes, mites, miſericordes, mundo corde, qui lugent, &c.* Matth. V. 3, 4, 7, 8, 5.
(2) *Pſeudo-Prophetis.* Luc. VI. 26.
(3) *Solvere.* Matth. V. 17.
(4) *Niſi abundaverit juſtitia veſtra pluſquam, &c.* ibid. 20.
(5) *Omnis qui iraſcitur, qui dixerit fratri ſuo, raca, fatue, reus erit gehennæ.* ibid. 22.
(6) *Habet aliquid adversùm te.* ibid. 23.

la Loi ne punit que l'adultere conſommé ; & moi je vous apprens , que c'eſt un grand crime de regarder ſeulement une perſonne dans la penſée de le commettre. Si donc votre œil vous eſt une occaſion de tentation & de péché , ou ſi c'eſt votre main , arrachez-le , ou coupez-la , & les jettez loin de vous (1). *Il vaut bien mieux qu'une partie périſſe que le tout , & entrer eſtropié dans le Ciel , que deſcendre tout entier dans l'Abyme* (2). Vous garderez votre ſerment , *vous dit-on ; & moi je vous défens de jurer du tout : vous direz ſeulement* oui & non , cela eſt & cela n'eſt pas ; *tout ce qu'on ajoute de plus eſt mal* (3). Œil pour Œil , & Dent pour Dent , *a dit Moïſe ; & moi je vous dis de ne point vous défendre contre ceux qui vous maltraitent* (4). *Si l'on vous donne un ſoufflet , préſentez l'autre joue : ſi l'on vous demande en juſtice votre Robe , abandonnez encore votre Manteau* (5). *Il eſt écrit , enfin ,* Vous aimerez votre Prochain , & vous haïrez votre Ennemi (*XLVI*) ; *& moi je vous dis , Vous aimerez vos En-*

CITATIONS.

(1) *Erue eum , abſcinde illam , & projice abs te.* Matth. V. 29.
(2) *Quàm totum corpus tuum eat in gehennam.* ibid. 29.
(3) *Eſt eſt , Non non , quod autem his abundantius eſt à malo eſt.* ibid. 37.
(4) *Non reſiſtere malo.* ibid. 39.
(5) *Et qui vult tecum judicio contendere & tunicam tuam tollere , dimitte ei & pallium.* ibid. 40.

REMARQUE.

(*XLVI*) Quand le Fils de Dieu attribue à la Loi tout ce qu'il en dit ici , c'eſt plutôt ſelon le ſentiment du Peuple , à qui il parloit , que ſelon le ſien. Il étoit vrai qu'elle puniſſoit les crimes qu'il ſpécifie , comme l'Adultere & le meurtre , & qu'elle n'en puniſſoit pas d'autres , comme la vengeance ; mais ce n'étoit pas à dire qu'elle la commandât , ni même qu'elle l'approuvât , ou la permît , comme les Juifs ſe l'imaginoient ſans raiſon. Autre choſe eſt , ne punir que les crimes énormes ; autre choſe permettre ceux qui ſont moindres ; & il y a grande différence entre tolérer certaines pratiques par raiſon politique en les déteſtant , & les croire moralement bonnes. Moïſe n'ordonna aucune punition pour la vengeance parmi les Juifs , parce que , dans l'extrême corruption de mœurs où ils étoient alors , il n'y avoit que cette voie pour les empêcher de ſe faire du mal les uns aux autres. Mais Dieu témoigna bien depuis par la bouche des autres Prophêtes , qu'il ne la permettoit pourtant pas , quand il défendit en termes formels dans Zacharie , de ſe ſouvenir de la méchanceté de ſon Prochain , *Malitiam proximi ſui unuſquiſque ne recogitet* ; & quand il déclare ailleurs , que la vengeance lui eſt réſervée & qu'il la fera , *Mihi vindictam , & ego vindicabo.* Et c'eſt auſſi ce que S. Paul entend , quand il exhorte à donner lieu à la colere de Dieu , *dantes locum iræ.* Il paroît même par une Priere à Dieu , que Philon rapporte des Juifs d'Alexandrie , & qui exprime fort

nemis, bénirez ceux qui vous maudiſſent, ferez du bien à ceux qui vous perſécutent, prierez pour ceux qui vous calomnient, ſi vous voulez être les enfans de votre Pere, qui, du Ciel où il habite, fait également lever ſon Soleil ſur les bons & ſur les méchans, & pleuvoir pour les injuſtes, comme pour ceux qui ne le ſont pas (1). *Si vous n'aimiez que ceux qui vous aiment, & que vous ne fiſſiez du bien qu'à ceux qui vous en font, ou de qui vous en eſpérez, quelle récompenſe mériteriez-vous* (2) ? *Les Pécheurs, les Publicains, & les Païens, en font bien autant. Soyez donc miſéricordieux, comme votre Pere céleſte, même pour les ingrats* (3); *ſoyez parfaits, comme il eſt parfait : faites enfin aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fiſſent. Voilà qui comprend la Loi & les Prophétes* (4). *Ne jugez donc point de leur vie, ſi vous ne voulez pas qu'on juge de la vôtre. Souvent du même œil, où l'on a une poutre qu'on ne ſent point, on voit une paille dans celui de ſon frere. Surtout, ne faites point vos bonnes œuvres devant les hommes afin qu'ils vous en conſiderent davantage, ſi vous voulez en être récompenſés dans le Ciel. Ne donnez pas l'Aumône à ſon de trompe* (5), *comme ces Hypocrites, pour être vus; mais plutôt, que votre main gauche ne ſçache pas ce que fait votre droite : & votre Pere, qui voit ce qui ſe paſſe de plus ſecret* (6), *vous en récompenſera quelque jour devant*

CITATIONS.

(1) *Ut ſitis filii Patris veſtri qui in Cœlis eſt, qui Solem ſuum oriri facit ſuper bonos & malos, & pluit ſuper juſtos & injuſtos.* Matth. V. 45.
(2) *A quibus ſperatis recipere, quæ gratia eſt vobis ?* Luc. VI. 34.
(3) *Benignus ſuper ingratos.* ibid. 35.
(4) *Hæc eſt enim Lex & Prophetæ.* Matth. VII. 12.
(5) *Noli tubâ canere ante te.* Matth. VI. 2.
(6) *Qui videt in abſcondito.* ibid. 4.

REMARQUE.

nettement le ſens des paroles de ces Prophétes, que les plus pieux & les plus éclairés de la Nation étoient dans ce meme ſentiment. L'intention de la Loi, ou, s'il ſe peut dire ainſi, ſon deſir étoit donc que les Juifs pratiquaſſent ce que Dieu ordonnoit par ſes Prophétes, quoiqu'elle ne punît pas juridiquement le contraire. Et c'eſt ce même deſir de la Loi expliqué par ces Prophétes, que Jéſus-Chriſt eſt venu accomplir par ſa Doctrine admirable, qui commande ce que la Loi n'oſoit commander, parce qu'elle donne le pouvoir de l'exécuter, que la Loi ne donnoit pas : C'eſt, dis-je, dans ce ſens qu'il a déclaré qu'il étoit venu pour accomplir la Loi & les Prophétes, & non pas pour les détruire. Ce diſcours eſt tiré du IV. Livre de Tertullien contre Marcion.

tous. Au lieu donc de vous montrer comme eux en public (1) *avec un viſage pâle & défait, pour faire voir que vous jeûnez, faites, s'il ſe peut, en ſorte que tout le monde juge à vous voir que vous ne jeûnez pas* (2). *Gardez-vous de ces faux Prophétes : ils ſemblent des brebis à les voir, & ce ſont en effet des loups dévorans* (3). *Ils prient dans les carrefours, ou debout dans les Aſſemblées, pour être remarqués de plus de gens : auſſi je vous aſſure, que c'eſt toute la récompenſe qu'ils en auront* (4). *Mais pour vous, quand vous voudrez prier, vous vous retirerez dans lieu le plus caché de votre Maiſon, & vous fermerez la porte ſur vous, pour n'être vus que de celui que vous prierez* (5). *Demandez & il vous donnera ; cherchez, & vous trouverez ; frapez, & il vous ouvrira. Qui de vous donne une pierre à ſon fils, quand il lui demande du pain ? Et ſi, tout méchans que vous êtes* (6), *vous ſçavez donner de bonnes choſes à vos enfans, quelle apparence que votre Pere céleſte vous refuſe les vrais biens, ſi vous les demandez ? Il ſçait tout ce qui vous eſt néceſſaire avant que vous ouvriez la bouche* (7) ; *& vous n'avez pas beſoin de lui faire de grands Diſcours, comme ces Païens, qui croient qu'à force de paroles* (8), *ils obtiendront ce qu'ils deſirent. Vous lui demanderez donc ſeulement* (*XLVII*), *que ſon nom*

CITATIONS.

(1) *In propatulo.* Matth. VI. 5.
(2) *Unge caput tuum, & faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans* ibid. 17.
(3) *In veſtimentis ovium lupi rapaces.* Matth. VII. 15.
(4) *In angulis platearum ſtantes. Amen dico vobis, &c.* Matth. VI. 5.
(5) *Qui videt in abſcondito.* ibid. 4.
(6) *Cum ſitis mali.* Matth. VII. 11.
(7) *Scit quid opus ſit vobis antequam petatis eum.* Matth. VI. 8.
(8) *In multiloquio ſuo.* ibid. 7.

REMARQUE.

(*XLVII*) Le Texte porte, *Vous prierez donc ainſi* ; mais il eſt certain que le mot, donc le Traducteur Grec de ſaint Matthieu s'eſt ſervi, & qui répond au *ſic* de la Vulgate, ſignifie plutôt *en ce ſens* dans cet endroit, qu'*en ces termes* ; & c'eſt ce qui m'a donné la hardieſſe de rendre ce qui le ſuit avec la liberté que j'ai fait. S. Luc rapporte à une autre occaſion cette Oraiſon admirable. Il dit que le Fils de Dieu l'enſeigna à ſes Diſciples, une fois qu'ils lui demandérent comment il falloit prier. Si j'avois ſuivi cet Evangéliſte en ce point, je me ſerois cru obligé à la traduire plus littéralement ; mais la mettant, comme j'ai fait, après S. Matthieu, dans le Sermon ſur la montagne, j'ai cru qu'il mettoit permis de la

ſoit glorifié, que ſa puiſſance & ſa volonté ſoient auſſi abſolues ſur la Terre qu'elles le ſont dans le Ciel, qu'il vous donne de jour en jour ce qui vous eſt néceſſaire, qu'il vous pardonne comme vous pardonnez, & qu'il rende vos forces victorieuſes de vos tentations, pour vous préſerver du plus grand des maux, qui eſt le péché. Après cette priere, ne vous inquietez point de l'avenir, chaque jour a ſa peine, & en eſt aſſez occupé, ſans prévenir celle du lendemain (1). *D'ailleurs, nul ne peut ſervir deux Maîtres. Si on contente l'un, on néglige l'autre; & tant que vous ſongerez aux richeſſes, vous ne penſerez guéres à Dieu. Les Oiſeaux de l'Air ne ſement, ni ne moiſſonnent; & il ne laiſſe pas de les nourrir. Ne valez-vous pas mieux qu'eux? Voyez croître les lis des champs* (2). *Ils ne travaillent, ni ne filent. Cependant, Salomon dans ſa plus grande Pompe ne fut jamais ſi bien vêtu* (3). *Cherchez donc uniquement à plaire à votre Pere, & tout le reſte ne vous manquera pas.*

Ce Diſcours achevé, il rencontra, en deſcendant de la Montagne où il l'avoit fait, un lépreux qu'il guérit en le touchant. Il lui défendit d'en parler à perſonne qu'aux Sacrificateurs

CITATIONS.

(1) *Craſtinus dies ſollicitus erit ſibi ipſi, ſufficit diei malitia ſua.* Matth. VI. 34.
(2) *Conſiderate lilia agri quomodo creſcunt.* ibid. 28.
(3) *Nec Salomon in omni gloria ſua coopertus eſt ſicut unum ex iſtis.* ibid. 20.

REMARQUE.

tourner de la même maniere que le reſte de cet excellent Diſcours. J'ai ſeulement obſervé de conſerver les ſept demandes dans leur ordre. La troiſiéme même, que S. Luc a ſupprimée comme compriſe dans les précédentes, n'eſt confondue ici avec la ſeconde, que quant à la phraſe, & point du tout quant au ſens; & ſi j'ai lié comme on voit la derniere, que S. Luc a encore ſupprimée, avec la pénultiéme, je n'ai fait en cela que ſuivre le ſentiment de pluſieurs Interprêtes célébres, qui conviennent que le *ſed* qui eſt entre deux eſt eſſentiellement relatif à la précédente, pour ne point parler de ceux qui ne font qu'une ſeule des deux. Il paroît même par ce qui nous reſte des Ecrits des anciens Hébreux, que cette Priere merveilleuſe n'eſt qu'un ramas en racourci de ce qu'il y avoit de meilleur dans toutes les leurs. Mais avec tout cela, je ne crois pas que ces libertés, que je me ſuis données en la rapportant dans un Sermon, fuſſent ſupportables en priant, comme S. Auguſtin le prétend dans ſon Epitre CXXI. a Proba: *Liberum quidem eſt aliis atque aliis verbis eadem tamen quæ hæc oratio continet in orando dicere, ſed non eſt liberum alia diverſa ſeu contraria dicere.*

(*XLVIII*), en offrant ce que la Loi ordonnoit en ces occaſions, pour ſervir de reconnoiſſance (*XLIX*). Enſuite, comme il entroit à Capharnaüm, un Centenier, qui avoit ouï parler de lui, le fit prier par les principaux Juifs de la Ville, de guérir le plus cher de ſes Domeſtiques (1), qui étoit malade à l'extrémité. On lui exagéra fort le mérite de ce Païen, qu'il aimoit beaucoup la Nation, & qu'il leur avoit même fait bâtir une Synagogue (2). Jéſus ſe mit en chemin, pour aller chez lui; mais cet homme, l'ayant ſçu, envoya de ſes Amis au-devant de lui, comme il n'étoit plus guéres éloigné, pour lui dire, qu'il ne prît pas la peine d'entrer dans ſa Maiſon (3) : que bien loin de ſe croire digne de cet honneur, il n'avoit pas ſeulement oſé venir lui-même à ſa rencontre, mais que ſi lui, qui n'étoit qu'un homme ordinaire ſoumis à d'autres, n'avoit pourtant qu'à commander à ceux qui dépendoient de lui pour être obéi auſſitôt, à plus forte raiſon le Seigneur n'avoit qu'à dire une ſeule parole, & le malade ſeroit guéri (4). Ce Diſcours donna de l'admiration à Jéſus (5); & ſe tournant vers le Peuple qui le ſuivoit, *En vérité*, dit-il, *je n'ai point trouvé de pareille Foi en Iſraël. Auſſi, je vous*

CITATIONS.

(1) *Servus qui illi erat pretioſus.* Luc. VII. 2.

(2) *Rogabant illum ſollicite dicentes, Dignus eſt ut hoc illi præſtes, diligit enim gentem noſtram & Synagogam ædificavit nobis.* ibid. 5.

(3) *Noli vexari.* ibid. 6.

(4) *Et meipſum non ſum dignum arbitratus ut venirem ad te; ſed dic tantum verbo, & ſanabitur puer meus: nam & ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus habens ſub me milites, & dico huic, Vade & vadit, & alii, Veni & venit, & ſervo meo, Fac hoc & facit.* ibid. 7, 8.

(5) *Miratus eſt.* ibid. 9.

REMARQUES.

(*XLVIII*) Parmi les Hébreux, comme parmi les Egyptiens & nos anciens Gaulois, les Sacrificateurs étudioient auſſi en Médecine, & celui de tous qui y étoit le plus ſçavant étoit commis pour examiner les Lépreux, qui ſe venoient préſenter, & qui prétendoient être guéris. Il ſortoit pour cet effet de l'enceinte du Temple, parce qu'ils ny pouvoient pas entrer juſqu'à ce qu'il eût jugé qu'ils l'étoient effectivement.

(*XLIX*) C'étoit d'abord deux Moineaux, entre autres choſes, & huit jours après deux Agneaux, ou, ſi le Lépreux étoit pauvre, un ſeul, avec une couple de tourterelles, ou de colombes.

déclare que de tous les Pays du Monde indifféremment, on aura place déſormais au Royaume du Ciel avec Abraham & ſa Famille; & tels, qui le regardent comme leur héritage, ſeront précipités dans les Ténébres de l'Abyme, où habitent les Larmes & la Douleur (1).

Jéſus ſe retira après dans ſon logis; mais toute la Ville s'y rendit auſſi-tôt, pour l'entendre parler. Ceux qui ne pouvoient y entrer, demeuroient devant la porte (2): la Maiſon ne deſempliſſoit plus; & ſes Diſciples, ni lui ne pouvoient pas ſeulement trouver le tems de prendre leur repas (3). Il y avoit, entre autres perſonnes, pluſieurs Phariſiens & Docteurs de la Loi, qui étoient venus exprès de toutes les Provinces voiſines, & il les enſeignoit étant aſſis (4). Comme il guériſſoit toute ſorte d'infirmités, quatre hommes lui apportérent un Paralytique ſur un lit; mais ne pouvant percer la foule qui l'environnoit pour le lui préſenter, ils furent obligés de monter ſur le toit de la Maiſon, pour deſcendre dedans avec le lit le malade, par une ouverture qu'ils y firent. Jéſus, voyant leur Foi, lui dit (5), *Mon Fils, vos Péchés vous ſont remis* (*L*). A ces mots, les Phariſiens & les Docteurs commencérent à murmurer, & à dire entre eux qu'il blaſphémoit, & que nul autre que Dieu ne pouvoit pardonner les péchés. Mais lui qui voyoit dans leur cœur

CITATIONS.

(1) *Cum Abraham, Iſaac & Jacob, Filii autem regni, &c. ibi erit fletus & ſtridor dentium.* Matth. VIII. 11, 12.
(2) *Ita ut non caperet neque ad januam.* Marc. II. 2.
(3) *Ita ut non poſſent neque panem manducare.* Marc. III. 20.
(4) *Et ipſe ſedebat docens.* Luc. V. 17.
(5) *Per tegulas* Luc. V. 19. *Videns fidem illorum dixit paralytico.* Matth. IX. 2.

REMARQUE.

(*L*) C'eſt que les maladies étoient quelquefois parmi les Juifs des punitions de Dieu pour les péchés que la Loi ne puniſſoit pas, ainſi qu'il l'avoit déclaré au XXVIII. Chapitre du Deutéronome. Le Fils de Dieu le déclare auſſi aux II & III. Livres de cette Hiſtoire. C'eſt pourquoi, voulant guérir ici ce Paralytique, il commence en lui pardonnant ſes péchés qui étoient la cauſe de ſon infirmité; & il ajoute enſuite la guériſon de cette infirmité, pour prouver aux Phariſiens la vérité de ce pardon inviſible, par cette Guériſon toute viſible.

(1), voulant confondre leur malice, leur demanda lequel étoit plus facile, ou de dire à cet homme que ſes péchés étoient remis, ou de lui dire de ſe lever & de s'en aller ? *Or, afin que vous ſçachiez*, continua-t-il, *que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés ici-bas* (2), *Je te commande*, dit-il au Paralytique, *de te lever, & d'emporter ton lit.* Le malade obéit à l'inſtant, & le Peuple ſaiſi d'une religieuſe horreur ne ſe laſſoit point de rendre graces à Dieu (3), de ce qu'il avoit donné une ſi grande puiſſance à un homme (4).

Au ſortir de cette maiſon, Jéſus vit en paſſant par la Ville un Publicain, nommé Matthieu, aſſis au lieu où il recevoit les tributs, & lui dit de le ſuivre. Cet homme ſe leva ſur l'heure, & le mena chez lui, où il lui donna un grand Feſtin (5), avec pluſieurs Publicains & autres gens de mauvaiſe vie (6) (*LI*). Les Phariſiens & les Docteurs en furent encore ſcandaliſés. Ils dirent à ſes Diſciples, à quoi ils ſongeoient & leur Maître auſſi,

CITATIONS.

(1) *In cordibus ſuis.* Marc II. 6.
(2) *In terrâ.* ibid. 10.
(3) *Stupor apprehendit omnes, & magnificabant Deum.* Luc. V. 26.
(4) *Qui dedit poteſtatem talem hominibus.* Matth. IX. 8.
(5) *Convivium magnum.* Luc. V. 29.
(6) *Et peccatores.* Matth. IX. 10.

REMARQUE.

(*LI*) Il eſt aiſé de juger par la docilité & l'humilité que le Fils de Dieu loue en eux dans toute cette Hiſtoire, qu'il ne les trouvoit pas ſi méchantes gens que les Phariſiens vouloient faire croire. Mais c'eſt qu'outre la haine de toutes les Nations vaincues pour celles qui les ont ſubjuguées, & le mépris général des Juifs pour tous les autres Peuples, jamais aucun n'eut tant d'horreur qu'eux pour toute ſorte d'Impoſitions. Et puiſque la plûpart ne croyoient pas pouvoir les payer en conſcience, on comprendra facilement à quel point ils devoient haïr ceux qui les exigeoient. C'étoit cette haine, qui leur faiſoit exagérer avec tant d'aigreur les déſordres de la vie des gens d'affaires de ce tems là, peut-être un peu plus voluptueuſe que celle du commun du monde. Les Rabbins ont même dans un Proverbe, dont le ſens eſt, qu'il ne faut jamais s'allier dans une famille où il y a un Publicain, parce qu'il ne ſçauroit dès-là, diſent-ils, y avoir que de fort méchantes gens. On voit par là, que tous les Publicains de Judée n'étoient pas Romains, ni Etrangers, & qu'il y en avoit auſſi de Juifs, comme S. Matthieu & Zachée, quoiqu'ils fuſſent exclus des Choſes ſaintes, qu'il fût défendu de recevoir leur témoignage en jugement, & qu'il y eût quelque infamie à les fréquenter.

de

de manger avec des perſonnes ſi diffamées ? Mais Jéſus les ayant entendus, leur répondit, que c'étoient les malades, qui avoient beſoin de Médecin, & non pas ceux qui ſe portoient bien. *Je ne ſuis pas venu*, leur dit-il, *appeller les Juſtes à la pénitence, mais les Pécheurs.* Sur cette réponſe, des Diſciples de Jean-Baptiſte vinrent lui demander, pourquoi il falloit que les ſiens fiſſent bonne chere, pendant qu'eux paſſoient leur vie dans le Jeûne & dans la Priere (*LII*) ? *Voudriez-vous*, leur dit-il, *que les Amis de l'Epoux fuſſent triſtes pendant qu'il eſt avec eux ? Un tems viendra, qu'il leur ſera ravi* (1), *& qu'ils jeûneront comme vous.*

Il avoit à peine achevé de parler, quand un Chef de la Synagogue (*LIII*), nommé Jaïr, ſe vint jetter à ſes pieds, pour le prier de ſauver la vie à ſa Fille unique, qui ſe mouroit. Jéſus s'étant mis auſſitôt en chemin pour y aller, ſuivi d'un grand nombre de Peuple, une Femme, qui avoit dépenſé tout ſon bien en remédes (2) ſans pouvoir arrêter un Flux de ſang qu'elle avoit depuis douze ans, fit enſorte de toucher par derriere le bord de ſa Robe au travers de la preſſe, perſuadée que c'étoit aſſez pour guérir (3). En effet, elle ſentit à l'inſtant un changement dans toute ſa perſonne, qui ne lui permit pas de douter qu'elle ne le fût (4); & il ſentit auſſi la merveille qu'il avoit opérée (5) Il ſe

CITATIONS.

(1) *Cùm auferetur ab eis.* Matth. IX. 15.
(2) *In Medicos erogaverat omnem ſubſtantiam ſuam.* Luc. VIII. 43.
(3) *Dicebat intra ſe, ſi tetigero, &c.* Matth. IX. 21.
(4) *Senſit corpore quia ſanata eſſet.* Marc. V. 29.
(5) *In ſemetipſo cognoſcens virtutem quæ exierat de illo.* Marc. V. 30.

REMARQUES.

(*LII*) Ils jeûnoient, pour demander à Dieu la liberté de leur Maître, qui étoit en priſon. La Réponſe que le Fils de Dieu leur fait ici, eſt fondée ſur ce que le jeûne ne ſe pratiquoit parmi les Juifs qu'en tems d'adverſité, ou de grand danger; & c'eſt pourquoi ils ne jeûnoient jamais le jour du Sabbat, qui étoit deſtiné à la joïe.

(*LIII*) Ce n'étoit pas un Sacrificateur, ni aucun autre Lévite, mais un Laïque de probité reconnue, dont la fonction étoit de préſider à l'Aſſemblée, de lire & interpréter la Loi au Peuple au defaut des Docteurs, & de faire les Prieres publiques.

tourna pour demander qui l'avoit touché ; & tout le monde s'en défendant, Simon ne peut s'empêcher de lui répondre, *Vous êtes preſque étouffé de la foule* (1), *& vous demandez qui vous touche ?* Néanmoins perſiſtant toujours à dire que quelqu'un l'avoit touché (2), il regarda de tous côtés, comme s'il eût cherché des yeux la perſonne qu'il vouloit connoître (3) ; & alors cette Femme qui ſe crut découverte, vint toute tremblante ſe jetter à ſes pieds (*LIV*) ; & ayant déclaré la vérité (4), *Ma Fille*, lui dit-il, *votre Foi vous a ſauvée : allez en paix.* A ces mots, on vint apporter la nouvelle à Jaïr que la malade étoit morte, & que c'étoit une peine inutile d'y aller (5). Mais Jéſus lui dit de ne deſeſpérer de rien, & qu'il crût ſeulement (6). Les pleurs & les plaintes redoublérent à leur arrivée dans la Maiſon (7) ; & Jéſus ayant dit tout haut, qu'il ne falloit pas s'affliger ſi fort, que la Fille n'étoit pas morte, & qu'elle dormoit, on ſe moqua de lui (8). Il ne laiſſa pas de faire ſortir tout le monde de la Chambre, excepté le Pere & la Mere, & Simon, Jacques, & Jean, qui étoient entrés avec lui. Enſuite il prit la morte par la main, & lui commanda de ſe lever : elle ſe mit à marcher. Il lui fit donner à manger (9), & défendit fortement (10) au Pere &

CITATIONS.

(1) *Turba te comprimunt & affligunt.* Luc. VIII. 45.
(2) *Novi virtutem de me exiiſſe.* ibid. 46.
(3) *Converſus circumſpiciebat videre eam quæ hoc fecerat.* Marc. V. 30.
(4) *Timens & tremens dixit omnem veritatem.* ibid. 32.
(5) *Quid ultrà vexas magiſtrum ?* ibid. 35.
(6) *Noli timere, tantummodò crede.* ibid. 36.
(7) *Flebant & plangebant.* Luc. VIII. 52.
(8) *Deridebant eum.* ibid. 53.
(9) *Dixit dari illi manducare.* Marc. V. 43.
(10) *Vehementer.* ibid.

REMARQUE.

(*LIV*) Parce que, ſelon la Loi, une femme qui perdoit ſon ſang, de quelque maniere que ce fut, étoit cenſée impure, & ſouilloit même tout ce qu'elle touchoit ; & c'eſt pourquoi celle-ci craignoit que le Fils de Dieu ne fût irrité contre elle de ce qu'elle l'avoit touché : mais elle ne ſçavoit pas que toutes les actions ſurnaturelles, tel que fut ſon attouchement par l'effet miraculeux qu'il produiſit en elle, étoient naturellement exceptées de toutes les défenſes cérémoniales.

à la Mere d'en parler ; mais ce fut en vain, & la choſe ſe répandit auſſitôt par tout le Pays.

Le bruit de ces merveilles étant porté juſques dans la priſon de Jean-Baptiſte par ſes Diſciples, il en envoya deux à Jéſus, pour s'en éclaircir pleinement. Ils lui virent faire pluſieurs Miracles en arrivant auprès de lui (1) ; & lui ayant demandé enſuite, s'il n'étoit pas celui qui devoit venir ? *Allez*, leur répondit-il, *rapporter à votre Maître les choſes dont vous êtes témoins* (2). *Les aveugles voient, les ſourds entendent, les lépreux ſont guéris, les morts reſſuſcitent, l'Evangile eſt annoncé aux Pauvres* (*LV*). Après qu'ils furent partis, *Que croyez-vous*, dit-il au Peuple qui le ſuivoit, *que fût cet homme que vous allâtes voir dans le Déſert ? Un Prophête, peut-être ? Oui ſans doute, un Prophête, & plus que Prophête* (3). *Entre les Enfans des hommes il n'y en a jamais eu un plus grand* (4). *Les Publicains, & ceux du Peuple, qui l'ont écouté, ont accompli les Conſeils de Dieu* (5) ; *mais les Phariſiens, qui ont mépriſé ſon baptême, ont rendu vains ces mêmes Conſeils. N'avez-vous jamais remarqué ces Enfans qui jouent des Inſtrumens dans les Places publiques, comment ils ſe plaignent, lorſqu'ils ont pris inutilement toute ſorte de tons pour plaire aux Paſſans ? Le Ciel a le même ſujet de ſe plaindre de vous. JeanBaptiſte eſt venu, ne mangeant, ni buvant. C'eſt un Démon, a-t-on dit auſſi-tôt. Le*

CITATIONS.

(1) *In ipſa hora.* Luc. VII. 21.
(2) *Quæ audiſtis & vidiſtis.* ibid. 22.
(3) *Quid exiſtis in deſertum videre ? Prophetam ? Utique dico vobis : & pluſquam Prophetam.* ibid. 26.
(4) *Inter natos mulierum, &c.* ibid. 28.
(5) *Juſtificaverunt Deum.* ibid. 29.

REMARQUE.

(*LV*) C'eſt pour montrer l'oppoſition de ſon Miniſtere avec celui des Docteurs des Juifs de ce tems-là, qui n'enſeignoient perſonne qu'à prix d'argent, & mépriſoient d'inſtruire le Peuple, juſqu'à avoir inventé un Proverbe qui portoit, que l'eſprit ne ſe repoſoit que ſur le riche. Ils ſe fondoient ſur ce que du tems de leurs aïeux, & de la plus grande gloire de leur Nation, ſes Prophêtes n'étoient preſque jamais envoyés qu'aux Rois.

Universitäts BIBLIOTHECA Ottaviensis

Fils de l'Homme eſt venu, buvant, & mangeant, comme tout le monde. C'eſt un Gourmand & un Ivrogne, qui n'aime que les Publicains, & les gens de mauvaiſe vie (1). *Mais ces différentes voies, que la Sageſſe a priſes en vain pour vous appeller à elle, la juſtifient, & vous condamnent également* (2). A ces mots une Femme élevant ſa voix parmi la foule, s'écria, *Bienheureuſes les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont nourri : Mais plutôt* (3), reprit-il, *heureux ceux qui entendent la Parole de Dieu, & qui la pratiquent.*

Tant de choſes extraordinaires étant venues à la connoiſſance de la Parenté de Jéſus, ſes proches vinrent le chercher, pour ſe ſaiſir de lui, diſant qu'il avoit perdu l'eſprit (4). Le Peuple, au contraire, qui lui vit en même tems guérir un aveugle, qui étoit poſſédé d'un Démon muet, l'admiroit toujours davantage; & l'appelloit fils de David; mais les Phariſiens & les Docteurs commencérent à dire qu'il chaſſoit les Démons au nom de Béelzebut leur Prince (5), dont il étoit lui-même poſſédé (6) (*LVI*). Jéſus ſçachant leur penſée (7), les fit venir en ſa préſence (8),

CITATIONS.

(1) *Conſilium Dei ſpreverunt in ſemetipſos non baptizati ab eo. Cui ergo ſimiles dicam homines generationis iſtius? Pueris ſedentibus in foro & dicentibus, cantavimus vobis tibiis & non ſaltaſtis, Lamentavimus & non ploraſtis... Neque manducans panem, neque bibens vinum, & dicitis damonium habet; venit Filius hominis manducans & bibens, & dicitis: Ecce homo devorator & bibens vinum, amicus Publicanorum & peccatorum.* Luc. VII. 29, 30, 31, 32, 33, 34. *Ecce homo vorax & potator vini.* Matth. XI. 19.

(2) *Et juſtificata eſt Sapientia ab omnibus filiis ſuis.* ibid. 19.

(3) *Quin imò.* Luc. XI. 28.

(4) *Cùm audiſſent ſui exierunt tenere eum, dicebant enim quoniam in furorem verſus eſt.* Marc. III. 21.

(5) *Hic non ejicit damones niſi in Beelſebub Principe damoniorum.* Matth. XII. 24.

(6) *Beelſebub habet.* Marc. III. 22.

(7) *Sciens cogitationes eorum.* Matth. XII. 25.

(8) *Convocatis eis.* Marc. III. 23.

REMARQUE.

(*LVI*) La derniere, & la plus puiſſante invocation de tous les Enchanteurs, étoit celle du Prince des Démons. Ils ne l'employoient jamais qu'a l'extrémité, & quand toutes les autres étoient inutiles; & ils en menaçoient même les Démons par avance pour les obliger d'obéir, comme d'une maniere violente & douloureuſe pour eux de les évoquer. Il y en a des exemples dans Lucain & dans Stace.

& leur dit, *Tout Royaume, où la diviſion ſe met, touche de près à ſa ruine* (1). *Un Démon, dites-vous, en chaſſe un autre: ils ſont donc diviſés entre eux; & ſi je les chaſſe au nom de leur Prince, il ruine lui-même ſon Empire* (2). *Que ſi je les chaſſe par la vertu de l'Eſprit de Dieu, donc le tems du Régne de Dieu eſt arrivé* (3). Or, continua-t-il ſur ce qu'ils l'accuſoient d'être poſſédé de l'Eſprit immonde (4), *je vous déclare qu'il n'y a point de miſéricorde pour le blaſphême contre l'Eſprit de Dieu. Tout le reſte ſera pardonné: même tout ce qu'on dit contre le Fils de l'Homme, & qui ne regarde que lui; mais ce qui regarde auſſi le ſaint Eſprit ne le ſera, ni dans cette Vie, ni dans le Siécle à venir, en ce grand Jour où l'on rendra compte de la moindre parole. Pourquoi attribuez-vous un bon effet à une mauvaiſe cauſe? Que ne jugez-vous de l'Arbre par le Fruit? C'eſt que votre bouche parle de la plénitude de votre cœur; & méchans comme vous êtes, il n'en ſçauroit ſortir rien qui ne vous reſſemble* (5).

Comme il achevoit ce Diſcours, on lui vint dire que ſa Mere & ſes Freres (*LVII*) ne pouvoient percer la foule, pour venir juſqu'à lui, & demandoient à lui parler. *Qui eſt ma Mere*, répon-

CITATIONS.

(1) *Omne regnum in ſeipſum diviſum deſolabitur.* Luc. XI. 17.
(2) *Si Satanas Satanam ejicit adversùs ſe diviſus eſt.* Matth. XII. 26.
(3) *Quomodo ſtabit regnum ejus? Si autem in Spiritu Dei, igitur pervenit in vos regnum Dei.* ibid. 26.
(4) *Quoniam dicebant, Spiritum immundum habet.* Marc. III. 30.
(5) *Aut facite arborem bonam & fructum ejus bonum, aut, &c. Ex fructu arbor cognoſcitur. Quomodo poteſtis bona loqui, cùm ſitis mali, &c.? Malus homo de malo theſauro profert mala.* Matth. XII. 33, 34, 35.

REMARQUE.

(*LVII*) Quelques Peres Grecs ſe ſont imaginés ſans fondement, pour expliquer ce Paſſage que c'étoient des enfans d'un premier mariage de S. Joſeph, faute de ſçavoir que les Hébreux appellent auſſi Freres, les Couſins germains. Ils donnent même ce nom à des Parens en degré beaucoup plus éloigné. On ne ſçait ſi ceux, dont il eſt parlé ici, étoient Enfans d'un Frere de S. Joſeph, ou d'une Sœur de la Vierge; mais il eſt certain par l'Evangile qu'ils étoient quatre, Jacques, Joſeph, Simon, & Jude. Ce Jacques n'eſt pas, comme on voit, le fils de Zébédée, Frere du Diſciple bien-aimé; mais celui qu'on appella le Mineur, qui fut premier Evêque de Jéruſalem, & que les Juifs précipiterent du Pinacle du Temple en bas. Pour Joſeph, on croit que c'eſt celui qui fut propoſé avec Matthias pour remplir la place de Judas: & quant à Simon & Jude, ce ſont les deux Saints Apôtres de ce nom.

dit-il, *& qui ſont mes Freres ?* Et montrant de la main & des yeux ſes Diſciples, & les autres perſonnes qui l'environnoient, *Voici*, dit-il, *ma Mere & mes Freres. Quiconque fait la volonté de mon Pere, qui eſt dans le Ciel, eſt mon Frere, ma Mere, & ma Sœur* (1).

Les Phariſiens, ne ſçachant que répondre aux reproches qu'il leur avoit faits, lui demandérent qu'il leur fît voir quelque prodige dans l'air, pour marque de la vérité de ſa Doctrine. Sur cette propoſition, le Peuple accouroit déja de tous côtés ; mais Jéſus, reprenant la parole, *Cette Nation malheureuſe & corrompue* (2), dit-il, *demande des prodiges. Voici le ſeul qui lui ſera donné. Comme Jonas fut un Signe pour les Ninivites* (3) (*LVIII*), *le Fils de l'Homme eſt un Signe pour vous ; & comme ce Prophête fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la Baleine, le Fils de l'Homme ſera trois jours & trois nuits dans le ſein de la Terre* (4). *Ces mêmes Ninivites s'éleveront contre vous au jour du Jugement, & vous condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la voix de Jonas : Et qu'étoit Jonas, en comparaiſon du Fils de l'Homme* (5) *? La Reine du Midi s'élevera contre vous, & vous condamnera comme eux dans ce grand Jour, parce qu'elle vint des extrémités de la Terre, pour admirer la Sageſſe de Salomon : Et celui qui vous parle eſt plus grand que Salomon* (6).

Ce même jour, il ſortit de la Ville, & s'en alla ſur le bord

CITATIONS.

(1) *Et ſoror.* Matth. XII. 50.
(2) *Generatio hæc nequam.* Luc. XI. 29. *Mala & adultera.* Matth. XII. 39.
(3) *Signum quærit, & ſignum non dabitur ei niſi ſignum Jonæ Prophetæ, &c.* ibid. 39.
(4) *In corde terræ.* ibid. 40.
(5) *Ad prædicationem Jonæ, & ecce pluſquam Jonas hic.* ibid. 41.
(6) *A finibus terræ audire ſapientiam Salomonis, & ecce pluſquam Salomon hic.* Matth. XII. 42.

REMARQUE.

(*LVIII*) C'eſt une Hiſtoire célébre dans le Vieux Teſtament, d'un Prophête, qui, allant de la part de Dieu menacer les Habitans de Ninive, Capitale du Royaume d'Aſſyrie, d'une deſtruction entiere, s'ils ne faiſoient pénitence, fut englouti par une Baleine en paſſant la Mer.

de la Mer. Outre ſes Diſciples, il y avoit en ce tems parmi le Peuple qui le ſuivoit quelques Femmes, qui ne le quittoient point auſſi, & qui contribuoient de leurs biens à ſa ſubſiſtance (1). Les principales étoient Marie Magdeléne, qu'il avoit délivrée de ſept Démons, & la Femme de l'Œconôme d'Hérode. Le nombre des malades, qui venoient à lui de toutes parts, devint ſi grand, & ils ſe preſſoient ſi fort pour le toucher, parce que tous ceux qui le touchoient étoient guéris, qu'en étant accablé, il fut contraint de monter, comme il avoit deja fait une autre fois, dans une Barque, d'où il prêcha au Peuple qui reſta ſur le bord. *Un jour*, leur dit-il, entre autres choſes, *un Laboureur étant allé ſemer, une partie du Grain qu'il jetta, tomba dans le Chemin qui bordoit ſon Champ, & fut perdu : les Paſſans le foulérent aux pieds. Quelqu'autre partie, étant tombée en des lieux où il y avoit beaucoup de pierres & peu de terre, pouſſa d'abord ; mais faute d'humidité, elle ne prit pas aſſez de racine pour réſiſter à l'ardeur du Soleil : elle fut deſſéchée au premier beau jour* (2). *Une autre partie encore tomba parmi des Epines, qui croiſſant en même tems, mais bien plus vite & plus touffues que le Grain, l'étoufférent bientôt* (3). *Le reſte tomba ſur de la bonne terre, & le Grain multiplia juſqu'à rendre cent pour un. Ceux qui doivent m'entendre, m'entendront* (4).

Depuis ces Diſcours, ſes Diſciples, étant en particulier avec lui, lui demandérent l'explication, & pourquoi il parloit ainſi à ce Peuple en Paraboles ? *C'eſt*, dit-il, *qu'il ne leur a pas été donné de connoître les Myſtéres comme à vous* (5). *Je leur parle en Figure, ainſi qu'il a été prophétiſé, afin qu'ils ne conçoivent pas ce qu'ils voient, qu'ils ne comprennent point ce qu'ils entendent, qu'ils ne ſe*

CITATIONS.

(1) *Quæ miniſtrabant ei de facultatibus ſuis.* Luc. VIII. 3.
(2) *Quia non habebant altitudinem terræ, ſole autem orto æſtuaverunt.* Matth. XIII. 5, 6.
(3) *Simul exortæ ſpinæ ſuffocaverunt.* ibid. 7.
(4) *Qui habet aures audiendi audiat.* ibid. 9.
(5) *Vobis datum eſt noſſe myſteria regni cœlorum ; illis autem non eſt datum.* ibid. 11.

convertiſſent point, & qu'ils ne reçoivent pas miſéricorde (1); *car leur cœur eſt endurci, ils ont trop négligé de prêter l'oreille, ils ont fermé les yeux* (2). *Pour vous, vous êtes heureux : Je vous aſſure que beaucoup de Prophêtes & de Juſtes ont ſouhaité en vain de voir ce que vous voyez, & d'entendre ce que vous entendez* (3). *Mais*, pourſuivit-il, *Si vous ne comprenez pas cette Parabole, comment en comprendrez-vous d'autres ? Le Grain, c'eſt la Parole de Dieu. Ce qui tombe dans le chemin repréſente le commun des hommes, qui ne l'entendent que par occaſion & comme en paſſant : elle ne ſçauroit leur profiter. D'autres* (*c'eſt le Grain qui tombe parmi les pierres, qui pouſſe d'abord & ſeche auſſitôt après*) *écoutent la Parole avec joie ; mais faute de l'approfondir, les moindres peines qu'elle leur cauſe l'effacent de leur mémoire* (4). *Il y en a encore,* (*& ils ſont figurés par le Grain qui tombe parmi les épines,*) *qui le reçoivent même dans le cœur ; mais elle y eſt bientôt diſſipée parmi un nombre infini de Semences contraires* (5), *l'ambition, l'avarice, la volupté, qui y croiſſent & y fructifient tous les jours. Les derniers ſont ceux qui l'écoutent, la méditent, ſouffrent avec joie les tribulations où elle les expoſe, pour en recueillir abondamment les Fruits ; & c'eſt le Grain qui tombe dans la bonne terre.*

Il prit enſuite le chemin de la Ville de Naïm. Comme il étoit près d'y entrer, il rencontra une grande foule de monde qui en ſortoit (6), & remarqua entre autres perſonnes une Femme veuve qui paroiſſoit fort affligée. C'étoit ſon Fils unique qu'on portoit en terre. Elle fit pitié à Jéſus, & il lui dit de ſe conſoler (7). Puis il s'approcha du Cercueil, & ceux qui le portoient

CITATIONS.

(1) *Ut videntes non videant & audientes non intelligant ; ne quando convertantur, & dimittantur eis peccata.* Marc. IV. 12.
(2) *Incraſſatum eſt enim cor populi hujus & auribus graviter audierunt & oculos clauſerunt.* Matth. XIII. 15.
(3) *Veſtri autem beati oculi quia vident, &c.* ibid. 16.
(4) *Continuò cum gaudio accipit, at non habet radicem*, ibid. 20, 21.
(5) *A ſollicitudinibus concupiſcentiæ.* Luc. VIII. 14.
(6) *Turba civitatis multa.* Luc. VII. 12.
(7) *Miſericordiâ motus ſuper eam, dixit illi : Noli flere.* ibid. 13.

s'étant

s'étant arrêtés, *Jeune Homme*, dit-il en mettant la main dessus, *je te commande de te lever.* Aussitôt, le mort s'étant levé à demi (1), se mit à parler, & Jésus le rendit à sa Mere. Tous les assistans furent saisis de frayeur (2) & se disoient les uns aux autres : *Un grand Prophête paroît parmi nous* (3), *le Seigneur a visité son Peuple.*

De Naïm, il s'en alla à Nazareth sa Patrie, où il avoit été élevé (4). Au premier Jour de Sabbat, il entra selon sa coutume dans la Synagogue. On lui présenta le Livre du Prophête Isaïe, & il tomba à l'ouverture sur ces mots : *L'Esprit du Seigneur demeure dans moi ; il m'a rempli de son Onction : il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux Pauvres, guérir les cœurs contrits, annoncer la Liberté aux Captifs, la Lumiere à ceux qui sont aveuglés, publier le tems des miséricordes* (5). Après qu'il eut achevé de lire, il ferma le Livre, le rendit, s'assit (6) ; & tout le monde ayant les yeux attachés sur lui, il leur dit, qu'ils voyoient l'accomplissement de cette Prophétie. Puis il se mit à les enseigner. Plusieurs rendoient témoignage à l'excellence de sa Doctrine. Ils admiroient sur-tout le charme qui étoit attaché à ses paroles. *Mais*, disoient-ils, *d'où lui est venu cette Science & ce Pouvoir ? N'est-ce pas ce Charpentier, Fils de Joseph le Charpentier ; & Marie sa Mere & toute sa Parenté n'est-elle pas parmi nous* (7) ? Ils ne pouvoient comprendre qu'il fût devenu en si peu de tems si différent de ce qu'ils l'avoient vu toute sa vie (8). Leur incrédulité fut en quelque façon plus forte

CITATIONS.

(1) *Adolescens, tibi dico, Surge ; & resedit qui erat mortuus.* Luc. VII. 14.
(2) *Accipit omnes timor.* ibid. 16.
(3) *Surrexit in nobis.* ibid.
(4) *Ubi erat nutritus.* Luc. IV. 16.
(5) *Spiritus Domini super me propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem & cæcis visum, prædicare annum Domini acceptum & diem retributionis.* ibid. 18, 19.
(6) *Et cùm plicuisset librum, reddidit Ministro, &c.* ibid. 20.
(7) *Mirabantur in verbis gratiæ, quæ procedebant de ore ipsius.* Luc. IV. 22. *Unde huic sapientia hæc & virtutes ?* Marc. VI. 2. 22. *Nonne hic est Faber ?* ibid. 3. *Fabri filius, &c.* Matth. XIII 55.
(8) *Scandalisabantur in eo.* ibid. 57.

que ſa puiſſance (1) : il en étoit comme étonné lui-même (2), & il n'y guérit qu'un fort petit nombre de malades. *Vous me demanderez peut-être*, leur diſoit-il, *pourquoi je ne fais pas d'auſſi grandes choſes ici, que j'en ai faites à Capharnaüm ? C'eſt que nul Prophète ne réuſſit dans ſon Pays* (3). *Lorſque du tems d'Elie le Ciel pendant plus de trois ans devint un Ciel d'airain pour vos Peres* (4), *& qu'Iſraël fut frapé d'une Famine ſi extraordinaire, combien d'Hébreux avoient beſoin du ſecours miraculeux de ce Prophète ? Cependant, il ne fut envoyé qu'à une Femme Païenne au fond de la Phénicie* (*LIX*), *pour la ſoulager toute ſeule dans cette commune miſére. N'y avoit-il point auſſi de Lépreux dans Iſraël, quand ſon Diſciple guérit Naaman le Syrien* (*LX*) ? Jéſus n'eut pas beſoin de s'expliquer plus clairement : ils comprirent d'abord qu'il leur reprochoit le mépris qu'ils avoient pour lui, à cauſe qu'il étoit de leur Ville, & qu'il ne les jugeoit pas dignes de voir les merveilles qu'il pouvoit faire. Ils ſe levérent auſſi-tôt, tranſportés de colére : ils le chaſſérent de la Synagogue, & le menérent au ſommet de la Montagne où la Ville étoit bâtie, pour le précipiter ; mais leur rage fut confondue par ſa Puiſſance ; il paſſa au milieu de ces furieux, & ſortit de ce Pays (5).

CITATIONS.

(1) *Non poterat virtutem ullam facere propter incredulitatem.* Marc. VI. 5.
(2) *Mirabatur.* ibid. 6.
(3) *Nemo Propheta acceptus in patriâ ſuâ.* Luc. IV. 24.
(4) *Quandò clauſum eſt Cœlum.* ibid. 25.
(5) *Repleti ſunt irâ, &c. Surrexerunt, ejecerunt, duxerunt ut præcipitarent eum. Ipſe autem tranſiens per medium illorum, ibat.* ibid. 29, 30.

REMARQUES.

(*LIX*) Elle étoit veuve, & le Lieu, où elle demeuroit s'appelloit Sarepte. La maniere dont Elie la ſecourut fut de multiplier miraculeuſement un peu de Farine & d'Huile qu'elle avoit, tant qu'il y eut de quoi les nourrir, elle, ſa Famille, & le Prophète, juſqu'à la fin de la Famine.

(*LX*) C'eſt le Prophète Eliſée, & ce Naaman étoit Général d'Armée du Roi de Syrie. La maniere de le guérir fut de le faire plonger ſept fois dans le Jourdain.

LA VIE
DE
JÉSUS-CHRIST.

LIVRE SECOND.

CEPENDANT, le Jour de la Naiſſance d'Hérode étant venu (1), il fit un Feſtin magnifique aux plus grands Seigneurs, & aux principaux Officiers de ſon Etat (2). Une Fille de cette Hérodiade (3), qu'il avoit ôtée à ſon Frere, y vint danſer pour honorer la Fête (*LXI*), & elle le fit de ſi bonne grace qu'Hérode, tranſporté de plaiſir, lui dit de demander ce qu'elle voudroit, jurant qu'il lui donneroit, fût-ce la moitié de la Galilée (4). Cette Fille, inſtruite par ſa Mere, ayant mieux aimé la Tête de Jean-Baptiſte, Hérode en fut affligé, & ſe repentit d'avoir juré, mais ſon ſerment étoit trop ſolemnel, pour s'en dédire ; & il ne vouloit pas auſſi déſobliger

CITATIONS.

(1) *Cùm dies opportunus accidiſſet natalis Herodis.* Marc. VI. 21.
(2) *Principibus, & tribunis, & primis Galilææ.* ibid.
(3) *Filia ipſius Herodiadis.* ibid. 22.
(4) *Licèt dimidium regni mei.* ibid. 23.

REMARQUE.

(*LXI*) Il n'y a d'extraordinaire en ce Fait que la qualité de la Danſeuſe, qui étoit Fille du premier Mari de ſa Mere. Du reſte, c'étoit une coutume ordinaire parmi les Anciens de mêler la Danſe aux Feſtins.

cette jeune perſonne (1). Un Garde apporta bientôt dans un Baſſin ce qu'elle ſouhaitoit, & elle en fit préſent à ſa Mere.

Les Diſciples du mort, l'ayant ſçu, vinrent prendre ſon Corps pour lui rendre le dernier devoir, & en furent porter la nouvelle à Jéſus. Il inſtruiſoit les ſiens, pour les envoyer prêcher en ſon Nom. Il en avoit choiſi douze, qu'il nomma Apôtres (*LXII*), & il leur donna le pouvoir de guérir les malades, de chaſſer les Démons, & de reſſuſciter les Morts. C'étoit Simon, à qui il avoit donné le nom de Pierre; André ſon Frere, qui le lui avoit fait connoître; les deux Fils de Zébédée, Jacques & Jean, qu'il avoit trouvé pêchans avec eux; Philippe de Betſaïde, qui lui avoit amené Nathanaël; le Publicain Matthieu; un autre Jacques; & un autre Simon: & les derniers s'appelloient Barthelemi, Thadée, Thomas, & Judas. *Vous êtes*, leur dit-il, *la Lumiere du Monde. Il faut que vos bonnes œuvres éclatent devant les hommes, afin qu'ils en donnent gloire à votre Pere qui eſt dans le Ciel. Néanmoins, n'allez point parmi les Païens* (2), *ni dans les Villes des Samaritains. Quand vous entrerez dans quelque Maiſon, ſouhaitez que la Paix y entre en même tems que vous. Votre ſouhait ſera exaucé, ſi cette maiſon en eſt digne; ſinon, ce que vous lui ſouhaiterez, vous arrivera* (3); *Ceux qui vous recevront, me recevront, & ils recevront encore celui qui m'a envoyé. Qui reçoit le Prophête, ou le Juſte, mérite autant que lui* (4). *Un verre d'eau, donné pour l'amour de moi, ne ſera*

CITATIONS.

(1) *Noluit eam contriſtare.* Marc. VI. 26. (2) *In viam gentium.* Matth. X. 5.
(3) *Intrantes autem in domum ſalutate eam, dicentes: Pax huic domui, & ſi quidem fuerit domus illa digna, veniet pax veſtra ſuper eam: ſi autem non fuerit digna, pax veſtra revertetur ad vos.* ibid. 12, 13.
(4) *Qui recipit Prophetam, mercedem Prophetæ accipiet.* ibid. 41.

REMARQUE.

(*LXII*) Le mot Hébreu, qui répond à celui-ci, ſignifioit anciennement, parmi les Juifs, ceux qui recevoient les Décimes & les autres Offrandes de pareille qualité, pour les porter aux Lévites à qui elles appartenoient. Du reſte, ce mot eſt pur Grec, & il exprime parfaitement en cette Langue le ſens du mot Syriaque, dont Notre Seigneur ſe ſervit; & tous deux ſignifient proprement l'Envoyé d'une Communauté, qui a quelque commiſſion au-deſſus d'un ſimple Meſſager.

pas ſans récompenſe (1). *Que ſi l'on refuſe quelque part de vous recevoir, ou qu'on ne veuille pas vous écouter, ſortez incontinent, & ſecouez la pouſſiere de vos pieds* (*LXIII*) *quand vous ſerez dehors, pour ſervir de témoignage contre ceux qui vous auront rejettés* (2). *Je vous aſſure que Sodome & Gomorrhe ſeront traitées plus doucement qu'eux au dernier Jour* (3). *Je vous envoie comme des Brebis au milieu des Loups. Si l'on vous perſécute dans une Ville, retirez-vous dans une autre : votre vie ne ſera pas ſi longue, que vous en puiſſiez voir beaucoup. Défiez-vous des hommes* (4). *Le Diſciple n'eſt pas plus grand que le Maître, ni l'Eſclave, que le Seigneur ; & s'ils ont oſé appeller Beelzebut le Pere de Famille, que ne diront-ils pas de ſes Serviteurs* (5) ? *Ils feront des complots pour vous livrer à vos ennemis. Ils vous maltraiteront dans leurs Aſſemblées* (6). *Vous ſerez traînés d'un Tribunal à l'autre, du Magiſtrat au Prince ; & vous me rendrez témoignage aux yeux des Nations. Ne ſoyez point en peine* (7) *de ce que vous direz alors. Il vous ſera donné à l'heure même* (8) *de répondre ; car ce ne ſera pas vous qui parlerez ; c'eſt l'Eſprit de votre Pere qui parlera par votre bouche. Je vous donnerai une Sageſſe & une Eloquence qui confondra vos plus grands ennemis* (9). *Vous publierez à la clarté du Soleil ce que je vous enſeigne en ſecret* (10) ; *vous prêcherez ſur les*

CITATIONS.

(1) *Calicem aquæ frigidæ non perdet mercedem ſuam.* Matth. X. 42.
(2) *In teſtimonium ſupra illos.* Luc. IX. 5.
(3) *Tolerabilius erit Terræ Sodomorum, &c.* Matth. X. 15.
(4) *Cavete ab hominibus.* ibid. 17.
(5) *Quantò magis domeſticos ejus ?* ibid. 25.
(6) *Tradent vos in conciliis.* ibid. 17.
(7) *Nolite cogitare.* ibid. 19.
(8) *In illâ horâ.* ibid.
(9) *Qui loquitur in vobis.* ibid. 20. *Dabo vobis os & ſapientiam, cui non poterunt contradicere, neque reſiſtere, &c.* Luc. XXI. 15.
(10) *Quod dico vobis in tenebris.* Matth. X. 27.

REMARQUE.

(*LXIII*) C'eſt un Hébraïſme, pour ſignifier qu'ils ne voudroient pas garder la moindre choſe d'eux en les quittant, non plus de leur terre que de leur air : de même qu'en un ſens contraire, & en ſigne de reſpect & de reconnoiſſance ; Naaman emporta de la terre de Judée avec lui en s'en retournant à ſon Pays, après qu'il eut été guéri par le Prophête Eliſée.

toits ce que je vous dis à l'oreille : & ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; craignez plutôt celui qui peut précipiter le corps & l'ame dans le lieu des tourmens. Il ne ſçauroit pourtant vous arriver rien ici bas que par la diſpoſition de votre Pere : il ſçait juſqu'au nombre des cheveux de votre tête ; & il les a comptés (1). *Mais enfin, il faut renoncer à ſoi-même* (2), *ſi l'on veut me ſuivre. Je ne reconnoîtrai devant lui pour être à moi, que ceux qui m'auront reconnu devant les hommes* (3). *En vain vous aurez ſouffert longtems leurs mauvais traitemens, ſi votre fermeté n'eſt à toute épreuve. Si vous ne perſeverez juſqu'à la fin, vous n'en aurez aucune récompenſe. Quiconque abandonne le ſoin de ma Gloire, pour conſerver ſa vie, périra ; & qui la perd pour moi, ne la perdra jamais* (4). *Mais de même qu'un Maître n'eſt jamais obligé à ſon Eſclave, quelque fidélement qu'il en ſoit ſervi, auſſi quand vous aurez fait tout ce que je vous commande, dites encore que vous êtes des Serviteurs inutiles, que vous n'avez fait que ce que vous deviez. Au reſte ne penſez pas que je ſois venu établir la Paix ſur la Terre* (5) : *c'eſt plutôt la Diviſion, que j'y ſuis venu ſemer* (6). *N'y eût-il que cinq perſonnes dans une maiſon, trois ſe ligueront contre les deux autres* (7). *Vous verrez des Freres s'accuſer & ſe livrer l'un l'autre à la mort à cauſe de mon nom, les Peres perſécuter leurs Enfans, les Serviteurs s'élever contre leurs Maîtres* (8). *On verra la Fille ſe ſéparer de ſa Mere pour me ſuivre, la Bru de la Famille de ſon Mari, le Fils abandonner ſa Maiſon paternelle ; car quiconque aime qui que ce ſoit plus que moi n'eſt pas digne de moi. Je ſuis venu, encore une fois,*

CITATIONS.

(1) *Sine Patre veſtro ; veſtri autem capilli capitis omnes numerati ſunt.* Luc. XXI. 29, 30.

(2) *Abneget ſemetipſum.* Luc. IX. 23.

(3) *Omnis qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.* ibid. 32.

(4) *Qui invenit animam ſuam, perdet illam, & qui perdiderit propter me, inveniet illam.* Matth. X. 39.

(5) *Nolite arbitrari quia pacem veni mittere in terram.* ibid. 34.

(6) *Non dico vobis, ſed ſeparationem.* Luc. XII. 51.

(7) *Erunt enim ex hoc quinque in domo unâ diviſi tres in duos & duo in tres.* ibid. 52.

(8) *Inimici hominis domeſtici ejus.* Matth. X. 36.

apporter le Feu dans le monde, & que prétens-je, ſinon qu'il s'allume? Je dois moi-même être plongé dans un bain de mon Sang, & rien ne peut exprimer ce que l'impatience que j'en ai me fait ſouffrir (1). Ce Diſcours achevé, ſes Diſciples ſe ſéparérent de lui, pour ſe répandre dans les Contrées voiſines, comme il leur avoit ordonné. Ils parcoururent en peu de tems la plupart des Villes & Bourgades du Pays. Ils prêchérent par-tout la pénitence, guérirent un grand nombre de malades, & chaſſérent beaucoup de Démons.

Cependant le tems de la Fête des Juifs étant arrivé, il s'en alla à Jéruſalem. Près d'une des Portes de la Ville, qu'on appelloit la Porte du Troupeau, & non loin du Temple, il y avoit une Piſcine (*LXIV*) environnée de cinq Portiques qui étoient remplis de toute ſorte de malades. On appelloit ce Lieu d'un nom qui ſignifie; *Maiſon de Miſéricorde*, parce qu'un Ange y deſcendoit quelquefois, & que le premier de ces Miſérables, qui entroit dans l'Eau de cette Piſcine après que l'Ange l'avoit troublée (2), étoit guéri infailliblement. Jéſus en vit un entre autres, qui languiſſoit d'un mal incurable depuis trente-huit ans, & lui demanda, s'il ne vouloit pas guérir? Il répondit qu'il n'avoit perſonne pour l'aider à deſcendre dans l'Eau quand le Miracle ſe faiſoit, & que quelque autre y étoit toujours plutôt que lui. Alors Jéſus lui dit de ſe lever, de prendre ſon lit, & de s'en aller; & après lui avoir parlé ainſi, il ſe perdit lui-même parmi la foule (3). Cet

CITATIONS.

(1) *Ignem veni mittere in terram, & quid volo niſi ut accendatur? Baptiſmo habeo baptiſari, & quomodo coarctor uſque dum perficiatur.* Luc. XII. 49, 50.
(2) *Turbabat aquam* Joan. V. 4.
(3) *Declinavit à turbâ conſtitutâ in loco.* ibid. 13.

REMARQUE.

(*LXIV*) C'étoit une eſpéce de réſervoir d'eau de pluie qui ſervoit à abbreuver les victimes, qui entroient d'ordinaire dans la Ville par la Porte voiſine, & à les laver avant qu'on les ſacrifiât. Au reſte, on ne ſçait ſi ce Miracle ſe faiſoit ſouvent: on croit ſeulement, que c'étoit vers la Pâque.

homme ſe leva à l'inſtant ; & comme il vouloit auſſi emporter ſon lit, les Juifs lui dirent qu'il ne lui étoit pas permis, parce que c'étoit Jour de Sabbat (*LXV*). Il s'excuſa ſur ce que celui qui l'avoit guéri le lui avoit ordonné. On lui demanda qui c'étoit, & il ne ſçut que répondre ; car il ne le connoiſſoit pas. Mais depuis, Jéſus l'ayant rencontré dans le Temple, lui dit de ſe convertir, puiſqu'il étoit guéri, de peur qu'il ne lui arrivât quelque choſe de pis (1) ; & cet homme l'ayant reconnu s'informa de ſon nom, & le fut rapporter aux Juifs. Ils réſolurent de tuer Jéſus, plutôt que de ſouffrir davantage qu'il fît ces choſes le Jour du Sabbat. *Mon Pere*, leur dit-il, *ne ceſſe jamais d'agir, & je fais comme lui* (2). Mais ce Diſcours ne fit que les irriter encore plus, voyant qu'il parloit de Dieu comme de ſon Pere (3), & qu'il ſe faiſoit égal à lui. *Je vous le dis en vérité*, continuoit-il toujours, *le Fils ne peut rien de lui-même, rien que ce qu'il voit faire au Pere ; car le Pere, qui aime le Fils, lui montre tout ce qu'il fait. Il lui montrera encore de plus grandes choſes, & vous ſerez forcés de l'admirer. Si j'étois ſeul qui parlaſſe de moi comme j'en parle, vous ne ſeriez pas obligés de me croire : mais un autre en a porté témoignage. Vous avez envoyé vers Jean-Baptiſte, & vous ſçavez qu'il a rendu gloire à la Vérité.*

CITATIONS.

(1) *Ecce ſanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* Joan. V. 14.

(2) *Pater meus uſquemodo operatur & ego operor.* ibid. 17.

(3) *Patrem ſuum dicebat Deum.* ibid. 18.

REMARQUE.

(*LXV*) Du tems de Moïſe, un Juif étant allé querir du bois un Jour de Sabbat, Dieu commanda qu'il fût lapidé. Il n'étoit pas permis d'aller ces jours-là plus loin de deux mille coudées, c'eſt-à-dire, environ demi-lieue de France. Juſques-là, c'étoit promenade : mais au-delà ç'auroit été voyage ; & il étoit défendu de voyager. On peut juger par ce ſeul exemple de la rigueur avec laquelle on obſervoit le repos commandé dans ce jour. Cette rigueur ſouffrit de tems en tems diverſes modérations ; mais elles ne furent jamais généralement approuvées. La plus conſidérable fut que du tems des Machabées on déclara qu'il étoit permis de ſe défendre contre l'ennemi le jour du Sabbat. Cependant Jéruſalem fut depuis priſe deux fois à pareil jour, parce que les Juifs n'oſérent pas ſe mettre en défenſe.

Ce

Ce n'eſt pas que je me fonde ſur l'Autorité d'un homme ; & ſi je m'en ſers, c'eſt pour m'accommoder à vos ſentimens, & parce que vous y déférez. Car pour moi, je me fonde ſur une Autorité bien plus grande que la ſienne. Ce ſont les œuvres que mon Pere m'a donné à faire, & qui me rendent témoignage : Et, parce qu'il ne vous parle pas comme autrefois du milieu des éclairs, vous ne vous ſouvenez plus de ſes promeſſes, & vous ne croyez pas celui qu'il a envoyé pour les accomplir. Examinez vos Ecritures: vous y trouverez qui je ſuis. Mais je vous connois : l'Amour de Dieu n'habite point dans vous ; & au même tems que vous me rejettez, moi, qui viens au nom de mon Pere, qu'un autre vienne en ſon propre nom, vous le recevrez. Ne penſez pas pourtant, que ce ſoit moi, qui vous accuſera devant lui : ce ſera Moïſe même, en qui vous dites que vous eſpérez ; car ſi vous le croyiez, vous me croiriez, puiſque c'eſt de moi qu'il a parlé. Mais puiſque vous ne croyez pas à ſes Ecrits, comment croiriez-vous à mes paroles (1)?

Après que la Fête fut finie, il reprit le chemin de Galilée, & ſes Diſciples l'ayant rejoint lui rendirent compte de ce qu'ils avoient fait. Entre autres choſes, Jean lui dit qu'ils avoient trouvé un homme qui chaſſoit comme eux les Démons en ſon nom ; mais qu'ils lui avoient défendu de continuer à le faire, parce qu'il n'alloit pas avec eux (2). Jéſus répondit qu'ils ne devoient pas lui défendre ; *car*, ajouta-t-il, *quiconque n'eſt pas contre vous*

CITATIONS.

(1) *Amen dico vobis, Non poteſt Filius à ſe facere quidquam niſi quod viderit Patrem facientem. Pater enim diligit filium, & omnia demonſtrat ei quæ ipſe facit, & majora his demonſtrabit ei opera, ut vos miremini. Si ego teſtimonium perhibeo de me ipſo, teſtimonium meum non eſt verum : alius eſt qui teſtimonium perhibuit veritati. Ego autem non ab homine teſtimonium accipio, ſed hæc dico ut vos ſalvi ſitis. Ego autem habeo teſtimonium majus Joanne ; opera enim quæ mihi dedit pater ut perficiam ea, ipſa opera quæ ego facio teſtimonium perhibent de me : neque vocem ejus unquam audiſtis, neque ſpeciem ejus vidiſtis, & verbum ejus non habetis in vobis manens ; quia quem miſit ille, huic vos non creditis. Scrutamini Scripturas : illæ ſunt quæ teſtimonium perhibent de me ; ſed cognovi vos quia dilectionem Dei non habetis in vobis. Ego veni in nomine Patris mei, & non accipitis me : ſi alius venerit in nomine ſuo, illum accipietis. Nolite putare quia ego accuſaturus ſim vos apud Patrem : eſt qui accuſat vos Moïſes, in quo vos ſperatis ; ſi enim crederetis Moïſi, crederetis & mihi, de me enim ille ſcripſit, ſi autem illius litteris non creditis, quomodo verbis meis credetis ?* Joan. V. 19, 20, 31, 34, 36, 37, 38, 39, 42, 45, 46, 47.

(2) *Prohibuimus eum, quia non ſequitur nobiſcum* Luc. IX 49.

eſt pour vous (1). En ce tems, Hérode, ayant ouï parler des choſes extraordinaires que Jéſus faiſoit, ne ſçavoit qu'en penſer (2) ni qui ce pouvoit être. *J'ai fait mourir*, diſoit-il, *Jean-Baptiſte : ſeroit-il reſſuſcité ?* Mais qui que ce fût, il ſouhaitoit paſſionnément de le voir, & il donna charge qu'on le cherchât pour le lui amener. Jéſus, ayant appris cette nouvelle à ſon retour de Jéruſalem en Galilée, traverſa le Lac de Tibériade avec ſes Diſciples, & ſe retira dans le déſert de Betſaïde, au lieu de retourner à Capharnaüm, ſa demeure ordinaire. Le Peuple, qui l'avoit déja rejoint, l'ayant vu s'embarquer, fit le tour du Lac à pied (3), & arriva plutôt que lui au lieu où il devoit aborder. Il fut touché de compaſſion (4) à leur rencontre ; & voyant qu'ils étoient comme un Troupeau ſans Paſteur, *La Moiſſon eſt grande*, dit il à ſes Diſciples, *& il y a bien peu d'Ouvriers ; mais priez le Maître du Champ qu'il daigne en envoyer.* Enſuite, il leur parla quelque tems des choſes du Ciel, & guérit les malades qui ſe trouvérent parmi eux. La nuit approchoit, & les Diſciples voyant qu'il ne ſongeoit point à renvoyer ces gens, lui demandérent ce qu'il en vouloit faire dans ce déſert, & s'il ne vouloit pas les envoyer chercher à manger dans les prochains Villages, pendant qu'il étoit encore jour ? *Pourquoi les renvoyer ?* répondit-il. *Ne leur donnerez-vous pas bien à manger ici* (5) *?* *Oui*, dirent-ils, ne connoiſſant pas qu'il vouloit les éprouver (6), *ſi nous avions pour deux cents deniers de Pain* (*LXVI*). A cette réponſe, il ſe

CITATIONS.

(1) *Qui enim non eſt adversùm vos, pro vobis eſt.* Luc. IX. 50.
(2) *Hæſitabat* ibid. 7.
(3) *Pedeſtres concurrerunt illuc, & prævenerunt eos.* Marc. VI. 33.
(4) *Miſertus eſt.* ibid. 34.
(5) *Non habent neceſſe ire, date illis vos manducare.* Matth. XIV. 16.
(6) *Dicebat tentans eum.* Joan. VI. 16.

REMARQUE.

(*LXVI*) Chacun valoit ſept à huit ſols de notre Monnoie. On peut ſupputer là-deſſus ; c'eſt environ vingt-cinq écus.

mit à conſidérer la quantité effroyable de Peuple qu'il y avoit, comme s'il ne l'eût point encore remarqué, & qu'il n'eût pas ſçu ce qu'il vouloit faire (1). Après, il demanda à Philippe où ils prendroient tant d'argent ? & Philippe lui ayant répondu, que pour peu qu'on voulût donner à chacun, cette ſomme même ne ſuffiroit pas. *Voyez un peu*, leur dit-il, *s'il n'y a perſonne parmi eux qui ait quelque choſe à manger. Il y a bien ici*, dit André, *un petit garçon qui a cinq pains d'orge & deux poiſſons ; mais qu'eſt-ce que cela pour cinq mille perſonnes (2) ? Apportez-les ici*, reprit-il, *& faites aſſeoir tout le monde ſur l'herbe en différentes troupes.* Alors, il prit ces pains & ces poiſſons ; & levant les yeux au Ciel, il les bénit, les rompit, & en donna à ſes Diſciples pour diſtribuer au Peuple tant qu'on en voulut. Quand tout le monde fut raſſaſié, il leur dit de ne pas laiſſer perdre ce qui reſtoit ; & ils en remplirent encore douze Corbeilles (*LXVII*). Il avoit déja raſſaſié une autre fois de la même maniere plus de quatre mille perſonnes, avec ſept pains & quelques petits poiſſons. Le Peuple fut ſi charmé de ce miracle, qu'il réſolut de ſe ſaiſir de lui, & de l'enlever, pour le faire Roi (3) ; mais ayant connu ce deſſein, il obligea ſes Diſciples à s'embarquer ſur le champ (4), & leur dit de l'aller attendre à une Ville qu'il leur marqua de l'autre côté du Lac. Il crut que demeurant ſeul, il lui ſeroit plus

CITATIONS.

(1) *Cum ſublevaſſet ergo oculos Jeſus & vidiſſet quia multitudo maxima venit ad eum, ipſe enim ſciebat quid eſſet facturus.* Joan. VI. 6. 7.

(2) *Sed hæc quid inter tantos ?* ibid. 9.

(3) *Cùm cognoviſſet quia venturi eſſent ut raperent eum & facerent eum regem.* ibid. 15.

(4) *Statim coëgit diſcipulos.* Marc. VI. 45. *Donec dimitteret turbas.* Matth. VI. 21.

REMARQUE.

(*LXVII*) Les Juifs avoient coutume d'en porter toujours chacun une grande avec eux, pleine de vivres ou de foin, pour étendre ſous eux la nuit, quand ils craignoient, comme en cette occaſion, qu'elle les ſurprît loin de toute habitation. C'eſt ce qui paroît par la troiſiéme ſatyre de Juvenal ; car ceux de Rome n'alloient jamais ſans cela à la Forêt Aricie, qui en étoit à dix lieues, & où ils faiſoient l'exercice de leur Religion.

aisé de s'échaper, comme il fit auſſitôt après (1), & il s'alla cacher dans une Montagne voiſine, pour y paſſer la nuit en priere. Les Diſciples eurent le vent contraire ſur le Lac, & fort violent. Ils n'avoient pas encore fait trente ſtades (*LXVIII*), quoiqu'il ne reſtât plus guéres de la nuit (2), quand tout d'un coup ils virent quelque choſe qui venoit à grands pas vers eux en marchant ſur les eaux, & qui ſembloit même vouloir les devancer (3). A cette vue, la peur ne leur laiſſa qu'autant de force qu'il en falloit pour s'écrier, que c'étoit un phantôme (4); mais Jéſus les raſſura incontinent, en ſe faiſant connoître à eux. Simon qui ne ſçavoit qu'en croire, lui dit, *Maître, ſi c'eſt vous, faites que j'aille à vous auſſi ſur les Eaux.* Jéſus lui accorda; & il y avoit déja fait quelques pas, quand le vent s'étant par hazard un peu renforcé, la frayeur lui prit, & il ſentit en même tems qu'il enfonçoit: mais Jéſus, qu'il appella auſſitôt à ſon ſecours, lui tendit la main, & l'ayant fait rentrer dans la barque, *Homme de peu de foi* (5)! lui dit-il, *pourquoi avez-vous douté?* Enſuite ils l'obligérent à y entrer lui-même; & le vent ayant ceſſé auſſitôt, ils abordérent en moins de rien où ils vouloient aller (6), quoiqu'ils en fuſſent encore fort éloignés un moment auparavant.

D'autre côté, le Peuple, de qui il s'étoit dérobé au déſert, ne le trouvant point, ne pouvoit comprendre ce qu'il étoit devenu. Ils étoient aſſurés qu'il n'y avoit eu en cet endroit du

CITATIONS.

(1) *Fugit ipſe ſolus.* Joan. 15.
(2) *Circa quartam vigiliam noctis.* Marc. VI. 48.
(3) *Et volebat præterire eos.* ibid. 48.
(4) *Phantaſma eſt.* ibid. 49.
(5) *Modicæ fidei.* Matth. XIV. 31.
(6) *Et ſtatim navis fuit ad terram.* Joan. VI. 21.

REMARQUE.

(*LXVIII*) Ils étoient chacun de cent vingt-cinq pas communs, c'eſt-à-dire, qu'il en falloit vingt-quatre pour faire une lieue Françoiſe.

bord que la ſeule barque qui avoit emmené les Diſciples, & qu'il ne s'en étoit pas allé avec eux (1). Dans cette peine, ils montérent ſur quelques bateaux de Tibériade, qui abordéren[t] en même tems où ils étoient, & ils furent à tout hazard le chercher à Capharnaüm où il demeuroit d'ordinaire. Ils le trouvérent, qui enſeignoit dans la Synagogue, & lui ayant demandé d'abord quand il y étoit venu? *Vous me cherchez*, leur dit-il, au lieu de ſatisfaire leur curioſité, *non point à cauſe du prodige que vous m'avez vu faire, mais ſeulement parce que vous avez été raſſaſiés. Il y a pourtant une nourriture éternelle, que vous pouvez avoir, qui eſt bien plus excellente que celle qui périt & que vous avez reçue* (2). Ils répondirent entre autres choſes à ce diſcours, que leurs Peres avoient autrefois vécu de manne dans le déſert, & que l'Ecriture diſoit que Moïſe leur avoit donné le pain du Ciel à manger; mais il reprit, que ce n'étoit point Moïſe qui le leur avoit donné. *C'eſt mon Pere*, dit-il, *qui vous le donne. Le véritable Pain du Ciel n'eſt autre choſe que celui qui en eſt deſcendu pour donner la vie. Hé! Seigneur*, dirent-ils à ces mots, *donnez-nous donc toujours de ce Pain. C'eſt moi-même*, répondit-il alors, *qui ſuis ce Pain de Vie. Quiconque vient à moi n'aura jamais de faim. Or tous ceux que mon Pere m'a donnés y viendront, & je n'en rejetterai aucun; car je ne ſuis pas deſcendu du Ciel, pour faire ma volonté, mais pour faire la ſienne; & ſa volonté eſt que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, & que quiconque voit le Fils, & croit en lui, reſſuſcite au dernier jour pour la vie éternelle* (3). Ce Diſcours fit beaucoup murmurer les Juifs. *Ne connoiſſons-nous pas ſon Pere & ſa Mere?* diſoient-ils entre eux. *Comment donc peut-il dire qu'il eſt deſcendu du Ciel? Il n[e] faut pas*, reprit-il, *que ce que je vous dis vous étonne* (4). *Vous ne*

CITATIONS.

(1) *Turba vidit quia navicula alia non erat ibi niſi una (illa in quam intraverant diſcipuli) & quia non introiſſet cum diſcipulis.* Joan. VI. 22.

(2) *Operamini non cibum qui perit, ſed qui permanet in vitam æternam.* ibid. 27.

(3) *Omne quod dat mihi Pater, ad me veniet, & qui venit ad me, non ejiciam foras, quia deſcendi de Cœlo, non ut, &c.* ibid. 37, 38.

(4) *Nolite murmurare in invicem.* ibid. 43.

ſçauriez venir à moi, que mon Pere ne vous y attire ; & c'eſt pourquoi le Prophéte a dit, Ils ſeront tous les Diſciples de Dieu (1). *C'eſt qu'il n'y a que ceux, que lui-même a inſtruits, qui viennent à moi. Oui, je ſuis le Pain de vie, qui eſt deſcendu du Ciel. Vos Peres ont mangé la manne dans le déſert, & ils ſont morts ; mais quiconque mangera de ce Pain vivra éternellement : & ce Pain eſt ma chair même, que je donnerai pour le ſalut du monde* (2). Les Juifs trouvoient divers ſens à ces paroles (3); mais ils en revenoient toujours à dire, comment il pouvoit donner ſa chair à manger ? *Je vous le dis en vérité*, continuoit-il toujours : *ſi vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & ſi vous ne buvez ſon ſang, vous n'aurez point la vie dans vous. Mais celui qui mangera ma chair, & qui boira mon ſang, aura la vie éternelle, & je le reſſuſciterai au dernier jour ; car ma chair eſt vraiment viande, & mon ſang vraiment breuvage : qui la mange & le boit demeure en moi & moi en lui ; & de même que je vis par mon Pere, auſſi celui qui me mangera vivra par moi.* Pluſieurs de ſes Diſciples même trouvérent ce Diſcours bien étrange, & ne pouvoient l'écouter (4). Mais Jéſus, ſçachant leur penſée (5); *Quoi !* leur dit-il, *cela vous ſcandaliſe ? Et que ſeroit-ce donc, ſi vous voyiez le fils de l'homme remonter d'où il eſt venu* (6) *? C'eſt l'Eſprit qui fait vivre ; la chair n'eſt bonne à rien : les paroles que je vous dis ſont Eſprit & Vie. Mais c'eſt qu'il y en a parmi vous qui ne croient pas* (7) *; & je n'ai que trop raiſon de dire, que perſonne ne peut venir à moi, qu'il ne lui ſoit donné par mon Pere d'y venir* (8). Il y en eut pourtant beaucoup qui le quittérent alors ; & comme il demanda aux Apôtres, s'ils ne le quitteroient pas

CITATIONS.

(1) *Et erunt omnes (docti à Deo)*. Joan. VI. 45.
(2) *Caro mea eſt (quam ego dabo) pro mundi vitâ*. ibid. 52.
(3) *Litigabant Judæi ad invicem*. ibid. 53.
(4) *Durus ſermo, & quis poteſt eum audire ?* ibid. 61.
(5) *Sciens apud ſemetipſum*. ibid. 62.
(6) *Hoc vos ſcandaliſat ? Si ergo videritis Filium hominis aſcendentem ubi erat prius*. ibid. 62, 63.
(7) *Sed ſunt quidam, &c.* ibid. 65.
(8) *Propterèà dixi vobis, &c.* ibid. 66.

auſſi (1) ? *A qui irons-nous, Seigneur ?* répondit Simon. *C'eſt vous qui avez la parole de vie, & nous ne pouvons pas douter que vous ne ſoyez le Chriſt. Cependant,* dit Jéſus, *quoique je vous aye choiſis en ſi petit nombre parmi tant d'autres, l'un de vous eſt un Démon.*

Depuis, comme il enſeignoit encore dans la Synagogue un jour de Sabbat, il s'y trouva un homme perclus de la main droite. Les Phariſiens, qui étoient préſens, n'eurent pas la patience d'attendre ce qu'il feroit, & lui demandérent d'abord, s'il étoit permis de guérir quelqu'un dans ce jour ? Jéſus, connoiſſant leur deſſein, dit à cet homme de ſe lever, & de venir au milieu de l'Aſſemblée. Puis il leur demanda à eux-mêmes, s'il étoit permis de faire du bien ou du mal le jour du Sabbat ? Et, voyant qu'ils ne ſçavoient que répondre, *Qui de vous*, reprit-il, *ayant une brebis, ne la retire pas d'un foſſé, quelque jour qu'elle y tombe ? Un homme vaut bien une brebis.* A ces mots, jettant ſur eux un regard mêlé de pitié & d'indignation (2), il dit au malade d'étendre ſa main, & elle fut guérie à l'inſtant.

Une autre fois, il délivra une femme, dans un jour de Sabbat auſſi, d'un Eſprit dont elle étoit poſſédée depuis dix-huit ans, & qui entre autres incommodités, l'avoit courbée à tel point, qu'elle ne pouvoit rien voir au-deſſus d'elle (3). Le Chef de la Synagogue, indigné qu'on violât ainſi publiquement la Loi, dit au Peuple, qu'il y avoit ſix jours de libres dans la ſemaine pour travailler à ce qu'on vouloit, & qu'ils vinſſent ſe faire guérir alors, au lieu de profaner le jour du repos. *Hypocrites que vous êtes !* répondit Jéſus. *Nul de vous ne fait ſcrupule de délier aujourd'hui ſon bœuf pour le mener boire, & cette pauvre Fille d'Abraham enchaînée depuis tant d'années par Satan ne pourra pas être déli-*

CITATIONS.

(1) *Numquid & vos vultis abire ?* Joan. VI. 68.

(2) *Circumſpiciens eos cum irâ, contriſtatus ſuper cæcitate cordis eorum.* Marc. III. 5.

(3) *Erat inclinata nec omninò poterat ſurſum reſpicere.* Luc. XIII. 11.

vrée (1)? Les Phariſiens rougirent de honte à cette réponſe, voyant que le Peuple y applaudiſſoit (2). Ils furent d'abord rapporter aux Hérodiens (*LXIX*) que Jéſus avoit violé la Loi, & conſulter avec eux des moyens de le perdre; mais il ſortit de la Ville, & s'en alla du côté de la mer.

Comme il paſſoit le long des bleds, un jour de Sabbat encore, & des plus ſolemnels (3), ſes Diſciples arrachérent des épis qu'ils mangérent après les avoir broyés dans leurs mains. Auſſitôt, des Phariſiens, qui l'avoient ſuivi, lui remontrérent, que c'étoit violer la Loi; mais il leur demanda s'ils n'avoient jamais lu ce que fit David du tems du Grand-Prêtre Abiathar, & ceux qui étoient avec lui, une fois qu'ils furent preſſés de la faim? Comment il entra dans la Maiſon de Dieu, & mangea avec eux les Pains qui y étoient expoſés, & dont il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de manger? *N'avez-vous point auſſi lu dans la Loi,*

CITATIONS.

(1) *Hanc autem filiam Abrahæ quam alligavit Satanas, ecce decem & octo annis non oportuit ſolvi à vinculo iſto die Sabbati*, Luc. XIII. 16.
(2) *Erubeſcebant adverſarii ejus, & omnis populus gaudebat.* ibid. 17.
(3) *Sabbato ſecundo primo.* Luc. VI. 1.

REMARQUE.

(*LXIX*) C'étoit une eſpéce de Confrérie inſtituée à l'honneur du Grand Hérode, même de ſon vivant; au lieu que celles, qu'on commença en ce même tems d'établir à l'honneur des Empereurs Romains, ne furent inſtituées qu'après leur mort, & en conſéquence de leur Apothéoſe. Ces Hérodiens ſuivoient preſque toutes les mêmes opinions que les Saducéens, excepté qu'ils croyoient qu'Hérode étoit le Meſſie à cauſe de ſa proſpérité, de ſes Victoires continuelles, de ſes richeſſes immenſes, & du zéle extraordinaire qu'il témoignoit pour la Loi dans toutes les occaſions qui n'intéreſſoient point les Romains; or toutes ces choſes s'accordoient bien mieux que la vie de J. C. avec l'idée toute groſſiere, matérielle, & intéreſſée que les Juifs avoient de la gloire & de la puiſſance du Meſſie à venir. Entre autres cérémonies qui leur étoient particulieres, ils célébroient fort ſolemnellement le jour de la naiſſance de ce Roi. Voilà ce qui ſe peut dire de plus raiſonnable ſur ce ſujet fort douteux, comme pluſieurs autres qui ſont traités dans ces Remarques; & ſur leſquelles ſi l'Auteur prend parti dans la diverſité des opinions des Doctes, ce n'eſt pas qu'il ſoit beaucoup plus perſuadé de la vérité de celle où il ſe range que de celles qu'il abandonne. Il y auroit une extrême témérité dans cette perſuaſion en des matieres ſi obſcures; mais c'eſt qu'il a cru devoir ſe déterminer ainſi de quelque maniere que ce fût, pour fixer l'intelligence des Lecteurs, qui n'auroient pas peut-être aimé à demeurer ſuſpendus entre les divers avis.

continua-

continua-t-il, *que ces Sacrificateurs même peuvent ſans péché* (1) *violer le Sabbat dans le Temple* (*LXX*) *? Or je vous apprens que celui qui vous parle eſt encore plus indépendant que le Temple* (2) (*LXXI*). *Si vous entendiez cette Parole du Prophête*, J'aime mieux Miſéricorde que Sacrifice, *vous ne condamneriez pas, comme vous faites, des innocens. Sçachez que le Fils de l'homme eſt Maître du Sabbat même; que le Sabbat eſt fait pour l'homme, & non pas l'homme pour le Sabbat.*

Il s'embarqua enſuite, & les Diſciples ayant oublié de ſe fournir de Pain auparavant, ils ſe ſouvinrent trop tard qu'ils n'en avoient preſque point. Jéſus, qui les inſtruiſoit toujours, leur ayant dit alors entre autres choſes, qu'ils ſe gardaſſent du Levain des Phariſiens, ils examinérent entre eux (3) le ſens de ces paroles, & conclurent qu'il entendoit parler de ce qu'ils ne s'étoient pas fournis de Pain. Mais Jéſus voyant leur erreur, *Ames de peu de foi!* leur dit-il, *à quoi allez-vous ſonger* (4) *? Ne vous ſouvient-il plus combien de monde j'ai nourri à deux diverſes fois avec un peu de Pain & quelques Poiſſons ? Et, ſi vous vous en ſouvenez, pouvez-vous croire que je crains de manquer de nourriture, quand je vous dis de vous garder du Levain des Phariſiens ?* Alors, ils comprirent que par ce Levain il entendoit la Doctrine des Phariſiens.

Il aborda à un Pays nommé Magedan, où il en trouva encore

CITATIONS.

(1) *Sine crimine.* Matth. XII. 5.
(2) *Dico autem vobis, quia templo major eſt hic. Si ſciretis quid eſt.* ibid. 6, 7.
(3) *Diſceptabant intra ſe.* Matth. XVI. 7.
(4) *Quid cogitatis.* ibid. 8.

REMARQUES.

(*LXX*) C'eſt qu'il leur étoit permis de travailler pendant le Sabbat même aux choſes néceſſaires pour les Sacrifices, comme de pétrir, & autres ſemblables, d'où vint une maxime parmi les Juifs, qu'il n'y avoit point de Sabbat dans le Temple.

(*LXXI*) C'étoit une maxime parmi les Juifs, que le Prophête étoit plus que le Temple, c'étoit à cauſe de cela qu'il lui étoit permis de ſacrifier hors du Temple.

qui le priérent, comme d'autres l'avoient déja prié une fois, de leur faire voir quelque prodige en témoignage de la vérité de ſes enſeignemens. *Ne ſçauriez-vous*, leur dit-il, *diſcerner de vous-mêmes ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas* (1), *à moins que de voir des prodiges pour vous en aſſurer ; vous qui pénétrez quelquefois même dans l'avenir par vos conjectures ?* « Un pauvre mendiant, » tout couvert d'ulceres, ajouta-t-il, à ce propos, ſe tenoit » d'ordinaire à la porte d'un homme fort opulent, ſuperbe en » habits, & qui faiſoit grand'chere. Ce miſérable ne ſouhai- » toit pour toute nourriture que les miettes qui tomboient de la » table de ce riche ; mais on ne lui donnoit rien : ſeulement les » chiens venoient quelquefois lécher ſes plaies (2). Il arriva (3). » qu'ils moururent tous deux. Le riche fut enſeveli dans le fond » de l'Enfer ; & comme il levoit les yeux vers le Ciel, il apperçut » le pauvre dans le Sein d'Abraham, où les Anges l'avoient porté. » *Pere Abraham*, s'écria-t-il auſſitôt, *aye pitié de moi, & m'envoie* » *par cet homme une goutte d'eau pour ſoulager ma langue du feu qui la* » *dévore* (4). *O ! mon fils*, lui dit Abraham, *ſouviens-toi que tu* » *n'as eu que des biens en ta vie, & que celui que tu vois n'ayant* » *eu que des maux, il eſt juſte qu'il ſoit conſolé* (5), *pendant qu'on* » *te punit. Un Eſpace immenſe, impénétrable, s'étend entre toi &* » *nous, & perſonne ne le peut traverſer* (6). *Du moins*, reprit le » riche infortuné, *envoie-le chez mon Pere, pour avertir mes freres,* » *qu'ils ne viennent pas comme moi dans ces lieux de tourmens* (7). *Ils* » *ont Moïſe & les Prophêtes*, répondit le Pere des Croyans : *qu'ils les* » *écoutent. Ils feroient bien plutôt pénitence*, inſiſta toujours le mal-

CITATIONS.

(1) *Quid autem, & à vobis ipſis non judicatis quod juſtum eſt ?* Luc. XII. 57.
(2) *Et nemo illi dabat, ſed & canes, &c.* Luc. XVI. 21.
(3) *Factum eſt autem.* ibid. 22.
(4) *Ut intingat extremum digiti ſui in aquam ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hâc flammâ.* ibid. 24.
(5) *Conſolatur.* ibid. 25.
(6) *Et in his omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum eſt, ut hi, qui volunt hinc tranſire ad vos, non poſſint, neque inde huc tranſmeare.* ibid. 26.
(7) *Ut teſtetur illis ne & ipſi, &c.* ibid. 28.

»heureux, *ſi quelqu'un retournoit à eux d'entre les morts* (1). Mais Abra-
» ham lui répondit encore, *S'ils ne croient ni Moïſe, ni les Prophêtes, ils*
» *ne croiroient pas non plus, quand ils verroient reſſuſciter des morts* ».

Depuis ce tems, Jéſus ne fit plus que voyager par la Galilée & les Pays voiſins (2), ſans arrêter nulle part, ni vouloir être connu; mais il étoit bien difficile de le cacher (3). Une fois entre autres, qu'il étoit près de Tyr & de Sidon, une femme Cananéenne, ayant ouï parler de lui, le vint chercher où il logeoit pour le prier de guérir ſa fille qui étoit tourmentée de l'Eſprit immonde. Les Diſciples, voyant qu'il ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre, le priérent de la ſatisfaire, parce qu'elle les importunoit de ſes cris (4); mais il leur répondit, qu'il n'étoit envoyé qu'aux brébis égarées du Troupeau d'Iſraël (5). A ces mots, elle ſe jetta à ſes pieds, & l'adorant elle le conjura de nouveau de guérir ſa fille. *Il faut*, dit-il, *que les enfans de la Maiſon ſoient raſſaſiés auparavant* (6); *& l'on ne leur ôte pas le Pain, pour le donner aux chiens. Sans doute, Seigneur*, répondit-elle, entendant bien qu'il la refuſoit, parce qu'elle n'étoit pas Juive; *mais les chiens*, ajouta-t-elle auſſitôt, *mangent bien quelquefois des miettes qui tombent de la table des enfans* (7). *O femme!* s'écria-t-il alors, *votre foi eſt grande: qu'il vous ſoit fait comme vous le ſouhaitez. Malheur à vous Coroſaïn*, continua-t-il à ce propos, *malheur à vous Betſaïde! Si Tyr & Sidon m'avoient vu faire les mêmes merveilles que vous* (*LXXII*), *il y a*

CITATIONS.

(1) *Non, Pater Abraham, ſed ſi quis, &c.* Luc. XVI. 30.
(2) *Ambulabat in Galilæam.* Joan. VII. 1.
(3) *Neminem voluit ſcire, & non potuit latere.* Marc. VII. 24.
(4) *Dimitte eam quia clamat poſt nos.* Matth. XV. 23.
(5) *Ad oves quæ perierunt domûs Iſraël.* ibid. 24.
(6) *Sine prius, &c.* Marc. VIII. 27.
(7) *Utique, Domine; nam & catelli, &c.* ibid. 28.

REMARQUE.

(*LXXII*) Quand le Prophête Ezéchiel alla menacer les habitans de ces deux Villes de la part de Dieu, qu'ils ſeroient punis de ce qu'ils inſultoient au malheur des Juifs qui étoient alors Captifs des Chaldéens; & de ce qu'au lieu de trafiquer avec eux plus charitablement en conſidération de leurs adverſités, ils

longtems qu'elles auroient fait pénitence dans la cendre & dans le Cilice (LXXIII). Auſſi, je vous déclare, que ces deux Villes Païennes ſeront traitées au dernier jour moins rigoureuſement que vous (1). *Et toi, Capharnaüm, dont la gloire eſt ſi grande, tu ſeras autant rabaiſſée que tu as été élevée* (2). *Si Sodome & Gomorrhe avoient vu les miracles que j'ai faits à tes yeux, peut-être qu'elles ſeroient encore* (3).

Il quitta auſſitôt après ce Pays, & s'en alla aux environs de Céſarée de Philippe. Durant le chemin, il demanda à ſes Diſciples ce qu'on diſoit de lui (4) ? *Les uns*, répondirent-ils, *diſent que vous êtes Elie, d'autres Jean-Baptiſte, d'autres Jérémie, & d'autres diſent ſeulement que quelqu'un des anciens Prophétes eſt reſſuſcité (LXXIV). Et vous autres* (5), reprit-il, *qu'en dites-vous ? Que vous êtes le Chriſt*, répondit Simon auſſitôt, *le Fils de Dieu vivant.* Alors Jéſus, *Vous êtes heureux, ô Simon ; car il n'y a que mon Pere qui puiſſe vous l'avoir révélé. Et moi je vous déclare que vous êtes Pierre, & que je bâtirai mon Egliſe (LXXV) ſur cette Pierre. Toute la puiſ-*

CITATIONS.

(1) *Remiſſius erit.* Matth. XI. 22.
(2) *Quæ es uſque ad cœlum exaltata uſque in infernum deſcendes.* ibid. 23.
(3) *Fortè manſiſſent uſque in hanc diem.* ibid.
(4) *Quem dicunt eſſe filium hominis ?* Matth. XVI. 13.
(5) *Vos verò.* ibid. 15.

REMARQUES.

uſoient au contraire de toutes ſortes de violence & de fraudes dans le Commerce qu'ils avoient enſemble. Or les menaces de ce Prophète ne ſervirent de rien, parce que, à ce que Jéſus-Chriſt ſuppoſe en cet endroit, il ne fut pas donné à Ezéchiel de faire des miracles pour prouver la vérité de ſes paroles.

(*LXXIII*) Le Cilice ou Sac, car c'eſt la même choſe, étoit une maniere d'habillement lugubre & de pénitence, duquel les Prophétes ſe revêtoient quand ils la prêchoient, comme pour donner exemple à ceux qu'ils vouloient exciter à la faire. Quant à la cendre, c'étoit auſſi une eſpece de pénitence parmi les Juifs, de s'en couvrir la tête. Ulyſſe & Priam ſont repréſentés dans Homere, ainſi que Job dans l'Ecriture, couchés ſur de la cendre, pour marque d'une extrême affliction.

(*LXXIV*) C'eſt que beaucoup de Juifs croyoient la Métempſycoſe de Pythagore, comme, que l'Ame de Phinées avoit paſſé dans Elie, & d'Elie dans S. Jean-Baptiſte ; celle de Jérémie, dans le Prophète Zacharie ; celle d'Adam, dans David, & de David dans Jéſus-Chriſt.

(*LXXV*) Ce mot n'eſt pas tout-à-fait nouveau dans l'Evangile. Le Peuple d'Iſraël eſt appellé de ce nom au Chapitre IV. du Lévitique ; auſſi il étoit la figure de l'Egliſe nouvelle. Dans le Grec, il ſignifie préciſément une aſſemblée d'une certaine ſorte de perſonnes.

ſance de l'Enfer ne ſçauroit la détruire. Ce que vous aurez lié ſur la Terre, le ſera de même dans le Ciel, & tout ce que vous délierez, y ſera délié (1). Il leur défendit enſuite de dire à perſonne qu'il fût le Chriſt, & leur déclara en même tems, qu'il falloit (2) qu'il allât à Jéruſalem, qu'il y ſouffriroit beaucoup, qu'on l'y feroit mourir, & qu'il reſſuſciteroit trois jours après. A peine eut-il achevé cette prédiction, que Simon le tira en particulier pour l'en reprendre. *A Dieu ne plaiſe*, lui dit-il, *que rien de ſemblable vous arrive* (3). Mais Jéſus ſe retournant vers les autres Diſciples, lui répondit avec un regard menaçant (4), *Eloigne-toi de moi, Satan, qui me ſcandaliſe. Tu ne connois que la prudence des hommes, & n'as aucun ſentiment de la Sageſſe de Dieu* (5). Il leur parla ſouvent depuis, ſur le même ſujet: mais il ne leur étoit pas donné de comprendre cette Prophétie (6), & ils n'oſérent jamais le faire expliquer plus clairement (7), quoiqu'elle les affligeât beaucoup (8).

Six jours après, il prit avec lui (9) Simon, Jacques, & Jean, & ſe retira ſur une Montagne fort élevée. Il s'y mit auſſitôt en Oraiſon, & cependant ſes Diſciples s'endormirent (10). Comme il prioit, ſon viſage devint tout autre (11), il en rejaillit tout d'un coup un éclat extraordinaire: ſes vêtemens devinrent auſſi extrêmement brillans, & plus blancs que la neige (12); & il parut deux hommes, qui s'entretenoient avec lui. C'étoit Moïſe

CITATIONS.

(1) *Porta inferi non prævalebunt adversùs eam. Quodcumque ligaveris, &c.* Matth. XVI. 18, 19.
(2) *Quia oporteret.* ibid. 21.
(3) *Aſſumens illum Petrus cœpit increpare illum.* ibid. *Abſit à te, Domine: non erit tibi hoc.* ibid. 21.
(4) *Qui converſus, & videns Diſcipulos ſuos comminatus eſt Petro.* ibid. 23.
(5) *Quia non ſapis ea quæ Dei ſunt, ſed ea quæ hominum.* ibid 23.
(6) *Verbum iſtud erat velatum ante eos, ut non ſentirent illud.* Luc. IX. 45.
(7) *Et timebant eum interrogare, &c.* ibid. 45.
(8) *Contriſtati ſunt vehementer.* Matth. XVII. 22.
(9) *Seorſum.* ibid. 1.
(10) *Gravati ſomno.* Luc. IX. 32.
(11) *Facta eſt dum oraret ſpecies vultûs ejus altera.* ibid. 29.
(12) *Reſplenduit facies ejus ſicut ſol.* Matth. XVII. 2. *Veſtitus ejus albus & refulgens velut nix.* Luc. IX. 29.

& Elie : ils avoient une Majeſté admirable (1), & lui parloient de la mort qu'il devoit ſouffrir à Jéruſalem. Les Diſciples s'étant éveillés, furent fort effrayés de ce ſpectacle (2); & comme les deux Prophêtes commençoient à diſparoître (3), Simon, ne ſçachant ce qu'il diſoit (4), propoſa à Jéſus de faire trois tentes ſur la Montagne, l'une pour lui, & les deux autres pour Moïſe & pour Elie. Mais Moïſe, Elie, & lui, furent en même tems environnés d'une nuée lumineuſe, qui acheva de dérober les Prophêtes à la vue des Diſciples ; & il ſortit une voix de cette nuée, qui dit, *Voici mon cher fils, le digne objet de ma complaiſance : c'eſt lui ſeul qu'il faut écouter* (5). Au ſon de ces paroles, les Diſciples tombérent d'effroi le viſage contre terre (6) ; mais Jéſus s'approcha d'eux, il leur dit de ſe lever, & de ne rien craindre. Ils haufférent les yeux, & ils ne virent plus que lui. Il leur défendit fortement en deſcendant avec eux de la Montagne, de parler de ce qu'ils y avoient vu, qu'il ne fût mort & reſſuſcité, & ils lui obéirent fidélement ; mais ils étoient toujours bien en peine de ce qu'il vouloit dire de reſſuſciter (7).

Il rejoignit le Peuple & les autres Diſciples dans la plaine, & il les trouva qui diſputoient avec des Docteurs. Comme il en demandoit le ſujet, un homme, dont le fils unique étoit poſſédé d'un Démon ſourd & muet, ſe vint jetter à ſes pieds, & après une longue exagération des violences de cet Eſprit, il dit, qu'il avoit préſenté ſon enfant aux Diſciples, mais qu'ils n'avoient pu le guérir. *Troupe méchante & incrédule !* s'écria Jéſus à ce Diſcours,

CITATIONS.

(1) *Viſi in majeſtate.* Luc. IX. 31.
(2) *Evigilantes viderunt timore exterriti.* ibid. 32.
(3) *Cum diſcederent.* ibid 33.
(4) *Non enim ſciebat quid diceret.* ibid. 33.
(5) *Hic eſt Filius meus cariſſimus, in quo mihi benè complacui, ipſum audite.* Matth. XVII. 5.
(6) *Audientes ecciderunt in faciem ſuam, & timuerunt valdè.* ibid. 6.
(7) *Verbum continuerunt apud ſe conquirentes quid eſſet, cùm à mortuis reſurrexerit.* Marc. IX. 9.

juſqu'à quand faudra-t-il que je ſouffre de vous (1) ? Enſuite, il ſe fit amener l'enfant, & auſſitôt l'Eſprit commença à le tourmenter, & le jetta par terre avec des convulſions horribles (2). Jéſus demanda depuis combien de tems il y étoit ſujet? Le Pere répondit, que c'étoit dès ſon plus bas âge que le Démon l'avoit jetté pluſieurs fois ainſi dans le feu & dans l'eau, pour le faire périr; & il conjura de nouveau Jéſus d'avoir pitié d'eux, s'il le pouvoit. *Mais plutôt*, lui répondit Jéſus, *ſi vous-même pouvez croire; car tout eſt poſſible quand on croit* (3). *Oui je crois, Seigneur*, dit auſſitôt cet homme en pleurant; *mais faites que je croye encore mieux* (4). Alors, le Peuple ſe preſſant autour d'eux pour voir ce qui arriveroit, Jéſus reprit le Démon de ſa cruauté, & lui commanda de ſortir de ce corps pour n'y rentrer jamais. Il obéit avec de grands cris, & il agita encore le poſſédé avec tant de violence en le quittant, que tout le monde le crut mort (5). Mais Jéſus le prenant par la main le fit lever, & le rendit à ſon Pere parfaitement guéri. Tous ceux qui étoient préſens admirérent la Grandeur de Dieu, & diſoient entre eux, *Il a bien fait toutes choſes : il a rendu l'ouïe aux Sourds, & la parole aux Muets* (6).

Pendant que Jéſus voyageoit ainſi par la Galilée, il mangeoit indifféremment avec toute ſorte de gens, Publicains & autres pécheurs : & comme les Phariſiens s'en ſcandaliſoient toujours (7), *Qui de vous*, leur dit-il un jour, *ayant perdu une des brebis de ſon troupeau, ne quitteroit pas le reſte pour aller la chercher ? Et ſi vous la*

CITATIONS.

(1) *O generatio incredula & perverſa ! quouſque ero vobiſcum, uſque quò patiar vos ?* Matth. XVII. 16.

(2) *Volutabatur ſpumans, &c.* Marc. IX. 19.

(3) *Si quid potes. Si potes credere : omnia poſſibilia ſunt credenti, &c.* ibid. 21, 22.

(4) *Continuò, Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* ibid. 23.

(5) *Cùm videret concurrentem turbam increpavit, & amplius ne introëas in eum : & exclamans, multùm diſcerpens eum, &c.* ibid. 24, 25.

(6) *Bene omnia fecit, & ſurdos fecit audire & mutos loqui.* Marc. VII. 37.

(7) *Murmurabant.* Luc. XV. 2.

trouviez, ne la chargeriez-vous pas avec plaiſir ſur vos épaules, & ne vous donneroit-elle pas beaucoup plus de joie que toutes les autres qui ne ſe ſeroient pas égarées? Je vous dis de même, qu'on ſe réjouit beaucoup plus dans le Ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour un grand nombre de juſtes qui n'ont aucun beſoin d'en faire. Le plus jeune, leur dit-il enſuite ſur le même ſujet, *des enfans d'un homme qui avoit de grands biens, ayant perſuadé à ſon Pere de lui donner la part qui lui en devoit venir* (1), *l'emporta avec lui en Pays étranger, où il l'eut bientôt diſſipée en toutes ſortes de débauches* (2). *Peu de tems après il y eut une grande famine dans le Pays où il étoit, & le Pain y devint ſi rare, qu'il fut réduit à garder les Pourceaux pour en avoir; encore lui en donnoit-on bien peu: & une fois qu'il envioit en lui-même les Animaux dont il avoit ſoin, de ce qu'on ne leur épargnoit point leur nourriture* (3), *il ſe reſſouvint combien d'ouvriers avoient de reſte dans ſa Maiſon paternelle de ce qu'il n'avoit pas aſſez. Sur cette penſée, il ſe réſoud à partir pour y retourner, ſans autre prétention que d'y être nourri comme le moindre de tous. Son Pere, s'étant trouvé ſur le chemin par où il arrivoit, le reconnut de loin: il en fut touché de pitié; & courant au-devant de lui pour l'embraſſer*, Je ſuis coupable, *lui dit ſon Fils*, devant Dieu & devant vous, & je ne mérite plus d'être appellé votre enfant. *Mais le Pere, ne ſe ſentant pas de joie, lui fit apporter d'autres Habits* (4), *& commanda qu'on préparât un grand Feſtin*, pour ſe réjouir, *diſoit-il*, de ce que ſon Fils étoit reſſuſcité. *Comme ils étoient à table, l'Aîné de la Maiſon, qui revenoit des Champs, entendit en approchant du Logis le ſon des inſtrumens qu'il avoit fait venir pour la Fête; & en ayant appris le ſujet par un Domeſtique qu'il rencontra, il en conçut tant d'indignation, qu'il ne vouloit point y*

CITATIONS.

(1) *Portionem ſubſtantiæ quæ me contingit.* Luc. XV. 12.
(2) *Vivendo luxuriosè.* Ibid. 13.
(3) *Cupiebat implere ventrem ſuum de ſiliquis quas porci manducabant.* ibid. 16.
(4) *Stolam primam.* ibid. 22.

entrer,

entrer ; quoique ſon Pere même ſortît pour l'en prier. Il y a tant de tems, *lui dit cet Aîné*, que je vous ſers avec toute la ſoumiſſion & l'attachement que vous ſçavez, ſans que vous m'ayez jamais donné de quoi faire le moindre régal à mes amis ; & votre puiné n'eſt pas ſitôt revenu de manger tout le bien que vous lui avez donné avec les Femmes de mauvaiſe vie, que vous prodiguez le reſte pour honorer ſon retour (1) ! Mon Fils, *répondit le Pere*, vous avez toujours été avec moi, & tout ce que j'ai eſt pour vous ; mais j'avois perdu votre Frere, & je me réjouis de l'avoir retrouvé.

Entre autres Villes où Jéſus paſſa, il fut encore à Capharnaüm. Il falloit payer certain Tribut par tête (*LXXVI*) en y arrivant, & ceux qui le recevoient ayant demandé à Simon Pierre ſi ſon Maître ne payoit pas, il leur promit de les ſatisfaire. Quand ils furent dans le Logis, Jéſus lui dit, *Simon, de qui croyez-vous que les Rois de la Terre exigent des Tributs ; de leurs Enfans, ou des Etrangers* (2) ? Et Simon ayant répondu que c'étoit des Etrangers, *Les autres*, reprit Jéſus, *en doivent donc être exemts. Cependant*, ajouta-t-il, *afin de ne ſcandaliſer perſonne, allez à la Mer, jettez la ligne, & vous trouverez dans le premier Poiſſon que vous prendrez une piéce d'Argent, dont vous payerez à ces gens ce que vous leur avez promis.*

Ce fut alors qu'on lui vint apporter la nouvelle du maſſacre de quelques Galiléens (*LXXVII*). que Ponce Pilate, qui com-

CITATIONS.

(1) *Ecce tot annis ſervio tibi, & numquam mandatum tuum præterivi, & numquam dediſti mihi hœdum ut cum amicis meis epularer. Sed poſtquam filius tuus hic, &c.* Luc. XVI. 29, 30.

(2) *A filius ſuis, an ab alienis ?* Matth. XVII. 24.

REMARQUE.

(*LXXVI*) Il étoit de deux Drachmes par tête ; ce qui revenoit à quelques quinze ſols de notre Monnoie.

(*LXXVII*) On ne ſçait préciſément, ni qui ils étoient, ni ce qu'ils avoient fait. On juge ſeulement que ce pouvoient être des Sectateurs d'un Judas Gaulanite ou Galiléen, qui avoit peu

mandoit en Judée pour les Romains, avoit fait tuer dans le tems qu'ils ſacrifioient (1). *Penſez-vous*, dit Jéſus ſur ce ſujet à ceux qui lui racontoient cette action, *que ces malheureux fuſſent les plus grands Pécheurs de toute la Galilée ? Il en eſt d'eux comme de ces dix-huit perſonnes, ſur qui tomba la Tour de Siloé, & qui furent enterrés ſous ſes ruines. Ce n'eſt pas à dire qu'il n'y en eût point de plus criminelles dans Jéruſalem. Auſſi ces Galiléens n'étoient pas les plus coupables de tous ; & ſi vous ne faites pénitence, vous périrez auſſi cruellement qu'ils ont péri.*

Environ ce même tems, les Phariſiens, qui cherchoient à lui faire dire quelque choſe qui déplût au Peuple (2), lui demandérent s'il étoit permis à un homme de répudier ſa femme quand il lui plaiſoit ? Il leur demanda lui-même ce que la Loi en avoit ordonné, & comme ils eurent répondu qu'elle le permettoit ainſi. *N'avez-vous pas lu*, leur dit-il, *que celui qui créa l'homme au commencement fit auſſi la femme, & qu'il dit que cet homme quitteroit ſon Pere & ſa Mere pour s'attacher à cette femme, & n'être qu'une même Chair avec elle* (3) *? Pourquoi ſéparer ce que Dieu a joint ? D'où vient donc*, reprirent-ils, *que Moïſe nous l'a permis ? Ce fut*, répondit-il,

CITATIONS.

(1) *Quorum ſanguinem Pilatus miſcuit cum ſacrificiis eorum.* Luc. XIII. 1.
(2) *Tentantes eum.* Matth. XVI. 1.
(3) *Erunt duo in carne una.* Matth. XIX. 5.

REMARQUE.

d'années auparavant établi une quatriéme Secte parmi les Juifs. Cette Secte avoit beaucoup de rapport avec les Phariſiens ; & ſes principaux Dogmes avoient pour but l'indépendance & la ruine de l'autorité des Romains. Il falloit que ces Galiléens fuſſent venus ſacrifier à Jéruſalem, car Pilate n'avoit aucune autorité en Galilée ; & que ſur quelque avis de leurs mauvais deſſeins, il trouvât à propos de s'en défaire de cette maniere. Philon aſſure qu'il étoit fort cruel & fort violent, ainſi qu'on le peut juger par ſon entrepriſe ſur le Tréſor du Temple, & par les Drapeaux & les Boucliers où étoient les Images de l'Empereur, qu'il fit entrer dans Jéruſalem, contre la Loi & les Priviléges des Juifs. Il y a apparence, que l'exécution, dont il s'agit ici, ne leur fut guéres moins odieuſe, & qu'elle ne fut pas oubliée dans les plaintes qu'ils firent de lui depuis au Gouverneur de Syrie de qui il dépendoit, & qui obligérent ce Gouverneur à l'envoyer à Rome rendre compte de ſa conduite a l'Empereur. Quelques Auteurs prétendent qu'il en fut exilé ; mais il n'y a guéres d'apparence que Joſeph, qui n'en dit rien, l'ait ignoré, & moins encore qu'il l'ait oublié.

à cauſe de la dureté de vos cœurs ; car il n'en étoit pas de même avant lui (1). Depuis, & quand il fut ſeul avec ſes Diſciples, ils lui dirent que ſi le divorce n'étoit plus permis, il étoit bien plus avantageux de ne ſe pas marier du tout (2). *Voici* leur répondit-il, *qui ne ſera entendu que de ceux à qui il a été donné de l'entendre* (3). *Il y a trois ſortes d'Eunuques : les uns le ſont de naiſſance : les hommes en ont fait d'autres, qui ne l'étoient pas ; mais il y en a de volontaires, qui ſe le font eux-mêmes, en vivant comme s'ils l'étoient, pour entrer dans le Royaume du Ciel* (4).

Une autre fois, ayant entendu ſes Diſciples diſputer fortement entre eux pendant le chemin, il voulut en ſçavoir le ſujet quand ils furent arrivés à la maiſon. Ils n'oſérent d'abord le dire ; mais à la fin ils lui avouérent qu'ils étoient en différent lequel d'entre eux ſeroit le plus grand, & ils le priérent de les en éclaircir. *Si quelqu'un de vous*, leur dit-il alors, *veut être le premier, il faut qu'il ſe croye le dernier, & le Serviteur de tous les autres ;* & appellant en même tems un petit Enfant, il le prit par la main, le mit au milieu d'eux (5), & l'ayant embraſſé (6) : *Celui*, leur dit-il, *qui s'humiliera, & ſe fera petit comme cet Enfant, ſera le plus grand dans le Ciel, & vous n'y entrerez jamais, ſi vous ne devenez comme lui.* Il propoſoit toujours cet âge, comme le modéle de l'humilité & de l'innocence. Une fois entre autres, qu'on lui en préſentoit beaucoup afin qu'il les touchât (7), ſes Diſciples, croyant cette occupation indigne de lui, ſe fâchérent contre ceux qui les préſentoient (8) ; mais il en témoigna une indignation extraordinaire (9), & rappellant ces enfans qu'ils avoient rebutés

CITATIONS.

(1) *Ab initio autem non fuit ſic.* Matth XIX. 8.
(2) *Si ita eſt cauſa hominis cum uxore, non expedit nubere.* ibid. 10.
(3) *Non omnes capiunt verbum iſtud, ſed quibus datum eſt, &c.* ibid. 11.
(4) *Qui ſe ipſos caſtraverunt propter regnum cœlorum.* ibid. 12.
(5) *Advocans parvulum ſtatuit eum in medio eorum.* Matth. XVIII. 2.
(6) *Et accipiens, quem cum complexus eſſet.* Marc. IX. 15.
(7) *Offerebant iſti parvulos ut tangeret illos.* Marc. X. 13.
(8) *Comminabantur offerentibus.* ibid. 13.
(9) *Indignè tulit.* ibid. 14.

ſi rudement, il les embraſſa (1), les benit, & dit à ſes Diſciples, *Laiſſez-les approcher de moi, & gardez-vous bien de les mépriſer ; car le Ciel n'eſt que pour eux & pour ceux qui leur reſſemblent* (2) : *& l'intention de mon Pere eſt qu'il n'en périſſe pas un ſeul* (3). *Auſſi ſi quelqu'un les ſcandaliſe, il vaudroit mieux pour lui qu'il fût au fond de la Mer.*

Entre autres ſuperſtitions que les Juifs tenoient de leurs Anciens (*LXXVIII*), ils croyoient que c'étoit un acte de Religion de ſe laver ſouvent. Les Phariſiens & les Docteurs, qui cherchoient toujours des prétextes pour accuſer Jéſus de violer la Loi ou la Tradition (4), ayant remarqué un jour que ſes Diſciples s'étoient mis à table ſans ſe laver les mains

CITATIONS.

(1) *Et complexans eos.* Marc. X. 16.
(2) *Talium eſt enim regnum Dei.* Luc. XVIII. 16.
(3) *Non eſt voluntas ante Patrem veſtrum ut pereat unus de puſillis iſtis.* Matth. XVIII. 14.
(4) *Inſidiantes ei, & quærentes aliquid capere de ore ejus ut accuſarent eum.* Luc. XI. 54.

REMARQUE.

(*LXXVIII*) Il y en avoit un nombre infini de toutes ſortes, même de fort ſales & de fort horribles. Parmi celles qui ſe peuvent dire, la maniere, dont ils obſervoient les Fêtes moins ſolemnelles que le Sabbat, n'étoit pas des moins bizarres. En voici quelques particularités, pour ſervir d'exemple, & pour faire voir juſqu'où peut aller l'extravagance de l'eſprit humain, quand il s'eſt une fois égaré des voies qui lui ſont marquées par la Nature, ou par la Révélation. A cauſe que la Loi défendoit abſolument de faire du feu, de quelque maniere, & pour quelque uſage que ce fût, le jour du Sabbat, ils obſervoient aux autres Fêtes moins ſolemnelles, qu'il étoit permis d'en faire, de ne le ſouffler qu'avec la bouche par dedans une Canne vuidée, au lieu de le ſouffler comme les jours de travail avec un ſoufflet ; & cela, parce, diſent leurs Rabbins, que le ſoufflet eſt un inſtrument trop artificiel, & qui ſert à pluſieurs métiers qu'il n'eſt permis d'exercer qu'aux jours de travail. Ils n'oſoient auſſi pêcher dans leurs réſervoirs les jours de ces moindres Fêtes, quoiqu'ils ne fiſſent point de ſcrupule de tuer la volaille de leur Baſſe-Cour. Ils prenoient encore garde, en faiſant le feu, à ranger le bois d'une maniere qui ne reſſemblât point à celle dont on le diſpoſe quand on bâtit des Maiſons. Il n'étoit permis de ſe laver ce jour-là, que les pieds, & non pas tout le Corps. Il étoit défendu de toucher aux œufs que les poules faiſoient ; & ſi un du jour ſe trouvoit mêlé parmi mille autres, il étoit également défendu de toucher à tous ces mille. Cependant, ſi on en trouvoit un tout formé dans une poule qu'on tuoit, il étoit permis de la manger. Enfin, il étoit ordonné d'être gai & content tout le long du jour, ſoi, ſa Femme, ſes Enfans, & ſes Valets.

(*LXXIX*), le trouvérent fort mauvais, & lui en demandérent la raiſon. Mais il leur demanda lui-même, pourquoi ils préféroient en tant de rencontres leur Tradition à la Loi ? *Vous ne pouvez pas ignorer*, leur dit-il, *à quel point la Loi recommande d'honorer les Peres & les Meres ; & vous tenez pourtant, que ſi un Fils offre au Temple ce qu'il pourroit employer à aſſiſter ſon Pere dans le beſoin, il ſatisfait au Commandement, & n'eſt plus obligé de lui rien donner* (1) (*LXXX*). *Ne dites-vous pas*

CITATION.

(1) *Si dixerit homo patri aut matri, Donum quodcumque ex me tibi profuerit.* Marc. VII. 11. *Ultrà non dimittitis eum quidquam facere patri ſuo aut matri.* ibid. 12.

REMARQUES.

(*LXXIX*) Ce n'étoit pas de les laver ſimplement, comme la propreté y oblige. Il falloit le faire avec certains geſtes & certaines Cérémonies affectées. Un Rabbin, qualifiant le Péché de ceux qui y manquoient, le met au même rang que le commerce charnel avec une femme publique ; & ce qui eſt encore plus étrange, la Tradition le déclaroit digne de mort. Le fondement de cette ſuperſtition étoit, que les Phariſiens croyoient, que ſi un Etranger, ou un Juif même, ſouillé de quelqu'une des impuretés déclarées par la Loi, avoit touché à quelque choſe de ce qu'ils mangeoient, ou aux plats, ou aux verres, ou à la table, ou ce qui étoit bien pis à leurs mains, tout ce qui avoit été touché ainſi par cet Etranger, ou par ce Juif impur, étoit ſouillé par cet attouchement ; & ſouilloit de même la viande qu'il touchoit ; que cette viande ſouilloit enſuite le corps où elle entroit : & qu'enfin ce corps ainſi ſouillé, ſouilloit auſſi l'Ame. Or ils penſoient qu'il n'y avoit qu'à bien laver tout ce qu'ils touchoient, & avec quoi ils touchoient, pour éviter ce malheur. Les Eſſéniens, qui étoient une autre Secte de Juifs dont l'Evangile ne parle point, & la plus auſtére de toutes, portoient encore plus loin cette ſuperſtition, car s'il arrivoit que quelqu'un des moindres d'entr'eux touchât par hazard en paſſant quelqu'un des plus avancés en perfection & en vertu, le plus ſaint ſe tenoit ſouillé par cet attouchement, & il étoit obligé de s'en purifier à l'inſtant par les Ablutions. De ces mêmes principes vint auſſi la Secte de ceux qui ſe faiſoient baptiſer tous les jours, & qu'on appella par cette raiſon *Emerobaptiſtes* ; perſuadés avec raiſon, que ſi tout ce qu'on touchoit d'impur ſouilloit l'ame, il étoit moralement impoſſible qu'on ne fût ſouillé tous les jours de quelque maniere.

(*LXXX*) C'eſt ici l'une des opinions que les Sacrificateurs, preſque tous Phariſiens, avoient inventées, pour s'attirer tout le bien du Peuple ſous divers prétextes, quelque impies qu'ils fuſſent dans le fond, comme celui-ci, & contraires manifeſtement à la Loi de Dieu. Il eſt aiſé de juger qu'il y en devoit avoir bien d'autres, puiſqu'on en étoit venu juſqu'à ce point : & l'abus étoit à la fin monté à un tel excès, au rapport d'Origéne, que les Débiteurs conſacroient leurs dettes au Temple, pour en fruſtrer leurs Créanciers ; car c'étoit une maxime inconteſtable, que tout ce qui y étoit donné, de quelque maniere que ce fût, & ſoit qu'on eût droit d'en diſpoſer, ou qu'on ne l'eût pas, étoit dès-lors hors de commerce & de toute puiſſance humaine. De même, quand les Créanciers ne pouvoient pas ſe faire

encore, que ſi quelqu'un jure par l'Autel, ou par le Temple, il ne s'oblige à rien ; mais que s'il jure par l'Or du Temple, ou par l'Offrande qui eſt ſur l'Autel, ſon ſerment l'oblige ? Inſenſés que vous êtes (1) *! Lequel eſt plus digne de reſpect, de l'Or qui ſert à l'ornement du Temple, ou du Temple qui ſanctifie cet Or ! de l'Offrande qui eſt ſur l'Autel, ou de l'Autel qui ſanctifie cette Offrande ? Combien de choſes ſemblables peut-on reprocher à votre Tradition ? O Hypocrites ! qu'Iſaïe vous a bien dépeints, quand il a dit,* cette Nation m'honore des lévres : mais leur cœur eſt bien loin de moi ; & rien ne leur ſera plus inutile, que le culte qu'ils ont inventé pour me rendre (2). *Sçachez*, continua-t-il en s'adreſſant au Peuple qu'il appella à lui, *que rien de ce qui entre dans la bouche de l'homme ne peut le ſouiller, mais ſeulement ce qui en ſort. Malheur à ceux qui ont ſi grand ſoin de nettoyer le dehors, pendant que le dedans eſt plein d'injuſtice, de malice, & d'impureté* (3) *; ſemblables à ces Sépulcres blanchis, qui paroiſſent beaux à les voir, & n'enferment que de la pourriture* (4). *Malheur à ceux qui payent ſi exactement la dîme des moindres herbes, non qu'ils ne ſoient louables de la payer, mais parce qu'ils négligent en même tems ce qu'il y a de plus important dans la Loi, la Foi, la Juſtice, & la Miſéricorde* (5). *Malheur à ceux qui font leurs bonnes Œuvres devant le monde pour être vus, & ſous prétexte de leurs longues prieres uſurpent impunément le bien des Veuves* (6). *Que ſert de me crier,* Sei-

CITATIONS.

(1) *Stulti & cæci !* Matth. XXIII. 17.
(2) *In vanum me colunt, docentes doctrinas & præcepta hominum.* Marc. VII. 7.
(3) *Væ vobis quia mundatis quod de foris eſt, intus autem, &c.* Matth. XXIII. 25.
(4) *A foris ſpecioſæ omni ſpurcitiâ.* ibid. 27.
(5) *Decimatis mentham & rutam & omne olus : hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Luc. XI. 42.
(6) *Comeditis domos viduarum ſub obtentu prolixæ orationis.* Marc. XII. 40.

REMARQUE.

payer, ils donnoient au Temple ce qui leur étoit dû, & les Sacrificateurs avoient des moyens de contraindre les Débiteurs, qui leur étoient tout particuliers.

gneur, Seigneur ! *ſi l'on ne fait rien de ce que je commande ? On n'entrera pas plus facilement dans le Royaume de mon Pere. Malheur, enfin, à ceux qui obligent les autres à des devoirs auſquels ils n'ont jamais ſongé de ſatisfaire eux-mêmes, & qui ne voudroient pas avoir touché du bout du doigt* (1) *les fardeaux dont ils chargent les épaules de leurs Freres : A qui la Clef de la Science a été confiée* (*LXXXI*), *& qui, bien loin d'y introduire les autres, ne s'en ſervent pas eux-mêmes, & ſont cauſe que perſonne n'y peut entrer : Qui font ſcrupule des plus légeres fautes* (2), *& n'en font aucun des plus grands crimes* (3) *: Qui veulent avoir par tout les premieres places, être ſalués & reſpectés de tout le monde* (4), *& appellés Maîtres, Peres, & Docteurs ; quoiqu'il n'y ait qu'un ſeul Docteur, qui eſt le Chriſt* (5), *& qu'il ſoit défendu d'appeller perſonne ſur la Terre du nom de Pere, parce qu'il n'y en a qu'un ſeul qui eſt dans le Ciel.*

Un Phariſien, leur dit-il encore ſur le même ſujet, *& un Publicain, allérent un jour au Temple, de compagnie, pour y prier. Le Phariſien ſe tenant debout parloit ainſi à Dieu en lui-même* (6) *:* Seigneur, je vous remercie de ce que je ne ſuis ni vo-

CITATIONS.

(1) *Uno digito veſtro.* Luc. XI. 46.
(2) *Excolantes culicem, camelum.* Matth. XXIII. 24.
(3) *Graviora.* ibid. 23.
(4) *Diligitis primas cathedras, ſalutationes.* Luc. XI. 43.
(5) *Et patrem nolite vocare vobis ſuper terram ; unus eſt enim pater veſter qui in cœlis eſt.* Matth. XXIII. 8.
(6) *Apud ſe.* Luc. XVIII. 11.

REMARQUE.

(*LXXXI.*) C'eſt-à-dire, les Ecritures, & leur vraie intelligence, que vous corrompez, & dont vous fruſtrez en quelque ſorte le Peuple par vos Traditions impies, & autres enſeignemens faux ou inutiles, qui lui inſpirent une confiance entiere dans le culte vain où vous l'engagez ; & cette confiance l'empêche d'examiner quel eſt le véritable, & de s'y adonner. Outre cela, c'eſt que la maniere de conferer le pouvoir d'interpréter la Loi & les Prophêtes, parmi les Juifs, étoit de donner effectivement une vraie clef à celui qui recevoit ce pouvoir, avec certaines Cérémonies.

leur, ni adultere, ni ivrogne comme les autres hommes, comme ce Publicain que voici (1); mais au contraire, que je jeûne deux fois la Semaine, & paye la dîme de tous mes biens. *Le Publicain, cependant, caché dans un coin, n'oſoit pas ſeulement lever les yeux au Ciel* (2); *& ſe contentant de fraper ſa poitrine bien fort, il diſoit*, Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre Pécheur! *Je vous aſſure qu'il fut juſtifié avant que de ſortir* (3), *& que le Phariſien ne le fut pas; car quiconque ſe glorifie, ſera humilié, & qui s'humilie, ſera glorifié.*

Les Diſciples lui dirent depuis, qu'il avoit fort ſcandaliſé les Phariſiens par ce Diſcours. *Laiſſez-les aller*, leur dit-il: *ce ſont des aveugles, qui en menent d'autres, avec leſquels ils tomberont tôt ou tard dans le précipice.* Enſuite, Simon Pierre l'ayant prié de leur expliquer ce qu'il avoit dit, que l'homme n'étoit pas ſouillé de ce qui entroit dans ſa bouche, mais ſeulement de ce qui en ſortoit. *Quoi!* s'écria-t-il, *Vous n'entendez encore rien* (4)! *Ne concevez-vous pas que ce n'eſt pas au cœur que vont les choſes que l'homme mange, & qu'ainſi elles ne ſçauroient le ſouiller? Ce ſont celles qui en ſortent, comme les mauvaiſes penſées, l'orgueil, la malignité, la fraude, l'envie, la folie, le blaſphême, la fornication, l'adultere, l'avarice, le larcin, le meurtre, le faux témoignage* (5). *Voilà les choſes qui ſouillent l'homme, & non pas de ne point laver ſes mains.*

C'étoit ainſi qu'il condamnoit en toute rencontre l'orgueil & la ſuperſtition des Phariſiens. Une fois, entre autres, qu'il étoit à table chez l'un d'eux nommé Simon, une femme

CITATIONS.

(1) *Velut etiam hic Publicanus.* Luc. XVIII. 11.
(2) *A longè ſtans nolebat nec oculos ad cœlum levare.* ibid. 13.
(3) *Deſcendit juſtificatus.* ibid. 14.
(4) *Adhuc & vos ſine intellectu eſtis!* Matth. XV. 16.
(5) *Nequitia, dolus, oculus malus, ſtultitia.* Marc. VII. 12.

de

de la Ville, qui avoit vécu juſqu'alors dans le déſordre, vint par derriere ſe jetter à ſes pieds. Elle les arroſa de ſes larmes, elle les eſſuya avec ſes cheveux, & les baiſant pluſieurs fois elle ſe mit à les laver avec une huile de parfum qu'elle avoit apportée dans un vaſe d'Albâtre (*LXXXII*). Auſſitôt, le Maître du Logis dit en lui-même (1), que ſi ſon hôte étoit Prophête, il ne ſouffriroit pas que cette femme le touchât, parce qu'il ſçauroit que c'étoit une Péchereſſe (2) (*LXXXIII*). Mais Jéſus connoiſſant ſa penſée lui dit, *Simon, j'ai une Queſtion à vous faire* (3) : *Un Uſurier qui avoit deux Débiteurs inſolvables, l'un de cinq cens Deniers, & l'autre de cinquante, leur quitta ce qu'ils lui devoient. A votre avis, lequel des deux eut plus de ſujet de l'aimer ? Ce fut ſans doute*, répondit le Phariſien, *celui qui lui devoit davantage* (4). *Sans doute*, reprit Jéſus. *Jugez donc de cette femme* (5). *Je ſuis entré dans votre Maiſon, & vous ne m'avez point lavé les pieds : elle les a bai-*

CITATIONS.

(1) *Intra ſe.* Luc. VII. 39.
(2) *Qua & qualis mulier.* ibid.
(3) *Habeo tibi aliquid dicere.* ibid. 40.
(4) *Æſtimo quia is, &c.* ibid. 43.
(5) *Rectè judicaſti : vides hanc mulierem.* ibid. 43, 44.

REMARQUES.

(*LXXXII.*) Il n'y a d'extraordinaire en cette action, que la qualité de la Liqueur : car du reſte, c'étoit une coutume commune parmi les Orientaux de laver les pieds aux Etrangers qui arrivoient, auſſi-bien que de les baiſer : & c'eſt pourquoi Jéſus-Chriſt reproche ici au Phariſien d'y avoir manqué. Cela ſe faiſoit le plus ſouvent à l'entrée du repas, comme Notre Seigneur le fit à ſes Diſciples ; ſoit par quelque raiſon de ſanté, ou parce qu'on ſe baignoit volontiers immédiatement avant que d'entrer à Table ; & l'on lavoit toujours les pieds à ceux qui ſortoient du Bain, parce que c'étoit la ſeule partie du corps qui ſe pouvoit ſalir en ſortant. D'ordinaire on ne lavoit qu'avec de l'eau ; mais quand on vouloit régaler les Hôtes, on employoit des Liqueurs de prix, dont on frotoit auſſi la tête & les cheveux. On peut voir dans le Roman Grec d'Iſmene & Iſmenias, qu'on faiſoit rendre ce ſervice en de certains lieux par les enfans même de la Maiſon, pour plus grand honneur.

(*LXXXIII.*) C'eſt que les Phariſiens croyoient qu'on étoit ſouillé par l'attouchement d'une perſonne de mauvaiſe vie, quelque purs que fuſſent ceux qu'elle touchoit.

gnés de ſes larmes, & eſſuyés avec ſes cheveux. Vous ne m'avez point embraſſé : elle ne ſe laſſe point de les baiſer ; & elle leur fait un honneur, que vous n'avez pas daigné faire à mon viſage. Auſſi je vous aſſure, que beaucoup de péchés lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais elle n'aimeroit pas tant, s'il y avoit moins eu à lui pardonner (1).

CITATION.

(1) *Cui autem minus dimittitur, minus diligit.* ibid. 47.

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE TROISIÉME.

CEPENDANT, le tems de la Fête des Tabernacles (*LXXXIV*), qui ſe célébroit au milieu de la ſeptiéme (*LXXXV*) Lune (*LXXXVI*), étant arrivé, les proches de Jéſus, qui ne croyoient point en lui (1), vinrent lui parler ainſi. *Puiſque vous faites de ſi grandes choſes*, lui di-

CITATION.

(1) *Neque credebant in eum.* Joan. XII. 37.

REMARQUES.

(*LXXXIV.*) C'étoit une Fête inſtituée par Moïſe, en mémoire du tems que le Peuple de Dieu, fuyant d'Egypte ſous ſa conduite, campa dans ce Déſert. En cette commémoration les Juifs abandonnoient leurs maiſons pendant les ſept jours que la Fête duroit, & demeuroient dans des Tentes (ou Tabernacles) faites de rameaux d'arbres, qu'ils dreſſoient expres pour cet uſage dans les Champs & loin de toute habitation. Il y avoit pluſieurs Sacrifices & Cérémonies particulieres à cette ſolemnité.

(*LXXXV.*) A commencer l'année par le mois de Mars, comme les Hébreux la commençoient pour les choſes de la Religion, ainſi que Moïſe l'avoit ordonné, parce que c'étoit dans ce mois qu'ils étoient ſortis d'Egypte. Pour tout le reſte, ils la commençoient par celui de Septembre, parce qu'ils croyoient que c'étoit le mois auquel le Monde avoit été créé.

(*LXXXVI.*) C'eſt-à-dire Mois, parce que les Hébreux ſuivoient ceux de cet Aſtre comme les anciens Gaulois, & non pas ceux du Soleil comme nous. C'eſt pourquoi les plus grandes Solemnités de la Loi étoient affectées à certains tems préfix du cours & du décours de la Lune, comme il paroît encore a notre Pâque que nous célébrons en même tems que la leur. Auſſi tous les jours de nouvelle Lune étoient de grandes Fêtes pour eux.

rent-ils, *quittez ce Pays, & allez en Judée à la Fête, afin que votre Puiſſance éclate devant tout le monde* (1). *Ce n'eſt pas le moyen de vous rendre célébre, que de vous cacher toujours* (2). *Mon tems*, leur répondit-il, *n'eſt pas encore accompli. Pour vous, à qui tous les tems ſont égaux, vous y pouvez aller.* Il demeura donc encore en Galilée, pendant qu'ils allérent à Jéruſalem ; mais il partit bientôt après pour les ſuivre. Il ne ſe fit point connoître par les chemins (3), & ayant envoyé devant lui quelques Diſciples pour lui préparer des Logis (4), les Habitans d'une Ville de Samarie, par où il devoit paſſer, refuſérent de le recevoir, parce qu'ils connurent qu'il alloit à Jéruſalem pour la Fête (5) (*LXXXVII*), & que leur Religion défendoit d'y aller. Les Fils de Zébédée, indignés de ce refus, lui demandérent s'il vouloit qu'ils fiſſent deſcendre le Feu du Ciel ſur cette Ville (6), comme Elie avoit fait autrefois (*LXXXVIII*) ? Mais il rejetta

CITATIONS.

(1) *Si hæc facis, manifeſta te ipſum mundo.* Joan. VII. 4.
(2) *Nemo in occulto quid facit, & quærit ipſe in palam eſſe.* ibid.
(3) *Non manifeſtè, ſed quaſi in occulto.* ibid. 10.
(4) *Ante conſpectum ſuum.* Luc. IX. 52.
(5) *Quia facies ejus erat euntis Jeruſalem.* ibid. 53.
(6) *Vis dicamus ut ignis deſcendat.* ibid. 54.

REMARQUES.

(*LXXXVII.*) C'étoit une difficulté ordinaire à toutes les grandes Fêtes des Juifs, entre les Galiléens & les Samaritains, à cauſe de la ſituation de la Samarie, qu'il falloit néceſſairement que les Galiléens traverſaſſent pour aller en Judée ; & comme l'Evangile nous apprend qu'ils étoient fort reconnoiſſables à leur langage, il n'étoit pas fort difficile aux Samaritains de connoître, *à leur mine*, comme dit S. Luc, qu'ils alloient aux Fêtes, quand c'en étoit le tems. On peut voir au V. Chapitre du XX. Livre des Antiquités de Joſeph un différend qui arriva à cette même occaſion dans un Bourg de ce Pays, & qui ne ſe termina pas ſi doucement que celui-ci. Du reſte, on comprend bien par ce qui a déja été dit ailleurs des Samaritains & de leur Religion, pourquoi ils faiſoient conſcience de loger ceux qui alloient aux Fêtes de Jéruſalem.

(*LXXXVIII.*) Ochozias, Roi d'Iſraël, étant extrêmement malade, voulut conſulter un faux Dieu ſur ce qui arriveroit de ſon mal. Ceux qui y alloient de ſa part, rencontrérent Elie en leur chemin, & il leur prédit la mort de leur Maître, pour la peine de ſon Idolâtrie. Ce Prince, irrité de cette Prédiction, envoya conſécutivement deux Troupes de cinquante Soldats chacune avec un Capitaine, pour prendre le Prophête, dans une Montagne où il s'étoit retiré ; mais il fit deſcendre ſur eux le Feu du Ciel, qui les dévora tous en un inſtant.

cette Propoſition avec horreur (1). *Vous ne ſçavez-pas*, leur dit-il, *à quel Eſprit vous êtes appellés* (2). *Le Fils de l'Homme n'eſt pas venu, pour faire périr les hommes, mais pour les ſauver.*

En effet, comme il entroit dans un Bourg de ce même Pays, il rencontra dix Lépreux, qui l'appellérent d'abord par ſon nom; & élevant leurs voix pour en être entendus, parce qu'ils ſe tenoient loin de lui (3), le conjurérent d'avoir pitié d'eux. Il leur dit de s'aller montrer au Sacrificateur, comme tous ceux qui guériſſoient y étoient obligés par la Loi; & en y allant ils furent guéris. L'un d'eux, qui étoit Samaritain, revint après ſe jetter à ſes pieds, pour lui rendre graces; & Jéſus ayant demandé où étoient les neuf autres? *Il n'y a*, dit-il, *que cet Etranger, qui donne gloire à Dieu.*

Il ne perdoit aucune occaſion de faire remarquer le peu de Foi des Juifs en comparaiſon des autres Peuples, dont il leur prédiſoit en toute rencontre la converſion. *J'ai encore d'autres Brebis*, leur dit-il quelque tems après, prêchant dans le Temple, *qui ne ſont pas de cette Bergerie; mais ils faut que je les amene* (4), *& il n'y aura qu'un Troupeau, & qu'un Paſteur.* Et parce qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'il dit, que les Gentils leur ſeroient égalés, il leur reprocha une fois ainſi leur orgueil & leur inhumanité. « Certain homme, leur dit-il, étant ſorti de » grand matin de ſa Maiſon, pour envoyer des ouvriers à ſa » vigne, demeura d'accord, avec les premiers qui ſe préſenté- » rent, de leur donner un Denier pour leur Journée. Trois » heures après, il en trouva d'autres par les rues, qui ne fai- » ſoient rien (5), & il les y envoya auſſi, en leur promettant

CITATIONS.

(1) *Converſus increpavit eos.* Luc. IX. 55.
(2) *Neſcitis cujus ſpiritûs eſtis.* ibid.
(3) *Steterunt à longe, & levaverunt vocem.* Luc. XVII. 12, 13.
(4) *Illas oportet me adducere.* Joan. X. 16.
(5) *Stantes in foro otioſos.* Matth. XX. 3.

» de les ſatisfaire. Il en fit ainſi aller pluſieurs à différentes heu-
» res du jour ; & même, comme la nuit approchoit déja, en
» ayant encore rencontré qui ne ſçavoient que faire, il leur de-
» manda pourquoi ils demeuroient oiſifs tout le jour ? Et ces
» gens ayant répondu qu'ils n'avoient trouvé perſonne à qui ſe
» louer, il les envoya travailler pour lui comme les premiers.
» La nuit étant venue, il dit à ſon Econôme (1) de les appeller
» tous pour les payer. Ceux qu'il avoit loués, il n'y avoit qu'une
» heure, furent tous les premiers ſatisfaits ; & ayant reçu cha-
» cun un Denier pour leur Salaire, les autres, qu'il avoit loués
» dès la pointe du jour, s'imaginérent auſſitôt qu'ils auroient
» davantage : mais ils furent extrêmement ſurpris, & ſe prirent
» à murmurer bien fort, quand ils virent qu'on ne leur don-
» noit auſſi qu'un Denier. *Mon ami*, dit le Maître à l'un d'eux,
» *Quel tort vous fais-je ? Ne ſommes-nous pas demeurés d'ac-*
» *cord du prix que je vous donne ? Prenez ce que je vous ai pro-*
» *mis, & vous en allez. Que s'il me plaît de donner autant à cet*
» *autre, qui n'a preſque point travaillé, ne puis-je pas faire ce que*
» *je veux de mon bien ; & faut-il que vous ſoyez méchant, parce que*
» *je ſuis bon* (2) ? Je vous dis de même, continua Jéſus, que
» les premiers ſeront comme les derniers, & les derniers com-
» me les premiers (3) ».

La Fête des Tabernales duroit ſept jours. Comme il étoit parti tard pour y aller, les Juifs le cherchérent inutilement pendant les trois premiers. Ils n'étoient point d'accord ſur ſon ſujet : les uns en diſoient du bien, d'autres l'appelloient Séducteur ; mais ce n'étoient que des bruits ſourds, & perſonne n'oſoit en parler ouvertement en quelque maniere que ce fût, de crainte de ſes

CITATIONS.

(1) *Procuratori ſuo.* Matth. XX. 8.
(2) *An oculus tuus nequam eſt, &c.* ibid. 15.
(3) *Erunt noviſſimi primi, & primi noviſſimi.* ibid. 16.

Ennemis (1). Il parut pourtant au quatriéme jour, qui étoit le plus ſolemnel ; & s'étant mis à enſeigner dans le Temple, *Comment*, diſoient-ils, *cet homme peut-il être ſi ſçavant, ſans avoir jamais étudié (2) ? Ma Doctrine*, leur répondit-il, *n'eſt pas de moi : c'eſt la Doctrine de celui qui m'a envoyé. Si vous êtes diſpoſés à faire ſa volonté, vous connoîtrez ſi je parle de moi-même, ou ſi c'eſt lui qui me fait parler. Quand on cherche ſa propre gloire, c'eſt ſigne qu'on parle de ſoi-méme ; mais quiconque ne cherche que la gloire de celui qui l'a envoyé, ne ſçauroit avoir ni erreur ni péché (3). Pourquoi donc me voulez-vous faire mourir ? Vous êtes poſſédé du Démon*, lui répondit quelqu'un. *Qu'eſt-ce, qui ſonge à vous faire mourir ? Vous vous ſcandaliſâtes à la derniere Fête*, reprit-il, *de ce que je guéris un malade le Jour du Sabbat. Cependant, quand Moïſe l'établit, vos Peres ne crurent pas le violer en continuant, comme ils firent, de circoncire dans ce Jour, ainſi qu'aux autres (4). Que s'il eſt permis de circoncire un homme le Jour du Sabbat, pourquoi ſeroit-il défendu de le guérir ?* Quelques-uns des Aſſiſtans ſe demandoient les uns aux autres, ſi ce n'étoit pas cet homme que leurs Pontifes cherchoient pour le faire mourir ? *Le voilà*, ajoutoient-ils, *qui prêche publiquement, & ils ne lui diſent rien. Ne ſeroit-ce point qu'ils auroient reconnu qu'il eſt vraiment le Chriſt ? Mais nous ſçavons ce qu'il eſt (LXXXIX) ; & quand le*

CITATIONS.

(1) *Murmur multum erat in turbâ de eo, quidam enim dicebant quia bonus eſt, alii autem non, ſed ſeducit turbas. Nemo tamen palam loquebatur de illo propter metum Judæorum.* Joan. VII. 12, 13.

(2) *Quomodo hic litteras ſcit, cùm non didicerit ?* ibid. 14.

(3) *Hic verax eſt & injuſtitia in illo non eſt.* ibid. 18.

(4) *Unum opus feci, & omnes miramini propterea. Moïſes dedit vobis circumciſionem, non quia ex Moïſe eſt, ſed ex patribus & in Sabbato circumciditis.* Joan. VII. 11, 22.

REMARQUE.

(LXXXIX.) Ils vouloient dire qu'ils ſçavoient qui étoit ſon Pere, Joſeph le Charpentier ; & ſoit par la Prophétie d'Iſaïe, que le Meſſie naîtroit d'une Vierge, ou par la Figure de Melchiſedech, de qui on n'a jamais ſçu les Parens, ils étoient perſuadés qu'on ne devoit point connoître le Pere du Meſſie, & ils n'avoient point compris qu'il dût naître d'une Femme mariée.

Chriſt viendra, perſonne ne doit ſçavoir ſon origine (1). Il y en eut beaucoup d'autres, qui crurent en lui, & qui diſoient que quand le Chriſt viendroit, il ne pourroit pas faire de plus grandes choſes.

Ces Diſcours étant venus à la connoiſſance des Phariſiens (2), ils envoyérent, de concert avec les Pontifes, des Satellites pour le prendre (3); mais il leur parla de cette ſorte. *Je ne ſerai plus guéres avec vous*, leur dit-il, *& je retournerai bientôt vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez alors, & vous ne me trouverez pas, & vous ne ſçauriez venir où je ſerai* (4). Ces gens, non plus que les autres Juifs, ne purent jamais comprendre le ſens de ces paroles. Les uns diſoient, *C'eſt un Prophéte*; les autres, *C'eſt le Chriſt. Mais*, reprenoient-ils auſſitôt, *le Chriſt doit venir de Bethléem, & de la Maiſon de David, & non pas de Galilée.* Cependant ils auroient bien voulu s'en ſaiſir, mais ſon heure n'étoit pas venue (5); & s'en étant retournés ſans rien faire, ils dirent pour leur excuſe, que jamais homme n'avoit parlé comme lui (6). *Eſt-ce qu'il vous a auſſi gagnés?* leur dirent les Phariſiens. *Voyez ſi quelqu'un de nous, ou des Pontifes croit en lui. Il n'y a que cette foule ignorante & maudite, qui le ſuit* (7). *Mais*, dit Nicodéme, celui qui le vint trouver de nuit au premier voyage qu'il fit à Jéruſalem, *il me ſemble que notre Loi ne juge perſonne ſans l'avoir entendu, & examiné ſes actions. Eſt-ce que vous êtes auſſi Galiléen*, lui dirent-ils? *Liſez les Ecritures: vous verrez que jamais Prophéte ne vint de Galilée*

CITATIONS.

(1) *Ecce palam loquitur, & nihil ei dicunt. Numquid cognoverunt quia eſt (verè) Chriſtus? Sed hunc ſcimus undè ſit; Chriſtus autem cùm venerit nemo ſcit undè ſit.* Joan. VII. 26. 27.
(2) *Audierunt Phariſæi turbam, murmurantem de illo hæc.* ibid. 32.
(3) *Miniſtros.* ibid.
(4) *Adhuc modicum tempus vobiſcum ſum, & vado, &c.* ibid. 33.
(5) *Nec dum venerat hora ejus.* Joan. VIII. 20.
(6) *Numquam locutus eſt homo ſicut hic homo.* Joan. VII. 46.
(7) *Sed turba hæc, quæ non novit legem maledicti ſunt.* ibid. 49.

(CX).

(*XC.*) Ils ſe ſéparérent à ces mots, pour ſe retirer chacun chez ſoi, & Jéſus ſortit de Jéruſalem pour aller paſſer la nuit ſur la Montagne des Oliviers.

Le lendemain, il revint au Temple dès la pointe du jour. Le Peuple s'aſſembla de nouveau autour de lui ; & comme il les enſeignoit, les Phariſiens & les Docteurs lui amenérent une femme qu'ils venoient de ſurprendre (1) en adultere. *Maître*, lui dirent-ils, *ſelon Moïſe elle doit être lapidée. Vous, qu'en dites-vous ?* Il étoit trop doux, pour la faire mourir ; & s'il lui pardonnoit, ils alloient l'accuſer de détruire la Loi (2). D'abord, au lieu de leur répondre, il ſe baiſſa, & ſe mit à tracer quelque figure ſur la terre avec le doigt ; mais étant preſſé de parler (3), il ſe releva, & leur dit, *Que celui de vous, qui ne ſe ſent coupable de rien, lui jette la premiere pierre.* Puis, il ſe rebaiſſa, & ſe mit à tracer ſur la terre comme auparavant. A cette réponſe, chacun s'examina en ſon particulier, & leur conſcience leur faiſant les reproches qu'il n'avoit pas voulu leur faire (4), inſenſiblement ils ſortirent tous du Temple ; les plus vieux les premiers, & les autres après. Alors, il ſe releva, & ne voyant plus que la pécheresſe, *Femme*, lui dit-il, *que ſont devenus vos Accuſateurs ? Perſonne ne vous a-t-il condam-*

CITATIONS.

(1) *Modò.* Joan. VIII. 4.
(2) *Moiſes mandavit nobis hujuſmodi lapidare, tu ergo quid dicis ? Hoc autem dicebant tentantes eum, ut poſſent accuſare eum.* ibid. 5, 6.
(3) *Cùm perſeverarent interrogantes.* ibid. 7.
(4) *Audientes autem & à conſcientiâ redarguti.* ibid. 9.

REMARQUE.

(*XC.*) Cela étoit faux. Jonas, dont il a été parlé ci-deſſus, étoit inconteſtablement Galiléen ; mais ce n'eſt pas la ſeule occaſion où les Phariſiens ont manqué de bonne foi, en parlant contre Jéſus-Chriſt. Au reſte, ce mépris extrême, qu'ils avoient pour la Galilée, venoit de ce que la plus grande partie des Habitans de ce Pays deſcendoit des Aſſyriens que Salamanazar y avoit établis autrefois, après l'avoir conquis, & de ce qu'ils avoient gardé quelque choſe de leur ancienne Religion, dont ils faiſoient un mélange impie avec la Juive, à ce que prétendoient les Phariſiens.

née ? Perſonne, Seigneur. Je ne vous condamnerai pas non plus, reprit-il, *Allez, & gardez-vous de pécher à l'avenir.*

Depuis, enſeignant encore dans le Temple près du Tréſor (1) (*XCI*), comme il diſoit qu'il étoit la lumiere du monde, les Phariſiens lui reprochérent qu'il ſe louoit lui-même, & que ſon témoignage n'étoit pas recevable ; mais il repliqua que ſon témoignage étoit recevable, quoiqu'il parlât de lui-même, parce que ſon Pere en portoit le même témoignage que lui : *Et ſi vous ne me croyez ce que je ſuis* (2), ajouta-t-il, *vous mourrez*

CITATIONS.

(1) *In Gazophylacio.* Joan. VIII. 20.
(2) *Si non crederitis quia ego ſum.* ibid. 24.

REMARQUE.

(*XCI.*) C'eſt ce que Tacite a entendu, quand il a dit que ce Temple étoit d'une opulence immenſe, *immenſa opulentia Templum* : & c'eſt ce même Tréſor, dont Pilate voulut ſe ſervir pour ſubvenir à la dépenſe de quelques Aqueducs qu'il vouloit faire pour la commodité du Public ; & que Craſſus allant contre les Parthes avoit pillé ; & auquel Pompée fut ſi loué de n'avoir point touché : dans une Ville, dit Ciceron, ſi médiſante & ſi ſoupçonneuſe ; *in tam ſuſpiciosâ ac maledicâ Civitate.* C'eſt dans l'Oraiſon pour Flaccus. On y peut voir que les Juifs envoyoient tous les ans des Offrandes à ce Temple de tous les endroits de la Terre, où ils négocioient dès-lors avec le même ſuccès qu'ils font encore aujourd'hui par-tout où ils ſont ſoufferts. *Cùm aurum Judæorum nomine quot annis ex Italiâ & ex omnibus veſtris Provinciis Hieroſolymam exportari ſoleret, &c.* Que comme leur zéle étoit proportionné à leurs richeſſes, une bonne partie de l'Or de l'Empire couloit en Judée par ce moyen, au préjudice des autres Provinces : Que Flaccus, qui gouvernoit l'Aſie en qualité de Préteur, voyant les conſéquences de cet abus, ſe crut obligé de les prévenir par un Edit qui défendoit abſolument ce tranſport dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction ; *Flaccus ſanxit Edicto ne ex Aſiâ exportari liceret :* Qu'il fit ſaiſir en même tems en diverſes Villes des ſommes infinies qui étoient deſtinées à cet uſage : Que ſon action parut une choſe extrêmement hardie, parce que les Juifs étoient fort attachés à cette ſuperſtition, & ſi redoutables, que Ciceron n'a point de honte de ſe plaindre publiquement, de ce que l'Accuſateur de Flaccus avoit affecté de faire agiter cette Cauſe des Dégrés Auréliens, qui étoit le lieu où ils ſe tenoient d'ordinaire à Rome, & comme leur place de Change Il paroît en effet, qu'on voulut l'intimider par ce voiſinage, & que ſe voyant aſſez près d'eux pour en être entendu, & preſque en leur préſence, on crut qu'il ne ſoutiendroit pas ſi hardiment qu'il auroit fait ailleurs la Cauſe de ce Préteur contre un Corps ſi nombreux, ſi uni d'intérêts, & ſi puiſſant dans les Aſſemblées. Auſſi, il déclare nettement, qu'il prononcera l'endroit de ſon Diſcours qui les regarde le plus bas qu'il pourra, de crainte qu'ils ne l'entendent. *Hunc barbara ſuperſtitioni reſiſtere, multitudinem Judæorum flagrantem in concionibus, pro Republicâ contemnere gravitatis ſummæ fuit, &c. Hoc nimirum eſt illud quod non longè à gradibus Aureliis hæc cauſa dicitur, hic locus atque illa turba quæſita eſt : Scis quanta ſit manus, quanta cordia, quantum valeat in concionibus. Summiſſâ voce agam, &c.* Il eſt difficile de trouver dans tous les Auteurs Païens une peinture auſſi naïve que celle-ci des mœurs & des manieres des Juifs.

dans votre péché. Et qu'êtes-vous donc, lui dirent-ils (1) ? *Je ſuis*, leur répondit-il, *ce que je vous ai dit. Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, vous en ſerez perſuadés* (2). *Vous connoîtrez alors, que je ne fais rien de moi-même, & que je ne vous dis que ce que mon Pere m'a enſeigné ; car il eſt ſans ceſſe avec moi, & il ne m'a point abandonné, parce que je fais toujours ce qui lui eſt agréable* (3).

Il y en eut beaucoup, qui crurent encore en lui ſur ces Diſcours (4). *Si vous demeurez*, leur dit-il, *attachés à mes paroles, vous connoîtrez la vérité, & elle vous tirera d'Eſclavage* (5). *Nous deſcendons*, dirent les autres, *d'Abraham, & ne ſçavons ce que c'eſt que ſervitude. Comment entendez-vous donc que nous ſerons tirés d'Eſclavage ? Quiconque*, leur répondit-il, *commet le péché, eſt Eſclave du péché. Que ſi vous êtes enfans d'Abraham, faites des œuvres dignes de lui, au lieu de me perſécuter, moi qui ne vous dis que les vérités que Dieu m'a appriſes* (6). *Qui de vous me peut reprocher le moindre crime ? Je ne cherche point ma propre gloire : un autre en prendra ſoin, & me fera juſtice ; mais pourtant, je vous déclare que quiconque fait ce que je dis ne mourra jamais. Ne diſions-nous pas bien*, s'écriérent-ils alors, *que vous étiez un Samaritain, & un poſſédé* (7) ? *Abraham & les Prophétes ſont morts ; & ceux qui vous croiront, dites-vous, ne mourront pas. Etes-vous plus que les Prophétes, & plus qu'Abraham ? Que prétendez-vous être* (8) ? *Si je me glorifiois moi-même*, répondit-il à ce Diſcours, *ma gloire ne ſeroit rien ; mais c'eſt mon Pere qui me glorifie, lui que vous appellez votre Dieu ; & que vous ne connoiſſez pas. Abraham votre Pere ſou-*

CITATIONS.

(1) *Dicebant ergo ei, tu quis es ?* Joan. VIII. 25.
(2) (*A principio quod*) *& loquor vobis : cùm exaltaveritis.* ibid. 28.
(3) *Quæ benè placita ſunt ei.* ibid. 29.
(4) *Hæc illo loquente multi crediderunt in eum.* ibid. 30.
(5) *Liberabit.* ibid. 32.
(6) *Veritatem quam audivi à Deo.* ibid. 40.
(7) *Nunc cognovimus quia dæmonium habes, &c.* ibid. 52.
(8) *Quem te ipſum facis ?* ibid. 53.

haita ardemment de me voir : Je lui fus montré, & ſon ame en fut ravie (1). *Quoi !* reprirent-ils, *vous n'avez pas cinquante ans* (*XCII*), *& vous avez vu Abraham ?* Alors Jéſus leur dit, *En vérité, en vérité, je vous le dis, j'étois déja, qu'il n'étoit pas encore* (2). A cette réponſe, les Juifs prirent des pierres pour lui jetter ; mais il ſe cacha, & ſortit du Temple.

Il rencontra depuis un pauvre mendiant, qui étoit aveugle de naiſſance, & ſes Diſciples ayant demandé ſi c'étoit pour les péchés de ſes Peres, ou pour les ſiens, que cet homme étoit né ainſi ? Jéſus répondit, que ce n'étoit, ni pour les péchés de ſes Peres, ni pour les ſiens ; mais ſeulement, afin que la Puiſſance de Dieu éclatât en lui (3). Enſuite il cracha ſur de la terre, & en ayant fait une eſpéce de boue, il en frota les yeux de ce miſérable, & l'envoya ſe laver à la Piſcine de Siloé, d'où il revint clairvoyant (4). Les voiſins du lieu, où il ſe tenoit d'ordinaire à demander l'aumône (5), ne ſçavoient plus, quand ils le revirent, ſi c'étoit le même ou quelqu'autre qui lui reſſembloit. Il diſoit bien qu'il étoit le même ; mais on lui demandoit comment ſes yeux s'étoient ouverts ? Et, quand il l'avoit dit, on vouloit qu'il dît encore où étoit celui qui l'avoit guéri, & il n'en ſçavoit rien. On le mena aux Phariſiens. Ils lui firent auſſi conter ſa guériſon ; & parce que c'étoit un Jour de Sabbat,

CITATIONS.

(1) *Exultavit ut videret diem meum : vidit & gaviſus eſt.* Joan. VIII. 56.
(2) *Antequam Abraham fieret, ego ſum.* ibid. 58.
(3) *Ut manifeſtentur opera Dei in illo.* Joan. IX. 3.
(4) *Abiit ergo & lavit, & venit videns.* ibid. 7.
(5) *Sedebat & mendicabat.* ibid. 8.

REMARQUE.

(*XCII.*) Cela ne veut point dire, comme quelques-uns ont cru, que Notre Seigneur approchât de cet âge, ni même qu'il parût en approcher. C'étoit une maniere de parler parmi les Juifs, pour dire, *Vous n'êtes guéres vieux.* Ils prenoient ce nombre de cinquante plûtôt qu'un autre, comme ils auroient dit un demi-ſiécle ; ainſi que le menu Peuple dit parmi nous un demi-cent ; mais beaucoup plus encore, parce que leurs Jubilés ſe célébroient de cinquante en cinquante ans. Or c'étoit une eſpéce d'Epoque fort conſidérable parmi eux, comme encore aujourd'hui le Peuple remarque parmi nous combien il en a vu.

quelques-uns conclurent que celui qui l'avoit guéri ne venoit pas de Dieu, puiſqu'il avoit violé la ſainteté du jour ; mais d'autres diſoient, comment un pécheur feroit-il de ſi grands miracles (1) ? Ils demandérent à l'aveugle même ce qu'il en penſoit ; mais leur ayant répondu que c'étoit un Prophête, ils ne voulurent plus croire qu'il eût été aveugle, & ils firent venir ſes parens pour en découvrir la vérité. On leur demanda ſi c'étoit-là leur fils, qu'ils diſoient être né aveugle, & comment il voyoit clair alors (2) ? Ces gens, qui ſçavoient qu'on avoit arrêté de chaſſer de la Synagogue tous ceux qui reconnoîtroient Jéſus pour le Chriſt (3), ſe contentérent de répondre que c'étoit bien là leur fils, & qu'il étoit bien né aveugle ; mais comment il voyoit clair, alors, qu'ils n'en ſçavoient rien (4). *Interrogez-le lui-même*, ajoutérent-ils : *ce n'eſt pas un enfant ; qu'il diſe ce qui en eſt* (5). On le rappella, & on l'exhorta à donner gloire à Dieu en avouant la vérité ; qu'auſſi-bien on ſçavoit que celui dont il parloit étoit un méchant homme (6). *Si c'eſt un méchant homme*, dit-il, *je n'en ſçais rien : ce que je ſçais bien* (7), *c'eſt que j'étois aveugle, & que je vois. Mais comment a-t-il donc fait* (8) ? lui demandérent-ils encore. *Ne vous l'ai-je pas déja dit ?* répondit-il : *A quoi ſert-il que je le répete ? Eſt-ce que vous voulez être auſſi de ſes Diſciples ? Sois ſon Diſciple toi-même*, lui repliquérent-ils auſſitôt en le maudiſſant. *Pour nous, nous le ſommes de Moïſe, à qui nous ſçavons que Dieu a parlé ; mais pour celui-ci, nous ne ſçavons qui il eſt. C'eſt ce qui eſt bien étrange*, reprit-il, *que vous ne ſçachiez qui il eſt, & qu'il m'ait ouvert les yeux* (9). *Dieu n'exauce*

CITATIONS.

(1) (*Tanta*) *ſigna*. Joan. IX. 16.
(2) *Hic eſt filius veſter, quem, &c.* ibid. 19.
(3) *Conſpiraverant Judæi, &c.* ibid. 22.
(4) *Scimus quia hic eſt filius noſter, &c.* ibid. 20.
(5) *Ætatem habet, ipſe de ſe loquatur.* ibid. 21.
(6) *Da gloriam Deo, nos ſcimus, &c.* ibid. 24.
(7) *Unum ſcio.* ibid. 25.
(8) *Quid fecit tibi ?* ibid. 26.
(9) *In hoc enim mirabile eſt, &c.* ibid. 30.

point les méchans, & on n'a jamais ouï dire qu'on ait rendu la vue à un aveugle-né. Si cet homme n'étoit pas de Dieu, il n'auroit pas ce pouvoir. Comment! s'écriérent-ils à ce Diſcours en le chaſſant, *tu n'es que péché dès ta naiſſance* (1), *& tu veux nous enſeigner?* Jéſus, ayant appris ces choſes, le rencontra, & lui demanda s'il croyoit au Fils de Dieu? *Qui eſt-ce, Seigneur?* répondit-il, *afin que j'y croye. C'eſt lui-même*, dit Jéſus, *que vous voyez, & qui vous parle:* & cet homme, ſe jettant à ſes pieds, lui dit, *Seigneur, je le crois ainſi.* Alors dit Jéſus, *La puiſſance, que je ſuis venu exercer dans le monde, eſt de faire voir les aveugles, & d'aveugler les clairvoyans. Eſt-ce donc que nous ſommes auſſi des aveugles*, dirent quelques Phariſiens qui étoient préſens (2)? *Si vous étiez aveugles*, répondit-il, *vous ne ſeriez pas coupables; mais vous n'êtes que trop éclairés pour votre malheur* (3).

Outre les Apôtres, il avoit encore choiſi ſoixante & douze autres Diſciples, qu'il envoya devant lui (4) en Judée par tous les lieux où il devoit paſſer. Depuis, étant revenus le trouver fort ſatisfaits de leur Miniſtére, ſur-tout de ce que les Démons leur étoient ſoumis (5): *Oui*, leur dit-il, *je vous ai donné la puiſſance de fouler aux pieds le dragon, de rendre vaine toute la force de l'ennemi; & rien ne ſçauroit plus vous nuire. Ce n'eſt pas pourtant de quoi vous devez vous réjouir, mais ſeulement de ce que vos noms ſont écrits dans le Ciel* (6). *Ne craignez donc point, petit Troupeau; car c'eſt à vous que votre Pere veut donner ſon Royaume* (7).

CITATIONS.

(1) *In peccatis natus es totus.* Joan. IX. 34.
(2) *In judicium ego in hunc mundum veni; ut qui non vident, videant: & qui vident, cæci fiant. Nunquid & nos cæci ſumus?* ibid. 39, 40.
(3) *Nunc verò dicitis quia videmus (ideo) peccatum veſtrum manet.* ibid. 41.
(4) *Ante faciem ſuam.* Luc. X. 1.
(5) *Reverſi cum gaudio dicentes: Domine, etiam dæmonia ſubjiciuntur nobis, &c* Luc. X. 17.
(6) *Ecce dedi vobis poteſtatem calcandi ſupra ſerpentes & ſcorpiones, & ſuper omnem virtutem inimici, & nihil vobis nocebit; verumtamen in hoc nolite gaudere, gaudete autem, &c.* ibid. 19, 20.
(7) *Nolite timere, puſillus grex, quia complacuit Patri veſtro dare vobis regnum.* Luc. XII. 32.

A ces mots il s'écria tranſporté de l'Eſprit de Dieu, *Je vous reconnois, ô mon Pere, Maître du Ciel & de la Terre. Je vous donne gloire de ce que vous avez caché ces choſes aux Sages du monde pour les révéler aux Petits. Oui, mon Pere, vous l'avez voulu ainſi. Vous m'avez confié toutes choſes : perſonne ne me connoît que vous ; perſonne ne vous connoît que moi, & ceux à qui je vous fais connoître* (1). Puis, ſe tournant vers ſes Diſciples, *Venez donc à moi*, continua-t-il, *ô vous tous qui êtes accablés, & je vous ſoulagerai. Soumettez-vous au joug que j'impoſe, vous trouverez que c'eſt un fardeau bien leger ; rien n'eſt plus délicieux. Apprenez enfin de moi à être doux & humbles de cœur, ſi vous voulez poſſéder vos Ames en Paix* (2).

Comme il parcouroit la Judée, quelqu'un du Peuple qui le ſuivoit lui ayant dit un jour, *Maître, obligez mon Frere à faire nos Partages. Qui m'a établi*, répondit-il, *Juge entre vous* (3)? Peu de tems après, Simon Pierre lui ayant demandé combien de fois il falloit pardonner à ceux de qui on avoit été offenſé? il lui répondit, *Juſqu'à l'infini. Car*, ajouta-t-il, *il en eſt de Dieu* (4) *comme d'un certain Roi qui voulut faire rendre compte à ceux qui avoient ſoin de ſes tréſors. Il s'en trouva un qui lui devoit dix mille talens* (*XCIII*), *& n'ayant pas dequoi les payer, le Prince commanda qu'on le vendît, lui, ſa femme, & ſes enfans. Mais ce miſérable s'étant jetté à ſes pieds, pour le prier d'attendre quelque tems, le Roi en eut pitié, & lui remit ſa dette. Un moment après, cet homme, ayant rencontré l'un de ſes Collegues qui lui devoit cent*

CITATIONS.

(1) *In ipsâ horâ exultavit ſpiritu & dixit : Confitebor tibi, &c. etiam, Pater, quoniam ſic placuit ante te, &c.* Luc. X. 21.
(2) *Et invenietis requiem animabus veſtris.* Matth. XI. 29.
(3) *Quis me conſtituit judicem ſuper vos?* Luc. XII. 14.
(4) *Idèo aſſimilatum, &c.* Matth. XVIII. 23.

REMARQUE.

(*XCIII.*) Chacun valoit quatre à cinq mille francs de notre Monnoie.

deniers, il le prit à la gorge (1) *; & refuſant de lui donner le tems pour s'acquitter, il le fit mettre à l'heure même en priſon. Le Roi, en ayant été informé, fit venir devant lui ce Créancier impitoyable.* Méchant que tu es (2), *lui dit-il*, je t'ai quitté d'une ſi grande ſomme, & tu n'as point pitié de ton Collegue pour une ſi petite (3) ! *Alors il le livra aux Bourreaux, pour le tourmenter juſqu'à ce qu'il ſe fût entiérement acquitté. Et c'eſt ainſi*, continua Jéſus, *que mon Pere vous traitera, ſi vous ne pardonnez chacun à vos Freres du meilleur de vos cœurs* (4).

Depuis, comme il ſe mettoit en chemin pour retourner à Jéruſalem, il fut abordé par un jeune homme de grande condition, qui lui dit, en fléchiſſant le genou devant lui, *Bon Maître, que ferai-je pour avoir la Vie éternelle ? Pourquoi m'appellez-vous bon ?* dit Jéſus : *il n'y a que Dieu qui mérite ce nom.* Puis répondant à ſa demande, *Si vous voulez être ſauvé*, continua-t-il, *gardez les commandemens. Et quels commandemens ?* reprit le jeune homme. *Ne les ſçavez-vous pas ?* lui repartit Jéſus. *Tu ne tueras point, Tu ne déroberas rien, Tu ne porteras pas faux témoignage, & les autres. J'ai obſervé toutes ces choſes fort religieuſement dès mon enfance*, répondit encore le jeune homme : *Ne faut-il rien faire davantage ?* Cette demande plut à Jéſus ; & conſidérant plus attentivement celui qui la faiſoit, il fut touché d'inclination pour lui (5), & il lui dit, *Il vous manque encore une choſe pour être parfait : c'eſt de vendre votre bien, pour le donner aux pauvres, & de quitter tout pour me ſuivre. Car*, ajouta-t-il, *il eſt du Royaume du Ciel comme d'un tréſor qu'un homme découvrit un jour par hazard dans un champ. Il le cacha ſoigneuſement, & s'en alla ravi de joie* (6) *vendre au*

CITATIONS.

(1) *Tenens ſuffocabat eum.* Matth. XVIII. 28.
(2) *Serve nequam.* ibid. 32.
(3) *Non ergo oportuit & te miſereri conſervi tui ?* ibid. 33.
(4) *De cordibus veſtris.* ibid. 35.
(5) *Intuitus eum, dilexit eum.* Marc. X. 21.
(6) *Præ gaudio illius vadit.* Matth. XIII. 44.

plut

plutôt tout ce qu'il avoit, pour acheter ce champ précieux. A cette réponſe, le jeune homme ſe retira fort triſte (1); car il avoit de grands biens.

Alors Jéſus ſe tournant vers ſes Diſciples, *Qu'il eſt difficile,* leur dit-il, *que les Riches entrent dans le Ciel!* Ce Diſcours les ſurprit beaucoup (2). *Oui, mes enfans,* reprit-il, *je vous le dis encore une fois, il eſt bien difficile que ceux qui mettent leur confiance dans les richeſſes, ayent part au Royaume de Dieu. Un Chameau paſſeroit plutôt par le trou d'une aiguille. Que la porte eſt petite, & le chemin étroit, qui conduit à la Vie, & qu'il eſt malaiſé d'y entrer! Il y aura donc bien peu de ſauvés* (3)*?* lui dit quelqu'un de ceux qui le ſuivoient. *Tâchez,* répondit-il, *d'entrer par cette petite porte. Beaucoup voudront y paſſer, qui ne le pourront pas; & quand le Pere de famille l'aura fermée ſur lui, vous aurez beau fraper & le prier d'ouvrir, il vous dira qu'il ne vous connoît point* (4). Et comment ne nous connoîtriez-vous point? *lui direz-vous alors.* Nous avons bu & mangé enſemble tant de fois, vous avez enſeigné dans nos places publiques. Non, *dira-t-il encore,* je ne vous connois pas: éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. *Ce ſera alors que la douleur & la rage s'empareront de vous* (5), *quand vous verrez entrer dans cet heureux ſéjour, dont vous ſerez exclus, parmi vos Peres & vos Prophêtes, des hommes de tous les endroits du Monde, au lieu de vous, & que vous vous trouverez les derniers après avoir été ſi longtems les premiers. Qui eſt-ce donc,* dirent les Diſciples entre eux, *qui ſera ſauvé? La choſe eſt impoſſible aux hommes,* répondit Jéſus, *mais rien n'eſt impoſſible à Dieu.*

CITATIONS.

(1) *Abiit triſtis.* Matth. XIX. 22.
(2) *Obſtupeſcebant.* Marc. X. 24.
(3) *Si pauci ſunt qui ſalvantur.* Luc. XIII. 23.
(4) *Neſcio vos.* ibid. 25.
(5) *Ibi erit fletus & ſtridor dentium.* ibid. 25.

Et nous autres, dit Simon Pierre, *qui avons tout quitté pour vous ſuivre, quelle récompenſe en aurons-nous* (1) ? *Lorſqu'au renouvellement des Siécles*, répondit Jéſus, *le Fils de l'homme viendra dans toute ſa Majeſté, vous ſerez aſſis à ſes côtés, pour juger avec lui les douze Tribus d'Iſraël : Et quant aux autres, qui quitteront comme vous leurs biens & leurs parens pour l'amour de moi, il n'y en aura point qui n'en ſoit récompenſé abondamment, même dès cette vie, à plus forte raiſon dans la Vie éternelle. Et moi*, reprit un Docteur, *que faut-il que je faſſe pour entrer dans cette Vie éternelle ? Que porte votre Loi ?* lui dit Jéſus. *Elle commande*, répondit-il, *d'aimer Dieu de tout ſon cœur, & le prochain comme ſoi-même. Vous dites fort bien*, lui répliqua Jéſus. *Faites ce que vous dites, & vous vivrez éternellement. Mais*, inſiſta le Docteur, voulant faire le zélé (2), *qu'entend-elle par le prochain ?* Alors Jéſus, reprenant la parole, *Un voyageur*, lui dit-il, *allant de Jéruſalem à Jéricho, fut rencontré par des voleurs, qui, non contens de le dépouiller, le bleſſérent en pluſieurs endroits, & le laiſſérent pour mort* (3). *Un Sacrificateur premiérement, & enſuite un Lévite, qui alloient le même chemin, l'ayant apperçu, paſſérent outre, & ne ſe mirent point en devoir de le ſecourir. Un Samaritain, au contraire, qui venoit après eux, l'ayant auſſi apperçu, en eut pitié, s'approcha de lui, banda ſes plaies, & le mettant ſur ſon cheval le conduiſit dans ſa Maiſon, & prit ſoin de le faire guérir. A votre avis*, continua Jéſus, *lequel de ces trois hommes étoit le prochain de ce bleſſé ? Celui*, dit le Docteur, *qui le ſecourut. Allez donc*, lui dit Jéſus, *& faites de même* (4).

C'étoit vers la fin de la neuviéme Lune, qu'on célébroit à Jé-

CITATIONS.

(1) *Quid ergo erit nobis, &c.* Matth. XIX. 27.
(2) *Volens juſtificare ſeipſum.* Luc. X. 29.
(3) *Semivivo.* ibid. 30.
(4) *Similiter.* ibid. 32.

ruſalem la Fête de la Dédicace (*XCIV*), quand Jéſus ſe promenant dans le Temple ſous le Portique de Salomon, les Juifs s'aſſemblérent autour de lui, pour lui demander juſqu'à quand il les tiendroit en ſuſpens (1), & le prier de leur dire nettement s'il étoit le Chriſt, ou s'il ne l'étoit pas ? *Quand je vous le dis*, leur répondit-il *vous n'en croyez rien* (2). *Les œuvres que je fais au nom de mon Pere, témoignent pourtant que je dis vrai ; mais vous ne ſçauriez me croire, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Elles me connoiſſent à la parole, comme je les connois, elles me ſuivent, je les ferai vivre éternellement, & rien ne me les peut ravir ; car mon Pere, qui me les a données, eſt au-deſſus de tout* (3) *: perſonne ne les peut arracher de ſes mains, & lui & moi ne ſommes qu'un.* A ces mots, les Juifs ayant pris des pierres pour lui jetter, *J'ai fait*, pourſuivit-il, *pluſieurs actions admirables à vos yeux* (4) *: pour laquelle me lapidez-vous ? Ce n'eſt point*, lui dirent-ils, *pour aucune bonne œuvre, que nous voulons te lapider ; mais pour tes blaſphêmes ; & parce que, n'étant qu'un homme, tu oſes dire que tu es Dieu. N'eſt-il pas écrit dans votre Loi*, répondit-il, *J'ai dit que vous êtes des Dieux ? Que ſi elle appelle des Dieux ceux à qui Dieu parloit ſeulement* (5), *eſt-ce blaſphême à moi, que mon Pere a ſanctifié en m'envoyant ſur la Terre, de dire que je ſuis*

CITATIONS.

(1) *Quouſque animam noſtram ſuſpendis ?* Joan. X. 24.
(2) *Palam loquor vobis, & non creditis.* ibid. 25.
(3) (*Qui*) *dedit mihi majus omnibus eſt.* ibid. 29.
(4) *Multa bona opera oſtendi vobis ex Patre meo.* ibid. 32.
(5) *Ad quos ſermo Dei factus eſt* ibid. 35.

REMARQUE.

(*XCIV.*) Elle n'étoit pas d'inſtitution divine, c'eſt-à-dire établie par Moïſe, comme celle des Tabernacles : elle étoit ſeulement de tradition, & inſtituée en mémoire de la reſtauration du Temple faite par Judas Machabée après qu'il eut été profané ſi long-tems par les Gentils. Et, parce que pendant ce tems les Juifs avoient été réduits, de même qu'en fuyant d'Egypte, à exercer leur Religion dans les Montagnes & dans les Déſerts où ils s'étoient retirés, la Fete de cette reſtauration ſe célébroit preſque de la même maniere que celle des Tabernacles, comme ayant été toutes deux établies pour des ſujets qui avoient beaucoup de reſſemblance, & elle duroit auſſi ſept jours.

Fils de Dieu ? N'en croyez rien, ſi je ne fais pas des œuvres dignes de lui (1) ; *mais après en avoir tant fait, croyez-en du moins à ces œuvres, ſi vous ne m'en croyez pas. Le Paſteur mercenaire*, leur dit-il environ ce même tems, *qui garde le Troupeau d'un autre, s'enfuit ſi-tôt qu'il voit le loup approcher de la Bergerie. Au contraire le Paſteur véritable, le bon Paſteur, donne comme moi ſa vie pour ſes brebis. Mais je ne l'abandonne, que pour y revenir ; car perſonne ne me la peut ôter : c'eſt de mon propre mouvement que je la perds, je puis comme il me plaît, & la quitter, & la reprendre* (2).

Tous ces Diſcours ne faiſoient qu'exciter de nouvelles diſſenſions ſur ſon ſujet parmi les Juifs. Les uns diſoient toujours qu'il étoit poſſédé du Démon, qu'il extravaguoit, & à quoi on s'amuſoit de l'écouter (3) ? D'autres diſoient, que les propos qu'il tenoit, & les miracles qu'il faiſoit, n'étoient, ni propos, ni actions, de poſſédé. Et cependant, comme la plupart étoient d'accord de ſe ſaiſir de lui, il ſortit de Jéruſalem, & prit le chemin du Jourdain.

En paſſant par Béthanie, il logea chez une femme de ſes amies, qui s'appelloit Marthe. Dans le tems qu'elle étoit plus empreſſée à ordonner ce qu'il falloit pour le recevoir. (4), elle prit garde qu'une ſœur qu'elle avoit, nommée Marie, ne bougeoit de ſes pieds à l'écouter. A cette vue, elle s'arrêta (5) pour dire à Jéſus, qu'il ne ſongeoit pas qu'elle avoit toute la peine, & elle le pria de commander à ſa ſœur de l'aider. Mais il lui répondit qu'elle s'embarraſſoit de trop de choſes (6). *Il n'y en a*, lui

CITATIONS.

(1) *Si non facio opera Patris mei, nolite credere.* Joan. X. 37
(2) *Pono animam meam, ut iterum ſumam eam : nemo tollit eam à me, ſed ego pono eam à meipſo, & poteſtatem habeo ponendi eam, & poteſtatem habeo iterum ſumendi eam*, ibid. 17, 18.
(3) *Quid eum auditis ?* ibid. 20.
(4) *Satagebat circa frequens miniſterium.* Luc. X. 40.
(5) *Stetit.* ibid.
(6) *Sollicita es & turbaris circa plurima.* ibid. 41.

dit-il, *qu'une ſeule de néceſſaire : Marie a pris le meilleur parti, & rien ne l'en ſçauroit détourner* (1).

De Béthanie, il fut paſſer le Jourdain, & alla demeurer au même lieu où Jean avoit commencé de baptiſer. Il y fut bientôt accompagné d'une grande multitude de Peuple du Pays. Il les enſeignoit à ſon ordinaire ; & ces gens, voyant qu'il guériſſoit tous les malades qui ſe préſentoient, ne pouvoient s'empêcher de l'élever même au-deſſus de Jean, dont la mémoire étoit encore récente & en grande vénération parmi eux. *Jean-Baptiſte*, diſoient-ils, *n'a jamais fait de miracle comme lui* (2) ; *mais tout ce qu'il en a dit eſt bien véritable* (3).

Ce Pays où il étoit dépendoit d'Hérode, & quelques Phariſiens le vinrent avertir de ſe retirer ailleurs, *parce que ce Prince*, diſoient-ils, *le cherchoit pour le faire mourir. Allez*, leur répondit-il, *dites-lui de ma part, que j'ai encore quelques Démons à chaſſer, & quelques malades à guérir. Il ſera ſatisfait bientôt après, & peu de jours termineront ma courſe* (4) ; *mais un Prophête ne doit pas mourir hors de Jeruſalem. La Sageſſe même l'a dit* (5) : Voici le tems que je leur enverrai des Apôtres, des Prophêtes, & des Docteurs. Ils les chaſſeront de Ville en Ville : ils les déchireront de coups, ils en maſſacreront les uns, ils mettront les autres en Croix, afin que tout le ſang innocent qui fut jamais répandu ſur la Terre, depuis celui d'Abel le Juſte, juſqu'à celui du Fils de Barachie (*XCV*), qu'ils tuérent le dernier entre le Tem-

CITATIONS.

(1) *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ.* Luc. X. 42.
(2) *Joannes quidem ſignum fecit nullum.* Joan. X. 41.
(3) *Omnia autem quæcumque dixit de hoc vera erant.* ibid. 42.
(4) *Ecce ejicio dæmonia & ſanitates perficio hodie & cras, & tertiâ die conſummor.* Luc. XIII. 32.
(5) *Verumtamen non capit Prophetam perire extra Jeruſalem.* ibid. 33.

REMARQUE.

(*XCV.*) Il s'appelloit Zacharie, & il y a apparence, quoique beaucoup d'Auteurs ne le veuillent pas, que le Fils de Dieu entendoit parler d'un Prophête de ce nom, qui fut effectivement tué de cette ſorte par le Roi Joas. Il eſt vrai

ple & l'Autel, retombe ſur eux (1). *Je vous aſſure que cette Génération, qui vit aujourd'hui, en rendra compte* (2), *& que la vengeance s'en fera dans nos jours. Achevez donc de combler la meſure des crimes de vos Peres* (3). *Jéruſalem, Jéruſalem, qui fais mourir les Prophêtes, & lapides ceux qui te ſont envoyés, combien de fois ai-je voulu raſſembler ton Peuple ſous mon aîle* (4)? *Mais quoique tu m'ayes toujours rejetté, je te déclare que tu ne me verras point que tu ne t'écries*, Beni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur (5).

Les femmes, chez qui il avoit logé en paſſant à Béthanie, l'envoyérent avertir ce même jour, qu'un frere qu'elles avoient, & qu'il aimoit beaucoup, étoit à l'extrémité. Il dit auſſitôt, qu'il n'y avoit rien à craindre de cette maladie, & qu'elle n'aboutiroit qu'à faire éclater davantage la gloire de Dieu, & celle de ſon Fils (6). Les deux jours ſuivans, il demeura encore au même lieu où il avoit reçu cette nouvelle; mais au troiſiéme, il déclara à ſes Diſciples, qu'il falloit retourner en Judée; car Béthanie n'étoit qu'à quinze ſtades de Jéruſalem. Ils lui repréſentérent inutilement le danger où il s'expoſoit, y ayant ſi

CITATIONS.

(1) *Ut veniat ſuper vos omnis ſanguis juſtus, &c.* Matth. XXIII. 35.
(2) *Requiretur ab hac generatione* Luc. XI. 51.
(3) *Et vos implete menſuram patrum veſtrorum.* Matth. XXIII. 32.
(4) *Quemadmodum gallina congregat pullos ſuos ſub alas.* ibid. 37.
(5) *Non videbitis me donec veniat cùm dicetis, &c.* ibid. 39.
(6) *Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro Gloriâ Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam.* Joan. XI. 40.

REMARQUE.

que l'Hiſtoire des Rois fait ce Prophête fils du Grand-Prêtre Joïadas, & non pas, comme Jéſus-Chriſt le fait ici, Fils d'un Barachie; mais S. Jérôme aſſure qu'il y avoit auſſi dans l'Evangile des Nazaréens, Fils de Joïadas, & non pas, Fils de Barachie. Il faut donc, ou que ce Pere eut deux noms, ce qui étoit fort ordinaire parmi les Juifs, ou que les Copiſtes ayent confondu ce Prophete Zacharie, dont il s'agit ici, avec l'autre Zacharie beaucoup plus connu, dont il nous reſte un Livre de Prophéties, & de qui le Pere s'appelloit Barachie. D'autres croyoient que Jéſus-Chriſt entendoit parler d'un autre Zacharie, qui fut tué de cette même maniere par les Zélotes du tems de Veſpaſien, & dont le Pere s'appelloit Baruch ou Barachie, car c'eſt la même choſe.

peu de tems que les Juifs avoient voulu le lapider. *Notre Ami Lazare dort*, leur dit-il, (c'étoit le nom du malade,) *& je le vais éveiller. S'il dort*, reprirent-ils, *c'eſt bon ſigne ; & il n'eſt pas ſi mal qu'il ne puiſſe guérir* (1). *Lazare eſt mort, vous dis-je*, repliqua-t-il alors ; *& je m'en réjouis pour l'amour de vous, parce que votre Foi en ſera confirmée* (2). *Allons donc auſſi*, dit Thomas aux autres Diſciples, *& mourons, puiſqu'il le faut, avec lui.*

Lazare étoit mort en effet, quand il arriva à Béthanie. Sitôt que Marthe ſçut qu'il approchoit, elle courut au-devant de lui : *Seigneur*, lui dit-elle en l'abordant, *ſi vous euſſiez été ici, mon frere ne ſeroit pas mort ; mais il n'importe, & je ſçais bien que Dieu vous accordera encore tout ce que vous voudrez* (3). A ces Diſcours, Jéſus ayant répondu que ſon frere reſſuſciteroit. *Vous entendez peut-être*, reprit-elle, *qu'il reſſuſcitera au dernier jour* (4) ? *Je ſuis*, lui dit-il alors, *la Réſurrection même, & la Vie. Qui croit en moi vivra, quelque mort qu'il puiſſe être* (5), *& ne mourra jamais. Le croyez-vous ainſi* (6) ? *Je n'en doute point, Seigneur* (7), lui dit-elle : *vous êtes le Chriſt, Fils de Dieu vivant ;* & à ces mots elle le quitta pour aller avertir ſa ſœur. Elle étoit demeurée dans la Maiſon avec pluſieurs Juifs de leur connoiſſance, qui les étoient venus voir pour les conſoler ; mais ſi-tôt que Marthe lui eut parlé en particulier (8), elle ſortit, & la compagnie la ſuivit, dans la croyance qu'elle alloit pleurer au Tombeau de ſon Frere. Quand elle eut trouvé Jéſus, elle ſe jetta à ſes pieds (9), fondant en larmes, & lui fit la même plainte que

CITATIONS.

(1) *Si dormit ſalvus erit.* Joan. XI. 12.
(2) *Gaudeo propter vos ut credatis.* ibid. 15.
(3) *Sed & nunc ſcio quia quæcumque poposceris à Deo, &c.* ibid. 22.
(4) *Scio quia reſurget, &c.* ibid. 24.
(5) *Etiamſi mortuus fuerit.* ibid. 25.
(6) *Credis hoc ?* ibid. 26.
(7) *Utique Domine.* ibid. 27.
(8) (*Clanculum*). ibid. 31.
(9) *Cecidit ad pedes ejus.* ibid. 32.

Marthe lui avoit faite. Ceux qui les accompagnoient, n'étoient guéres moins affligés. Lui même ſe ſentit ſaiſir à ce triſte ſpectacle : il ſe troubla, & ſe mit auſſi à pleurer. Alors, les Juifs dirent entre eux, *Voyez comme il aimoit Lazare ;* mais d'autres diſoient, que puiſqu'il rendoit la vue aux Aveugles-nés, il pouvoit bien empêcher ſon Ami de mourir (1). Il demanda où on l'avoit mis, & s'y fit mener. C'étoit une grotte dont l'entrée étoit fermée par une grande pierre qu'il commanda d'ôter, & Marthe ayant ajouté, qu'il y avoit quatre jours que le mort y étoit, & qu'il ſentiroit fort mauvais, *Ne vous ai-je pas dit*, lui répondit-il, *que ſi vous croyiez, vous verriez la Gloire du Seigneur ?* On ôta la Pierre ; & alors Jéſus levant les yeux au Ciel, *Mon Pere*, dit-il, *je vous rens graces de ce que vous m'avez exaucé : non que je ne fuſſe aſſuré que vous m'exauceriez toujours ; mais c'eſt pour me faire entendre à ce Peuple qui m'environne, & afin qu'ils connoiſſent que c'eſt vous qui m'avez envoyé* (2). A ces mots, il appella Lazare à haute voix, & Lazare ſortit les pieds & les mains liées (3), comme c'étoit la coutume d'enſevelir les morts parmi les Juifs, & la tête envelopée de ſon ſuaire. *Qu'on le délie*, dit Jéſus, *& qu'on le laiſſe aller* (4).

Pluſieurs des aſſiſtans crurent en lui, voyant ce prodige ; mais d'autres le furent rapporter aux Phariſiens. Ils s'aſſemblérent avec les Pontifes pour délibérer ſur cet avis. *Si nous le laiſſons faire* (5), dirent-ils, *tout le monde croira en lui, & le ſuivra. Les Romains nous imputeront tout ce qu'il fera ; & confondant les*

CITATIONS.

(1) *Jeſus ergo ut vidit eam plorantem & Judæos qui venerant cum eâ plorantes, infremuit ſpiritu, & turbavit ſe ipſum, & lacrimatus eſt. Ecce quomodo amabat eum. Quidam autem ex ipſis dixerunt, Non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut is non moreretur ?* Joan. XI. 33, 35, 36, 37.

(2) *Quoniam audiſti me, ego autem ſciebam quia ſemper me audis, ſed propter populum, &c.* ibid. 41, 42.

(3) *Voce magnâ clamavit, Lazare, veni foras ; & ſtatim prodiit, &c* ibid. 43, 44.

(4) *Solvite eum, & ſinite abire.* ibid. 44.

(5) *Si dimittimus eum ſic.* ibid. 48.

innocens

innocens avec le coupable, ils s'en vengeront ſur notre Pays, & ſur toute la Nation. Eſt-il ſi difficile de l'empêcher ? dit alors le Grand Prêtre (*XCVI*) qui s'appelloit Caïphe. *Ne vaut-il pas bien mieux qu'un ſeul homme périſſe pour ſauver toute la Nation, que non pas toute une Nation pour un ſeul homme* (1) ? Cet avis fut ſuivi de tous : ils prirent dès lors leurs meſures pour ſe défaire de Jéſus, & ils firent publier quelque tems après, que quiconque ſçauroit où il étoit, eût à le déceler, afin qu'on le fit arrêter. Mais il ne ſe montra plus guéres depuis (2), & il ſe retira dans une Ville nommée Ephrem, près du Déſert de Judée, où il demeura avec ſes Diſciples juſqu'au tems de Pâques.

Alors ſon heure étant venue, il ſe détermina, & partit avec un viſage tranquille pour Jéruſalem (3). Ses Diſciples étoient épouvantés de ſon aſſurance, & ne ſuivoient qu'en tremblant ; car il marcha toujours le premier pendant ce Voyage (4). *Nous voilà bientôt arrivés*, leur diſoit-il, *& tout ce que les Prophétes ont prédit du Fils de l'Homme va être accompli* (5). *Il ſera livré aux Pontifes, aux Docteurs, & aux Anciens. Il ſera condamné à la*

CITATIONS.

(1) *Vos neſcitis quidquam nec cogitatis quia expedit vobis, &c.* Joan. XI. 49, 50.

(2) *Jeſus ergo jam non in palam ambulabat.* ibid. 54.

(3) *Factum eſt autem dum complerentur dies aſſumptionis ejus, & ipſe faciem ſuam firmavit ut iret in Jeruſalem.* Luc. IX. 51.

(4) *Præcedebat illos Jeſus, & ſtupebant, & ſequentes timebant.* Marc. X. 32.

(5) *Ecce aſcendimus Jeroſolymam, &c.* Luc. X. 8, 33.

REMARQUE.

(*XCVI.*) C'étoit le Chef de l'Ordre Eccléſiaſtique dans la Religion Judaïque. Par la Loi de Moïſe cette dignité étoit perpétuelle & héréditaire dans la Maiſon de ſon Frere Aaron : elle devoit toujours y paſſer d'aîné en aîné : mais dans la ſuite des tems, cette diſpoſition fut troublée en diverſes manieres ; & la choſe en vint à un tel point de confuſion depuis que les Romains furent maîtres de Jéruſalem, que les Gouverneurs vendoient cette charge pour autant de tems qu'il leur plaiſoit, à ceux qui en offroient davantage, obſervant à peine de n'y admettre perſonne qui ne fut de la Tribu de Lévi. Ainſi Anne, dont il ſera parlé plus bas, avoit été Grand-Prêtre quelques années avant la mort du Fils de Dieu, juſqu'à ce qu'il fut dépoſé par le prédéceſſeur de Pilate, comme Caïphe le fut auſſi par ſon ſucceſſeur quelques trois ans après la même mort.

mort, puis abandonné aux Gentils, qui lui feront toute ſorte d'outrages. Ils lui cracheront au viſage, ils le feront ſervir de jouet (1), *ils le fraperont de verges, ils le feront mourir en Croix, & il reſſuſcitera le troiſiéme jour.*

A ces mots, la femme de Zébédée s'approcha de lui avec ſes fils, & l'ayant adoré, elle le pria de lui accorder une grace qu'elle avoit à lui demander. Il voulut ſçavoir auparavant ce qu'elle ſouhaitoit; & c'étoit, que ſes deux fils fuſſent aſſis l'un à ſa droite, & l'autre à ſa gauche, quand il ſeroit au Trône de ſa Gloire. *Vous ne ſçavez*, leur dit-il, *ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le même Calice que moi, & être régénérés du même Baptême que je dois l'être* (2)*? Mais quand vous le pourriez, il n'eſt pas en mon pouvoir de diſpoſer des Places que vous voulez avoir: elles ſont pour ceux à qui mon Pere les a deſtinées* (3). Les autres Diſciples furent fort indignés (4) contre eux de cette prétention; mais Jéſus les ayant tous aſſemblés autour de lui, leur dit, qu'il n'en étoit pas d'eux comme des Grands du monde, qui tyranniſent ceux qui leur ſont ſoumis: qu'au contraire, celui d'entre eux, qui ſe feroit le Serviteur des autres, ſeroit le plus grand de tous. *Le Fils de l'Homme même*, ajouta-t-il, *n'eſt pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir, & donner ſa vie pour le Salut du monde* (5).

Il arriva enſuite à Jéricho, en continuant ſon chemin vers Jéruſalem. Comme il paſſoit dans une Rue, un petit homme (6), nommé Zachée, Chef des Publicains de la Ville ne pouvant le voir à cauſe de la foule qui l'environnoit, monta ſur un Sycomore pour ſatisfaire ſa curioſité. Jéſus, l'ayant apperçu, lui

CITATIONS.

(1) *Illudetur.* Luc. X. 38.
(2) *Aut baptiſmo, quo ego baptizor, baptizari?* Marc. X. 38.
(3) *Non eſt meum dare vobis, ſed quibus paratum eſt à Patre meo.* Matth. XX. 23.
(4) *Indignati.* ibid. 24.
(5) *Dare animam ſuam redemptionem pro multis.* ibid. 28.
(6) *Staturâ puſillus*, Luc. XIX. 3.

dit de descendre de cet Arbre, & qu'il vouloit loger chez lui. On fut extrêmement scandalisé qu'il préférât ce pécheur à tous les gens de bien de la Ville (1). Et cependant son Hôte ravi de joie (2), voulant profiter de l'occasion, le consultoit sur la conduite de sa Conscience. *Seigneur*, lui dit-il, *je donne la moitié de mon Revenu aux Pauvres; & quand je m'apperçois d'avoir fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris. Cette Maison*, dit Jésus sur ce Discours, *a été sauvée dans ce jour; car enfin, celui qui en est le Maître, pour être Publicain & Pécheur, n'en est pas moins Enfant d'Abraham* (3): *& le Fils de l'Homme n'est venu chercher que ce qui étoit perdu.*

Au sortir de Jéricho, deux Aveugles, qui se trouvérent sur son chemin, entendant le bruit de la foule qui l'accompagnoit (4), demandérent ce que c'étoit; & l'ayant sçu, ils se mirent à crier de toute leur force, *Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous.* Ceux qui étoient avec lui, voulurent les faire taire; mais plus on les menaçoit (5), plus ils crioient, & l'appelloient à leur aide. Jésus les ayant ouïs s'arrêta, les fit approcher, & leur demanda ce qu'ils vouloient; & quand ils l'eurent dit, il les toucha aux yeux, & ils furent guéris.

De Jéricho, il alla à Béthanie, & logea chez un Ami de Lazare, nommé Simon le Lépreux. Comme ils étoient à table (*XCVII*), lui, Simon, & Lazare entre autres personnes, & que Marthe les servoit, Marie sa Sœur apporta une Huile

CITATIONS.

(1) *Murmurabant quòd ad hominem peccatorem divertisset.* Luc. XIX. 7.
(2) *Festinans, gaudens.* ibid. 6.
(3) *Hodie salus domui huic facta est, eo quod & ipse filius sit Abrahæ.* ibid. 9.
(4) *Audierunt turbam prætereuntem.* Luc. XVIII. 36.
(5) *Turba increpabat eos ut tacerent.* Matth. XX. 31.

REMARQUE.

(*XCVII*) C'étoit la coutume des Juifs de se traiter magnifiquement les uns les autres aux jours qui précédoient la Pâque. Les femmes n'étoient point de ces repas; elles y serveient seulement.

de Parfum fort précieuſe dans un Vaſe d'Albâtre. Elle en lava les pieds de Jéſus, puis elle les eſſuya avec ſes cheveux ; & briſant enſuite le Vaſe, elle lui répandit le reſte du Parfum ſur la tête. Toute la maiſon fut remplie en un moment de cette odeur (1), & ſes Diſciples en furent fort ſcandaliſés. *A quoi bon*, dirent-ils, *cette profuſion, & pourquoi perdre inutilement une choſe de ſi grand prix* (2) ? *On auroit trouvé plus de trois cens Deniers de ce Parfum*, ajouta Judas, *qui ſeroient bien mieux employés à donner aux Pauvres.* Il gardoit la Bourſe commune ; & comme il la manioit peu fidélement, c'étoit ſon intérêt, plutôt que celui des Pauvres, qui le faiſoit parler (3). Jéſus, les ayant entendus, les reprit de l'Indignation qu'ils témoignoient contre cette Femme, *Laiſſez-la en paix* (4), leur dit-il : *ce qu'elle vient de faire pour moi eſt une bonne œuvre ; elle m'a ſacrifié ce qu'elle avoit de plus précieux. Vous aurez toujours des Pauvres ; mais vous ne m'aurez pas toujours. Elle n'a fait, par cette effuſion, que prévenir de peu de tems celui de ma mort, en préparant ainſi mon Corps par avance à être mis dans le Tombeau* (*XCVIII*). *Auſſi je vous déclare que la gloire de ſon action ſe répandra par toute la Terre avec celle de mon Nom* (5).

Il ne reſtoit plus que ſix jours juſqu'à la Pâque ; & beaucoup

CITATIONS.

(1) *Domus impleta ex odore unguenti.* Joan. XII. 3.
(2) *Indignè ferentes.* Marc. XIV. 4. *Ut quid perditio hæc ?* Matth. XXVI. 8.
(3) *Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, ſed quia fur erat, & loculos habens, &c* Joan. XII. 6.
(4) *Sinite eam.* Marc. XIV. 6.
(5) *Bonum opus operata eſt in me, quod habuit hæc fecit : mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, prævenit ungere corpus meum in ſepulturam. Amen dico vobis ubicumque prædicatum fuerit Evangelium iſtud in univerſo mundo, & quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus.* Marc. XIV. 6.

REMARQUE.

(*XCVIII.*) C'eſt que c'étoit la coutume parmi les Egyptiens, & les autres Peuples qui ne bruloient pas les morts, de les froter avec des onguens précieux avant que de les enſevelir. C'étoit même une eſpéce de Cérémonie Religieuſe parmi les Juifs, & un témoignage de croire la Réſurrection, que tous ne croyoient pas.

de Juifs qui étoient déja allés à Jérusalem pour se purifier avant la Fête (1) (*XCIX*), y cherchoient Jésus avec empressement. Ils ne bougeoient du Temple à l'attendre, parce que c'étoit où il enseignoit d'ordinaire, & ils se demandoient les uns aux autres ce qu'ils pensoient de ce qu'il ne venoit point. Mais ayant appris qu'il étoit à Béthanie, ils y vinrent pour le voir, & pour voir aussi Lazare, que les Pontifes avoient résolu de faire tuer, parce qu'il étoit cause que plusieurs croyoient que Jésus étoit le Christ.

Il en partit le lendemain, suivi de tout ce monde. Il passa par Bethphagé; & quand il fut près de la Montagne des Oliviers, il envoya deux de ses Disciples, à un Bourg qui n'étoit guéres éloigné, prendre un Anon (*C*), qui n'avoit point encore été monté, & qu'ils devoient trouver à un endroit qu'il leur désigna. Que si quelqu'un les en vouloit empêcher, il leur dit de répondre, que le Seigneur en avoit besoin, & qu'aussitôt on les laisseroit faire. Tout ce qu'il leur avoit dit leur arriva. Ils mirent une de leurs robes sur l'animal qu'ils amenérent, & Jésus étant monté dessus il marcha vers Jérusalem. Au bruit de son

CITATION.

(1) *Ut sanctificarent seipsos.* Joan. XI. 55.

REMARQUES.

(*XCIX.*) Quand ils avoient contracté quelqu'une des souillures exprimées dans la Loi, il falloit qu'ils l'expiassent par les Sacrifices & les Ablutions prescrites à cet effet dans la même Loi, s'ils vouloient participer au mérite de la Fête. Il y en avoit aussi qui se purifioient sans cette raison, par surabondance de dévotion, & pour s'acquitter de quelque vœu particulier qu'ils avoient fait, & qu'on remettoit toujours d'accomplir aux grandes Solemnités.

(*C.*) Cette monture étoit fort honorable parmi les anciens Hébreux. Le Livre des Juges représente l'opulence de deux d'entre eux par le grand nombre qu'ils avoient de ces animaux; ce qui montre l'estime qu'on en faisoit alors. Il paroît encore par d'autres endroits des premiers Livres de l'Ecriture, que les personnes les plus considérables de ce tems-là n'avoient point d'autre voiture. Mais sous le Regne de Salomon, que l'on commença en Judée à avoir grand Commerce en Egypte, il en vint un si grand nombre de Chevaux, qu'on ne se servit plus d'autre chose. Et c'est le mépris, dans lequel l'animal dont il s'agit ici étoit venu du tems de l'Evangile, qui obligea Jésus-Christ à le choisir, pour marquer par cette circonstance de son Triomphe, comme par toutes les autres, que son Régne ne devoit rien avoir du faste ordinaire des Rois.

arrivée, la plus grande partie du Peuple, qui étoit venu pour la Fete, ſortit au devant de lui avec des Branches de Palmiers dans les mains. Ils le rencontrérent comme il achevoit de deſcendre la Montagne, & ſe joignirent à la Troupe qui l'accompagnoit. Ils couvrirent le chemin de Rameaux d'Arbres, qu'ils coupoient à meſure qu'ils avançoient. Ils étendoient leurs vêtemens ſous ſes pas : une partie marchoit devant lui, l'autre après (1) ; tous louoient Dieu à pleine voix, & crioient tranſportés de joie, *Vive le Fils de David* (2) (*CI*) ! *Paix en Terre, Gloire au Ciel ! Beni ſoit celui qui vient au Nom du Seigneur ! Beni ſoit le Roi d'Iſrael, & le Régne de David notre Pere, puiſqu'enfin le tems en eſt venu* (3) ! Toutes ces choſes ſe paſſérent, ſans que les Diſciples y fiſſent aucune réflexion alors ; mais après qu'il fut monté au Ciel (4), ils ſe ſouvinrent de cette Prédiction des Prophêtes Iſaïe & Zacharie ; *Dites à la Fille de Sion qu'elle ne craigne point. Voici ſon bon Roi qui vient à elle, monté ſur le Poulain d'une Aneſſe* (5). Entre autres choſes à ſa louange, ceux de ſa Troupe racontoient comment il avoit reſſuſcité Lazare ; & c'étoit le bruit de ce Miracle encore récent, qui avoit obligé tant de gens à venir de Jéruſalem à ſa rencontre. *Nous n'avançons rien contre cet homme*, diſoient cependant les Phariſiens entre eux ; *tout le monde court après lui* (6) ; & l'un d'eux lui demandant pourquoi il n'empêchoit pas au moins ſes Diſciples de lui

CITATIONS.

(1) *Præcedebant & ſequebantur.* Matth. XXI. 9.
(2) *Hoſanna filio David !* ibid.
(3) *Benedictum quod venit regnum Patris noſtri David.* Marc. XI. 10.
(4) *Hæc nunc cognoverunt Diſcipuli ejus primùm, ſed, &c.* Joan. XII. 16.
(5) *Dicite filiæ Sion : Noli timere ; ecce Rex tuus venit tibi manſuetus, ſedens ſuper pullum aſinæ.* Matth. XXI. 7.
(6) *Videtis quia nihil proficimus, ecce mundus totus poſt eum abiit.* Joan. XII. 19.

REMARQUE.

(*CI.*) Le mot Hébreu *Hoſanna* veut dire préciſement *Dieu conſerve*, en optatif ; & cela étant, il ſeroit difficile de le rendre plus naïvement en François, que par celui de *Vive*, dont on ſe ſert aujourd'hui en de ſemblables occaſions, & qui ſignifie la même choſe.

faire ces acclamations ? *Je vous assure*, répondit-il, *que s'ils se taisent, les pierres parleront* (1).

Quand il fut près de la Ville, il se mit à pleurer en la considérant. *Que ne sçais-tu comme moi*, s'écria-t-il, *ô Jérusalem, de quels malheurs tu te peux garantir dans ce Jour ! Mais ils sont cachés à tes yeux. Cependant, un tems viendra que tes Ennemis t'environneront : ils t'enfermeront au milieu de leur Puissance, & ils t'attaqueront avec tant de furie, qu'à la fin ils te réduiront en poudre, toi & tes Enfans* (2). *Il ne restera pas pierre sur pierre dans ton enceinte, & cette désolation si étrange ne viendra sur toi, que parce que tu n'auras pas sçu connoître le bonheur que le Ciel te présente dans cette importante Journée* (3).

Toute la Ville fut émue à cet abord (4) ; & comme chacun demandoit ce que c'étoit, le Peuple qui l'accompagnoit, répondoit, que c'étoit Jésus le Prophête de Nazareth en Galilée. Il fut droit au Temple ; & y ayant trouvé des Marchands de Bêtes propres aux Sacrifices, & des Banquiers (*CII*), que ce Trafic

CITATIONS.

(1) *Clamabunt*, Luc. XIX. 40.
(2) *Quia si cognovisses & tu, & quidem in hâc die tuâ, quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis, quia veniet dies, &c.* ibid. 42, 43.
(3) *Eo quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* ibid. 44.
(4) *Cum intrasset commota est universa Civitas.* Matth. XIX. 10.

REMARQUE.

(*CII.*) Les Juifs étoient obligés par leur Loi d'aller trois fois l'Année au Temple de Jérusalem. Aucun ne s'y devoit présenter les mains vuides, selon l'expression de Moïse ; & parce que ceux qui venoient de loin auroient eu trop de peine à amener avec eux les Animaux & les Denrées qu'ils y vouloient présenter, la même Loi leur permettoit de les vendre en partant de leur Païs, pour employer le prix qu'ils en tiroient à en acheter d'autres quand ils étoient arrivés à Jérusalem. Il y avoit eu de tout tems en cette Ville des Marchés publics destinés à cet effet ; mais dans la suite, les Sacrificateurs & autres Ministres du Temple, voyant un grand gain à faire pour eux à ce Commerce, l'établirent dans le Temple meme, c'est-a-dire dans l'enceinte extérieure qu'on appelloit le Vestibule ou Portique des Gentils. Ils y mirent donc des Marchands de toutes sortes d'Animaux & de Denrées propres aux Sacrifices, de qui ils ne faisoient peut-être qu'emprunter le nom, ou du moins de qui ils tiroient un grand Tribut, & par lesquels ils faisoient revendre plusieurs fois une même Offrande. Et comme tous ceux qui venoient à la Fête n'avoient pas de la Monnoie qui avoit cours à Jérusalem, & que quelques-uns n'avoient point d'argent du tout, ces mêmes Sacrifica-

y avoit fait établir, il chaſſa Bêtes, Marchands, & Banquiers, avec des cordes dont il fit une eſpéce de Fouet (1), renverſa leurs Tables, & jetta par terre l'Argent. *Loin d'ici*, leur dit-il: *N'eſt-il pas écrit que la Maiſon de mon Pere ſera une Maiſon de Priere? & vous en faites une Retraite de Voleurs* (2)! Il avoit déja fait preſque la même choſe, la premiere fois qu'il étoit venu à Jéruſalem, mais avec moins de violence; & alors, ceux qu'il chaſſa de cette ſorte lui ayant demandé par quel Miracle il faiſoit voir (3) qu'il eût droit de les traiter ainſi, il leur fit une Réponſe qui fut bien remarquée par les Juifs. *Détruiſez, ce Temple, & je le rétablirai dans trois jours.* Il y guérit en même tems quantité d'aveugles & de boiteux, qui vinrent s'y préſenter. Pluſieurs d'entre les principaux des Juifs crurent alors en lui; mais ils n'oſoient le dire, à cauſe des Phariſiens, & de crainte d'être chaſſés de la Synagogue. Cependant les enfans, qui s'étoient mêlés parmi le Peuple qui l'avoit ſuivi, continuoient toujours de crier, *Vive le Fils de David!* Et les Sacrificateurs, outrés de douleur, lui ayant demandé s'il les entendoit? « Oui, » répondit-il, je les entens. N'eſt-il pas écrit, *Les petits Enfans* » *chanteront ſa louange la plus parfaite: elle ſortira de la bouche qui* » *pend à la mammelle* (4) » ?

Il étoit preſque nuit, quand il fit cette Réponſe. Il ſortit

CITATIONS.

(1) *Quaſi flagellum de funiculis. Auferte iſta hinc.* Joan. II. 15, 16.
(2) *Speluncam.* Matth. XXI. 13.
(3) *Quod ſignum oſtendis nobis?* Joan. II. 18.
(4) *Utique, numquam legiſtis, Ex ore infantium & lactentium perfeciſti laudem?* Matth. XXI. 16.

REMARQUE.

teurs s'aviſérent encore d'établir au même lieu des Banquiers, qui changeoient les eſpéces, & prenoient à groſſe uſure à ceux qui n'avoient rien, ſoit ſur la caution de quelqu'un de la Ville, ſoit ſur gages, quoique toutes choſes fuſſent également défendues par la Loi. On peut juger du profit qu'il y avoit à faire à ce trafic, par le nombre de victimes que Joſeph rapporte quelque part, qui furent offertes à une ſeule Fête de Pâques, & qu'il dit avoir été de deux cens cinquante ſix mille cinq cens.

du

du Temple auſſitôt après, & s'en retourna à Béthanie avec ſes Diſciples. Comme il en partoit le lendemain matin, pour revenir à Jéruſalem, il eut faim, & s'approcha d'un figuier qu'il avoit apperçu de loin, pour y manger ; mais n'y ayant trouvé que des feuilles, *Puiſſes-tu*, lui dit-il, *ne porter jamais de fruit* (1). Quand il fut arrivé au Temple, il ſe mit à enſeigner comme de coutume. *Le tems eſt venu*, dit-il, entre autres choſes, *que le Fils de l'Homme doit être glorifié* (2) *; mais il faut que le grain ſoit enſeveli dans la terre avant qu'il fructifie, & c'eſt pourquoi mon Ame eſt troublée. Prierai-je mon Pere de me délivrer de l'heure qui me menace ? C'eſt pour trouver cette heure que je ſuis venu. Je dirai donc bien plutôt : Mon Pere faites éclater la Gloire de votre Nom, m'en dût-il couter la vie* (3). A ces mots, on entendit une voix du Ciel, qui dit, *Je l'ai glorifié, & je le glorifierai encore.* Au bruit de cette voix, quelques-uns dirent que c'étoit un Ange qui lui avoit parlé. *Ces paroles que vous venez d'entendre*, reprit-il, *n'étoient pas néceſſaires pour moi, elles ne ſont que pour vous. C'eſt à préſent que le monde va être condamné. Le Démon, qui en eſt le Prince, en doit être chaſſé ; & quand je ſerai élevé au-deſſus de la Terre, je tirerai tout à moi.* Comme les Juifs ne ſçavoient pas qu'il déſignoit par ce Diſcours le genre de Supplice dont il devoit mourir, ils en furent fort ſurpris. *L'Ecriture*, lui dirent-ils, *nous apprend que le Chriſt demeurera éternellement. Pourquoi donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'Homme ſoit enlevé de la Terre ? Le Fils de l'Homme & le Chriſt n'eſt-ce pas une même choſe ?* Mais il ne s'expliqua pas davantage. *La Lumiere*, leur dit-il ſeulement, *eſt encore avec vous pour un*

CITATIONS.

(1) *Numquam ex te fructus naſcatur in ſempiternum* Matth. XXI. 19.
(2) *Clarificetur.* Joan. XII. 23.
(3) *Amen dico vobis, niſi granum cadens in terram mortuum fuerit, ipſum ſolum manet, nunc anima mea turbata eſt & quid dicam ? Pater ſalvifica me ex hâc horâ, ſed propterea veni in horam hanc, Pater, clarifica nomen tuum.* ibid. 24, 25, 27, 28.

peu de tems (1). *Si vous voulez être Enfans de Lumiere, marchez pendant qu'elle éclaire, de peur que les Ténébres ne vous ſurprennent, & que vous ne ſçachiez plus ce que vous ferez. Je ſuis venu dans le monde pour être cette Lumiere, afin que quiconque me croira ne demeure point dans l'aveuglement. Qui croit en moi, ce n'eſt pas moi qu'il croit : il croit celui qui m'a envoyé ; & qui me voit, le voit auſſi. Que ſi quelqu'un ne croit pas à mes paroles après les avoir entendues, ce n'eſt pas moi qui le jugerai : je ſuis venu ſauver le monde, & non pas le condamner. Ce ſera un autre Juge qui le condamnera au dernier Jour : & ce Juge c'eſt la Parole même que j'ai annoncée ; car je n'ai pas parlé de moi-même : c'eſt mon Pere qui m'a preſcrit, en m'envoyant, ce que je devois dire. Or je ſçais que les choſes qu'il m'a preſcrites ſont la Vie éternelle ; & c'eſt pourquoi je vous le dis ſimplement comme il me les a dites* (2).

Tout le Peuple étoit ravi d'admiration en l'écoutant ; mais après avoir regardé de tous côtés (3), comme pour voir ſi perſonne ne vouloit rien lui dire, il ſortit du Temple qu'il étoit déja tard, & s'en retourna encore à Béthanie. Le lendemain, revenant de nouveau à Jéruſalem, ſes Diſciples remarquérent, en paſſant près du Figuier qu'il avoit maudit, que cet Arbre étoit devenu ſec depuis (4) juſqu'à la racine. Ils en furent extrêmement ſurpris ; & Simon Pierre le lui ayant fait remarquer auſſi, *Tout eſt poſſible*, leur dit-il, *avec la Foi. Je vous aſſure, ſi vous l'avez* (5), *& qu'il ne reſte pas la moindre ombre de doute dans*

CITATIONS.

(1) *Non propter me hæc vox venit, ſed propter vos. Nunc judicium eſt mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras, & ego ſi exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipſum. Hoc autem dicebat ſignificans quâ morte eſſet moriturus. Reſpondit ei turba, Nos audimus ex lege quia Chriſtus manet in æternum, & quomodo tu dicis oportet exaltari Filium hominis ? quis eſt iſte Filius hominis ? Dixit ergo ei Jeſus, adhuc modicum, lumen, &c.* Joan. XII. 30, 31, 32, 33, 34, 35.

(2) *Sermo, quem locutus ſum, ille judicabit. Sed qui miſit me Pater, ipſe mihi mandatum dedit quid dicam, & quid loquar Et ſcio quia mandatum ejus vita æterna eſt. Quæ ergo ego loquor, ſicut dixit mihi Pater, ſic loquor.* ibid. 48, 49, 50.

(3) *Circumſpectis omnibus.* Marc. XI. 11.

(4) *Continuò.* Matth. XXI. 20.

(5) *Habete fidem Dei.* Marc. XI. 22.

votre cœur, que non ſeulement vous ferez ſecher les Arbres (1), *mais que ſi vous diſiez à cette montagne de s'aller jetter dans la Mer, elle vous obéiroit : & c'eſt pourquoi je vous avertis d'être fortement perſuadés d'obtenir ce que vous demandez quand vous priez, & vous l'obtiendrez infailliblement.*

Ce même jour, comme il ſe promenoit dans le Temple, les Docteurs & les Anciens s'en vinrent tous enſemble lui demander qui lui avoit donné le pouvoir de faire tout ce qu'il faiſoit (2)? *Je vous le dirai*, répondit-il, *ſi vous voulez m'éclaircir auparavant ſur une queſtion que j'ai auſſi à vous faire. D'où venoit le Baptême de Jean ? Etoit-il ordonné du Ciel, ou ſi c'étoit une Invention des hommes ?* A cette demande ils raiſonnérent ainſi entre eux (3) : *Si nous diſons qu'il étoit ordonné du Ciel, il nous demandera pourquoi nous n'y avons pas cru ; & ſi nous diſons que c'étoit l'Invention des hommes, le Peuple, qui croit que Jean-Baptiſte étoit un Prophête, nous lapidera.* Dans cette perplexité, ils prirent le parti de répondre qu'ils n'en ſçavoient rien. *Je ne vous dirai pas non plus*, reprit-il, *d'où me vient mon pouvoir. Mais peut-être répondrez-vous mieux à ce que je m'en vais vous propoſer* (4). *De deux fils, à qui leur pere commanda d'aller travailler à ſa terre, l'un dit d'abord qu'il n'y iroit pas ; mais il s'en repentit peu de tems après, & y alla. L'autre, au contraire, dit d'abord qu'il y alloit, & n'y fut point du tout. A votre avis, lequel des deux obéit à ſon Pere ?* Les Phariſiens répondirent que c'étoit celui qui y étoit allé à la fin, quoiqu'il eût refuſé d'abord. *Je vous dis de même*, reprit Jéſus, *que les Publicains, & les Femmes de mauvaiſe vie, auront plus de part que vous au Royaume du Ciel, parce qu'ils ont obéi à Jean-*

CITATIONS.

(1) *Et non hæſitaveris, non ſolùm de ficulneâ facietis.* Matth. XXI. 21.

(2) *In quâ poteſtate.* Luc. XX. 8.

(3) *Interrogabo vos & ego unum ſermonem, quem ſi dixeritis mihi, & ego vobis dicam in quâ poteſtate hæc facio. Baptiſmus Joannis unde erat, à cœlo aut ex hominibus ? At illi cogitabant inter ſe dicentes, &c.* Matth. XXI. 24, 25.

(4) *Neque ego dico vobis in quâ poteſtate hæc facio. Quid autem videtur vobis ?* ibid. 27, 28.

Baptiſte, en faiſant à la fin pénitence comme il leur diſoit, & que vous vous êtes contentés de faire ſemblant de le croire au lieu de lui obéir (1). Enſuite, ſe tournant vers le Peuple, « Un Pere de Famille, leur » dit-il, ayant planté une Vigne, la ferma de bonnes haies, y » fit bâtir une Tour avec un Preſſoir, la donna à ferme, & s'en » alla en voyage pour longtems. Au premier Automne, il en- » voya un de ſes Domeſtiques pour partager avec les Vigne- » rons; mais on le renvoya ſans lui rien donner (2), après l'avoir » fort maltraité. Il en vint pluſieurs autres enſuite, qui ne fu- » rent pas mieux reçus. On jetta des pierres aux uns, on en bleſſa » beaucoup, & il y en eut même de tués. *Comment réduire ces » gens à leur devoir* (3)? dit le Maître de la Vigne. *Il faut que j'y » envoye mon Fils : peut-être qu'ils le reſpecteront davantage. Voici » l'Héritier*, dirent-ils: *tuons-le, & nous n'aurons plus perſonne à » craindre.* A ces mots, ils le prirent, le menérent hors la Vi- » gne, & le firent mourir. Que fera le Maître de ces mé- » chans (4)? Il viendra lui-même, & leur ſera auſſi rigoureux, » qu'ils lui ont été cruels (5); & quand il les aura punis, il don- » nera ſa Vigne à d'autres Fermiers, qui lui en rendront les fruits » dans la ſaiſon. » *A Dieu ne plaiſe*, s'écriérent alors les Phari- ſiens, entendant bien que cette Hiſtoire n'étoit qu'une Para- bole ſur la réprobation des Juifs, & la vocation des Gentils. Mais Jéſus les regardant fixement, *Et que croyez-vous donc*, leur dit-il, *que ſignifient ces paroles de l'Ecriture* (6)? La Pierre que les Architectes avoient tant rejettée, eſt devenue le fondement de l'angle. C'eſt le Seigneur qui l'a voulu ainſi, & nos yeux ne

CITATIONS.

(1) *Venit enim ad vos Joannes in viâ juſtitiæ, & non credidiſtis ei: Publicani autem, & meretrices crediderunt ei. Vos autem videntes, nec pœnitentiam habuiſtis poſteà ut crederitis ei.* Matth. XXI. 32.

(2) *Vacuum.* Marc. XII. 3.

(3) *Quid faciam?* Luc. XX. 13.

(4) *Quid faciet agricolis iſtis?* Matth. XXI. 40.

(5) *Malos male perdet.* ibid. 41.

(6) *Ille autem aſpiciens eos ait, Quid eſt ergo hoc quod ſcriptum eſt?* Luc. XX. 17.

ſe laſſent point de l'admirer (1). *Je vous déclare, que le Royaume de Dieu vous ſera ôté, & qu'il ſera tranſporté à des Nations plus dignes de le poſſéder.*

Les Phariſiens auroient bien voulu ſe ſaiſir de lui ſur l'heure : mais ils craignoient toujours le Peuple qui l'admiroit (2) ; & ils déſeſpérérent de le faire périr s'ils n'y intéreſſoient les Romains. Pour cet effet, il falloit tirer quelque parole de ſa bouche, qui fournît un prétexte de le calomnier auprès de Pilate (3) ; & ils lui envoyérent de leurs Diſciples avec des Hérodiens, qui lui parlérent ainſi : *Maître*, lui dirent-ils, *nous ſçavons que vous êtes ſincere, que votre Doctrine eſt invariable, que vous enſeignez la voie de Salut en toute vérité, & que vous ne faites aucune acception de perſonnes. Dites-nous donc de grace, Eſt-il permis de payer le Tribut à Céſar, ou n'eſt-il pas permis (CIII) ?* Jéſus connoiſſant leur artifice & leur malice, *Hypocrites*, leur dit-il, *croyez-vous me ſurprendre (4) ? Faites-moi voir la Monnoie dont on paye le Tribut, & je vous répondrai. De qui eſt*, continua-t-il, en montrant un Denier qu'ils lui préſentérent, *cette Figure, & cette Inſcription ?* Et comme ils répondirent qu'elle étoit de Céſar, *Rendez-donc*, reprit-il, *à Céſar ce qui lui appartient, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Ils n'oſérent donner aucun mauvais ſens à ſa Réponſe, à cauſe du Peuple qui étoit préſent (5), & ils ſe retirérent en l'admirant (6).

CITATIONS.

(1) *Lapidem quem reprobaverunt ædificatores, hic factus eſt in caput anguli : à Domino factum eſt iſtud, & eſt mirabile in oculis noſtris.* Matth. XXI. 42.
(2) *Quærebant eum tenere & timuerunt turbam.* Marc. XII. 12.
(3) *Conſilium inierunt.* Matth. XXII. 15. *Ut caperent eum in ſermone, ut traderent illum principatui, & poteſtati præſidis* Luc. XX. 20.
(4) *Sciens verſutiam eorum.* Marc. XII. 15. *Cognitâ nequitiâ, quid me tentatis?* Matth. XXII. 18.
(5) *Non potuerunt verbum ejus reprehendere coram plebe.* Luc. XX. 26.
(6) *Mirati abierunt.* ibid.

REMARQUE.

(*CIII.*) C'eſt qu'on ſoupçonnoit Notre Seigneur, à cauſe qu'il étoit Galiléen, d'être de la nouvelle Secte de ce Judas Gaulanite, dont il a été parlé ci-deſſus, *Remarque* (*LXXVI.*) qu'on appelloit la Secte des Galiléens, & qui défendoit de payer aucun Tribut.

Il vint enſuite des Saducéens lui propoſer une autre difficulté. C'étoit une Secte de Juifs qui ne croyoient pas l'immortalité de l'Ame (*CIV*). *Maître*, lui dirent-ils, *comme notre Loi ordonne que ſi quelqu'un meurt ſans Enfans, ſon Frere épouſe ſa Veuve, il s'eſt trouvé une Femme parmi nous qui a été mariée de cette ſorte à ſept Freres l'un après l'autre. Elle eſt morte depuis, & nous voudrions bien ſçavoir de vous duquel des ſept elle ſera la Femme au jour de la réſurrection. Si vous étiez*, leur répondit-il, *perſuadés des Ecritures, & de la Puiſſance de Dieu, vous ne tomberiez pas dans l'erreur où vous êtes. Il n'y aura plus de Mariage quand on reſſuſcitera, non plus que parmi les Anges qui ſont dans le Ciel. C'eſt un engagement particulier aux enfans de ce Siécle* (1) *; & ceux qui ſeront trouvés dignes de l'autre, ne pouvant plus mourir, n'auront que faire de Femme pour ſe perpétuer : Enfans de Réſurrection, & Enfans de Dieu, ce n'eſt qu'une même choſe. Mais c'eſt que vous ne croyez pas ce que Moïſe a écrit, quand le Seigneur lui dit dans le buiſſon ardent*, Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. *Or le Dieu vivant ne peut pas être le Dieu des morts, mais ſeulement des vivans. Donc, ces Patriarches ne ſont pas morts, ils ſont encore vivans à ſes yeux* (2).

Des Docteurs de la Loi, qui étoient préſens à ce Diſcours, ne purent s'empêcher d'y applaudir, & les Saducéens même ne ſçurent qu'y répliquer. Mais les Phariſiens, qui ne ſe rebutoient point, lui firent encore demander quel étoit le plus grand des

CITATIONS.

(1) *Filii hujus ſæculi traduntur ad nuptias.* Luc. XX. 34.
(2) *Omnes enim vivunt ei.* ibid. 38.

REMARQUE.

(*CIV.*) C'eſt-à-dire, la Réſurrection des morts, parce que Moïſe ne l'enſeignoit pas clairement ; ce qui eſt ſi vrai que les autres Sectes, qui la croyoient, la ſoutenoient de pluſieurs manieres différentes. Les uns tenoient la Tranſmigration des Ames, comme il a déja été remarqué: d'autres la Réſurrection avant la fin du Monde; & d'autres encore d'autres erreurs. Joſeph dit qu'il n'y avoit preſque que des Riches qui fuſſent de cette Secte des Saducéens.

Commandemens ? « Voici le premier, leur dit-il : *Ecoute, Iſraël,* » dit l'Ecriture, *Le Seigneur ton Dieu n'eſt qu'un. Tu l'aimeras de* » *tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton eſprit, de toute ta force.* » Et voici le ſecond, qui eſt entiérement ſemblable : *Tu aime-* » *ras ton prochain comme toi-même.* » A ces mots, un Docteur ne put s'empêcher de lui repondre, qu'il diſoit fort bien & avec vérité, que Dieu étoit un (1), qu'il n'y en avoit point d'autre que lui, qu'on ne pouvoit aſſez l'aimer, & qu'aimer ſon prochain comme ſoi-même étoit quelque choſe de plus grand que tous les holocauſtes & tous les Sacrifices. Jéſus, édifié de ce Diſcours, dit à ce Docteur qu'il n'étoit guéres éloigné du chemin du Ciel. Enſuite, comme on ne lui diſoit plus rien, il appella les Phariſiens & leur demanda ce qui leur ſembloit du Chriſt, & de qui il devoit être Fils ? Ils répondirent que c'étoit de David. Alors, « Pourquoi donc, reprit-il, David lui-même l'ap- » pelle-t-il ſon Seigneur ? *Le Seigneur*, dit-il dans les Pſeaumes, *a* » *dit à mon Seigneur, Aſſeyez-vous à ma droite, en attendant que je* » *vous faſſe fouler aux pieds vos Ennemis* (2). » Ils ne ſçurent que lui répliquer. Le Peuple l'écoutoit toujours avec la même admiration, & perſonne n'oſa plus l'interroger depuis (3). Le même jour, il ſe tint quelque tems prés du Tréſor du Temple à conſidérer ce que chacun y venoit offrir ; & ayant remarqué, parmi pluſieurs perſonnes qui donnoient beaucoup, une pauvre Veuve qui y jetta deux petites piéces de Monnoie, il dit à ſes Diſciples, qu'elle avoit donné plus que tous les autres : *parce*, ajouta-t-il, *qu'ils ont donné de ce qu'ils ont de reſte, & elle donne de ce dont qu'elle n'a pas aſſez* (4).

Il ne retourna pas cette nuit à Béthanie, comme les précéden-

CITATIONS.

(1) *Benè, Magiſter, in veritate dixiſti.* Marc. XII. 32.
(2) *Donec ponam inimicos tuos, ſcabellum pedum tuorum.* ibid. 36.
(3) *Mirabantur in doctrinâ ejus.* Matth. XXII. 33. *Neque auſus fuit quiſquam ex illâ die eum amplius interrogare.* ibid. 46.
(4) *Ex abundanti ſibi miſerunt, hæc autem ex eo quod deeſt illi.* Luc. XXI. 4.

tes, mais ſeulement à la Montagne des Oliviers. Comme il ſortoit du Temple pour ſe mettre en chemin, quelques-uns de ſes Diſciples s'étant arrêtés à conſidérer la grandeur & la magnificence de ce Bâtiment (*CV*), il leur dit, qu'un tems viendroit qu'il n'en reſteroit pas la moindre trace. Ils crurent qu'il entendoit parler de la fin du Monde; & comme il leur avoit dit d'autres fois, qu'il reviendroit alors ſur la Terre, quand ils furent arrivés à la Montagne, Simon Pierre, Jacques, Jean, & André le prirent en particulier, & confondant toutes ces choſes enſemble, ils lui demandérent dans combien de tems elles devoient s'accomplir, & à quels Signes on connoitroit ſon dernier avénement, & l'approche du Régne de Dieu? Les Phariſiens lui avoient fait une fois la même queſtion; mais il n'avoit point voulu les ſatisfaire, & il leur avoit répondu myſtiquement, *Le Régne de Dieu*, leur dit-il, *dont vous voulez ſçavoir le tems, n'a point de marque ſenſible qui le faſſe reconnoître, en ſorte qu'on puiſſe dire certainement, Il eſt dans ce lieu ou dans cet autre : Il eſt, ſi vous voulez, au-dedans de vous* (1). C'eſt ainſi qu'il éluda la Demande des Phariſiens; mais il répondit littéralement à ſes Diſciples. *Ce tems*, leur dit-il, *n'eſt guéres éloigné; mais il faut premiérement que le Fils de l'homme ſouffre toutes choſes des Enfans de ce Siécle, & qu'il en ſoit rejetté avec ignominie* (2) (*CVI*). *En-*

CITATIONS.

(1) *Non venit regnum Dei cum obſervatione, neque dicent : Ecce hîc, aut illic; ecce enim regnum Dei intra vos eſt* Luc. XVII. 20, 21.

(2) *Multa pati, & reprobari à generatione hâc.* ibid. 25.

REMARQUES.

(*CV.*) Il avoit été rebâti peu-à-peu entiérement par le Grand Hérode, avec une dépenſe & une ſolidité ſi extraordinaire, que les Juifs n'eurent guéres à y ajouter depuis pour en faire, comme on peut voir dans Tacite une des plus fortes Places du Monde.

(*CVI.*) C'eſt ce qui étoit prédit dans Malachie Chapitre III. auſſi-bien que par Daniel. mais encore plus formellement au Verſet 9. du Chapitre II. du Prophête Aggée, que le Meſſie devoit venir avant la ruine du dernier Temple. Ainſi il ne reſte aux Juifs qu'à choiſir celui qu'ils aimeront mieux de tous les brigands qui s'attribuérent ce titre auparavant, pour le préférer au plus admirable de tous les hommes qui ont jamais

ſuite,

ſuite, vous ſerez perſécutés à cauſe de mon Nom (CVII), vous ſerez enchaînés, trahis par vos meilleurs amis, & vos plus proches parens vous livreront au ſupplice. On ne verra que perfidies réciproques, que ſcandales de toute ſorte, & l'iniquité montera à un ſi haut point, que la charité la plus ardente en ſera refroidie (1); mais vous poſſéderez vos ames en patience. Prenez ſeulement garde que perſonne ne vous ſéduiſe; car il viendra un tems que vous ſouhaiterez ardemment de me recevoir, mais en vain. Les uns vous diront que je ſerai dans le Déſert, les autres que je ſerai dans la Maiſon: mais n'en croyez rien; car mon avénement doit paroître ainſi qu'un éclair en un moment d'Orient en Occident, & perſonne n'aura beſoin d'en être averti (2). Ce ſeront de faux Prophêtes, qui prendront mon nom pour vous tromper, & ils en tromperont plu-

CITATIONS.

(1) *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigeſcet charitas multorum.* Matth. XXVI. 12.

(2) *Videre unum diem Filii hominis, & non videbitis, & dicent vobis.* Luc. XVII. 22, 23. *Ecce in deſerto eſt, ecce in penetralibus, nolite credere, ſicut enim fulgur exit ab Oriente & patet uſque in Occidentem, ita erit & adventus filii hominis.* Matth. XXIV. 26, 27.

REMARQUES.

été, à n'en juger même que par des lumieres humaines.

(*CVII.*) Cette prédiction, répétée en divers lieux par Jéſus-Chriſt, marque préciſément ce qu'il y devoit avoir de plus étrange dans les perſécutions de l'Egliſe. C'eſt qu'il ſemble, à les bien conſidérer, que ce ſoit uniquement le ſeul Nom de *Chrétien* qui ait excité la cruauté des Empereurs, ſans aucune autre raiſon, ainſi qu'il eſt prédit ici; car jamais ceux qui le portoient ne furent accuſés de leur manquer de reſpect ni de fidélité. Auſſi leur Religion même le leur défendoit expreſſément; & il n'y en a point encore eu dans le monde, dont la Morale ſoit ſi favorable aux Monarchies. Le refus de ſacrifier aux Idoles eſt le prétexte qu'on ait pris de les perſécuter. Cependant, les Philoſophes Epicuriens, dont la Secte étoit ſi répandue alors dans tout l'Empire, n'y ſacrifioient pas non plus; & on ne les y forçoit point, & ce qui eſt plus ſurprenant encore, les Juifs, qui n'étoient pas moins éloignés d'y ſacrifier que les Chrétiens, y vivoient en plein repos pendant les plus violentes perſécutions. Quant à leurs Mœurs, jamais aucun n'a été convaincu d'un ſeul des crimes que la haine publique leur imputoit à faux; & il ne faut que lire ce que le jeune Pline en écrit à l'Empereur Trajan, l'un de leurs plus cruels perſécuteurs, pour juger à quel point leur innocence étoit connue & inconteſtable. Il faut donc bien dire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cet acharnement, & qu'il ne pouvoit venir que de la ſuggeſtion de l'Ennemi du Salut des hommes.

ſieurs (CVIII). Quand donc vous entendrez parler de bruits de Guerre (1), de ſéditions, & de combats, ne vous troublez point : car il faut que toutes ces choſes arrivent ; & ce ne ſera pas encore la fin des malheurs. Mais lorſque vous verrez l'Abomination de Déſolation (CIX), dont parle Daniel ceux qui ont lu ce Prophéte m'en-

CITATION.

(1) *Opiniones bellorum.* Marc. XIII. 7.

REMARQUES.

(*CVIII.*) Il ne faut que lire Joſeph, pour reconnoître avec quelle fidélité cette Prophétie a été accomplie ; combien il parut d'impoſteurs qui ſe diſoient chacun le Meſſie, depuis la mort du véritable, juſqu'à la Priſe de Jéruſalem, qui eſt le tems prédit ici par Jéſus-Chriſt ; combien de gens, Felix, entre autres Gouverneurs de Judée, fut obligé de faire mourir, pour appaiſer les ſéditions que ces faux Prophêtes excitoient fort facilement en leur faveur, à cauſe que le Peuple étoit perſuadé avec raiſon, que le tems de la Prophétie de Daniel alloit s'accomplir, auſſi-bien que les autres, & qu'ainſi il falloit que le Meſſie fût venu. Les plus conſidérables furent un nommé Théodas, que le Gouverneur Fadus ne put faire périr qu'après avoir exterminé un fort grand nombre de ſes Sectateurs ; & un Egyptien, nommé Benchuſiba, qui ſe retira d'abord dans un Déſert ſuivi de quatre mille Voleurs, où il forma un Corps d'Armée de trente mille hommes, pour venir attaquer Jéruſalem. Félix, ayant envoyé des Troupes contre lui, elles le battirent ; mais il échapa de la déroute ſans qu'on pût jamais l'attraper, juſqu'à ce que ceux de ſes Sectateurs qui étoient échapés avec lui, l'ayant reconnu à la fin pour un fourbe, le firent eux-mêmes mourir. Il y eut encore Simon le Samaritain, dont il eſt parlé dans les Actes, qui ſe diſoit la Grande Vertu, ou la Parole de Dieu : puis, un de ſes Diſciples nommé Menandre, & pluſieurs autres.

(*CIX.*) Cette Prophétie eſt expliquée par Joſeph au Chapitre II. du V. Livre de la Guerre. *Il y avoit*, dit-il, *une ancienne Tradition que la Ville devoit être priſe, & les Lieux ſaints, & les choſes ſacrées réduites en cendre, quand il ſe ſeroit élevé une Sédition entre les Juifs, dans laquelle ils violeroient leur propre Temple, en le ſouillant du Sang de leurs Freres.* Or cela arriva peu de tems avant la Priſe de Jéruſalem, ainſi que le même Joſeph le reconnoît, & le repréſenta aux Aſſiégés pour leur perſuader de ſe rendre aux Romains. Il ſe forma alors parmi les Juifs pluſieurs factions de ſentimens fort oppoſés. Les uns vouloient la Paix ; les autres la Guerre, & c'étoient les plus forts. On les appella les Zélotes, parce qu'ils ſe diſoient les Zélés. Ils s'emparérent du Temple, & de la baſſe Ville ; & ſous prétexte de défendre la Liberté commune, ils y firent impunément toute ſorte de déſordres. Mais le plus mémorable, & celui que Jéſus-Chriſt prédit en cet endroit après Daniel, fut, qu'ayant été repouſſés par leurs Ennemis juſques dans le Temple, où ils ſe défendirent avec fureur, leurs Chefs vinrent à ſe diviſer. L'un nommé Eleazar, ſe retrancha dans la principale partie du Temple ; mais en ayant voulu laiſſer l'Entrée libre au Peuple le Jour de Pâque, pour y venir ſacrifier, comme de coutume, l'autre Chef, nommé Jean, y fit entrer parmi le Peuple des Soldats déguiſés, leſquels, quand ils ſe virent en nombre ſuffiſant, firent main baſſe ſur ceux de la fiction contraire, & les égorgérent ſur la place, ſans en laiſſer échaper un ſeul. Voilà l'application la plus naturelle de cette Prophétie, quoique ce ne ſoit pas la plus commune ; car la plupart des Interprêtes prétendent que par

tendront (1) (*CX*) *éclater dans le Lieu ſaint où elle ne devoit jamais paroître, quand vous verrez les Armées environner Jéruſalem, croyez que ſa ruine approche. Alors que ceux qui ſeront dedans en ſortent au plutôt, que ceux qui ſe trouveront ſur le toit* (*CXI*) *n'entrent point dans les chambres pour emporter quelque choſe, que ceux qui ſeront aux environs ſe gardent bien d'y revenir* (2). *Souvenez-vous de la Femme de Loth, & que celui qui ſera dans ſon champ ne ſonge pas à retourner querir ſes vêtemens; mais que tous s'enfuyent aux Montagnes* (*CXII*). *Malheur aux Femmes qui devront enfanter dans ce tems de fuite, malheur à celles qui alaiteront des enfans* (3). *En vérité, en vérité, je vous le dis, cette Génération ne paſſera point,*

CITATIONS.

(1) *Qui legit, intelligat.* Marc. XIII. 14.

(2) *Qui fuerit in tecto, & vaſa ejus in domo, &c.* Luc. XVII. 31. *In regionibus.* Luc. XXI. 21.

(3) *Væ autem prægnantibus & nutrientibus in illis diebus, &c.* ibid. 23.

REMARQUES.

cette abomination de déſolation qui devoit éclater dans le Lieu ſaint, il faut entendre les images des Dieux & des Empereurs qui étoient repréſentées dans les Drapeaux, & dans les Enſeignes des Soldats Romains, & auſquelles ces Soldats avoient coutume de ſacrifier, comme Joſeph rapporte qu'ils firent, quand après avoir forcé le Temple, ils les eurent arborées ſur ſes débris.

(*CX.*) La Prophétie de Daniel à laquelle Jéſus-Chriſt renvoie ici, eſt au verſet vingt-ſixiéme du Chapitre neuviéme. Elle porte en termes formels, *Qu'après que le Chriſt aura été exterminé, le Peuple du Capitaine qui devoit venir détruiroit la Cité, & le Sanctuaire pour toujours.* Ce *pour toujours* eſt pour diſtinguer cette derniere déſolation de celle qui devoit arriver auparavant ſous Antiochus du tems des Machabées, & que le Prophête avoit auſſi prédite dans les Chapitres précédens; mais non pas qu'elle dût être éternelle, comme Jéſus-Chriſt l'aſſure après lui de celle dont il s'agit ici, & comme elle l'a été en effet. Et c'eſt pourquoi Notre Seigneur renvoie ſes Diſciples, & en leurs perſonnes tous les Fidéles, a cette Prophétie de Daniel, comme à la plus ample, la plus claire, & la plus préciſe de toutes ſur le tems de ſon avénement & de ſa mort, & ſur tout ce qui devoit les précéder & les ſuivre.

(*CXI.*) C'eſt que les toits des maiſons de Jéruſalem étoient autant de Plates-Formes, où on ſe tenoit même la plupart du tems pendant le jour, & il y avoit hors des quatre maîtres murs des Eſcaliers qui y conduiſoient ſans entrer dans la Maiſon. Peut-être auſſi, que comme cette Ville étoit bâtie dans une Montagne, & ſur un fonds fort inégal, & que les édifices n'en étoient guéres élevés, le toit ſe pouvoit trouver de plain-pied avec la terre de quelque côté de la Maiſon.

(*CXII.*) C'eſt ſur ces Paroles du Fils de Dieu, que les Chrétiens, qui ſe trouvérent dans Jéruſalem au tems du Siége, ſe fondérent pour en ſortir, & pour ſe retirer, comme ils firent, dans les Villes de la dépendance du jeune Agrippa, Ami & Allié des Romains.

que tout ce que je vous prédis ne ſoit arrivé (CXIII). Le Ciel & la Terre périront plutôt que mes paroles manquent d'être accomplies en un ſeul point. Ce ſeront les jours de la vengeance, auſquels tout ce qui a été écrit doit être accompli (1). *Depuis que Dieu créa le Monde on n'a point vu de tribulation ſemblable (CXIV) : on n'en verra point juſqu'à la fin des tems ; & jamais la Colere du Ciel ne produiſit de ſi terribles effets que ceux que ce Peuple en reſſentira. Ils tomberont à la vue du Fer qui les dévorera, ils ſeront emmenés captifs dans toutes les Nations, & Jéruſalem ſera foulée aux pieds par les Gentils, juſqu'à ce que le tems des Gentils ſoit auſſi conſommé. Car ce ne ſera pas encore la fin des Siécles : il faut auparavant que cet Evangile ſoit prêché par toute la Terre, & que tous les Peuples du Monde ayent rendu témoignage à ſa vérité. Alors, comme les habitans des villes infames furent ſurpris par le Feu du Ciel, & tous les hommes avant eux par le Déluge, buvant & mangeant & faiſant des noces, ils le ſeront de même à la Conſommation des Siécles par le*

CITATION.

(1) *Dies ultionis hi ſunt, ut impleantur, &c.* Luc. XXI. 22.

REMARQUES.

(*CXIII.*) C'eſt ici cette fameuſe & jamais aſſez admirée prédiction de la Ruine de Jéruſalem ; à laquelle il n'y avoit aucune apparence du tems de Jéſus-Chriſt, & qui arriva pourtant à point nommé dans le tems précis qu'il l'avoit prédite en cet endroit, c'eſt-à-dire, environ trente-cinq ou quarante ans après, ſous l'Empire de Veſpaſien, & la conduite de ſon Fils aîné Titus.

(*CXIV.*) L'excès de la déſolation que le Fils de Dieu prédit en cet endroit ne pouvoit être repréſenté fidélement que par l'Exagération extraordinaire dont il ſe ſert. On peut voir cette déſolation tout du long dans Joſeph, & il ſuffit de dire ici, que depuis le Siége de Sagunte juſqu'à notre tems, il n'eſt jamais rien arrivé d'approchant de ce qui arriva à celui de Jéruſalem. On le comprendra plus aiſément, quand on ſçaura qu'il ſe trouva treize cens mille perſonnes dans cette malheureuſe Ville, lorſque Titus l'aſſiégea, ſoit parce que c'étoit le tems de la Pâque, ſoit auſſi parce que les Juifs étoient accourus de toutes les parties du Monde, pour défendre leur Patrie, au bruit qui couroit depuis longtems qu'elle devoit être attaquée. Auſſi la famine les réduiſit en peu de tems à une telle extrémité ; qu'entre autres horreurs, une femme tua ſon Enfant pour s'en nourrir ; ainſi que le Prophête Jérémie l'avoit prédit : *Manus mulierum miſericordium coxerunt filios ſuos.* Cette action tira des larmes des yeux de Titus, quand il la ſçut ; & beaucoup de Juifs ſe tuérent eux-mêmes de douleur d'avoir vu un Crime ſi étrange parmi leur Nation.

Fils de l'homme (1) ; *car perſonne ne ſçait l'heure de ſon avénement, non pas même les Anges du Ciel. Vivez donc avec pureté & ſainteté, afin que vous ſoyez trouvés dignes d'échaper aux dangers de ce jour redoutable, & de paroître devant lui* (2). *Ce que je vous dis, je le dis à tout le monde. Qu'il ne vous trouve point aſſoupis d'ivreſſe ou de crapule* (3) : *ſoyez toujours prêts à le recevoir, & n'attendez pas qu'il paroiſſe, pour vous y préparer ; comme ces vierges mal-aviſées, qui s'endorment en attendant l'époux, & qui ne ſongent à ſe fournir de ce qui leur eſt néceſſaire pour aller au-devant de lui, que quand elles l'entendent fraper à la porte. Veillez donc & priez, puiſque vous ne ſçavez ni le jour, ni l'heure. On verra s'élever Peuple contre Peuple, & Royaume contre Royaume* (4). *Il y aura des Tremblemens de Terre, des Peſtes, des Famines. Des Signes épouvantables paroîtront dans le Ciel* (5) : *il y en aura dans le Soleil, dans la Lune, & dans les Etoiles. La Terre verra ſes habitans accablés de maux : les Flots de la Mer grondant horriblement acheveront de les conſterner ; ils ſécheront de frayeur dans l'attente de la ruine de l'Univers* (6). *Cependant, tous ces horribles ſpectacles ne ſeront que le commencement des douleurs* (7). *Il s'élévera enſuite d'autres faux Chriſts, qui prouveront par de ſi grands prodiges la vérité de leurs paroles, que les Elus même en ſeroient ſéduits, s'ils le*

CITATIONS.

(1) *Et erunt dies illi tribulationes tales, quales non fuerunt ab initio creaturæ quam condidit Deus uſque nunc, neque fient.* Marc. XIII. 19. *Erit preſſura magna & ira populo huic, cadent in ore gladii, & captivi ducentur in omnes gentes, & Jeruſalem calcabitur à Gentibus donec impleantur tempora Nationum.* Luc. XXI. 23, 24. *In teſtimonium omnibus Gentibus.* Matth. XXIV. 14. *Sicut factum eſt in diebus Loth, &c.* Luc. XVII. 28. *In diebus Noë.* Matth. XXIV. 37. *Secundùm hoc erit quâ die Filius hominis revelabitur.* Luc. XVII. 30.

(2) *Ut digni habeamini fugere iſta omnia quæ futura ſunt, & ſtare ante Filium hominis.* Luc. XXI. 36.

(3) *Ne graventur corda veſtra in crapulâ & ebrietate.* ibid. 34.

(4) *Surget gens contra gentem, &c.* ibid. 10.

(5) *Terrores de cœlo.* ibid. 11.

(6) *In terris, preſſura gentium præ confuſione ſonitûs maris & fluctuum, areſcentibus hominibus præ timore & expectatione quæ ſupervenient univerſo Orbi.* Luc. XXI. 25, 26.

(7) *Hæc autem omnia initia ſunt dolorum.* Matth. XXIV. 8,

pouvoient être : mais le Seigneur abrégera ce terrible tems en leur faveur (1) *; & quand il ſera fini, le Soleil s'obſcurcira, la Lune n'aura plus de lumiere, les Etoiles tomberont du Ciel, & les Puiſſances même qui le gouvernent ſeront ébranlées. Le Signe du Fils de l'homme paroîtra enfin dans l'air, tous les Peuples de la Terre gémiront en le voyant venir porté ſur les Nuées dans tout l'éclat de ſa Puiſſance & de ſa Majeſté. Il envoyera ſes Anges aſſembler ſes Elus des quatre coins du Monde au bruit des Trompettes ; & ſa voix ſe fera entendre dans les tombeaux* (2). *Quand vous verrez toutes ces choſes, conſidérez-les bien, levez les yeux au Ciel, & dites que votre ſalut approche* (3). *Songez à vous : vous voyez que je vous prédis tout* (4). *Ce ſera alors qu'il fera rendre compte à chacun du talent qu'il lui aura confié, à la confuſion de ceux qui ne l'auront pas fait profiter. De deux perſonnes qu'il trouvera couchées en même lit, de deux femmes qui moudront au même Moulin, il prendra l'une & laiſſera l'autre* (5). *Ceux qui auront vécu purement reſſuſciteront pour la vie, & les méchans pour ſe voir condamnés. Il s'aſſeyera accompagné de ſes Anges dans le Thrône de ſa Gloire, il fera venir devant lui toutes les Nations, & ſéparera en bon Paſteur les Boucs qui ſeront à ſa gauche, d'avec les agneaux qui ſeront à ſa droite* (6). Venez, *dira-t-il à ſes Brebis* (7), Venez les favoris de mon Pere, venez prendre poſſeſſion du Royaume qui vous eſt deſtiné dès la Création du Monde, parce que vous avez raſſaſié ma faim,

CITATIONS.

(1) *Dabunt ſigna magna, & prodigia, ita ut in errorem inducantur (ſi fieri poteſt) etiam electi.* Matth. XXIV. 24. *Sed propter electos quos elegit, abbreviavit dies.* Marc. XIII. 20.

(2) *Statim autem poſt, virtutes cœlorum commovebuntur. Tunc plangent omnes Tribus terræ, & videbunt, &c. a quatuor ventis, &c.* Matth. XXIV. 29, 30, 31.

(3) *His autem fieri incipientibus reſpicite & levate capita veſtra ; quoniam appropinquat redemptio veſtra.* Luc. XXI. 28.

(4) *Vos ergo videte, ecce prædixi vobis omnia.* Marc. XIII. 23.

(5) *Erunt duo in lecto uno, duæ molentes in unum, una aſſumetur, & altera relinquetur.* Luc. XVII. 34, 35.

(6) *Separabit eos ab invicem ſicut Paſtor, &c.* Matth. XXV. 32.

(7) *His qui à dextris.* ibid. 34.

étanché ma ſoif, couvert ma nudité ; que vous m'avez retiré chez vous, quand j'étois en Pays étranger ; & que vous m'êtes venu conſoler, quand j'ai été malade ou priſonnier (1). *Les juſtes ſeront d'abord en peine de comprendre comment ils lui auront rendu tous ces devoirs de charité ; mais il leur fera entendre, qu'ils les auront rendus à lui-même en les rendant aux moindres de leurs freres : & après avoir reproché aux Méchans, qu'ils n'ont jamais rien fait de ſemblable pour lui, ils ſeront livrés à des tourmens ſans fin, & les Bons entreront dans la Vie éternelle* (2).

CITATIONS.

(1) *Eſurivi enim & dediſtis mihi manducare, &c.* Matth. XXV. 35.

(2) *Tunc reſpondebunt ei juſti, dicentes, Domine, quando te vidimus eſurientem, & pavimus te, &c ? Et reſpondens, dicet illis : Quamdiù, feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, &c. Tunc dicet & his, qui à ſiniſtris erunt, Diſcedite, eſurivi enim, & non, &c.* ibid. 37, 40, 41.

LA VIE
DE
JÉSUS-CHRIST.

LIVRE QUATRIÉME.

LA plus grande partie de la nuit se passa dans ces Discours, & le lendemain les Pontifes, les Anciens, & les Docteurs s'assemblérent pour la derniere fois chez Caïphe le Grand-Prêtre (1), afin de délibérer tous ensemble comment ils feroient mourir Jésus (2). Ils conclurent qu'il falloit se saisir de lui adroitement, à cause du Peuple qui étoit à craindre (3), si on l'entreprenoit à force ouverte. Ils étoient même résolus d'attendre que la Fête fût finie, afin de donner le tems à la foule de s'écouler (4), quand Judas, l'un de ses Apôtres, vint se présenter à l'Assemblée, & traiter avec les Pontifes pour le mettre entre leurs mains. Ils l'écoutérent avec beaucoup de joie (5) ils lui promirent ce qu'il voulut, & il se

CITATIONS.

(1) *Cùm consummasset Jesus sermones hos omnes, tunc congregati sunt, &c.* Matth. XXVI. 1, 3.
(2) *Ut dolo tenerent & occiderent.* ibid. 4.
(3) *Timebant verò plebem.* Luc. XXII. 2.
(4) *Dicebant autem, non in die festo, ne fortè tumultus fieret in populo.* Matth. XXVI. 5.
(5) *Audientes, gavisi sunt.* Marc. XIV. 11.

contenta

contenta de trente Deniers d'Argent (*CXV*). Dès-lors, il ne songea plus qu'à trouver un lieu & un tems où ſon Maître ne fût pas accompagné du Peuple, qui avoit coutume de le ſuivre (1).

Le jour d'après, Jéſus chargea Simon-Pierre & Jean du ſoin de préparer la Pâque pour lui : & ces deux Diſciples lui ayant demandé en quel Lieu ? *Allez*, leur dit-il, *dans la Ville, & ſuivez le premier homme que vous rencontrerez qui portera une Cruche pleine d'eau : entrez avec lui où il entrera* (2), *& quand vous verrez le Maître de la Maiſon*, Le Seigneur, *lui direz-vous*, vous mande que ſon heure eſt venue, & qu'il fera la Pâque chez vous. Où ſont les viandes que vous lui donnerez, & où le mettrez-vous ? *Alors il vous menera dans une Sale haute préparée pour le Feſtin, & vous y ferez appréter ce qui nous eſt néceſſaire.*

Les deux Diſciples trouvérent tout comme il leur avoit dit, & il s'y rendit avec les autres le ſoir de ce même jour (3). Quand ils furent aſſis, & pendant le ſouper : *J'ai ſouhaité*, leur dit-il, *de manger cette Pâque avec vous avant que de mourir.* Enſuite il prit du Pain, & après avoir rendu graces à ſon Pere, il le bénit, le rompit, & leur en donna, en leur diſant : *Prenez, mangez, ceci eſt mon Corps, qui ſera donné pour vous. Faites la même choſe en mémoire de moi.* Puis, il prit la Coupe, rendit

CITATIONS.

(1) *Quærebat quomodo illum opportunè traderet.* Marc. XIV. 11. *Sine turbis.* Luc. XXII. 6.
(2) *Quocumque introierit.* Marc. XIV. 14.
(3) *Veſpere facto.* ibid. 17.

REMARQUE.

(*CXV.*) La valeur de cette Somme eſt fort incertaine. Il y a des Auteurs qui la font monter juſques à trois cens Ecus de notre Monnoie ; mais l'Opinion la plus commune la met environ à douze. La plus forte induction qu'on ait, pour la fixer à un prix ſi bas, eſt qu'on ſçait certainement que le Champ qu'on en acheta depuis n'étoit que de cent quarante pieds, & que n'étant que de cette grandeur, il ne pouvoit guéres couter davantage ; car il eſt certain d'ailleurs, ne fût-ce que par un Paſſage de Jérémie ſur un autre Champ qui ne fut vendu que dix-ſept deniers, qu'il y en avoit de fort petit prix, & que la terre étoit à grand marché en Judée.

encore graces à ſon Pere, & la leur donnant : *Tenez, buvez-en tous*, leur dit-il auſſi : *car c'eſt mon ſang, le ſang de la Nouvelle Alliance, qui ſera répandu pour la rémiſſion de vos péchés, & pour ceux de beaucoup d'autres ;* & ils en burent tous. Après, il ſe leva de Table (*CXVI*), il quitta une partie de ſes vêtemens, & ayant pris une grande nappe dont il ſe ceignit, & verſé de l'eau dans un Baſſin, il ſe mit à laver les Pieds de ſes Diſciples, & il les eſſuyoit avec le Linge qu'il avoit mis autour de lui. Quand ce vint à Simon-Pierre, il s'en défendit avec confuſion (1). *Vous ne ſçavez pas préſentement ce que je fais*, lui dit Jéſus : *vous le ſçaurez bientôt.* Mais Simon perſiſtant toujours à dire qu'il ne le ſouffriroit jamais (2), *Si je ne vous lave pas*, lui dit encore Jéſus, *vous n'aurez jamais part à ma Gloire* (3). Alors Simon, *Non ſeulement les Pieds, Seigneur*, reprit-il auſſitôt, *mais encore la Tête & les Mains.*

Après qu'il eût achevé, il reprit ſes vêtemens, & s'étant remis à Table, *Sçavez-vous*, leur dit-il, *ce que je viens de faire ? Vous m'appellez votre Maître, & votre Seigneur : vous ne vous trompez pas ; je le ſuis* (4). *Que ſi je n'ai pas laiſſé pourtant de vous laver les Pieds, à plus forte raiſon devez-vous vous ſervir les*

CITATIONS.

(1) *Tu mihi lavas pedes ?* Joan. XIII. 6.
(2) *Non lavabis mihi pedes in æternum.* ibid. 8.
(3) *Partem mecum.* ibid. 13.
(4) *Bene dicitis, ſum etenim.* ibid. 13.

REMARQUE.

(*CXVI.*) On faiſoit tout de ſuite deux ſortes de Repas le ſoir de la Pâque parmi les Juifs. Le premier étoit proprement la Pâque, dans lequel on mangeoit l'Agneau Paſchal & les autres Viandes ordonnées par la Loi. Mais comme c'étoit peu de choſe, on faiſoit enſuite le Souper ordinaire ; & ce fut à l'entrée de ce Souper, ſuivant la coutume, que le Sauveur lava les Pieds à ſes Diſciples. On ne ſçait point certainement durant lequel de ces deux Repas il inſtitua l'Euchariſtie. Beaucoup de gens la mettent dans le dernier ; mais la narration de S. Jean, qui ne parle point de cette Inſtitution, paroît ſi continue & ſi liée depuis le commencement de ce dernier Souper juſqu'à la fin, qu'il y a ſujet de s'étonner qu'on oſe l'interrompre.

uns les autres. Je vous ai voulu donner exemple, afin que vous faſſiez du moins ce que vous m'avez vu faire, puiſque vous n'êtes pas plus grands que moi. Si vous en êtes perſuadés (1), *& que vous m'imitiez, vous ſerez heureux, mais non pas tous. Je ſçais ceux que j'ai choiſis; car du reſte, il faut que cette parole du Prophéte ſoit accomplie*, Celui qui mange mon Pain s'élévera contre moi. *Je vous le déclare avant qu'il arrive, afin que quand vous le verrez arriver, vous connoiſſiez qui je ſuis.* A ces mots, il parut tout troublé, & voulant s'expliquer plus clairement; *En vérité*, leur dit-il, *je vous aſſure que l'un de vous me doit trahir* (2). Ce Diſcours les jetta dans une profonde triſteſſe : ils ſe regardoient les uns les autres, comme s'ils euſſent tâché de connoître à la mine celui dont il vouloit parler (3); & ne pouvant le deviner, chacun lui demanda, *Seigneur, eſt-ce moi ?* Il répondit à Judas, *Vous le dites.* Mais ſoit qu'ils ne l'ouïſſent pas, ou que le trouble où ils étoient, leur fît prendre cette réponſe d'un autre ſens qu'ils ne l'auroient priſe en tout autre tems, ils ne la comprirent point. *Il faut à la vérité*, reprit-il, *que le Fils de l'homme s'en aille, ainſi qu'il eſt écrit; mais malheur à celui qui le doit livrer. Il vaudroit mieux pour ce traître, qu'il ne fût jamais né* (4). Alors Simon-Pierre ayant fait ſigne (5) au Diſciple que Jéſus aimoit (6), de demander qui ce ſeroit, Jéſus répondit en ſecret à ce Diſciple qui étoit couché ſur ſon ſein (7), que ce ſeroit celui à qui il alloit donner un morceau de pain trempé; & en

CITATIONS.

(1) *Si hæc ſcitis.* Joan. XIII. 17.

(2) *Non de omibus vobis dico : ego ſcio quos elegerim, ſed ut adimpleatur ſcriptura : qui manducat meum panem, levabit contra me calcaneum ſuum. Cùm hæc dixiſſet, turbatus eſt ſpiritu, & proteſtatus, &c.* ibid. 18, 21.

(3) *Contriſtati valdè.* Matth. XVIII. 31. *Aſpiciebant ad invicem, hæſitantes de quo diceret.* Joan. XIII. 22.

(4) *Filius quidem hominis vadit, ſicut ſcriptum eſt : Væ autem homini illi per quem, &c.* Matth. XXVI. 24.

(5) *Innuit.* Joan. XIII. 24.

(6) *Quem diligebat Jeſus.* ibid. 23.

(7) *Recumbens in ſinu, ſupra pectus.* ibid. 23, 25.

même tems, il en donna un à Judas, en lui disant de faire au plutôt ce qu'il avoit à faire. Les autres n'entendirent point ce que ces paroles signifioient (1); & comme c'étoit lui qui gardoit l'Argent, la plupart crurent que Jésus lui ordonnoit d'acheter quelque chose pour la Fête, ou de faire quelque Aumône.

Il étoit déja nuit, & Judas sortit aussitôt après (2). Alors Jésus, *Je ne serai plus guéres avec vous*, dit-il, *ô mes Enfans* (3); *& comme je prédisois, il y a quelque tems aux Juifs, vous me chercherez après, & vous ne pourrez venir où je vais. Mais la derniere chose que je vous recommande, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. Ce sera à cette marque qu'on vous reconnoîtra pour mes Disciples. Et où est-ce donc que vous allez?* lui dit Simon-Pierre. *Je vais*, lui répondit Jésus, *où vous ne sçauriez me suivre présentement: vous m'y suivrez avec le tems. Et pourquoi*, reprit ce Disciple, *ne puis-je pas vous y suivre présentement? Simon, Simon*, lui dit Jésus, *Satan cherche à vous dévorer; mais j'ai prié pour vous, afin que votre Foi soit immuable. Quand donc vous serez converti, affermissez vos Freres dans la leur. Je vous serai à tous un sujet de scandale avant que la nuit passe; car il est écrit*, Je fraperai le Pasteur, & les brébis se disperseront; *mais lorsque je serai ressuscité, je vous irai attendre en Galilée. Quand tous les autres vous abandonneroient*, reprit encore Simon-Pierre, *je ne vous abandonnerai pas. J'irai, s'il le faut, & en prison, & à la mort même, avec vous. Vous perdriez, dites-vous, la vie pour moi* (4)*?* lui répliqua Jésus. *Je vous assure, qu'avant que le Coq ait achevé de chanter, vous jurerez trois fois que vous ne me connoissez pas* (5). Mais Si-

CITATIONS.

(1) *Quod facis, fac citius. Hoc autem nemo scivit discumbentium ad quid dixerit ei.* Joan. XIII. 27, 28.
(2) *Continuò.* ibid. 30.
(3) *Filioli.* ibid. 31.
(4) *Animam tuam pro me pones?* ibid. 38.
(5) *Ter me negabis.* Luc. XXII. 61.

mon ne donna aucune croyance à cette Prédiction (1) : il dit toujours qu'il mourroit plutôt ; & tous les autres dirent la même choſe.

Que votre ame ne ſoit point troublée, reprit Jéſus enſuite. *Croyez en Dieu & en moi. Il y a pluſieurs Demeures dans la Maiſon de mon Pere* (2). *S'il n'y en avoit pas, je vous le dirois ; mais je vais y préparer vos places, & je reviendrai à la fin pour vous emmener avec moi, afin que nous ſoyons enſemble à jamais. Vous voyez à préſent où je vais, & par quelle voie j'y dois aller* (3). Thomas prit la parole à ces mots, pour lui dire qu'ils n'en voyoient rien (4). Alors Jéſus, *Je ſuis moi-même*, dit-il, *la Voie, la Vérité, & la Vie, & perſonne ne peut aller à mon Pere, que par moi. Seigneur*, lui répondit Philippe, *montrez-nous ſeulement votre Pere, & nous ſerons contens* (5). *Quoi !* s'écria-t-il à cette Demande, *il y a ſi longtems que je ſuis avec vous, & vous ne me connoiſſez pas ! Qui me voit, ô Philippe, voit auſſi mon Pere* (6) : *& vous demandez à le voir ? Vous n'êtes donc pas perſuadés que je ſuis en lui, & lui en moi* (7) ? *Cependant, la Parole que je vous annonce n'eſt pas ma Parole, mais la ſienne ; & comme il habite dans moi, c'eſt auſſi lui qui fait les œuvres que je fais* (8). *Quiconque me croira en fera autant, & même de plus grandes ; car je m'en vais à lui, & quand j'y ſerai, je ferai tout ce que vous demanderez en mon Nom, afin qu'il*

CITATIONS.

(1) *At ille amplius loquebatur, &c.* Marc. XIV. 31.

(2) *Non turbetur cor veſtrum, creditis in Deum & in me credite, in domo Patris mei manſiones multæ ſunt.* Joan. XIV. 1, 2.

(3) *Si quominus dixiſſem vobis, quia vado vobis parare locum ; & ſi abiero, & præparavero vobis locum, iterum venio, & accipiam vos ad me ipſum, ut ubi ſum ego, & vos ſitis. Et quò ego vado, ſcitis, & viam ſcitis.* ibid 2, 3, 4.

(4) *Neſcimus quò vadis, & quomodo poſſumus viam ſcire ?* ibid. 5.

(5) *Et ſufficit nobis.* ibid. 8.

(6) *Tanto tempore vobiſcum ſum, & non cognoſcitis me ? Philippe, qui videt me, videt & Patrem.* ibid. 9.

(7) *Quomodo dicis, Oſtende nobis Patrem ? Non creditis, quia ego in Patre, & Pater in me eſt ?* ibid. 9, 10.

(8) *Verba quæ ego loquor vobis, à me ipſo non loquor. Pater autem in me manens, ipſe facit opera, &c.* ibid. 10.

ſoit glorifié en moi (1). *Gardez ſeulement mes Commandemens, ſi vous m'aimez, & je le prierai qu'il vous envoye un autre Conſolateur, qui demeurera toujours avec vous, & vous ne ſerez pas longtems Orphelins* (2). *Ce ſera alors que vous verrez clairement que je ſuis dans mon Pere, & que vous êtes dans moi & moi dans vous. Voilà ce que je puis vous dire moi-même; mais l'Eſprit ſaint, cet Eſprit conſolateur, que mon Pere vous envoyera en mon Nom, vous apprendra le reſte, & vous éclaircira ſur tout ce que je vous ai dit* (3). *Je vous laiſſe ma Paix, cette Paix que le Monde ne ſçauroit donner* (4). *Encore une fois donc, ne vous troublez point, & n'ayez aucune Crainte. Je vous ai déja dit que je ne m'en vais que pour revenir; & ſi vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais trouver mon Pere. Je n'ai plus guéres de tems à vous parler; car le Prince du Monde approche, & mon heure auſſi. Non que cet Ennemi puiſſe rien ſur ma vie, mais c'eſt afin que le Monde connoiſſe que j'aime mon Pere, & que je fais ce qu'il m'a commandé. Levons-nous donc, & marchons* (5).

Ce Diſcours achevé, ils chantérent tous enſemble l'Hymne d'Action de Graces, & ſortirent de la Ville du côté de la Montagne des Oliviers. Il les entretint encore de la même maniere durant le chemin. *Je vous ai aimés*, leur dit-il entre autres choſes, *comme mon Pere m'a aimé* (6). *Soyez inébranlables dans l'attachement que vous avez pour moi: vous le ſerez, ſi vous gardez mes*

CITATIONS.

(1) *Qui credit in me, opera quæ ego facio & ipſe faciet, & majora horum faciet; quia ego ad Patrem vado, & quodcumque petieritis in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio* Joan. XIV. 12, 13.

(2) *Si diligitis me, &c. Non relinquam vos orphanos in illo die.* ibid. 15, 18, 20.

(3) *Hæc locutus ſum vobis apud vos manens, Paracletus autem, &c. docebit omnia vos, & ſuggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis.* ibid. 25, 26.

(4) *Non quomodo mundus dat.* ibid 27.

(5) *Auditis quia ego dixi vobis, Vado, & venio ad vos. Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem. Jam non multa loquar vobiſcum, venit enim Princeps mundi hujus, & in me non habet quidquam, ſed ut cognoſcat mundus quia diligo Patrem, & ſicut mandatum dedit mihi, ſic facio. Surgite, eamus hinc.* ibid. 28, 30, 31.

(6) *Sicut dilexit me Pater, &c.* Joan. XV. 9.

Commandemens, comme rien ne peut altérer l'Amour que j'ai pour mon Pere, parceque je garde les ſiens (1). *Voici, encore une fois, mon grand Précepte, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Peut-on chérir plus tendrement ſes Amis, que de donner ſa vie pour eux* (2)? *Si vous faites ce que je commande, vous êtes mes Amis. Je dis mes Amis, & non pas mes Serviteurs; car le Serviteur ne ſçait pas le ſecret de ſon Maître, & je vous ai dit comme à mes Amis tout ce que j'ai appris de mon Pere* (3). *Que ſi le Monde vous hait, ſouvenez-vous qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez à lui, il vous aimeroit; car il aime tout ce qui lui appartient: mais comme vous n'en êtes pas, & que je vous en ai ſéparés, il faut néceſſairement qu'il vous haïſſe* (4). *Souvenez-vous de ce que je vous ai dit autrefois, que le Serviteur n'eſt pas plus grand que le Maître. Puiſque les Hommes m'ont perſécuté, ils vous perſécuteront bien auſſi. Si je n'étois pas venu, & que je ne leur euſſe point parlé, ils ſeroient innocens, au lieu qu'ils ſont inexcuſables; car qui me hait, hait auſſi mon Pere* (5). *Oui ſi je n'avois pas fait à leurs yeux des Prodiges que nul autre ne fit jamais, ils ſeroient ſans péché. Que s'ils les ont vus ſans que leur haine ait diminué pour moi, c'eſt afin que cette Parole du Prophéte fût accomplie*, Ils m'ont haï ſans ſujet. *Mais quand le Conſolateur que je vous envoyerai viendra à vous* (6), *cet Eſprit de vérité, qui procéde de mon Pere, il portera témoignage*

CITATIONS.

(1) *Manet in dilectione meâ, ſi præcepta mea ſervaveritis, manebitis, &c. Sicut & ego Patris mei præcepta ſervavi, & maneo in ejus dilectione.* Joan. XV. 9, 10.

(2) *Majorem hanc dilectionem nemo habet, ut animam ſuam ponat pro amicis ſuis.* ibid. 13.

(3) *Jam non dicam vos ſervos, quia ſervus neſcit quid faciat dominus ejus; vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi à Patre meo, nota feci vobis, &c.* ibid. 15.

(4) *Quia verò de mundo non eſtis, ſed ego elegi vos de mundo, &c.* ibid. 19.

(5) *Si non veniſſem, & locutus fuiſſem eis, peccatum non haberent. Nunc autem excuſationem non habent de peccato ſuo. Qui me odit, & Patrem meum odit.* ibid. 22, 23.

(6) *Si opera non feciſſem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Nunc autem & viderunt, & oderunt & me, & Patrem meum, ſed ut adimpleatur ſermo, qui in lege eorum ſcriptus eſt: Quia odio habuerunt me gratis. Cùm ergo venerit, &c.* ibid. 24, 25, 26.

de moi ; & vous le porterez auſſi, parce que vous avez toujours été avec moi. Je vous donne cette aſſurance, afin que vous ne ſoyez point ſcandaliſés de tout ce qui vous arrivera. On vous chaſſera des Synagogues ; & le tems approche (1), *qu'on croira faire une action fort agréable à Dieu en vous ôtant la vie* (2). *Je vous le déclare, dis-je, à préſent, afin que vous vous ſouveniez alors, que je vous en ai avertis. Je ne vous l'ai pas dit plutôt, parce que je ſçavois que j'avois encore du tems à être avec vous* (3). *Je vois que ce Diſcours vous afflige : c'eſt pourtant la vérité, qu'il vous eſt avantageux que je vous quitte ; car ſi je ne m'en vais, l'Eſprit ne viendra pas à vous* (4). *Il faut que je m'en aille, pour l'envoyer ; & quand il ſera venu, il confondra l'Incrédulité des Hommes, il convaincra le Monde de l'Injuſtice qu'il m'a fait, en ne me croyant pas ce que je ſuis, & il lui fera voir que l'Empire de ſon Prince eſt détruit* (5). *J'aurois bien d'autres choſes à vous dire : mais vous n'en êtes pas encore capables* (6) ; *& c'eſt à ce Conſolateur, qui doit venir, à vous découvrir toutes les vérités. Encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus : puis encore un peu de tems, & vous me reverrez* (7).

Les Diſciples furent bien en peine de ſçavoir ce que ces dernieres paroles vouloient dire ; & comme ils ſe le demandoient les uns aux autres, *C'eſt-à-dire*, reprit-il, *que vous pleurerez bientôt, pendant que le Monde ſe réjouira, & que votre douleur ſera auſſi bientôt changée en alégreſſe. Quand une femme eſt près de ſon terme, elle eſt triſte, parce que ſon heure* (8) *de ſouffrir eſt venue ; mais*

CITATIONS.

(1) *Abſque Synagogis facient vos, ſed venit hora, &c.* Joan. XVI 2.
(2) *Obſequium ſe præſtare Deo, &c.* ibid.
(3) *Reminiſcamini quia ego dixi vobis : ab initio non dixi, quia vobiſcum eram.* ibid. 4, 5.
(4) *Sed quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum, ſed ego veritatem dico vobis, expedit vobis ut ego vadam, &c.* ibid. 6, 7.
(5) *Arguet mundum de peccato, quia non crediderunt in me, de juſtitiâ verò, quia vado ad Patrem, de judicio autem, quia Princeps hujus mundi jam judicatus eſt, &c.* ibid. 8, 9, 10, 11.
(6) *Sed non poteſtis portare modò* ibid. 12.
(7) *Cùm autem venerit, &c. Modicum & jam non videbitis me, & iterum modicum & videbitis me.* ibid. 13, 16. (8) *Hora ejus.* ibid. 21.

après

après qu'elle s'eſt délivrée, la joie qu'elle a d'avoir mis un Homme au Monde lui fait oublier toute ſa triſteſſe (1). *Je vous dis de même, que vous êtes à préſent accablés de douleur; mais quand vous me reverrez, la joie retournera dans vos cœurs, & perſonne ne pourra plus vous la ravir. Alors vous n'aurez plus à m'interroger ſur rien* (2). *Je vous ai parlé juſqu'ici en Paraboles; mais voici le tems que je vous parle clairement de mon Pere. Je ne vous dis point que je le prierai pour vous, car il vous aime, parce que vous m'aimez, & que vous croyez que je ſuis ſorti de lui. J'en ſuis ſorti auſſi, pour venir dans le Monde; & je quitte le Monde, pour retourner à lui* (3). Les Diſciples répondirent à ce Diſcours, qu'il leur parloit clairement alors, & non plus en figure comme auparavant. *Nous voyons bien*, dirent-ils, *que vous ſçavez toutes choſes, & qu'il n'eſt pas beſoin de vous interroger; & c'eſt ce qui nous fait croire que vous êtes ſorti de Dieu. Vous croyez maintenant*, leur dit-il; *mais l'heure vient, que dis-je? elle eſt venue, que vous m'abandonnerez tous* (4). *Je ne demeurerai pourtant pas ſeul; car mon Pere eſt toujours avec moi.*

A ces mots, *Mon Pere*, s'écria-t-il, en levant les yeux au Ciel, *l'heure eſt venue de glorifier votre Fils, afin qu'il vous glorifie auſſi, en faiſant vivre éternellement ceux que vous lui avez donnés, par la Puiſſance qu'il a reçu de vous. Or la Vie éternelle conſiſte à vous reconnoître pour le ſeul vrai Dieu, & Jéſus que vous avez envoyé pour le Chriſt* (5). *Je vous ai glorifié ſur la Terre. J'ai accompli*

CITATIONS.

(1) *Jam non meminit preſſuræ propter gaudium, quia natus eſt homo in mundum, &c.* Joan. XVI. 21.

(2) *Iterum autem videbo vos, & gaudebit cor veſtrum, & gaudium veſtrum nemo tollet à vobis, in illâ die me non rogabitis quidquam*, ibid. 22, 23.

(3) *Palam non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis: ipſe enim Pater amat vos, quia vos me amaſtis, & credidiſtis quia ego à Deo exivi. Exivi à Patre, & veni in mundum, iterum relinquo mundum, & vado ad Patrem.* ibid. 25, 26, 27, 28.

(4) *Modò creditis: ecce venit hora & jam venit ut, &c.* ibid. 31.

(5) *Pater, venit hora: clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te, ſicut dediſti ei poteſtatem ut omne quod dediſti ei, det eis vitam æternam: hæc eſt autem, &c.* Joan. XVII. 1, 2, 3.

l'œuvre dont vous m'aviez chargé. C'eſt maintenant à vous à me glorifier à votre tour, de cette même gloire que j'avois dans vous, avant que vous euſſiez fait le monde. Je vous ai fait connoître à ceux que vous aviez choiſis pour me donner. Ils connoiſſent à cette heure que tout ce que j'ai eſt de vous, parce que je ne leur ai dit que ce que vous m'aviez ordonné de leur dire. Ils m'ont écouté. Ils ſont perſuadés que je ſuis ſorti de vous, & que vous m'avez envoyé (1). *C'eſt pour eux que je prie, & non pas pour le monde; pour eux, que vous m'avez donnés, & qui étoient à vous, & tout ce qui vous appartient eſt à moi. Maintenant, que je les laiſſe dans le monde pour m'en aller à vous, Pere ſaint, conſervez-les en votre Nom, afin qu'ils ne ſoient qu'un entre eux, comme vous & moi ne ſommes qu'un* (2). *Tant que j'ai été avec eux, je les ai ſi bien gardés, qu'il n'en a péri aucun* (3); *hors cet enfant de colére, dont l'Ecriture avoit prédit la perte* (4). *Je ne vous demande pas de les ôter du monde, ils n'en ſont pas non plus que moi; mais ſeulement, de les préſerver de l'Ennemi. Sanctifiez-les donc par votre Vérité, qui n'eſt autre choſe que votre parole. Je les envoie dans le monde comme vous m'y avez envoyé, & je me ſacrifie moi-même pour eux, afin qu'ils ſoient ſanctifiés comme moi par la Vérité. Je vous prie encore pour ceux qui croiront en moi par leur Miniſtere, qu'ils ne ſoient auſſi tous qu'un même cœur* (5). *Comme vous êtes en moi, ô mon Pere, & moi en vous, qu'ils ne ſoient de même qu'un avec nous, & que le monde connoiſſe que vous les aimez,*

CITATIONS.

(1) *Opus conſummavi, quod dediſti mihi ut faciam, & nunc clarifica me, tu Pater, apud temetipſum claritate quam habui priuſquam mundus eſſet apud te. Manifeſtavi nomen tuum hominibus quod dediſti mihi de mundo, &c. Nunc cognoverunt, &c Quia verba quæ dediſti mihi, dedi eis, & ipſi acceperunt, & cognoverunt verè, &c.* Joan. XVII. 4, 5, 6, 7, 8.

(2) *Ego pro eis rogo, non pro mundo rogo, ſed pro his quos dediſti mihi, quia tui ſunt: & mea omnia tua ſunt, & tua mea ſunt: & jam non ſum in mundo, & hi in mundo ſunt, & ego ad te venio, &c.* ibid. 9, 10, 11.

(3) *Cùm eſſem cum eis, &c.* ibid 12.

(4) *Niſi filius perditionis ut Scriptura impleatur.* ibid.

(5) *A malo. Sanctifica eos in veritate Sermo tuus veritas eſt. Pro eis ego ſanctifico meipſum, ut ſint & ipſi ſanctificati in veritate. Non pro eis autem rogo tantùm, ſed & pro eis, &c.* ibid. 15, 17, 19, 20.

comme vous m'aimez. Mon Pere, je desire que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi où je serai, afin qu'ils voyent la gloire que vous m'avez aussi donnée, vous qui m'avez aimé avant la naissance du Monde. Pere juste, le monde ne vous a pas connu comme moi; mais ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Aussi je leur ai manifesté votre Nom, & je le leur manifesterai encore, afin que ce même amour, dont vous m'avez aimé, habite dans eux avec moi-même (1).

Quand il eut achevé cette Priere, il traversa le Torrent de Cédron, pour se retirer au même lieu où il avoit passé les deux nuits précédentes. C'étoit dans le Jardin d'une Métairie de la Montagne des Oliviers, qu'on appelloit Getsemani. Là, ayant pris avec lui Simon-Pierre, Jacques, & Jean, il dit aux autres de l'attendre pendant qu'il iroit prier. Sitôt qu'il les eût quittés, il s'abandonna à la frayeur, & parut dans de cruelles angoisses (2). *Mon Ame*, dit-il aux trois qu'il avoit choisis, *est accablée d'une tristesse mortelle* (3). *Attendez-moi ici, & veillez comme moi.* A ces mots, se faisant violence pour se séparer d'eux (4), il s'en éloigna de quelques pas. Ensuite, il se mit à genoux; & prosterné la face contre terre, *Mon Pere*, s'écria-t-il, *si vous vouliez me dispenser de prendre le Calice qui m'est destiné, vous le pouvez. Toutefois, que votre Volonté s'accomplisse plutôt que mon desir* (5). Il se leva après cette Priere, & revenant vers les trois Disciples, il les trouva assoupis beaucoup plus de tristesse que

CITATIONS.

(1) *Pater quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, & illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi, qui dilexisti me ante constitutionem Mundi. Pater juste, mundus te non cognovit, ego autem te cognovi, & hi cognoverunt, quia tu me misisti, & notum feci eis nomen tuum, & notum faciam, ut dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit, & ego in ipsis.* Joan. XVII. 24, 25, 26.

(2) *Cœpit (expavescere & gravissimè angi.)* Marc. XIV. 33.

(3) *Tristis usque ad mortem.* ibid. 34.

(4) *Avulsus est ab eis.* Luc XXII. 41.

(5) *Procidit super terram in faciem suam. Si (velles transferre) calicem, &c.* Marc. XIV. 36. *Omnia tibi possibilia sunt.* Luc. XXII. 42. *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* Matth. XXVI. 39. Marc. XIV. 35. Luc. XXII. 48.

de ſommeil (1). *Quoi !* leur dit-il, *vous dormez ; & vous Simon auſſi* (2) *? Vous ne pouvez veiller une heure pour l'amour de moi ? Levez-vous. Veillez du moins pour vous, & priez de crainte que la Tentation ne vous ſurmonte ; car la Chair eſt plus foible, que l'Eſprit n'eſt fort* (3). Puis il alla encore prier. *Mon Pere*, dit-il, *ſi ce que je ſouhaite eſt impoſſible, accompliſſez votre Volonté.* Revenant de nouveau aux Diſciples, il les trouva endormis. Ils ne ſçurent que lui dire pour s'excuſer (4). Il retourna faire ſa même Priere une troiſiéme fois ; & alors un Ange lui apparut, & le vint raſſurer (5) : mais il tomba comme en agonie (6) ; & priant encore avec plus d'ardeur, il jetta une ſueur ſemblable à des gouttes de ſang, & ſi abondante, qu'elle coula juſqu'à terre (7). Il fut après rejoindre les Diſciples ; & les ayant trouvés dans le même état, *Dormez à préſent*, leur dit-il, *ſi vous pouvez : auſſi bien c'en eſt fait, l'heure eſt venue, & le Fils de l'Homme va être livré aux Méchans. Mais plutôt, levez-vous, & marchons : celui qui me trahit n'eſt pas loin de nous* (8).

Comme il parloit encore, Judas, qui ſçavoit le lieu de ſa retraite pour y avoir été pluſieurs fois avec lui, entra dans le Jardin (9). Il y avoit à ſa ſuite des Pontifes, des Officiers du Temple, & des Anciens, accompagnés d'un Tribun & d'une Cohorte de Soldats Romains, avec des torches & des flam-

CITATIONS.

(1) *Dormientes præ triſtitiâ.* Luc. XXII. 45.
(2) *Quid dormitis ?* ibid. 46. *Simon, dormis ?* Marc. XIV. 37.
(3) *Ut non intretis in tentationem : ſpiritus quidem promptus eſt, caro verò infirma.* ibid. 38.
(4) *Ignorabant quid reſponderent ei.* ibid. 40.
(5) *Confortans eum.* Luc. XXII. 43.
(6) *Factus in agoniâ.* ibid.
(7) (*Intentiùs*) *orabat, & factus eſt ſudor ejus, ſicut gutta ſanguinis decurrentis in terram.* ibid. 43, 44.
(8) *Dormite jam & requieſcite* (*adeſt finis*) *venit hora, ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite, eamus : ecce qui me tradet, propè eſt.* Marc. XIV. 41, 42.
(9) *Adhuc eo loquente*, ibid. 43. *Sciebat locum quia frequenter Jeſus convenerat illùc cum Diſcipulis ſuis.* Joan. XVIII. 2.

beaux (1) (*CXVII*). Il marchoit quelques pas devant eux, comme s'il n'eût pas été de leur Compagnie ; & abordant Jéſus ainſi que de coutume, *Mon Maître*, lui dit-il en le baiſant, *je vous ſalue.* C'étoit le ſignal qu'il étoit convenu avec eux de leur donner pour le reconnoître parmi ſes Diſciples : il ne s'étoit engagé à rien davantage ; car du reſte, il les avoit avertis de prendre leurs ſuretés (2), pour empêcher qu'il ne s'échapât comme d'autres fois après qu'il l'auroit remis entre leurs mains. *Mon Ami*, lui dit Jéſus, *que venez-vous faire ? Vous ne me baiſez que pour me trahir* (3) ; s'avançant (4) en même tems vers ces gens armés, il leur demanda ce qu'ils cherchoient ? Ils répondirent, *Jéſus de Nazareth ;* mais il n'eut pas ſitôt dit, *C'eſt moi*, qu'ils reculérent au même tems d'effroi, & tombérent tous renverſés les uns ſur les autres (5). Quand ils furent revenus de leur terreur, il leur demanda encore ce qu'ils cherchoient ? & lui ayant encore répondu, *Jéſus de Nazareth : Je vous ai déja dit*, répliqua-t-il, *que c'eſt moi ;* & ils ſe ſaiſirent de lui.

Soit qu'on ſe mit en devoir de prendre auſſi les Diſciples, ou qu'il ſçut qu'on le vouloit faire, il pria qu'on les laiſsât aller, puiſque c'étoit lui qu'on cherchoit (6). Mais eux, qui voyoient que c'étoit fait de lui, ſi on l'emmenoit, le conjurérent de leur

CITATIONS.

(1) *Tribunus & Cohors cum laternis & facibus antecedebat eos.* Joan. XVIII. 12, 3. Luc. XXII. 47.
(2) *Dederat eis ſignum dicens. Quemcumque oſculatus fuero, ipſe eſt, tenete eum, & ducite cautè.* Marc. XIV. 44.
(3) *Oſculo Filium hominis tradis.* Luc. XXII. 48.
(4) *Proceſſit.* Joan. XVIII. 4.
(5) *Abierunt retrorſum, & ceciderunt in terram.* Joan. XVIII. 6.
(6) *Si ergo me quaritis, ſinite hos abire.* ibid. 8.

REMARQUE.

(*CXVII.*) Aux grandes Fêtes des Juifs les Gouverneurs leur donnoient une Compagnie de Soldats Romains pour garder le Temple & empêcher le déſordre ; & tant que la Fête duroit, ces Soldats n'obéiſſoient qu'aux Sacrificateurs, qui s'en ſervoient à tout ce qu'ils vouloient. Ils avoient encore outre cela les Gardes ordinaires du Temple, qui ne dépendoient que d'eux en tout tems.

permettre de le défendre (1) ; Simon-Pierre, plus prompt que les autres, mettant en même tems la main à l'Epée (2) en donna un coup sur la tête d'un Domestique du Grand-Prêtre, dont il lui coupa l'oreille. Alors Jésus lui dit, que c'étoit assez (3) : & ayant guéri sur le champ la blessure de cet homme, en y touchant de la main, *Remettez votre Epée dans le fourreau*, continua-t-il, *ô Simon ; car quiconque en frapera, périra par elle* (4). *Voulez-vous m'empêcher de boire le Calice que mon Pere m'a préparé* (5) *? Et ne sçavez-vous pas, que je n'aurois qu'à le prier, pour faire venir des Légions d'Anges à mon secours ? Mais il faut accomplir les Ecritures* (6). Ensuite, s'adressant aux principaux de la Troupe, *Pourquoi*, leur dit-il, *venir ici avec toute sorte d'armes, pour me prendre comme un Voleur, moi que vous voyiez tous les jours assis au milieu de vous dans le Temple à vous enseigner ? Qui vous empêchoit de m'arrêter alors, sans tout cet appareil ? Mais c'est que vous avez choisi une heure convenable à l'action que vous vouliez faire, & c'étoit dans les ténébres qu'il falloit accomplir un ouvrage de ténébres* (7).

Cependant, tous les Disciples s'enfuirent. Il n'y eut qu'un jeune Garçon des Maisons voisines (8), qui s'étoit levé au bruit, & qui suivit encore quelque tems couvert seulement d'un Linceul ; mais les Soldats ayant voulu le saisir, il s'enfuit aussi, tout nud, & son Drap leur demeura dans les mains. Ils liérent Jésus, & le menérent d'abord chez Anne, Beau-Pere de Caïphe le Grand-Prêtre, & qui avoit été Grand-Prêtre lui-même quel-

CITATIONS.

(1) *Videntes autem hi quod futurum erat, dixerunt ei, Domine, si percutimus in gladio.* Luc. XXII. 49.
(2) *Exemit gladium.* Matth. XXVI. 51.
(3) *Sinite usque huc.* Luc. XXII. 51.
(4) *Qui acceperint gladium, gladio peribunt.* Matth. XXVI. 52.
(5) *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum ?* Joan. XVIII. 11.
(6) *An putas, quia non possum rogare Patrem meum, & exhibebit mihi modò plusquam duodecim legiones Angelorum ? Quomodò ergo implebuntur Scripturæ ?* Matth. XXVI. 53, 54.
(7) *Sed hæc est hora vestra, & potestas tenebrarum.* Luc. XXII. 53.
(8) *Adolescens, &c.* Marc. XIV. 51.

ques années auparavant ; mais il les renvoya auſſitôt à ſon Gendre, chez qui les Pontifes, les Docteurs, & les Anciens ſe trouvérent incontinent aſſemblés. Simon-Pierre avoit toujours ſuivi de loin ; & un autre Diſciple, qui ſuivoit auſſi, & qui étoit connu de Caïphe, entra d'abord chez lui avec tout ce monde juſqu'au lieu où on mena Jéſus : mais s'appercevant, quand il fut entré, que Simon étoit demeuré dehors, il alla prier la Portiere de le laiſſer paſſer.

Cependant, Jéſus interrogé par Caïphe aſſiſté des autres Pontifes, ſur ſes Diſciples, & ſur ſa Doctrine, demanda à Caïphe lui-même pourquoi il l'interrogeoit, *J'ai parlé*, lui dit-il, *devant tout le monde : j'ai enſeigné dans la Synagogue, & dans le Temple, en préſence d'un nombre infini de Juifs ; je n'ai pas prêché en ſecret* (1). *Interrogez ceux qui m'ont ouï, ils ſçavent ce que je leur ai dit.* Il n'eut pas achevé de parler, qu'un des Aſſiſtans lui donna un Soufflet, en lui diſant, ſi c'étoit ainſi qu'il répondoit au Grand-Prêtre ? *Si j'ai mal parlé*, dit Jéſus à cet homme, *faites-moi voir en quoi* (2). *Sinon, pourquoi me frapez-vous ?* Les Pontifes étoient plus en peine que jamais de trouver quelque témoignage contre lui ſur quoi on le pût faire mourir (3). Il ſe préſenta pluſieurs Accuſateurs ; mais ils ſe contrediſoient tous. A la fin, pourtant, il en vint deux qui déclarérent lui avoir ouï-dire, qu'il pouvoit détruire le Temple, & le rétablir dans trois jours. Ce n'étoit pas aſſez pour le condamner à la mort ; & Caïphe, qui cherchoit à le ſurprendre dans ſes réponſes, lui demanda, s'il n'avoit rien à repliquer ? Mais voyant qu'il ne répondoit point, ils ſe mirent tous enſemble à le preſſer de leur dire s'il étoit le Chriſt ? *Si je vous le dis*, reprit-il alors, *vous ne me croirez pas ; & quand je vous confondrois de raiſons, vous ne me répondriez rien,*

CITATIONS.

(1) *In occulto locutus ſum nihil.* Joan. XVIII. 20.
(2) *Teſtimonium perhibe de malo.* ibid. 28.
(3) *Quærebant teſtimonium ut eum morti traderent, nec inveniebant.* Marc. XIV. 55.

& ne me laiſſeriez pas aller (1). Mais le Grand-Prêtre lui ayant commandé, de la part du Dieu vivant de déclarer ce qu'il étoit : il répondit, *Je le ſuis ; & je vous aſſure de plus, que vous verrez un jour venir le Fils de l'Homme, porté ſur les Nuées, & aſſis à la droite de la Majeſté de Dieu* (2). A ces paroles, Caïphe, déchirant ſes vêtemens d'horreur (*CXVIII*), *Vous l'entendez vous-mêmes blaſphémer*, s'écria-t-il en s'adreſſant aux Pontifes. *Qu'avons-nous plus beſoin de témoins* (3) ? *Il ne reſte qu'à ſçavoir votre avis.* Tous le jugérent digne de mort ; & auſſitôt, les Satellites qui le tenoient, commencérent à ſe jouer de lui (4), & à lui faire toute ſorte d'outrages. Ils le battirent, ils crachérent ſur lui ; après lui avoir bandé les yeux, ils le frapoient au viſage, & lui diſoient, *Chriſt devine qui t'a touché* (5).

Pendant toutes ces choſes, Simon-Pierre étoit dans le Veſtibule, attendant la fin de l'Aſſemblée. Comme il ſe chauffoit avec les gens de la Maiſon, la Portiere, l'ayant reconnu (6), vint lui demander, s'il n'étoit pas des Diſciples de Jéſus de Nazareth ? Il répondit qu'il ne ſçavoit ce qu'elle vouloit dire (7) ; & étant ſorti preſqu'auſſitôt, le Coq chanta : & il fit encore la même réponſe à quelqu'un qu'il rencontra dans la Cour, & qui lui faiſoit la même demande. Environ une heure après, un autre Domeſtique aſſura de nouveau que c'étoit un des Diſciples

CITATIONS.

(1) *Si autem & interrogavero, non reſpondebitis mihi, neque dimittetis.* Luc. XXVI. 68.
(2) *Verumtamen dico vobis, amodo videbitis Filium hominis ſedentem à dextris virtutis Dei, & venientem in nubibus cœli.* Matth. XXVI. 64.
(3) *Quid adhuc deſideramus teſtimonium ?* Luc. XXII. 71.
(4) *Illudebant ei.* Luc. XXIII. 36.
(5) *Prophetiza quis te percuſſit.* Luc. XXII. 64.
(6) *Cùm eum fuiſſet intuita.* ibid. 56.
(7) *Neque novi quid dicas.* Marc. XIV. 68.

REMARQUE.

(*CXVIII.*) Cette maniere de témoigner de l'horreur étoit preſque commune a tous les Orientaux. On en peut voir un exemple entre autres lieux dans une Tragédie d'Eſchyle en la perſonne d'un Roi de Perſe.

de

de Jéſus, ajoutant qu'on connoiſſoit bien à ſon langage qu'il étoit Galiléen (1) : & un Parent de celui qu'il avoit bleſſé dans le Jardin (2) ſoutenant auſſi qu'il l'y avoit vu, Simon ſoutint toujours au contraire, avec des ſermens horribles (3), qu'il ne connoiſſoit point celui dont ils lui parloient. Alors le Coq chanta encore ; & Jéſus, qui du lieu où il étoit, pouvoit voir dans le Veſtibule, ayant tourné la tête pour regarder Simon, ce Diſciple ſe ſouvint de la Prédiction qu'il n'avoit pu croire ; & ſortant en même tems de la maiſon, il ſe mit à pleurer amérement.

Cependant, le jour vint, & l'Aſſemblée étant finie, on mena ſon Maître chez Pilate. Judas, l'ayant appris, jugea auſſitôt que Jéſus avoit été condamné (4), & ſe repentit alors de l'avoir trahi. Il rapporta l'Argent qu'il en avoit eu aux Pontifes & aux Anciens dans le Temple, *J'ai péché*, leur dit-il, *en vous livrant un innocent :* mais ils lui répondirent, que c'étoit ſon affaire, & non pas la leur (5) ; & ne pouvant tirer autre choſe d'eux, il ſe retira deſeſpéré, après leur avoir jetté les trente Deniers, & ſe pendit depuis lui-même à un Arbre. Les Pontifes, ayant ramaſſé cet Argent, délibérérent ce qu'ils en feroient. Ils trouvérent qu'il ne falloit pas le remettre dans le Tréſor, parce que c'étoit le prix de la vie d'un homme, & ils réſolurent d'en acheter le champ d'un certain Potier de leur connoiſſance, pour ſervir de Sépulture aux Etrangers. Il eſt à croire qu'ils ne ſe ſouvinrent pas de ces paroles du Prophête Jérémie, *Ils ont reçu les trente Deniers d'Argent, le prix auquel ils l'avoient eſtimé* (6), *& ils en ont acheté le champ d'un Potier.*

CITATIONS.

(1) *Loquela tua manifeſtum te facit.* Matth. XXVI. 73.
(2) *Cognatus ejus cujus abſcidit auriculam.* Jean. XVIII. 26.
(3) *Tunc cœpit (execrari) anathematiſare, & jurare* Marc. XIV. 71.
(4) *Tunc videns Judas quod damnatus eſſet.* Matth. XXVII. 3.
(5) *Quid ad nos ? tu videris.* ibid. 4.
(6) *Pretium appretiati quem appretiaverunt.* ibid. 9.

Les Juifs firent ſcrupule d'entrer dans la maiſon d'un Païen, à cauſe de la Fête du Jour; & craignant de ſe rendre indignes de la célébrer, ils remirent Jéſus aux Soldats, quand ils furent à la porte du Prétoire, & demeurérent dehors. Pilate ſortit quelque tems après, pour leur demander de quoi ils accuſoient l'homme qu'ils lui avoient amené. *S'il n'avoit point fait de mal*, répondirent-ils, *nous ne vous l'amenerions pas. Reprenez-le donc*, leur dit-il ſur cette réponſe, *puiſque vous ne voulez pas dire ſon crime, & le jugez vous-mêmes ſelon votre Loi* (1). Mais ils lui repréſentérent qu'il ne leur étoit pas permis de faire mourir perſonne (*CXIX*); ajoutant que c'étoit un Séducteur, qu'il empêchoit qu'on ne payât le Tribut à Céſar (*CXX*), & qu'il ſe diſoit Roi & le Chriſt. Sur ce Diſcours, Pilate rentra, & lui demanda s'il étoit Roi des Juifs? *Me faites vous cette demande de vous-même*, lui répondit Jéſus, *ou ſi quelqu'un vous a dit de me la faire? Eſt-ce que je ſuis Juif* (2), repliqua Pilate, *pour ſçavoir tes prétentions? Ce ſont tes Pontifes, & les Principaux de ta Nation, qui me demandent Juſtice contre toi. Qu'as-tu fait? Mon Régne n'eſt pas de ce monde*, reprit alors Jéſus. *S'il en étoit, mes Serviteurs m'auroient*

CITATIONS.

(1) *Dixit ergo Pilatus, Accipite eum vos, &c.* Joan. XVIII. 31.
(2) *Numquid ego Judæus ſum.* ibid. 35.

REMARQUES.

(*CXIX.*) Quand la Judée fut réduite en Province, Auguſte ôta aux Juifs ce qui s'appelle parmi nous la Haute-Juſtice, & ne leur laiſſa que le pouvoir d'empriſonner & d'inſtruire les Procès. Mais ils n'en jugeoient pas moins à mort, & l'effet de ce Jugement parmi eux étoit de rompre tous les liens qui les uniſſoient auparavant avec le condamné, & comme de l'excommunier, afin de pouvoir enſuite le livrer au Magiſtrat Romain ſans offenſer leur Loi. Quelquefois même ils prévenoient le Magiſtrat; & le Peuple ſe croyant dès-lors tout permis contre le condamné, le faiſoit mourir tumultuairement à leur maniere, qui étoit de lapider, comme il arriva à S. Etienne.

(*CXX.*) Cette calomnie, faute d'accuſations légitimes, étoit la plus propre qu'on put avancer pour irriter les Romains; & c'étoit auſſi la plus vraiſemblable, a cauſe du ſoupçon qu'on avoit que Jéſus-Chriſt fût de cette nouvelle Secte, dont il a déja été parlé pluſieurs fois, & qui défendoit de payer ce Tribut. Mais les Juifs ſçavoient bien dans leur ame combien il avoit témoigné d'être éloigné de ce ſentiment, à toutes les occaſions qui s'étoient préſentées de s'en expliquer.

empêché de tomber entre les mains de mes Ennemis (1). *Tu es donc Roi ?* lui dit Pilate. *C'eſt vous qui le dites*, repartit Jéſus. *Je ne ſuis né & envoyé dans le monde, que pour rendre témoignage à la Vérité ; & tous ceux qui la chériſſent, écoutent ma voix* (2). *Qu'eſt ce donc que cette Vérité ?* dit Pilate : & ſans attendre de réponſe, il ſortit de nouveau pour parler aux Juifs. Il leur dit, qu'il ne trouvoit point de ſujet de condamner celui qu'ils accuſoient ; & comme ils renouvelloient avec grand bruit ces mêmes accuſations, ſans que Jéſus, qu'il fit venir en leur préſence, y répondit rien, Pilate ſurpris de ſon ſilence lui demanda s'il ne les entendoit pas ? mais ce fut inutilement, & il ne ſçut plus qu'en juger (3).

Ce ſilence obſtiné les rendit plus hardis (4). *Il a excité le Peuple à ſédition*, diſoient-ils, *dans toute la Judée, depuis la Galilée juſqu'ici.* Quoique Pilate fût brouillé, avec Hérode (*CXXI*),

CITATIONS.

(1) *Miniſtri mei utique decertarent ut non traderer Judæis.* Joan. XVIII. 36.
(2) *Omnis qui eſt ex veritate.* ibid. 37.
(3) *Ita ut miraretur vehementer.* Matth. XXVII. 14.
(4) *At illi invaleſcebant.* Luc. XXIII. 5.

REMARQUE.

(*CXXI.*) On croit que c'eſt à cauſe de ces Galiléens que Pilate avoit fait maſſacrer comme ils ſacrifioient : ſoit que cette exécution eût été faite en Galilée, & ſur les Terres d'Hérode, ou que ce Prince prétendit que dans Jéruſalem même Pilate ne devoit pas châtier ſes Sujets quand ils avoient failli, & qu'il devoit les lui renvoyer, ainſi que les Loix Romaines l'ordonnoient. Quoi qu'il en ſoit, il ne pouvoit jamais manquer d'occaſions de méſintelligence entre un Gouverneur Romain auſſi fier & haut à la main que celui-ci, & un petit Prince ſon voiſin, auſſi artificieux que Notre Seigneur repréſente Hérode, & encore plus ambitieux. Il y a même apparence qu'il donna de grandes priſes ſur lui à Pilate & à ſes Succeſſeurs. Car longtems après, Agrippa Frere d'Herodiade ayant été fait Roi de Judée par Caligula, qui l'aimoit beaucoup, ſa Sœur, qui l'avoit vu longtems dans une grande miſere, où il n'avoit eu qu'elle pour tout ſupport, ne put ſouffrir qu'il fût plus que ſon Mari, & perſuada à Hérode d'aller à Rome pour obtenir auſſi de l'Empereur la qualité de Roi. Caligula, au lieu d'accorder ſa demande, le priva de ſes Etats ſur les plaintes qu'on fit de ſa conduite, le relégua à Lyon ; & donna d'abord ſes Tréſors à ſa Femme, en conſidération de ce qu'elle étoit Sœur d'Agrippa ; mais ayant témoigné qu'elle étoit réſolue à ſuivre ſon Mari en exil, l'Empereur les lui ôta, pour les donner à Agrippa lui-même.

néanmoins, apprenant par ce diſcours que Jéſus étoit Galiléen (1), il le lui renvoya ſur le champ comme ſon Sujet (2). Hérode étoit venu à Jéruſalem pour la Fête ; & ſouhaitant depuis longtems de connoître Jéſus, il fut ravi de le voir, dans eſpérance qu'il feroit quelque Miracle devant lui (3) : mais n'en ayant pu tirer une ſeule parole, quoiqu'il lui pût dire, & quoique les Juifs continuaſſent toujours de l'accuſer, il le mépriſa fort ; & s'en étant joué quelque tems avec les gens de ſa ſuite, il lui fit mettre par moquerie une Robe de Pourpre, & le renvoya vêtu de cette ſorte à Pilate, avec qui il ſe réconcilia le même jour (4).

C'étoit la coutume aux grandes Fêtes des Juifs de délivrer à leur choix (5) quelque Criminel condamné à mort (*CXXII*). Le Peuple étant venu dans ce même tems demander cette grace pour la Pâque, Pilate crut avoir trouvé le moyen de ſauver la vie à Jéſus. Il ſçavoit que les Pontifes ne le perſécutoient que par envie (6). Comme il étoit en ſon Tribunal, ſa femme lui envoya dire de ne ſe point mêler de l'affaire de cet innocent, parce qu'elle avoit fait un Songe la nuit précédente à ſon ſujet,

CITATIONS.

(1) *Audiens Galilæam, interrogavit ſi homo Galilæus eſſet ?* Luc. XXIII. 6.
(2) *De Herodis poteſtate.* ibid. 7.
(3) *Gaviſus eſt valde, erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, ſperabat ſignum aliquod videre ab eo fieri.* Luc. XXIII. 8.
(4) *Interrogabat eum multis ſermonibus. Conſtanter accuſantes. Sprevit illum cum exercitu ſuo, & illuſit, & facti ſunt amici ipsâ die.* ibid. 9, 10, 11, 12.
(5) *Quemcumque peterent.* Marc. XV. 6.
(6) *Sciebat quod per invidiam, &c.* Matth. XXVII. 18.

REMARQUE.

(*CXXII.*) On ne ſçauroit dire d'où elle venoit. S. Cyrille prétend qu'elle étoit fort ancienne, qu'elle faiſoit partie de la ſolemnité de Pâque, & que c'étoit en mémoire de la délivrance d'Egypte ; mais il n'en paroît rien dans l'Ecriture, ni dans les autres Originaux, & l'on ne ſçait d'où ce Pere a pris ce qu'il en dit. Il y en a quelque Image dans l'Hiſtoire Romaine aux ſolemnités qu'on appelloit *Lectiſternia* ; car on y délivroit beaucoup de Priſonniers : & il ſe peut faire que les Romains avoient apporté cet uſage en Judée, comme pluſieurs autres.

qui l'inquiétoit extrêmement (1). *J'ai interrogé en votre préſence*, leur dit-il, *cet homme, que vous m'avez amené, & que vous accuſez de ſéduire le Peuple; mais comme il n'y a aucune apparence, & qu'Hérode auſſi, à qui je l'avois renvoyé, n'a rien trouvé en lui qui fût digne de mort, je le vais délivrer après qu'il aura reçu le Châtiment qu'il peut avoir mérité* (2) (*CXXIII*). *Auſſi bien, je dois vous donner un Criminel. N'aimez-vous pas mieux que ce ſoit votre Roi qu'un autre* (3)? Les Pontifes & les Anciens, alarmés de cette Propoſition, obligérent le Peuple par leur Autorité à la rejetter, & lui perſuadérent (4) de demander plutôt la grace d'un inſigne Scélérat, nommé Barabbas, qui étoit en priſon pour avoir fait pluſieurs Meurtres dans une Sédition. *Que voulez-vous donc que je faſſe de Jéſus?* leur dit Pilate. *Qu'il ſoit crucifié*, criérent-ils tous d'une voix (5). *Que je crucifie votre Roi!* reprit encore Pilate. *Nous n'avons*, répondirent les Pontifes, *point d'autre Roi que Céſar.*

Il ſe contenta néanmoins de le faire battre de verges (*CXXIV*),

CITATIONS.

(1) *Nihil tibi & juſto illi, multa enim paſſa ſum hodie (per ſomnum) propter eum.* Matth. XXVII. 19.

(2) *Obtuliſtis mihi hunc hominem quaſi avertentem populum, & ecce ego coram vobis interrogans nullam cauſam invenio ex his in quibus eum accuſatis, ſed neque Herodes, nam remiſi vos ad illum, & ecce nihil dignum morte actum eſt ei, emendatum ergo illum dimittam.* Luc. XXIII. 14, 15, 16.

(3) *Eſt autem conſuetudo nobis, &c.* Joan. XVIII. 35.

(4) *Perſuaſerunt.* Matth. XXVII. 20.

(5) *Simul univerſa turba.* Luc. XXIII. 18.

REMARQUES.

(*CXXIII.*) Le Fouet, qui étoit le châtiment dont Pilate entendoit parler, à ce qui paroît par la ſuite, étoit une eſpéce de Queſtion parmi les Romains: mais c'étoit auſſi un ſupplice; & c'eſt dans ce ſens que Pilate y deſtinoit Jéſus-Chriſt, comme au plus doux de tous; car la peine de ceux qui troubloient le repos public en publiant des Religions nouvelles, comme parlent les Loix Romaines, étoit remiſe à la diſcrétion du Magiſtrat.

(*CXXIV.*) C'étoit autre choſe que *flageller*; mais comme il n'y a point de mot François qui exprime la *Flagellation*, l'Auteur s'eſt ſervi de celui de *battre de Verges*, qui y a grand rapport. On fouettoit avec des Verges; & c'étoit la peine des perſonnes libres; mais on flagelloit avec des Fouets, faits à peu près de la même maniere que nos Fouets de Cochers; & c'étoit la peine des Eſclaves. Or toute perſonne libre étoit réputée Eſclave par les Loix Romaines, ſitôt qu'elle

& les Gardes s'en étant ſaiſis le menérent du Prétoire dans la Cour, où chacun aida à le dépouiller. Enſuite, ils lui firent prendre un Manteau d'Ecarlate, ils lui mirent une Couronne d'Epines ſur la tête, & lui ayant donné un Roſeau en guiſe de Sceptre, ils fléchiſſoient le genou devant lui & lui diſoient, *Je vous ſalue Roi des Juifs.* Puis ils crachoient ſur lui, ils lui ôtoient de tems en tems ſon Roſeau pour lui en donner des coups ſur la tête, ils le frapoient au viſage, & ſe remettant tout d'un coup à genoux, ils le ſaluoient comme auparavant. Pilate le voulut faire voir aux Juifs en cet état. *Voici l'Homme*, leur dit-il en le leur montrant. *Je vous le ramene, pour marque que je le crois innocent* (1); mais ils criérent toujours qu'il le fît mourir. *Prenez le donc*, leur dit-il alors, *& le faites mourir vous-mêmes. Qu'eſt-ce donc qu'il a fait* (2) *? Il mérite la mort ſelon notre Loi*, répondirent-ils, *parce qu'il ſe dit Fils de Dieu.* A cette nouvelle accuſation Pilate craignit beaucoup plus pour lui qu'auparavant (3). Il le ramena dans le Prétoire, & lui demanda d'où il étoit; mais Jéſus perſiſtant à ſe taire, *Ne ſçais-tu pas*, lui dit-il, *qu'il eſt en mon pouvoir de te faire mourir, ou de te délivrer ? Vous n'auriez aucun pouvoir ſur moi*, répondit alors Jéſus, *s'il ne vous avoit été donné d'en haut; & ceux qui m'ont livré à vous, ſont plus coupables que vous.* Cette réponſe augmenta encore le deſir que Pilate avoit de le ſauver (4); mais les

CITATIONS.

(1) *Ecce adduco eum vobis, foras, ut cognoſcatis quia nullam invenio in eo cauſam.* Joan. XIX. 4.
(2) *Quid enim mali fecit ?* Luc. XXIII. 22.
(3) *Cùm ergo audiſſet Pilatus hunc ſermonem, magis timuit.* Joan. XIX. 8.
(4) *Propterea qui me tradidit tibi, majus peccatum habet, & exinde quærebat Pilatus dimittere eum.* ibid. 11, 12.

REMARQUE.

étoit condamnée à mort, comme Jéſus-Chriſt l'étoit ici. Ce Supplice étoit auſſi en uſage parmi les Juifs; mais la Loi de Moïſe le bornoit à quarante coups, au lieu qu'il n'avoit point de bornes parmi les Romains, comme tout ce qui regardoit les Eſclaves n'en avoit point.

Juifs crioient dehors de toute leur force, que s'il le délivroit, il manqueroit à la fidélité qu'il devoit à Céſar ; *car*, ajoutoient-ils, *quiconque ſe dit Roi, comme cet homme, eſt Ennemi de l'Empereur.* A ces cris (1), Pilate ſortit pour la derniere fois. Il s'en falloit peu que la moitié du jour ne fût déja paſſée ; & voyant que bien loin de gagner rien ſur eux, le Tumulte devenoit toujours plus grand (2), il ſe lava les mains devant tout ce Peuple (*CXXV*), proteſtant qu'il ne trempoit en aucune maniere dans la mort de cet Innocent, & que ce ſeroit à eux d'en répondre (3). Mais ayant crié tous d'une voix (4), Que ſon Sang retombât ſur eux & ſur leurs Enfans, il crut à la fin devoir les ſatisfaire (5) : il leur abandonna Barrabbas pour être délivré, & Jéſus pour le mettre en Croix (*CXXVI*)

Il fut remis auſſitôt entre les mains des Soldats. Il lui ôtérent le Manteau d'Ecarlate qu'on lui avoit mis ; & après s'en être encore joués quelque tems, ils lui firent reprendre ſes Vêtemens. Puis ils lui donnérent à porter la Croix où il devoit être attaché, & le menérent ainſi hors de Jéruſalem, en un Lieu appellé Calvaire, avec deux Voleurs qu'on alloit auſſi faire mourir (*CXXVII*). Au ſortir de la Ville, ayant rencontré par ha-

CITATIONS.

(1) *Cum audiſſet hos ſermones.* Joan. XIX. 13.
(2) *Erat autem hora quaſi ſexta.* ibid. 14. *Videns quia nihil proficeret, ſed magis tumultus fieret.* Matth. XXVII. 24.
(3) *Vos videritis* ibid. 24.
(4) *Univerſus populus.* ibid. 25.
(5) *Volens populo ſatisfacere.* Marc. XV. 15. *Adjudicavit fieri petitionem eorum.* Luc. XXIII. 24.

REMARQUES.

(*CXXV.*) Pilate avoit appris des Juifs cette maniere de proteſter de ſon innocence, & on ne trouve point qu'elle fût en uſage parmi les Romains : mais elle l'étoit parmi les Grecs ; car Demoſthéne, Sophocle, & le Commentateur d'Ariſtophane, en font mention.

(*CXXVI.*) C'étoit le ſupplice ordonné par les Loix Romaines contre les Séditieux. La coutume étoit, comme on peut voir dans Plaute entre autres lieux, que le Patient portoit lui-même juſqu'au lieu du ſupplice le bois ſur lequel il devoit mourir, qu'on lui donnoit du Vin en y arrivant, que les Soldats partageoient entre eux ſes vêtemens, & ainſi du reſte.

(*CXXVII.*) On affectoit de réſerver

zard un Cyrénéen nommé Simon, qui revenoit des champs (1), ils l'obligérent par force d'aider Jéſus à porter ſa Croix. Une grande foule de Peuple ſuivoit ; & remarquant entre autres perſonnes des femmes qui pleuroient, *Ne pleurez point pour moi* (2), leur dit-il, *Filles de Jéruſalem. Pleurez plutôt pour vous, & pour vos enfans. Le tems approche, que vous porterez envie aux ſtériles, & à celles qui n'ont jamais alaité ; que vous conjurerez les montagnes de tomber ſur vous, & les collines de s'ouvrir pour vour cacher. Si l'on traite ainſi l'innocent, que ſera-ce du coupable* (3) ?

Quand il fut au lieu de ſupplice, on lui donna du Vin où on avoit mêlé de la Myrrhe ſelon la coutume (*CXXVIII*) ; mais les Soldats y ayant encore mis du Fiel par malice, il ſe contenta d'y gouter, & n'en but pas (4). Enſuite, comme on l'attachoit à la Croix, *Mon Pere*, s'écria-t-il, *pardonnez-leur, ils ne ſçavent pas ce qu'ils font.* On y attacha auſſi au-deſſus de ſa Tête un Ecriteau en Hébreu, en Grec (*CXXIX*), & en Latin, qui déclaroit le ſujet de ſa mort (5) en ces termes : *Jéſus de Nazareth Roi des Juifs.* Entre autres perſonnes qui lurent cette Inſcription, les Pontifes y trouvérent à redire : ils voulurent obliger Pilate à mettre, *ſoi diſant Roi des Juifs* (6), & non

CITATIONS.

(1) *Pratereuntem quempiam venientem de villâ.* Marc. XV. 21.
(2) *Super me.* Luc. XXIII. 28.
(3) *Quoniam ecce venient dies, in quibus dicent : Beatæ ſteriles, & ubera quæ non lactaverunt : tunc incipient dicere montibus : Cadite ſuper nos, & collibus, Operite nos, quia ſi in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* ibid. 29, 30, 31.
(4) *Et cùm guſtaſſet, noluit bibere.* Matth. XXVII. 34.
(5) *Cauſam ipſius.* ibid. 37.
(6) *Noli ſcribere Rex Judæorum : ſed quia ipſe dixit, Ego ſum Rex Judæorum.* Joan. XIX. 21.

REMARQUES.

à faire ces ſortes d'exécutions les Jours de grande Fête, qu'il y avoit à Jéruſalem beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire, afin qu'elles fuſſent plus exemplaires.

(*CXXVIII*) Les Rabbins diſent qu'on faiſoit prendre cette boiſſon au Patient, pour lui ôter l'uſage de la Raiſon, & afin qu'il ſouffrît moins.

(*CXXIX.*) Parce que c'étoit la Langue de la plupart des Pays voiſins, d'où il venoit toujours un nombre infini de gens a la Fete, qui n'entendoient, ni l'Hébreu, ni le Latin.

pas

pas, *Roi des Juifs*, comme il avoit mis; mais il leur dit, que ce qu'il avoit écrit, étoit écrit. Cependant, les Soldats partageoient entre eux ſes Vêtemens : & parce que ſa Robe étoit toute d'un ſeul tiſſu ſans couture (*CXXX*), ne voulant pas la mettre en piéces, ils tirérent au ſort à qui l'auroit (1); comme s'ils euſſent ſçu que le Prophête David avoit dit, *Ils ſe ſont partagé mes Vêtemens, & ils ont jetté le ſort ſur ma Robe.* Puis ils s'aſſirent près de la Croix pour le garder.

Tous ceux qui paſſoient par cet endroit ſe moquoient de lui, & le maudiſſoient en le regardant. *Te voilà donc*, diſoient-ils, *toi qui devois détruire le Temple, & le rétablir dans trois jours ? Si tu es le Fils de Dieu, comme tu dis, deſcens de la Croix, & nous n'en douterons plus* (2). *Il a ſauvé tant de gens*, ajoutoient les Pontifes, *& il ne ſçauroit ſe ſauver lui-même. S'il eſt auſſi cher à Dieu qu'il s'en vante, Dieu le délivrera ſans doute* (3). Les Soldats lui inſultoient auſſi à leur maniere. Il n'y avoit pas juſqu'à l'un des Voleurs qui étoient en Croix à ſes côtés, qui ne lui dît, que s'il étoit le Chriſt, il ſe délivrât, & eux avec lui; mais l'autre, bien-loin de l'imiter, l'en reprit. *Quoi !* lui dit-il (4), *tu ne crains non plus que ces gens d'irriter Dieu, en inſultant à cet Innocent, toi qui ſouffres le même Supplice que lui, & qui reçois comme moi le juſte châtiment de tes crimes ?* Puis s'adreſſant à Jéſus, *Seigneur*, lui

CITATIONS.

(1) *Non ſcindamus eam, ſed ſortiamur cujus ſit.* Joan. XIX. 24.
(2) *Prætereuntes autem blaſphemabant eum, moventes capita ſua, dicentes, Vah ! qui deſtruis, &c.* Marc. XV. 29.
(3) *Confidit in Deo, liberet nunc, ſi vult, eum.* Matth. XXVII. 43.
(4) *Neque tu times Deum quod in eâdem damnatione es, & nos quidem juſtè, nam digna factis recipimus, hic verò nihil mali geſſit.* Luc. XXIII. 40. 41.

REMARQUE.

(CXXX.) Quoique cette robe ait une ſignification myſtérieuſe fort importante, elle n'avoit pourtant rien d'extraordinaire en ce tems-là, & à plus forte raiſon de miraculeux, comme quelques gens ſe ſont imaginé ſans fondement. Il eſt conſtant par les Auteurs Païens, que les Ouvriers en Laine d'alors avoient un Art, qui s'eſt perdu comme beaucoup d'autres, de faire des habillemens tout entiers ſans employer, ni aiguille, ni ciſeau.

dit-il, *ſouvenez-vous de moi quand vous ſerez dans votre Gloire. Je vous aſſure*, lui répondit Jéſus, *que vous y ſerez avec moi dès aujourd'hui.*

Marie ſa Mere étoit au pied de ſa Croix avec Marie Magdeléne & une Sœur qu'elle avoit qui s'appelloit auſſi Marie, mais la femme de Zébédée, & quelques autres qui l'avoient ſuivi de Galilée à Jéruſalem, & qui le ſervoient d'ordinaire, étoient un peu plus éloignées avec le reſte des gens de ſa connoiſſance (1). Jéſus appercevant parmi eux le Diſciple qu'il aimoit, dit à Marie ſa Mere en le lui montrant, *Femme voilà votre Fils*, puis regardant ce Diſciple, il lui dit auſſi. *Voilà votre Mere*; & dès lors Marie demeura toujours chez lui.

Le Soleil s'obſcurcit peu de tems après (*CXXXI*), & toute la Terre s'étant couverte de Ténébres, *Mon Dieu, mon Dieu*, s'écria Jéſus, *pourquoi m'avez-vous abandonné?* Parce qu'il ſe ſervit du mot *Eli*, qui ſignifie *Dieu* en Hébreu, quelques Juifs crurent qu'il appelloit le Prophête Elie à ſon ſecours. *Attendons*, dirent-ils, *pour voir ſi Elie viendra le délivrer* (2). Il dit enſuite qu'il avoit ſoif. On lui préſenta au bout d'une canne une Eponge qu'on avoit trempée dans du Vinaigre (*CXXXII*). Il en but, & dit auſſitôt après, *Tout eſt accompli.* Puis faiſant un ſecond cri, *Mon Pere*, reprit-il le plus haut qu'il put (3), *je*

CITATIONS.

(1) *Omnes noti ejus.* Luc. XXIII. 49.
(2) *Sinite, videamus ſi, &c.* Marc. XV. 36.
(3) *Conſummatum eſt.* Joan. XIX. 30. *Iterum clamans voce magnâ hæc dicens.* Matth. XXVII. 50.

REMARQUE.

(*CXXXI.*) Cette Eclipſe, ſi l'on peut l'appeller de ce nom, eſt remarquée par pluſieurs Auteurs Païens, comme Phlegon dans ſes Olympiades, Thallus, &c. Et c'eſt pourquoi Tertullien l'allégue aux Païens, dans ſon Apologétique, comme une choſe aiſée à prouver par les Archives de Rome, dans leſquelles on inſcrivoit tous les Evénemens extraordinaires. *Et tamen eum mundi caſum relatum in Archivis veſtris habetis.* Or celui-ci ne pouvoit pas être naturel en pleine Lune.

(*CXXXII.*) On s'en ſervoit d'ordi-

remets mon Ame entre vos mains ; & baiſſant la tête en même tems il rendit l'eſprit.

Le Voile du Temple ſe rompit à l'inſtant depuis le haut juſqu'au bas (*CXXXIII*), la Terre trembla, les Pierres ſe fendirent, & les Tombeaux s'ouvrirent d'eux-mêmes. A ces Prodiges, les Soldats furent ſaiſis d'une extrême frayeur (1). *Cet Homme*, dirent-ils alors entre eux, *étoit vraiment Fils de Dieu.* Le Centenier qui les commandoit, & qui étoit devant (2) la Croix quand Jéſus expira, dit la même choſe, & le reſte des Aſſiſtans (3) s'en retourna frapant leurs poitrines, & tout troublés de crainte & de douleur.

Les Juifs crurent que la Sainteté du grand Jour de Sabbat qui ſe devoit célébrer le lendemain ſeroit en quelque ſorte violée, ſi on laiſſoit les Corps des Criminels en Croix pendant cette Fête, & ils priérent Pilate de les faire ôter. Les Soldats commencérent à caſſer les Os aux deux Voleurs qui n'étoient pas encore expirés (*CXXXIV*) ; mais étant venus à Jéſus, ils ſe contentérent de lui donner un coup de Lance dans le côté, pour s'aſſurer tout-à-fait s'il étoit mort ; comme s'ils euſſent ſçu ces

CITATIONS.

(1) *Timuerunt valdè.* Matth. XXVII. 50.
(2) *Ex adverſo* Marc. XV. 39.
(3) *Omnis turba eorum qui ſimul aderant.* Luc. XXIII. 48.

REMARQUES.

naire à étancher le ſang qui ſortoit des plaies, de peur que le patient en perdant trop ne mourût trop vîte, & ne ſouffrît pas aſſez ; on s'en ſervoit auſſi, pour le faire revenir, quand il s'évanouiſſoit.

(*CXXXIII.*) Il y en avoit deux, l'un entre le Saint & le Saint des Saints, & l'autre devant le Saint même. On ne ſçauroit aſſurer lequel des deux ſe fendit ; mais quel que ce fût, c'eſt une choſe bien remarquable que ce Miracle ſoit confirmé par le Témoignage des Rabbins les plus grands Ennemis de Jéſus-Chriſt ; car ils le rapportent dans le Thalmud, comme un préſage prochain de la deſtruction du Temple, quelques quarante ans auparavant, qui eſt juſtement le tems de la paſſion.

(*CXXXIV.*) C'étoit le coup de grace pour les patiens parmi les Romains. On ne le donnoit guéres : au contraire, on les laiſſoit pluſieurs jours en Croix après leur mort, comme il paroît par le *Satiricon.* Mais ce n'étoit pas la Coûtume des Juifs ; car Moïſe le défendoit, & leurs Gouverneurs s'y accommodoient en beaucoup de choſes.

paroles du Prophête, *Vous ne briſerez point ſes Os* (1) : & il ſortit en même tems de la plaie du ſang & de l'eau.

Cependant, un homme de Condition de la Ville d'Arimathie en Judée, & des principaux Magiſtrats de Jéruſalem (2), nommé Joſeph, étoit allé demander à Pilate le Corps de Jéſus (*CXXXV*). Il avoit été de ſes Diſciples, mais il n'en avoit pas fait profeſſion ouverte juſqu'alors, de peur des Juifs : & il obtint ce qu'il ſouhaitoit après qu'un Centenier eut aſſuré Pilate que Jéſus étoit expiré. Cet homme avoit un Jardin près du Lieu du ſupplice, & il y avoit fait tailler dans le Roc un Sépulcre où l'on n'avoit encore enſeveli perſonne. Nicodéme lui apporta une grande quantité de Parfums fort précieux, pour oindre le Corps à la maniere des Juifs (3) : puis l'ayant envelopé dans des Linceuls bien nets (4), ils le mirent dans ce Sépulcre, & en fermérent l'entrée avec une Grande Pierre.

Le lendemain, les Pontifes & les Phariſiens ayant repréſenté à Pilate, que Jéſus avoit dit pluſieurs fois qu'il reſſuſciteroit le troiſiéme jour, ils le priérent de faire garder le Tombeau juſqu'à ce tems, de crainte que les Diſciples du Mort n'enlevaſſent ſon Corps en ſecret, pour faire croire qu'il ſeroit reſſuſcité. *Ce ſeroit*, ajoutérent-ils, *une Erreur bien plus dangereuſe que toutes celles où il a jetté le Peuple pendant ſa vie* (5) ; mais Pilate leur répondit qu'ils avoient des Soldats, & qu'ils fiſſent garder

CITATIONS,

(1) *Os non comminuetis ex eo.* Joan. XIX. 36.
(2) *Nobilis* (*Senator*). Marc. XV. 43.
(3) *Sicut mos eſt Judæis ſepelire.* Joan. XIX. 40.
(4) *Sindone mundâ.* Matth. XXVII 59.
(5) *Erit noviſſimus error pejor priore.* ibid. 64.

REMARQUE.

(*CXXXV.*) Cette grace ne ſe refuſoit jamais parmi les Romains, hors que ce fût un Criminel de Leſe Majeſté, & Pilate ne mettoit pas Jéſus-Chriſt en ce rang. Ciceron reproche quelque part à Verrès comme une grande méchanceté, d'avoir abandonné aux Bêtes farouches les corps des quelques criminels qu'il avoit fait mourir, & d'avoir pris de l'Argent pour permettre qu'on en enterrât d'autres.

eux-mêmes ce Tombeau comme ils l'entendroient (1). Ils y allérent ſur l'heure, ils y mirent des Gardes, & ils marquérent la Pierre qui en fermoit l'entrée (2), en telle ſorte qu'on ne pouvoit la remuer ſans qu'il y parût.

Marie Magdeléne, & une autre femme, avoient été préſentes, quand Joſeph & Nicodéme enſevelirent Jéſus. Elles remarquérent l'endroit ſoigneuſement, & ayant laiſſé paſſer le jour du Sabbat pour ne pas violer la Loi (3), elles partirent le lendemain de grand matin (4) pour y retourner avec des Huiles odoriférentes qu'elles avoient achetées. Elles y menérent une de leurs Amies avec elle, qui s'appelloit Marie Salomé, & quelques autres femmes encore (5). Le Soleil étoit déja levé quand elles y arrivérent (6); & peu de tems auparavant, il y eut un Tremblement de Terre, les Corps des Saints ſortirent des Tombeaux qui s'étoient ouverts à la mort de Jéſus, & ils apparurent à beaucoup de perſonnes dans Jéruſalem. Un Ange, qui étoit deſcendu du Ciel, avoit détourné la Pierre qui fermoit le Sepulcre, & il étoit aſſis deſſus. Ses vêtemens étoient d'une blancheur éblouiſſante, il réjailliſſoit de toute ſa perſonne une lueur ſemblable à celle d'un Eclair, & les Gardes faillirent d'en mourir de frayeur (7). Les femmes ſe demandoient l'une à l'autre en arrivant, comment elles feroient pour ôter la Pierre ; mais ayant trouvé le Sépulcre tout ouvert, elles entrérent dedans, & en même tems elles apperçurent l'Ange qui ne leur fit pas moins de peur qu'aux Soldats. Il les raſſura incontinent. *Je ſçais*, leur dit il, *que vous cherchez Jéſus de Nazareth, qui a été*

CITATIONS.

(1) *Habetis cuſtodiam, ite, cuſtodite ſicut ſcitis.* Matth. XXVII. 65.
(2) *Signantes lapidem.* ibid. 66.
(3) (*Sabbato*) *quieverunt quidem ſecundùm mandatum.* Luc. XXIII. 56.
(4) *Cùm adhuc tenebræ eſſent.* Joan. XX. 1.
(5) (*Et nonnullæ cum eis*). Luc. XXIV. 1.
(6) *Orto jam Sole.* Marc. XVI. 2.
(7) *Aſpectus ejus ſicut fulgur, & veſtimentum ejus ſicut nix. Facti ſunt velut mortui.* Matth. XXVIII. 3, 4.

mis en Croix, mais il n'eſt plus ici, il eſt reſſuſcité, comme il l'avoit dit. Venez, voyez l'endroit où il étoit. Dites-le à Simon-Pierre & aux autres Diſciples, & les aſſurez qu'il ſera en Galilée devant vous. Je vous le prédis encore, comme il vous l'a prédit. Ne vous ſouvient-il pas de lui avoir ouï-dire que le Fils de l'Homme ſeroit livré aux Méchans, qu'il ſeroit mis en Croix, & qu'il reſſuſciteroit le troiſiéme jour ? Elles ſe ſouvinrent en effet de lui avoir ouï-dire ces choſes, & elles regardérent par-tout dans le Sépulcre; mais n'y trouvant point ſon Corps, elles en ſortirent toutes tremblantes, & elles s'en éloignérent le plus vîte qu'elles purent, tranſportées de joie, pour en aller porter la nouvelle aux Diſciples (1).

Quand elles contérent ce qu'elles avoient vu, on les traita de folles, & perſonne ne les voulut croire; mais Magdeléne s'adreſſant particuliérement à Simon-Pierre & au Diſciple que Jéſus aimoit, elle leur dit qu'on avoit ôté ſon Corps du Sépulcre, & qu'elle ne ſçavoit où on l'avoit mis. Ils y coururent auſſi-tôt tous deux (2). Ce Diſciple y arriva le premier (3), & s'étant baiſſé pour regarder dedans, il vit les linceuls en un coin; mais il n'entra pas. Simon qui le ſuivoit de près (4), étant entré, trouva ces mêmes Draps d'un côté, & le linge, dont la tête de Jéſus avoit été envelopée, plié en un autre coin (5). Alors l'autre Diſciple entra auſſi, & ayant vu les mêmes choſes que Simon, ils s'en retournérent chez eux bien étonnés (6).

Mais Magdeléne, qui y étoit revenue, y demeura encore après eux. Comme elle ſe baiſſoit en pleurant, pour regarder

CITATIONS.

(1) *Citò cum timore & gaudio magno currentes nuntiare, &c.* Matth. XXVII. 8. *Fugerunt, invaſerat enim eas tremor & pavor.* Marc. XVI. 8. *Viſa ſunt ante illos ſicut deliramentum, verba iſta, & non crediderunt illis.* Luc. XXIV. 11.
(2) *Currebant.* Joan. XX. 4.
(3) *Præcucurrit citiùs & venit primus.* ibid.
(4) *Sequens eum.* ibid. 6.
(5) *Separatim involuta.* ibid. 7.
(6) *Iterum ad ſemetipſos.* ibid. 10. *Mirans.* Luc XXIV. 12.

dedans, elle vit deux Anges vêtus de blanc, qui étoient assis, l'un où Jésus avoit eu la tête, & l'autre où ses pieds avoient été. Ils lui demandérent ce qu'elle avoit à pleurer (1)? & elle en eut à peine dit le sujet, qu'elle apperçut en se tournant un homme debout derriere elle, qui lui fit encore la même demande. *Seigneur*, lui répondit-elle, pensant que ce fût le Jardinier, *si c'est vous qui l'avez ôté, dites-moi où vous l'avez mis, afin que je l'aille prendre* (2). Alors Jésus, car c'étoit lui-même, l'ayant appellée par son Nom, *Mon Maître*, s'écria-t-elle aussitôt en s'approchant de lui; mais il lui défendit de le toucher. *Allez*, lui dit-il ensuite, *& dites à mes Freres que je m'en vais trouver notre Pere, leur Dieu & le mien.* Il apparut aussi aux autres femmes, comme elles revenoient du Sépulcre. Elles se jettérent à ses pieds (3), l'adorérent, & il les chargea de plus de dire à ses Disciples qu'ils allassent en Galilée, & qu'ils l'y verroient.

Un Garde, qui avoit été témoin de tout ce qui s'étoit passé, s'en alla à Jérusalem en avertir les Pontifes, & les Anciens. Ils s'assemblérent aussitôt, pour délibérer sur cet avis: & ayant conclu de distribuer une Somme considérable (4) parmi les Soldats, pour les engager à ce qu'on vouloit d'eux; *Vous publierez*, leur dirent-ils, *que les Disciples du Mort sont venus enlever son Corps la nuit passée, pendant que vous dormiez. Si la chose vient à la connoissance de Pilate, nous lui ferons entendre ce qu'il faudra pour votre décharge, & nous vous répondons qu'il ne vous en arrivera point de mal* (5). Sur cette assurance, les Soldats répandirent le bruit de cet Enlévement, comme ils l'avoient promis; &

CITATIONS.

(1) *Unum ad caput & unum ad pedes ubi positum fuerat corpus Jesu.* Joan. XX. 12. *Quid ploras?* ibid. 13.
(2) *Existimans quia hortulanus esset, dicit ei, Domine, &c.* ibid. 15.
(3) *Tenuerunt pedes ejus.* Matth. XXVII. 9.
(4) *Pecuniam copiosam.* ibid. 12.
(5) *Et si hoc auditum fuerit à Præside, nos suadebimus ei, & securos vos faciemus.* ibid. 14.

c'eſt encore aujourd'hui une Opinion commune parmi les Juifs (1).

Ce même jour, comme deux Diſciples de Jéſus alloient à un Bourg nommé Emaüs qui étoit à ſoixante ſtades de Jéruſalem, & qu'ils s'entretenoient enſemble de tout ce qui étoit arrivé les jours précédens, ils furent abordés par un Inconnu, qui leur demanda ce que c'étoit, & d'où venoit la triſteſſe qui paroiſſoit ſur leurs viſages? *Il faut*, lui répondit l'un d'eux qui s'appelloit Cléophas, *que vous ſoyez bien étranger dans Jéruſalem* (2), *pour ne ſçavoir rien du ſujet de notre Entretien. De quoi donc* (3)? dit l'Inconnu. *C'eſt*, répondirent-ils, *de Jéſus de Nazareth, qui étoit un Prophête puiſſant en Œuvres & en Paroles devant Dieu & devant les Hommes, & que les Juifs ont fait mourir en Croix* (4). *Nous avions cru qu'il tireroit Iſraël d'Eſclavage, mais trois jours ſont déja paſſés depuis, ſans que nous y voyions aucune apparence; ſinon que quelques femmes de notre connoiſſance étant allées de grand matin à ſon Tombeau, elles y ont trouvé des Anges au lieu de ſon Corps, leſquels, à ce qu'elles diſent, les ont aſſurées qu'il étoit vivant* (5). *Quelques-uns de nos Freres y ſont allés après elles, & ils ont auſſi vu que le Corps n'y étoit plus. O inſenſés*, s'écria à ce Diſcours celui à qui ils parloient, *Cœurs indociles aux paroles des Prophêtes* (6)! *Ne falloit-il pas que le Chriſt ſouffrît pour entrer dans ſa Gloire?* Et alors commençant par Moïſe, il ſe mit à leur expliquer tout ce que l'Ecriture en avoit prédit. Quand ils furent

CITATIONS.

(1) *Et divulgatum eſt verbum iſtud apud Judæos, uſque in hodiernum diem.* Matth. XXVII. 15.

(2) *Tu ſolus peregrinus es in Jeruſalem.* Luc. XXIV. 18.

(3) *Quæ?* ibid. 19.

(4) *Potens opere & ſermone coram Deo, & omni populo, & quomodo, &c.* ibid. 19, 20.

(5) *Nos autem ſperabamus quia ipſe eſſet redempturus Iſrael, & nunc ſuper hæc omnia tertia dies eſt hodie quod hæc facta ſunt: ſed & mulieres quædam ex noſtris ante lucem fuerunt ad monumentum, & non invento corpore ejus, venerunt dicentes ſe etiam viſionem Angelorum vidiſſe, &c.* ibid. 21, 22, 23.

(6) *O ſtulti & tardi corde ad credendum!* ibid. 25.

arrivés

arrivés à Emaüs, il témoigna de vouloir paſſer outre (1); mais ils lui perſuadérent de s'arrêter avec eux. Comme ils étoient enſemble à table, il prit du pain, le benit, le rompit, & leur en préſenta : & alors leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent pour celui même dont ils avoient parlé durant le chemin; mais il diſparut en même tems. Ils demeurérent bien confus de ne l'avoir pas reconnu plutôt. *Notre cœur*, ſe diſoient-ils après l'un à l'autre, *n'étoit-il pas tout ému, quand il nous expliquoit les Prophéties ?* Et ſe levant de table à l'heure même, ils retournérent ſur le champ à Jéruſalem. Ils trouvérent les Diſciples aſſemblés avec pluſieurs autres perſonnes; & comme on diſoit que le Seigneur étoit véritablement reſſuſcité, qu'il étoit apparu à Simon Pierre, ils contérent auſſi leur aventure; mais perſonne ne la voulut croire (2).

Ils n'eurent pas achevé de parler que Jéſus parut tout d'un coup au milieu d'eux, quoique toutes les Portes du Lieu où ils étoient fuſſent fermées ſoigneuſement, de peur des Juifs. *La Paix ſoit avec vous*, leur dit-il d'abord. *C'eſt moi : ne craignez rien.* Mais ils furent pourtant fort effrayés. Jéſus voyant qu'ils le prenoient pour un Eſprit, leur dit encore, *Pourquoi vous troublez-vous, & abandonnez-vous vos cœurs à l'égarement de vos penſées (3) ? Regardez mes mains & mes pieds, ſi ce n'eſt pas moi; maniez-les : un Eſprit eſt-il de chair & d'os ?* Ils furent tout interdits de raviſſement, quand ils le reconnurent à ces marques; mais comme ils ſentoient encore quelque peine à croire ce qu'ils voyoient (4), il leur demanda à manger, pour achever de les convaincre. Ils lui préſentérent un morceau de Poiſ-

CITATIONS.

(1) *Se finxit longiùs ire.* Luc. XXIV. 28.
(2) *Nec illis credíderunt.* Marc. XVI. 13.
(3) *Conturbati & conterriti exiſtimabant ſe ſpiritum videre. Quid turbati eſtis, & cogitationes aſcendunt in corda veſtra.* ibid. 37, 38.
(4) *Quia ego ipſe ſum, ſpiritus carnem & oſſa non habet ſicut me. Mirantibus præ gaudio & adhuc non credentibus.* ibid. 39, 40.

ſon rôti, & un rayon de Miel. Il en mangea, & leur rendit le reſte en leur reprochant la dureté de leurs cœurs & leur Incrédulité. *La Paix ſoit avec vous*, leur dit-il enſuite pour la ſeconde fois. *Je vous envoie comme mon Pere m'a envoyé. Recevez le Saint Eſprit. Les péchés que vous pardonnerez, ſeront pardonnés, & ceux que vous ne pardonnerez point, ne le ſeront pas.*

Depuis, les Diſciples racontant ces choſes à Thomas qui ne s'y étoit pas trouvé, il leur dit qu'il n'en croiroit rien, qu'il n'eût mis les doigts dans les mêmes trous où les Clous avoient été (1). En effet, comme ils étoient encore enfermés tous enſemble huit jours après, Jéſus leur apparut de la même maniere que l'autre fois, en leur ſouhaitant auſſi la Paix. Puis ayant obligé Thomas à mettre les doigts dans ſes plaies, *afin*, dit-il, *que ce Diſciple ceſſât d'être incrédule.* Thomas ne lui répondit qu'en s'écriant, *Mon Seigneur & mon Dieu!* Alors Jéſus, *Vous avez cru, Thomas*, lui dit-il, *parce que vous avez vu. Heureux ceux qui croiront, & qui ne verront pas.*

Peu de tems après, étant tous allés en Galilée, ainſi qu'il leur avoit ordonné, un jour que Simon-Pierre, Thomas, Nathanaël, les fils de Zébédée, & deux autres étoient au bord du Lac de Tibériade, Simon ayant dit qu'il alloit pêcher, ils y voulurent tous aller avec lui. Ils ne prirent rien de toute la nuit. Quand il fut jour, un homme qui étoit ſur le Rivage leur demanda s'ils n'avoient rien à manger, & lui ayant répondu que non, il leur dit de jetter le Filet du côté droit de la Barque. Il y entra tant de Poiſſons qu'ils eurent beaucoup de peine à le retirer ; & alors, le Diſciple que Jéſus aimoit dit à Simon, que cet homme qui leur parloit du bord étoit le Seigneur. Auſſitôt Simon, qui étoit preſque nud, s'étant couvert à la hâte de quelque habillement, ſe jetta dans l'eau pour aller à lui, &

CITATION.

(1) *Niſi videro & mittam*, &c. Joan. XX. 25.

les autres amenérent la Barque à bord. Ils y trouvérent du pain & un poiſſon qui cuiſoit ſur un peu de feu qu'on y avoit allumé. Jéſus leur ayant dit d'apporter ceux qu'ils venoient de prendre, il s'en trouva cent cinquante trois fort grands, quand Simon eut tiré le Filet à terre. Puis, il leur dit encore de s'approcher & de manger. Ils obéirent, & il leur donna à chacun du pain & du poiſſon; mais ils n'oſérent jamais lui parler. Le dîner achevé, *Simon, Fils de Jonas*, dit-il, *m'aimez vous plus que tous ces autres ne m'aiment ? Seigneur*, lui répondit Simon, *vous ſçavez ce qui en eſt :* & Jéſus lui repliqua, *Paiſſez donc mes Brebis.* Puis, il lui fit encore la même queſtion, en reçut la même réponſe, & lui fit la même replique. Mais à la fin, Jéſus lui ayant demandé une troiſiéme fois s'il l'aimoit, Simon fut affligé de voir qu'il eût tant de peine à le croire (1). *Hé, Seigneur*, lui répondit-il, *vous qui ſçavez toutes choſes, ne ſçavez-vous pas que je vous aime* (2) ? Alors Jéſus lui repliqua auſſi pour la troiſiéme fois, *Paiſſez mes Brebis.* Enſuite, il lui prédit le genre de Supplice dont il devoit mourir, & lui commanda de le ſuivre. Le Diſciple bien-aimé ſuivit auſſi; & Simon ayant demandé à Jéſus ce que ce Diſciple deviendroit ? *Si je veux*, répondit Jéſus, *qu'il demeure juſqu'à ce que je revienne, que vous importe* (3) ? Et ce fut ce qui donna occaſion au bruit qui courut alors entre eux, que ce Diſciple ne mourroit pas.

Ils virent encore une autre fois Jéſus en Galilée ſur une Montagne, où il leur parla ainſi. *Rien ne m'eſt impoſſible ſur la Terre ni dans le Ciel. Allez donc par tout le Monde, prêchez l'Evangile à tout ce qui reſpire* (4), *& baptiſez au Nom du Pere, du Fils, & du S. Eſprit. Vous montrerez à obſerver fidélement ce que*

CITATIONS.

(1) *Contriſtatus Petrus quia dixit ei tertiò.* Joan. XX. 17.
(2) *Tu omnia noſti, tu ſcis quia amo te.* ibid.
(3) *Quid ad te ?* ibid. 23.
(4) *Omni creaturæ.* Marc. XVI. 15.

je vous ai commandé. Qui croira, & ſera baptiſé ainſi, ſera ſauvé: & qui ne croira pas, ſera condamné. Ceux qui croiront chaſſeront les Démons en mon Nom, ils parleront un Langage nouveau (1), *nul venin ne leur pourra nuire, & ils n'auront qu'à toucher les malades pour les guérir.*

Enfin, les Diſciples étant retournés quelques jours après à Jéruſalem, il leur apparut pour la derniere fois : il leur promit de leur envoyer l'Eſprit de ſon Pere (2), & leur défendit de quitter cette Ville qu'ils ne l'euſſent reçu. Après, il en ſortit avec eux du côté de Béthanie, & s'arrêta ſur la Montagne des Oliviers, où, comme il levoit les mains pour les benir, une Nuée l'enleva à leurs yeux vers le Ciel.

CITATIONS.

(1) *Linguis loquentur novis.* Marc. XVI. 17.
(2) *Promiſſum Patris.* Luc. XXIV. 49.

ECLAIRCISSEMENT
SUR
LE DISCOURS
DE
ZACHÉE
A
JÉSUS-CHRIST.

A MONSIEUR ***.

RIEN n'eſt plus vrai que ce qu'on vous a dit. C'eſt dans le ſecond Volume de la Défenſe du Nouveau Teſtament de Mons contre M. Mallet, page 289. que M. Arnauld m'a repris d'avoir mal traduit, dans la VIE DE JÉSUS-CHRIST que j'ai donnée au Public, le huitiéme Verſet du dix-neuviéme Chapitre de S. Luc : *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum* (*).

(*) *Voici la Critique de M. Arnauld, tirée de la page 293. de ſa* Continuation de la Nouvelle Défenſe de la Traduction du Nouveau Teſtament imprimée à Mons, &c. *d'Edition de Cologne, chez Simon Schouten, en 1682. in-12.*

Il eſt clair qu'*Ecce do*, & *ecce reddo*, ſe doivent rendre par le Futur, comme on a fait à Mons ; & il eſt étrange qu'un Abbé, qui a fait une *Vie de Jéſus-Chriſt*, s'y ſoit trompé, & qu'il les ait rendus par le Préſent : *Je donne la moitié de mon Revenu aux Pauvres ; & ſi je m'apperçois que j'ai trompé quelqu'un, je le lui rens*

Quoiqu'il y ait plus de quatre ans que mon Livre eſt fait, comme j'y ai apporté toute l'application dont je ſuis capable, il me ſouvenoit bien que j'avois rendu ce Paſſage dans un ſens contraire à la Verſion de Mons ; & cela ſeul me ſuffiſoit pour m'aſſurer, que je ne l'avois pas traduit de cette ſorte par négligence, ou par mégarde. Néanmoins, la défiance extrême où je ſuis toujours contre moi-même l'emporta d'abord ſur cette aſſurance ; & conſidérant d'ailleurs le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un homme comme M. Arnauld eût remarqué ma faute ſans aucune néceſſité, ſi elle n'étoit pas inſoutenable, je ployai, ſans réſiſter un ſeul inſtant, ſous le poids d'une Autorité ſi conſidérable, & je n'eus pas la moindre penſée d'oſer jamais me défendre.

Mais depuis, comme on ne ſçauroit quelquefois s'empêcher de chercher ce qu'on craint le plus de rencontrer, m'étant recueilli ſur ce Paſſage, ſans autre deſſein, que de reconnoître le chemin par où je m'étois égaré en le traduiſant, je fus extrêmement ſurpris de perſiſter dans mon erreur, & de trouver encore bonnes les raiſons qui m'avoient obligé à le traduire comme j'avois fait.

Je pris d'abord ce ſentiment pour une illuſion de l'Amour propre : j'eus honte de mon aveuglement ; & je m'en humiliai auſſi ſincérement dans mon cœur, que ſi j'euſſe été perſuadé d'avoir failli.

Dans cette triſte diſpoſition d'eſprit, auſſi mécontent de ma traduction que de mon obſtination à la croire raiſonnable, je ne pus m'empêcher de m'en ouvrir à un homme, à qui j'ai cou-

au quadruple. Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque littérale qu'elle paroiſſe. Car il eſt certain, que Zachée ne rend point compte à Jéſus Chriſt des bonnes actions qu'il avoit accoutumé de faire, lui qui étoit ſi décrié pour ſa mauvaiſe vie, que les Phariſiens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur ; mais qu'il lui déclare ce qu'il étoit réſolu de faire à l'avenir, pour changer de vie. D'où vient auſſi que Jéſus-Chriſt ne dit pas, qu'il n'avoit pas été Pécheur juſqu'alors, & que les Phariſiens avoient tort de l'avoir regardé comme tel ; mais il dit, ſur ce que Zachée lui promit de faire, que *ſa Maiſon avoit reçu le ſalut en ce jour-là.*

tume de me plaindre de moi-même. Il me conſola le mieux qu'il put ; mais dans la ſuite de la converſation, ayant approfondi inſenſiblement le ſujet de ma peine, ma ſurpriſe ſe renouvella plus forte que jamais, quand je le trouvai auſſi indigné de la Critique de M. Arnauld, que j'en étois mortifié.

Il ne ſe contenta pas de me raffermir dans l'opinion que j'avois de l'injuſtice qui m'étoit faite : il me ſoutint d'abord, que j'étois obligé de m'en plaindre au Public, puiſqu'elle étoit publique. Il me repréſenta, que l'Evangile étant un bien commun à tous les Chrétiens, comme tous ont droit de s'en ſervir, auſſi tous ont intérêt que perſonne n'en abuſe : Qu'ainſi, ceux qui s'ingérent dans l'adminiſtration de ce précieux héritage ont une obligation d'autant plus particuliere de rendre compte aux autres de leur conduite, qu'ils ont moins de droit de s'y ingérer : Qu'à la vérité, ſi mon autorité étoit auſſi conſidérable dans ces matieres qu'elle l'eſt peu, je ſerois excuſable, & peut-être même louable, de négliger la Critique d'un ſeul paſſage dans un Ouvrage de la difficulté extrême du mien : Mais que toute la préſomption étant contre moi, & favorable à M. Arnauld, il n'y auroit perſonne, qui n'eût raiſon de croire que ma faute eſt inexcuſable, ſi je ne me juſtifiois pas ; & qu'étant auſſi groſſiere qu'il la repréſente, elle eſt ſans doute accompagnée d'un nombre infini d'autres, qu'il n'a pas daigné remarquer.

Cette derniere conſidération me parut d'autant plus forte, qu'il eſt vrai, que le motif par lequel je me déterminai à traduire ce Paſſage m'a ſervi de régle en pluſieurs autres, & qu'ainſi cette cenſure ne regarde pas tant un endroit particulier de mon Ouvrage, que l'eſprit dans lequel j'y ai principalement travaillé, & la vue que j'ai eue préciſément quand je l'ai entrepris. Voici, Monſieur, quelle eſt cette vue.

Entre tous les Livres que j'ai lus, qui traitent l'Hiſtoire de l'Evangile en diverſes manieres, je n'en ai preſque point trou-

vé qui ne lui donnent ſans néceſſité des ſens myſtérieux, ou miraculeux, en des endroits qui en ont un fort clair & fort naturel. Quoique je révere beaucoup l'Autorité de ceux des Peres qui en ont uſé de cette ſorte, & que je ſois perſuadé qu'ils ont eu d'excellentes raiſons pour le faire, je n'ai pas laiſſé de penſer toujours, que ſi on traitoit cette divine Hiſtoire en s'arrêtant au ſens le plus naturel, & qui ſe préſente le premier à l'eſprit, dans les endroits où l'Egliſe n'a rien prononcé au contraire, & où les Interprêtes ſont partagés, on pourroit faire un Ouvrage qui ne ſeroit pas moins agréable, ni moins utile, que la plûpart de ceux qui ont été faits ſur cette matiere, quoiqu'il fut peut-être moins ſçavant & moins recherché.

C'eſt ce que j'eus deſſein de faire, en compoſant la Vie de Jéſus-Chriſt, ainſi que je m'en expliquai dans ma Préface. Je crus qu'une narration ſimple, & exemte de toute affectation, de cette Vie admirable, auroit une grace douce & naïve, plus propre à toucher le cœur, & à prévenir l'eſprit du commun des gens du monde, que tous les rafinemens les plus élevés, & les plus ſpirituels. Je ne crus point qu'il fallût un autre ſens commun pour entendre cette Hiſtoire, que pour entendre les autres; & pour deſcendre dans le particulier, j'avoue que de tous les faits qu'elle contient, aucun ne m'a jamais paru plus ordinaire, & moins équivoque, que ce qu'elle rapporte de Zachée.

Comme Jéſus-Chriſt ſe promenoit par Jéricho, cet homme qui étoit le Chef des Publicains de la Ville, & auſſi riche de biens que petit de taille, preſſé de la curioſité de le voir, & ne pouvant approcher de lui à cauſe de la foule qui l'environnoit, s'aviſa de monter ſur un Arbre près duquel il devoit paſſer. *Et ingreſſus perambulabat Hierico; & ecce vir nomine Zachæus, & ipſe dives, & quærebat videre Jeſum quis eſſet, & non poterat præ turbâ, quia ſtaturâ puſillus erat, & præcurrens aſcendit in arborem Sycomorum ut videret eum, quia inde erat tranſiturus.*

Le

Le Fils de Dieu l'ayant apperçu lui dit de deſcendre, & qu'il vouloit aller loger chez lui. Zachée obéit avec joie, & tout le monde ſe prit à murmurer de ce que Jéſus préféroit un homme d'une Profeſſion ſi criminelle ſelon la Religion du Pays, à tous les gens de bien de la Ville. *Et cum veniſſet ad locum, ſuſpiciens Jeſus vidit illum, & dixit ad eum, Zachæe, feſtinans deſcende, quia hodie in domo tuâ oportet me manere; & feſtinans deſcendit, & excepit illum gaudens: & cum viderent omnes, murmurabant, dicentes, quod ad hominem peccatorem divertiſſet.*

Cependant Zachée, auſſi offenſé du murmure de ſes Concitoyens, que glorieux de l'honneur qu'il recevoit, regardant Jéſus-Chriſt comme un grand Prophête, dont les Exemples & les Diſcours ne prêchoient que la Juſtice & la Charité, ne crut pas pouvoir lui faire un compliment plus agréable en le recevant dans ſa Maiſon, ni plus propre à confondre ſes Envieux, qu'en lui faiſant d'abord une peinture avantageuſe de ſa Vie, comme pour lui rendre compte de la conduite de ſa Conſcience, & lui apprenant en peu de mots ſes Reſtitutions & ſes Charités. *Stans autem Zachæus dixit ad Dominum, Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.*

Il n'eſt rien de plus naturel à un homme, qui reçoit pour la premiere fois chez lui des perſonnes d'un mérite extraordinaire près de qui on l'a voulu noircir, que de tâcher d'effacer la mauvaiſe impreſſion qu'elles peuvent avoir conçue de lui, en leur faiſant connoître ce qu'il y a de plus louable & de plus à leur gré dans ſa maniere de vivre. Il n'eſt pas non plus étrange, qu'un Partiſan ſe prétende homme de bien, quand il rend ce qu'il croit avoir pris injuſtement, & répare par ſes Aumônes ce qu'il y a de blamable dans le luxe de ſa Maiſon; mais il eſt encore moins ſurprenant, que celui-ci en fît d'exceſſives. Comme ſon empreſſement à voir Jéſus-Chriſt, & à lui obéir, doit faire préſumer que c'étoit un bon homme, il eſt aſſez vraiſem-

blable qu'il fit un excellent uſage de ſes grands Biens, pour ſe faire accroire à lui-même, qu'il pouvoit exercer en ſureté de conſcience la Profeſſion qui en étoit la ſource ; & l'oppoſition, qu'il y avoit entre ſa Religion & cette Profeſſion, ne demandoit pas de moindres adouciſſemens.

Il n'y a rien juſques-là que de commun dans cette Hiſtoire ; mais le Diſcours que le Fils de Dieu fit enſuite eſt d'un ordre différent. Comme toutes ſes Paroles ſont Eſprit & Vie, on peut leur donner toujours un ſens myſtérieux ſi l'on veut, & croire qu'il eſt néceſſaire de raiſonner pour les comprendre. Ce n'eſt pas qu'il ſoit abſolument beſoin de recourir au Myſtére pour expliquer celles de cet Evangile. Il paroît, ce me ſemble, aſſez clairement, que Jéſus-Chriſt voulant détruire la vaine confiance que Zachée avoit en ſes œuvres, & lui en inſpirer une meilleure, lui déclare, que ſa Maiſon a reçu le Salut ce jour-là ſeulement qu'elle avoit reçu le Sauveur. *Ait Jeſus ad eum, quia hodie ſalus domui huic facta eſt.*

Enſuite, pour faire ceſſer l'étonnement des Juifs qui étoient préſens, il ajoute que cet homme, qui leur ſembloit ſi indigne de cet honneur par ſa Profeſſion, n'en étoit pas pour cela moins qu'eux de la Semence d'Abraham ; & que cette indignité même, bien loin d'être un obſtacle au Salut, étoit plutôt une eſpéce de diſpoſition à le recevoir, puiſque le Fils de l'homme étoit venu chercher ce qui étoit perdu. *Eo quod & ipſe filius ſit Abrahæ, venit enim Filius hominis quærere & ſalvum facere quod perierat.*

Voilà dans quel ſens j'ai expliqué cet Evangile. M. Arnauld prétend, au contraire, que Zachée n'entendoit pas rendre compte au Fils de Dieu de ſa conduite ordinaire, en lui diſant, *Je donne la moitié de mon Bien aux Pauvres ; & ſi j'ai fait tort à quelqu'un de quelque choſe, je lui rens quatre fois autant :* mais qu'il vouloit ſeulement dire, qu'il faiſoit dans l'inſtant même une ferme réſolution de donner au plutôt aux Pauvres la moitié de ſon bien, & de rendre quatre fois autant qu'il ſe trou-

veroit avoir pris injuſtement. Il n'eſt pas difficile de choiſir entre ces deux ſens, ſur leur ſimple expoſition ; & je m'aſſure que tous ceux qui ne ſe ſeront engagés à la lecture de cet Ecrit, que pour ſçavoir qui a raiſon de M. Arnauld ou de moi, ne paſſeront pas outre.

On ſçait que dans toutes les Langues du Monde on ſe ſert du Tems préſent, comme Zachée, pour exprimer ce qu'on a coutume de faire.

Quacumque libido eſt,
Incedo ſolus, percontor quanti olus ac far,
Fallacem Circum, veſpertinumque pererro
Sæpe forum, aſſiſto divinis, inde domum me
Ad porri & ciceris refero laganique catinum,
Cœna miniſtratur, &c.

On ſçait, au contraire, qu'on ne peut employer le Tems préſent à ſignifier l'avenir même le plus prochain, que par une eſpéce de figure. Or M. Arnauld ne diſconviendra pas, qu'on doit s'arrêter au ſens littéral de toute ſorte de Diſcours, & ne recourir au figuré, que lorſque le littéral implique contradiction, ou qu'il enferme quelque abſurdité ou fauſſeté manifeſte. Ainſi, quand un homme qu'on appelle, répond, ſans bouger de la place où il eſt, *J'y vais*, il eſt naturel d'entendre par ce Tems préſent dont il ſe ſert un futur très-prochain ; parce qu'autrement le ſens de ſa Réponſe, à la prendre au pied de la lettre, ſeroit faux ; puiſqu'il ne va pas effectivement dans l'inſtant même qu'il dit qu'il va : & il eſt néceſſaire de juger qu'il veut ſeulement dire qu'il ira au plutôt.

Tout de même, dans tous les Paſſages de l'Ecriture, où Dieu uſant de menace, & paroiſſant parler dans un eſprit de Colére, de Vengeance, ou de quelque autre Paſſion, s'exprime par le Tems préſent, *Je viens*, *J'envoie*, *Je fais* ; comme on ne menace pas de ce qui eſt préſent, mais ſeulement de l'avenir, il eſt

néceſſaire d'expliquer ce Tems préſent par le futur qui en eſt le moins éloigné : & il eſt clair qu'il ne s'exprime de cette ſorte, que parce que le Préſent touchant naturellement plus que l'Avenir, ce qui repréſente les maux, dont on menace comme préſens, eſt beaucoup plus vif, & plus propre à en inſpirer la crainte, que ſi on menaçoit par le futur ; & c'eſt en quoi conſiſte l'effet de la Figure. *Dare per figuram ſententiæ vires*, dit Quintilien.

Mais quel beſoin Zachée avoit-il de ſe ſervir de Figure, s'il eût eu dans l'eſprit le ſens que M. Arnauld lui attribue ? Et n'auroit-il pas fait auſſi bien connoître au Fils de Dieu la fermeté de ſon bon propos en diſant qu'il alloit donner, comme M. Arnauld lui fait dire, qu'en diſant par le Tems préſent, qu'il donnoit, comme le Grec & la Vulgate le diſent ? Pourquoi recourir au ſens guré, pour expliquer le Diſcours de ce Publicain, qui, bien loin d'enfermer aucune contradiction étant entendu littéralement, a un ſens ſi naturel & ſi vraiſemblable ? « Seigneur, je » donne la moitié de mon bien aux Pauvres ; & ſi j'ai fait tort » à quelqu'un de quelque choſe, je lui rens quatre fois au- » tant. » *Eccedimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* En voici la raiſon.

M. ARNAULD.

La Particule Ecce, *jointe à un Préſent, marque très-naturellement ce que les Grecs appellent un Paulo-poſt-Futur.*

J'avois toujours cru que le mot *Ecce* ſi fréquent dans l'Ecriture, n'y étoit la plûpart du tems qu'une Particule explétive, ou tout au plus emphatique, qui ne change rien au fond du Diſcours, mais qui en augmente ſeulement, affirme, exagere le ſens avec quelque ſorte de paſſion ; comme par exemple dans ces Paſſages : *Ecce qui ſerviunt ei non ſunt ſtabiles, & in Angelis ſuis reperit pravitatem ;* Job, Chap. IV. Verſ. 18. *Ecce hæc omnia*

operatur Deus ; Chap. XXXIII. Verſ. 29. *Ecce in die jejunii veſtri invenitur voluntas veſtra, & omnes debitores veſtros reperitis ; ecce ad lites & contentiones jejunatis, & percutitis pugno impiè ;* Iſaïe Chap. LVIII. Verſ. 3. *Ecce ambulat unuſquiſque poſt pravitatem cordis ſui mali ;* Jerem. Chap. XVI. Verſ. 12. & un nombre infini d'autres ſemblables que je pourrois alléguer, dans leſquels l'*Ecce* ſe trouve joint à un Préſent, & ne marque pourtant rien moins qu'un Paulo-poſt-Futur.

M. ARNAULD.

*Et on ſent aſſez qu'*Ecce venio *eſt la même choſe que* Jam veniam, *Je m'en vais venir, Je viendrai bientôt : Et de même,* Ecce ſto ad oſtium & pulſo, *Je ſerai bientôt à la porte & je fraperai.*

M. Arnauld, qui m'impute ce que je ne dis pas, pour me faire parler mal François, comme on verra ailleurs, me permettra bien de l'avertir ici, que cette maniere de parler, *Je m'en vais venir*, n'eſt pas digne d'un homme qui s'exprime auſſi purement que lui, quoiqu'on s'en ſoit auſſi ſervi à Mons.

Du reſte, j'avoue que je ne ſens point, qu'*Ecce venio* ſoit la même choſe que *Jam veniam ;* car ſi c'étoit la même choſe, *Ecce venio* ſignifieroit toujours *Jam veniam*, & ſe devroit toujours traduire, *Je viendrai bientôt*, & jamais, *Je viens.* Mais c'eſt-ce que M. Arnauld n'oſeroit avancer ſans ſe commettre avec les Traducteurs de Mons, & peut-être avec lui-même, puiſqu'on y a rendu ces mêmes mots dans l'Epître aux Hébreux, Chap. X. Verſ. 7. *Tunc dixi, Ecce venio : Alors j'ai dit, Me voici, je viens.* Et ne croyez pas que ce ſoit par inadvertence ; car vous trouverez la même choſe peu de lignes plus bas : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam : Me voici, je viens pour faire, mon Dieu, votre Volonté ;* & la même choſe encore dans le Pſeaume XXXIX. d'où ces paroles ſont tirées. Il falloit que ces Meſſieurs dormiſſent, comme on dit qu'Homere faiſoit quel-

quefois, quand ils traduiſirent ces trois Endroits, puiſqu'ils ne ſentirent point ce que M. Arnauld dit, qu'*on ſent aſſez, qu'*Ecce venio, *eſt lamême choſe que* Jam veniam.

Il eſt vrai que c'eſt la même choſe quelquefois. *Ecce venio ſicut fur, beatus qui vigilat*, Chap. XVI. Verſ. 17. de l'Apocalypſe, ſe peut traduire, *Je viendrai comme un Voleur :* mais ce n'eſt pas à cauſe de l'*Ecce ;* car quand il n'y en auroit point, il ne faudroit pas traduire autrement : tant parce que l'Apocalypſe étant un Livre tout prophétique, il eſt naturel d'entendre du Futur tout ce que Dieu y dit, qu'il fait au Préſent ; qu'à cauſe que ce Paſſage eſt expliqué par le Futur dans le même Livre, Chap. III. Verſ. 3. même dans le Grec : *Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur.*

Tout de même, *Ecce venio citò*, que M. Arnauld allégue auſſi du même Livre en deux Endroits du Chapitre dernier, ſe peut traduire auſſi par le Futur, *Je viendrai bientôt ;* non pas à cauſe de l'*Ecce*, mais parce que *citò* ſignifiant *bientôt*, ainſi que Mons & M. Arnauld le traduiſent : puiſque ce mot de *bientôt* marque une choſe qui n'eſt pas encore, il détermine néceſſairement le Verbe auquel il eſt joint, quelque Préſent que ce Verbe ſoit, à ſignifier un Futur prochain.

Voilà donc trois Paſſages, où *Ecce venio* ſignifie *Jam veniam*, contre trois autres, où, ſelon les Traducteurs de Mons même, il ne le ſignifie pas ; mais quand il le ſignifieroit dans tous, cette Particule *Ecce* pouvant avoir une énergie, quand elle eſt jointe au Verbe *venio*, qu'elle n'a pas ailleurs, cela ne concluroit encore rien en faveur de l'*Ecce ſto*, que M. Mallet trouve mauvais qu'on ait rendu à Mons par le Futur, ni contre l'*Ecce do*, que M. Arnauld me reprend d'avoir rendu par le Préſent. Voyons donc ſi ce qui ſuit conclut davantage.

M. ARNAULD.

Et afin qu'on ne croie pas que cela ſe diſe ſans fondement, voici des

Exemples .... J'avois bien ouï-dire qu'on expliquoit une Régle par des Exemples ; mais jamais qu'on fondât une Régle ſur des Exemples. Les moindres Ecoliers de Logique ſçavent, qu'on ne peut pas conclure un univerſel d'un particulier. Comment donc des Exemples particuliers peuvent-ils prouver une Régle qui eſt toujours une choſe générale de ſa nature, quand même elle ne ſeroit pas énoncée en termes auſſi généraux, que celle que M. Arnauld établit pour me juger : *La Particule jointe à un Préſent, marque très-naturellement ce que les Grecs appellent un Paulo-poſt-Futur ?* qui dit, *très-naturellement*, dit, ſans doute, généralement, n'y ayant rien de plus général en tout genre, que ce qui eſt très-naturel. Si j'accuſois M. Arnauld d'avoir mal traduit quelques Paſſages, il me répondroit bien en me diſant, qu'il auroit ſuivi une bonne Régle en les traduiſant ; mais ſi je lui niois que cette Régle fût bonne, me répondroit-il bien en m'alléguant la Traduction de ces mêmes Paſſages, pour preuve de ſa Régle ? C'eſt pourtant ce qu'il fait ici. Il établit contre moi pour Régle, *l'*Ecce, *joint au Préſent, marque un Futur.* Je le lui nie. Il le prouve par des Paſſages où il l'explique ainſi. Cela prouve qu'il croit ſa Régle bonne, puiſqu'il l'a ſuivie dans l'Explication de ces Paſſages, mais cela ne prouve pas qu'elle le ſoit, ni que ces Paſſages ſoient bien traduits. *Non ridiculus ſit*, dit quelque part Ciceron, *ſi quis in lite domeſticis teſtimoniis pugnet, & ſuo ipſius abutatur exemplo ?*

Mais quand ces Paſſages ſeroient bien traduits, cela ne prouveroit encore rien en faveur de ſa Régle ; puiſqu'il ſe peut faire qu'il y a d'autres raiſons que ſa Régle pour les traduire de cette ſorte, comme je le ferai voir.

Nil agit exemplum litem quod lite reſolvit.

Que ſi elle pouvoit ſe prouver de quelque maniere par des Exemples, ce ſeroit en montrant, que toutes & quantes fois qu'il y a un Paulo-poſt-Futur dans le Grec, la Vulgate l'a traduit

par *Ecce* avec un Préſent ; ou que toutes & quantes fois qu'il y a un ἰδοὺ, qui veut dire *Ecce*, avec un Préſent dans le Grec, la Vulgate a traduit par le Futur tout ſeul ſans *Ecce*. Mais bien loin que cela ſoit toujours ainſi, cela ne ſe trouvera pas une ſeule fois : car il n'y a pas un *Ecce* dans la Vulgate, qu'il n'y ait auſſi un ἰδοὺ dans le Grec ; & il n'y a pas un ἰδοὺ dans le Grec, qu'il n'y ait un *Ecce* dans la Vulgate.

Que ſi S. Luc, dans tant d'Endroits différens où il s'eſt exprimé par l'ἰδοὺ joint au Préſent, a toujours eu deſſein, comme M. Arnauld le prétend, de faire entendre un Paulo-poſt-Futur ; comment cet Evangéliſte, qui parloit paſſablement Grec, ne s'eſt-il jamais ſervi du Paulo-poſt-Futur même ; & n'eſt-il pas à préſumer qu'il s'en ſeroit ſervi quelquefois, s'il avoit toujours voulu ſe faire entendre ?

M. ARNAULD.

Voici des Exemples du Texte Grec, où ἰδοὺ *avec le Verbe au Prétérit marque un Futur.*

Comme il n'y a qu'un ſeul Prétérit dans tous les Exemples que M. Arnauld va citer, il faut qu'il y ait une faute d'impreſſion, & qu'on ait mis *Prétérit* au lieu de *Préſent :* la ſuite du ſens ne permet pas d'en douter. Cependant, l'*Errata* ne marque point cette faute, quoiqu'elle en vaille bien la peine, comme on verra par la ſuite, puiſqu'elle confond entiérement le ſens du Diſcours. Il faut donc lire de cette ſorte.

M. ARNAULD.

Voici des Exemples du Texte Grec où ἰδοὺ *avec le Verbe au Préſent marque un Futur. La Vulgate en a mis quelques-uns par le Futur en ſuivant le ſens ; & elle en a laiſſé d'autres au Préſent, parce qu'il étoit ainſi dans le Grec, & que l'*Ecce *du Latin fait le même effet.*

Ce diſcours me paroît ſi embrouillé, que je deſeſpere de pouvoir

pouvoir l'éclaircir, à moins que d'en faire l'Analyſe. Voyons donc à quoi il ſe réduit.

Propoſition. { *Voici des Exemples du Texte Grec, où ἰδοὺ avec le Verbe au Préſent marque un Futur.*

Preuve. { *La Vulgate en a mis quelques-uns par le Futur en ſuivant le ſens ;*

Objection. { *Et elle en a laiſſé d'autres au Préſent,*

I. Réponſe. { *Parce qu'il étoit ainſi dans le Grec,*

II. Réponſe. { *Et que l'*Ecce *du Latin fait le même effet.*

Le but de tout ce Diſcours eſt donc, comme vous voyez, de rendre raiſon pourquoi la vulgate a traduit par le Préſent quelques Paſſages où il y a ἰδοὺ avec le Préſent dans le Grec, au lieu de les traduire tous par le Futur comme M. Arnauld prétend qu'il les faut traduire.

Il n'en peut rendre raiſon, qu'en faiſant voir qu'il y a quelque différence entre ceux qu'elle a traduits par le Préſent, & ceux qu'elle a traduits par le Futur.

Voici ſa premiere raiſon. *La Vulgate en a laiſſé d'autres au Préſent, parce qu'il étoit ainſi dans le Grec.*

Je demande ſi cette raiſon eſt particuliere à ces Paſſages qu'elle a laiſſés au Préſent, s'il n'y a que ceux-là qui fuſſent au Préſent dans le Grec, & ſi ceux qu'elle a traduits par le Futur n'étoient pas de même au Préſent dans le Grec ?

C'eſt ce que M. Arnauld n'oſeroit dire, puiſque le ſeul terme de *laiſſé au Préſent* dont il ſe ſert ſuffit, pour montrer qu'elle n'y a pas laiſſé les autres ; & qu'ainſi tous y étoient également dans le Grec, ainſi que ſa Propoſition le dit : *Voici des Exemples du Texte Grec où ἰδοὺ avec un Préſent marque un Futur.*

Donc, puiſque cette raiſon, qu'ils étoient au Préſent dans le

Grec, leur eſt commune à tous ; elle ne peut pas juſtifier la différente maniere dont la Vulgate les traduit.

Donc M. Arnauld allegue pour différence ce que lui-même ſuppoſe, & reconnoît pour commun.

Mais peut-être que la ſeconde raiſon qu'il rend de cette différence eſt meilleure. On ne ſçauroit en juger plus ſurement, qu'en la mettant en forme. La voici.

THÉSE DE M. ARNAULD.

*L'*Ecce *joint au Préſent marque un Futur.*

Preuve.

ἰδοὺ *eſt la même choſe qu'*Ecce.
ἰδοὺ *avec le Verbe au Préſent marque un Futur.*
*Donc, l'*Ecce, *joint au Préſent, marque un Futur.*

Je nie la Mineure. M. Arnauld la prouve.

La Vulgate traduit toujours l'ἰδοὺ joint au Préſent par un Futur, ou par quelque choſe d'équivalent à un Futur.
Donc, ἰδοὺ *avec le Verbe au Préſent marque un Futur.*

Je nie l'Antécédent. M. Arnauld le prouve.

La Vulgate traduit toujours, ou par un Futur, ou par l'*Ecce* avec un Préſent.
Or eſt-il que l'*Ecce* avec le Préſent *fait le même effet* que le Futur.
Donc, elle traduit toujours, ou par le Futur, ou par quelque choſe d'équivalent au Futur.

Je nie cette derniere Mineure, comme je l'avois niée d'abord, puiſque c'eſt la propre Théſe de M. Arnauld, qu'il allegue à la fin pour derniere Preuve d'elle-même.

NOUS voici enfin arrivés à ces merveilleux Exemples qui ſervent de fondement à leur Régle. Il vous ſouviendra, s'il vous

plaît, en les examinant, que M. Arnauld les allegue pour faire voir que l'*Ecce* joint à un Préſent ſe doit traduire par le Futur; & qu'ainſi, ce n'eſt pas aſſez pour ſon but, que ces paſſages ſe puiſſent traduire de cette ſorte, s'il ne paroit en même tems que c'eſt à cauſe de l'*Ecce*, & ſi je fais voir, que quand il n'y auroit point d *Ecce*, il ne faudroit pas pour cela laiſſer de les traduire par le Futur.

PREMIER EXEMPLE.

Ecce ego mitto ad vos Prophetas. Matth. Cap. XXIII. Verſ. 34. *Je m'en vais vous envoyer des Prophêtes.*

Il eſt clair, par le tems auquel Jéſus-Chriſt prononça ce Diſcours, qu'il n'envoyoit pas actuellement des Prophêtes alors. Ainſi, quoiqu'il s'exprime par le Tems préſent, il eſt néceſſaire d'expliquer ce qu'il dit du Tems futur auquel il en envoya effectivement; car par ces Prophêtes, il entendoit les Apôtres.

Secondement, ce Paſſage de S. Matthieu ſe doit expliquer, ſelon Janſénius même, par celui de S. Luc, Chap. XI. Verſ. 49. *Sapientia Dei dixit, Mittam ad illos Prophetas.* Donc ni les Traducteurs de Mons, ni moi, n'avons eu aucun beſoin de la Régle de M. Arnauld, pour le traduire par le Futur, comme nous avons fait, puiſque S. Luc ſuffiſoit pour nous y autoriſer.

DEUXIÉME EXEMPLE.

Ecce relinquetur domus veſtra deſerta. Verſ. 38.

M. Arnauld traduit, *Votre Maiſon vous ſera laiſſée déſerte.* Mais je ne ſçais ce que *vous* peut vouloir dire; & je doute s'il ne change point le ſens du Paſſage. On a traduit beaucoup mieux à Mons, *Le tems s'approche que vos Maiſons demeureront déſertes.*

Il ſeroit aſſez difficile de décider ſi cette Traduction de Mons

eſt par le Préſent, ou par le Futur. Pour moi, elle me ſemble plutôt par le Préſent, que par le Futur. Quoi qu'il en ſoit, & encore que ce Paſſage ſoit au Préſent dans le Grec, néanmoins, comme c'eſt la fin d'un reproche que Jéſus-Chriſt fait à Jéruſalem de ſon endurciſſement, il eſt clair que c'eſt une menace du Châtiment prochain que cette malheureuſe Ville en devoit recevoir. D'ailleurs, ne pouvant pas être entendu du Tems préſent, puiſqu'il eſt bien certain que les Maiſons de Jéruſalem n'étoient pas déſertes dans le tems que Jéſus-Chriſt fit ce Diſcours, la Vulgate n'a eu que faire de la Régle de M. Arnauld, pour traduire le Préſent Grec par le Futur Latin, comme elle a fait pour plus grande netteté.

TROISIÉME EXEMPLE.

Ecce præcedet vos in Galilæam. Matth. Cap. XXVII. Verſ. 7.
Il ſera devant vous en Galilée.

La ſeule Concluſion de ce Diſcours de l'Ange aux Maries, *Ecce prædixi vobis*, faiſant voir que c'eſt une Prédiction qu'il leur faiſoit, ſuffit ſans autre raiſon pour le traduire par le Futur, comme la Vulgate a encore fait, quoiqu'il ſoit au Préſent dans le Grec.

QUATRIÉME EXEMPLE.

Ecce vobiſcum ſum uſque ad conſummationem ſæculi. Verſ. ult.

M. Arnauld traduit par le Futur, *Je ſerai toujours avec vous juſqu'à la conſommation des Siécles ;* mais on a traduit à Mons par le Préſent, *Je ſuis moi-même toujours avec vous juſqu'à la fin du Monde.*

Je pourrois, ſi je voulois, me contenter de cette Réponſe ; & renvoyer M. Arnauld à ſes Amis de Mons ; mais comme la Bonne-Foi eſt l'Ame de la Critique, je ne ſçaurois diſſimuler que je crois ſa Traduction meilleure que la leur : non pas à cauſe de l'*Ecce ;* mais parce que c'eſt la même choſe en François de dire,

Je ſuis avec vous juſques à la conſommation des Siécles : comme il faudroit traduire à la rigueur de la lettre, que de dire, comme M. Arnauld traduit, *Je ſerai avec vous juſques à la conſommation des Siécles :* ſi ce n'eſt, que cette derniere maniere eſt plus Françoiſe, & par conſéquent meilleure que l'autre. Toutes deux font également entendre, que celui qui parle eſt, & ſera toujours, avec ceux à qui il parle; ce qui eſt tout enſemble une promeſſe & une Prédiction, & par tant ſe peut encore, ſans autre raiſon, traduire naturellement par le Futur.

Cinquiéme Exemple.

Ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Marc. Cap. XIV. Verſ. 41.

Le Fils de l'Homme s'en va être livré entre les mains des Pécheurs.

Il y a tout de ſuite.

Surgite, eamus; ecce qui me tradet, propè eſt.

Levez-vous, allons; celui qui me livrera, s'approche.

Cela ſeul ſuffit pour rendre raiſon de la liberté, que la Vulgate s'eſt encore donnée en cet Endroit, de traduire le Préſent Grec par un Futur Latin : car il eſt clair par cette ſuite, que ce Diſcours du Fils de Dieu eſt encore une déclaration prophétique de ce qui devoit lui arriver auſſitôt après, & qu'il n'étoit pas livré actuellement entre les mains des Pécheurs, dans l'inſtant même qu'il le diſoit; puiſqu'il ajoute tout de ſuite, que celui qui le devoit livrer, s'approchoit ſeulement alors pour le venir faire.

Sixiéme Exemple.

Ecce dies venient in quibus dicent, Beatæ ſteriles. Luc Cap. XXIII. Verſ. 29.

Ce Paſſage eſt encore au Préſent, dans le Grec comme le précédent; parce que c'eſt une Prédiction menaçante, qui eſt beaucoup plus vive en ce Tems-là qu'au Futur, où la Vulgate l'a

mis ; & voici comment M. Arnauld le traduit, *Un tems viendra auquel on dira, Bienheureuſes les ſtériles.*

S'il m'étoit permis de parler comme lui, je pourrois bien dire à mon tour, que *rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque littérale qu'elle paroiſſe ;* car cette maniere de parler, *Un tems viendra*, donne une idée fort éloignée de ce dont le Grec a voulu donner une idée très-prochaine en ſe ſervant du Tems préſent. La vulgate même, en s'exprimant par le Futur *venient* comme elle fait, marqueroit encore la choſe trop éloignée, quoique beaucoup moins qu'*un tems viendra* ne la marque, ſi ce trop d'éloignement n'étoit en quelque ſorte corrigé par le ſens naturel de la particule *Ecce*, qui précéde *venient ;* laquelle déſignant d'ordinaire une choſe préſente, & qu'on peut, pour ainſi dire, montrer de la main, donne naturellement l'idée du futur auquel elle eſt jointe, comme d'un futur très-prochain. Et voilà la véritable Emphaſe de cette particule, quand elle n'eſt pas ſimplement explétive : Emphaſe, comme vous voyez, bien différente de celle que M. Arnauld lui attribue, pour ne pas dire contraire, puiſque bien loin de changer le tems préſent en Futur, comme il le prétend, ſa ſignification naturelle la détermine à rapprocher en quelque ſorte l'idée des choſes éloignées, en les repréſentant comme préſentes, *ecce, voici, voilà ;* ou, du moins, comme auſſi prochaines qu'elles le peuvent être ſans être préſentes. Et c'eſt ce que les Traducteurs de Mons ont beaucoup mieux compris que M. Arnauld, quand ils ont traduit, *Le tems s'approche auquel on dira*, & non pas *un tems viendra.*

SEPTIÉME EXEMPLE.

Ecce venit Dominus, Jud. Verſ. 14.

C'eſt ici le ſeul des exemples de M. Arnauld, qui eſt au Prétérit dans le Grec ; mais il ne l'en falloit pas moins traduire par le Futur, puiſque S. Jude dit lui-même que c'eſt une Prophétie d'Enoch qu'il rapporte, & qu'on ſçait bien que c'étoit une choſe

ordinaire parmi les Hébreux de mettre le Prétérit pour le Futur. *Prophetavit autem & de his Enoch dicens, Ecce, &c. C'eſt d'eux qu'Enoch a prophétiſé en ces termes, Voilà le Seigneur qui va venir*, comme on a traduit à Mons.

Huitiéme Exemple.

Ecce ego mittam eam in lectum. Apoc. Cap. II. Verſ. 22.

Il n'y a point *ego* dans le Texte. Voici tout le paſſage. *Dedi illi tempus ut pœnitentiam ageret, & non vult pœnitere. Ecce mittam eam in lectum, & qui mœchantur cum eâ, in tribulatione erunt, niſi pœnitentiam ab operibus ſuis egerint.* C'eſt-à-dire, comme on a traduit à Mons même, *Je lui ai donné du tems pour faire pénitence, & elle ne l'a point voulu faire, mais je m'en vais la réduire au lit, & accabler d'afflictions ceux qui commettent adultere avec elle, s'ils ne font pénitence de leurs mauvaiſes œuvres.*

Quand tout ce Livre ne ſeroit pas une Prophétie continuelle, ces paroles, *s'ils ne font pénitence*, marquent ſi clairement que tout ce Diſcours eſt une menace, qu'il étoit impoſſible, ſans autre raiſon, de le traduire autrement que par le Futur, comme la Vulgate a fait, quoiqu'il ſoit au Préſent dans le Grec.

Neuviéme Exemple.

Ecce veniunt adhuc duo væ. Apoc. Cap. IX. Verſ. 12.

L'Apôtre Auteur de ce Livre, qui voyoit comme préſentes les choſes à venir qui lui étoient révélées, s'eſt pu ſervir indifféremment du Préſent, ou du Futur, pour les exprimer. Ainſi rien n'eſt plus libre que de traduire ſes paroles en François par celui qu'on veut de ces deux Tems ſans autre raiſon ; & c'eſt pourquoi on a traduit celles-ci à Mons par le Préſent. *Ce premier malheur étant arrivé, en voici deux autres qui ſuivent*, quoique M. Arnauld les rende par le Futur, & un Futur très-éloigné, *Il doit venir encore deux autres malheurs.*

DIXIÉME EXEMPLE.

Ecce veniam ſicut fur. Il a déja été examiné plus haut (*a*).

ONZIÉME EXEMPLE.

Ecce nova facio omnia. Apoc. Cap. XXI. Verſ. 5. *Je m'en vais faire toutes choſes nouvelles.*

Il ne faut que voir ce qui précéde, pour être perſuadé de la néceſſité qu'il y auroit toujours de traduire ce paſſage par le Futur, quand même il n'y auroit point d'*Ecce*. *Audivi vocem de throno dicentem, Abſterget Deus omnem lacrymam, mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà; & dixit qui ſedebat in throno, Ecce nova facio omnia.* « J'entendis une » Voix, qui venoit du Trône, & qui diſoit, Dieu eſſuiera tou» tes les larmes, les pleurs, les cris, & les travaux ceſſeront: » & celui qui eſt aſſis ſur le Trône dit: Je fais toutes choſes » nouvelles. » Il n'y a rien de ſi clair que le rapport de ces dernieres paroles avec ce qui les précéde, & dont elles ſont la concluſion. On voit bien que par ces choſes nouvelles que Dieu dit qu'il fait, il n'en entend pas d'autres, que celles qu'il dit auparavant qu'il fera; & ainſi, autant les unes que les autres ſe doivent ſans autre raiſon traduire également par le Futur.

DOUZIÉME EXEMPLE.

Ecce venio citò. Il a été examiné ailleurs avec le dixiéme (*b*).

Vous voyez donc que de douze Exemples que M. Arnauld cite pour prouver ſa Régle, il y en a quatre qu'on a traduits à Mons par le Préſent contre cette Régle, ſçavoir les II, IV, VI, & IX; & que les autres huit ne laiſſoient pas de ſe devoir traduire par le Futur, quand il n'y auroit ni ἰδοὺ ni *Ecce*, parce que ce ſont des menaces, ou des Prédictions, ce qui n'a rien de commun avec le paſſage de Zachée.

(*a*) Page 230.
(*b*) Ci-deſſus, pag 231.

Mais

Mais quand tous douze ſe devroient traduire par le Futur, comme M. Arnauld le prétend, & qu'on n'en pourroit pas rendre d'autre raiſon que l'*Ecce*, ne ſe pourroit-il pas faire que cette particule auroit une force dans ces paſſages, qu'elle n'auroit pas partout ailleurs ? Et que concluroit cela contre moi, s'il ne faiſoit voir, que tous les autres, où elle ſe trouve jointe à un Préſent ſe doivent rendre de même par le Futur ?

Or c'eſt ce qu'il n'oſeroit avancer, puiſque tout le monde peut vérifier, que pour quatorze ou quinze Endroits du Nouveau Teſtament, où l'on a traduit à Mons l'*Ecce* joint au Préſent par le Futur, il y en a plus de ſoixante autres de compte fait, où on l'a traduit par le Préſent comme moi. Voilà la régle générale de M. Arnauld, ſur laquelle il me fait mon procès avec tant de rigueur.

Je crois que vous me diſpenſerez volontiers de vous rapporter tous ces paſſages : rien n'eſt plus facile que de juſtifier ſi je dis vrai. Mais pourtant, comme la choſe n'eſt pas aiſée à croire, pour vous épargner cette peine, je vous en marquerai quelques-uns des plus remarquables. Et parce que M. Arnauld témoigne une inclination particuliere pour le Verbe *Venio*, puiſqu'il le donne pour l'Exemple le plus ſenſible de la vérité de ſa régle, outre les trois endroits où vous avez déja vu qu'on l'a traduit à Mons par le Préſent contre cette régle, vous ſerez peut-être bien-aiſe d'en voir encore d'autres.

Dans S. Matthieu, Chap. XXV. Verſ. 6. *Ecce Sponſus venit : Voici l'Epoux qui vient :* Chap. IV. Verſ. 5. & dans S. Jean, Chap. XII. Verſ. 15. *Ecce Rex tuus venit ; Voici votre Roi qui vient.* Aux Actes, Chap. XIII. Verſ. 25. *Ecce venit poſt me : Il en vient un autre après moi.* Celui-ci eſt d'autant plus remarquable, qu'il auroit été auſſi bien traduit par le Futur.

Je vous ennuierois, ſi je vous rapportois ſeulement tous les autres qu'ils ont rendus par le préſent, & où ils auroient été aſſurément mieux fondés à traduire par le Futur, qu'au Diſcours

de Zachée ; comme par exemple dans ces deux-ci. *Ecce ego mitto vos*, & *Ecce ego mitto Angelum meum*, leſquels cependant on a traduits à Mons invariablement par le préſent dans trois Evangéliſtes différens où ils ſont.

Mais que diriez-vous, ſi ces Meſſieurs avoient traduit un même paſſage, qui eſt deux fois au préſent dans la Vulgate, une fois par le préſent, & une autre fois par le futur ? C'eſt une Prophétie tirée du XXVIII. Chap. d'Iſaïe : *Ecce pono in Sion lapidem.* On a traduit ces mots à Mons par le Futur, ſuivant la régle, dans le IX. Chap. de l'Epître aux Romains, Verſ. 33. *Je m'en vais mettre en Sion une Pierre.* Cependant, & quoique la Vulgate les ait traduits par le Futur auſſi dans Iſaïe, ces mêmes Traducteurs n'ont pas laiſſé de les rendre par le préſent contre la régle, dans la premiere Epître de S. Pierre, Chap. II. Verſ. *6. Je mets en Sion la Pierre.* Je ne leur objecte pas cela comme une grande faute, mais ſeulement comme une preuve du mépris qu'eux-mêmes font de cette prétendue régle.

En voici encore une plus forte preuve, & dont je m'aſſure que vous ne vous défieriez pas. Non ſeulement ils ont traduit, comme moi, le préſent par le préſent quatre fois plus ſouvent qu'ils ne l'ont traduit par le Futur ; mais ils l'ont même traduit quelquefois par le Paſſé, ſans aucune néceſſité. Il faut le voir pour le croire, & vous en allez juger.

Dans la II. Epître aux Corinthiens, Chap. VII. Verſ. 11. *Ecce enim hoc ipſum ſecundùm Deum contriſtari vos, quantam in vobis* OPERATUR *ſollicitudinem.* « Conſidérez, combien cette triſ-» teſſe ſelon Dieu, que vous avez reſſentie A PRODUIT en vous » de ſoin & de vigilance. « Dans S. Luc, Chap. XIII. Verſ. 30. *Ecce* SUNT *noviſſimi qui erunt primi, &* SUNT *primi qui erunt noviſſimi.* « Ceux qui ÉTOIENT les derniers, ſeront les premiers ; » & ceux qui ÉTOIENT les premiers, ſeront les derniers. »

M. ARNAULD.

Mais j'ai réſervé pour le dernier le plus fort de ces Exemples, qui eſt celui de Zachée : Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum : *Car il eſt clair, qu'*Ecce do, *&* Ecce reddo, *ſe doivent rendre par le Futur, comme on a fait à Mons ; & il eſt étrange qu'un Abbé, qui a fait une Vie de Jéſus-Chriſt, s'y ſoit trompé, & qu'il les ait traduits par le préſent :* Je donne la moitié de mon revenu aux pauvres ; & ſi je m'apperçois que j'ai trompé quelqu'un, je le lui rens au quadruple. *Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, &c.*

Rien n'eſt plus faux, en effet, *que cette Verſion ;* mais elle n'eſt pas de moi ; & s'il y avoit une autre Vie de Jéſus-Chriſt que celle que j'ai compoſée, où le Diſcours de Zachée fût traduit contre le ſentiment de M. Arnauld, je ne croirois pas que ce fût à moi qu'il en veut. Je ne ſçais ce que je lui ai fait, pour me faire parler ſi mal François. C'eſt bien aſſez, que ma Verſion ſoit infidelle, ſans être encore barbare : & il eſt bien plus *étrange*, qu'il ne daigne pas, dans une matiere de cette importance, relire un paſſage qu'il cenſure, pour le rapporter fidélement ; car voici comment je l'ai traduit, *Et, quand je m'apperçois que j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris.* Il faut avoir bien envie de fraper, pour regarder ſi peu où l'on frape.

De la maniere qu'il propoſe ce dernier Exemple, il n'eſt perſonne qui ne crût, que de tous ceux où l'*Ecce* ſe trouve joint à un préſent, il n'y en a point qu'il faille ſi inconteſtablement traduire par le Futur, & qu'on ne s'étoit jamais aviſé avant moi de le traduire par le préſent. Cependant, tout le monde peut vérifier, que parmi le nombre infini de Traductions, qui ont été faites de l'Evangile en diverſes Langues avant celle de Mons, il y en a vingt fois plus qui ont traduit comme moi par

le préſent, qu'il n'y en a qui ont traduit par le Futur, comme on a fait à Mons.

Il eſt vrai, que, quoique je ne me ſerve que du tems préſent, le tour que je donne à ce paſſage fait entendre clairement que Zachée parloit de ſes bonnes œuvres accoutumées ; *Et quand je m'apperçois que j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris :* Au lieu que les autres, qui ont traduit comme moi par le préſent, n'y ont pas donné le même tour. Mais quoiqu'ils ne faſſent pas entendre ce même ſens ſi clairement que moi, ils ne laiſſent pas de le faire entendre ſuffiſamment en s'exprimant par le préſent, puiſque l'uſage univerſel de toutes les Langues veut qu'on ſe ſerve de ce tems-là, pour ſignifier ce qu'on a coutume de faire, & non pas ce qu'on fera à l'avenir.

Car il n'y a point de milieu entre ces deux opinions; & c'eſt en quoi ce paſſage eſt fort ſingulier, bien loin qu'il doive ſervir de modéle pour tous les autres où l'*Ecce* ſe trouve avec un préſent, comme M. Arnauld le prétend. Dans ces autres, on peut fort bien entendre ce préſent au pied de la lettre, comme quand Dieu dit, *Ecce ſto ad oſtium & pulſo*, rien n'empêche qu'on n'entende, que Dieu veut dire, qu'il eſt actuellement à la porte, & qu'il y frape dans l'inſtant même qu'il le dit : mais on ne ſçauroit entendre de la même maniere le tems préſent dont Zachée ſe ſert, puiſqu'il eſt bien certain qu'il ne donnoit pas actuellement aux pauvres la moitié de ſon bien, & qu'il ne rendoit pas réellement & de fait le quadruple de ce qu'il avoit pris, dans l'inſtant même qu'il le diſoit à Jéſus-Chriſt. Ainſi il eſt bien force, malgré qu'on en ait, d'entendre du Paſſé, ou du Futur, ce qu'il dit au tems préſent, qu'il fait; de l'entendre de l'habitude, ou du deſſein, de le faire.

Or dans cette néceſſité, tout le monde peut juger lequel des deux eſt le plus naturel. J'avoue qu'on dit quelquefois, *Je donne telle choſe*, quoiqu'on ne la livre pas réellement à ceux à qui

on dit qu'on la donne, dans l'inſtant même qu'on le dit, & qu'elle ne doive leur être livrée qu'après. Ainſi je conviens, que ſi Zachée diſoit ſeulement, *Je donne la moitié de mon bien aux pauvres*, ſon Diſcours pourroit en quelque ſorte s'entendre auſſi bien, dans l'uſage ordinaire, du deſſein que de la coutume de donner. Mais je demande à toute perſonne de bonne-foi, s'il en eſt de même du Verbe, *Je rens*; s'il ſe prend jamais pour le deſſein de rendre, & pour quelqu'autre choſe que pour l'action même par laquelle on rend réellement & de fait quelque choſe qu'on a priſe? Y a-t-il jamais eu d'homme au monde, qui, voulant faire entendre qu'il faiſoit réſolution de rendre au plutôt ce qu'il pourroit avoir pris, ſe ſoit exprimé de cette ſorte, *Si j'ai pris quelque choſe, je le rens?* Voilà cependant comment on fait parler Zachée contre toute ſorte de vraiſemblance, pour faire paroître ſon Diſcours plus merveilleux; car il eſt tems de vous découvrir le motif de l'opinion contraire à la mienne, & ce qui a obligé ceux qui l'ont ſuivie à s'éloigner du ſens naturel dans l'Explication de ce paſſage. Voici ce que c'eſt.

Ils ont regardé avec raiſon la converſion de Zachée comme une illuſtre preuve de la force toute-puiſſante de la Grace. Sur ce fondement, ils ont cru que plus Zachée étoit méchant quand Jéſus-Chriſt l'appella, plus cette Grace étoit bien admirable. Or il eſt clair, qu'il étoit bien plus méchant, s'il n'avoit pas coutume dès-lors de faire les bonnes œuvres dont il parloit, que s'il avoit déja coutume de les faire; & c'eſt pourquoi ils ont mieux aimé croire, qu'il n'avoit pas cette coutume, que de croire qu'il l'avoit.

Mais il me ſemble que, ſans être fort ſçavant dans cette matiere, la plus redoutable de toutes celles de la Religion, on peut aſſurer hardiment, qu'il n'eſt pas néceſſaire, pour fonder la merveille de la Grace que ce Publicain reçut, de ſuppoſer qu'il ne faiſoit pas auparavant les bonnes œuvres dont il parle, &

que ce fut ſa vocation qui lui en inſpira la premiere penſée. Il me ſemble, dis-je, que quand il les auroit faites auparavant, ſa vocation n'en étoit pas moins miraculeuſe, puiſqu'on n'oſeroit dire, que ces œuvres fuſſent ſuffiſantes pour le rendre véritablement juſte, & qu'elles n'empêchoient pas qu'il ne fût en même tems Publicain, & Pécheur. Il y a aſſez de preuves inconteſtables de la puiſſance de la Grace dans l'Evangile, ſans les exagérer. Après tant de manieres, dont cette divine Hiſtoire a été attaquée dans notre Siécle, & l'eſt de nouveau tous les jours, peut-on la traiter trop ſimplement?

C'eſt ce que j'ai taché de faire dans l'Ouvrage dont il s'agit ici. Bien loin de le déſavouer, j'en fais gloire. J'ai obſervé religieuſement d'un bout à l'autre, dans tous les endroits où l'Egliſe laiſſe aux Interprêtes la liberté de choiſir entre deux ſens différens; je me ſuis, dis-je, déterminé toujours pour le plus naturel, & le plus littéral, après que je l'ai bien reconnu pour tel, en l'examinant par les Régles propres à le faire diſcerner en toute Hiſtoire, qui ſont les Mœurs, le Gouvernement, la Religion, & le Génie de la Langue vulgaire du Pays où cette Hiſtoire s'eſt paſſée. J'ai cru que c'étoit le ſeul moyen de faire un Portrait reſſemblant de celle de l'Evangile, de faire ſentir aux hommes les plus charnels, en la liſant, cet air inimitable de naïveté, ce caractére de vérité, qui lui eſt tout particulier, & dont nul eſprit humain ne ſçauroit s'empêcher d'être frapé. Je m'en ſuis expliqué ainſi dans ma Préface, je l'ai répété au commencement de cet Ecrit, & je le répéte encore ici. Si mon Livre vaut quelque choſe, c'eſt par-là qu'il le vaut; & quand j'aurais porté mon principe trop loin, quand les quatorze Docteurs qui m'ont fait l'honneur de m'approuver, & dont je ne connois que trois, ſe ſeroient aveuglés en ma faveur, ce que M. Arnauld, tout M. Arnauld qu'il eſt, auroit aſſez de peine à faire voir, je ſuis ſûr que mon intention eſt ſi louable, que tous les gens de ſens, qui aiment la Religion, m'excuſeroient d'auſſi bon cœur qu'il me condamne.

Ne croyez pas pourtant, Monſieur, que je me ſois déterminé ſeulement par mon ſens particulier à traduire comme j'ai fait. J'avoue que j'ai d'abord examiné par lui ſeul les matieres que j'avois à traiter ; mais après en avoir formé mon jugement ſur les régles que j'ai dites, j'ai conſidéré avec un entier deſintéreſſement le ſentiment & les raiſons des plus habiles Interprêtes que j'ai trouvés contraires à mes opinions. Vous en jugerez par vous-même ; car je n'en citerai pas d'autres pour le préſent. C'eſt une choſe trop commune de prouver ſon ſentiment par les Auteurs qu'on a ſuivis : je les tiens dès-là pour ſuſpects : mais de le prouver par ceux qui ſont d'avis contraire, comme cela eſt plus rare, j'ai cru qu'il vous ennuieroit moins.

Le fameux Janſénius, Evêque d'Ipre, interprétant les paroles de Zachée, dit, que l'intention de ce Publicain étoit de faire voir, que les Juifs n'avoient pas raiſon de murmurer de ce que Jéſus-Chriſt logeoit chez lui. *Stans autem Zachæus, tanquam refutaturus murmur turbæ ægrè ferentis ingreſſum Jeſu, dixit ad Dominum, Ecce, &c.* Si c'étoit-là ſon but comment peut-on expliquer ſes paroles par le Futur, comme cet Evêque les explique, *Dare paratus ſum, & quaſi aſſignans do ?* Si Zachée prétendoit, comme Janſénius en convient avec moi, montrer au Fils de Dieu par ce Diſcours, qu'il n'étoit pas ſi méchant que les Juifs vouloient faire croire, je demande s'il n'eſt pas naturel de juger, qu'il parloit des œuvres de juſtice & de charité qu'il avoit coutume de faire, plutôt que d'un bon & ferme propos de pratiquer ces bonnes œuvres à l'avenir ? Je demande lequel de ces deux Diſcours eſt plus raiſonnable, ou de lui faire dire comme moi, *Pour montrer qu'on a tort de murmurer de l'honneur que vous me faites, ſçachez, Seigneur, que tout Pécheur qu'on me nomme, je donne la moitié de mon bien aux pauvres ; & que, quand je m'apperçois d'avoir fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris :* ou de lui faire dire, comme fait Janſénius, *Pour montrer qu'on a tort de murmurer de l'honneur que vous me faites,*

je vous déclare, Seigneur, que je ſuis prêt à donner la moitié de mon bien aux pauvres, &c. comme ſi le deſſein qu'un méchant homme conçoit de vivre bien à l'avenir étoit un reproche valable contre ceux qui l'ont appellé méchant, non ſeulement avant que ſon deſſein leur fût connu, mais même avant qu'il l'eût formé ?

Du reſte, on ne peut parler de l'opinion contraire avec plus de modération que cet Evêque en parle ; *car*, continue-t-il, *la maniere dont quelques-uns expliquent cette parole*, Je donne *comme ſi elle vouloit dire*, J'ai coutume de donner, *ſemble repugner, &c.* J'examinerai cette répugnance en ſon lieu. *Nam quod quidam exponunt*, do, *id eſt* dare ſoleo, *videtur repugnare, &c.*

Le Jéſuite Maldonat, traitant ce même paſſage, l'expoſe d'abord dans les deux ſens contraires, ſans ſe déclarer. *Le terme de* voici *par où Zachée commence ſon Diſcours*, dit ce ſçavant Commentateur, *étoit une maniere de demander à Jéſus-Chriſt une attention particuliere pour ce que ce Publicain lui vouloit dire ; & il ſemble qu'il y eut auſſi un peu d'oſtentation de ſes bonnes œuvres, ſi l'on entend ſon Diſcours du tems paſſé*, c'eſt-à-dire, des œuvres de juſtice & de charité qu'il avoit coutume de faire. *Quod dicit* Ecce, *attentionem Chriſti exigit, & oſtentationem quamdam bene factorum videtur præ ſe ferre, ſi de re præteritâ . . . . . Que ſi on entend ce Diſcours de l'avenir*, c'eſt-à-dire des bonnes œuvres qu'il formoit le deſſein de faire au plutôt, *alors cette particule* Voici *marque combien ce deſſein étoit ferme & prêt à mettre en exécution : vel certam promptamque voluntatem faciendi, ſi de futurâ interpretentur.* Voilà, comme vous voyez, la particule *Ecce* également accommodée, ſelon ſa véritable énergie, à l'Explication de ce paſſage, par le Paſſé, & par le Futur.

Après donc l'avoir expliqué ainſi par ces deux tems contraires, cet Interprête revient comme naturellement à appuyer l'Explication par le paſſé, en diſant « qu'au reſte, ce qui paroît une » oſtentation de Zachée eſt plutôt une expoſition qu'il faiſoit à Jeſus-Chriſt

» Jeſus-Chriſt de ſa vie paſſée, pour apprendre de lui, s'il y » avoit quelque choſe à changer. » *Cæterum, quæ videtur eſſe oſtentatio; non eſt, ſed explicatio vitæ præteritæ coram Magiſtro, ut indicaret ecquid ſibi de eâ vitæ ratione mutandum eſſet.*

Puis reprenant la comparaiſon des deux opinions, « Ce » que Zachée dit, continue-t-il, je donne & je rens, quel- » ques-uns l'interprétent, comme s'il avoit eu coutume de don- » ner la moitié de ſon bien aux pauvres, avant que Jeſus- » Chriſt fût venu chez lui, & de rendre le quadruple de ce » qu'il avoit pris injuſtement. S. Cyprien, entre autres, eſt in- dubitablement de cette opinion. » Voilà qui eſt bien plus *étrange. Quod dicit*, do & reddo, *aliqui ità interpretantur, quaſi antequam ad ipſum Chriſtus veniſſet, ſolitus fuiſſet dimidiam bonorum ſuorum partem dare pauperibus; & ſi quem defraudaſſet, reddere quadruplum; in quâ certe ſententiâ Cyprianus eſt.* « D'autres, au contraire, pré- » tendent que le préſent eſt mis en cet endroit pour le futur, » & que le ſens de ces paroles, *Voici je donne*, eſt, » *Je ſuis » prêt à donner dorénavant la moitié de mon bien aux pauvres, voici » que je le conſacre à cet uſage; & ſi j'ai trompé quelqu'un de quel- » que choſe, je ſuis prêt à lui rendre le quadruple de ce que je lui ai » pris*, comme s'il n'eût pas accoutumé de le faire auparavant » & qu'il réſolût ſeulement de le faire ainſi à l'avenir. » *Alii contra præſentia pro futuris poſita, ſenſumque eſſe*, Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, *id eſt*, paratus ſum impoſterùm dare, ecce offero, & ſi quid aliquem defraudavi, paratus ſum quadruplum reddere; *quaſi id antè facere non ſoleret, impoſterùm autem facere conſtituerit.*

Cette opinion, conclut enfin Maldonat, *a pluſieurs Auteurs graves pour elle, & elle eſt plus probable, tant par cette raiſon, que par* celle que Janſénius allégue, & que j'ai déja dit que j'examinerai dans ſon lieu. *Multos hæc ſententia, & graves habet Autores ... hoc probabilius eſt, quia, &c.*

Il eſt aiſé de juger par toute la ſuite du diſcours de cet

illuſtre Jéſuite ; que ſon ſens particulier l'auroit fait pencher à l'explication que j'ai ſuivie, qu'il rend de la maniere qu'il l'expoſe, tout autrement plauſible que celle qui m'eſt contraires, ſi les Auteurs graves qui ſont contre moi ne l'avoient pas retenue, & cela paroîtra encore plus bas.

Ces deux célébres interprêtes ne diſent point, comme M. Arnauld, que leur opinion eſt *claire*, *certaine*, *conſtante*, & que la contraire eſt *fauſſe*, & *étrange*. *Quelques-uns*, diſent-ils, *ſont de cette opinion ; il y en a qui ſont de cette autre, il ſemble que celle-ci eſt plus probable.* Ce n'eſt pas là ſon Style, *Rien n'eſt plus faux ; il eſt étrange qu'on s'y ſoit trompé.* Je crois aiſément m'être trompé ; car je ne ſuis pas de ceux qui diſputent l'infaillibilité au Pape, pour ſe l'attribuer à eux-mêmes. Je ne condamne point l'opinion contraire ; car de quel droit, & à quel titre, m'érigerois-je en Juge ? Mais que M. Arnauld me permette ſeulement de penſer pour ma conſolation, que celle que j'ai ſuivie n'eſt pas ſi *étrange* qu'il la trouve, ne fut-ce qu'en conſidération de S. Cyprien, ce grand Martyr, grand Evêque, & grand Docteur, dont il révere les ſentimens avec tant de raiſon ſur d'autres matieres. Plus l'autorité de M. Arnauld eſt conſidérable dans celle-ci, moins il s'en devroit prévaloir : *Je n'en parlerois pas ſi réſolument*, dit un Auteur François, *s'il m'appartenoit d'en être cru.* Il eſt permis aux grands Perſonnages, comme aux autres, de ſe défendre quand on les accuſe ; mais il ne leur ſied guéres bien d'accuſer ; & quand ils s'oublient tant que de le faire, ils y réuſſiſſent rarement. La raiſon en eſt naturelle : on veut être libre dans ſes jugemens ; & il ſemble que celui des gens d'un mérite extraordinaire veuille entraîner le nôtre par violence. L'Orateur Romain rapporte ſur ce ſujet, que le dernier Scipion Africain, le plus accompli de tous les hommes qui ayent peut-être été dans le Paganiſme, ayant accuſé quelqu'un en jugement, rien ne ſervit tant au Criminel près des Juges, que la trop grande autorité de ſon Accuſateur.

Noluerunt, dit Cicéron, *ſapientiſſimi homines qui tum rem illam judicabant, ita quemquam cadere in judicio ut nimiis adverſarii viribus abjectus videretur, & judicium accuſatoris in reum pro aliquo præjudicio valere.*

Je me flate qu'il m'arrivera quelque choſe de ſemblable, que les expreſſions déciſives de M. Arnauld, loin de prévenir contre moi les gens ſages, les préviendront plutôt contre lui, & que la pitié qu'ils auront de l'extrême inégalité de mes forces, les rendra plus favorables à mes raiſons.

M. ARNAULD.

Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque littérale qu'elle paroiſſe: car il eſt certain que Zachée ne rend point compte à Jéſus-Chriſt des bonnes actions qu'il avoit accoutumé de faire, lui, qui étoit ſi décrié pour ſa mauvaiſe vie, que les Phariſiens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur; mais qu'il lui déclare ce qu'il étoit réſolu de faire à l'avenir pour changer de vie.

Cicéron dit encore quelque part, qu'il ne faut jamais ſe prévaloir de l'ignorance des autres : *Neminem id agere ut ex alterius prædetur inſcientiâ.* Mais je ne ſçais ſi M. Arnauld ne prétend point abuſer de celle de ſes Lecteurs, en leur voulant faire croire, pour fonder ſon opinion, que le terme de *Pécheur* ſignifie en cet endroit un homme *décrié pour ſa mauvaiſe vie.* Ceux qui ſçavent dans quelle horreur les gens d'affaires de ce tems-là étoient en Judée, ne le croiront pas; car ils comprennent aiſément combien les Juifs qui embraſſoient cette profeſſion, tels que S. Matthieu & Zachée, étoient déteſtés; & que cette ſeule conſidération, jointe à la maniere de vivre de cette ſorte de gens, plus délicieuſe pour l'ordinaire que celle du commun du monde, étoit ſuffiſante parmi une Nation également ſuperſtitieuſe & médiſante, pour les faire regarder comme de fort grands Pécheurs, quelque gens de bien qu'ils puſſent être d'ailleurs. *Peccatorem, publicum ſcilicet*, dit

Maldonat, *quales habebantur Publicani :* Et Janſénius, *Publicani omnes, quamvis Judæi eſſent, pro publicis Peccatoribus habebantur, & cùm in domum Matthæi adhuc Publicani, Judæi tamen, divertiſſet, ſimiliter Phariſæi murmurabant.* Car il ne s'agit ici que du ſentiment du menu Peuple : *Cum viderent omnes, tous ceux qui le virent ;* c'eſt-à-dire, toute la canaille d'une Ville, qui s'attroupe d'abord par les rues autour d'un homme extraordinaire. Or, on ſçait de quel œil cette ſorte de gens a regardé de tout tems ceux qu'elle appelle *Maltotiers.* Il n'eſt pas impoſſible qu'il y eût des Phariſiens mêlés parmi ; car ils ne quittoient guéres Jeſus-Chriſt ; mais puiſque l'Evangile n'en dit rien, j'ignore d'où M. Arnauld a pu ſçavoir que ce furent eux qui murmurérent de ce que Jeſus-Chriſt logeoit chez un Pécheur. Il faut qu'il ait cru que ce mot de *Pécheur* prouveroit davantage contre les mœurs de Zachée, dans la bouche de gens d'eſprit & de ſçavoir, comme les Phariſiens, que dans celle du menu Peuple.

Que cet homme fût Juif, & non pas Etranger, comme la plupart des Publicains de Judée, c'eſt le ſentiment des plus habiles Interprêtes, entre autres de Janſénius ; & ſon nom, qui eſt conſtamment un mot Hébreu-Syriaque, qui ſignifie *pur* ou *juſte*, en eſt une preuve ſi naturelle, qu'il eſt étonnant qu'on en ait pu douter.

M. ARNAULD.

D'où vient auſſi, que Jéſus-Chriſt ne dit pas, qu'il n'avoit pas été Pécheur juſqu'alors, & que les Phariſiens avoient tort de l'avoir regardé comme tel ; mais il dit, ſur ce que Zachée lui promit de faire, que ſa maiſon avoit reçu le Salut ce jour-là.

Voici la ſeule preuve de raiſonnement, que Janſénius & Maldonat alléguent pour l'opinion contraire à la mienne, & que j'ai promis d'examiner. Il s'agit, comme vous voyez, de ſçavoir ſur quoi eſt fondé ce Diſcours du Fils de Dieu, *Cette maiſon a reçu aujourd'hui le Salut.* Pour moi j'ai cru avec ma ſim-

plicité ordinaire, qu'il n'étoit fondé ſur autre choſe, que ſur ce que le Fils de Dieu avoit ce jour-là choiſi cette maiſon entre mille autres pour y loger : *In quamſalus primùm intravit*, dit Janſénius, *cum Chriſtus intravit ;* & comme je l'ai dit plus haut, qu'elle avoit reçu le Salut ce jour-là même qu'elle avoit reçu le Sauveur. *Ut indicaret*, dit Maldonat, *domum Zachæi illâ primùm die ſaluti aditum patefeciſſe cum ingredienti ſibi patefecit ; ſecum enim, id eſt, cum Salvatore ſalutem ingreſſam.*

Qui croiroit après cela, que ces deux Interprêtes ne fuſſent pas de mon opinion ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt, & que ce ſens ſi naturel leur étant venu dans l'eſprit, ils ne s'y ſoient pas arrêtés ? *La maniere*, dit Janſénius ſur le Diſcours de Zachée, *dont quelques-uns expliquent cette parole*, Je donne, *comme ſi elle ſignifioit*, J'ai accoutumé de donner, *ſemble répugner au Verſet ſuivant où Jéſus-Chriſt dit*, Cette maiſon a reçu aujourd'hui le Salut : *& c'eſt pourquoi la plupart des Auteurs croient que Zachée fut ſeulement changé alors ;* c'eſt-à-dire, qu'il fit ſeulement ce jour-là le deſſein de donner la moitié de ſon bien aux pauvres, & de rendre ce qu'il pourroit avoir pris. *Quod quidam exponunt*, do, *id eſt*, dare ſoleo, *videtur repugnare verſui nono : unde plerique Auctores tunc illam mutationem factam eſſe cenſent.*

Cet Evêque ne rend pas d'autre raiſon pourquoi cela lui ſemble ainſi, comme ſi la choſe étoit évidente ; & je ne crois pas que, ni lui, ni M. Arnauld, vouluſſent ſe ſervir de celle que Maldonat en donne, quoique ce ſoit la ſeule qu'on en peut donner. La voici. *Cela eſt plus probable*, dit ce ſçavant Jéſuite, parlant de l'opinion contraire à la mienne, *parce que Jéſus-Chriſt diſant*, Cette maiſon a reçu le Salut aujourd'hui, *ſemble inſinuer que Zachée n'étoit pas juſtifié auparavant* (C'eſt de quoi je conviens fort aiſément, mais non pas de ce qui ſuit,) *comme il l'auroit été, s'il eût accoutumé de faire les bonnes œuvres dont il parloit pour leſquelles il le fut ſeulement alors*, en promet-

tant de les faire. *Hoc probabilius, quia Chriſtus videtur ſignificare cum dicit*, Hodie ſalus domui huic facta eſt, *quaſi non antè Zachæus fuiſſet juſtificatus; fuiſſet autem, ſi ea opera propter quæ tunc juſtificatus eſt, antè feciſſet* : comme ſi ces bonnes œuvres qu'il avoit accoutumé de faire euſſent été ſuffiſantes pour le rendre juſte, malgre ſa profeſſion défendue par ſa Religion, & malgré le reſte de ſes mœurs : & qu'il parût clairement d'ailleurs par l'Evangile, que c'eſt préciſément pour ces œuvres, ſoit faites avant ſa vocation, ſoit après, qu'il fut juſtifié.

Croiriez-vous, qu'après avoir expliqué de cette ſorte les paroles de Zachée contre mon ſentiment par celles de Jeſus-Chriſt, ce même Interprête expliquât peu de lignes plus bas ces mêmes paroles de Jeſus-Chriſt par le ſens que je donne à celle de Zachée. » C'eſt comme ſi Jeſus Chriſt diſoit, conclut-il, Zachée » eſt ſauvé aujourd'hui, parce qu'il a imité Abraham en croyant » & diſtribuant ſon bien aux pauvres, quoiqu'il ait été Pécheur » juſqu'à préſent. » *Quaſi dicat hodie Zachæo ſalus facta eſt, quia & ipſe credendo, bonaque ſua pauperibus diſtribuendo, Abrahamum imitatus eſt, quamvis hactenus peccator fuerit.* Si ce n'eſt que M. Arnauld veuille encore entendre le mot de *diſtribuer*, d'une ferme réſolution de diſtribuer, comme le mot de *rendre*, d'une ferme réſolution de rendre ; car tout peut être.

Puiſqu'il ne fait point de ſcrupule de citer Grotius en toute occaſion pour autoriſer ſes ſentimens, il me doit bien être permis de le citer auſſi quand il m'eſt contraire, pour le réfuter. Voici ſes termes : « C'eſt comme ſi Zachée diſoit à » Jeſus-Chriſt, *Vos préceptes me touchent ſi fort, que dès à pré-* » *ſent je me dévoue aux œuvres de juſtice & de charité;* ainſi qu'il le » déclare, en diſant celles qu'il ſe propoſe de faire. Il ſemble » que le mot *aujourd'hui*, dont Jeſus-Chriſt ſe ſert en lui ré- » pondant, exige qu'on interprête ainſi les paroles de ce Pu- » blicain. » *Quaſi dicat*, Ita me movent tua præcepta, ut tum nunc me dedam operibus tum juſtitiæ, tum etiam beneficen-

tiæ ; *quorum utrumque factis in animo ſibi propoſitis declarat. Hanc expoſitionem exigere videtur id quod ſequitur σήμερον.* Quel jugement faut-il faire de cette opinion, ſi elle ne peut ſe ſoutenir, ainſi qu'un auſſi habile homme que Grotius l'avoue : qu'en ſuppoſant que Zachée étoit touché des préceptes de Jéſus-Chriſt avant qu'il l'eût jamais vu, ni connu ; ou, du moins avant que Jeſus-Chriſt lui eût dit autre choſe, que de deſcendre de ſon arbre ?

Vous voyez donc par le propre aveu de ces célébres Commentateurs, qu'ils n'ont abandonné le ſens naturel des paroles de Zachée, que faute de ſçavoir comment le concilier avec la réponſe de Jéſus-Chriſt, & de ne pouvoir comprendre, qu'un homme qui avoit acoutumé de faire de ſi bonnes œuvres, ne fût juſtifié que de ce jour-là ſeulement, comme Jéſus-Chriſt le dit. Mais quand cette opinion enfermeroit quelque contradiction apparente, & qu'il ſeroit difficile d'accorder les paroles de Zachée dans leur ſens naturel avec la réponſe de Jeſus-Chriſt, cette réponſe étant manifeſtement myſtérieuſe, & par conſéquent ſujette à interprétation, ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de l'accommoder au ſens net, clair, & naturel des paroles de Zachée, que de forcer ce même ſens, ſi vif & ſi évident, pour le faire quadrer avec la réponſe myſtérieuſe, & par conſéquent obſcure, de Jéſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas une Loi générale pour tout Diſcours, tant écrit, que prononcé, qu'il faut expliquer ce qui eſt obſcur par ce qui eſt clair, & non pas ce qui eſt clair par ce qui eſt obſcur ?

Mais il n'eſt point néceſſaire de faire aucune violence, ni aux paroles de Zachée, ni à la réponſe de Jéſus-Chriſt, pour les accorder enſemble. Il eſt aiſé de comprendre, comme je l'ai déja dit, que le Fils de Dieu voulant détruire la vaine confiance de Zachée en ſes bonnes œuvres, & lui en inſpirer une meilleure, voulut lui donner à entendre qu'il n'étoit pourtant ſauvé, c'eſt-à-dire, véritablement juſtifié que de ce jour-là ſeulement, par les effets ſalutaires que la préſence du

Sauveur opéroit dans lui, en lui donnant la grace de rectifier ce qu'il y avoit de défectueux dans ſes bonnes œuvres accoutumées, de corriger ce qu'il avoit de mauvais dans le reſte de ſes mœurs, & d'abandonner enfin ſa profeſſion pour devenir un digne Diſciple de Jéſus-Chriſt.

Avant que de ſuivre M. Arnauld plus loin, je ne puis me diſpenſer de remarquer ici la maniere, qu'il approuve ſi fort, dont on a traduit cet endroit de l'Evangile à Mons: *Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres; & ſi j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce ſoit, je lui en rendrai quatre fois autant. Sur quoi Jéſus dit, Cette maiſon a reçu aujourd'hui le Salut.* Ce terme de *ſur quoi* donne clairement à entendre, que ce que Jeſus-Chriſt dit enſuite eſt uniquement fondé ſur ce que Zachée a dit qu'il va faire, & qu'il fera. Or il y a dans le Grec εἶπε δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ Ἰησοῦς, ſuivant quoi la Vulgate traduit fidélement, *Ait Jeſus ad eum, Jéſus lui dit.* Cependant, on a traduit à Mons, *Sur quoi Jéſus lui dit*, comme s'il devoit y avoir *ad quid* dans la Vulgate, & non pas *ad eum;* mais il ne faut pas être grand Grec, pour ſçavoir ce que πρὸς αὐτὸν veut dire.

A la vérité, ſi le Nouveau Teſtament de Mons n'étoit pas une ſimple Traduction littérale, cet endroit me ſurprendroit moins; car je l'ai rendu moi-même de cette ſorte, *dit Jéſus ſur ce Diſcours.* Mais premiérement, il s'en faut bien que ces deux expreſſions, *ſur quoi* & *ſur ce Diſcours*, quelque reſſemblantes qu'elles ſoient, ſoient entiérement équivalentes, & veuillent dire préciſément la même choſe. *Sur quoi* convient parfaitement à un Diſcours qui contient quelqu'engagement ou promeſſe, comme celui de Zachée au ſens des Traducteurs de Mons. Au contraire, *ſur ce Diſcours* eſt une maniere de parler beaucoup plus vague, qui n'attaque ſeulement quelque ſorte de relation indéterminée entre ce qui s'eſt dit, & ce qui ſe va dire, & que l'un donne occaſion à l'autre, comme j'en conviens dans l'endroit dont il s'agit ici. Il n'eſt perſonne qui

qui entende le François, qui ne ſente cette différence entre ces deux liaiſons, & que l'une eſt beaucoup moins étroite, & lie beaucoup moins que l'autre, ce qui les précéde avec ce qui les ſuit.

Mais quand cela ne ſeroit pas, j'ai eu des raiſons de m'éloigner de la lettre dans ce Paſſage, qui ne conviennent pas aux Traducteurs de Mons. Les voici. Quoique l'Evangéliſte faſſe adreſſer la parole par Jeſus-Chriſt à Zachée, *ad eum*, cependant, il n'y a que la premiere phraſe du Diſcours de Jéſus-Chriſt, qui puiſſe s'adreſſer à ce Publicain, *Cette Maiſon a reçu aujourd'hui le Salut :* après quoi Jéſus-Chriſt parle tout de ſuite de Zachée en troiſiéme perſonne, & adreſſe par conſéquent la parole à d'autres, ſans que l'Evangéliſte avertiſſe en aucune maniere de ce changement, *Parce que celui-ci eſt auſſi Enfant d'Abraham, &c.* Or ces petites irrégularités dans la maniere de narrer, qui ſont ordinaires à l'Ecriture, & aux autres Livres Orientaux, & qui y avoient peut-être même quelque grace que nous ne ſentons pas, n'en ont aucune dans notre Langue, la plus délicate & la moins licencieuſe de toutes, & y ſont inſupportables. Pour faire donc ma narration réguliere, il falloit néceſſairement de deux choſes l'une : ou taire que Jéſus-Chriſt adreſſoit la parole à Zachée, comme S. Luc le dit; ou, ſi je le diſois, interrompre le Diſcours du Fils de Dieu après cette premiere phraſe, qui ſe peut adreſſer à Zachée, pour avertir que la ſuite ne s'adreſſe plus à lui. Or il me parut que cette interruption ôteroit toute la force & la grace des paroles du Fils de Dieu : *Cette Maiſon, dit Jéſus ſur ce Diſcours, a été ſauvée dans ce jour, car enfin, celui qui en eſt le Maître, pour être Publicain, & Pécheur, n'en eſt pas moins Enfant d'Abraham, & le Fils de l'Homme n'eſt venu chercher que ce qui étoit perdu.*

Au contraire, je ne trouvai aucun inconvénient à ſupprimer que Jeſus-Chriſt adreſſa la parole à Zachée, parce que cette

premiere phraſe, qui ſeule pouvoit lui être adreſſée, ſe pouvoit dire auſſi bien de lui aux autres, que de lui à lui-même : *Cette Maiſon a été ſauvée dans ce jour.* Je crus ſuppléer à ce que je ſupprimois, & marquer ſuffiſamment la relation qu'il y a entre le diſcours de Zachée, & la réponſe de Jéſus-Chriſt par cette maniere de parler générale, & peu préciſe, *ſur ce Diſcours.* J'avouerai même de bonne foi, que ce fut le *ſur quoi* des Traducteurs de Mons, qui me détermina à prendre ce tour-là plutôt qu'un autre : non que j'approuvaſſe leur Traduction en cet endroit ; mais croyant que puiſque de ſi habiles gens avoient jugé, qu'ils pouvoient ſe donner cette licence dans une Verſion littérale, je pouvois à plus forte raiſon me ſervir d'une expreſſion moins éloignée que la leur du ſens littéral dans une Traduction libre & expliquée comme mon Ouvrage, qui ne porte point le nom de Traduction.

Voilà, Monſieur, un petit exemple de la méthode que j'ai obſervée en le compoſant ; par où M. Arnauld pourra reconnoître que j'y ai regardé de plus près qu'il ne penſe. Vous jugerez aiſément, par ce ſeul endroit, des égards infinis & de la diſcrétion avec laquelle j'ai eu beſoin de m'y conduire, ne m'attachant pas ſervilement à la lettre, comme les ſimples Traducteurs ; & prenant cependant garde en même tems, comment, pourquoi & juſqu'où je m'en éloignois.

Or, Monſieur, vous voyez bien que ces petites libertés que je me ſuis données, & qui convienent à la nature de mon Ouvrage, ne ſont pas permiſes à des Traducteurs littéraux, comme ceux de Mons ; & cela eſt ſi vrai, qu'ils ſont les ſeuls qui ont traduit de cette ſorte, ainſi que tout le monde le peut vérifier.

M. ARNAULD.

*Etant donc certain qu'*Ecce do, *&* Ecce reddo, *ſe doivent rendre par le Futur dans cet endroit de S. Luc, pourquoi* Ecce ſto, *&* Ecce

pulſo, *ne ſe pourra-t-il pas rendre auſſi par le Futur dans l'Apocalypſe ?*

J'aurois bien plus de droit de dire, *Etant donc* ſi peu *certain*, comme je penſe l'avoir montré, *qu'*Ecce do, *&* Ecce reddo, *ſe doivent rendre par le Futur, pourquoi* Ecce ſto, *&* Ecce pulſo, *ſe pourra-t-il rendre par le Futur ?* Mais ce n'eſt pas-là mon affaire : & il me ſuffit de remarquer que c'eſt une étrange affectation à M. Arnauld d'aller, ſans aucune néceſſité, chercher le diſcours de Zachée parmi tant d'autres de cette nature comme celui de tous qu'il faut le plus indubitablement traduire par le Futur ; quoique ce ſoit, comme vous voyez, celui de tous où il y a plus à douter, pour ne rien dire davantage.

M. ARNAULD.

*L'*Ecce *qu'il ne plait pas à M. Mallet de conſidérer, ne doit-il pas avoir la même force dans l'un que dans l'autre ?*

Je ne penſe pas que M. Arnauld ſe plaigne que je n'ai pas aſſez conſidéré l'*Ecce*. L'induction qu'il tire ici fait encore voir que je ne lui ai pas impoſé, quand j'ai dit que ſa régle étoit générale, de la maniere qu'il la propoſe ; car ſi elle ne l'étoit pas, il ne raiſonneroit pas juſte, puiſque rien n'empêcheroit que l'*Ecce* eût une force dans un endroit qu'il n'auroit pas dans un autre. Dire ſans autre raiſon, comme M. Arnaud dit qu'*il doit avoir la même force dans l'un que dans l'autre*, n'eſt-ce pas dire, qu'il doit avoir la même force dans tous, n'eſt-ce pas en faire une régle générale ? Cependant, vous avez vu comment celle-ci l'eſt.

M. ARNAULD.

Si le Pere Amelotte avoit pris garde aux Exemples que j'ai rapportés, & principalement aux paroles de Zachée.....

M. Arnauld ne me reprochera pas non plus, comme à ce Pere de n'avoir pas *pris garde* à ces exemples, & ce Pere

peut bien y avoir *pris garde* ainſi que moi, quoiqu'il n'ait pas cru, non plus que moi, qu'ils concluſſent rien en faveur de la régle de M. Arnauld, ni qu'ils duſſent ſervir de Loi pour traduire tous les autres paſſages ſemblables : comme, par exemple, celui de l'Apocalypſe, que M. Mallet trouve mauvais qu'on ait traduit à Mons par le Futur, *Ecce ſto ad oſtium & pulſo ;* & que M. Arnauld trouve mauvais que le Pere Amelotte ait traduit par le préſent, & c'eſt ſur quoi M. Arnauld l'attaque dans cet endroit.

La maniere n'en ſçauroit être plus rare. M. Arnauld lui reproche de n'avoir pas *pris garde* aux paroles de Zachée, en même tems qu'il reconnoît que ce Pere les a traduites à ſon gré, c'eſt-à-dire, par le Futur. Voici ce qu'il veut dire par-là. Il veut dire, que ſi ce Pere avoit bien *pris garde* aux paroles de Zachée, il auroit jugé qu'il falloit traduire de même par le Futur celles de l'Apocalypſe, que ce Pere a traduites au contraire par le Préſent.

Mais c'eſt toujours une choſe fort extraordinaire de reprocher à un homme qui a traduit un paſſage ſelon notre ſentiment, qu'il n'y a pas *pris garde.* Et pour montrer que ce que je dis ici n'eſt pas un ſimple jeu d'eſprit, & que rien n'eſt plus ſolide, je voudrois bien ſçavoir qui a plus de droit, ou M. Arnauld de reprocher au Pere Amelotte, qu'il n'a pas *pris garde* aux paroles de Zachée, puiſqu'il n'en a pas tiré la conſéquence que M. Arnauld en tire pour celles de l'Apocalypſe ; ou le Pere Amelotte de ſoutenir à M. Arnauld, qu'il a *pris garde* aux paroles de Zachée, puiſqu'il les a traduites comme M. Arnauld ſoutient qu'il les faut traduire ?

D'où vient donc, me direz-vous, une maniere de raiſonner ſi particuliere ? Elle vient de l'habitude que M. Arnauld s'eſt faite de ſuppoſer & d'alléguer pour preuve ce qui eſt en queſtion, comme vous avez pu remarquer dans tout cet Ecrit ; & cette habitude vient de la prévention où il eſt depuis long-

rems que tous ſes ſentimens ſont des vérités inconteſtables. Car il arrive de-là, que dans la ſuite du raiſonnement, il revient toujours naturellement, & ſans y penſer, à les alléguer comme des premiers Principes, dans le même tems qu'il raiſonne pour les prouver. Ainſi dans cet endroit, étant fortement perſuadé, ſans qu'on puiſſe deviner pourquoi, que le paſſage de l'Apocalypſe ſe doit traduire comme celui de Zachée, au lieu de diſſimuler, comme tout autre auroit fait à ſa place, qu'un habile Traducteur a cru le contraire, puiſqu'il a rendu l'un par le Futur, & l'autre par le Préſent; M. Arnauld, à qui la parfaite reſſemblance de ces deux paſſages tient lieu de premier principe, & eſt auſſi évidente que la néceſſité de traduire celui de Zachée par le Futur, ne peut penſer autre choſe, ſinon que ce Traducteur n'a pas bien *pris garde* à celui de Zachée, puiſqu'il n'y a vu que la néceſſité de le traduire par le Futur, & qu'il n'y a pas vu en même tems la conſéquence que M. Arnauld y voit ſi évidemment, qu'il faut traduire de même celui de l'Apocalypſe : & cette maniere de raiſonner eſt démonſtrative à ſon égard.

M. ARNAULD.

Il eſt donc certain que la principale Objection que l'on a faite, qui eſt que l'on met au Futur deux Verbes qui ſont au Préſent, n'a rien de ſolide, tant d'Exemples faiſant voir, que cela eſt ordinaire dans le Nouveau Teſtament quand il y a ἰδοὺ, Ecce, *avant ces Préſens.*

Je comprens auſſi peu que tantôt, comment on peut appeller ordinaire en certain cas une choſe qui ne ſe fait que de cinq fois l'une en ce même cas ; comme j'ai remarqué plus haut, que les Traducteurs de Mons ont traduit l'*Ecce* joint à un Préſent, quatre fois par le Préſent, pour une qu'ils l'ont traduit par le Futur. Il faudroit, ce me ſemble, pour qualifier cette pratique une choſe ordinaire, qu'ils euſſent du moins fait le contraire, c'eſt-à-dire, traduit quatre fois par le Futur contre une fois par le Préſent.

Rien n'eſt donc plus ſolide que l'objection que M. Arnauld trouve qui l'eſt ſi peu ; & pour achever de le faire voir, n'eſt-il pas vrai que c'eſt une régle générale, que le Préſent ſignifie le Préſent ? Quand donc on le fait ſignifier le Futur, c'eſt une exception qu'on met à cette régle. Or ſur quelle raiſon fonde-t-on cette exception ? Sur ce, dit M. Arnauld, qu'il y a un *Ecce* avec le Préſent dans le cas qu'on excepte. Si cette raiſon d'exception eſt bonne, ne doit-elle pas l'être dans tous les Paſſages où cet *Ecce* ſe trouve avec un Préſent ? Cependant, les Traducteurs de Mons n'ont pas excepté la plupart des Paſſages de cette nature. Donc ils n'ont pas trouvé la raiſon de l'exception bonne dans ces paſſages-là : Donc elle ne vaut rien du tout.

℟ Juſqu'à ce donc que M. Arnauld me donne une raiſon d'exception qui convienne à tous les paſſages qu'ils exceptent, & qui ne convienne à aucun de ceux qu'ils n'exceptent pas, je ſuis en droit de me tenir à la régle générale, de traduire le Préſent par le préſent. Or il ne ſçauroit donner d'autre raiſon d'exception qui ſoit bonne, que celles que j'ai établies moi-même dans tout cet Ecrit, le bon ſens, la raiſon naturelle, l'uſage univerſel de toutes les Langues, la vérité & la néceſſité de la ſuite du diſcours.

Ayant répondu à tout ce que M. Arnauld allégue pour ſon opinion contre la mienne, je pourrois en demeurer-là ſi je voulois ; mais comme je ſuis bien-aiſe d'aller au-devant de tout ce qu'on peut m'objecter, je me crois obligé, avant que de finir, de vous rendre compte du ſentiment des Peres ſur le ſujet de cet Ecrit.

Les uns ſuppoſent que ce que Zachée dit au Fils de Dieu ne fut qu'enſuite d'un long entretien qu'ils avoient eu enſemble, quoique l'Evangéliſte n'en diſe pas un mot. Les autres, au contraire, ont cru que ce fut en recevant le Fils de Dieu chez lui. Il y en a qui fondent tout le jugement qu'ils font de cette

Hiſtoire ſur ce qu'il étoit Juif : d'autres, ſur ce qu'il étoit Païen. Et la vérité eſt que la plupart de ceux qui l'ont traitée n'ont pas eu une opinion fort arrêtée ſur le point dont il s'agit ici. Quelques-uns ſont ambigus d'un bout à l'autre de ce qu'ils en diſent, & ſe ſervent toujours du tems préſent, comme le Texte; ce qui eſt plutôt pour moi, que contre. D'autres ſemblent ſe contredire eux-mêmes; & comme cela eſt plus *étrange*, je crois devoir vous rapporter les propres termes des principaux qu'on allégue contre mon opinion.

Tertullien, au quatriéme Livre contre Marcion. *Zachæus, etſi Allophilus fortaſſe, tamen aliquâ notitiâ Scripturarum ex commercio Judaico afflatus, plus eſt autem, & Iſaiam ignorans, præcepta ejus* IMPLEVERAT. Si le tems de ce Verbe n'eſt pas pour moi, je ne ſçais de quel autre plus formel ce Pere auroit pu ſe ſervir. « Il avoit accompli les Préceptes d'Iſaïe, donne ton pain à » celui qui a faim. » *Confringito, inquit, panem tuum eſurienti, & non habentes tectum in domum tuam inducito. Hoc cum maximè agebat exceptum domo ſuâ paſcens Dominum.* Il n'y a encore rien là contre moi : *& nudum ſi videris, contegito;* mais voici qui eſt auſſi clairement contre moi, que contre ce qu'il vient de dire lui-même : *Hoc cum maximè promittebat in omnia miſericordiæ opera dimidium ſubſtantiæ offerens.*

S. Chryſoſtome, dans ſon Homélie ſur Zachée, apoſtrophant ce Publicain ſur ce qu'il dit à Jéſus-Chriſt, *ſe préſentant*, dit ce Pere, *devant le veſtibule de ſa Maiſon : Quoi ! vous obéiſſez déja ?* Voilà un tems préſent qui ne conclut encore rien en ma faveur, mais en voici un paſſé, ou il n'en fut jamais : « Vous avez déja obſervé ce que vous n'avez pas encore ap- » pris ? » *Nondum didiciſti, & cuſtodiſti ?* Οὐδέπω ἔμαθες, ἤ ἐφύλαξας ; Véritablement, il y a des choſes dans cette Homélie qui me ſont auſſi contraires que cette apoſtrophe m'eſt favorable; mais ſi j'étois de mauvaiſe-foi, rien ne me ſeroit plus aiſé que de le diſſimuler, & de citer ces deux Peres pour moi, en ne

rapportant que ce qu'ils diſent en ma faveur. Perſonne ne pourroit m'accuſer de citer faux; & puiſque ce qu'ils diſent contre mon opinion ne ſçauroit être plus formel que ce qu'ils diſent pour, j'ai autant de droit de m'arrêter à ce qui m'accommode, que Maldonat en a de ſe fonder ſur ce qui m'eſt contraire.

Mais ce que je ne ſçaurois comprendre, c'eſt qu'il cite auſſi le vénérable Béde pour l'opinion contraire. Jugez-en vous-même. *Aliis calumniantibus hominem peccatorem ipſe Zachæus non ſolum ſe ex peccatore converſum, ſed etiam inter perfectos probat eſſe converſatum. Dicente enim Domino*, Si vis perfectus eſſe, vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus; *quiſquis ante converſionem innocenter vixit, omnia converſus poteſt dare pauperibus.*

Je ne voudrois pas en dire autant; que Zachée avoit vécu innocemment avant ſa converſion. S. Cyprien, que le même Maldonat, avec tous les autres Interprêtes, reconnoît être ſi formel pour moi, ne l'eſt pas davantage. C'eſt au Livre *de Opere & Eleemoſynis. Eos Abrahæ filios dicit quos in juvandis alendiſque pauperibus* OPERARIOS *cernit, &c.*

S'il m'étoit permis, comme à M. Arnauld de citer confuſément parmi les Saints, des Interprêtes dont l'autorité eſt ſuſpecte, je ne pourrois m'empêcher de vous rapporter la Paraphraſe d'Eraſme ſur le diſcours de Zachée, plutôt pour expliquer ma penſée, que pour l'appuyer. *Zachæus*, dit ce docte Hollandois. *oſtendens quouſque jam profeciſſet, ait ad Jeſum*, Ecce, &c. *ut homo peccator, & publicanus, ſimpliciter aperit ſibi fuiſſe ſtudium juſtitiæ etiam antequam videret Jeſum, ex quo diſcere cupit, recte fecerit necne, & quid prætereà foret addendum ad adipiſcendam vitam æternam.*

Mais la verſion Arabe de l'Imprimerie de Médicis à Rome en 1619. eſt encore allée plus avant; car, au lieu qu'Eraſme, quoiqu'il fût du ſentiment que vous voyez, n'a pas laiſſé de traduire par le Préſent dans ſa verſion pour plus grande fidélité, cette

cette verſion Arabe traduit formellement par le Paſſé : *Et illi à quo injuſtè accepi aliquid* DEDI *pro uno quadruplum.*

Après tout cela, Monſieur, ne m'eſt-il pas permis de croire, que ſi mon opinion eſt une erreur, du moins ce n'eſt pas une *erreur étrange*, comme M. Arnauld l'appelle? C'eſt tout ce que j'ai voulu montrer par cet Ecrit; & ſi mes Amis n'avoient pas jugé que j'étois engagé d'honneur à lui répondre, je me connois trop pour l'avoir oſé entreprendre. S'il m'avoit auſſi bien fait la charité de remarquer les véritables fautes de mon Ouvrage, qui ne peuvent qu'être en grand nombre, il ſeroit édifié de ma docilité; car comme c'eſt le ſeul de mes Livres que j'aime, je l'aime avec toute la tendreſſe d'un bon Pere, & il n'eſt rien dont je ne profitaſſe pour le rendre plus parfait. Il n'y a rien à gagner pour des Critiques avec un homme de cette humeur, qui ſe tiendroit auſſi glorieux de reconnoître de bonne-foi quand il auroit failli, que de n'avoir point failli du tout.

On raconte de Scanderberg, qu'un Cavalier de ſes Troupes qu'il pourſuivoit l'épée à la main pour le tuer, ayant pris à la fin le parti de ſe défendre, quand il vit qu'il ne pouvoit plus échaper à ce Prince, ni le fléchir, Scanderberg conçut à l'inſtant même tant d'eſtime pour la hardieſſe de ce miſérable, qu'il lui pardonna ſur le champ. Je veux croire que M. Arnauld imitera cet exemple magnanime, & qu'il ne trouvera pas mauvais qu'un ſimple Clerc, ſans Titre ni degrés, d'un âge auſſi peu avancé que moi, & à qui la Langue Françoiſe eſt en quelque ſorte étrangere, ait eu l'audace de lui répondre.

Vous me demanderez peut-être pourquoi il m'a attaqué, & ce qui peut l'avoir obligé, en alléguant le paſſage de Zachée, d'examiner, ſans aucune néceſſité, la maniere dont je l'ai rendu, puiſque mon Livre n'eſt pas une Traduction, ni d'une autorité aſſez conſidérable dans le monde, pour mériter qu'il s'objectât la maniere dont ce paſſage y eſt expliqué? Il me ſeroit

facile de vous rendre raiſon de cette affectation; mais comme je ne le ſçaurois faire, ſans ſortir des bornes d'une ſimple défenſe que je me ſuis preſcrites, je crois qu'il eſt plus honnête à moi de m'en abſtenir. *Afflicto non eſt danda afflictio.*

Je ne ſçais s'il ſera content de la maniere dont je le traite; car les grands hommes ont de grandes prétentions; mais je ſçais bien que ſes ennemis ne le ſeront pas. Ce n'eſt pas la mode aujourd'hui de diſputer ſans injurier : l'honnêteté à toute épreuve, qui devroit charmer tout le monde, déplaît à ceux-mêmes avec qui on en uſe, parce qu'elle les embarraſſe; & elle irite tous les autres, qui ne ſont pas capables de l'imiter. Je n'ignore pas que les Ouvrages de la nature de celui-ci ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils ſont ſatyriques. Cependant, il y a bien plus d'adreſſe à ſe défendre ſans bleſſer, qu'à bleſſer en ſe défendant. Pour moi, je n'ai jamais oublié, en travaillant à cet Ecrit, que l'occaſion de notre différent étoit l'Evangile de Jéſus-Chriſt; cet Evangile, qui nous défend ſous des peines ſi terribles de nous attriſter les uns les autres : & je ſouhaite qu'il paroiſſe d'un bout à l'autre que je m'en ſuis ſouvenu. Ce n'eſt pas aſſez qu'un Diſcours ſoit convenable à celui qui le fait, s'il ne l'eſt encore à la matiere dont il traite : & en vérité, Monſieur, après avoir conſidéré Jéſus-Chriſt d'auſſi près que j'ai été obligé de le faire en écrivant ſa Vie, on n'eſt guéres capable de conteſter avec malignité ſur ſon ſujet.

*REMARQUES SUR LES ESSÉNIENS, LES SADUCÉENS, LES PHARISIENS, ET LES THÉRAPEUTES.

LES Eſſéniens, ou Haſidéens, étoient des Juifs d'une vie pure & auſtere : Joſeph (*) en parle avec éloge, & Philon nous a laiſſé une ample deſcription de leur genre de vie : Pline même parlant d'eux, dit avec une eſpéce d'admiration : *Gens æterna eſt, in quâ nemo naſcitur.* C'eſt-à dire, *C'eſt une nation éternelle qui n'engendre point.* Ces Eſſéniens reſſembloient à nos Religieux qui vivent en Communauté. Il n'eſt donc point ſurprenant que les Eſſéniens, quoique ſans poſtérité, euſſent toujours des ſucceſſeurs, & que leur ſociété ſe perpétuât ſans génération. C'étoit de Pythagore, dont ils ſuivoient pluſieurs Dogmes, qu'ils tenoient l'uſage de ne ſe point marier. Tout le monde ſçait que les Pythagoriciens avoient un extrême mépris pour les femmes ; & cependant il y a eu autrefois des Pythagoriciennes, apparemment qu'elles rendoient aux hommes le même genre de mépris.

(*) *Antiquit. lib.* 18.

Quoi qu'il en ſoit, les Eſſéniens formoient une Secte fameuſe, qui n'étoit autre choſe qu'un Judaïſme Pythagorique. Tous leurs biens étoient en commun, & ils ne poſſédoient rien en particulier : point de valets parmi eux : ils ſe ſervoient l'un l'autre avec charité & affection : ils ſe choiſiſſoient des Supérieurs pour les gouverner, & des Economes pour vaquer au ſoin de leur temporel : ils demeuroient dans les Villes, & il y en avoit une ſi grande quantité à Jéruſalem, qu'une porte étoit appellée la porte des Eſſéniens. Mais ils habitoient plus volontiers les Campagnes & les Forêts : ils paſſoient leurs vies dans le travail des mains, dans le ſilence, dans la priere, & dans l'étude de l'Ecriture Sainte. C'eſt pour cela que Sérarius a dit (*a*), que les Eſſéniens étoient l'image des Moines & des Religieux d'aujourd'hui; & que c'eſt ſur le modéle de leur vie Cénobitique que ſe ſont formés les Monaſteres & toutes les Communautés Régulieres. Si cela eſt, comme ce même Auteur reconnoît d'ailleurs que les Eſſéniens avoient emprunté leur genre de vie des Pythagoriciens, il faudra conclure que tous les Religieux tirent leur origine de Pythagore.

Quoique les Auteurs donnent aux Eſſéniens le nom de Haſidéens, on donnoit cependant auſſi ce nom aux Phariſiens, ſelon Druſius (*b*), parce que ce nom ſignifie en général de bons hommes, ou des hommes pieux. Il faut ſçavoir encore que parmi les Eſſéniens il y avoit des Sectes qui formoient une eſpéce de Schiſme (*c*); les uns regardoient comme une imperfection & une foibleſſe d'aimer les femmes & de ſe marier : les autres prétendoient que le célibat étoit un péché contre la Nature & contre la raiſon : ceux-ci avoient une maxime ſage & commode, par rapport au mariage; l'engagement matrimonial ne commençoit qu'après trois ans de cohabitation; & il étoit permis, pendant l'intervalle de ces trois années, à un

(*a*) *Triharesium*, *l.* 3. *c.* 10. (*b*) Joan. Druſ. *de Haſidæis.* (*c*) *Triharesium*, *l.* 3. *c.* 4.

Eſſénien d'éprouver l'humeur de ſa femme, & de s'éprouver lui-même par rapport à elle; en ſorte que les femmes ſe prenoient toujours à l'eſſai, & étoient obligées de faire une eſpéce de Noviciat, avant que d'être épouſées dans les formes.

Il y avoit deux ſortes d'Eſſéniens ſelon Philon (*a*), les *Cenobites* & les *Monobites*; c'eſt-à-dire, que les uns vivoient en communauté, & les autres en leur particulier, comme nos Hermites. Il eſt étonnant que l'Ancien & le nouveau Teſtament ne faſſent aucune mention d'un Corps ſi célébre. Il y eſt parlé des Phariſiens, des Saducéens, des Nazaréens, des Hérodiens, & il n'y a pas le moindre mot ſur les Eſſéniens; la ſeule raiſon qu'on en peut donner, eſt que ces pieux Philoſophes ne ſe mêloient nullement des affaires du monde, & n'avoient par conſéquent aucun rapport à tous les événemens dont parle l'Ecriture Sainte; c'eſt pour cela qu'il n'en eſt point fait mention. Mais ſeroit-il poſſible qu'aucun Eſſénien n'eût eu la curioſité de connoître Jéſus-Chriſt? Suppoſera-t-on que nul d'entre ces hommes ſi ſçavans & ſi dégagés des paſſions humaines, n'ait reconnu en lui les vrais caracteres du Meſſie? Si aucun Eſſénien n'avoit embraſſé la Foi Chrétienne, ne ſeroit-ce pas une eſpéce de préjugé contre elle dès ſa naiſſance? Auſſi pluſieurs Peres de l'Egliſe aſſurent-ils qu'un grand nombre d'Eſſéniens Cénobites, & tous les Eſſéniens & Monobites, ſe firent Chrétiens (*b*). Euſebe, ſaint Epiphane, ſaint Jérôme, Caſſien, Sozomène, Beda, ſont de ce ſentiment; mais je n'en vois la preuve en aucun endroit. Les Centuriateurs de Magdebourg, Junius, Joſeph Scaliger, prétendent le contraire, en dépit de Baronius, de Bellarmin & de Gretzer. Il faut avouer qu'il y a de l'avantage pour une Religion, à ſoutenir que des hommes eſtimables l'ont embraſſée. On ſçait que quelques

(*a*) Philo, *de vitâ contemplativâ.* (*b*) Euſeb. l. 2. *Hiſt. c.* 15. S. Epiph. *Hæreſ.* 29. S. Hieron. *de Script. Eccl. in S. Marco & Philone.* Caſſ. *Hiſt. lib.* 9. *cap.* 5. Sozom. l. 1. c. 12. Beda. *Præf. in Marcum.*

Auteurs ont dit, que Philon contemporain de Jéſus-Chriſt, ou au moins des Apôtres, Philon, le Platon des Juifs, étoit Chrétien en ſecret, auſſi-bien que le célébre Hiſtorien Joſeph. On a voulu auſſi que Sénéque ait été converti par S. Paul, ce qui eſt la ſuppoſition la plus extravagante qu'on ait jamais pu imaginer.

La Secte des Saducéens fut établie du tems de Jean Hircan, fils de Simon Machabée, par Sadoc & par Judas Gaulanite, deux hommes ſçavans & fort éloquens. Les Saducéens croyoient que l'ame mouroit avec le corps ; qu'il n'y avoit point d'eſprits, & que toutes les récompenſes de la vertu & les châtimens du vice étoient bornées à cette vie, au-delà de laquelle il n'y en avoit point d'autre. Ils n'admettoient ni Prédeſtination, ni ſecours ſurnaturel pour accomplir la Loi, & donnoient à la liberté humaine tout pouvoir indépendant du Ciel. Ils haïſſoient extrêmement Jéſus-Chriſt, & en cela ils s'accordoient avec les Phariſiens leurs mortels ennemis (*). C'eſt eux que S. Jean-Baptiſte appelloit *Race de Vipéres*. Ils propoſérent un jour à Jéſus-Chriſt une queſtion qu'ils crurent capable de l'embaraſſer ; & lui demandérent à qui devoit être en l'autre monde la femme qui auroit épouſé ſept freres ſucceſſivement. Ce fut par leur crédit que S. Pierre & S. Paul furent empriſonnés, parce qu'ils ne pouvoient pas ſouffrir qu'ils annonçaſſent la Réſurrection de Jéſus-Chriſt, eux qui dans leur ſyſtême n'en croyoient aucune, & ſoutenoient que l'ame périſſoit avec le corps.

Les Saducéens rejettoient toutes les ſaintes Ecritures, à l'exception des cinq Livres de Moïſe ; mais quoiqu'ils ſuiviſſent en cela le Dogme des Samaritains, ils n'étoient pas néanmoins de leur Communion, mais de celle des Juifs. Ils ſacrifioient, non dans le temple de Garizim, mais dans celui de Jéruſalem.

(*) Matth. ch. 3, 16 & 22. Marc. 11. Luc. 20. Actes des Apôtres, ch. 4, 5 & 23. Joſeph. *Antiquit. l. 9. ch. 13.*

Ils étoient admis aux Charges & aux Emplois de la République ; ils n'étoient point exclus du Sanhedrin, & il y avoit des Saducéens qui avoient même été revêtus du ſouverain Sacerdoce, tels que le Roi Hircan, avec Ariſtobule & Alexandre ſes enfans, qui furent grands Pontifes. Il étoit bien étrange de voir des Epicuriens, des hommes qui nioient l'immortalité de l'Ame, la vie future & la réſurrection des Corps, qui rejettoient la plus grande partie de l'Ecriture, & qui étoient perſuadés qu'il n'y avoit point d'autre récompenſe pour la vertu que les proſpérités paſſageres de cette vie préſente, il étoit, dis-je, bien étrange de voir ces hommes aſſis ſur la Chaire de Moïſe, offrir des Sacrifices, décider ſur la Religion, pòrter le Rational, l'Urim & le Thummin, & s'ériger en Oracles de la Vérité. Comment n'étoient-ils point abhorrés des autres Juifs, & regardés comme des Sectaires impies qu'il falloit retrancher du Corps orthodoxe? Le Saducéiſme étoit une Doctrine de Cour. La Secte avoit pour Protecteurs ou pour Partiſans les plus puiſſans & les plus accrédités d'entre les Juifs, au rapport de Flavius Joſeph, & de Joſeph fils de Gorion, & c'eſt ce qui les faiſoit tolérer : car le Dogme de l'immortalité des ames qu'ils nioient étoit la croyance générale des Juifs.

Les Phariſiens formoient une Secte équivoque, dont on peut dire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Il eſt ſûr qu'ils menoient une vie réguliere pour l'extérieur ; qu'ils étoient ſobres, & pratiquoient de grands jeûnes, qu'ils étoient ſcrupuleux obſervateurs des Traditions, & même ſelon ſaint Epiphane, extrêmement chaſtes. Joſeph qui étoit de cette Secte, dit que, quoiqu'il eût été marié aſſez jeune, il n'avoit point connu ſa femme avant l'âge de trente ans. Ils ajoutoient foi à l'Aſtrologie judiciaire & au deſtin des Stoïciens ; ce qui a fait dire à S. Auguſtin ſur leur ſujet : *Si cor tuum non eſſet fatuum, non crederes Fatum.* Ils ſe donnoient bien de garde de manger ſans s'être lavé les mains immédiatement auparavant,

& cela, non par propreté, mais par Religion. Un Publicain, c'eſt-à-dire, un Financier, n'auroit jamais pu obtenir de manger avec eux, parce qu'ils regardoient cette profeſſion comme infame, & ne croioient pas qu'elle pût jamais être exercée par des gens de probité, & en cela ils ne pouvoient ſe tromper que médiocrement. Leur vie étoit réformée & de bon exemple; mais dans le fond la plupart étoient hypocrites, & preſque tous d'une vanité & d'un orgueil inſupportables. *Ils font toutes leurs actions, afin d'être vus des hommes*, dit Jéſus-Chriſt. *C'eſt pourquoi ils affectent de porter ſur leurs habits les paroles de la Loi* (a) *écrites ſur des bandes de parchemin plus larges que les autres ne les portent, & d'avoir des franges plus longues.* Ils prenoient bien garde qu'aucun pécheur ne les touchât. *Si cet homme étoit Prophéte*, dit le Phariſien en parlant de Jéſus-Chriſt (b), *il connoîtroit quelle eſt cette femme qui le touche. Ils craignent*, diſoit Jéſus-Chriſt, *d'avaler un Moucheron, & ils avalent un Chameau* (c).

C'étoit cependant la Secte la plus eſtimée & la plus orthodoxe qui fût alors parmi les Juifs, quoique par rapport à l'Aſtrologie & au Deſtin, elle fût dans l'erreur la plus groſſiere, d'où l'on peut conclure que toute la Synagogue étoit infectée de Dogmes faux & impies. Les Eſſéniens & les Saducéens, comme j'ai dit, erroient ſur des Points importans, les premiers étant Pythagoriciens, & les ſeconds Epicuriens, & à l'égard des Phariſiens, ils étoient Stoïciens. Quoi qu'il en ſoit, ces derniers formoient parmi les Juifs le parti le plus approuvé. Nous liſons dans les Actes des Apôtres que S. Paul dit devant le Préſident Feſtus : (d) *J'ai vécu en Phariſien, conformément à la Secte la plus approuvée de notre Religion.*

(a) *Dilatant Phylacteria & magnificant fimbrias.* Matth. 23. v. 5.

(b) *Hic ſi eſſet Propheta, ſciret utique qualis eſt mulier quæ tangit eum.* Luc. 7. v. 39.

(c) *Excolantes culicem, camelum deglutientes.* Matth. 23. v. 24.

(d) *Secundùm certiſſimam Sectam noſtræ Religionis vixi Phariſæus.* Act. 26. v. 5.

Il y avoit dans le fond des Phariſiens qui étoient vertueux & gens de bien, & qui pratiquoient la Loi dans la droiture du cœur, tels que Gamaliel, Nicodême, Siméon. Pluſieurs même ſe rendirent Chrétiens, comme il eſt marqué dans les Actes des Apôtres. Jéſus-Chriſt ne faiſoit point difficulté de les aller voir, & de manger avec eux, & lorſqu'il diſoit : *Faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas tout ce qu'ils font*, il eſt à croire qu'il parloit en général, & qu'il en exceptoit quelques-uns.

Les Thérapeutes, dont parle Philon (*a*), n'étoient autre choſe que des Eſſéniens. C'eſt le ſentiment de Blondel, de Scaliger, & de pluſieurs autres, quoique les plus anciens Peres, & parmi les Modernes, Bellarmin, Godeau, Tillemont, l'Abbé Fleuri, ſur la foi d'Euſébe de Céſarée, Hiſtorien ſuſpect, ayent penſé le contraire. Caſſien, & d'autres Auteurs Moines ne ſe ſont pas contenté d'en faire des Chrétiens, ils en ont fait des hommes ſemblables à eux, c'eſt-à-dire, des Moines. Cependant il eſt certain que les premiers Chrétiens n'étoient point des Solitaires, & ne vivoient point non plus en communauté comme nos Religieux d'aujourd'hui. *Nous ne ſommes ni Brachmanes, ni Gymnoſophiſtes*, dit Tertullien, *nous ne demeurons point dans les Forêts, & nous ne nous exilons point du monde* (b). Tous les Chrétiens s'occupoient alors ſelon cet Auteur, à la Juriſprudence, à l'Eloquence, aux Belles-Lettres, au Commerce, aux Arts, à la Cour, à la Guerre, & à la Navigation, à l'Agriculture.

Pour moi, je ſuis perſuadé que les Thérapeutes, loin d'être Moines, n'étoient pas même Chrétiens ; nul Auteur ancien avant Euſébe ne l'a avancé. S. Juſtin, ou l'Auteur du Livre contre les Grecs qui porte ſon nom n'en dit rien. Ces Thérapeutes dont parle Philon, vivoient à Alexandrie. Pourquoi l'Au-

(*a*) Philo, *de vitâ contemplativâ.*
(b) *Neque enim Brachmanæ, aut Indorum Gymnoſophiſtæ ſumus Sylvicolæ & exules vitæ.* Tertull. *Apolog. cap.* 42.

teur du Livre contre les Grecs, qui marque expreſſément qu'il avoit été à Alexandrie, & qu'il y avoit vu les veſtiges des cellules des Septante, n'en fait-il aucune mention?

Philon dit encore que ces Thérapeutes haïſſoient le ſéjour des Villes, qu'ils cherchoient la ſolitude, & qu'ils s'aſſembloient de toutes parts à Alexandrie, comme dans le lieu de leur Patrie, *tanquam in Patriam.* Tout cela peut-il convenir aux premiers Chrétiens, & ſur-tout aux premiers Moines? Il eſt conſtant par l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, que le premier Moine a été S. Paul Hermite en 330. De plus, le Chriſtianiſme ne faiſoit alors que de naître, & les Chrétiens n'étoient pas en ce tems-là aſſez nombreux, ni aſſez répandus ſur la terre pour venir ainſi à Alexandrie de toutes les parties du monde, *ex omnibus mundi partibus*, comme dit Philon. Cet Auteur ajoute que les Thérapeutes chantoient des Hymnes en danſant, *inter choreas Hymnos ceciniſſe ;* qu'ils ſe ſéparoient en deux chœurs pour danſer, hommes & femmes mêlés enſemble. Cela convient-il aux mœurs, à la ſimplicité du culte, & à la modeſtie des premiers Chrétiens? Je regarde donc, comme une vérité certaine, le ſentiment des Sçavans qui ſoutiennent que les Thérapeutes n'étoient que des Eſſéniens, & que ces Eſſéniens étoient Juifs, & non *Chrétiens.*

TRAITÉS
DE
PHILOSOPHIE,
DE MORALE
ET DE
POLITIQUE.

I. *Sentimens sur la Philosophie.*

LA Philoſophie eſt la Science de la ſignification la plus étendue, & l'on doit convenir qu'elle ſeroit d'une longueur infinie, ſi l'on prétendoit parvenir à ſa derniere perfection.

Je ne ſçais même ſi l'on n'a pas raiſon de ſe récrier contre ſon incertitude & ſon inutilité. Il ſera toujours fort incertain, ſi la terre tourne, ou ſi c'eſt le Soleil; s'il y a de petits vuides, ou une matiere ſubtile; & mille autres choſes de cette nature, qui ſont toutes peut-être auſſi inutiles qu'elles ſont incertaines.

Mais ſi la Philoſophie eſt inutile & incertaine dans cette partie, cette autre qui enſeigne à connoître le ſouverain Bien, à le chercher, & à le ſuivre, eſt ce me ſemble, d'une bien plus grande utilité.

Nous connoître nous-mêmes, corriger nos mœurs, & nous rendre vertueux, eſt une étude propre aux honnêtes gens, dont les Pédans de l'Ecole ne ſçauront jamais que le nom.

J'ai fait mille fois des réflexions ſur les diſputes & les inutilités de l'Ecole. Je ſuis étonné que des gens d'eſprit ayent donné le nom de Philoſophe, c'eſt-à-dire d'Amateur de la Sageſſe, à un homme qui parle des Météores, qui ſçait ce qu'ont dit les Auteurs ſur le flux & reflux de la Mer, qui établit au hazard des ſyſtêmes, & qui, avec quantité de Sophiſmes, prouve d'un ton impoſant le pour ou le contre d'une queſtion dans une Aſſemblée.

On n'enſeigne que ſuperficiellement, & que par maniere d'acquit, la Science de connoître tous les replis de notre cœur, & d'en réprimer les paſſions. Preſque tout le tems eſt employé à pouſſer des argumens, qui à la moitié de la diſpute ne s'entendent déja plus, par l'obſcurité des termes dont on ſe ſert, & dont les Diſputans tâchent de s'embarraſſer l'un l'autre.

Pauvre Jeuneſſe, que vous êtes à plaindre ! De quoi vous entretient-on ? Ne ſerez-vous pas bien inſtruite à calmer ici les flots de vos paſſions, qui occupent une ſi grande partie de vos Ecrits ? Deviendrez-vous gens de bien, & vos mœurs ſeront-elles meilleures, quand les deux tiers de votre Traité de Morale ſeront remplis de queſtions ſur l'état de la nature pure, ou des actions indifférentes ? Quand vous ſçaurez toutes ces choſes, ſera-ce à juſte titre que vous porterez le nom de Sage ? Grand Dieu ! Quelle Morale ! Quels Maîtres ! La Science, qui nous apprend à n'avoir beſoin que de nous-mêmes, à ſoutenir également l'une & l'autre fortune, eſt enſevelie ſous une quantité de queſtions frivoles.

C'eſt pourtant à cette Science ſi utile, que ſe ſont appliqués tous les grands Hommes que l'Antiquité a conſacrés, & qu'on révére encore aujourd'hui, preſque juſqu'à l'adoration : & quoiqu'il ſoit arrivé parmi eux de grandes conteſtations

ſur la ſouveraine félicité, (chacun la faiſant conſiſter dans ce qui lui plaiſoit davantage,) il eſt pourtant ſûr, qu'ils convenoient preſque tous ſur les moyens de la rechercher, & que la vertu leur paroiſſoit la voie la plus infaillible, ſuivant l'idée qu'ils en avoient.

D'ailleurs, autant qu'il pourroit être inutile de rechercher la vérité en certains points de la Phyſique, autant eſt-il utile de la rechercher dans la Morale, où l'on la trouve toujours en ce point, qu'on ſe perſuade que l'eſprit humain ne ſçauroit percer les ténébres dont elle eſt envelopée : on la rencontre quelquefois par hazard; mais c'eſt ſans oſer s'en aſſurer, & elle échape auſſi-tôt.

On eſt fatigué des diſcours & des régles de l'Académie, on ſe moque de la feinte inſenſibilité des Stoïciens, on a horreur des débauches des prétendus Diſciples d'Epicure, on regarde avec mépris la ſotte liberté & l'aigreur mordante des Cyniques, le doute des Pyrrhoniens paroît une choſe impoſſible, & l'on trouvera toujours ridicules les myſteres & les extravagances de la Cabale.

Toutes les Sectes, qui prétendent nous enſeigner le ſouverain Bien, nous trompent, & nous donnent l'ombre pour le corps.

Le ſouverain Bien, s'il en eſt un dans cette vie, doit être propre à toutes ſortes de perſonnes, de tout âge, de toute nation, & de tout état; & les biens que les Sectes nous propoſent, peuvent à peine convenir à quelques-uns.

Il faut un eſprit naturellement fécond & bien diſpoſé, pour les régles & les diſcours de l'Académie. Il faut une fierté & une diſpoſition à ſe contraindre, pour affecter l'inſenſibilité Stoïque. Il faut de la ſanté, de la jeuneſſe, de la fermentation dans le ſang, pour fournir à la débauche de ceux qui ſe ſont dits injuſtement Diſciples d'Epicure. Il faut ſe bannir du commerce du monde & des honnêtes gens, pour donner dans

l'effroyable impoliteſſe des Cyniques. Il n'eſt pas libre à un homme ſenſé de douter, comme les Pyrrhoniens, de ce qui lui eſt évidemment connu. Et il faut être né viſionnaire, & être naturellement fou, pour entrer dans les chimériques myſteres de la Cabale.

Combien de gens qui, ſelon les Sectes, ne pourront prétendre à la ſouveraine Félicité ! Quelle erreur, & comment tout le monde ne l'a-t-il pas reconnue de tout tems !

On eſt toujours heureux à meſure qu'on eſt ſage, (ils en conviennent tous:)on eſt toujours ſage en quelqu'état qu'on ſe trouve, quand on y eſt ſans agitation, & avec indifférence, & n'eſt-on pas dans cette ſituation, quand on fait toujours ce qu'on croit être de ſon devoir ?

Faire toujours ce qu'on croit être de ſon devoir, me paroît être l'abrégé de la Sageſſe, & le ſommet de la Félicité.

Ainſi, ſans s'élever à ces hautes ſpéculations, où nous ne pouvons atteindre qu'avec tant de peine ; ſans ſe guinder dans les grands ſentimens que nous trouvons dans Séneque, ſans nous tourmenter après des ſecrets, qui n'eurent jamais rien de réel, nous pouvons vivre heureux.

Ménippe menoit une vie commune. Il agiſſoit ſelon que les beſoins l'exigeoient dans une très-petite fortune, & il agiſſoit ſans deſir, ſans chagrin, ſans aucune agitation. Peut-être étoit-il en effet le Sage, dont nous ne cherchons aujourd'hui que l'idée.

II. *Quelques Réflexions ſur le cœur de l'Homme.*

JE ne ſçache pas que l'Homme ait de plus grands obſtacles à ſes plaiſirs, que le deſir violent qui l'agite ſans ceſſe de les prendre tous ; & il n'eſt point de maxime, qui conduiſe par un chemin plus court à un état malheureux, que celle qui enſeigne à ne ſe refuſer aucun plaiſir.

L'indifférence pour les plaiſirs nous délivre d'un grand nombre

de chagrins, & je ne crois pas que l'Homme doive aſpirer ici-bas à autre choſe qu'à la privation de la douleur.

La Philoſophie, qui nous promet de nous rendre heureux, nous trompe : elle pourroit peut-être nous enſeigner à être ſages.

On n'a vu encore perſonne ſur la terre, qui naturellement ait été ſage long-tems. Si l'exemple de Salomon n'en étoit une preuve convaincante, on n'auroit de la peine à croire qu'on puiſſe ſe laſſer d'être heureux.

Je ne ſçais ſi l'on pourroit décider quelle eſt la plus grande foibleſſe de l'Homme. Il eſt ſûr que l'orgueil eſt la plus générale. L'intérêt ſuit immédiatement après dans l'ordre de la généralité : l'on voit aſſez que l'amour propre en eſt la ſource.

Que l'amour propre nous faſſe aimer nous-même d'une maniere déréglée, je le conçois : que la haine pour nos ennemis faſſe une partie de cet amour propre déréglé, je le conçois encore ; mais qu'une partie eſſentielle de cet amour propre conſiſte à haïr généralement tous les autres hommes, c'eſt une conſéquence que je ne comprens pas, & qui ne laiſſe pas d'être très-véritable. Le Peuple court en foule à l'exécution d'un criminel, auquel il n'a aucune relation. Que peut-il y ſouhaiter avec tant d'ardeur, que de voir périr un malheureux ? Quelle haine ! Tout le monde va voir les Voltigeurs, & les Danſeurs de Corde : c'eſt un ſpectacle dont tout le plaiſir conſiſte dans le péril de ceux qui le donnent : on cherche, on attend, le moment malheureux de ces hommes dévoués au divertiſſement public. Tout le monde, & les moins intéreſſés, ont une joie ſecrette de la diſgrace d'un Favori, ou de la mort d'un Grand ; chacun regarde avec une triſteſſe ſecrette l'élévation d'un égal, & quelquefois d'un ami ; perſonne n'eſt tout-à-fait exemt de cette envie naturelle & maligne : c'eſt une conſéquence incompréhenſible de l'amour déréglé de ſoi-même.

Que les hommes tâchent à ſe tromper les uns les autres, & qu'il y ait une fourberie dont on faſſe une étude comme d'une Science, c'eſt une ſuite de cette haine qu'on a pour ſon prochain; mais qu'on tâche à ſe tromper ſoi-même, & qu'on ſe déguiſe à ſoi-même ſon propre cœur, c'eſt un rafinement d'amour propre connu ſeulement par l'uſage.

Ne ſçauroit-on dire pourquoi ceux qui font les réflexions les plus ſaines, les plus juſtes, & les plus profondes, ſont ceux qui répriment moins leurs paſſions, & qui nous donnent les plus fréquens exemples des plus grandes foibleſſes.

Pourquoi trouvons-nous en tant d'endroits des Portraits ſi avantageux de la Vertu, & en trouvons-nous ſi peu d'exemples? D'où vient que ceux qui la connoiſſent ſi aimable, l'aiment ſi peu? Et pourquoi la nature, qui par elle-même ſe porte toujours, dit-on, vers le bien, nous fait-elle ſi agréablement incliner vers le mal? Ce ſont-là des contradictions impénétrables.

Qu'un homme ait des vices, c'eſt ſa nature: qu'il s'abandonne ſans meſure à ſes vices, c'eſt l'effet d'une habitude toujours tolérée, & jamais contrainte; mais qu'il faſſe gloire de ſang froid des véritables ſujets de ſa honte, c'eſt la derniere extravagance.

Je ne penſe pas que l'Homme puiſſe concevoir d'eſpérance plus vaine, que celle de ſe dépouiller de toutes ſes foibleſſes. Je trouve ſur ce point les Stoïciens les plus préſomptueux de tous les hommes.

Un Philoſophe ſe plaignoit & ſe fâchoit d'avoir toujours des mouvemens contre leſquels il falloit ſans ceſſe lutter. On lui répondit, *Que ne vous fâchez-vous d'être homme?* Trouve-t-on extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités dans le corps? Pourquoi n'en aura-t-on pas dans l'eſprit?

Quelques-uns ont pouſſé cela plus loin: ils appellent les foibleſſes de l'homme, non pas les maladies, mais les néceſſités de

de l'eſprit. Perſonne ne trouve étrange d'être obligé à dormir, à boire, à manger ; & on doit de même être peu ſurpris d'avoir l'eſprit inquiet, jaloux, irréſolu, emporté, pareſſeux, &c. Et comme le corps ſouffre ſes néceſſités plus ou moins honnêtes, l'eſprit ſouffre les ſiennes, plus ou moins honteuſes.

Peut-on trouver dans un même ſujet tant de foibleſſes ſi baſſes, ſi brutales, & ſi indignes, avec tant de réflexions ſi ſublimes, ſi ſpirituelles, & ſi belles ; des vues ſi longues & ſi étendues, avec une vie ſi courte & ſi bornée ; un deſir ſi immodéré de ſçavoir les choſes les plus inutiles, avec une ignorance ſi craſſe de ce qu'il y a de plus important ? Un ancien rieur a dit que les Dieux avoient pris un peu trop de Nectar quand ils firent l'Homme, & que lorſqu'ils regarderent de ſang froid leur Ouvrage, ils ne purent s'empêcher de rire. Mais, raillerie à part, je doute qu'on puiſſe trouver dans un même ſujet de plus grandes & de plus formelles contradictions.

L'opinion eſt la plus puiſſante de toutes les cauſes qui déterminent l'homme, & la ſource la plus féconde de ſes erreurs & de ſes illuſions : tout le monde en convient, & perſonne ne s'en défait. Preſque tous les Auteurs nous dépeignent Auguſte comme le plus clément Prince qui ait régné ; la plupart des Livres ſont remplis de ſes éloges. Les mêmes Auteurs nous dépeignent Néron comme le plus cruel & le plus indigne de tous les Princes ; preſque tous les Livres ſont remplis d'invectives contre ſa mémoire : & cependant, il s'eſt trouvé quelques Auteurs graves & très-entendus, qui ont prétendu démontrer que Néron fut moins cruel qu'Auguſte, & que ce dernier eut beaucoup plus de vices que l'autre ; ils ont pouſſé la choſe juſqu'à faire l'Eloge de Néron de propos délibéré (*). Il ne s'agit point-là de faits obſcurs & conteſtés : ils jugent tous ſur les mêmes actions connues & avouées. Qui peut s'aſſurer des jugemens des hommes ?

(*) Cardani Encomium Neronis.

Cette penſée, tirée de M. Paſcal, me paroît bien juſte & bien naturelle. On n'eſt point ſurpris qu'un homme boiteux faſſe à tous momens de faux pas, & perſonne ne s'eſt jamais aviſé de dire à un tel homme, *Pourquoi ne marchez-vous pas droit?* Si l'on pouvoit voir les eſprits, on appercevroit dans quelques-uns des défauts qui feroient ceſſer notre ſurpriſe, lorſque nous entendons de faux raiſonnemens continuels, & des obſtinations ridicules : ce ſont des eſprits boiteux. Cette conſidération devroit réprimer toutes nos impatiences, & la plupart de nos coleres.

On dit que les Paſſions raviſſent à l'homme l'uſage de la raiſon. Et où, & quand, trouve-t-on des hommes dépouillés de toute paſſion? Il ſera bien rare, ſur ce calcul, d'en trouver de raiſonnables.

Les charmes de la vertu ſeroient bien touchans, ſi les charmes du vice ne le paroiſſoient davantage; & de tous les charmes qui rendent le vice contagieux, la fortune qui le ſuit me ſemble le plus dangereux. Le plus grand obſtacle à la vertu conſiſte dans le peu d'eſtime qu'on en fait dans le monde.

On dit que rien n'eſt ſi charmant que la vérité. De-là les complimens, les marques extérieurs de bienveillance, les habits ſuperbes, les équipages magnifiques, le fard, les perruques, &c. On veut déguiſer ſa haine, ſon envie, ſa laideur, ſa pauvreté, ſon impuiſſance, & juſqu'aux rides de ſon viſage, & à la blancheur de ſes cheveux.

Je voudrois moins de politeſſe dans les manieres, moins de délicateſſe dans les expreſſions, moins d'attention aux bienſéances, & un peu plus de ſolide vertu. On n'eſtime les gens, que par rapport à mille choſes extérieures tout-à-fait inutiles. On parle de Dorilas comme d'un honnête homme, parce qu'il eſt joli & agréable : tout le monde ſçait qu'il eſt coupable de concuſſions, de voleries, d'impuretés, de calomnie. Polémon eſt un homme juſte, tempérant, exact : on le mépriſe

pourtant, parce qu'il eſt éloigné de la molleſſe, & qu'il n'a point cette partie de la corruption du Siécle qu'on appelle politeſſe.

Je me plaignois l'autre jour de cette injuſtice du Public à des perſonnes très-eſtimables, & je m'en plaignois avec aſſez de véhémence. On me répondit avec beaucoup de ſang froid, *Vous avez raiſon : ce que vous dites eſt vrai ; mais c'eſt le monde.* Quelle excuſe !

Un homme d'eſprit ne peut pas s'applaudir de ſon bonheur auprès de ſa Maîtreſſe ; il ſçait que le caprice tout ſeul lui a rendu ce ſervice : il ne ſçauroit non plus ſe glorifier de la faveur qu'il a acquiſe auprès des Grands ; il n'ignore pas que le hazards, & quelques rencontres, accompagnées ſouvent de très-peu de mérite de ſa part, ont produit cet effet. La réputation même qu'il s'eſt établie, s'il veut ſe rendre juſtice, n'eſt pas tout-à-fait due à des ſujets légitimes. On ſçait que les actions les moins louables de notre vie ſont ſouvent celles qui nous rendent illuſtres, tandis que les plus louables reſtent dans l'obſcurité. Mais un homme peut s'applaudir & ſe glorifier, lorſqu'il a domté ſes paſſions favorites, & réprimé ſes mouvemens. C'eſt ici ſon ouvrage propre ; il a ſeul part à ce travail ; & il peut, à juſte titre, s'en donner toute la gloire. Sçavoir quitter ſa Maîtreſſe, ou modérer ſon ambition, ſont des ouvrages qui peuvent nous rendre juſtement contens de nous-mêmes.

Etre utile au Public, eſt un caractere brillant ; mais ne nuire à perſonne, eſt un état de vertu obſcur, mais tout-à-fait rare. On voudroit qu'avant que d'être utile au Public, Philarque ceſſât de nuire à qui que ce ſoit.

On veut être grand homme, & les vertus d'éclat ſont celles qu'on veut pratiquer. Vivre chez ſoi dans la méditation des Vérités, & ne régler que ſoi ou ſa famille ; vertu rare, ſublime, difficile, mais obſcure, dont on ne fait point de cas.

Pour juger de la vertu d'un homme, il faudroit lire dans le fond de ſon cœur, pour y découvrir les cauſes qui le font agir : ce ſont les cauſes, qui font la vertu, & non pas les actions extérieures.

On a dit, avec aſſez de raiſon peut-être, que les plus grandes vertus des hommes ne ſont que le triomphe d'une paſſion moins criminelle ſur une paſſion plus criminelle ; de telle ſorte que ceux qu'on croit ſi vertueux, ne différent des autres, que par le choix de certains défauts qui ſont moins condamnés dans le monde.

L'une des plus grandes ſources des vices qu'on remarque dans les hommes, c'eſt l'ambition de ſurpaſſer ſon devoir : on veut faire plus qu'on ne doit, & l'on néglige de faire ce qu'on doit.

III. *De l'inconſtance de l'Homme dans les égaremens de la Vie.*

CLÉONTE a recherché toute ſa vie les moyens de ſe rendre heureux, & il a paſſé par toutes les routes qui pouvoient le mener à quelque choſe de ſatisfaiſant.

Il chercha d'abord dans les intrigues galantes, & dans le commerce des femmes, les douceurs dont l'idée l'avoit au commencement enchanté. Elles n'eurent pour lui rien que de funeſte. Celles qu'il aima lui furent toutes infidéles juſqu'à la perfidie. Ses jalouſies & ſon déſeſpoir ne peuvent, ni s'exprimer, ni preſque ſe comprendre. Il fut d'autre part parfaitement inſenſible pour celles dont il fut aimé : & leurs reproches, leurs plaintes, & l'ennui qu'elles lui cauſerent, furent pour lui auſſi douloureux que les fureurs de ſes jalouſies. Ainſi, il ne trouva parmi les femmes, que le contraire de ces douceurs

qu'il s'étoit propoſées. Je paſſe une infinité de traverſes périlleuſes, d'aventures fâcheuſes, de haines & d'inimitiés avec des perſonnes pour qui il devoit naturellement avoir des égards, & quelquefois de la reconnoiſſance. Je paſſe ſes querelles, avec ſes meilleurs amis, dont en d'autres occaſions il a été ſouvent obligé de commettre les plus intimes, pour les intérêts ridicules de ſes amours. Suites funeſtes & néceſſaires du commerce des femmes. Enfin, Cléonte ſe déſabuſa de ce qu'on appelle une amour de paſſion; mille chagrins cuiſans, qui ſans ceſſe le fatiguoient, lui firent coucevoir la ferme réſolution de ne s'engager de ſa vie; aidé principalement par les Conſeils de quelques amis libertins & déréglés, avec leſquels il ſe propoſa de trouver dans la débauche une félicité exemte d'inquiétude.

Et en effet, les délices d'une bonne chere continuelle, accompagnée de la converſation de ces mêmes amis libertins; mais gens d'eſprit, commencerent d'abord à lui faire eſpérer une vie heureuſe. Mais qu'ils trouverent bientôt le ſecret de s'en éloigner, par les profuſions de leurs feſtins éternels, & les excès dangereux en toutes ſortes de vins, auſquels ils ne furent pas même capables de ſe borner; empruntans, pour ſe détruire plus vîte, l'uſage de l'eau-de-vie la plus brulante, qui leur raviſſoit ſi ſouvent la raiſon, & les expoſoit autant à des périls fréquens, qu'à la riſée de tout le monde. Ils paſſérent, comme on juge aiſément, de cette crapule indigne à tous les excès dont la pudeur ne permet pas de faire le détail, & dont ils éprouverent ſouvent les cruelles ſuites.

On doit concevoir que dans cet état de débauche, la raiſon, contre laquelle on ſe révolte en vain, ſe faiſoit toujours entendre à Cléonte dans l'intérieur de ſon eſprit, & dans les momens d'intervalle que ſes débauches lui laiſſoient.

Quoi qu'on en diſe, les remors intérieurs qu'on n'étouffe jamais parfaitement, & la raiſon naturelle qui crie ſans ceſſe

contre ces déréglemens, détruiſent tout ce qu'ils peuvent avoir de ſenſualité & de plaiſir. D'ailleurs, Cléonte voyoit tous les jours diminuer ſes forces & ſa ſanté, & il ſentoit par une expérience qui n'étoit plus douteuſe, qu'il ne pouvoit plus fournir longtems à ces excès. Perſonne, à qui il reſte un peu de ſens commun, ne veut mourir.

Le voilà donc déterminé à quitter ce genre de vie ſi indigne d'un honnête homme par mille endroits ; & prenant en avançant en âge des ſentimens proportionnés à ſon état, il s'attacha au ſoin de ſa fortune, comme à l'unique affaire qui devoit l'occuper.

Des relations favorables qui l'introduiſirent auprès de ceux qui étoient les maîtres des graces & des faveurs, firent qu'on le mît en état de faire paroître ſes talens & ſon eſprit naturellement excellent ; & il travailla d'abord avec beaucoup de ſuccès. Il crut avancer toujours de même pas, & ſes premiers emplois heureuſement remplis lui firent concevoir des eſpérances au-delà de ce qu'on pourroit dire. Il n'eſt pas croyable, quels Phantômes de fortune ſe forme un Courtiſan nouveau qui a été favoriſé dans les commencemens : il ſemble qu'il perde le ſens ; & ſi l'on liſoit dans le fond de ſes penſées, on y liroit des deſſeins & des projets plus extravagans & plus chimériques que les Châteaux en Eſpagne que bâtiſſent les Frénétiques.

Mais on trouva bientôt le moyen de le déliver de ce mal. Une troupe de mécontens & d'envieux s'éleva, & le noircit avec tant d'art & de vraiſemblance, qu'il fut contraint à ſe juſtifier comme un criminel : & quoiqu'il fût réellement très-innocent, il eut de la peine à effacer tous les ſoupçons ; & l'impreſſion du crime, dont on l'accuſoit, reſta toujours dans l'eſprit de ceux qui gouvernoient. Il éprouva pour lors une alternative cruelle de faveurs & de diſgraces, & il commença ici à perdre cette droiture parfaite qu'il avoit toujours

conſervée. Comme on employoit pour le perdre les fauſſetés & les baſſeſſes, il crut pouvoir ſe ſervir des mêmes voies pour ſe défendre ; & comme on ne ſe défend pas longtems ſans vouloir ruiner ſes ennemis, il ne laiſſa rien à tenter pour en venir à bout. Mais quels ennemis ! Il avoit pour ennemis tous ceux qui l'environnoient. Haï de tout le monde, il haïſſoit tout le monde, & je ne ſçais s'il eſt permis de concevoir ſur la terre un état plus violent & plus malheureux.

Honnête homme, bon cœur, belle ame, tant qu'on voudra : toutes ces qualités ceſſent dans la voie de la fortune, où l'on ne peut s'élever, & ſe ſoutenir, qu'en détruiſant les autres, & l'on ne détruit dordinaire les autres que par l'artifice, la fourberie & le menſonge.

Quel tumulte dans ce ſéjour pour un homme tel que Cléonte ! Quels orages ! Quels revers ! Avec combien de douleur a-t-il vu ſouvent élever mille perſonnes d'un mérite médiocre, d'une naiſſance obſcure, ſans ſouvent aucun ſervice de leur part ! Avec quel chagrin a-t-il vu tomber ceux qui le protégeoient, & qui par leur chute l'ont laiſſé hors d'état de prendre ſon parti, & de ſuivre ſa route ! Que de meſures rompues ! Que d'eſpérances perdues ! Que de projets détruits ! Je doute qu'on puiſſe bien ſe faire une idée de cette confuſion, & de cette viciſſitude.

Tout homme qui a un eſprit & un ſens juſte, ſe laſſe de ce genre de vie. Cléonte auſſi s'en laſſa ; & après beaucoup d'efforts, il fit une retraite honorable, & ſe retira dans une maiſon de campagne, où, dans les commencemens il imita tous les travers des Courtiſans malheureux & mécontens, qui ne ceſſent de déclamer contre l'injuſtice & le peu de diſcernement des Miniſtres.

Revenu de ces inutiles emportemens, & de ces ridicules déclamations, il ſe donna tout entier à la Philoſophie ; ſéduit, ou attiré par ces grands exemples de l'Antiquité, dont il admiroit les hauts & les merveilleux ſentimens.

Il renonça à tout ce qui l'avoit ſi agréablement flaté ; & charmé de la douceur de ſa retraite, & de la beauté de la Philoſophie, il s'abandonna tout entier à ſa méditation & à ſes préceptes.

On ne ſçauroit dire avec quelle pénétration il fouilla dans les plus profonds ſecrets de la nature, & avec quelle fermeté il ſe dépouilla, ou parut ſe dépouiller de toutes les foibleſſes de l'homme. Attaché uniquement à la recherche de la ſageſſe, qu'il regardoit comme la vraie félicité, il réprima avec force, toutes les paſſions dont ſon ame pouvoit être agitée. Tranquille au milieu des adverſités qui lui ſurvenoient, & inſenſible également aux joies & aux douleurs, il recevoit ſans altération la nouvelle d'une perte conſidérable, & jouiſſoit ſans goût des plaiſirs les plus délicieux.

Cet état dans lequel il vivoit, le flatoit aſſez pour lui donner la réſolution d'y perſiſter ; mais ce n'étoit qu'une illuſion : & cette ſageſſe tant vantée ne ſe trouve point réellement dans une vie purement naturelle & philoſophique.

Ses paſſions qui paroiſſoient amorties, & qui, laſſées des efforts qu'elles avoient autrefois produits, lorſqu'il s'étoit abandonné à elles, avoient ſouffert quelque tems le joug qu'il leur avoit impoſé, ſe réveillerent tout d'un coup avec fureur ; & rompant les digues dont il les tenoit enfermées, elles ſe répandirent avec impétuoſité ſur toutes les facultés de ſon ame. Leur révolte fut générale ; & elle fut d'autant plus dangereuſe, qu'une inclination favorite & ſecrette ſe trouva de la partie, & mit toute la Philoſophie aux abois.

Il réſiſta quelque tems, mais foiblement : tous les ſecours de Séneque furent inutiles, ou impuiſſans ; & le ſecret penchant qu'on avoit jadis nourri avec ſoin, & entretenu avec plaiſir, ſe fit ſentir avec tant d'attraits, qu'on n'eut point de honte de le ſuivre, & de s'abandonner à toutes ſes douceurs.

Voici

Voici donc notre prétendu Sage, qui tombe de ce haut étage d'inſenſibilité dans la plus vile des foibleſſes.

A l'age de cinquante-cinq ans, il rentre dans les fers qu'il avoit été honteux de porter à trente; & par une impreſſion fatale & cruelle, il ſe dévoue à la molleſſe, à l'inutilité, & au ridicule d'un amour dont il avoit autrefois ſenti les fureurs, & dont une viſite, produite par le hazard, ralluma toute la violence.

Quelle extravagance! Un Courtiſan retiré, à qui les ſoins importans, qu'il s'eſt donnés pour les grandes affaires, ont dû donner un eſprit & un jugement ſolide; un homme, qui, attaché à la Sageſſe & à la haute Philoſophie, a paru aux yeux du Public un modéle à imiter, renonce tout à coup à ces grands caracteres: & comme s'il étoit ennuyé d'être ſage, d'être heureux, & d'être eſtimé de tout le monde, il court ſe rendre la riſée de tous ceux qui le verront amoureux d'une femme fameuſe par ſes coquetteries, auprès de laquelle il va faire toutes les démarches que la derniere indulgence pardonne avec peine aux jeunes gens! Quelle honteuſe paſſion! Quelle monſtrueuſe foibleſſe! Tout ſon eſprit, toute ſa raiſon, toutes ſes lumieres les plus étendues & les plus vives, ne peuvent le ramener. C'eſt un exemple de la petiteſſe de l'homme, & de la conduite de la Providence.

Cette Providence qui avoit de grands deſſeins ſur Cléonte, & qui l'avoit conduit par tant de dégoûts différens, ne peut le ſouffrir dans l'état dangereux où ſa fauſſe Sageſſe l'avoit plongé. Il n'y avoit pas de péril pour lui dans la galanterie, dans la débauche, dans la route de la fortune: tous ces états différens offrent aſſez par eux-mêmes de ſujets de mécontentemens à un bon eſprit tel que celui de Cléonte. Mais un état paiſible, où l'on croit avoir atteint cette Sageſſe tant vantée, cette fauſſe Vertu qui ſéduit d'autant plus, qu'elle paroit avoir plus d'horreur pour le vice, enfin cette ignorance & cet oubli de

Dieu dans lequel la Philoſophie avoit laiſſé Cléonte, ſur l'état le plus périlleux de ſa vie ; & la Providence permit, pour l'en retirer, la révolte générale de ſes paſſions, & ce honteux retour de ſon cœur à la molleſſe, pour lui faire bien ſentir que la Grace ſeule peut produire une ferme & ſolide Vertu.

Et en effet, il reconnut les prodigieux égaremens ....

IV. *Réflexions ſur la Mort.*

Rien n'eſt ſi ſûr que la Mort; perſonne ne s'eſt encore aviſé d'en douter. L'exemple de tous les hommes eſt une preuve convaincante, qui a tenu lieu de démonſtration.

Quoique preſque tout le monde regarde avec chagrin le dernier moment de la vie, on tâche néanmoins de ſe conſoler en ſe flâtant qu'il eſt encore bien éloigné; & l'incertitude de la Mort, qui devroit la rendre terrible, devient, par un effet de l'amour propre, un ſujet de conſolation dans cette néceſſité fatale.

L'égalité, que la Mort met entre tous les hommes, ſeroit capable de réprimer la Vanité des Grands, s'ils ſe donnoient la peine de faire des réflexions ſur un ſujet ſi triſte. Cette exacte égalité n'eſt comparable qu'à celle qui ſe trouve parmi ces mêmes hommes dans leur naiſſance. Ces deux termes ont un rapport eſſentiel l'un à l'autre : on naît pour mourir ; & un Poëte a dit, que mourir, c'eſt achever de naître.

Je ne ſçache pas qu'il y ait une idée plus affreuſe, que celle de la Mort. Il faut s'élever beaucoup au-deſſus de la Nature, pour ne pas craindre la Mort; & je ſuis peu ſurpris des frayeurs qu'on remarque ſouvent dans ceux qui la voient approcher.

On a pris même beaucoup de ſoin de la rendre plus effroyable, par l'appareil qui l'accompagne aujourd'hui ; un air lugubre qui ſe répand dans toute une famille, des larmes qu'une

épouſe verſe en abondance, les hauts cris de tous ceux qui ſe trouvent dans la Chambre d'un malade, affoibli d'ailleurs par la violence de ſon mal; outre mille autres cérémonies, qui impriment par elles-mêmes des ſentimens raiſonnables de crainte à un homme, qui ſent défaillir la Nature en lui-même, & qui quelquefois n'eſt pas conſolé par l'incertitude de ſon état en l'autre monde: la vie paſſée lui faiſant encore appréhender tout ce qu'enſeigne la Religion, qui ſur ce ſujet eſt terrible.

Ne ſçauroit-on trouver le moyen d'épargner à un mourant des idées ſi confuſes, & ſi terribles? Céſar trouvoit que la plus prompte Mort étoit la plus douce; parce qu'elle délivroit l'eſprit de fâcheuſes conſidérations. Et il eſt ſûr qu'on devroit, s'il ſe pouvoit, laiſſer pour les ſeuls criminels cet appareil de la Mort, qui eſt pour eux un ſupplice plus cruel que la Mort même.

Il me ſemble avoir lu, que certains Peuples Barbares célébroient les derniers momens de la vie de leurs Grands, par des marques de réjouiſſances, & qu'ils donnoient aux mourans tous les plaiſirs dont ils pouvoient être capables. La Religion miſe à part, cette coutume eſt bien peu barbare.

Quelle douleur pour un homme, qui dans une grande jeuneſſe jouit de beaucoup de ſanté & de beaucoup de biens, quand il ſent la Mort inévitablement prochaine! Son affliction n'eſt pas même comparable au bonheur dont il jouiſſoit. Pouvoit-il quelquefois publier qu'il ceſſeroit un jour d'être heureux?

Quoi qu'en diſe la Philoſophie Stoïcienne, un homme ſage, qui a examiné la Mort, ne ſçauroit s'empêcher de la craindre, & l'on voit rarement un cœur ferme & généreux ſe la donner.

Caton, qu'on a toujours cité pour l'exemple le plus achevé de force & de conſtance, & dont la Mort a fait le ſujet des Eloges des Anciens & des Modernes, marqua à mon ſens plus de déſeſpoir, que de Grandeur-d'ame.

Si l'on veut ſe donner la peine de rechercher le principe des choſes, & de remonter juſqu'à la ſource d'où elles procédent, on trouvera que cette Mort de Caton, tant vantée, avoit pour véritable cauſe une foibleſſe de cœur, & un trouble étrange de l'ame.

Les diſgraces du Parti qu'il ſuivoit, & qu'il croyoit être favoriſé de la Fortune; les bons ſuccès des Armes de Céſar contre lequel il s'étoit violemment déclaré, moins peut-être par rapport aux intérêts de la République, qu'à quelques raiſons particulieres & domeſtiques; l'impoſſibilité où il ſe trouva de réſiſter dans la Place qu'il défendoit, & la honte qu'il s'imagina qu'il y auroit à ſe rendre & à céder à Céſar: toutes ces choſes le réduiſirent au déſeſpoir; & ne ſçachant prendre aucune réſolution digne du bon ſens & de la raiſon dont il ſe piquoit, il ſe donna la Mort avec aſſez de cérémonies, & après avoir rempli ſon eſprit des hautes idées de l'immortalité de l'ame ſur laquelle il lut auparavant les Ecrits de quelques Philoſophes.

N'auroit-il point été plus glorieux à Caton dans ſa défaite, de conſerver ſa tranquillité, & ſa fierté? Ne l'eût-on pas admiré, ſi, dans les fers de Céſar, il eût reproché à ſon Vainqueur l'ambition démeſurée qui le rendoit l'homicide d'un million de Citoyens? Et ſans être ſurpris de voir l'injuſtice & le crime couronnés, il devoit regarder cet événement comme l'effet ordinaire d'une fortune aveugle & capricieuſe, au-deſſus de laquelle un homme ſage eſt toujours élevé.

N'y auroit-il en effet qu'à ſe tuer dans les grands malheurs, pour être un grand homme? Quand on eſt accablé de douleurs, de chagrins, de dettes, & de procès, on n'eſtime guéres la vie; & il me ſemble qu'il eſt bien plus difficile de vivre dans cet état, & de ſoutenir toujours ſon caractere dans ces malheurs divers.

Au paſſage du Rhin, Monſieur le Comte de G. s'oppoſa fortement à Monſieur D..... qui vouloit ſe jetter des premiers dans

la riviere : il l'arrêta le Piſtolet à la gorge. Tout le monde fut ſurpris de cette action, qui paroiſſoit ſi bizarre ; & l'on ne ſçavoit ce qu'on en devoit penſer, quand on entendit Monſieur le Comte de G... qui diſoit à celui qu'il tenoit arrêté : *Je crois bien que vous ne craignez pas la Mort : endetté comme vous êtes, vous ſeriez vraiment trop heureux de vous noyer. Payez-moi deux mille Louis que vous me devez, après quoi vous paſſerez tant qu'il vous plaira.*

Il ne croyoit pas qu'il fût difficile de mourir quand on étoit endetté. Que doit-ce être quand on eſt accablé de toutes ſortes de chagrins. S'il étoit jamais héroïque de s'ôter la vie, & qu'on jugeât de cette action par la difficulté qu'on y trouve, il faudroit ſe tuer quand on eſt dans une éclatante proſpérité : alors, peut-être, il ſeroit difficile de mourir.

J'avoue, pourtant, qu'il y a certains exemples dans l'Hiſtoire, où des perſonnes, qui ſe ſont tuées elles-mêmes, ont donné de véritables marques de Grandeur-d'ame & d'intrépidité ; & quoique peut-être elles n'ayent pas raiſonné juſte ſur le parti qu'on doit prendre dans les grandes adverſités, & qu'elles ſe ſoient laiſſé entrainer à la folle opinion qui régnoit pour lors, il eſt ſûr qu'il ſe trouve quelques genres de Mort bien héroïques.

Il ne faut pourtant pas les chercher parmi ces Philoſophes & ces Sages, faiſant profeſſion d'être au-deſſus de la vie & de la fortune : on trouve chez eux beaucoup d'oſtentation & de grimaces.

Mais nous trouvons quelque choſe de bien grand dans l'action de la femme de C. Pætus. Celui-ci trempa dans une conjuration contre N. qui fut découverte, & dont les complices l'accuſérent dans les tourmens. Sa femme en eut avis, & courut en avertir ſon mari. *Il n'y a plus*, lui dit-elle, *d'eſpérance pour vous : on va bientôt venir vous arrêter, & l'on vous fera ſouffrir des ſupplices douloureux, & une Mort infâme. Vous ſçavez combien il eſt*

honteux de mourir des mains de ſes ennemis : vous ſervirez à leur plaiſir ; & ils repaîtront leurs yeux de votre ſang. Evitez, ajoûta-t-elle en lui préſentant un poignard, *le ſpectacle dont toute votre Famille & tous vos Amis rougiroient.* Pætus entendit ce que cela vouloit dire, & voulut ſe donner la Mort, pour ſatisfaire à ſa femme, & à ſa réputation. Mais comme dans cette action ſi contraire à la Nature, il tardoit & héſitoit a ſe donner le coup mortel, ſa femme ſans paroître émue, prit le Poignard de ſes mains, & s'en étant donné elle-même deux coups mortels ſur la gorge, elle le rendit à ſon époux, en lui diſant d'un air tranquille, *Pæte nec dolet.* Je ne vois rien qui approche de cette fermeté dans toute l'Hiſtoire, & ce *nec dolet* me ſemble plus beau que toutes les Victoires d'Alexandre. Elle ne meurt point par déſeſpoir, ni par foibleſſe : elle meurt par le peu de cas qu'elle fait de la vie, & pour enſeigner à ſon époux le chemin qu'il falloit prendre pour l'Immortalité, ſelon le ſentiment alors univerſellement reçu, qui apprenoit que c'étoit une action digne de l'admiration de tous les ſiécles, que de s'ôter la vie ſoi-même dans les grandes adverſités. *C'eſt*, diſoit-on, *agir bien noblement : c'eſt ſe venger bien fierement de la Fortune & de ſes ennemis, & dérober à leur pouvoir celui qu'ils cherchent à perſécuter.* Et c'eſt ſans doute ſur la foi de cette maxime, que tant de gens ont cru aller à l'Immortalité par cette action.

Le caractere le plus recherché dans le monde eſt celui de la Bravoure. Un homme, qui ſe jette hardiment dans les plus grands périls, & qui les affronte avec intrépidité, paroît mépriſer la Mort ; & ce mépris de la Mort eſt ſans doute quelque choſe d'admirable. Cela n'eſt pourtant pas rare aujourd'hui, & ne le fut pas même autrefois. Il y a une infinité de gens remarqués dans l'Hiſtoire, & une infinité d'autres dont il n'eſt point parlé, qui ont fait des actions merveilleuſes en ce genre.

Se peut-il que la Bravoure, qui eſt l'une des plus grandes

Vertus, ſoit ſi commune ? N'y auroit-il point quelque raiſon, qui la rende ſi ordinaire ? Cette raiſon n'en diminueroit-elle point le prix ? Et l'amour propre ne cacheroit-il point aux hommes cette raiſon ?

Il eſt indubitable que l'intérêt & l'ambition conduiſent pluſieurs perſonnes dans les dangers ; & leur prétendu mépris de la Mort eſt bien moins en eux un effet de Vertu & de Bravoure, que d'avarice & de deſir immodéré de gloire. Ils ne ſont pas extrêmement braves ; mais ils ſont extrêmement intéreſſés, & extrêmement ambitieux : & il eſt ſi vrai, qu'ils n'ont pas cette fermeté d'ame, & cette intrépidité dont ils ſe parent, que la même Mort, qu'ils ont affrontée par ambition à la Guerre, leur paroît terrible ſitôt qu'elle ſe préſente à eux dénuée de la gloire, ou du profit qui l'accompagnoit ; ils la trouvent effroyable, & leur crainte ſurpaſſe même celle du plus ſimple des hommes.

On voit tous les jours que celui, qui dans des occaſions d'éclat cherchoit une Mort qui le fuyoit, ne peut ſe réſoudre à ſouffrir une Mort qui le cherche, & qui ne lui laiſſe plus que quelques heures de vie. Il eſt dans des frayeurs violentes, il ſurprend tous ſes amis par ſes cris ; & l'on a de la peine à comprendre comment un homme, qui a montré tant de fermeté dans une bataille, marque tant de foibleſſe dans ſon lit.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces braves, qui ne mépriſent la Mort que dans certaines circonſtances, c'eſt que l'ambition ou l'intérêt l'emporte ſur la crainte de la Mort. Ils la craignent en effet ; mais leur crainte eſt au deſſous des autres paſſions qui les font agir.

La véritable bravoure eſt rare comme les grandes Vertus. Courir à la Mort pour le bien public, ſans eſpoir de récompenſe, de gloire, ni de renommée : connoître parfaitement le péril, l'avoir bien prévu, & s'y jetter par la ſeule vue de faire

ſon devoir, & par le peu de cas qu'on fait de la vie : c'eſt-là ce qu'on appelle la véritable Bravoure : & je doute fort qu'il y ait beaucoup de gens dans qui l'on puiſſe trouver ce caractere. Tel fut autrefois Codrus le Grand, qui ayant ſçu que l'Oracle, conſulté ſur le ſort de la Bataille, avoit répondu que ſa Mort ſeule pouvoit donner aux ſiens la victoire, trouva le ſecret de s'habiller en ſimple Soldat, & de ſe faire tuer des premiers ſous ce déguiſement. Si l'on examine cette action, on trouvera qu'elle eſt toute grande : point d'ambition, point de vaine gloire ; tout eſt pour le bien public. Codrus meurt pour faire triompher les ſiens : il n'eſtime pas aſſez ſa vie, pour ſe la conſerver aux dépens d'une bataille ; & il ſe ſert d'autant d'artifice pour mourir, qu'en emploient les autres hommes pour vivre. Que l'on cherche ſi l'on peut de pareils exemples, où la Bravoure ſoit ſi épurée.

Je ne ſçais ſi l'on pourroit rapporter ici ce que font les fameux étourdis, qui par d'heureuſes témérités ſe font quelquefois un grand nom dans le monde. Ils forment des entrepriſes par caprice, qu'ils pourſuivent ſans raiſon & ſans conduite, & ils réuſſiſſent quelquefois par l'effet heureux d'une fortune aveugle. Ils ſe ſont mille fois expoſés à la Mort ; mais comme ils ont été guidés par leur unique ambition & leur ſeul entêtement, ils n'ont guéres raiſonné : & à proprement parler, ils n'ont ni crainte, ni mépris pour cette mort, qu'ils n'ont jamais pris la peine de conſidérer. Tel fut peut-être cet Alexandre, ſur lequel on a voulu prendre le modéle des Héros.

On peut difficilement s'aſſurer ſur la fermeté de ces grands criminels, que leur malheur fait mourir ſur un échafaud. Comme leur Mort eſt forcée, & qu'ils ont tout le tems qu'il faut pour s'y réſoudre, ils tâchent par une conſtance étudiée à mériter au moins l'eſtime de ceux qui les verront mourir, & qui déploreront d'autant plus leur ſort, qu'ils croiront qu'ils le méritent moins.

Il y a dans la Mort de Sénéque une nobleſſe de ſentimens bien exprimée ; mais ſes grandes idées font appercevoir un homme qui s'exhorte à mourir.

Preſque tous les Anciens ont été entêtés de cette immortalité de leur réputation, pour laquelle ſeule ils travailloient, & qui eſt peut-être l'une des plus grandes erreurs que produiſe l'opinion des hommes. Celui qui ſe précipita dans le gouffre au milieu de Rome, ceux qui ſe dévouoient dans les combats, ceux qui ſe faiſoient immoler, avoient des frayeurs violentes à la vue de la Mort qu'ils alloient ſouffrir; mais ils étoient emportés par un amour de la Gloire, à laquelle ils ne pouvoient réſiſter.

Et cette réputation après la Mort, qui étoit chez les Romains le commun entêtement, provenoit peut-être d'une Politique ſçavante, puiſque par-là on trouvoit toujours des gens qui s'expoſoient aux périls les plus certains. Auſſi a-t-on remarqué, que pour entretenir cette erreur, il y avoit mille honneurs établis après la Mort; la harangue funébre, le Champ de Mars, l'Epitaphe, le Mauſolée, les Jeux, les Fêtes, & l'Apothéoſe quelquefois : d'où vient encore qu'on ne ſe ſervoit jamais du mot *Obiit*, en parlant d'un homme illuſtre, mais de celui de *Vixit.*

On ne ſçauroit bien déterminer quelle doit être la diſpoſition de l'homme à la vue de la Mort. Il eſt ſûr, au moins, qu'il doit quelquefois conſidérer qu'elle eſt certaine, & peut-être prochaine. Il doit vivre, & agir, comme sûr de mourir; & ſans entrer dans ces queſtions impénétrables que la ſeule Religion peut réſoudre, il doit dans ſes malheurs ſe conſoler par l'eſpérance de la Mort qui les terminera; & il doit dans ces proſpérités ſe modérer par la vue de cette Mort qui l'égalera aux malheureux. La craindre eſt une foibleſſe dans les heureux; la ſouhaiter eſt un déſeſpoir dans les miſérables : il faudroit, s'il ſe pouvoit, l'attendre avec indifférence, & avec patience. Les

Vers que Monſieur Maynard fit mettre ſur la porte de ſon Cabinet, expriment bien ce que je veux dire.

Las d'eſpérer & de me plaindre
De l'Amour, des Grands & du Sort;
C'eſt ici que j'attens la Mort,
Sans la deſirer, ni la craindre.

C'eſt bien le caractere le plus beau & le plus rare qu'on puiſſe avoir.

Je ſçais que Pétrone eſt mort avec cette froideur que les Modernes admirent, & qui eſt rapportée comme fort ſinguliere par Tacite. Il fit bonne chere avec ſes amis, il lut de petits Vers, il fit, comme à l'ordinaire, ſes affaires domeſtiques; & ſans perdre ni donner aucune de ces grandes idées qui rempliſſent l'eſprit tout entier, il rouvrit ſes veines, qu'il s'étoit déja fait couper; & dans les douceurs d'une défaillance, il ceſſa de vivre. On ne pourroit s'empêcher d'admirer l'indifférence de cette Mort, ſi l'on ne ſçavoit que Pétrone ne l'avoit jamais conſidérée, & qu'il s'étoit là-deſſus tout-à-fait étourdi; car pour avoir un mépris raiſonnable pour une choſe, il faut l'avoir ſérieuſement examinée.

Il faut ſçavoir mourir, quand il eſt néceſſaire pour le bien public, pour la gloire de la Patrie, par la ſeule obligation de la Nature, & par l'ordre même de nos ennemis. Il faut ſçavoir vivre de même, pour de ſemblables raiſons. Vivre & mourir doivent être des choſes indifférentes aux grands hommes; & il eſt ſouvent auſſi glorieux de vivre dans les malheurs, que de mourir pour les éviter.

Le Conſul Paul Emile ſçut mourir les armes à la main à la défaite des Cannes, quoiqu'on eût donné la bataille contre ſon avis: & ſon Collegue Terentius Varro ſçut vivre, pour ne pas rendre les choſes déſeſpérées: & le Sénat, qui jugeoit parfaitement, le remercia, quoiqu'il eût été lui ſeul la cauſe de la défaite.

J'aurois ſçu, dit-il au Sénat, *mourir comme les autres ; mais que ſeroit devenu le reſte des Troupes, ſi les deux Conſuls fuſſent morts ? J'ai voulu, en me conſervant, éviter l'entiere ruine de la Patrie ; mais on verra que je n'ai vécu, que pour ſentir la douleur de ma défaite.* Et en effet, il ſe laiſſa croître la Barbe, ſe retira à la Campagne, refuſa conſtamment toute ſorte de Charges, & ne gouta aucun plaiſir dans ſa vie. On trouva qu'il étoit auſſi glorieux pour lui d'avoir vécu, qu'il l'étoit pour Paul Emile d'avoir voulu mourir.

V. *Réflexions Morales ſur l'Amour propre.*

L'Amour propre eſt l'amour de ſoi-même, & de toutes choſes pour ſoi. Il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, & les rendroit les Tyrans des autres, ſi la Fortune leur en donnoit les moyens. Il ne ſe repoſe jamais hors de ſoi, & ne s'arrête dans les ſujets étrangers, que comme les abeilles ſur les fleurs, pour en tirer ce qui lui eſt propre. Il n'eſt rien de ſi impétueux que ſes deſirs, rien de ſi caché que ſes deſſeins, rien de ſi habile que ſes conduites. Ses ſoupleſſes ne ſe peuvent repréſenter, ſes transformations paſſent celles des Métamorphoſes, & ſes rafinemens ceux de la Chymie. On ne peut ſonder la profondeur, ni percer les ténébres de ſes abymes. Là, il eſt à couvert des yeux les plus pénétrans, il y fait mille inſenſibles tours & retours. Là, il eſt ſouvent inviſible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit, & il y éleve, ſans le ſçavoir, un grand nombre d'affections & de haines. Il en forme de ſi monſtrueuſes, que lorſqu'il les a miſes au jour, il les méconnoit, ou il ne peut ſe réſoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naiſſent les ridicules perſuaſions qu'il a de lui-même. De-là viennent ſes erreurs, ſes ignorances, ſes groſſieretés, & ſes niaiſeries ſur ſon ſujet. De là vient qu'il croit que ſes ſentimens ſont morts lorſqu'ils ne ſont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir

plus envie de courir dès qu'il ſe repoſe ; & qu'il penſe avoir perdu tous les gouts qu'il a raſſaſiés. Mais cette obſcurité épaiſſe, qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voye parfaitement ce qui eſt hors de lui, en quoi il eſt ſemblable à nos yeux. Avec des travaux incroyables, il cherche à obtenir des choſes qui ne lui ſont point avantageuſes, & qui même lui ſont nuiſibles ; mais qu'il pourſuit, parce qu'il les veut. Il eſt bizarre, & met ſouvent toute ſon application dans les emplois les plus frivoles : il trouve tout ſon plaiſir dans les plus fades, & conſerve toute ſa fierté dans les plus mépriſables. Il eſt dans tous les états de la vie, & dans toutes les conditions : il eſt par-tout, il vit de tout, il vit de rien. Il s'accommode des choſes, & de leur privation. Il paſſe même dans le parti des gens qui lui font la guerre ; il entre dans leurs deſſeins : & ce qui eſt admirable, il ſe hait lui-même avec eux ; il conjure ſa perte, il travaille même à ſa ruine. Enfin il ne ſe ſoucie que d'être ; & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il ſe joint quelquefois à la plus rude auſtérité, & s'il entre ſi hardiment en ſociété avec elle pour ſe détruire ; parce que dans le même tems qu'il ſe ruine en un endroit, il ſe rétablit en un autre. Quand on penſe qu'il quitte ſon plaiſir, il ne fait que le ſuſpendre, ou le changer ; & lors même qu'il eſt vaincu, & qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans ſa propre défaite. Voilà la peinture de l'Amour propre, dont toute la vie n'eſt qu'une grande & longue agitation. La Mer en eſt une image ſenſible, & l'Amour propre trouve, dans le flux & le reflux de ſes vagues, une fidéle expreſſion de la ſucceſſion turbulente de ſes penſées & de ſes éternels mouvemens.

VI. *Obſervations Politiques ſur la Fortune.*

FRAGMENT.

RIen ne s'apprend moins par les régles, que la Science qui conduit à la Fortune. Les circonſtances des tems & des perſonnes ſont ſi différentes, & changent ſi fort l'état des événemens, qu'on ne ſçauroit donner des maximes aſſurées pour ſe conduire dans ce chemin que tiennent preſque tous ceux qui ſont dans le grand monde.

L'uſage, & l'expérience, ſont les guides les plus fidéles, dont on puiſſe ſe ſervir dans cette voie difficile; & c'eſt ſur leurs conſeils, qu'on doit ſe régler, ſans prétendre pourtant que pour être les meilleurs, ils ſoient toujours infaillibles.

Il me ſemble même que la premiere choſe, que nous enſeigne cette expérience, conſiſte à nous défier d'elle, & à douter toujours du ſuccès de ce qui a déja réuſſi ſi ſouvent; la Fortune, qui eſt naturellement inconſtante & capricieuſe, ſe laſſe de favoriſer les mêmes entrepriſes & les mêmes moyens; & c'eſt delà qu'eſt venue cette eſpéce de proverbe, qui peut tenir lieu d'une très-utile Obſervation : *Que par les mêmes voies, on ne va pas toujours aux mêmes fins.* Les mêmes moyens, qui ſervent à l'élévation d'un homme, cauſent la perte inévitable d'un autre : & ſans remonter trop haut dans l'Hiſtoire pour y chercher des exemples, nous avons vu tout nouvellement périr le Duc de Montmouth par les mêmes entrepriſes qui ont couronné un autre Prince.

Hic crucem ſceleris pretium tulit, hic diadema (a).

L'amitié même de ceux qui gouvernent, qui ſemble être le plus ordinaire moyen pour parvenir, & l'eſt en effet; cette

(*a*) Juvénal.

amitié, dis-je, devient quelquefois la ſource de la ruine de ceux qui s'abandonnent trop aux Miniſtres, qui, obligés, pour ſatisfaire à la haine publique dont ils ſont très-ſouvent chargés, de ſacrifier quelqu'un, abandonnent leur plus intime Confident, comme celui chez qui on puiſoit les conſeils, qui ont attiré l'averſion des Peuples. Le Duc d'Albe, après des exécutions terribles & innombrables qu'il fit en Flandre, n'eut pas d'autres reſſources, pour ſe décharger d'une partie de la haine qu'il avoit encourue, que de faire mourir ſon fidéle Miniſtre, qui l'avoit ſervi avec beaucoup de zéle, & ſans lequel il ne ſeroit pas venu à bout de beaucoup d'entrepriſes violentes. Rien n'eſt ſi dangereux, que de donner des conſeils au Prince : on ſe rend garant des événemens, que la ſeule Fortune peut régler ; & l'on paye quelquefois cher le mauvais ſuccès d'un bon conſeil. Auſſi, les grands Politiques, qui ſont dans le rang de Miniſtres, tâchent à laiſſer prendre au Prince lui-même ſes deſſeins, & ſe gardent, autant qu'ils peuvent, de lui en inſpirer à découvert.

Ce Conſeiller d'un Roi de Perſe, dont les conſeils étoient toujours les plus juſtes & les plus malheureux, vérifie qu'il n'eſt pas impoſſible d'être très-prudent, & de mal réuſſir. *Je ne puis répondre*, diſoit-il, *que de ce qui dépend de moi, qui eſt la juſteſſe du deſſein : l'exécution dépend ſouvent de mille autres gens, & ſur-tout de la Fortune, qui n'eſt aux gages de perſonne* . . . . . L'intégrité reconnue d'un homme accuſe les malverſations & les friponneries des autres. Son zéle pour le ſervice du Prince accuſe leur négligence. Sa ſuffiſance découvre leur incapacité. Ainſi, il eſt peu ſurprenant, que tous ceux qui ſont déja dans l'Emploi s'uniſſent pour s'oppoſer à l'élévation de celui qui ſeroit ſi digne de remplir leur place.

D'ailleurs, on n'eſt pas bien aiſe d'employer des gens de tant de mérite, dont on n'eſt pas ſi bien les Maîtres, & le bon Gouvernement même demande quelquefois plus de ſoumiſſion

dans les Subalternes, que de lumieres & de bonnes intentions. C'eſt ainſi que Tacite rapporte, que Poppæus Sabinus reſta longtems Gouverneur des Eſpagnes : *non*, dit-il, *pour aucune rare qualité, ou pour avoir une grande habileté dans l'adminiſtration des affaires ; mais parce qu'il faiſoit uniment & à l'ordinaire tout ce qui étoit de ſon reſſort, & non pas davantage* (*).

Ces grands eſprits n'ont pour l'ordinaire, ni aſſez de ſoupleſſe, ni aſſez de patience, pour parvenir : on ne hazarde pas volontiers de les employer ; & ſi quelquefois ils ſont dans les affaires, ils n'y reſtent pas longtems. Ils ne font proprement que des apparitions dans les Charges, & l'on ſe repent fort vite de leur en avoir donné.

D'ailleurs, un mérite brillant & diſtingué donne une ſecrette jalouſie, qui eſt une eſpéce de haine & d'averſion d'autant plus dangereuſe qu'on la cache davantage, & qu'on la connoit plus injuſte. Etrange corruption du cœur de l'homme ! Nous ne pouvons aimer ceux qui nous forcent à les admirer ; & nous tâchons de les abattre, pour les mettre au niveau de la médiocrité de notre mérite. Ce Grec, qui fut chaſſé, parce qu'il étoit le plus juſte de la République, démontre cette cruelle averſion pour le mérite ſublime & diſtingué. Miltiade n'auroit pas fini ſes jours dans une malheureuſe priſon, s'il ſe fût contenté d'avoir une valeur commune, & une réputation égale à celle des autres Athéniens. Je ne pourrai jamais oublier cette Deviſe Latine, dont le corps eſt un Faucon, qui ayant pris le vol, tâche à s'arracher un Grelot qu'il a au pied, & l'ame, *Fama nocet :* « La haute réputation eſt dangereuſe ».

Tacite nous apprend, que *Non minus periculum ex magnâ, quàm ex malâ Famâ*..... Mais on peut avoir un grand mérite ſans le montrer tout : c'eſt la Science qu'il faut le plus mettre en uſage. Ce n'eſt point proprement le mérite, qui nuit par lui-même : c'eſt l'éclat, c'eſt l'appareil du mérite ; & comme

(*) *Nullam ob eximiam artem, ſed quia par negotiis neque ſupra erat.* Tacitus.

il y a une Hypocriſie, qui feint les vertus, & qui diſſimule les vices, il ſaudroit en avoir une autre, qui feignît de petits défauts, qui diſſimulât la valeur, & fît taire la renommée. Salluſte, l'homme du monde le plus diligent, feignoit d'être pareſſeux, au rapport de Tacite.

Il faut diminuer ſes exploits & ſa gloire, pour ne pas irriter la jalouſie ou l'envie de ſes Egaux ou de ſon Maître. C'eſt ainſi que Ventidius, Lieutenant d'Antoine, après avoir domté les Parthes, laiſſa quelques reſtes de cette Guerre à finir à ſon Général, afin qu'il pût ſe flater de l'honneur de cette Victoire.....

On doit même, quand on a une réputation établie par des actions fort éclatantes, faire quelquefois des fautes de propos délibéré pour donner priſe à la Cenſure. Alcibiade, ſi je ne me trompe, amuſa l'eſprit chagrin des Athéniens par quelque légere folie, qu'il fit pour les obliger à lui pardonner la diſtinction que ſon mérite brillant lui avoit acquiſe dans la République.

Il n'eſt pas moins dangereux d'étaler un grand mérite aux yeux de ſon Maître: on ſçait la jalouſie d'Alexandre contre Antipater, & combien elle fut funeſte à ce dernier.....

On eſt revenu de croire qu'il y ait de ces ſympathies extraordinaires, qui faſſent unir deux perſonnes dès leur premiere vue. On a toléré cette imagination, pour rendre excuſables les paſſions amoureuſes. Mais cette ſympathie ne ſçauroit jamais produire l'amitié, quand même elle pourroit contribuer à l'amour ..... Les Grands, ſur-tout, devroient ſe faire juſtice ſur cette foule de gens qu'ils comptent pour leurs amis. Ce ſont des Courtiſans, que leur pouvoir, leur crédit, leurs richeſſes, attirent autour de leur perſonne. S'il eſt difficile d'avoir de véritables amis dans une Fortune médiocre, il eſt preſque impoſſible d'en avoir dans une grande élévation, où l'inégalité des conditions retranche cette précieuſe liberté qui fait le plus doux lien de l'amitié.

J'avoue qu'il eſt dur aux Grands d'être privés d'une douceur

ſi

ſi touchante pour les honnêtes gens ; mais c'eſt un malheur attaché à leur Grandeur, dont ils ſont dédommagés par une infinité d'agrémens, qui ſont le ſujet de l'envie de tout le monde ..... Mais dans quelque liaiſon qu'on ſoit avec ſon ami, quelque épreuve qu'on en ait faite, il eſt toujours d'un homme ſage de ſe réſerver un ſecret pour ſoi-même ; & ce vieux enſeignement me paroît ſur ce ſujet bien utile, *Ama ut oditurus, odi ut amaturus.* On ne doit pas pouſſer à bout ſon ennemi : on pourroit un jour s'en repentir. Il faut auſſi ne s'ouvrir pas ſi entiérement à ſon ami, qu'on puiſſe le craindre s'il devient notre ennemi.

Il eſt vrai qu'il n'y aura plus de cette amitié parfaite, dont l'idée eſt ſi belle & ſi charmante ; mais l'homme qui travaille à ſa Fortune, doit n'être attentif qu'à ſoi-même : il ne doit agir que pour l'utile, & conformément à ſes vues & à ſes projets. *Odi nocibile, ama utile .....*

L'amour-propre agit ſur les hommes indépendamment d'eux-mêmes : & quoique les louanges nues & groſſieres ne doivent guéres flater un homme d'eſprit, il eſt ſûr cependant, que ſi elles l'ennuient quelquefois, elles ne lui déplaiſent pas toujours ; & s'il eſt accoutumé à les entendre, il ſe trouvera ſurpris quand elles viendront à ceſſer. *M'adula, mà mi piace*, diſoit ce Prélat Italien, à qui l'on faiſoit un Panégyrique de ſa libéralité, quoique réellement il fût très-avare.

C'eſt bien autre choſe de la flaterie fine & recherchée. On flate les gens de tant de manieres différentes, qu'on trouve enfin leur foible. On entretient celui-ci de ſon amour, l'autre de ſa naiſſance & de la gloire de ſes Ancêtres. J'en connois, à qui il ne faut, pour les flater infiniment, qu'avoir la patience d'entendre conter leurs combats & leurs aventures. Il s'en trouve même qu'il faut louer de ce qu'ils ne ſouffrent aucune louange ; ſemblables à ces autres, qui ſe laiſſent gouverner par ceux-là ſeuls qui leur diſent qu'ils ne ſe laiſſent gouverner par perſonne.

Tout l'Art de la flaterie conſiſte à étudier le caractere de celui qu'on veut flater ..... Ainſi, le Cardinal de Granvelle, avec une naiſſance obſcure & un mérite médiocre, gagna les bonnes graces de Marguerite d'Autriche (*); & par une complaiſance pour tous ſes ſentimens qu'il adoptoit toujours, il mérita l'abſolu Miniſtere qu'il exerça dans tous les Pays-Bas.....

On a lu des Hiſtoires dans leſquelles on a trouvé des exemples de Fortune arrivée par un commerce de Femme. Quelqu'un peut-être ſera monté juſques ſur le Thrône par cette voie; mais, qu'on obſerve de près, il y aura trouvé le précipice, & le ſort ne l'aura élevé ſi haut, que pour marquer ſa chute avec plus d'éclat. L'Ecoſſe & l'Angleterre nous fourniſſent des exemples en ce genre trop fameux pour être ignorés de qui que ce ſoit.

Ce Gentilhomme poignardé de nos jours par les ordres d'une Reine, toucha vivement toute une grande Cour, & une infinité de malheureux, ſacrifiés à la gloire ou à la vengeance de leurs Maîtreſſes, attirent les regrets de tous ceux qui ſçavent leurs Hiſtoires.

La qualité ſublime de ces femmes les rend hardies & entreprenantes : elles expoſent ſans crainte leur amant, & l'expoſent même avec aſſez de plaiſir, pour le juger indigne de leurs faveurs, s'il refuſe une fois de tout hazarder pour elles.....

Il s'en eſt trouvé quelques unes, qui laſſées d'un commerce, & bien-aiſes d'entrer dans un autre, ont cru ne pouvoir mieux s'aſſurer du ſecret de leur premiere foibleſſe, que par la perte de celui qui en avoit été le ſujet.

Les plus raiſonnables laiſſent immoler leur amant, & croient faire beaucoup de n'y pas contribuer. Valenſuela n'étoit qu'un petit Commis au Bureau du Pere Nitard. Après l'infortune de ce Miniſtre, & ſon départ d'Eſpagne, Valenſuela fut élevé à la plus étroite confidence de la Reine. Il paſſoit des ſix heures

(*) Ducheſſe de Parme.

entieres avec elle, & le poids de toute la Monarchie d'Eſpagne roula entiérement ſur lui. Sa Fortune fut monſtrueuſe, & elle parut d'autant plus, que perſonne ne s'en ſeroit jamais douté. Sa bonne mine, & ſes manieres tendres, firent penſer quelque choſe de peu avantageux à la réputation de la Reine : cette Princeſſe fit augmenter les ſoupçons, en augmentant ſa confidence & ſes bienfaits ; de telle ſorte qu'on ne douta plus que Valenſuela ne plût à la Reine, qui pour lors étoit Régente avec un pouvoir abſolu & ſouverain. Sur cette croyance, Dom Juan d'Autriche, qui regardoit ce Favori comme un Eléve du Pere Nitard, ou comme la Créature de ce Miniſtre qu'il redoutoit encore, tout éloigné qu'il étoit ; Dom Juan d'Autriche, dis-je, fit un jour enlever Valenſuela, & le fit mettre avec tous ſes effets dans un Vaiſſeau qui partoit pour les Iſles Philippines : il crut même lui faire grace, en lui laiſſant la vie. La Reine, toute Maîtreſſe qu'elle étoit, tout irritée qu'elle dût être d'une pareille violence, ne donna aucune démonſtration de colere, & le malheureux Valenſuela reſta vingt ans dans un pitoyable exil, ſans que la Reine oſât penſer à ſon retour, ni à ſa vengeance.

Qu'on en ſoit bien perſuadé, l'amour eſt aſſurément la voie la plus dangereuſe pour la Fortune, la plus incertaine, & celle qu'on doit le moins rechercher.....

De toutes les parties qui compoſent la Science de la Fortune, il n'en eſt point de ſi néceſſaire que celle qui enſeigne le ſecret d'autrui. Il faut moins ſçavoir ce qu'on penſe ſoi-même, que ce que penſent les autres ; comme on doit moins ſçavoir ſon jeu, que le jeu de ſon adverſaire, quand on joue au Trictrac. Tout le monde eſt l'adverſaire d'un homme qui veut faire fortune. Etrange condition, qui nous oblige à regarder tous les hommes qui nous environnent comme nos ennemis ! Mais la principale choſe dont il eſt impottant d'être inſtruit & bien prévenu, c'eſt qu'il y a mille reſſorts ſecrets, qui produiſent des effets conſidé-

rables au dehors, dont on ne ſçauroit que très-difficilement pénétrer la véritable cauſe.

On a de la peine à comprendre la puiſſance énorme d'un Favori. Ceux qui le connoiſſent, ne ſçauroient croire qu'il la doive à ſon mérite, & l'on n'a point vu ſes ſervices; il eſt à peine connu du Prince depuis quelques jours. Chacun conçoit & imagine des raiſons de cette élévation ſelon ſon génie; mais perſonne ne devine. Le reſſort eſt ſecret, & le ſeul Ouvrier qui l'a fait, peut le reconnoître.

La moindre petite cauſe produit ſouvent des effets ſurprenans Combien de guerres ſanglantes, qui ont couté la vie à des millions d'hommes, pour ſatisfaire la vengeance d'un Prince qui a voulu opprimer un Rival, ou venger une Maitreſſe. Deux grands Princes dans le Siécle paſſé, dont les guerres furent ſi célébres, conçurent de l'averſion l'un pour l'autre par la préférence de leur Maître d'Académie qui les élevoit dans leur jeuneſſe, d'ailleurs avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. On a dit que la guerre d'Auguſte avec Antoine doit ſon origine à l'amour malheureuſe de Fulvie. L'Eunuque Narſès, Lieutenant de l'Empereur Juſtinien, ſouleva les Lombards contre le Prince, & les tira de la Juriſdiction de l'Empire, pour ſe venger d'une raillerie que lui fit l'Impératrice, quand elle lui dit, *Allez-vous-en filer avec mes filles.*

Mais l'exemple le plus propre à prouver ce que je dis, eſt celui de Beliſaire, Lieutenant du même Juſtinien, & l'homme le plus renommé de ſon Siécle. Il étoit tantôt dans l'éclatante proſpérité, & tantôt abatu dans l'obſcurité & dans la miſere, ſelon qu'il avoit plus ou moins de tolérance pour les amours de ſa femme qui étoit l'Idole de l'Impératrice, ou par rapport aux ſervices qu'elle lui rendoit dans une partie quarrée de galanterie qu'elles avoient enſemble, ou par rapport à la paſſion déſordonnée qu'avoit cette Princeſſe pour les perſonnes de ſon Sexe, ou peut-être pour toutes ces deux raiſons enſemble.

Tout le monde étoit ſurpris de voir Beliſaire, l'effroi des Barbares, & le plus ferme appui de l'Empire, devenir tout d'un coup ſimple Particulier, & tomber même dans une pauvreté honteuſe. On ne doutoit point que l'Empereur, qui paſſoit pour très-juſte, n'eût découvert en lui quelque deſir immodéré d'élévation. *Il a conjuré*, diſoient les uns; *on le craint*, diſoient les autres : ou, pour le moins, tout le monde convenoit que ſes grandes actions avoient donné de l'ombrage à l'Empereur.

Ce n'étoit pourtant rien de tout cela : l'Empereur ſe laiſſoit foiblement gouverner par ſa femme. L'Impératrice avoit une intrigue galante, pour laquelle la femme de Beliſaire lui étoit utile ou néceſſaire. Leur liaiſon étoit extrême; car il n'en eſt point parmi les femmes de plus grandes, que celles qui ſont formées par la galanterie. Cette femme de Beliſaire, galante comme l'Impératrice, & beaucoup plus à découvert, avoit une intrigue publique, & faiſoit des manœuvres aſſez indignes pour ne pouvoir être ſouffertes par un mari tant ſoit peu délicat. Beliſaire veut s'y oppoſer : il veut la corriger, il veut chaſſer de ſa Maiſon ce Séducteur de ſa femme, & tombe par-là dans la diſgrace de l'Impératrice & de l'Empereur. Le changement de ſa Fortune devient prodigieux en vingt-quatre heures. A meſure qu'il ſe radoucit, ſa Fortune ſe raccommode; & le plus ou le moins qu'il ſouffre les déſordres de ſa femme eſt la meſure de ſon bonheur, ou de ſon abaiſſement. Si Procope ne nous avoit appris cette particularité de la vie de Juſtinien dans ſon Hiſtoire ſecrette, nous l'ignorerions tout-à-fait, puiſqu'il avoit pris ſoin de la cacher dans ſon Hiſtoire Générale.

On aimera peut-être de voir encore un exemple de nos jours, pour confirmer ce que j'ai dit.

Le Pere Nitard gouverna abſolument la Monarchie d'Eſpagne ſous la Régence de la Reine. Il y fut grand Inquiſiteur, Premier Miniſtre, & Chef de tous les Conſeils. Il y fit beaucoup de Créatures, & il opprima avec beaucoup de force & de

puiſſance tous ceux qui oſérent ſe déclarer contre lui. Ce ne ſont pourtant point toutes ces choſes qui produiſirent ſa véritable Grandeur & ſa Fortune ſolide. Ces divers emplois & ces diverſes actions furent la cauſe au contraire de ſa chute : il fut contraint de s'en aller comme en exil à Rome, & de fuir les perſécutions de Dom Juan d'Autriche, & de ſes autres ennemis. Mais ce qui cauſa véritablement ſa Fortune, & qui lui obtint le Cardinalat que lui donna le Pape Clément X. ce furent les mauvais traitemens de ſon Général, qui, le voyant à Rome dépouillé de tout pouvoir & de toute ſorte de Dignité, & ayant quelque ſujet de chagrin contre lui, l'obligea d'aller demeurer dans une petite maiſon auprès de Rome, ſous un Supérieur qui avoit des ordres ſecrets de le maltraiter dans toutes les occaſions, qui ne manquérent pas de ſe préſenter très-ſouvent. Le Pere Nitard ſentit vivement toutes les duretés qu'on lui fit ſouffrir ; & ne pouvant plus les ſupporter, il en écrivit humblement à la Reine Régente d'Eſpagne. Il lui remontra d'une maniere ſi touchante l'indignité avec laquelle on traitoit un homme, qui depuis peu avoit une ſi grande part à l'honneur de ſa confiance, & qu'elle avoit choiſi pour ſoutenir le poids d'une grande Monarchie, que la Reine, naturellement tendre & diſpoſée en ſa faveur, écrivit inceſſamment au Pape, pour lui demander avec inſtance un Chapeau de Cardinal pour le Pere Nitard, qu'elle tira cependant de l'état où il étoit, en le faiſant ſon Ambaſſadeur à Rome, & Archevêque d'Edeſſe. Le Pape, qui avoit des raiſons pour obliger la Reine, ne tarda pas longtems à faire le Pere Nitard Cardinal, & à le mettre en état de mortifier par ſa ſeule vue ceux qui l'avoient ſi lâchement perſécuté.

Rien n'eſt ſi vrai, les événemens les plus magnifiques n'ont ſouvent qu'une cauſe légere & peu connue ; & par la régle des contraires, il arrive ſouvent que ce qu'on croit être l'effet

d'une cauſe naturelle, l'eſt quelquefois d'une Politique fine & recherchée, d'autant plus mal aiſée à découvrir, qu'elle eſt cachée ſous le voile des paſſions & des foibleſſes humaines.

C'eſt ainſi qu'Auguſte, voulant découvrir les ſecrets des Sénateurs, faiſoit l'amoureux de leurs femmes. On ne ſe doutoit point, dans la démonſtration de cette foibleſſe, d'un deſſein ſi recherché & ſi important.

La difficulté conſiſte à juger avec prudence, & à ne donner ni dans l'une ni dans l'autre extrémité.

Tacite ne donne rien au hazard, ni à la nature : chez lui tout eſt concerté dans le cabinet de Tibere ; & ce Prince, qui pour être très-diſſimulé ne laiſſoit pas d'être homme, & d'avoir par conſéquent des paſſions & des foibleſſes, n'agit jamais, ſelon Tacite, que pour ſes vues & pour ſes projets.

Salluſte, au contraire, ne tire la cauſe des plus grandes Révolutions, que du hazard, de la conjoncture des tems, & de la diſpoſition des Eſprits. Le tempérament de Catilina le porta à la ſédition : le hazard & les ſoins de Ciceron, moins capable que vigilant, le découvrirent ; & la ſtupidité du Sénat, qui ſe laiſſa conduire à ce Conſul, fit tous les maſſacres qui arrivérent pour lors. Chez lui, Tibere ne ſeroit qu'un homme : la Politique lui eſt inconnue.

Quoique les deux extrémités ſoient vicieuſes, je croirois volontiers que Salluſte rencontre plus ſouvent que Tacite : on eſt plus ſouvent homme, que Politique .....

VII. *De la Valeur.*

A L'ÉLECTEUR DE BAVIERE.

JE ne ſuis pas de ceux, Prince illuſtre, qui admirent moins la Valeur dans les jeunes gens, que dans les autres hommes. Quelque grand que ſoit le feu de la Jeuneſſe, s'il n'eſt excité par le deſir de la Gloire, il n'étouffe point l'horreur que tout le monde a naturellement pour la mort. A force d'agiter le cœur, la chaleur du ſang peut bien en quelque rencontre mettre l'eſprit dans un trouble qui l'empêche de diſcerner le danger, & le faire affronter faute de le connoître. Mais quand ce danger eſt ſi évident, qu'il ne peut être méconnu, il n'y a point d'impétuoſité naturelle qu'il ne ralentiſſe, ſi quelqu'autre paſſion ne la ſoutient.

D'ailleurs, ſi l'on conſidere, combien on trouve la vie, en avançant en âge, différente de ce qu'on ſe l'étoit imaginée dans la premiere Jeuneſſe, auſſi triſte qu'on la croyoit agréable: il eſt bien naturel, que ceux qui en connoiſſent la miſere, s'expoſent plus librement à la perdre, que ceux qui, comme les jeunes perſonnes, n'en connoiſſent encore que les agrémens.

Ces réflexions m'ont toujours fait croire, que la véritable Valeur, ſi rare dans tous les âges, l'eſt beaucoup plus dans la Jeuneſſe que dans les autres. Ce qui fait penſer le contraire au Peuple eſt que l'on voit plus de jeunes hommes que d'autres aller à la guerre; comme ſi c'étoit une marque certaine de Valeur que d'y aller. Mais j'ai ouï-dire à des gens capables d'en juger, qu'à examiner les contenances dans les occaſions, ils avoient toujours remarqué plus d'aſſurance, généralement parlant, dans les hommes faits, que dans les jeunes gens.

Quiconque examinera bien les différens motifs qui engagent dans cet âge au métier de la guerre, n'aura pas de peine à le croire

croire. La coutume, l'exemple des Grands, le dégoût de la maiſon paternelle, l'averſion pour les autres profeſſions qui obligent à une vie réglée, la honte de l'oiſiveté, mais plus que tout l'ambition, par où j'entens le deſir, non de l'honneur, mais des honneurs; ne ſont-ce pas les vraies raiſons du choix que la plûpart des jeunes gens font de cette profeſſion : & combien peu y en a-t-il, qui la choiſiſſent par un véritable amour de la Gloire ?

C'eſt pourtant ce ſeul motif, qui vous y peut avoir engagé, puiſque tous les autres ne peuvent vous convenir : & cette conſidération me donna une eſtime extraordinaire pour vous, dès votre premiere Campagne ; ſur-tout, quand je ſçus de quelle maniere vous la faiſiez ; que vous n'étiez pas à l'Armée, comme la plûpart des gens de votre rang qui y vont ſans commandement, pour ne ſçavoir pas vous tenir chez vous ; par inquiétude, ou par curioſité ; pour faire dire ailleurs, que vous y étiez : mais que vous étiez à la guerre, pour la faire ; que non content de partager le danger avec les ſimples Soldats, vous preniez part à leurs travaux & à leurs moindres factions, par votre préſence, vos libéralités, vos exhortations, & même par votre exemple, quand il le falloit : bien éloigné de la penſée ridicule de la plûpart des Grands, qui croient n'avoir rien à faire à l'Armée qu'à s'expoſer, quand ils n'y commandent pas, & que tout le reſte eſt au-deſſous d'eux. Comme s'il pouvoit y avoir quelque choſe au-deſſous d'un Guerrier, de tout ce qui peut contribuer à l'heureux ſuccès de la Guerre ; & qu'il n'y eût point d'autre honneur à y acquérir, que de faire voir qu'on ne craint point la mort.

Quelques gens ſages, qui connoiſſent mieux la Raiſon que la Gloire trouvérent mauvais dès-lors, que vous vous expoſaſſiez ſi fort. Je ne fus pas de leur ſentiment. D'autres prétendirent l'année ſuivante, que le ſuccès du premier Siége de Bude étant auſſi douteux que l'événement le fit voir, il n'étoit pas de votre

Dignité d'aller vous expoſer ſans néceſſité à partager le déplaiſir de le lever. J'aurois été de cet avis, ſi vous y aviez eu quelque commandement : mais n'y en ayant point, je louai votre réſolution. Le Siége de Vienne menaçoit vos Etats d'aſſez près, pour laiſſer douter au monde ſi la crainte du danger prochain ne vous y avoit point conduit autant que l'amour de la Gloire. Il falloit quelque choſe de moins intéreſſé, pour vous acquérir la réputation de courage, qui ſied ſi bien à un grand Prince, quand même il ne courroit pas une auſſi belle carriere que vous. A la vérité, vous continuâtes à vous y expoſer d'une maniere qui n'avoit pas la même excuſe qu'à Vienne, puiſqu'il y a grande différence à faire pour ce regard entre l'offenſive & la défenſive. Mais vous étiez plus jeune que vous n'êtes ; vous n'étiez pas Général, je n'oſai vous blâmer. Voyez ſi je ſuis traitable, & ſi, après avoir eu tant d'indulgence pour vous, vous devez héſiter à me croire, quand je n'en aurai pas.

J'ai fait plus. J'ai continué à vous pardonner tout, & même à vous défendre contre ceux qui ne vous pardonnoient pas, juſqu'à la Bataille de Mohats. Quand les coups favorables que vous y reçutes ne vous accuſeroient pas, les meſures que les Turcs prirent pour vous enveloper, uniquement fondées, comme tout le monde ſçait, ſur la connoiſſance qu'ils avoient de votre ardeur ordinaire à vous engager trop avant, ſont des preuves irréprochables contre vous, & que vous ne ſçauriez démentir. Vous commandiez alors heureuſement pour la Chrétienté : il n'étoit plus tems de faire le Soldat. Mais vous n'étiez pas reſponſable du ſuccès de la Bataille : vous n'étiez obligé qu'à vous défendre, & vous pouviez ne rien entreprendre de tout ce que vous fites de plus, ſans qu'on eût rien à vous reprocher.

Voilà bien des raiſons contre vous. Cependant, le croirez-vous ; mon jugement demeura ſuſpendu, pendant que toute l'Europe vous condamnoit. L'action fut ſi grande en tout ſens, par l'échec qu'on avoit reçu peu de jours auparavant, par les

circonſtances dont elle fut accompagnée, par les avantages qu'elle tira après elle; mais ſur-tout elle fut ſi glorieuſe pour vous en particulier, elle donna un luſtre nouveau ſi éclatant à votre illuſtre nom, que je ne ſçus quel parti prendre: je me contentai de trembler dans la penſée du danger que vous aviez couru.

Il faut que je l'avoue. Une Valeur ſi extraordinaire dans une perſonne de votre rang, & de votre âge, commença à me devenir ſuſpecte, & je me défiai qu'elle ne fût accompagnée des vices dont elle l'eſt d'ordinaire. Mon imagination vous figura aux yeux de ma penſée, cruel, injuſte, & impitoyable, mépriſant tous autres devoirs que ceux de la guerre, foulant les droits les plus ſacrés, ne connoiſſant d'autre mérite que de battre, & d'autre vertu que de tuer; enfin, tel qu'Homére dépeint Achille, ou Virgile ſon fils Pyrrhus:

Iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis (a).

Mais quel fut mon étonnement, lorſque voulant contenter ma curioſité ſur votre ſujet, j'appris que votre bonté eſt auſſi connue que votre Courage; que le caractere de votre eſprit eſt également ferme & ſimple, de cette noble ſimplicité, qui mépriſe tous les artifices; que la Juſtice & la Vérité ſont pour vous des Loix inviolables; & que ſi la Candeur, dont votre loyale Nation ſe vante, étoit perdue, elle ſe retrouveroit toute dans votre cœur. Ainſi, jadis l'Oracle de Rome définiſſoit les vrais Vaillans, *viros fortes & magnanimos, eoſdem bonos & ſimplices, veritatis amicos, & minimè fallaces, quæ ſunt de mediâ laude juſtitiæ* (b).

Oui, (& il eſt important de le publier dans un Siécle où la plûpart des grands caracteres ſont ſi mêlés, pour faire voir que la Valeur héroïque n'eſt non plus incompatible de nos jours

(a) Horat. Poët. (b) Cicer. de Offic. *Libr. I.*

qu'autrefois avec les Vertus les plus douces & les plus humaines,) il ſe trouve un Prince de vingt-ſix ans, d'une bravoure approchant de la témérité; & cependant, il n'eſt ni brutal, ni malin, ni intéreſſé, ni impie: qui n'eſt fier que l'épée à la main, qui reconnoît plus librement le mérite des autres que le ſien propre, qui ſemble, comme cet autre Conquérant, ne ſe réſerver que l'eſpérance, & qui reſpecte ſa Religion avec la même fidélité qu'il la défend. Il ne parle, que quand il ſeroit blâmable de ſe taire: il ne s'eſt jamais moqué que des flateurs: il ne s'étudie point en particulier, pour briller devant ſes Courtiſans: il ne cherche point à impoſer par des manieres inſinuantes: il n'abuſe pas de la foibleſſe du commun des hommes pour les careſſes des Grands, en repaiſſant ceux qui l'approchent de vaines eſpérances, ou de promeſſes conçues en termes ambigus. Loin de vouloir être le ſeul riche de ſes Etats, les dépenſes inévitables au genre de vie qu'il méne, l'ont réduit à en être preſque le ſeul pauvre. Loin de fournir du plus pur ſang de ſon Peuple à ſes fantaiſies & à ſes plaiſirs, de s'enivrer de la ſueur du front de ſes Sujets, il épuiſe ſon Domaine & engage ſes Droits les plus ſacrés, plutôt que de donner la moindre atteinte aux leurs. Ils n'ont point à gémir de ſes victoires: ſi la Gloire eſt pour lui une eſpéce d'idole, du moins ne lui ſacrifie-t-il point de victimes innocentes, & il ne ſe venge pas ſur leur Patrimoine de ce que lui coûtent les ennemis.

Tant de vertus dans un ſujet auſſi relevé par ſa fortune, que favoriſé de la nature, un aſſemblage ſi précieux expoſé tous les jours à tant de hazards différens, en bute à tous les traits de la mort: qui pourroit y faire réflexion, ſans en être touché? Pour moi, Prince magnanime, à qui le Ciel inſpira en naiſſant une tendreſſe toute particuliere pour le mérite, je ne pus apprendre ces merveilles ſans être tranſi d'effroi, & ſi je l'oſe dire, ſaiſi de quelque ſorte d'indignation, voyant le peu d'égard que vous aviez pour des dons du Ciel ſi rares, en les prodiguant à

la merci de tout ce qui pouvoit les faire périr avec vous.

Ce reſſentiment légitime me porta dès-lors à vous repréſenter quelques vérités importantes à votre conduite, que vous me paroiſſiez ignorer : que la Valeur, étant une vertu, peut pécher par l'excès, comme par le défaut : que celle d'un Prince, tel que vous, doit être accompagnée de tempéramens tout particuliers : & qu'après en avoir donné des preuves ſi éclatantes & ſi heureuſes, bien loin qu'il vous fût glorieux de continuer d'en donner de ſemblables, il y auroit de l'injuſtice pour vous-même, en ne vous conſervant pas, comme vous le méritez ; de l'inhumanité pour votre auguſte Maiſon, pour vos Sujets, pour l'Empire, & pour toute la Chrétienté, en les expoſant à vous perdre ; & de l'ingratitude pour le Ciel, en ménageant ſi mal ſes faveurs, & abuſant du ſoin preſque miraculeux qu'il a pris juſqu'ici de votre vie.

Voilà ce que j'avois deſſein de vous dire ; mais une mauvaiſe honte fut plus forte que le zéle que je ſentois pour vous. J'eus la force, ou plûtôt la foibleſſe, de réſiſter à une tentation ſi raiſonnable. Je craignis qu'on ne me trouvât plus hazardeux que vous, & d'une maniere bien moins excuſable. Tout inconnu que je vous ſuis, j'appréhendai de vous déplaire. Je crus d'ailleurs, que mes avis vous étoient déſormais inutiles, & que ne devant plus commander qu'en chef, à l'avenir, la qualité de Général vous tiendroit lieu de toutes mes leçons.

Je le crus, & me tus. Mais quels remors cette injuſte honte ne m'a-t-elle point cauſé, quand j'ai appris ce qui s'eſt paſſé à la bréche de Belgrade, & juſqu'où votre courage vous y a fait oublier votre devoir ! C'en eſt trop, & il n'y a plus moyen de ſe retenir. Vous avez ouï-parler de ce Prince muet, à qui la frayeur de voir un Soldat qui alloit tuer ſon Pere délia la langue, pour lui faire crier, *C'eſt le Roi.* Il m'arrive quelque choſe de ſemblable. Un ſilence moins forcé que le ſien ne doit pas être à l'épreuve d'une crainte, non moins juſte que la ſienne : &

puiſque mes avis vous ſont encore ſi néceſſaires, j'ai ſujet de prendre la premiere penſée que j'avois eue de vous en donner pour une eſpéce d'inſpiration.

Je ne crains point de tomber dans le ridicule de ce Sophiſte, qui ſe fit moquer par Hannibal, pour avoir voulu diſcourir de la Guerre en ſa préſence. Ce n'eſt point de la Guerre que je veux vous entretenir ; c'eſt de la Valeur. La Guerre eſt un métier : il faut l'avoir appris comme un autre métier, & l'avoir fait, pour en parler. Mais la Valeur étant une vertu, c'eſt à la Philoſophie à en juger, à la définir, & à la régler, comme les autres vertus.

C'eſt une erreur vulgaire des plus groſſieres, de s'imaginer que ce ſoit une choſe louable en elle-même, que de s'expoſer à la mort. Si la vie eſt un bien, comme on n'en peut douter ſans extravagance, il ne ſçauroit y avoir de mérite à s'en priver ; & l'on ne peut, ſans blâme, riſquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il eſt néceſſaire de la riſquer pour conſerver d'autres biens plus précieux.

Ces autres biens, plus précieux que la vie, ſont la Juſtice & la Religion. On peut s'expoſer légitimement à la mort, pour les maintenir : & c'eſt pourquoi la Philoſophie définit la Valeur, une vertu qui combat pour l'équité (*) ; & les Loix mettent les Armes à la main de tout le monde, pour la défenſe des Autels.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez pour s'expoſer ſans crime, que la cauſe en ſoit légitime, ſi l'on n'y eſt de plus obligé perſonnellement. Dans les périls extrêmes, cette obligation eſt générale, & envelope ſans diſtinction tous les Particuliers de l'Etat ; mais dans les beſoins moins preſſans, la République, qui a intérêt que tous ſes Sujets ne ſoient pas Soldats ſans néceſſité, choiſit ceux dont elle veut ſe ſervir pour défendre ſa cauſe : & tous les autres, qui s'y ingérent ſans y être obligés par ce choix, quelque juſte que ſoit cette cauſe, commettent un crime en

(*) *Virtus propugnans pro æquitate.* Cicer. de Offic. *Libr. I.*

s'expoſant pour elle ; parce que la vie des Citoyens appartenant en propriété à l'Etat, il ne leur eſt pas permis d'en diſpoſer ſans ſon ordre.

Cet ordre eſt renfermé dans le ſerment que tous les Particuliers de l'Armée ſont cenſés avoir fait à l'Etat, en s'engageant dans le ſervice. De ce ſerment naît la permiſſion de s'expoſer, pour nuire à l'ennemi ; & c'eſt cette obligation ſeule, qui excuſe tout ce qui ſe fait de naturellement méchant à la guerre, qui lui fait changer de qualité, & rend innocentes & louables des actions, qui par-tout ailleurs ſeroient des crimes dignes du dernier ſupplice.

De là vient que les Volontaires ont toujours été regardés par les ſages Généraux comme un abus, & par les bons Politiques comme d'honnêtes aſſaſſins, qui attaquent à la vérité les ennemis de l'Etat à force ouverte, mais qui n'ont aucun titre pour les attaquer, parce qu'ils n'y ſont pas obligés : tant les idées vulgaires de la Valeur ſont différentes des véritables.

Ne croyez pas que j'avance ſans fondement une opinion ſi contraire à la commune. Un Général Romain, qui faiſoit la guerre aux derniers Rois de Macédoine, ayant trouvé à propos de licencier une Légion dans laquelle le fils de Caton le Cenſeur ſervoit de ſimple Soldat ; ce grand Perſonnage dont je vous parlerai encore ailleurs, écrivit à ce Général, *que puiſque ſon fils ne vouloit pas ſe retirer, il l'engageât par un nouveau ſerment ; parce que le premier étant devenu nul par le licenciement de la Légion où il étoit enrollé, il n'étoit plus en droit de combattre* (a). Et il écrivit auſſi en même tems à ſon fils, pour lui défendre de combattre, juſqu'à ce qu'il eût pris parti dans quelque autre Légion. S'il n'eſt donc permis de faire la guerre, que parce qu'on y eſt engagé par ſerment, il s'enſuit clairement qu'on n'eſt louable de

(a) *Si eum pateretur in exercitu remanere, ſecundo eum obligaret militiæ ſacramento : quia priore amiſſo jure pugnare cum hoſtibus non poterat.* Cicer. de Offic. *Libr. I.*

s'y expoſer, qu'autant que ce ſerment y oblige. Et la raiſon en eſt, qu'un Particulier n'eſt pas maître de ſa vie, comme de ſes biens. Il n'en a que l'uſage; & la propriété, comme je l'ai déja dit, en appartient toute entiere à ſon Pays. Bien loin donc, qu'il lui ſoit libre de la prodiguer, il eſt obligé de la ménager autant qu'elle eſt utile à ſa Patrie.

Or, comme l'utilité de la vie d'un ſimple Soldat n'eſt pas conſidérable pour l'Etat, en comparaiſon de la néceſſité qu'il y a de l'expoſer dans une Guerre juſte, il eſt louable, non ſeulement de s'y engager, mais encore de ne s'y point épargner. Il n'a point à craindre d'en trop faire, parce qu'il ne fait rien de ſon mouvement, mais ſeulement autant qu'il eſt commandé: & alors, il ne lui appartient pas de juger juſqu'où il eſt néceſſaire qu'il s'expoſe; c'eſt aux Officiers à l'arrêter. Et en ce point il a un grand avantage ſur eux: car la régle de ſon devoir eſt ſi claire, qu'il ne ſçauroit s'y méprendre: il n'a point à ſe modérer, il peut s'abandonner ſans ſcrupule à tout ce que ſon courage lui inſpire; & il a le mérite de l'obéiſſance, outre celui de la Valeur.

Mais il n'en eſt pas de même d'un Officier. L'obéiſſance qu'il rend au Général ne devant pas être aveugle, comme celle d'un ſimple Soldat, c'eſt à lui à juger juſqu'où il doit s'expoſer, & expoſer ceux qu'il commande pour le but de ſa commiſſion; & autant que ſa vie eſt plus néceſſaire pour ce but que celle de chacun de ſes Soldats, autant eſt-il obligé de la ménager plus que celle de ſes Soldats. Il ne doit donc pas la riſquer ſans néceſſité, ou du moins ſans une utilité ſi grande, que le riſque qu'il court ne ſoit pas conſidérable en comparaiſon de l'avantage qu'il eſpere d'en retirer.

A quels ménagemens un Général n'eſt-il donc pas obligé dans la rigueur de ſon devoir; & peut-il, ſans inhumanité, expoſer, hors de la derniere néceſſité, une vie comme la ſienne, dont tant d'autres dépendent? C'eſt la différence eſſentielle,

eſſentielle, qu'il y a à mettre entre lui & les Officiers ſubalternes.

Les ſubalternes peuvent, comme je l'ai dit, s'expoſer ſans une néceſſité extrême, pour une utilité plus ou moins conſidérable, ſelon que leur rang eſt plus ou moins élevé, quand ils ne peuvent parvenir à cette utilité qu'en s'expoſant. Mais nulle utilité, quelque grande qu'elle puiſſe être, ne mérite qu'un Général s'expoſe; parce que rien ne ſçauroit être plus utile à une Armée que la vie de ſon Général: & il n'y a encore une fois que la derniere néceſſité qui puiſſe l'y obliger.

Or cette derniere néceſſité ne ſe peut trouver que dans la défenſive, & jamais à attaquer. Ce ne peut donc être que quand une Armée eſt menacée d'une entiere défaite, ſi le Général ne s'expoſe: &, en ce cas, comme il n'eſt rien de ſi honteux qu'un Général qui ſurvit à ſon Armée, il lui eſt non ſeulement permis, mais encore néceſſaire de s'expoſer.

Car ne croyez pas que je goute, non plus que vous, le compliment qu'on fit au Conſul Varron, revenant de la défaite de Cannes. Il en étoit la principale cauſe, pour s'être obſtiné ſans raiſon à combattre, malgré ſon Collégue, qui ſe fit tuer. Mais il preſſoit davantage de raſſurer le Peuple conſterné, que de châtier ce malheureux. Tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable à Rome ne laiſſa pas que d'aller à ſa rencontre quand il y revint, *pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas déſeſpéré de la République.* C'eſt tout ce que ſon Collégue, innocent du malheur qui venoit d'arriver, auroit pu faire, s'il eût ſurvécu, que de ne pas prendre ce diſcours pour une raillerie.

Voilà, dis-je, en quel cas il eſt auſſi honteux à un Général de ſe ménager, qu'il lui eſt honteux en tout autre de ne ſe ménager pas. Comme il eſt bien plus à ſon Armée, que ſon Armée n'eſt à lui, il ne peut diſpoſer de lui-même, que comme ſon Armée a intérêt qu'il en diſpoſe. Ainſi, il eſt également obligé, & de périr, s'il eſt néceſſaire pour la ſauver, & de ſe conſerver pour elle, s'il n'eſt pas néceſſaire qu'il périſſe.

C'eſt ſur ce principe, que nous voyons dans l'Hiſtoire Païenne tant de Généraux ſe ſacrifier pour rendre leur parti victorieux. Dans la Guerre des Péloponnéſiens contre les Athéniens après le retour des Héraclides, l'Oracle d'Apollon ayant déclaré que celui des deux Partis vaincroit, dont le Roi ſeroit tué dans le combat : Codrus, Roi d'Athénes ſe déguiſa en Payſan, de peur d'être épargné par les ennemis, s'il étoit connu, & ſous cet équipage emprunté s'attira facilement la mort glorieuſe qu'il cherchoit. Le ſuccès répondit à la prédiction ; & les Athéniens furent ſi touchés de ſa généroſité, qu'ils ne voulurent plus de Rois après lui, jugeant tout autre indigne de lui ſuccéder.

Les trois Décies, pere, fils, & petit-fils, commandans les Armées Romaines, ſe firent tuer de propos délibéré, ſans aucune néceſſité, après s'être dévoués aux Dieux infernaux ; perſuadés par les principes de leur Religion, que leur mort volontaire entraînoit néceſſairement après elle, comme il arriva, la défaite entiere des ennemis.

Voilà le ſeul cas, où l'Antiquité Païenne a loué des Généraux, pour avoir expoſé leur vie ſans néceſſité, quand ils croyoient que les Dieux avoient deſtiné la Victoire à leur parti, pour récompenſe de leur mort. Qu'ils euſſent tort ou raiſon de le croire, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Il ſuffit qu'ils en fuſſent perſuadés, pour être louables de faire ce qu'ils firent. Il y a grande apparence qu'ils étoient de bonne foi, & que la vanité ne fut pas leur unique motif. D'autre côté, il eſt bien étrange que de ſi excellens hommes fuſſent prévenus d'une opinion ſi ridicule, & que tout ce qu'on peut dire de certain ſur ce ſujet, eſt que c'étoient ou de grands Saints dans leur Religion, ou de grands Fous, s'ils n'en avoient point.

Mais puiſque la pureté de la nôtre ne ſouffre point de ſemblables ſuperſtitions, dans quels cas un Général Chrétien peut-il être excuſable de s'expoſer ſans la derniere néceſſité ? Peut-il

penſer ſans extravagance, que tant de gens euſſent abandonné leur vie à ſes ſoins, s'ils euſſent cru qu'il y eût eu ſi peu de fondement à faire ſur la ſienne? Que s'ils ont ſtipulé avec lui par une eſpéce de Contrat tacite, en s'engageant à ſervir ſous lui, qu'il ſe conſerveroit autant qu'il leur ſeroit néceſſaire qu'il ſe conſervât, ne les trompe-t-il pas viſiblement, quand il y manque, & ne joint-il pas à cette perfidie une ingratitude inexcuſable pour la confiance qu'ils ont priſe en lui?

Peut-il la reconnoître plus mal, qu'en leur donnant un exemple pernicieux, & les mettant, comme il fait, dans une eſpéce de néceſſité de bienſéance de faillir comme lui, en s'expoſant mal-à-propos? Car enfin, qui oſe ſe ménager, quand un Général s'abandonne, & de combien de morts inutiles ce déréglement n'eſt-il pas ſuivi? Combien de mérites naiſſans ſont emportés par cette contagion, avant preſque d'avoir eu le tems de paroître? Comme ce ſont les plus braves & les plus conſidérables d'une Armée, que ce pernicieux exemple regarde de plus près, c'eſt un ravage ineſtimable, que celui qu'il cauſe d'ordinaire; & telle Campagne de cette ſorte briſe, abat, renverſe, comme une tempête, ce qui auroit fait l'honneur & la proſpérité de vingt autres.

Que ſi le mauvais exemple d'un Général ordinaire entraîne de ſi funeſtes ſuites, quels malheurs ne doit point cauſer un Général de votre rang? Quoique tous ſoient en quelque ſorte égaux en cette qualité, & que celle de Souverain ſoit preſque étrangere à un Prince, quelque grand qu'il ſoit, quand il commande l'Armée d'un autre; néanmoins, ce caractere ſacré, étant ineffaçable de ſa nature, porte par-tout avec lui une autorité que rien ne peut en ſéparer. Et, comme la vie d'une perſonne de cette Dignité eſt toujours connue pour tout autrement précieuſe que celle d'un autre, il eſt naturel que ceux qui la voient prodiguer, ſoient encore plus touchés de la mauvaiſe honte de ménager la leur, ſi ce n'étoit qu'un Général ordinaire.

Mais, quand la conduite d'un Général Souverain, qui s'expoſe légérement, ſeroit innocente à l'égard de ſon Armée, le ſeroit-elle à l'égard de ſon Etat ? Et ſa qualité de Général, qui lui eſt vainement étrangere, peut-elle rompre les liens naturels & indiſſolubles, par leſquels la Providence l'a attaché à ſes Sujets, & le diſpenſer des obligations de ſa naiſſance ?

Car enfin, puiſque je ne vous écris pas pour vous flater, c'eſt la plus ridicule de toutes les chimeres, que l'idée qu'ont la plûpart des Princes, qu'ils ne doivent rien à leurs Sujets, & que la nature de la Souveraineté conſiſte à ne dépendre en aucune maniere de perſonne. Comme s'il pouvoit y avoir d'obligation légitime, qui ne fût réciproque ; & que la lumiere naturelle ne répugnât pas à concevoir qu'un nombre infini d'hommes doivent toutes choſes à un autre, ſans que cet autre leur en doive aucune. Ces horribles maximes ne conviennent qu'à l'Empire barbare, dont vous avez juré la ruine ; & ſa déſolation fait voir à l'œil, qu'elle en eſt le juſte fruit :

Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt votre bien,

dit, en parlant d'Auguſte, un grand Poëte de nos jours (*), mais par la bouche d'un traître ingrat : ſentiment digne du Perſonnage, & qui ne peut être approuvé que par des perfides comme lui, ou des Tyrans. Mais un bon Prince, qui ſçait qu'il eſt bien plus à ſon Etat, que ſon Etat n'eſt à lui, & que pour en être le ſouverain Magiſtrat, il n'en eſt pas moins ſoumis aux Loix, ne peut pas ignorer qu'en cette qualité il doit compte de ſa vie à ſon Pays comme un Particulier, & que ſon Pays eſt en droit de lui en demander un compte d'autant plus rigoureux, que ſa vie eſt plus importante à ſon Pays, que celle de mille Particuliers.

Si donc il l'expoſe ſans néceſſité, cette vie qui appartient à ſon Peuple ; ſi, étant né avec des qualités qui peuvent rendre

(*) Corneille, *dans* Cinna.

ſon Pays heureux, il ne craint point de lui en ravir le fruit par une mort précipitée, pour contenter ſa vaine gloire; n'eſt-il pas vrai qu'il ſe fait honneur du bien d'autrui, & qu'il commet une injuſtice d'autant plus criante, que ce bien eſt néceſſaire à ceux à qui il le ravit injuſtement?

Il doit toujours ſe ſouvenir, que ſa Valeur eſt de toutes ſes Vertus la plus inutile à ſes Sujets; & celle, par conſéquent, dont il doit faire moins d'eſtime. Car y a-t-il rien de ſi rare, que les cas où il peut être obligé de s'expoſer pour eux? Ainſi, il leur eſt preſque auſſi indifférent qu'il ſoit vaillant ou qu'il ne le ſoit pas, qu'il leur eſt important qu'il ſe conſerve. Les Princes, qui s'imaginent le contraire, jugent du ſentiment du Peuple par celui de leurs Courtiſans. Le Courtiſan, qui eſt obligé de s'expoſer, eſt ravi que le Prince s'expoſe auſſi, pour diſputer avec lui de quelque choſe, & prétendre à la même gloire. Mais l'Artiſan & le Laboureur, qui ne prétendent rien à cette gloire, n'ont garde d'en faire le même cas: ils ſe contentent bien que le Prince ait de la juſtice & de l'humanité; & plus il en a, moins voudroient-ils qu'il eût de la Valeur.

Si François I. Don Sebaſtien, & le Grand Guſtave, en avoient eu moins, leurs Royaumes en auroient-ils été moins heureux, & leur mémoire moins glorieuſe? Si Cyrus s'étoit autant expoſé dans les longues guerres qui l'occupérent toute ſa vie, qu'il fit dans la premiere où il ſuivit ſon oncle; ſi Céſar s'étoit auſſi peu ménagé dans les cinquante Batailles qu'il gagna, qu'à Mitylene, quand il gagna une Couronne à dix-neuf ans; quelque grand que fût le bonheur de ces deux Conquérans, on peut douter raiſonnablement s'ils auroient fondé les deux plus puiſſans Empires du Monde.

Il me ſouvient, à ce propos, d'avoir lu quelque part (*), que quand on parloit devant l'Amiral de Châtillon de ces choſes prodigieuſes que le Comte de Briſac faiſoit tous les jours de ſa

(*) *Dans* Brantome.

perſonne, & des avantages continuels qu'il remportoit ſur l'Armée Huguenote ; ce grand homme dont la mauvaiſe cauſe ne doit pas diminuer l'autorité en matiere de guerre, avoit coutume de s'en réjouir, en diſant qu'il ſeroit bien fâché que ce Comte en fît moins.

Il jugeoit ſagement, que tous ces déſavantages n'étoient pas comparables à ceux qu'il auroit reçus dans la ſuite, ſi ce jeune Colonel, qui n'avoit beſoin que de vivre pour devenir auſſi grand Capitaine que lui, eût été moins ardent & ſe fût mieux ménagé. Il comptoit ſur la mort prochaine & inévitable d'un homme de vingt-quatre ans ; & l'événement juſtifia ſa conjecture. Un Officier de cette conſéquence ſe fit tuer par emportement, comme un Lanſquenet, à l'attaque d'une Bicoque de nulle importance, qui ſe trouva malheureuſement ſur ſon chemin, & qui ne ſe rendit pas aſſez vîte à ſon gré. On ne laiſſa pas d'honorer ſa mémoire par des diſtinctions toutes particulieres, comme pour autoriſer une conduite ſi déplorable ; mais je ſuis perſuadé, qu'on en eût fait un autre jugement dans d'autres ſiécles que je connois.

Si le Duc de Parme ſe fût laiſſé tranſporter juſqu'au bout par un ſemblable mouvement à l'aſſaut de Maſtricht, quand ſon cher couſin y ayant été tué, la douleur de cette mort lui fit prendre les armes pour y monter lui-même ; s'il ſe fût obſtiné contre les remontrances de ſes Capitaines, qui le détournérent d'une réſolution ſi périlleuſe (*) ; l'Eſpagne n'auroit peut-être plus rien aux Pays-Bas depuis cent ans. Peut-être n'auroit-il pas fait les Chefs-d'œuvres de Science Militaire, qu'il fit depuis, & dont la mémoire ſera à jamais vénérable dans les Hiſtoires ; fait lever le ſiége de Paris à votre Biſaïeul, & pris une Ville à ſes yeux, ſans que ce grand Roi, tout grand Capitaine qu'il étoit lui-même, pût lui faire quitter ſes pantoufles, & ſa baguette, bien loin de l'obliger à combattre, parce qu'il ne le trouvoit pas à propos.

(*) Strada.

Et ne croyez pas que cette conduite fût l'effet de ſon tempérament. Car outre que ſa bravoure étoit ſi exceſſive dans ſon jeune âge, qu'elle tenoit du Gladiateur, & qu'il fit des choſes à Lépante, plus admirables que faciles à croire, quand il eût encore fait lever le ſiége de Rouen au même Prince l'année ſuivante, il s'épargna ſi peu dans la retraite qu'il fut obligé de faire enſuite, qu'il y reçut une bleſſure dont il ne guérit jamais bien.

Que ſi cette preuve de ſon courage ne vous ſuffit pas, voyez-le ſur le Pont d'Anvers, ſix ans après l'aſſaut dont j'ai parlé, eſſuyant tout ce que l'Enfer avoit pu inſpirer de plus épouvantable à un nouvel Archimede pour la deſtruction de ce grand ouvrage dont dépendoit ſa plus glorieuſe conquête. Voyez-l'y, terraſſé l'épée à la main ſous des ruines, & bleſſé en deux endroits par une ſolive qui faillit à l'écraſer. Voilà dans quels cas un Général doit s'expoſer : mais toujours pour la défenſive, ainſi que je l'ai établi plus haut, & comme vous fites à Mohats; ce que je vous prie de remarquer; & jamais pour attaquer, comme vous avez fait à Belgrade.

Que ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous de ce modéle, & que vous en vouliez auſſi un de la maniere la plus eſtimable dont un Général puiſſe mourir à la guerre, conſidérez Monſieur de Turenne. Dans le tems de la Bataille de Sintzheim, j'entendis dire qu'il s'y étoit mêlé parmi les ennemis, comme s'il n'eût eu que vingt-cinq ans. Il ne m'appartient pas de cenſurer la conduite d'un Capitaine de cet âge & de cette réputation; mais j'oſe pourtant avancer, que ſi la choſe eſt véritable, l'occaſion ne méritoit pas qu'il s'expoſât ſi avant, & que s'il eût été tué, ſa mort n'auroit pas été ſi glorieuſe qu'elle fut depuis. Il ſeroit mort comme mille autres. Mais être emporté d'un coup de Canon, dans un lieu où il falloit être pour obſerver un mouvement d'une Armée ennemie commandée par un Général non moins habile que lui, pour ſoutenir l'honneur de deux Campa-

gnes victorieuſes, où tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus rafiné avoit été mis en œuvre de part & d'autre ; voilà mourir en Général, & le plus glorieuſement, à mon gré, qu'un Général, deſtiné à périr par les armes, puiſſe mourir.

Quelle différence de cette mort à celles, de Gaſton de Foix, des deux derniers Rois modernes, &, du jeune Comte (*a*) dont j'ai parlé; & parmi les Anciens, de Marcellus, de Philopemen, & de tant d'autres vaillans hommes, qui ſe ſont fait tuer mal à propos ? Et c'étoit apparemment ce que vouloit dire Epaminondas, le plus grand Perſonnage de la Gréce, quand il répondit à ceux qui lui demandoient, qui étoit meilleur Capitaine de Chabrias, d'Iphicrates, ou de lui ? *Il eſt mal-aiſé d'en juger que nous ne ſoyons morts.*

Ceux qui gouvernent le monde, dit à ce ſujet le même Oracle que j'ai déja cité pluſieurs fois (*b*) *ne doivent pas mourir par leur folie, ou même ſeulement par leur faute ; eux de qui la mort doit aſſurer la gloire.*

Et certes, n'eſt-ce pas aſſez de la funeſte néceſſité où l'injuſtice & la mauvaiſe foi des hommes les met, de vuider leurs différends par la force, & de répandre le ſang les uns des autres, avec la même ardeur qu'ils devroient naturellement le conſerver, ſans qu'une fauſſe idée de gloire les méne encore plus loin que le Démon de l'intérêt ne les pouſſe, & porter l'inhumanité juſqu'à la fureur ? un Général eſt proprement commis par la République, pour ménager à ſon avantage le fond de cette férocité ſecrette, que la Nature a mis dans le cœur de tous les hommes (*c*) ; pour exciter cette férocité, l'irriter, & la conduire juſqu'où le bien public le demande ; la retenir, & la réprimer, dès qu'elle n'eſt plus néceſſaire, & la réſerver pour d'autres beſoins. Qu'on liſe toutes les Hiſtoires du monde, on verra que les

(*a*) Ci-deſſus *p.* 326.

(*b*) *Gloriam in morte debent ii qui in Republicâ verſantur non culpæ reprehenſionem & ſtultitiæ vituperationem relinquere.* Cicer. Philipp. XII.

(*c*) *Fertur Prometheus, inſani Leonis Vim ſtomacho appoſuiſſe noſtro.* Horat. Ode XVI. *Libri I.*

Capitaines,

Capitaines, qui ont le plus épargné le ſang, ſont ceux dont la mémoire eſt la plus glorieuſe : ſemblables à d'habiles économes, qui ont trouvé moyen d'avoir à vil prix ce qui auroit couté fort cher à de moins intelligens. Or, de quelle généroſité qu'un Général ſe pique, quelle apparence qu'il épargne le ſang des autres, quand, pour me ſervir de l'expreſſion d'un grand Poëte, *il jette* le ſien (*) ?

Ce n'eſt pas une nouvelle Doctrine que je vous prêche, Prince victorieux, les Peuples les plus vaillans & les plus polis de l'Antiquité en ont été Sectateurs déclarés ; & vous ne prétendez pas vous connoître mieux en Valeur, que les Grands Capitaines Grecs & Romains.

Le Thébain Pélopidas, lun des plus illuſtres de tous, allant à la guerre, comme ſa femme lui recommandoit de ſe conſerver : *C'eſt aux ſimples Soldats*, lui répondit-il, *qu'il faut donner cet avis, & non pas à un Général qui y eſt obligé par ſa charge*, comme le rapporte Plutarque dans ſes Apophthegmes. Ne ſeriez-vous pas tenté de croire, ſur cette Réponſe, que celui qui la fit, n'avoit de Valeur que ce qu'il en faut préciſément pour commander, & que les bons avis de ſa femme lui étoient peu néceſſaires ? C'étoit le plus déterminé Guerrier de la Gréce : il avoit exécuté la plus hardie de toutes les Conjurations ; & après avoir reconnu ſi hautement, forcé par la raiſon & la vérité, l'obligation qu'un Général avoit de ménager ſa perſonne, ſon naturel, qui le croiroit ! avoit ſi peu de part à ce ſentiment, qu'il ſe fit tuer ſans néceſſité, & deshonora par une mort téméraire l'une des plus glorieuſes Vies du monde.

Il n'étoit pas particulier aux Thébains, ce ſentiment qui vous paroît ſi étrange : les Athéniens, pour être plus éclairés, n'en avoient pas d'autres ſur ce ſujet. Un de leurs Capitaines, montrant un jour par vanité, en pleine Aſſemblée du Peuple, les cicatrices toutes fraîches de ſes bleſſures, Timothée ſon

(*) *Lucemque peroſi, projecêre animas.* Virg. Æneid. *Libr. VI.*

Collégue déclara, quand ce fut ſon tour de parler, *Que pour lui, bien loin de ſe vanter de rien de ſemblable, il avoit au contraire eu grand'honte, en aſſiégeant Samos, de ce qu'un trait étoit tombé tout près de lui, pour s'être trop avancé en jeune homme* (a).

Celui-là n'alloit pas à la guerre, comme quelques-uns de notre tems, pour faire ſeulement dire qu'il avoit failli d'être tué. Mais comme il y a deux exemples contraires dans ce récit, de peur que vous ne préfériez celui qui flate votre inclination à celui qui la combat, il eſt à propos de vous faire connoître un peu plus particuliérement ces deux Généraux ſi différens ſur la Gloire.

Ce prétendu Brave, qui faiſoit vanité de ſes bleſſures, réuſſit ſi mal dans tous les commandemens qu'il eut, qu'à peine ſçauroit-on qu'il s'appelloit Chorès, s'il n'avoit pas donné lieu à un Proverbe, par ſa facilité indiſcréte à promettre toutes choſes; ce qui fit appeller vulgairement ces ſortes de promeſſes, *des Promeſſes de Chorès* (b). Jugez à cette marque, du caractere du Perſonnage.

Mais Timothée, quoique fils d'un des plus grands Capitaines de la Gréce, ternit en quelque ſorte la gloire de ſon Pere, en ajoutant celle du ſçavoir & de l'Eloquence à celle qu'il acquit comme lui par les Armes; & ce circonſpect, qui tenoit à honte de s'expoſer, fit pourtant de ſi grandes choſes, que ſes envieux ne ſçachant comment en diminuer autrement le prix qu'en les attribuant à bonheur, expoſérent un jour en public un Tableau dans lequel il étoit peint en dormant en équipage de Chaſſeur, & la Fortune qui amenoit des Villes dans ſes filets. Vous voyez par-là, que ce ne ſont pas toujours les plus hazardeux, que cette Déeſſe favoriſe le plus.

Les Lacédémoniens, le plus vaillant Peuple du monde, du conſentement de tous les Hiſtoriens, allérent encore plus avant que les Athéniens, & les Thébains. Bien loin d'approuver dans

(a) Plutarque *dans ſes* Apophthegmes. (b) Suidas.

leurs Généraux l'ardeur de s'expoſer, ils la ſouffroient à peine dans leurs ſimples Soldats. Nous liſons que les Ephores en condamnérent un à l'amende, pour s'être trop hazardé dans un combat; quoiqu'il y eût fait des actions de Valeur ſi admirables, qu'on ne put en même tems ſe diſpenſer de lui donner une Couronne.

Auſſi, Caton le Cenſeur, l'un des plus grands & des plus réſolus Capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces ſortes de Braves, qui s'expoſent par oſtentation & ſans utilité, *qu'il y avoit grande différence entre eſtimer beaucoup la gloire, ou peu ſa vie.*

Et c'eſt à quoi revient ce bon mot d'Ariſtippe, qu'un Capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier (*a*). Comme il étoit ſur Mer pendant une tempête, un Impertinent, qui ſe trouva dans le même Vaiſſeau, & qui faiſoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur : *Chacun*, lui répondit Ariſtippe *eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.* Et certes, ſi c'étoit la ſeule hardieſſe de la riſquer, par quelque motif qu'on la riſque, qui fait l'homme de cœur, pourquoi les Couvreurs, les Matelots, ceux qui travaillent aux Mines, & tant d'autres profeſſions auſſi périlleuſes que celles de la guerre, ſeroient-elles moins glorieuſes? Pourquoi celle de la guerre même eſt-elle en quelque ſorte moins honorable à un ſimple Soldat, qu'à un homme de condition, ſinon parce qu'elle eſt communément pour le ſimple Soldat un métier comme un autre, qu'il fait par néceſſité pour gagner ſa vie; au lieu qu'un homme de condition, qui eſt exemt de cette néceſſité, paroît ne s'y engager, que pour acquérir de l'honneur?

La Valeur ne conſiſte pas à mépriſer toutes ſortes de dangers, comme le Vulgaire s'imagine; mais ſeulement, à mépriſer ceux où l'on s'expoſe avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort eſt toujours odieuſe, & le danger déſagreable: & c'eſt

(*a*) Caſtruccio Caſtracani, *dans* Machiavel.

pourquoi le dernier Scipion l'Africain, quel homme ! n'avoit point de honte d'avouer, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, & qu'il n'eût encore pris, ni Carthage, ni Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique en qualité d'Ambaſſadeur vers Maſſiniſſe & les Carthaginois, il avoit eu un plaiſir extrême à voir, de deſſus une hauteur où il étoit aſſis, une Bataille qu'ils ſe donnérent; non ſeulement parce qu'il n'avoit jamais vu combattre deux Armées ſi nombreuſes, mais encore parce qu'il l'avoit vu ſans danger (*).

Connoiſſez-vous beaucoup de nos Braves à la moderne, qui avouaſſent ſi naïvement d'avoir eu du plaiſir à ne point courir de danger ? Cependant, ce même homme, qui faiſoit cet aveu ſi naïf, ſans aucune néceſſité, venoit tout récemment de tuer en Eſpagne, en combat ſingulier, un Barbare de taille démeſurée, à qui nul autre de l'Armée Romaine n'avoit oſé faire tête. Il falloit bien que cet homme admirable, l'objet des louanges les plus outrées, & les moins ſuſpectes de flaterie qu'on ait jamais données, fût perſuadé qu'il n'y a de gloire à mépriſer le danger, que quand on eſt obligé de s'y expoſer. Si ces étourdis d'Ambaſſadeurs, qui furent envoyés par le Sénat, quelques ſiécles auparavant, pour accommoder les Gaulois avec les Toſcans, avoient été inſtruits de cette vérité, ils auroient été comme Scipion, témoins, ſans combattre, du combat qu'ils ne purent empêcher : ils n'auroient pas oublié leur caractere, pour prendre parti, comme ils firent, en faveur des Toſcans; & Rome n'auroit pas été priſe.

Ce n'eſt pas tant, dit l'Oracle de Gaſcogne, parlant de ces ſortes de gens, *ce n'eſt pas tant qu'ils veuillent aller, comme c'eſt qu'ils ne peuvent ſe tenir.* Car, comme un bel Eſprit de l'Antiquité l'a remarqué excellemment, *pluſieurs s'expoſent à des périls extrêmes, par la ſeule crainte de ne pouvoir les éviter; mais le vrai brave eſt celui qui, toujours prêt d'affronter le danger quand il le faudra,*

(*) Appian.

attend ſans inquiétude, ni impatience, qu'il ſe préſente pour le braver.

Multos in ſumma pericula miſit
Venturi timor ipſe mali : fortiſſimus ille,
Qui promptus, metuenda pati, ſi cominus inſtent ;
Et differre poteſt (a).

Si je ne craignois de vous ennuyer, je joindrois tant d'autres autorités à celles que je vous ai déja rapportées, que vous ſeriez ſurpris de la conformité de ſentiment qui ſe trouve entre tout ce qu'il y a jamais eu de Juges compétens ſur cette matiere. Mais comme je n'ai pas entrepris de la traiter pour faire montre d'érudition, je me retranche à un ſeul, pour lequel je vous demande encore audience : vous jugerez s'il la mérite.

C'eſt l'autre Scipion l'Africain, que l'on ſurnomme d'ordinaire l'Ancien, pour le diſtinguer de ſon petit-fils, qui eſt celui dont je viens de vous parler. Il avoit deux ans moins que vous : il commandoit en Chef, pour la premiere fois, comme vous : comme vous, il aſſiégeoit une Ville de conſéquence extrême ; c'étoit Carthage la nouvelle en Eſpagne : impatient comme vous d'achever cette importante conquête, il réſolut de donner un aſſaut. Voilà ce qu'il avoit de commun avec vous : voici ce qu'il y avoit de différent.

Quoiqu'il fût d'une naiſſance illuſtre, il n'étoit pourtant qu'un ſimple Particulier, & non pas un grand Prince Souverain comme vous : il ne pouvoit parvenir aux honneurs de ſa Patrie, qu'en ſe ſignalant par des actions extraordinaires. C'étoit la premiere Campagne qu'il faiſoit dans ce Pays, & il n'y étoit encore connu que de réputation : ſon pere & ſon oncle, les deux plus grands & plus glorieux Capitaines de Rome, y avoient été défaits & tués l'année précédente, le plus malheureuſement du monde, & par les mêmes ennemis. Quel plus juſte ſujet de

(a) Lucan. *Libr. VII.*

s'emporter ? il y avoit à raſſurer un parti conſterné par ce funeſte ſuccès. Que de raiſons pour s'abandonner à ſon courage, que vous n'aviez pas à Belgrade, outre celles qu'il avoit comme vous !

Et, en vérité, ne croiriez-vous pas, ſur tout ce que je viens de vous repréſenter, qu'il s'expoſa tout autrement que vous n'avez fait ? Voici comment il s'y conduiſit. C'eſt ſon Hiſtorien qui le rapporte, le plus excellent de tous, à tout prendre ; du reſte, ſi amoureux de ſa gloire, que le plus grand reproche, que les Critiques lui faſſent, eſt d'en avoir fait ſon Héros. Il n'y a pas apparence qu'un habile Ecrivain, prévenu de cette ſorte, ait inventé des circonſtances toutes particulieres pour ravaler cette gloire dans une rencontre ſi ſinguliere ; ni qu'il les eût exprimées ſans néceſſité, quelque véritables qu'elles fuſſent, s'il eût cru qu'elles puſſent la diminuer.

Comme il jugea, dit Tite-Live, par l'épouvante des Aſſiégés, qu'il pouvoit emporter la Place d'emblée, s'il donnoit un aſſaut général ; il fit avancer toutes ſes Troupes, & diſtribuer des Echelles à tout le monde. *Pour lui, couvert des boucliers de trois jeunes Soldats des plus robuſtes de ſon Armée, parce que les ennemis qui s'étoient raſſurés, faiſoient pleuvoir une grêle de traits de toute ſorte, il s'approche des murailles, il exhorte, il donne les ordres néceſſaires ; & ce qui importoit davantage pour animer les Combattans, il eſt témoin de leur lâcheté ou de leur Valeur* (a).

Que vous ſemble, Prince illuſtre, de ce mantelet de Boucliers, à la faveur duquel ce jeune Général étoit préſent à un Aſſaut, avec preſque auſſi peu de danger, que s'il fût reſté au fond de ſa Tente ? Faites-vous juſtice ſur cet exemple, Prince magnanime, & voyez ſi vous n'avez rien à vous reprocher.

Quand on a d'auſſi grandes choſes, qu'il en avoit à faire,

(a) *Ipſe trium præ ſe juvenum validorum ſcutis oppoſitis ad urbem ſuccedit, &c.* Titus Livius. *Libr. XXVI.*

on eſt bien excuſable de prendre toutes les précautions néceſſaires pour vivre, puiſqu'on ne peut les faire qu'en vivant; & c'eſt ce qui fait voir le ridicule d'un prétendu bon mot de Pompée, qui a été également mal examiné par deux beaux Eſprits de ce ſiécle (*a*), dont l'un le blâme, & l'autre le défend.

Ce fameux Capitaine, voulant s'embarquer pour revenir de Sicile à Rome avec une proviſion de Bled qu'il avoit ordre d'y faire venir, comme les Matelots effrayés d'un orage qui s'éleva, réſiſtoient à partir : *Il eſt néceſſaire que j'aille*, dit-il tout haut en les y contraignant; *mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive* (b).

Outre qu'il faut vivre pour aller, quelque grande que fût alors la diſette de grains à Rome, ſa vie étoit d'une néceſſité encore plus grande à la République : & tout ce qu'on peut penſer de plus favorable pour lui dans cette rencontre eſt que le danger ne lui paroiſſoit pas ſi grand qu'aux Matelots, & qu'il trouva à propos de ſe faire honneur de leur timidité.

Scipion étoit un brave d'une autre eſpéce, qui eſtimoit ſa vie ce qu'elle valoit; & jamais ſoin ne fut plus légitime, que celui qu'il en prenoit. Il ſe conſervoit, pour forcer Annibal d'abandonner honteuſement le fruit de ſeize ans de Victoires, pour tailler en piéces à ſes yeux dans ſon propre Pays ſon Armée invincible, & ſoumettre Carthage à cette même Rome qu'elle avoit réduite aux dernieres extrémités. Il ſe conſervoit, pour étendre juſqu'au fond de l'Aſie, ſous le nom de ſon frere, les bornes de l'Empire Romain, que la meilleure partie de l'Europe ne reconnoiſſoit pas encore. Il ſe conſervoit, enfin, pour donner les exemples immortels de magnanimité, de modération, de déſintéreſſement, de fermeté, d'amour fraternel, & de tant d'autres vertus, non moins eſtimables que ſes exgloits guerriers, & qui devoient faire l'admiration de tous les Siécles. A votre avis, Prince illuſtre, avoit-il raiſon de ſe

(*a*) Balzac & la Mothe le Vayer. (*b*) Plutarque, *dans la* Vie de Pompée.

conſerver ? Une ſeule flêche moins diſcréte que celle qui n'a fait que vous marquer, auroit pu empêcher toutes ces merveilles; & peut-être en ſommes-nous redevables à ces trois Boucliers.

Ne ſeriez-vous point curieux de ſçavoir ſi ce Guerrier, qui prenoit ſi grand ſoin de ſa vie dans un Siége où il commandoit, ne s'expoſoit point davantage avant qu'il fut Général ? Car enfin, direz-vous peut-être en vous-même, un homme qui conſerve un ſi grand ſang froid à vingt-quatre ans, en donnant un aſſaut, n'a pas la mine d'avoir jamais été un Soldat déterminé. Voici de quoi vous contenter. Au premier combat donné contre Annibal en Italie ſix ans auparavant, ſon pere, qui commandoit l'Armée en qualité de Conſul, ayant été bleſſé pour s'être engagé trop avant parmi les ennemis, il accourut à ſon ſecours à la tête d'une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit; & voyant que ſes gens, effrayés d'un ſi triſte accident, héſitoient à donner, il pouſſa dans le gros dont ſon pere étoit envelopé, perça juſqu'à lui à coups d'épée, écarta tout ce qui le preſſoit; & le dégagea de cette ſorte dans le tems qu'il alloit être pris ou tué (*a*).

Il y avoit un honneur particulier, attaché par les Loix aux actions de cette nature. C'étoit une Couronne qu'on appelloit Civique, en mémoire de ce qu'il avoit ſauvé la vie à un Citoyen. Mais Scipion, plus avide de gloire que d'honneurs, la refuſa quoique le Citoyen qu'il avoit ſauvé fût ſon Général, parce que c'étoit ſon pere (*b*); ne voulant pas, ſans doute, être récompenſé, pour avoir ſatisfait à un devoir ſi indiſpenſable.

Avoir conſervé toute la préſence & la fermeté d'eſprit néceſſaires, pour agir dans une rencontre ſi inopinée & ſi malheureuſe, dans ſa premiere Campagne, & à l'âge de dix-ſept

(*a*) Polyb. *Libr. X.* Tit. Livius, *Libr. XXI.* Valer. Maxim. *Libr. V. Cap. IV.*
(*b*) Pline, *Libr. XVIII. Cap. IV.*

ans;

ans ; ſi ce n'eſt pas de la vraie Valeur, j'avoue que je ne m'y connois pas. Mais voici quelque choſe de plus hardi encore à mon ſens, où pourtant il n'y eut point de ſang répandu : tant il eſt vrai que la Valeur ne conſiſte pas toujours à fraper.

Après la Bataille de Cannes, où il avoit ſervi de Tribun, tous ceux qui en échapérent comme lui, s'étant retirés à une Ville voiſine, dans le tems qu'il conſultoit avec les autres Officiers ce qu'ils avoient à faire ; on les vint avertir qu'une Troupe de jeunes Gens de la premiere qualité, déſeſpérant de la République, complotoient enſemble de s'embarquer au Port le plus prochain pour s'enfuir d'Italie. Toute la Compagnie demeurant immobile d'étonnement & de douleur à cet avis, on propoſa de délibérer là-deſſus. Mais Scipion, prenant la parole, dit *qu'il falloit agir dans les malheurs de cette conſéquence, & non délibérer ; que tous ceux donc, à qui le Salut de Rome étoit cher, euſſent à le ſuivre bien armés ; qu'elle n'avoit point de plus grands ennemis, que ceux qui formoient de ſemblables Projets.*

Il part à ces mots peu accompagné. Il entre au Logis d'un Metellus, chez qui ſe tenoit cette honteuſe Aſſemblée : il met l'épée à la main en l'abordant ; & jurant par le ſerment le plus ſolemnel, & le plus ſacré, de ne jamais abandonner la République, ni ſouffrir qu'aucun l'abandonnât, *Il faut*, continua-t-il, s'adreſſant à Metellus, *que toi & tous ceux qui ſont ici, jurent de même tout à l'heure : quiconque refuſera, mourra de cette épée* (*). Voilà le Poltron, qui ſe cacha quatre ans après à un Aſſaut derriere trois Boucliers.

Je ſçais, comme vous, ce qu'auroient pu penſer de vous quelques jeunes fous de qualité, dont les Armées ſont embarraſſées, & qui ſe connoiſſent auſſi mal en Gloire qu'en Valeur, ſi vous aviez pris à Belgrade autant de précaution pour votre vie, que Scipion en prit pour la ſienne à Carthage. Mais ſera-

(*) *Qui non juraverit, in ſe hunc gladium ſtrictum eſſe ſciat.* Titus Livius, *Libr. XXII.*

ce leur ſentiment, ou celui de tous les gens ſenſés de votre tems & de la poſtérité, qui décidera de votre honneur ? Etes-vous deſtiné à de moindres choſes que lui ? Et ne ſentez-vous pas au-dedans de vous la même voix ſecrette, qui le raſſuroit contre les Jugemens injuſtes ? Votre cœur ne vous rend-il pas le même témoignage que le ſien lui rendoit de ſa propre intrépidité, après tant d'épreuves que vous en avez faites ? Et la certitude que vous en avez comme lui, pourquoi n'eſt-elle pas ſuffiſante pour vous faire mépriſer comme lui les erreurs populaires, & l'opinion de la Canaille ? Car ne croyez pas que ſa conduite fût généralement approuvée en ce point, quelque digne qu'elle fût d'approbation ; il y eut de tout tems des Juges téméraires, qui ont prononcé ſans connoiſſance, au préjudice des plus pures vertus. Mais avec quelle hauteur penſez-vous qu'il les traite ? Il les mépriſoit trop pour leur répondre ſérieuſement : *Ma Mere*, dit-il une fois ſur ce ſujet, comme s'il n'eût jamais eu l'épée à la main, *m'a fait pour commander, & non pas pour me battre.*

Et c'eſt une choſe digne de réflexion, que tous les grands hommes, qui ont refuſé de ſe battre quand il ne le falloit pas, ne s'en ſoient jamais défendus qu'avec moquerie. Pendant que les Armées des Cimbres & de Rome furent en préſence, un Barbare, remarquable par ſa mine & par ſon équipage, ayant envoyé défier Marius en combat ſingulier, ce Général, qui de ſimple Soldat, ſans bien & ſans naiſſance, s'étoit élevé ſi haut par ſa ſeule Valeur, lui manda pour toute réponſe, *que s'il s'ennuyoit de vivre, il n'avoit qu'à ſe pendre.*

Longtems devant, Pyrrhus Roi d'Epire, réduit à la derniere extrémité par le grand Antigonus, lui ayant fait la même Propoſition, Antigonus ſe contenta de lui faire dire, *qu'il y avoit mille autres manieres de ſortir de la vie.* Et cette réponſe parut depuis ſi bonne à Auguſte, qu'il voulut bien la faire auſſi à Antoine, qui lui propoſoit la même choſe.

Ce Pyrrhus, puiſqu'il m'eſt venu dans la mémoire, étoit un Prince de la meilleure Maiſon du monde, de beaucoup de vertu, & l'un des plus vaillans hommes qui fût jamais. Il monta une fois le premier, comme vous, à l'aſſaut d'une Ville de Sicile. Les aſſiégés furent ſi épouvantés de ſon courage, qu'ils ne purent lui réſiſter; & il fut aſſez heureux, auſſi bien, que vous, pour ſurvivre à une action ſi hazardeuſe.

Après avoir parlé de tant de gens d'opinion contraire à la vôtre, il n'eſt pas juſte de vous cacher que la vôtre a eu d'autres Partiſans illuſtres que vous. La deſtinée de celui-ci ne doit pas faire envie de lui reſſembler. Ayant ſurpris Argos par intelligence, comme tout fuyoit devant lui par les rues, une vieille femme, qui vit du haut de ſa maiſon qu'il alloit tuer ſon fils, guidée par un inſtinct plus puiſſant que ſon âge, jetta ſur lui une tuile qu'elle arracha du toit, ſi à propos, qu'elle lui caſſa la tête. Le coup lui fit perdre la vue à l'inſtant. Ne voyant plus à ſe conduire, ſon Cheval l'entraîna à l'aventure près d'un tombeau où il le précipita. Le ſang, qui étoit ſorti de ſa bleſſure, l'avoit défiguré à un tel point, qu'on fut longtems ſans prendre garde à lui. Mais à la fin, un Soldat d'Antigonus l'ayant reconnu, trouva qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort; & voulant l'achever en lui coupant la tête, au lieu de la ſéparer du reſte du Corps par le cou, il la partagea après pluſieurs coups entre la bouche & le bas du menton. Tels ſont tôt ou tard les fruits de la Valeur, quand elle eſt incapable de retenue.

Que ſi Alexandre fut plus heureux, quoique moins ſage, quand il ſe jetta ſeul du haut en bas des murailles dans la Ville des Oxydraques; s'il en fut quitte, pour languir pluſieurs jours entre la vie & la mort, pour les injuſtes reproches de ſes Capitaines, & l'indignation de ſon Armée; c'eſt un miracle plutôt qu'un exemple: ce n'eſt pas aſſez pour juſtifier une action ſi furieuſe; & ſes autres emportemens ſont ſi dignes d'horreur, qu'on a droit de donner un mauvais ſens à ceux mêmes de ſon

courage qui pourroient en recevoir un favorable.

Tous doivent faire juger que ſa fin n'auroit pas été moins funeſte, que celle de Pyrrhus, ſi la fureur de la débauche ne l'eût précipitée. Mais, quelque idée que le Vulgaire ſe forme de ce Conquérant, je vous crois trop bien né, pour vous propoſer pour modéle un Brave, que l'Hiſtoire accuſe d'avoir trempé dans le meurtre de ſon Pere; & dont les Victoires continuelles furent ſouillées par des excès continuels de colere, de crapule, de fauſſe gloire, ou de ſuperſtition.

Voilà, Prince magnanime, ce que j'avois à vous repréſenter. Si mon but étoit de vous plaire, & non pas de vous conſerver, je l'aurois fait d'une autre maniere. J'aurois adouci bien des endroits de ce Diſcours, qui peuvent vous faire ſentir déſagréablement ce qu'il y a à reprendre dans votre conduite. J'ai appris d'une Reine de Perſe, *qu'il faut entretenir les Rois avec des paroles de ſoie;* & je l'ai aſſez vu pratiquer, pour ſçavoir comment m'y prendre, ſi je voulois. Je ne doute pas même que beaucoup de gens ne trouvent d'abord, que j'aurois mieux fait d'en uſer de la ſorte; mais peut-être changeront-ils de ſentiment, quand ils y ſongeront mieux.

Il ne ſiéroit pas de parler timidement de la Valeur. Comme je ne ſuis, ni votre Sujet, ni dans aucune autre dépendance de vous: que vous ne connoiſſez, ni mon nom, ni mon viſage, (& il ne tiendra pas à moi que vous ne les connoiſſiez jamais:) j'ai cru pouvoir, ſans manquer au reſpect qui vous eſt dû, me diſpenſer de tous les ménagemens qui auroient pu affoiblir les vérités importantes que je voulois vous perſuader. Si j'avois ſçu les exprimer plus fortement, je l'aurois fait. Il m'auroit été facile de faire aller cet Ecrit juſqu'à vous, ſi j'avois voulu, au lieu de le publier à votre inſçu, comme je fais. Mais j'ai conſidéré, que le motif qui vous fait expoſer ſi facilement, n'étant autre choſe, que l'erreur où vous êtes, qu'on vous en eſtime davantage; rien ne pouvoit vous faire ſentir plus vivement,

combien vous vous trompez, que l'Approbation que le Public donnera à cet Ouvrage. J'ai voulu qu'il vous fît une confuſion ſalutaire, qu'il vous mît dans une heureuſe néceſſité de faire déſormais violence à votre courage, en déférant à mes avis.

Vous auriez pu les diſſimuler, ſi je vous les avois donnés en ſecret. Des défauts, qui viennent comme le vôtre, de la force du caractere, ne ſe corrigent pas par la douceur. Des maux vigoureux veulent des remédes violens. Je ne ſçaurois vous ſouffrir dans ce foſſé ruiſſelant de ſang, où vous avez ſauté l'épée à la main, comme un Aventurier qui n'a rien à perdre : mon imagination ſe révolte à tout moment contre cette indigne idée, & je ne puis l'y apprivoiſer. Je ne puis me conſoler, que vous ayez riſqué de diminuer l'honneur de votre Conquête, par votre impatience de l'avancer. Car enfin, à dire les choſes comme elles ſont, ſeriez-vous auſſi glorieux, ſi vous aviez été moins heureux ? Une mort comme la vôtre, au commencement de l'Aſſaut, n'en auroit-elle pas changé la fin ; & a-t-il tenu à vous, que toute la Chrétienté n'ait ſujet de le déteſter ? Cette ardeur impétueuſe de ſe ſignaler, qui ſied ſi bien à un ſimple Gentilhomme, & peut-être encore à un Prince ſans établiſſement, dans une occaſion de cette nature ne convient pas à un Général de votre conſéquence : les mêmes bleſſures, qui font un honneur immortel au Chevalier de Monaſterol, & même au Prince Eugéne, ſi elles n'euſſent pas terni votre réputation, du moins n'en auroient-elles pas relevé l'éclat ; & vous aimez trop la vraie gloire, pour n'être pas honteux de devoir une partie de la vôtre au bonheur de n'en avoir reçu que de légeres.

Il ne tient pas à moi que je ne donne à ce Diſcours tout le travail néceſſaire pour le mettre dans un état digne de vous. Au peu de tems que j'ai été à le faire, il eſt impoſſible qu'il n'y ait bien des choſes à reprendre, ſinon pour le ſens, du moins pour les paroles. Mais je ne ſçaurois le publier aſſez tôt, ſi je veux qu'il puiſſe faire l'effet que j'en attens, avant que la Campagne com-

mence. Quand les Critiques y trouveront quelques phraſes mal tournées, ou quelque expreſſion languiſſante, ce ne ſera pas un grand malheur; mais c'en ſeroit un inſigne, ſi, faute de le faire paroître, vous eſſuyiez encore ſans néceſſité un ſeul coup de mouſquet. Trop heureux de ſacrifier à la conſervation d'une vie ſi précieuſe la part que je puis prétendre à la miſérable gloire de bien écrire.

On trouvera, ſans doute, que je me flate beaucoup, de me croire capable de vous corriger. Je vous l'avoue; & quelque jugement qu'on en puiſſe faire, je n'ai point de honte de m'en flater, puiſqu'il n'y a que cette eſpérance qui rende ma témérité excuſable.

N'oubliez donc jamais, Prince incomparable. qu'elle doit faire l'honneur de votre Maiſon, de votre Nation, & de votre Siécle, cette vie que vous prodiguez; que le Ciel a raſſemblé dans vous des avantages, dont nul autre que vous ne peut ſe vanter; & que votre conduite ne ſçauroit être trop pure, & trop exemte de tout déréglement, pour être convenable à la Guerre que vous faites, la plus juſte qui fût jamais. Qu'un honnête remors de vos emportemens paſſés ne trouble point la tranquillité naturelle de votre grande Ame! Cyrus, & Céſar, s'emportérent comme vous à votre âge; & l'on ne devient point ce qu'ils furent depuis, ſans avoir été ce que vous êtes.

Vivez donc, Prince illuſtre: pour vaincre, & pour regner. Belgrade ne doit pas être votre derniere Conquête. Les Prophéties tant rechantées, que la flaterie des Poëtes applique depuis ſi longtems mal à propos, ſont vraiment à la veille de s'accomplir. Cette Puiſſance formidable, élevée ſur les ruines de tant d'autres, l'unique effroi de la Chretienté depuis quatre Siécles; ce Coloſſe orgueilleux, formé du débris de tant de Couronnes, enflé des dépouilles de toutes les Nations, cimenté du ſang & des larmes de nos freres; ce Gouvernement tyrannique, dont l'éclat & la durée démentoient toutes les régles de la bonne

Politique, a qui il ſembloit que le Seigneur eût abandonné les Grandeurs de la Terre pour éprouver la Foi de ſes Elus ; cet Empire barbare eſt enfin parvenu à ſon dernier terme. Le Ciel a amené le point de ſa ruine : il chancelle, il eſt prêt à tomber, & votre main vaillante eſt deſtinée à lui donner les derniers coups. N'en doutez point, Prince magnanime, la Providence réparera le ſcandale qu'elle a ſouffert. La Gloire ne ſera plus le partage des indignes : ils ſurvivront à leur renommée, & la Vertu ſera vengée de la proſpérité des méchans.

A S. R. le dernier Octobre 1688.

VIII. *Des Gens de Cour.*

LEs Gens de Cour ſont comme une Nation étrangere dans le milieu de l'Etat, compoſée de perſonnes ramaſſées de divers endroits.

Ils ne ſont pas tous gens d'eſprit ; mais ils ont preſque tous une Politeſſe admirable, qui leur en tient lieu. Ils ne ſont pas tous braves gens ; mais ils ont ſur cela des démonſtrations & des manieres, qui les font croire tels. Leurs eſprits ſouples & complaiſans ſe tournent à toute ſorte de caracteres ; de maniere qu'il eſt impoſſible de démêler leurs véritables ſentimens.

Le mépris, qu'ils ont pour tout ce qui n'eſt pas de la Cour, ne ſçauroit ſe comprendre, & va juſqu'à l'extravagance. Rien n'eſt bien dit, ni bien fait, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit parmi eux : tout ce qui vient d'ailleurs eſt ignorance, ou impoliteſſe. Il eſt pourtant vrai, qu'avec un très-bon goût ils ſont la plûpart très-peu ſçavans, & ils ne s'érigent en parfaits connoiſſeurs ſur toutes choſes, que par les termes propres qu'ils n'ignorent jamais, & par le reſpect qui fait taire tout le monde en leur préſence.

Les nouveaux venus s'accoûtument mal-aiſément à certaines cérémonies qui s'y trouvent établies. Il faut, par exemple, embraſſer étroitement ceux qu'on hait & qu'on mépriſe davantage. C'eſt une perfidie permiſe, parce qu'elle eſt réciproque.

L'agitation eſt le caractere particulier de tout ce qui ſe paſſe dans cette Région : les hommes, & les chevaux, n'y marchent qu'en courant. On ne mange, on ne dort, qu'à la hâte, & comme ſi l'on craignoit d'être ſurpris : & tout ce que peut faire ſouvent un honnête homme pour être écouté du Miniſtre preſſé, c'eſt de lui parler dans le trajet d'une Cour, ou d'une Galerie. Ne diroit-on pas que les heures ſont ici fort précieuſes? Il eſt pourtant vrai que c'eſt le Pays de tout le monde où l'on eſt le plus déſoccupé : on paſſe de longues heures dans une Antichambre, on eſt réduit à éplucher toutes les beautés du Parc, & il eſt des vuides dans le jour qu'on ne ſçauroit remplir. Il eſt même bon qu'un honnête homme en ait fait l'expérience quelquefois en ſa vie, pour être bien perſuadé, que dans le lieu où l'on croit qu'eſt enfermé le ſouverain plaiſir, & où l'on s'imagine de trouver la ſource des agrémens, on a des ennuis plus grands & plus longs que dans nulle autre Contrée de la Terre.

Quelques Courtiſans ont une ambition déterminée pour quelque choſe qu'ils tâchent d'obtenir ; mais la plus grande partie ne viſe à rien de fixe : de ſorte que quoique le deſir de leur fortune en général les occupe entiérement, ſi le Prince s'aviſoit de leur demander ce qu'ils ſouhaitent, ils ſeroient ſouvent fort embarraſſés. Ils n'ont rien en vue, & c'eſt un des plus grands aveuglemens des Gens de Cour.

Il s'en trouve quelques-uns, qui deſirent avec tranſport certains emplois qu'ils n'obtiendront jamais ; ce qu'ils pourroient connoître avec un peu de réflexion : & ils négligent pour cela toutes les autres graces, que le Prince ſeroit en état de leur faire ; & ces graces, quoique moins de leur goût, par rapport à leur

leur entêtement, ſeroient pourtant très-convenables à leur état & à leurs forces.

Les vieilles gens ſont ici ridicules, plus qu'en aucun autre endroit du Monde. Ils ſont regardés avec mépris, on ne veut plus de leurs pointes, de leurs contes, ni de leurs proverbes; on les évite, on les fuit, & l'on tâche à faire juſtement le contraire de ce qu'ils font. Mais ce qui les rend ridicules avec raiſon, c'eſt que, malgré la haine qu'ils ont pour tous les jeunes gens, contre leſquels ils déclament ſans ceſſe, ils ne laiſſent pas de s'accommoder à leurs airs, de ſuivre réguliérement leurs modes les plus folles, de ſe mettre de leurs parties: trop heureux, s'ils peuvent parvenir à ſe faire ſouffrir parmi eux.

Je n'entens point, par vieux Courtiſans, certaines perſonnes extraordinaires, dont le vrai mérite eſt de tous les tems. La jeune Cour regarderoit ſans doute avec reſpect la Rochefoucault, Montauzier, Noailles, & quelques autres, qui ſans être exemts de défauts, ſont infiniment illuſtres par leurs vertus.

Les Mécontens font une Secte à part dans ce lieu; ils ont des Femmes, des Prêtres, des Grands; rien ne leur manque, pour faire un état particulier. Ils ont leurs dogmes, leurs coutumes, leurs cérémonies, & leurs Aſſemblées; ils n'ont que certains jours pour leur culte. Ils ne reconnoiſſent point les Miniſtres, ils cenſurent & condamnent toutes les entrepriſes, enſeignent qu'il falloit faire autrement, diminuent les victoires, augmentent les pertes, enragent des bons ſuccès, ſe réjouiſſent des malheurs. La Secte groſſit tous les jours: chacun va les écouter en riant, & leur fortune reſte toujours dans un triſte état.

On diſtingue les femmes de la Cour par les couleurs dont elles prennent ſoin de ſe peindre, par l'excès où elles portent toutes les modes, & par le mépris éternel qu'elles affectent pour toutes les femmes de la Ville. Elles ne ſont pas toutes belles, mais elles effacent toutes les autres, par je ne ſçais quel air, & par un entêtement dont le Public eſt prévenu en leur faveur.

On appelle Bourgeois à la Cour tous les gens de robe, quelque élevés qu'ils puiſſent être. Le droit de rendre la Juſtice au Peuple déroge-t-il à la Nobleſſe; & la Cour n'a-t-elle pas un grand aveuglement, de ne vouloir pas ſe corriger là-deſſus?

On ſe piquoit autrefois à la Cour d'un amour délicat, on y voyoit regner une fine galanterie; mais on y fait de l'amour aujourd'hui un uſage plus groſſier, & moins innocent.

La délicateſſe en amour n'eſt permiſe que dans le diſcours, & l'on ne ſeroit guéres moins ridicule d'en avoir, que ſi l'on s'aviſoit d'être jaloux de ſa femme. C'eſt ici le dernier excès de ſotiſe, ſi rare en effet, qu'on trouve à la Cour une infinité de gens ſemblables à ce Sulpicius Galba, dont il eſt parlé dans Horace. Cet homme dormoit réguliérement toutes les après-dinées, tandis que Mécénas careſſoit ſa femme. Un Valet voulut profiter de ſon ſommeil, pour boire au Buffet une bouteille d'excellent vin. Son Maître s'éveilla pour lui. *Puer*, lui dit-il, *non omnibus dormio*. Il ne dormoit que pour ſa femme. Si nous recherchions bien, nous trouverions peut-être des Hiſtoires peu différentes de celles-là.

Si tous les hommes, qui compoſent la Cour, uſent de feinte & de diſſimulation avec les Etrangers, ils n'agiſſent pas de meilleure foi les uns avec les autres, & par cette conduite, s'ils ont quelques vertus, ils les rendent ſuſpectes.

Les gens de Province doivent ſe déſabuſer une fois pour toutes d'avoir des gens de Cour pour Patrons. Cette Protection leur coûte infiniment, & leur eſt tout-à-fait inutile. Ils ne peuvent rien le plus ſouvent, & ne veulent jamais rien faire pour autrui. Ils n'agiſſent jamais, quelque démonſtration qu'ils faſſent, que par rapport à leurs intérêts.

On remarque parmi la jeune Cour un honnête homme, brave de ſa perſonne, qui fait des merveilles à la guerre, pour laquelle il a de très-grandes diſpoſitions. Il eſt obligeant, officieux, plein de droiture. Ces qualités paroiſſent eſtimables à

tout le monde : lui ſeul ne les compte pour rien ; il veut être homme à bonne fortune, & ne ſe pique que de galanterie. La Nature ne l'a pas fait pour les Dames : il ne voit pas qu'il ſe rend ridicule auprès d'elles, & qu'il ſe donne un travers dans le monde, qui fait oublier toutes ſes vertus.

J'en connois un autre, qui eſt homme d'eſprit ſans conteſtation. Il eſt fort propre à la galanterie, pour laquelle on dit même qu'il a des talens admirables : il danſe & chante mieux que Gentilhomme de France, il a une figure agréable, & il eſt d'une propreté fort recherchée. Il ſeroit conſidéré de tout le monde, s'il ſe contentoit d'écrire ou de parler en Proſe : mais il fait des Vers, & de mauvais Vers : & qui pis eſt, il oblige les gens à les entendre. Je fus contraint l'autre jour d'eſſuyer la lecture de quatre cens de ſa façon, qui joints aux grimaces & aux parenthèſes de l'Auteur, me firent paſſer la plus cruelle heure du monde. C'eſt un terrible caractere, de ne parler jamais que de Sonnets ou de Madrigaux, & de montrer des Vers ſi durs & ſi contraints, que tout ce que peut faire le meilleur ami qu'on ait, c'eſt de ne pas dire qu'ils ſont mauvais.

Termare eſt un grand homme de bonne mine. Il a l'air fier, le regard un peu farouche, & la figure tout-à-fait impoſante. Il a ſervi fort longtems à la tête d'un Corps où l'on ſe pique de bravoure : aujourd'hui, il ne va à la guerre, que quand on ne peut faire autrement. Il parle ſouvent de ſes combats, il eſt fort ſur la narrative de certaines actions qu'il n'a pourtant vues que de loin. Je le connois depuis longtems pour le plus grand Poltron du Royaume ; bien des gens le connoiſſent comme moi : cependant, le Public eſt bien-aiſe de le croire ſur ſa parole ; & ſes démonſtrations outrées & ridicules, qui, parmi des gens bien ſenſés, feroient un effet tout contraire à celui qu'il ſouhaite, ne laiſſent pas de le faire venir à bout de toutes ſes entrepriſes. Il apprend qu'il n'eſt pas inutile d'être fanfaron en certain endroit du Monde, dont les habitans paſſent pour extrêmement fins & bons Connoiſſeurs.

Narciſſe eſt un petit homme brun : il a la taille un peu défectueuſe, & la figure d'ailleurs aſſez agréable. Il a aſſez d'eſprit, beaucoup d'ignorance, & plus encore d'impertinence & de préſomption. Il parle de ſoi avec confiance, & des autres avec mépris. Il décide fort hardiment ſur ce qu'il entend le moins, & ne craint point de ſe donner des aventures dont tout le monde connoît la fauſſeté. Il eſt indiſcret ſur l'article des Dames, qu'il traite avec inſolence & avec dureté. Il leur rend pourtant quelques ſoins avec une négligence étudiée & offenſante, dont il faut qu'elles s'accommodent. Il joue & jure d'aſſez bonne grace : il boit volontiers, & ſes débauches fréquentes ſont d'eau-de-vie, qui lui ôte ſouvent l'uſage de la Raiſon. Il ſe met extraordinairement, & invente chaque jour quelque maniere bizarre de ſe mettre. Il parle par exclamation, par éclats de rire, & n'uſe que de mots nouveaux. *Gracieux*, *joli*, *il eſt vrai*, & autres ſemblables, combinés diverſement, ſont le ſujet de tous ſes diſcours : il n'en faut pas davantage pour rendre folles la plûpart de nos Dames. J'en connois au moins quatre, qui ſe donnoient autrefois pour les plus fieres, qui le courent partout, ſans que le plus ſouvent il daigne ſe laiſſer trouver. Elles ſont d'une jalouſie inconcevable les unes contre les autres, & je ne déſeſpere pas de voir décoëffer Corinne avec Beliſe. Sa froideur pourtant eſt égale pour toutes, & il n'a pas encore aſſez penſé à pas une, pour ſe déterminer à une par préférence. Elles l'ont ſi fort mis à la mode, qu'à l'heure qu'il eſt, on le prend pour le modéle de tous ceux qu'on appelle Gens-à-bonne fortune. On l'imite religieuſement, & ſur-tout dans ſes défauts, & la choſe eſt à mon ſens pouſſée ſi loin, que je connois peu de femmes, qui, dans la fureur de la mode, ſoient en état de lui réſiſter, s'il veut prendre la peine de les attaquer. Il eſt heureux d'avoir paru dans le monde ſur la fin du dix-ſeptiéme Siécle. En tout autre tems, il ſeroit reſté dans l'obſcurité, on n'auroit jamais parlé de lui, & il faut une dépravation de goût

auſſi grande que celle qui régne aujourd'hui, pour élever ſi haut un mérite ſi médiocre, & des manieres ſi ridicules. Narciſſe doit pourtant bien ſe garder de les changer: il ne ſe ſoutient que par-là; & il rentreroit bientôt dans ſon état naturel, s'il prenoit des airs plus modeſtes & plus raiſonnables.

Licidas eſt honnête homme. Il a de l'eſprit & de la raiſon: il eſt ſçavant, propre aux grandes choſes, agréable pour la Société & d'un très-bon commerce pour ſes amis. Il connoit le monde parfaitement, & perſonne, que je ſçache, n'a plus que lui d'uſage & de connoiſſance des femmes, ſur l'article deſquelles on l'a entendu quelquefois parler admirablement. Tel que je viens de le dépeindre, il eſt amoureux depuis ſix mois de Céliméne, amoureux comme on l'eſt à dix-huit ans. Cette Dame, n'eſt ni trop jeune, ni trop belle: & les gens éclairés ont découvert, à travers la Pruderie qu'elle affecte, un fonds de Coquetterie inépuiſable, qui lui fait agréablement recevoir le ſoin de tout ce qui s'aviſe d'en prendre pour elle; & j'oſe même dire, qu'elle n'eſt pas avare le plus ſouvent d'avances & de minauderies. Licidas eſt auſſi jaloux qu'il eſt amoureux, & l'on peut penſer quelles heures on lui fait paſſer. Il eſt devenu ſombre & mélancolique. Il ne voit preſque plus ſes amis: ils lui ſont tous ombrage, & s'ils s'aviſent d'approcher ſa Maitreſſe, il les regarde ou comme ſes Rivaux, ou comme ſes Eſpions. Il ne voit Célimene, que pour la quereller; & ſes remontrances, qui ne ſont que blanchir, commencent à le rendre odieux. Il n'y a pas trois jours, qu'il ſe laiſſa aller à des emportemens inexcuſables, qui l'ont rendu la Fable du Public, & qui ont perdu ſa Maitreſſe. Si un homme tel que lui, dont les connoiſſances ſont très-étendues, fait des fautes ſi conſidérables, qui le barbouillent dans le monde, il faut convenir que le Cœur n'eſt point ſoumis à l'Eſprit, & que la Raiſon, qu'on dit être donnée à l'Homme pour réprimer ſes paſſions, eſt bien impuiſſante contre des Maîtres ſi forts & ſi tyranniques.

Théodule n'a pas encore quarante-cinq ans. Il eſt propre, bien raſé, ſa Perruque & ſon Linge ſont du bon faiſeur. Il parle agréablement, & d'un ton fort radouci. Il fait profeſſion de dévotion, & dirige la belle Clélie, qui eſt une veuve fort touchante, qu'il a éloignée de toute Société, & qui ne voit guéres que lui. Il ne manque pas de gens qui diſent leurs ſentimens ſur cette direction. Dans les premiers Siécles de l'Egliſe, dit-on, les Saints après ſoixante & dix ans fuyoient les femmes avec aſſez de ſoin, pour qu'il s'en ſoit trouvé qui ſe ſont jettés dans la Mer, lorſqu'ils en ont été ſurpris; & les autres, qui étoient engagés par leur devoir, ou par leur charité, à les voir & à les entendre, ſe meurtriſſoient la poitrine avec un caillou, pour mortifier leur chair. Notre Siécle eſt bien différent de ceux-là, & ces frayeurs paſſent aujourd'hui pour des ſimplicités mal entendues. On ſçait des pratiques ſpirituelles que les Saints d'autrefois ignoroient: ils ne connoiſſoient ni le Caffé, ni le Chocolat. Leur dévotion étoit farouche: celle d'aujourd'hui eſt plus polie, plus commode; & la mode s'eſt étendue juſqu'à la méthode de gagner le Ciel.

On donne à la Cour le nom de ſage à Philarque. Son extérieur éblouït tout le monde: le Prince lui donne des marques de diſtinction; & on le cite partout pour le modéle d'un homme de bien. Cependant, Philarque n'eſt au-dedans rien moins que ce qu'il paroît au-dehors. Il eſt injuſte, violent, d'une humeur intraitable: ſes Valets ne le ſervent qu'en tremblant, & il ne paye, ni ſes créanciers, ni ſes domeſtiques. Sur ſa réputation, tel avec confiance va lui demander une grace, qu'il croit obtenir, qui le trouve intéreſſé, dur, & impitoyable. Ainſi, ce qui fait l'admiration du monde, eſt ſouvent fort mépriſable.

Je ſuis charmé de voir ce vieux bon-homme, qui a déja vécu quatorze Luſtres, avec une Perruque poudrée & un Ruban couleur de Ceriſe, qui fait la Cour aux Dames, &

qui, pour imiter les jeunes Courtiſans, ſe précipite de toutes ſes forces pour ſuivre les autres dans cette Cour pavée de Marbre gliſſant & humide, parmi les frimats & la pluie; & cela, pour aller voir mettre en Caléche le Prince dont il ne peut point être apperçu!

Ce Gentilhomme, d'une qualité diſtinguée, & d'un mérite rare, qui depuis vingt-cinq ans languit dans cette ſervitude honorable, qui eſſuie tous les jours les duretés des Miniſtres, le mépris de ſes ennemis, le chagrin dévorant de ne pouvoir rien, & de n'être conſidéré de perſonne, ne ſe réſoudra-t-il donc jamais à ſe retirer dans ſa Province, où il aura une Cour lui-même, & où il trouvera des gens, qui, à quelque maniere près, ſont faits tout comme ceux qu'il quittera?

IX. *Des Femmes.*

QUelque uſage & quelque connoiſſance qu'on ait des femmes, on ne doit point trop s'aſſurer de les bien connoître: elles ſont toutes impénétrables & l'on découvre tous les jours des replis dans leurs cœurs, qui cachent des ſentimens dont on n'auroit jamais pu ſe douter.

Leur occupation la plus ordinaire eſt de tâcher à inſpirer de l'amour. Elles y réuſſiſſent ſouvent, & les hommes ſont toujours plus prêts à ſe laiſſer tromper, quelques exemples qu'ils ayent de l'infidélité des femmes.

Les Orientaux les traitent fort différemment de notre uſage. Elles ſont chez eux une partie de leur équipage, & de leurs biens meubles, dont ils prennent grand ſoin, & qu'ils gardent avec empreſſement pour leurs beſoins. Nous prétendons qu'il n'y a chez eux à cet égard, ni douceur, ni politeſſe, ni galanterie. Ils prétendent qu'il n'y a chez nous que fureur, que paſſion, que ſotiſe, & qu'extravagance. Peut-être que des Juges déſintéreſſés auroient de la peine à décider en notre faveur; car ſi l'on examine

toutes les folies, dont une fois dans la vie tous nos plus honnêtes gens font l'épreuve ſur cet article ; ſi l'on fait attention à toutes les affaires cruelles, & à toutes les querelles ſanglantes & meurtrieres, qu'elles cauſent, on trouvera que ceux qui ſe ſont mis hors de portée de tous ces malheurs, doivent paſſer pour plus ſages que les autres. On trouve de la barbarie dans la ſervitude où les Orientaux tiennent leurs femmes : mais ſi ce ſont des créatures plus cruelles & plus dangereuſes, que les Tigres & les Lions, il n'eſt pas extraordinaire de les enchaîner ; & j'ai ouï-dire à un habile homme, que pour être civiliſées & familiariſées, elles n'étoient pas moins féroces, ni moins ſanguinaires.

Qui auroit dit à nos Peres, que l'on verroit dans ce Siécle les femmes faire des débauches fameuſes de vin & d'eau-de-vie, défier ſur cela les hommes les plus déterminés, & les vaincre même en ce ridicule combat : Qui leur auroit dit, que ces mêmes femmes joueroient dans un jour tout le revenu de leur famille pour deux ans, & que dans les tranſports de leur malheur, elles jureroient auſſi fort & auſſi hardiment que le plus inſolent Dragon : Qui leur auroit dit, que ces mêmes femmes, laſſées des plaiſirs ordinaires que la corruption & la licence du Siécle leur a laiſſé prendre ſans borne & ſans ménagement, en ſont venues juſqu'à les trouver inſipides, & à chercher à réveiller leurs ſens émouſſés par l'extravagante & horrible imitation de ce qu'on a écrit de quelques anciennes Grecques : Qui leur auroit dit, que bien loin de cacher au Public ces effroyables ſujets de leur honte, elles prendroient plaiſir à les mettre au jour : Qui, dis-je, leur auroit dit telles & ſemblables choſes, leur auroit dit vrai, & n'auroit pas été cru.

On ne laiſſe pas d'aimer ces femmes, dont je viens de faire une ſi terrible peinture ; & rien n'égale les douleurs qu'elles font ſouffrir à ceux qui ſont malheureuſement ſous leur Empire. Comme il n'y a chez elles, ni régle, ni ménagement, ni probité, ni bonne-foi, ceux dont elles font la deſtinée ſont ſujets à

toutes

toutes les violences & à toutes les agitations qui ſuivent néceſſairement une paſſion mal reconnue.

On aime les perſonnes qu'on eſtime quelquefois le moins, & rien ne me perſuade tant le peu de liberté qu'on a dans une paſſion, que les petits & défectueux caracteres des perſonnes que je vois les plus aimées dans le monde.

Aminte eſt une petite femme brune : les yeux merveilleuſement vifs, le teint fort jaunâtre & très-baſané, les dents aſſez blanches & bien rangées, la bouche très-grande, la gorge laide: mais en tout une aſſez jolie perſonne. On ne ſçauroit guéres avoir moins d'eſprit qu'elle en a, & paroître en avoir davantage. Inſtruite ſuperficiellement de beaucoup de choſes, elle parle de tout avec la derniere effronterie ; & les agrémens de ſa perſonne font trouver excellent tout ce qu'elle dit de médiocre, & quelquefois de mauvais. Sortie depuis peu de l'obſcurité de ſa Province, elle s'eſt trouvée, par je ne ſçais quel hazard, placée & établie dans le grand monde, où l'on ne croyoit pas qu'elle pût faire tout au plus que quelques légeres apparitions. Une vanité ſupérieure en elle à toutes choſes lui fit concevoir la réſolution de s'y ſoutenir à quelque prix que ce fût : Jeu, bonne chere, galanterie, équipage, elle a mis en uſage tout ce qu'elle a cru lui pouvoir ſervir dans ce deſſein ; & l'on peut dire qu'elle eſt joueuſe ſans aimer le Jeu auquel elle n'a aucun attachement, qu'elle fait une bonne chere continuelle ſans gout, qu'elle a des équipages très-propres & même magnifiques ſans s'y connoître & ſans s'en ſoucier, & qu'elle eſt même galante & coquette juſqu'à l'excès, ſans inclination, avec une indifférence inſipide. Elle n'a réellement d'autre caractére que ceux que la vanité lui fait prendre, & qui ſont tous forcés en elle. On n'a jamais cependant tant été à la mode qu'elle l'eſt aujourd'hui : tout ce qu'il y a de plus brillant s'attache à elle ; & les mêmes femmes, qui avoient dédaigné de la voir dans les commencemens, ſont plus empreſſées à la chercher, qu'elle ne l'étoit

autrefois à ſe faire ſouffrir parmi elles. Il ne faut pas chercher d'autre raiſon de cette eſpéce d'élévation, que la bizarrerie & le caprice de quelques jeunes gens, qui ſur cet article donnent le cours & le prix aux choſes.

Corinthe eſt une femme de la ville. Elle a déja paſſé trente ans, quoiqu'elle en avoue à peine vingt. Elle eſt brune naturellement, juſqu'à être noire: elle a pourtant des jours où elle effaceroit le teint de la plus blanche Angloiſe. Sa Toilette eſt meublée de toutes les couleurs qu'elle peut ſouhaiter, & qu'elle choiſit à loiſir tous les matins. Sa coquetterie eſt extrême, & pas un homme de ſa connoiſſance n'a été exemt de ſes attaques. Ce n'eſt pourtant point là préciſément ſa folie dominante: elle a un entêtement pour tout ce qui vient de la Cour, qui la fait tomber dans des extravagances prodigieuſes. Tout ce qui eſt de ce Pays-là a un titre pour être adoré chez elle. Dieu ſçait quelle foule de fous & d'impertinens elle eſſuie ſous ce prétexte. Je n'oſe pas dire quelles railleries, quelles manieres, quels airs, il lui fait ſupporter. C'eſt ſa foibleſſe, que rien ne peut guérir, puiſque ſa Raiſon & ſon Eſprit naturellement ſi bons n'ont pas pu en venir à bout.

Il eſt peu de femmes ſur l'eſprit deſquelles la vanité n'agiſſe plus que l'amour; & il n'eſt rien, qu'elles ne ſoient capables d'entreprendre, quand on a le ſecret de flater leur vanité en leur propoſant d'aimer.

Les commerces de galanterie ne ſont pas éternels: un an ou deux ſont ordinairement le terme de ces ſortes d'affaires; & l'une des deux parties s'ennuie, & quitte la premiere. Il n'arrive jamais que toutes les deux conviennent de rompre en même-tems; il faut donc néceſſairement, ou quitter ſa Maitreſſe, ou être quitté de ſa Maitreſſe. La douleur qu'on ſouffre en la quittant eſt grande: mais elle eſt ſupportable; celle qu'on ſouffre, quand on en eſt quitté, n'eſt pas même concevable. Il faut opter, & cependant perſonne n'a la force de ſe réſoudre à cette

douleur ſupportable, pour éviter l'autre, quelque intolérable qu'on la conçoive. Les maux à venir nous touchent peu, en comparaiſon des préſens : c'eſt le caractere du cœur de l'homme.

La plus grande douleur d'un homme d'eſprit, dans les chagrins que lui cauſe une paſſion amoureuſe, conſiſte en cela même qu'il reſſent des chagrins pour des ſujets dont il reconnoît le ridicule, & en ce qu'il ne peut, ni les ſuſpendre, ni les modérer. Le cœur eſt indépendant de l'eſprit.

On dit que quelques anciens Romains ont pouſſé la fureur dans leur amour, ou dans leur débauche, juſqu'à ſe donner ce qu'on appelloit le plaiſir de l'occiſion. Ils ne pouvoient avoir d'autre principe dans cette cruauté énorme, que le deſſein de s'aſſurer que qui que ce ſoit ne leur ſuccéderoit dans la poſſeſſion de cette perſonne. On ne conçoit rien qui égale cette barbarie, & cette férocité eſt horrible même à penſer. Mais cependant, il eſt sûr que l'homme du monde le plus amoureux, quelle que ſoit ſon affliction, à l'occaſion de la mort naturelle de ſa Maîtreſſe, y trouvera pourtant quelque choſe qui ne lui déplaira pas, & qui le conſolera en quelque maniere. Il n'en découvrira pas clairement la cauſe ; mais qu'on obſerve le cœur, cette conſolation n'a pas d'autre ſource que celle de la cruauté de ces anciens Romains. L'amour propre eſt un étrange Maître.

Leſbie étoit amoureuſe à la fureur de Cléonte, & jalouſe violemment de Fauſtine, qui étoit logée vis-à-vis de ſon Amant, ce qui contribuoit beaucoup à augmenter ſes ſoupçons & ſa jalouſie. Cléonte fut bleſſé ſur le pavé fort dangereuſement, & porté immédiatement après dans ſa Maiſon. Leſbie vint apprendre de ſes nouvelles à la porte ; mais avant que de demander comment il ſe portoit, elle s'informa avec beaucoup de ſoin ſi Fauſtine ſa voiſine n'avoit point paru, & ſi par le droit de voiſinage elle n'étoit point entrée dans ſa Chambre ? Elle oublia

pour quelques momens le danger preſſant de ſon Amant, pour ſoulager & ſatisfaire ſa jalouſie.

J'ai lu quelque part, qu'une Maitreſſe étoit un de ces Bénéfices qui obligent à réſidence : l'abſence les rend ſujets au dévolut ; mais il n'eſt pas toujours sûr que la réſidence les en garantiſſe.

Il y a deux ſortes de perſonnes tout-à-fait incompatibles, & qui ſe trouvent ordinairement enſemble. Un amant jaloux, & une maitreſſe coquette. Ils ne peuvent ſe ſupporter l'un l'autre : il eſt cependant rare, qu'un amant ſoit bien jaloux qu'à l'égard d'une coquette ; & il arrive toujours qu'une femme eſt coquette, quand elle a un amant jaloux.

Dorimene eſt une jeune perſonne, blanche, blonde, belle & d'un enjouement qui fait plaiſir à tous ceux qui la voient. Elle a épouſé depuis deux ans les biens immenſes d'un homme ſexagenaire, qu'elle a ménagé avec une adreſſe qu'on n'auroit point attendue d'elle. On ne peut pas ſe contraindre avec tant d'art : elle a affecté une douceur pour cet époux, & elle a eu des complaiſances pour lui, qui paroiſſoient ſi naturelles, qu'elle s'eſt rendue parfaitement maitreſſe de ſon eſprit ; & aujourd'hui prévenu comme il eſt en faveur de ſa femme, il ne voit & ne croit que ce qu'elle veut qu'il voye & qu'il croye. On dit qu'elle ſçait profiter de cet avantage : tous les malins donneurs d'avis ſont frondés. Le mari ne croit que ce qui eſt avantageux à ſa femme : c'eſt un caractere rare en incrédulité, quoique d'ailleurs homme d'eſprit, & très-jaloux par tempérament. La prévention aveugle tout le monde.

Morinne a tout au moins quarante ans : elle eſt grande. Les plus beaux yeux du monde avec une bouche agréable, aſſez d'eſprit, beaucoup de politeſſe, & plus encore d'uſage du monde : d'une naiſſance & d'un rang qui impoſe, & qu'elle ſoutient par des dehors merveilleux ; careſſante, & allant au devant de ce qui peut faire plaiſir aux perſonnes qui ſont auprès d'elle,

cachant avec un air admirable tous les reſſentimens qu'elle peut conſerver contre ceux dont elle croit avoir ſujet de ſe plaindre, juſques-là qu'il leur ſeroit difficile, à la voir agir en leur faveur, de ne pas oublier qu'ils l'ont offenſée. Elle prend ſoin d'une petite famille qui lui eſt reſtée, avec une attention & une diligence qui fait honte à toute autre, poſſédant mieux que perſonne la ſcience ſinguliere de s'ennuyer, ſans que ceux qui lui cauſent ces ennuis puiſſent jamais s'en douter. Elle ſeroit parfaite, ſi un tempérament malheureux ne l'avoit rendue ſenſible & tendre juſqu'à l'excès pour tout ce qui s'aviſe de s'empreſſer pour elle. Elle paſſe même plus avant; car elle a ſéduit ſes plus proches parens & tous ſes amis, & elle a trouvé dans tous les états de quoi ſatisfaire la perverſité de ſon naturel. Le ſoin, qu'elle prenoit de cacher ſes aventures, & la diſcrétion reſpectueuſe de ceux qui y avoient part, les ont longtems laiſſé ignorer; & il a fallu que certains éclats ayent rendu la choſe publique, pour déſiller les yeux de tout le monde. Il eſt rare, qu'avec une ſi mauvaiſe conduite, on ait pu tromper ſi longtems le public, dans le lieu du monde, où, ſur l'Article de la conduite des femmes, on eſt le moins ſujet à ſe tromper en leur faveur.

Sabine étoit dévote, & elle eſt aujourd'hui mondaine. Leſbie étoit mondaine, & elle eſt aujourd'hui dévote. La même inconſtance, qui a changé en mal la premiere, a changé en bien la derniere : c'eſt une compenſation dans la Morale. Sabine ſouleve tout le monde contre-elle par ſa conduite déréglée, d'autant plus criante qu'elle a ſuccédé à beaucoup de régularité; mais qu'elle eſt charmante par ſa perſonne & par ſes manieres! que Leſbie, au contraire, dont on eſt obligé de louer le retour & la bonne conduite, eſt peu propre à ſe faire aimer, que ſes diſcours ſont fades, que ſa perſonne eſt inſipide! N'eſt-ce point que l'une & l'autre ſe ſont miſes aux uſages qui leur étoient les plus propres.

Mariane, dont la beauté a fait les délices de la plus charmante coterie du monde, & qui n'avoit paru propre qu'à badiner & à rire juſqu'à l'âge de dix-huit ans, a touché bien ſenſiblement toute la Cour & toute la Ville par l'infortune où l'a plongée la plus malheureuſe paſſion dont on ait jamais vu d'exemple. Obligée par ſon état à garder plus de meſures de bienſéance, elle a aimé l'homme le moins propre à cacher une intrigue. Après quelque tems de commerce, elle a ſenti augmenter ſa paſſion, quand celle de ſon amant a commencé à diminuer; & les réfroidiſſemens qu'elle remarqua en lui l'irritérent ſi fort, qu'il eſt difficile d'exprimer juſqu'à quel point elle pouſſa ſes plaintes & ſes emportemens. Ils ne finiſſoient point; & Cléante, ſon amant, occupé ailleurs, voulut les faire finir, en lui avouant de bonne-foi ſon dégagement. *Nous ne ſommes pas éternels*, lui dit-il: *nos paſſions ne peuvent pas être éternelles. Je vous avois promis de vous aimer toujours: je le penſois pour lors ainſi. Il n'eſt plus en mon pouvoir de vous tenir parole; & je vous trahirois, ſi je vous abuſois plus long-tems.* On peut juger quelles ſaillies, & quelles violences, ſuivirent cet aveu, qui fut la derniere converſation qu'il a eue avec Mariane, laquelle eſt reſtée perdue de réputation dans le monde, par l'éclat d'une intrigue qu'elle avoit ſoutenue ſans ménagement & ſans meſure; privée de tout bien, par la prodigieuſe dépenſe qu'elle a faite dans ſa folle proſpérité, ſans appui & ſans protection; tous ſes parens, dont elle mépriſa les avis & les remontrances, l'ayant abandonnée dès le commencement de ſon intrigue; ſans établiſſement & ſans aucune eſpérance raiſonnable d'en jamais trouver & pour comble d'infélicité, conſervant toujours le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés, & des tendres ſentimens pour un ingrat qu'elle ne peut effacer de ſon eſprit. On dit que le Ciel, pour lui laiſſer quelque reſſource, lui donne un peu de gout pour la dévotion. Ce ſeroit un parti fort heureux, & le ſeul qui lui reſte à prendre.

Je remarquai dernierement un jeune homme de mérite, qui ſe trouva auprès d'une Dame, ſans lui faire beaucoup de façons. *Cet homme*, me dit cette Dame à l'oreille, *a l'air bien triſte ; il ne me plairoit pas en mille ans.* Le même homme, à quelques jours de là, ſe trouvant d'une humeur plus libre & plus enjouée, entretint gracieuſement cette Dame, & s'attacha aſſez à elle pour lui faire eſpérer ſa conquête. Elle ne ceſſe de le pourſuivre ; elle le trouve le plus joli homme de France, & ne ſçauroit dire quatre mots ſans y faire entrer le nom du Cavalier.

X. LETTRE.

Sur une Galanterie ſurannée.

A MR LE M. D. S.

ON a grand tort, Monſieur de vous accuſer d'être trop galant. La Galanterie n'eſt jamais défendue, dans quelque état qu'on ſe trouve, & l'on ne ſçauroit vous reprocher que le commerce des femmes vous ait amolli le cœur.

Vous n'avez jamais agi plus heureuſement pour l'Etat, & pour votre gloire : vous ne donnez aux Dames, que les momens de relâche que vous laiſſent vos grandes occupations ; & je ne ſçache pas que des gens raiſonnables puiſſent trouver mauvais que le loiſir d'un grand homme ſoit voluptueux.

La Beauté, que vous aimez, & qu'on dit que vous aimez trop, ne vous a point encore fait fuir devant les ennemis, comme Cléopatre fit fuir Antoine, qui étoit pourtant un très-vaillant Capitaine. On vous a vu combattre avec plus de chaleur, & l'on pourroit douter, ſi l'amour n'eut point de part à la derniere action que vous fîtes, & qui vous acquit tant de Gloire.

Madame de S. M. ne vous a point encore inſpiré de ſentimens qui ayent pu nuire au ſervice de votre Prince. Vous n'avez pas ſecouru des places qu'il a aſſiégées. Madame de S. M. eſt toute dans les intérêts de votre Armée, & ſes ſouhaits ſurpaſſent peut-être les vôtres.

Je ſçais qu'on vous oppoſe la gravité du rang que vous tenez; mais qui jamais a oſé dire qu'il fût incompatible avec la tendreſſe? Je n'ai point appris que vous ayez donné au Public des Scénes ridicules & burleſques, par des empreſſemens trop vifs & trop marqués. Vous réſervez pour le tête à tête tous les mouvemens de votre cœur, & vous imitez ſans doute le Roi Philippe II. lequel, amoureux éperdument de ſa femme Eliſabeth de France, qu'il avoit enlevée à ſon fils, ne lui parloit pourtant jamais le jour, ni en public; mais la nuit, il s'abandonnoit à ſon amour.

Perſonne n'ignore qu'un homme de guerre n'a rien dans ſa profeſſion qui ne convienne à l'amour: Mars & Venus furent trouvés enſemble à la vue de tous les Dieux; & il eſt peu de Héros qui ayent été inſenſibles à cette paſſion.

Céſar avoit moins conquis de Provinces que de Maitreſſes: il alla les prendre juſques dans la Mauritanie. Annibal s'enivra des tendres délices de Capoue, dont les femmes étoient les plus polies de toute l'Italie. Alexandre le Grand céda aux charmes de Statira; & ſi l'on veut des Héros moins violens & un peu plus paiſibles. Périclès, ce grand Périclès, qui gouvernoit Athénes ſi deſpotiquement, prit plaiſir à ſe faire aimer de la femme de Menippe ſon Collegue.

Enfin, Monſieur, les Philoſophes même ne ſe ſont pas défendus de cette paſſion; Ariſtote & Solon me ſerviroient de garans au beſoin; & j'ai lu quelque part, que ce célébre Socrate, qu'on eſtimoit autant qu'un Dieu, avoit une Maitreſſe très-infidelle, dont il étoit éperdument amoureux.

Rien n'eſt ſi injuſte, que de vouloir refuſer aux Hommes illuſtres

illuſtres le plaiſir de ſe délaſſer de leurs grandes fatigues dans les douceurs de l'amour. Si c'eſt une foibleſſe, pourquoi les Anciens l'ont-ils permiſe à leurs Dieux ? Et ſi c'eſt une douceur, pourquoi priver les Héros de ce charmant privilége.

Je comprens bien, Monſieur, qu'on vous oppoſe votre âge, & qu'on trouve aujourd'hui ridicule un amant ſexagénaire ; mais trop de gens ont intérêt à s'unir contre un ſentiment qui eſt ſi déſavantageux aux honnêtes gens.

Pourquoi veut-on, diſois-je l'autre jour à certaines perſonnes qui gloſoient ſur votre conduite, qu'il ſoit défendu d'aimer à ſoixante ans ? J'avoue qu'on ſeroit injuſte à cet âge, ſi l'on prétendoit ſe faire aimer par ſoi-même, & par les charmes de ſa perſonne. On ſeroit encore plus déraiſonnable ſi l'on vouloit bannir, de chez ſa Maitreſſe, un amant plus jeune & mieux fait, & plus propre à ſe faire aimer.

Il faut, dans un âge avancé, renoncer à toutes les délicateſſes qui ſont inutiles & ridicules. On doit voir le bonheur d'autrui ſans chagrin & ſans jalouſie. Leur jeuneſſe leur attire ce Privilége.

Il ne faut prendre de l'amour juſtement que les plaiſirs ; & ſe faiſant juſtice à ſoi-même, tâcher à ſuppléer par ſa complaiſance, par ſa propreté, & par ſa libéralité, aux défauts que la vieilleſſe traîne avec elle.

C'eſt ainſi, Monſieur, que je vous juſtifiois, en vous donnant ce caractere que vous ne démentirez pas ſans doute. La Galanterie vous ſera permiſe & agréable, ſi vous en ſçavez uſer avec eſprit & avec liberté. Si elle vous rend farouche, intraitable, chagrin, jaloux, ou bourru, vous ſerez la fable de la Cour & de l'Armée, & vous paſſerez les jours du monde les plus malheureux.

Soyez bien prévenu, qu'à l'âge de vingt-cinq ans tous les hommes ſont aimables, pour ne trouver pas étrange que Ma-

dame de S.M. trouve tels tous les jeunes Officiers qui l'approcheront. En amour, le Cornette vaut mieux que le Général; & ſi vous voulez mettre des obſtacles aux plaiſirs qu'elle pourra recevoir des converſations trop fréquentes qu'elle aura avec eux, vous tomberez dans le malheur des jaloux, qui, en tourmentant les autres, ſe tourmentent eux-mêmes, ſans venir à bout de leurs deſſeins.

Qu'il vous ſuffiſe d'être ſouffert dans la foule, & d'avoir le ſecret à ſoixante ans d'être parmi pluſieurs de vingt-cinq à trente. Sur-tout, n'oubliez pas les Fêtes & les parties : elles ſont d'un merveilleux ſecours pour réparer les rides du viſage : une Perruque bien poudrée, & du bon faiſeur, fait moins cet effet.

XI. LETTRE.

Contre une Galanterie ſurannée.

A MR LE M. D. S.

VOus êtes bien peu raiſonnable, Monſieur, ſi tout ce qu'on nous a écrit ſur votre Article eſt véritable. Se peut-il, qu'avec tout l'eſprit & toutes les connoiſſances que le Ciel vous a données, vous prétendez des choſes ſi impoſſibles, & peut-être ſi injuſtes? Quoi! Monſieur, vous avez prétendu que Madame de S. M. ne parlât jamais qu'à vous : vous avez oſé eſpérer qu'elle n'aimeroit jamais que vous? Peut-on ſe flater d'un projet ſi chimérique! & pouvez-vous ignorer, qu'il eſt auſſi naturel à une femme de changer dans ſes inclinations, qu'il eſt naturel aux Vautours d'être carnaciers, aux Tigres d'être cruels, & aux Loups d'être raviſſans?

Mais vous eſpériez ſans doute que la Nature feroit pour

vous un Miracle, & que Madame de S. M. ſe dépouilleroit de toute l'inconſtance attachée eſſentiellement à ſon Sexe, pour vous rendre parfaitement heureux ; & cela, après la ſoixantiéme année de votre âge. Concevez, s'il ſe peut, combien votre eſpérance eſt ridicule. Si le plus joli Officier de votre Armée ; je dis le plus joli, à n'y pouvoir rien ajouter, ni dans l'eſprit, ni dans le corps, ni dans les manieres : ſi ce joli homme, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit rendu véritablement ſenſible Madame de S. M. il ſeroit fou s'il oſoit prétendre de ne la voir jamais changer.

J'avoue qu'il arrive très-ſouvent que de pareilles inconſtances ſont de terribles effets ſur de jeunes cœurs amoureux ; mais leur ſeule jeuneſſe & leur inexpérience les rend pardonnables.

Vous, Monſieur, qui avez vieilli dans le commerce des femmes, & qui plus que nul autre devez être accoutumé à cet uſage ; fameux d'ailleurs, par mille actions célébres, & par mille caractéres que vous avez toujours ſoutenus avec beaucoup de gloire ; vous allez tout d'un coup vous rendre la riſée du Public, par les démonſtrations burleſques d'une jalouſie ridicule & à contre-tems, qui paroîtroit à peine excuſable au plus jeune Cornette de votre Armée.

Encore une fois, Monſieur, que doit-on penſer de cette ſaillie? Pour moi, qui vous avois excuſé de mon mieux ſur votre amour, qui étoit condamné par tant de gens, je m'attendois que vous tiendriez les conditions que j'avois pris la liberté de vous preſcrire, ſi vous vouliez éviter le ridicule dont on vous menaçoit ; & j'ai été étrangement ſurpris d'apprendre les violences auſquelles vous vous êtes laiſſé aller pour un ſi foible & ſi mince ſujet.

Il faut vous le dire, Monſieur, intelligiblement, & en homme qui ne vous flate pas. Madame de S. M. ne peut, ni ne doit vous aimer préciſément par les charmes de votre per-

ſonne. Quel Héros a jamais fait naître des paſſions après ſoixante ans dans le cœur d'une jeune femme de vingt-deux ou vingt-quatre ans : & ſi Mithridate, cet illuſtre Roi, a terni ſa réputation, par la férocité de ſes amours & de ſes jalouſies ; craignez, Monſieur un pareil jugement du Public. Jamais ce Prince, à peu près de votre âge ne ceſſa d'aimer, & de vouloir être aimé. Ce fut toujours inutilement, qu'il prétendit le dernier article. Ses Eſpions trouverent toujours ſes Maitreſſes en faute : ſes vengeances furent complettes ; & il n'en fut pas plus heureux. Que l'exemple de ce Prince, dont vous avez tant imité la valeur, ne vous entraîne pas dans le plus ſale endroit de ſa vie ; & faites ſur vous-même généreuſement un effort pour ſouffrir ſans peine, & ſans démonſtration de chagrin, des préférences de cœur, qui ne ſont pas libres ; & qui ne ſont que très-juſtes. Je n'ajoute rien autre choſe ici, que les proteſtations du zéle que vous me connoiſſez pour tout ce qui vous regarde. C'eſt ce ſeul zéle, qui m'a obligé à vous mander, avec une liberté que vous trouverez peut-être outrée, mes ſentimens ſur un point qu'il auroit ſans doute fallu traiter plus délicatement, & avec plus de réſerve, ſi je n'étois convaincu de votre bon cœur, & que rien ne pourra vous empêcher de me croire votre, &c.

XII. LETTRE.

Sur une Rupture.

A Mᴱ LA COMTESSE DE B.

IL ſeroit mal-aiſé, Madame, de vous exprimer le chagrin, que m'a cauſé la perte que vous avez faite du cœur de M. le Comte de B.... Comme je m'intéreſſois infiniment à

votre liaiſon, il m'a été très-ſenſible d'apprendre qu'elle avoit fini, & que vous avez tout-à-fait contribué à cette rupture.

En vérité, Madame, il eſt ſurprenant, qu'avec une ſi grande reſſemblance d'humeurs & de caractéres, vous ayez pu vous quitter l'un l'autre. On ne ſçauroit déſavouer, qu'il aimoit à varier quelquefois ſes plaiſirs; mais Madame, vous vous ſouvenez des petits & agréables Entre-actes, que vous vous êtes ſi ſouvent donnés: & je ne penſe pas que vous puiſſiez être d'une ſi farouche délicateſſe, après toutes les aventures de traverſe, que je vous ai vu ſi heureuſement ménager.

Il ſe pourroit peut-être bien faire que le Comte, épuiſé par les dépenſes immenſes auſquelles il eſt tous les jours expoſé par ſon inclination prodigue, fût devenu aſſez inutile aux uſages qui pouvoient vous le faire paroître aimable; & je n'ai pas de peine à croire, que vous n'avez plus voulu ſouffrir un homme, qui avoit perdu tout ſon mérite. Mais, Madame, il étoit de votre intérêt, autant que de votre honneur, de ſoutenir encore quelque tems un rolle dont vous étiez publiquement chargée,& qui vous avoit raporté aſſez de profit, pour ne pas le dépouiller ſi bruſquement & avec ſi peu de meſures.

Je ſuis très-convaincu, que vous ne ſçauriez reſter vuide; & il eſt très-dangereux, quelque vue que vous ayez, que ceux que vous voudrez attirer ne conçoivent des craintes très-bien fondées ſur l'exemple de M. le Comte de B... Et quand il ſeroit vrai même, que quelque nouvel amant, qui vous conviendroit par toute ſorte de raiſon, auroit exigé de vous ce ſacrifice par l'effet d'une très-injuſte délicateſſe, il auroit toujours été de votre prudence de modérer ſes deſirs & ſes volontés, d'en différer & d'en ménager l'exécution; & vous auriez dû penſer, que cet amant lui-même, venant à conſidérer, dans quelque intervalle de ſes réflexions, vos duretés à l'égard d'un homme dont il ne peut ignorer l'intelligence étroite avec

vous, en tirera, s'il a de la Raiſon, des conſéquences fâcheuſes pour vous & pour lui. Quoi qu'il en ſoit, Madame, agréez, je vous prie, les zélées remontrances d'un Ami auſſi ancien que je ſuis; & en attendant que j'apprenne par la premiere des vôtres les grandes Révolutions que vous allez faire naître dans la Galanterie, je ſuis avec mon attachement & mon reſpect ordinaire.

CÉSARION.

A MONSIEUR ***.

PREMIERE JOURNÉE.

De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'Eſprit.

RIEN n'eſt plus vrai que ce que vous croyez. L'art, & l'Education toute ſeule ne ſçauroient faire un homme de grand mérite; mais la Nature ſeule ne le peut guéres plus; & ſi j'avois à choiſir, j'aimerois encore mieux une Education excellente avec un Naturel médiocre, que le plus riche Naturel du monde avec une Education ordinaire. J'ai des raiſons toutes particulieres d'être de ce ſentiment. Vous ſçavez que je ſuis tombé dans les meilleures mains du monde pendant ma jeuneſſe, quoique je ſois fort peu de choſe. Je ſuis perſuadé que ce ſeroit bien pis de moi, ſans ce bonheur, & voici comment il m'arriva, puiſque vous ne le ſçavez pas. J'avois fait paſſablement mes Etudes & mes Exercices, & j'en étois auſſi content pour le moins, que ceux qui prenoient ſoin de ma conduite, lorſque ma bonne fortune voulut que des perſonnes de la connoiſſance de votre Ami & de la mienne propoſérent en ma préſence de l'aller voir à la Campagne où il paſſoit toujours la belle ſaiſon. Son nom, qui ne m'étoit

pas inconnu, me donna la curioſité d'être de la partie. Je ne ſçais ce qu'il trouva dans ma phyſionomie qui lui revint, mais quand ma compagnie s'en retourna, il me propoſa ſi obligeamment de reſter, que je ne pus m'en défendre. Après quelques jours écoulés en des Entretiens fort communs, l'ennui ſi naturel aux jeunes gens dans la ſolitude, commença à me faire regreter la Ville. J'eus aſſez de complaiſance pour ne partir pas auſſitôt que j'en eus envie; mais je n'avois pas aſſez de diſcrétion pour n'en rien témoigner; & Céſarion qui s'en apperçut, ne cherchant qu'à m'amuſer, prit le parti de m'entretenir du ſujet même de mon ennui. Ne croyez pas que je le blâme, me dit-il un jour, après me l'avoir preſque fait avouer: c'eſt une choſe naturelle aux perſonnes de votre âge; & quand on eſt né avec les qualités que vous avez, pour réuſſir dans le Monde, rien n'eſt ſi doux que de les faire paroître, & d'éprouver ſi l'on vaut effectivement ce qu'on s'imagine de valoir. Je vous plains ſeulement, ajouta-t-il, d'y entrer ſans le connoître; & ce qui eſt encore pis, en le croyant tout autre qu'il n'eſt. Je le connoîtrai comme les autres, lui répondis-je, quand j'y ſerai. Vous croyez donc, repliqua-t-il, que tous ceux qui y ſont le connoiſſent? Et comment, dis-je, pourroient-ils s'y conduire toute la vie, s'ils ne le connoiſſoient pas? Comme des Aveugles, me répondit-il, dans une maiſon fort irréguliere; les plus étourdis au hazard, & les plus ſenſés à tâtons. Preſque tout le monde peut être conſidéré de l'une de ces deux manieres; & rien n'eſt plus rare, que d'approfondir la nature des hommes & des affaires.

Ceux qui ſont capables de réflexion, ſentent confuſément qu'ils ne voient pas clair; & déſeſpérant en leur ame de pénétrer l'obſcurité qui les environne, ils ſe retranchent à la circonſpection. Ils ſongent moins à avancer, qu'à ne heurter contre rien: ils eſſayent & éprouvent, comme ils peuvent, tout ce qu'ils rencontrent, avant que de s'y fier & de s'appuyer deſſus; &

& ſe perſuadent, qu'avec le tems & la patience, à force de tourner & de ſe préſenter à tout, ils ſe trouveront à la fin vis-à-vis de quelque choſe, dans le chemin, & ſi j'oſe ainſi parler, ſous la main de la Fortune. Vous verrez ſouvent de grands Poſtes occupés par des gens de cette trempe : ce ſont ceux que le Vulgaire appelle ſages & habiles. Cependant, ce n'eſt ni grandeur d'ame, ni élévation d'eſprit, qui les a placés où ils ſont : c'eſt qu'ils ont eu peur de tout, & qu'ils ont commencé de bonne heure, & par l'extrémité oppoſée à celle où ils ſont parvenus, d'auſſi bas qu'ils ont monté haut. Ils n'ont point eu de peine à attendre ce qu'ils ſentoient bien qu'ils ne méritoient pas, & à quoi ils avoient peut-être quelque honte ſecrette d'aſpirer. Ces ſortes d'Eſprits ſont fort ordinaires, ſur-tout en Italie ; & cette conduite ſerrée & circonſpecte y a mené plus d'une fois, ſans autre talent, à la plus haute de toutes les Fortunes.

Il y en a d'autres, qui, comme je vous ai dit, ſe gouvernent d'une maniere tout-à-fait oppoſée ; mais avec auſſi peu de connoiſſance. Ce ſont gens naturellement hardis & entreprenans, mais ſans diſcernement, obſtinés, infatigables, violens dans toutes leurs démarches, & toujours exceſſifs dans leurs manieres ; qui ne ſe détournent jamais du chemin qu'ils ont une fois pris, quelque difficulté qu'ils y rencontrent ; que rien ne rebute, rien ne retient ; & qui veulent ſurmonter indifféremment toutes ſortes d'obſtacles. Ceux-ci n'ayant aucune ſoupleſſe, & allant toujours tout droit devant eux, trouvent néceſſairement en tête beaucoup de choſes qui les repouſſent au lieu de leur céder ; & s'arrêtant ſans raiſon à forcer ce qu'ils devroient éviter, ils ſont ſujets à ſe tourmenter longtems ſans fruit, & ne peuvent réuſſir qu'à la faveur de certaines conjonctures aſſez rares, où la violence & l'emportement ſont à propos. Comme c'eſt le hazard qui fait naître ces conjonctures, ils parviennent quelquefois de bonne heure où ils veulent aller, au lieu que

les Circonſpects n'y arrivent jamais qu'à la longueur du tems. Ils ſe ſont d'abord moqués d'eux, parce que toutes les manieres emportées ſont mépriſables, & que rien ne rend plus ridicule, que de s'efforcer ſans apparence de ſuccès; mais avec tout cela, ils réuſſiſſent tôt ou tard. La Fortune eſt Femme: elle ſe plaît à être importunée, pour ne pas dire forcée; & il eſt preſque auſſi vrai des Grandeurs de ce Monde, que de celles de l'autre, que les Violens les raviſſent.

Je crois aſſez, repris-je, voyant que Céſarion ne parloit plus, ce que vous venez de dire: mais n'y a-t-il que de ces deux ſortes de gens dans le Monde; & ſe peut-il, qu'il n'y en ait point de vraiment habiles parmi un ſi grand nombre: Il y en a? ſans doute, me répliqua-t-il; mais beaucoup ſont jettés par quelque accident hors de la carriere de la Fortune, avant que de la fournir, ou en ſortent d'eux-mêmes après avoir reconnu par expérience qu'ils ne ſont pas propres pour y courir.

Quoi donc! dis-je alors, il ſembleroit à vous entendre, que les gens de mérite ſeroient moins propres pour le Monde, que ces autres que vous m'avez dépeints? Oui, ſans doute. Et comment cela peut-il être? répondis-je, fort étonné de ce diſcours. Eſt-ce qu'il n'eſt pas mieux pour toutes choſes d'avoir de l'eſprit, que de n'en avoir pas? Le mal n'eſt pas d'avoir de l'eſprit, me répondit-il auſſitôt, rien n'eſt ſi eſtimable, quoi qu'on diſe, ni d'un ſi grand uſage, & ſi univerſel. Quelque fortune que faſſent ceux qui n'en ont pas, croyez qu'ils ne la ſentent jamais qu'imparfaitement, & qu'ils demeurent toujours incapables des plus ſolides ſatisfactions qu'elle peut donner. Mais le mal eſt que ceux qui en ont beaucoup, ont des répugnances qui leur ſont toutes particulieres pour s'accommoder aux Maximes du Monde. Ils en font bien aſſez pour marquer le chemin qu'il faut tenir; mais ils ne le ſuivent pas longtems. Y a-t-il une plus belle leçon de Flaterie, que de voir Ariſtippe baiſer les pieds du vieux Denis, en lui demandant une grace?

C'étoit tout ce que pouvoit faire un habile homme, qui vouloit vivre agréablement à la Cour d'un Tyran ; mais il en falloit demeurer là, & ne pas répondre à ceux qui s'en étonnerent, que *Denis avoit les oreilles aux pieds.* Cette action parloit d'elle-même, & n'avoit aucun beſoin d'être expliquée. Et c'eſt ainſi, que la plûpart des gens de grand eſprit perdent le fruit de pluſieurs démarches excellentes, qu'ils ont faites pour arriver à leurs fins auprès des Grands, & qui leur ont coûté beaucoup à faire, par la foibleſſe qu'ils ont pour l'ordinaire de ne pouvoir taire un bon mot.

Non que celui-ci me paroiſſe tel ; c'eſt à mon avis le moindre de ceux qui nous reſtent de cet excellent homme ; & j'eſtime beaucoup plus la réponſe du Philoſophe Favorin à ceux qui le blâmoient d'avoir cédé ſans raiſon à l'Empereur Adrien, dans une diſpute de Littérature qu'il avoit eue avec ce Prince : *Et comment n'auroit-il pas raiſon, lui qui commande à trente Légions ?* Vous voyez pourtant encore que ce Mot, tout bon qu'il eſt, devoit être trouvé fort mauvais par l'Empereur, s'il alla juſqu'à lui, ou du moins qu'il fit perdre à Favorin tout le mérite de ſa diſcrétion.

C'eſt ainſi, que les plus habiles ſe découvrent, quand ils ne ſont pas exemts du foible de la vanité, & qu'ils ne ſçavent pas ſacrifier les petites gloires aux grandes. La franchiſe inconſidérée de Philoxene me paroit beaucoup plus pardonnable. Vous ſçavez que le même Denis, dont j'ai déja parlé, l'ayant envoyé aux Carrieres, pour n'avoir pas approuvé des Vers que ce Tyran avoit faits ; comme il en fut délivré, Denis, qui croyoit l'avoir rendu moins difficile, lui en ayant montré d'autres, Philoxene ne put gagner ſur lui-même de les trouver meilleurs que les premiers ; & ne doutant point que ſa ſincérité ne dût recevoir toujours la même peine, au lieu des louanges que le Tyran attendoit, il ſe mit pour toute Réponſe, à crier *Aux Carrieres*, en adreſſant la parole aux mêmes Satellites qui

venoient de l'en tirer. J'aime mieux l'inflexibilité toujours égale de ce malheureux Poëte, que les demi-efforts d'Ariſtippe & de Favorin, qui, après avoir gagné ſur eux de faire ce qu'il falloit faire, ne purent y gagner de taire ce qu'il ne falloit pas dire. Je pardonnerois encore plutôt la bruſque repartie du Comte de Gondomar, Ambaſſadeur d'Eſpagne, auprès du Roi Jacque d'Angleterre, avec lequel ayant voulu s'entretenir en Latin pour lui faire ſa Cour, comme ce Roi Docteur, qui le parloit fort correctement, ſe fut pris à rire de quelques fautes que le Comte faiſoit, ce Comte ne put s'empêcher de dire ſur le champ, *Que ſon Latin étoit un Latin de Roi, & que le Latin du Roi étoit un Latin de Pédant.* Il y a apparence que ce fut un premier mouvement, dont cet habile Miniſtre ne fut pas maître; & c'eſt en quoi je le trouve plus excuſable que Favorin, ni qu'Ariſtippe, qui firent de ſang froid les réponſes dont je les blâme.

Il me ſemble, ajoutai-je à cela, qu'on peut encore dire à la juſtification de l'Ambaſſadeur, que quelque libre que fût ſa Réponſe, elle ne laiſſoit pas que d'être d'un bon Courtiſan, en ce qu'elle donnoit parfaitement au Roi la gloire de bien parler Latin, dont il étoit ſi jaloux. Oui, me répondit Céſarion; mais c'étoit en tournant cette gloire en ridicule; & rien n'outre plus ſenſiblement les Grands, que de mépriſer les choſes où ils croient exceller, quelque meſſéantes qu'elles ſoient. Et c'eſt à quoi le Grammairien, avec qui Philippe de Macédoine conteſtoit obſtinément ſur un point d'érudition, ne ſongeoit pas non plus que vous, quand il répondit à ce Prince, *Dieu te garde, Seigneur, de ſçavoir cela mieux que moi.*

Cette réponſe, repris-je, me ſemble bien polie pour un Grammairien; & l'on ne pouvoit guéres faire ſentir plus délicatement à un grand Roi, qu'il ne devoit pas avoir raiſon. Mais, qu'a cela de commun avec nos mœurs? Les Grammai-

riens de notre tems ſont rarement expoſés à faire de ſemblables fautes, & ne diſputent guéres avec les Rois. Chaque ſiécle, & chaque Pays a ſes uſages, me répondit Céſarion ; mais vous voyez toujours par ces exemples, que la vanité, naturelle à tous les gens qui ont beaucoup d'eſprit, eſt une mauvaiſe diſpoſition à faire bien leur cour. La plûpart ne peuvent s'accoutumer à ſe voir préférer des perſonnes indignes de leur être comparées ; à cacher la meilleure partie de ce qu'ils valent, pour ne point donner de jalouſie ; à voir des Supérieurs ſe faire honneur effrontément du travail, & des talens de ceux qui ſervent ſous eux ; enfin à regarder la faveur avec le même reſpect qui n'eſt dû qu'au mérite. Que ſi quelques-uns ont aſſez de pouvoir ſur eux-mêmes, pour ſacrifier entiérement leur vanité, quand elle ne s'accorde pas avec leurs intérêts, ceux-là ont pour l'ordinaire un autre défaut qui n'eſt pas moins nuiſible, & ce defaut eſt d'être ſujets à leurs plaiſirs.

Ce défaut, interrompis-je, ne me paroît pas ſi dangereux que l'autre : il y a tems pour tout, & les gens du monde ſeroient bien malheureux, s'il ne leur étoit jamais permis de ſe divertir. Les plaiſirs, me répliqua Céſarion, ſont de plus grandes diſtractions que vous ne penſez ; & un homme, qui entre dans le monde avec des deſſeins élevés a peu d'heures à perdre, s'il veut s'y établir d'abord d'une maniere avantageuſe, & y paroître conſommé avant le tems. D'ailleurs, c'eſt que rien n'engage à tant de mauvaiſes affaires ſi inſenſiblement que l'amour : parce que les plus belles Femmes ne ſont pas toujours les plus raiſonnables, ni les moins méchantes ; & que, quand elles ſont une fois déclarées ſur la galanterie, elles n'ont plus rien à ménager.

Voilà les piéges que la vanité & les plaiſirs tendent aux gens de mérite, & où la plupart ſe laiſſent prendre. C'eſt ce qui les fait égarer, ou du moins qui les retarde dans leur courſe ; pendant que les autres, que rien de ſemblable n'arrête, gagnent les

devans, & occupent les places qu'il ne tenoit qu'aux gens de mérite de remplir. Ils ont grand tort, ſi cela eſt, repris-je auſſitôt, & je ne les plains point du tout. Ils méritent pourtant d'être plaints, me dit-il, & ſi vous tombez jamais dans quelque inconvénient de cette nature, vous connoîtrez qu'il eſt plus difficile, que vous ne penſez, de s'en garder. J'entens pour une perſonne bien née; car pour ceux qui ne cherchent à s'élever, que pour ſe rendre conſidérables par le mal qu'ils pourront faire, n'ayant pas dequoi l'être par aucun autre endroit; pour ſatisfaire leur haine, ou leur vengeance, enfin quelqu'une de ces paſſions malignes, dont tout l'agrément conſiſte dans la douleur d'autrui, & qui ne donnent jamais de contentement doux & tranquille: ceux-la ne trouvent rien indigne d'eux de tout ce qui conduit à leurs fins, ni rien agréable de tout ce qui en peut éloigner.

Je comprens à peu près ce que vous dites, repris-je à ces paroles, mais je ne ſçaurois croire que la plûpart des gens de mérite ayent ces deux défauts dont vous parlez. Bien loin de-là, me répondit-il: ces défauts ſont preſque incompatibles. Les gens extrêmement vains ne ſont guéres amoureux, ou ne le ſont pas longtems. Pour aimer, il faut croire avoir beſoin de quelque choſe qu'on n'a pas, & n'être pas ſi fort content de ſoi-même. Tout de même, les honnêtes gens fort amoureux ne peuvent guéres avoir de vanité. L'amour eſt une ſource ſi inépuiſable de foibleſſes groſſieres, que pour peu qu'on faſſe de réflexion en cet état, il eſt difficile que l'on conſerve quelque complaiſance pour ſoi-même. Ainſi, il eſt aſſez rare qu'un homme ait en même-tems ces deux foibles différens: mais chacun d'eux ſuffit ſeul, pour perdre ceux qui l'ont; & il arrive même quelquefois, qu'on paſſe de l'un à l'autre. Après s'être guéri de l'amour de la Gloire, on s'abandonne ſouvent à la volupté, comme Lucullus; & quelquefois auſſi, quand on eſt revenu des plaiſirs, on vient à s'entêter de la Gloire: mais cela eſt plus rare.

Il eſt bien fâcheux, dis-je alors, que ces deux paſſions, ſi naturelles aux honnêtes gens, ſoient ſi nuiſibles à leur fortune; car je m'imagine, que quand on y eſt né fort ſenſible, il eſt bien difficile de les modérer. Mille fois plus, m'interrompit-il, que vous ne ſçauriez croire; & c'eſt par où Céſar étoit le plus grand homme qui fut jamais. Un de ſes Amis eſt convaincu de l'intelligence la plus criminelle du monde avec ſa femme, de galanterie & de ſacrilége tout enſemble, & ſi publiquement, qu'il en eſt accuſé devant le plus ſévére Tribunal de Rome (*a*). C'étoit un homme uniquement néceſſaire pour ſes deſſeins. Il étoit important de repouſſer cet outrage, mais il ne l'étoit pas moins de ne pas ſe brouiller avec celui qui le lui faiſoit. Il falloit une grande délicateſſe de ſentiment dans l'eſprit, pour trouver quelque tempérament entre deux devoirs ſi oppoſés; & tout autre que Céſar ſe ſeroit laiſſé emporter par la jalouſie de ſon honneur au-delà de ſon intérêt, ou n'auroit pas eu pour ſa gloire le ſoin qu'il étoit de ſon intérêt d'en prendre. Il répudie ſa Femme, en déclarant, que c'eſt ſeulement parce qu'elle eſt ſoupçonnée. Et, pour faire voir qu'il la croit innocente dans le fond, il refuſe en même-tems de porter témoignage contre celui qui l'avoit ſéduite.

Si vous examinez ſes plaiſirs, vous y trouverez le même diſcernement. Ses débauches de Bithynie furent des emportemens de jeuneſſe, qui ne tiroient à aucune conſéquence, & ne pouvoient tout au plus que ſervir de matiere aux mauvaiſes plaiſanteries des Soldats dans un jour de Triomphe (*b*). Ses galanteries de Rome lui ſervirent d'amuſement, tant qu'elles ne nuiſirent point à ſon ambition: mais auſſitôt que ſa diſcrétion devient ſuſpecte de trahiſon, & qu'on lui veut faire un crime d'Etat d'un papier qu'il reçoit en plein Sénat, parce qu'il en fait un myſtere (*c*); après avoir rempli tout le devoir d'un honnête

(*a*) Plutarque dans ſa Vie, & Suetone, Chap. LXXIV. &c. (*b*) Suetone, Chap. XLIX. (*c*) Plutarque, dans Caton d'Utique.

homme pour cacher les faveurs d'une Dame, il ne fait plus ſcrupule de ſacrifier la Lettre de ſa Maitreſſe au ſévére Caton, qui le défioit de la montrer, & qui n'eut pas ſitôt jetté les yeux deſſus, qu'il reconnut l'écriture de ſa ſœur. Cléopatre même, quoi qu'on en veuille dire, ne l'arrêta qu'autant qu'il falloit pour s'aſſurer de l'Egypte, dont tout le monde ſçait l'importance en ce tems-là; & elle ne l'empêcha pas, comme elle fit depuis ſon Lieutenant, de ſuivre le cours de ſes victoires. Elle devoit pourtant, interrompis-je, être plus belle alors. Elle étoit plus belle, me dit-il auſſitôt, car elle n'avoit que dix-neuf ans; mais elle n'en ſçavoit pas tant. Et puis, elle eut un agrément tout particulier pour Antoine. C'étoit la Maitreſſe de ſon Maître, & quel Maître!

Ce que vous avez dit, repris-je, de Céſar, qui ne voulut pas porter témoignage contre le galant de ſa femme, me fait ſouvenir d'un autre mari, dont j'entendis parler, il y a quelque tems, & qui ne fut pas ſi délicat. C'eſt celui de la belle Ducheſſe d'Etampes, premiere Maitreſſe de François I. Après la mort de ce Prince, le bon-homme voulut reprendre un procès contre elle, qu'il n'avoit pu pourſuivre juſqu'alors, à cauſe de la conſidération que le Roi avoit conſervée toute ſa vie pour cette Dame; & ayant beſoin de prouver en juſtice cette impoſſibilité, il fit faire une Information (*a*), où Henri II. & les premieres Perſonnes de la Cour, témoignerent à ſa Requête, dans les termes les plus honnêtes qu'ils purent choiſir, le grand pouvoir de ſa femme ſur le feu Roi, & l'étroite amitié qui avoit été entre ce Prince & elle. Mais reprenons notre diſcours; & trouvez bon que je vous diſe, que je ne vois pas encore pourquoi il y a moins d'honnêtes gens que d'autres, qui faſſent fortune. Car ſi la vanité & la volupté, leur nuiſent d'un côté, il me ſemble que d'un autre côté, leurs lumieres extraordinaires

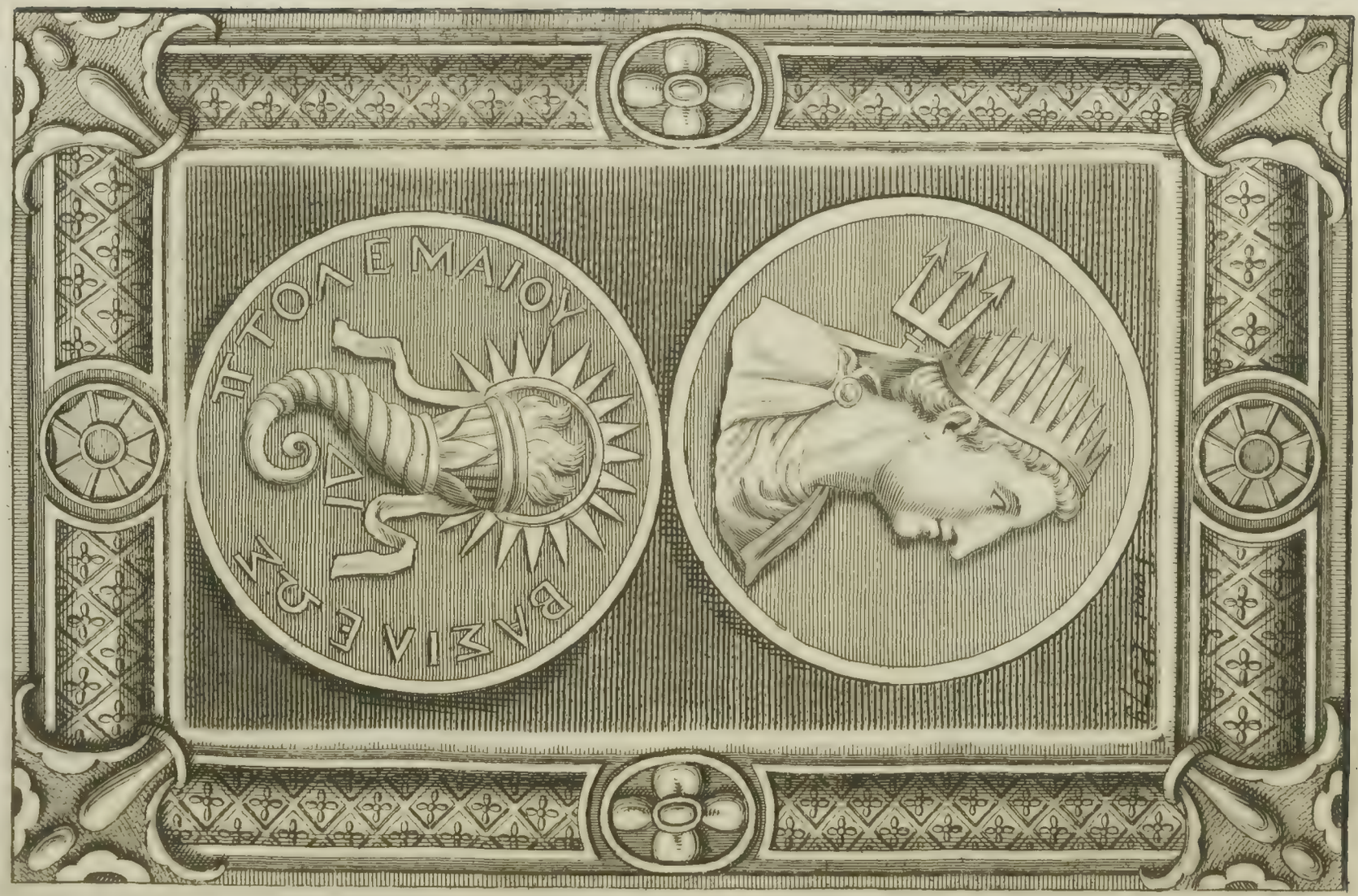
(*a*) Cette information ſe trouve parmi les Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi.

leur

leur faiſant beaucoup mieux connoître le monde que les autres ne le connoiſſent, ils doivent mieux y réuſſir. Cela eſt vrai, me répondit-il, pour ceux qui ont de grandes lumieres dans l'eſprit, ſans aucun amour pour la vertu; ce qui eſt beaucoup plus rare qu'on ne penſe: car la plûpart de ce qu'on appelle habiles ſcélérats ne ſont que ſcélérats, & point du tout habiles; & le vulgaire ne les honore de ce nom, que parce qu'ils parviennent à leurs fins, & faute d'examiner comment ils y parviennent. Mais pour les vrais honnêtes gens, quelque éclairés qu'ils ſoient, ils ont dans le cœur une incapacité naturelle de connoître le monde, qui les empêche encore plus d'y réuſſir, que toutes leurs paſſions. Et la raiſon en eſt pour faire ceſſer votre étonnement, continua-t-il ſans me donner le tems de l'interrompre, que le monde n'étant que malhonnêteté, injuſtice & fourberie, quand on eſt né honnête, équitable, & ſincere, on ne ſçauroit comprendre qu'après une longue & triſte expérience, & lorſqu'il n'eſt plus tems: on ne ſçauroit, dis-je, croire, que les hommes ſoient ſi différens entre eux; & que les mêmes choſes, qui paroiſſoient ſi belles, ou ſi difformes aux uns, paroiſſent tout le contraire aux autres. Au lieu que les malhonnêtes gens, ne ſentant rien dans eux-mêmes qui contrediſe à ce qui ſe pratique dans le monde, n'ont aucune peine à le reconnoître pour tel qu'il eſt, & à s'accommoder d'abord à ſes maximes. Il me ſemble pourtant, repris-je; que ſi quelque habile homme, que je croirois mon ami, me l'avoit bien repréſenté au naturel, quelque étrange qu'il puiſſe être, je n'aurois point de peine à le comprendre. Car enfin, ce n'eſt pas une choſe ſi nouvelle, & ſi ſurprenante, que le monde eſt fort corrompu, & que les hommes ſont méchans; on n'entend dire autre choſe tous les jours. Il eſt vrai, me répliqua-t-il en ſouriant, qu'on le dit tous les jours; & cependant, il n'y a que ceux qui y ont fait de longues & profondes réflexions en l'éprouvant, qui puiſſent concevoir juſqu'à quel point la choſe eſt véritable, &

voue-même qui parlez, quand le plus habile homme qui fût jamais vous diroit au juſte ce qui en eſt, vous ne le croiriez pas, vous dis-je. Et moi je vous dis que je le croirois. Et moi je vous dis que vous ne le croiriez pas. Vous êtes admirable, repris-je avec un emportement qui le fit rire, de vouloir ſçavoir mieux que moi ce que je croirois, & ce que je ne croirois pas. Sans doute, je le ſçais mieux que vous. Et la raiſon ? s'il vous plaît. La raiſon eſt que ſçachant les choſes que cet habile homme vous diroit, je puis juger mieux que vous, qui ne le ſçavez pas, ſi vous les croiriez, ou ſi vous ne les croiriez pas. Vous avez beau dire, lui repliquai-je, vous ne me ferez pas convenir avec toutes vos ſubtilités, que je ne cruſſe pas ce qu'on m'en diroit, quand ce qu'on m'en diroit, ſeroit véritable. Et qu'ainſi ne ſoit, eſſayez de me dire quelque choſe de ce que vous en ſçavez de plus incroyable, & vous connoîtrez par la maniere dont j'y entrerai, ſi je ne le croirai pas. Ce ſera, me répondit-il, une autre fois que nous ferons cet eſſai, ſi vous le trouvez bon. Auſſi-bien, il me ſemble qu'il y a aſſez longtems, que nous cauſons. Ce qui vous a diverti d'abord, pourroit vous ennuyer à la longue ; & vous jugez bien, que ce n'eſt pas mon deſſein.

Fin de la premiere journée.


ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
ΒΑΣΙΛΕΩΣ

CÉSARION.

DEUXIÉME JOURNÉE.

Hiſtoire du Rétabliſſement de Ptolomée Auletes.

JE me levai le lendemain beaucoup plus matin que de coutume. Les nouvelles idées, que le diſcours de votre Ami m'avoit données, ne me permirent pas de repoſer long-tems; & j'avois trop d'impatience de le faire expliquer. Vous m'avouerez qu'on en auroit à moins. Outre que jamais perſonne n'a penſé plus juſte, ni jugé de tout plus finement, il avoit une facilité à s'exprimer, qui tenoit quelque choſe de l'inſpiration. Cela n'eſt pas rare dans les converſations ordinaires: beaucoup de gens parlent bien & aiſément des ſujets dont on s'entretient tous les jours dans le monde; mais ſur des matieres auſſi déliées que celles qu'il traitoit avec moi, rien n'eſt plus merveilleux, à mon ſens. Ce talent incomparable, & d'un uſage ſi étendu, lui étoit tout particulier. J'ai connu depuis d'autres gens, qui n'avoient guéres moins d'eſprit que lui; mais il falloit les deviner, & leurs lumiéres étoient un thréſor dont nul autre qu'eux ne pouvoit jouir Celui de tous, que j'ai trouvé le plus approchant de ſa maniere d'enviſager les choſes, & pour qui il avoit lui-même beaucoup d'eſtime, étoit ſi peu intelligible, que Céſarion, qui étoit le ſeul qui l'entendît, diſoit d'ordinaire de lui qu'il parloit en chiffre; & j'ai même remarqué, qu'à meſure qu'on a l'intelligence plus profonde, & plus ſubtile, on a auſſi plus de peine à ſe faire entendre.

Je m'entretenois de ces réflexions, en me promenant dans une galerie qui aboutiſſoit à ſon Cabinet, ne ſçachant s'il étoit déja levé, lorſque je l'en vis ſortir pour venir à moi. Il paroît bien, me dit-il d'abord, que les Converſations ſérieuſes vous ſont contraires, & je ne puis attribuer qu'à celle que nous eûmes hier, de vous voir levé de ſi bonne heure. Il faut peu de choſe à votre âge, pour échauffer le ſang: mais cela n'arrivera plus, ajouta-t-il, allons déjeuner, & ne parlons point de Morale. Auſſi-bien, à ne vous pas tromper, une heure de bon ſommeil vaut mieux que tout ce que nous pourrions dire. Je m'arrêtai tout court à ces paroles, en le regardant fixement, pour lui demander, s'il croyoit effectivement ce qu'il diſoit, & ſi une entiere privation de ſentiment lui paroiſſoit préférable à notre Entretien du jour précédent? Je pourrois, me dit-il, vous faire la Réponſe d'un Ancien, à qui quelqu'un reprochant, que pour un Philoſophe il faiſoit bien peu de cas de la Philoſophie, *Et c'eſt cela même*, répondit-il, *qui s'appelle philoſopher.* Mais je ne veux pas me ſervir d'une défaite ſi ſuperbe. Ce n'eſt ni vanité, ni mépris, qui m'inſpire le ſentiment qui vous ſurprend: c'eſt léthargie d'ame, & langueur toute pure, enfin, dégoût de la vie, qui vous paroîtroit bien juſte, ſi vous ſçaviez combien je l'ai mal employée.

Notre repas ne fut pas long, & le Soleil étant déja trop fort pour ſe promener, nous retournâmes dans le même Cabinet d'où je l'avois vu ſortir. J'y trouvai force Livres ouverts ſur ſa Table, & pluſieurs brouillons de ſa main, dont l'écriture paroiſſoit encore toute fraîche. Je ne fus pas aſſez maître de ma curioſité, pour m'empêcher de jetter les yeux deſſus: & comme je lui en voulois faire excuſe un moment après, il m'interrompit pour me dire, que ce n'étoit rien moins que des ſecrets; mais que quand c'en ſeroit, il n'y en avoit point pour moi chez lui. Si vous voulez, lui dis-je alors, que j'ajoute foi à l'honnêteté que vous me faites, dites-moi donc ce que c'eſt, ſecret ou non.

Ce ſont, me répondit-il, puiſque vous le voulez ſçavoir, des Extraits que j'ai fait ce matin même, ne ſçachant à quoi m'amuſer, ſur les Livres que vous voyez, pour achever de démêler une des plus curieuſes affaires de l'Antiquité, que je me ſuis mis en tête de ſçavoir à fond. Là-deſſus, l'ayant prié de m'en faire part, il ne ſe fit pas preſſer davantage, & commença de cette ſorte après que nous nous fûmes aſſis.

Nous parlâmes hier en paſſant de la belle Cléopatre; mais peut-être ne ſçavez-vous pas quel homme étoit ſon Pere. Outre le nom de Ptolomée, qui étoit commun à tous les Rois d'Egypte, il fut ſurnommé *Joueur de Flute*, (*a*); parce qu'il aimoit cet inſtrument, juſqu'à aſſembler dans ſon Palais les plus habiles de ceux qui en faiſoient profeſſion, & à diſputer contre eux à qui en jouoit mieux d'eux ou de lui. Son Prédéceſſeur, nommé Alexandre, ayant été chaſſé de ſon Royaume par ſes Sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il étoit mort quelque tems après (*b*): & parce qu'il ne laiſſoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du Sang Royal, il avoit fait le Peuple Romain ſon Héritier; croyant, ſans doute, ne pouvoir remettre ſon bon droit en de meilleures mains. En effet, le Sénat s'étoit mis en devoir de recueillir cette Succeſſion: & l'on avoit envoyé des Députés à Tyr, pour y demander quelques ſommes, que ce Roi y avoit laiſſées en mourant: mais cette démarche n'eut point de ſuite. Quelques Tribuns repréſenterent, entre autres raiſons, qu'il étoit à craindre, que la beauté & la fertilité de l'Egypte n'attirât beaucoup de Romains à s'y aller établir, ſi une fois ils en étoient maîtres: & cependant, le Pere de Cléopatre s'en empara, en qualité d'Oncle ou de Frere naturel du dernier Roi; ce qui n'étoit pas ſans exemple dans cette illuſtre Maiſon.

Les prétentions du Peuple Romain ne ſe preſcrivoient point:

(a) *Auletes.* Strabon, Livre XVII. & Porphyre dans Euſébe. (*b*) Cicer. de Lege Agrariâ, I & II.

& c'étoit un établiſſement mal aſſuré, que de poſſéder un Etat, où il en avoit de ſi bien fondées, à moins que de trouver quelque moyen de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & Alliés de Rome, & s'étoient prévalus en diverſes rencontres des avantages qui ſuivoient cette qualité. Elle en renfermoit de tout particuliers pour celui-ci. On ne pouvoit pas le reconnoître plus authentiquement pour Roi légitime, qu'en le recevant pour Allié : & parce que la Cérémonie s'en faiſoit d'ordinaire dans le Capitole (*a*), l'Alliance devenoit par cette circonſtance une affaire de Religion ; & rien ne pouvoit être plus inviolable, ni plus ſacré.

Mais autant qu'il étoit important pour lui d'y parvenir, autant il étoit difficile. La mémoire du Teſtament de ſon Prédéceſſeur étoit encore toute récente ; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne ſouvent de plus nuiſibles, le ſurnom de *Joueur de Flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en auſſi mauvaiſe eſtime à Rome qu'en Egypte. Il ne déſeſpéra pourtant pas de ſa bonne fortune : mais toutes les voies qu'il prit, pour arriver à ſon but, furent longtems inutiles ; & il y a apparence qu'elles l'auroient été toujours, ſi Céſar n'eût jamais été Conſul. Cet Eſprit ambitieux, qui croyoit bons tous les moyens qui conduiſoient à ſes fins, accablé de dettes immenſes, & trouvant ce Roi diſpoſé à mériter, à force d'argent, ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'Alliance de Rome auſſi chérement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut néceſſaire pour y faire conſentir le Peuple, près de ſix mille talens, qui valoient environ dix à onze millions de notre monnoie (*b*).

Quoique ce Prince tirât tous les ans de ſon Royaume plus de

(*a*) Cicer. pro Rabirio Poſthumo.
(*b*) Ceſar, de Bell Civil. Libr. III. Sueton. in Jul. Cap. LIV. Dion, Livr. XXXIX. Plutarque, dans Céſar. Cicer. pro Sextio.

deux fois autant (*a*), il ne put trouver tout à coup cette ſomme, ſans ſurcharger extrêmement ſes Sujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il laiſſoit uſurper par les Romains la Chypre, ancienne dépendance de l'Egypte (*b*). Dans cette diſpoſition, les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire ayant achevé de les aigrir, ils ſe ſoulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir, pour mettre ſa vie en ſureté. Il cacha ſi bien ſa route, qu'on crut en Egypte, qu'il avoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine, à ſa place, l'aînée de trois Filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoiqu'il eût deux Fils (*c*), parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes; & on la maria auſſitôt à un Prince voiſin, qui ſe diſoit deſcendu des anciens Rois de Syrie.

Cependant, ſon Pere ayant abordé à l'Iſle de Rhodes, qui étoit ſur ſon chemin pour aller à Rome, apprit que Marcus Caton, qui fut depuis ſurnommé d'Utique, y étoit arrivé auſſi, il y avoit quelque tems (*d*). Ce Prince étant bien-aiſe de conférer avec lui ſur ſes affaires, le fit avertir auſſitôt de ſa venue; dans la penſée, que ce ſage Romain ne manqueroit pas de le venir trouver incontinent. Mais Caton, lui ayant fait dire qu'il vînt lui-même le chercher s'il vouloit lui parler, ne daigna pas ſe lever quand Ptolomée entra dans ſa Chambre; & le ſaluant comme un homme du commun, lui dit ſeulement de s'aſſeoir. Le Roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laiſſoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoit s'accorder dans un même homme avec la ſimplicité & la modeſtie qui paroiſſoit dans ſon habillement & tout ſon équipage. Mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'étant entré en matiere, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau Royaume du monde, pour aller s'expoſer au faſte & à l'avarice inſatiable des Grands de Rome, &

(*a*) Strabon, Livr. XVII. (*b*) Dion, Livr. XXXIX. (*c*) Strabon, Dion, & Porphyre dans Euſebe. (*d*) Plutarque dans Caton d'Utique.

ſouffrir mille indignités : qu'il feroit bien mieux de remonter ſur ſes Vaiſſeaux, pour s'en retourner en Egypte ſe raccommoder avec ſes Sujets ; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi, s'il le ſouhaitoit, & qu'il lui offroit ſon entremiſe pour cette réconciliation.

Ptolomée à ce diſcours, revenu, comme d'un ſonge, de ſa colére contre les Egyptiens, & y ayant penſé murement, reconnut la faute qu'il avoit faite de s'enfuir. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome dans des vues que tout le monde ſçut depuis, l'ayant détourné de ſuivre le ſage Conſeil de Caton (*a*), il ſe repentit à loiſir de les avoir crus, quand il ſe trouva dans cette ſuperbe Ville, réduit à ſolliciter ſon affaire, de porte en porte, chez chaque Magiſtrat, comme un ſimple Particulier.

Céſar, ſur qui il fondoit ſa principale eſpérance, ne s'y trouva pas : il faiſoit la Guerre en Gaule. Mais Pompée, qui s'y trouva, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le ſervir. Outre l'argent que je vous ai dit qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec Céſar, Ptolomée avoit depuis cultivé ſon Amitié par divers ſervices qu'il lui avoit rendus dans la Guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille Chevaux à ſes dépens, dans celle de Judée (*b*). S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ſes Sujets, il demanda, qu'on les remît ſous ſon obéiſſance, ainſi que l'Alliance y obligeoit les Romains ; & la Faction de Pompée le fit réſoudre de la ſorte (*c*). Sur la Propoſition que le Conſul Publius Cornelius Lentulus en fit, il fut arrêté, qu'il tireroit au Sort avec ſon Collegue les Provinces où ils iroient commander en qualité de Proconſuls, quand ils ſeroient ſortis de Charge : & parce que la Cilicie étoit l'une de celles qui leur étoient deſtinées, & qu'elle n'étoit ſéparée

(*a*) Senec. de Irâ, Libr. III. Cap. XXII. Plutarque, dans Pompée.
(*b*) Plin. Hiſt. Libr. XXXIII. Cap. X.
(*c*) Dion, Livr. XXXIX. Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. Idem in Piſonem, & pro Rabirio.

de

de l'Egypte que par la Côte de Syrie, on réſolut que celui des deux, à qui elle tomberoit en partage, ſeroit chargé de rétablir le Roi.

Le Sort deſtina ce même Lentulus à cette entrepriſe; mais avant que ſon Conſulat fût achevé, les Egyptiens ayant appris que leur Roi n'étoit pas mort, comme ils croyoient, & qu'il étoit allé à Rome, dépêcherent une Ambaſſade ſolemnelle, pour juſtifier leur Révolte devant le Sénat. Cette Ambaſſade étoit compoſée de plus de cent Perſonnes, dont le Chef étoit un célebre Philoſophe Académicien, nommé Dion, qui y avoit des Amis conſidérables (*a*). Ptolomée, en ayant eu avis, trouva le moyen de faire périr par le fer, ou par le poiſon, la plûpart des Ambaſſadeurs; & il intimida ſi fort ceux qu'il ne put corrompre, ni faire tuer, qu'ils n'oſerent, ni s'acquitter de leur Commiſſion, ni demander juſtice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut ſçue de tout le monde, elle ne lui nuiſit pas moins, que s'il en eût été recherché dans les formes. Elle acheva de le rendre auſſi odieux, qu'il étoit mépriſé; & les Profuſions immenſes qu'il faiſoit, pour gagner les plus pauvres & les plus intéreſſés du Sénat, devinrent en même-tems ſi publiques, qu'on ne parloit plus d'autre choſe. Comme on n'avoit point encore vu tant de mauvaiſes pratiques & de violences à la fois dans une même affaire, en toutes les occaſions qui ſe préſenterent depuis de parler en public de celle de ce Roi, ſon voyage à Rome fut toujours compté parmi les plus grands malheurs qui fuſſent arrivés à la République pour y avoir mis la derniere main à la corruption des Mœurs, par ſes exemples & ſes menées (*b*).

Pluſieurs Ambaſſadeurs des Alliés, envoyés pour ſe plaindre de leurs Magiſtrats, avoient été traités de la même maniere que ceux d'Egypte (*c*), mais ces derniers ayant comblé la meſure,

(*a*) Cicer. pro Cœlio, & de Haruſp. Reſp. Strabo, Lib. XVII. Dio, Lib. XXXIX. (*b*) Cicer. pro Cœlio. (*c*) Cicer. de Haruſp. Reſponſ.

tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans le Sénat, éclaterent à cette occaſion. Marcus Favonius, entre autres, Philoſophe Stoïque, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolomée. Il y fit réſoudre qu'on y manderoit l'Académicien Dion, Chef de l'Ambaſſade, pour être inſtruit de la vérité du fait par ſa bouche; mais ce fut inutilement. La Brigue du Roi, compoſée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit ſi ouvertement en ſa faveur, que Dion n'oſa paroître: & Ptolomée, l'ayant auſſi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accuſé juridiquement (*a*), il en fut quitte pour ſoutenir qu'il en avoit eu un juſte ſujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome, qui demandât ſa préſence, ou qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il y étoit, s'il y demeuroit davantage; il en partit peu de jours après, & ſe retira à Ephéſe, dans le Temple de la Déeſſe, en attendant la déciſion de ſa deſtinée.

Les choſes étoient en cet état, vers la fin de l'an de Rome DCXCVI. lorſque les nouveaux Tribuns du Peuple, étant entrés en charge le treiziéme Décembre, ſuivant la coutume, l'un d'eux, nommé Caïus Caton, jeune homme brouillon, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence (*b*), ſe déclara auſſi-tôt par de fréquentes Harangues contre Ptolomée & Lentulus, avec l'applaudiſſement du Peuple.

Aux premiers jours de l'année ſuivante DCXCVII. une Statue de Jupiter ayant été abatue au Mont Alban par la foudre, on conſulta ſelon l'ancien uſage les Livres des Sibylles, pour ſçavoir ce que ce Prodige ſignifioit, & l'on y trouva ces mots: *Si un Roi d'Egypte, ayant beſoin de ſecours, s'adreſſe à vous, vous ne lui refuſerez pas votre amitié: mais pourtant, vous ne lui*

(*a*) Cicer. pro Cœlio. (b) *Adoleſcens turbulentus, audax, nec imparatus ad dicendum.* dans Nonius. Feneſtella,

donnerez pas de Troupes ; car ſi vous lui en donnez, vous ſouffrirez, & riſquerez beaucoup (a).

La forme ordinaire étoit de communiquer ces ſortes d'Oracles au Sénat, avant toute choſe, pour examiner, s'il étoit à propos de les divulguer. Mais C. Caton, craignant que la Brigue du Roi n'y fît réſoudre de ſupprimer celui-ci, qui étoit ſi contraire à ce Prince, préſenta auſſitôt au Peuple les Prêtres dépoſitaires des Livres Sacrés ; & les obligea, par l'autorité que ſa charge de Tribun lui donnoit, d'expoſer en public ce qu'ils y avoient trouvé, ſans en demander l'avis du Sénat.

Ce paſſe-droit fut un nouveau coup de foudre pour Ptolomée, & pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étoient trop préciſes, & trop bien appropriées à la conjoncture préſente, pour ne pas faire ſur le Vulgaire toute l'impreſſion que leurs Ennemis ſouhaitoient ; & Lentulus, dont le Conſulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Sénatus-Conſulte, qui l'avoit commis pour rétablir Ptolomée, partit auſſitôt pour ſa Province.

En effet, peu de jours après, l'un des nouveaux Conſuls, nommé Marcellinus, Ennemi déclaré de Pompée, ayant propoſé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroiſſoit dangereux pour la République de rétablir le Roi d'Egypte par la force (*b*).

Céſarion s'étant arrêté à ces mots, pour rappeller ſa mémoire ſur ce qu'il avoit encore à dire, je ne pus lui cacher mon étonnement, que dans un Siécle ſi éclairé, la plus illuſtre Compagnie du monde eût ajouté foi à une ſuperſtition ſi viſible, & ſi peu vraiſemblable. Il ne faut pas, me dit-il, que cela vous ſurprenne. Telle Aſſemblée défere à une raiſon de Religion, ce qu'aucun de ceux qui la compoſent n'y déféreroit, s'il étoit ſeul ; & les hommes ſont bien différens, joints enſemble, de ce

(*a*) Dion, Livr. XXXIX. (*b*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. Idem ad Quint. Frat. Libr. II. Epiſt. II. Appian. in Syriac. & Parth. &c.

qu'ils ſont chacun en leur particulier. Perſonne ne doutoit, que cet Oracle prétendu n'eût été fabriqué exprès, en haine de Pompée, qui faiſoit ſon affaire de celle du Roi, & dont l'ambition & les artifices étoient également ſuſpects & connus (*a*). D'ailleurs, il eſt conſtant que le commun des honnêtes gens ſe moquoient généralement en ce tems-là de tous les Livres des Sibylles, ils avoient été en grande vénération dans les premiers Siécles de la République, où l'ignorance des Romains étoit auſſi grande que leur Vertu; mais depuis que les bonnes Lettres eurent paſſé de Gréce en Italie, on commença à mépriſer ces ſortes de Prédictions. Les trois Livres, que la Sibylle de Cumes avoit vendus ſi chérement au premier des Tarquins, avoient été brulés avec le Capitole, du tems de Sylla; & comme il n'avoit jamais été permis d'en faire de copie, les autres Livres ſemblables, qu'on ramaſſa par tout l'Empire pour ſubſtituer à leur place quand le Capitole fut rebâti, n'étant pas de la même autorité, on n'en fit preſque plus d'état. Mais reprenons le fil de notre Hiſtoire.

Ptolomée, ayant reconnu pendant ſon ſéjour à Rome, que l'union d'intérêt, qui étoit entre Lentulus & lui, ne lui étoit pas favorable, parce que ce Proconſul avoit beaucoup d'Ennemis, chargea en partant un Egyptien, nommé Ammonius, qu'il y laiſſa pour ſon Ambaſſadeur, d'abandonner le Sénatus-Conſulte, qui avoit commis Lentulus pour ſon rétabliſſement, & jugeant bien d'ailleurs, qu'il étoit néceſſaire que cette Commiſſion fût donnée à quelque Perſonnage d'autorité & de réputation extraordinaires (*b*), puiſqu'elle ne pouvoit plus s'exécuter à force ouverte à cauſe de l'Oracle, il ordonna à cet Ambaſſadeur de demander, qu'elle fût donnée à Pompée, accompagné ſeulement de deux Porte-faiſceaux.

Deux Porte-faiſceaux, interrompis-je, pour remettre un

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. &c.
(*b*) Ibid.

grand Royaume dans l'obéiſſance ! On pourroit, répondit Céſarion, vous faire voir par des événemens auſſi incroyables que celui-là, quelle étoit alors la majeſté & le reſpect du Nom Romains, dans toute la Terre connue. N'avez-vous jamais entendu parler, continua-t-il, de ce terrible Ambaſſadeur, qui fut envoyé par le Sénat, un Siécle avant le tems dont nous parlons, vers Antiochus l'Illuſtre, Roi de Syrie ? Ce Prince ayant preſque envahi toute l'Egypte, alloit aſſiéger Alexandrie, où la Famille Royale s'étoit retirée, ſans autre eſpérance qu'en la protection des Romains. Caïus Popilius, c'étoit le nom de cet Ambaſſadeur, l'ayant rencontré à quatre milles de cette ſuperbe Ville, ce Roi victorieux, qui étoit Allié de Rome, lui préſenta la main en ſigne d'amitié, après l'avoir ſalué. Popilius ne répondit à cette honnêteté, qu'en lui préſentant les Lettres du Sénat, & lui diſant de les lire. Antiochus, les ayant lues, dit qu'il conſulteroit, avec ſes Amis, quelle réponſe il devoit y faire ; mais Popilius, traçant un cercle en terre, autour de ce Prince, avec une baguette qu'il avoit à la main, *Avant que de ſortir de là dedans*, lui dit-il, *rens réponſe au Sénat* (a).

Le Roi, tout interdit d'un procédé ſi violent, fut quelque tems à ſe réſoudre ; mais à la fin, ayant promis de faire ce que le Sénat trouvoit à propos, Popilius lui préſenta la main, le reconnoiſſant alors pour Ami & Allié de Rome : & Antiochus, abandonnant tout ce qu'il avoit conquis, ſortit d'Egypte peu de tems après, au jour préfix dont il étoit convenu.

J'avoue, répondis-je, que les deux Porte-faiſceaux ſont moins ſurprenans que cette aventure, & il fut beſoin en cette rencontre, que ce Roi fût comme celui des nôtres, qui ſe vantoit que ſon Cheval portoit tout ſon Conſeil. Mais revenons à Pompée, s'il vous plaît.

Le fondement, reprit Céſarion, que Ptolomée faiſoit ſur lui,

(a) *Priuſquàm hoc circulo excedas, redde reſponſum Senatui quod referam.* Tit. Liv. Dec. V. Libr. V.

étoit d'autant plus juſte, que cet illuſtre Romain ſe trouvoit alors au plus haut point de ſa gloire, par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate (*a*), le plus grand Roi que l'Aſie eût vu depuis Alexandre (*b*). Deux Tribuns du Peuple, l'un nommé Lupus, & l'autre Caninius, qui lui étoient dévoués, ayant dont lu en public des Lettres de Ptolomée, par leſquelles ce Prince demandoit au Sénat, que Pompée fût commis de cette nouvelle maniere pour le rétablir dans ſon Royaume, il y eut entre les Peres pluſieurs avis différens (*c*).

Celui de Publius Servilius Iſauricus fut de ne le plus rétablir en aucune ſorte, & la choſe paſſoit ainſi à la pluralité des voix, ſi Caninius ne s'y fût oppoſé, ainſi que ſa Charge de Tribun lui en donnoit le pouvoir.

Hortenſius, Marcus Lucullus, & Cicéron, ſoutinrent, que le premier Sénatus-Conſulte, devoit toujours avoir lieu, en faveur de Lentulus, & que puiſque l'Oracle ne lui permettoit plus de rétablir le Roi à main armée, c'étoit à lui à trouver les moyens convenables pour le rétablir autrement.

Craſſus vouloit qu'on donnât cette Commiſſion à trois Ambaſſadeurs, qu'on choiſiroit indifféremment dans tout le Sénat.

Bibulus, ennemi déclaré de Céſar, & par conſéquent de Pompée ſon Gendre, fut d'avis des trois Ambaſſadeurs, comme Craſſus; mais en excluant de cet Emploi tous ceux du Corps qui avoient quelque autre Charge, comme Pompée, & Lentulus. Cet Avis fut ſuivi des nouveaux Conſuls Marcellinus, & Philippe, & généralement de tous ceux qui l'avoient été; excepté Volcatius, Ami particulier de Pompée, & Afranius, qui avoit été ſon Lieutenant contre Sertorius, & contre Mithridate.

En ce tems-là, ſa puiſſance étoit devenue fort ſuſpecte à la meilleure partie du Sénat, ſur-tout, à cauſe de ſon Alliance,

(*a*) Plutarque, dans Pompée. (b) *Rex poſt Alexandrum maximus.* Cicer. in Lucullo. (*c*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I. & II.

& de ſon étroite union avec Céſar. On remarquoit depuis longtems, qu'il vouloit toujours avoir quelque Commandement extraordinaire; & qu'auſſitôt que l'un étoit fini, il s'en attiroit d'abord quelqu'autre, à quelque prix que ce fût. C'étoit ainſi, qu'après avoir terminé en Italie la Guerre Civile, qui s'y éleva auſſitôt après la mort de Sylla, il s'étoit fait envoyer en Eſpagne, contre Sertorius, puis auſſitôt après, contre les Pirates. Enſuite, il avoit fait rappeller par ſes brigues, Lucius Lucullus, au plus fort de ſes proſpérités contre Mithridate, pour aller à ſa place commander les Armées d'Orient. Et enfin, après la mort de ce Prince, n'y ayant plus de guerre conſidérable, il s'étoit fait donner une Commiſſion toute nouvelle de pourvoir aux beſoins preſſans, où l'Italie ſe trouvoit alors, des Biens néceſſaires pour ſa ſubſiſtence. Comme les Romains n'eſtimoient pas moins glorieux de ſoulager les néceſſités de leur Patrie, que d'en exterminer les ennemis, cette commiſſion avoit d'autant plus excité l'envie contre lui, que tout le monde s'en croyoit capable. Ceux même, qui gardoient des meſures avec lui, en prenoient ſujet de lui refuſer celle de rétablir le Roi d'Egypte, parce qu'il avoit celle des bleds pour cinq années, & qu'il étoit défendu par les Loix d'en exercer deux en même tems (*a*).

Mais malgré toutes ces oppoſitions, Lucius Libo, dont la fille épouſa depuis ſon fils puiné, un Tribun nommé Plautius Hipſæus, qui avoit été ſon Queſteur contre Mithridate, & généralement tous ſes Amis, ſe déclarerent ſi hautement pour lui en cette occaſion (*b*), que perſonne ne douta plus qu'il ne ſouhaitât paſſionément cet Emploi, quoiqu'il ne s'en expliquât pas lui-même.

Il avoit des obligations trop récentes, & trop connues à Lentulus, pour oſer le ſupplanter ouvertement. C'étoit Lentulus, qui lui avoit fait donner la Commiſſion des bleds, mais ce ſer-

(*a*) Plutarque, dans Pompée. (*b*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. I.

vice important, qui avoit attiré à ce Proconſul l'inimitié de tous ceux qui prétendoient à cet Emploi, ne l'aſſuroit pas davantage de l'amitié de Pompée, parce que rien n'en pouvoit aſſurer. Cicéron, qui le connoiſſoit mieux que perſonne, & qui avoit la principale obligation de ſon rappel d'exil au même Proconſul, ne ceſſoit de ſolliciter Pompée en faveur de leur commun Bienfacteur: & comme cet Orateur rempliſſoit en cette occaſion tout le devoir d'un Ami reconnoiſſant, Pompée, de ſon côté, ſe crut obligé de diſſimuler ſon ingratitude, juſqu'à haranguer en plein Sénat pour Lentulus, avec une force, & une action extraordinaire; mais on n'en crut, ni plus, ni moins. On étoit ſi accoutumé à le voir arriver à ſes fins par des voies détournées, qu'on ne ſe fioit plus à quelque démonſtration qu'il pût faire (*a*).

Vous donnez-là, interrompis-je à ces mots, un étrange caractere au Grand Pompée; & je ne me le ſerois jamais imaginé de cette ſorte, ſur ſon ſurnom, & ſa réputation. Vous voulez dire, reprit Céſarion, ſur la Pharſale; mais vous reconnoîtrez dans la ſuite, que Lucain l'a repréſenté fort différent de ce qu'il étoit, & que les plus grandes réputations ne ſont pas toujours les mieux fondées. Je vous avoue, repris-je à mon tour, que s'il étoit tel que vous dites, Lentulus me fait beaucoup de pitié, car je ne vois rien de plus cruel, que d'être abandonné par une perſonne à la vengeance des ennemis qu'on s'eſt attiré pour elle. Mais je m'attens du moins, que ceux de Pompée ceſſerent de haïr Lentulus, quand ils virent que Pompée le trahiſſoit. Vous êtes bien trompé, me répliqua Céſarion; cette trahiſon ne réparoit pas le tort que Lentulus leur avoit fait, en préférant Pompée à eux, & ils n'en furent pas moins envenimés: au contraire, ils éloignerent ſous toute ſortes de prétextes la concluſion de cette affaire, parce qu'elle ne pouvoit ſe terminer qu'à

(a) *Pompeius fremit, queritur, ſed utrum fronte, an mente dubitatur.* Cicer. ad Attic. Libr. IV. Epiſt. XIV.

l'avantage

l'avantage de ce Proconſul. Car ne voulant pas commettre Pompée, ni quelqu'autre que ce fût, préférablement à lui, ſi on prenoit une Réſolution derniere, on ne pouvoit que confirmer le premier Sénatus-Conſulte, qui avoit commis Lentulus, à la condition près, que l'Oracle y avoit ajoutée, de rétablir le Roi d'Egypte autrement que par la force.

La diverſité des opinions fit conſumer inutilement pluſieurs Séances ſans rien déterminer. Celle du treiziéme Janvier ſe paſſa preſque toute en conteſtations entre le Conſul Marcellinus, ennemi de Pompée, & le Tribun Caninius, ſa créature. Mais ce même jour, Cicéron ayant parlé longtems en faveur de Lentulus, il lui parut avoir fait tant d'impreſſion ſur les Eſprits, qu'il eſpéra d'emporter l'affaire, s'il pouvoit la faire agiter le lendemain, comme il fit (*a*).

En effet, l'opinion de Bibulus de donner la Commiſſion dont il s'agiſſoit à trois Ambaſſadeurs, en excluant entre autres Pompée & Lentulus de ce nombre, à cauſe qu'ils avoient d'autres Charges, ne fut plus ſuivie le lendemain, comme elle l'avoit été juſqu'alors; & il ne reſta plus à délibérer, qu'entre celle qui confirmoit Lentulus, & celle qui propoſoit Pompée.

L'ordre vouloit, qu'on commençât à délibérer par celle qui confirmoit Lentulus, parce qu'elle avoit été propoſée par des Conſulaires, au lieu que l'autre n'avoit été propoſée que par des Tribuns. Mais Lupus, l'un de ces Tribuns, craignant de la maniere qu'il voyoit le Sénat diſpoſé, que Lentulus ne fût confirmé malgré ſes Ennemis, ſi on commençoit par lui à délibérer; pour parer ce coup, & faire une derniere tentative en faveur de Pompée, il s'aviſa de prétendre, qu'on devoit commencer par Pompée.

La plupart des Peres ſe récrierent hautement contre cette nouveauté; mais les Conſuls n'en uſerent pas de même. Ils étoient toujours dans l'ame de l'opinion de Bibulus, également

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. II.

contraire à Lentulus, & à Pompée : mais la voyant abandonnée preſque de tout le monde, ils ſe rangerent à celle des Partiſans de Pompée, non pas pour la faire paſſer ; mais ſeulement, pour empêcher les Amis de Lentulus de faire paſſer la leur, en employant toute cette Séance, comme la précédente, en conteſtations inutiles. Pour cet effet, ils ne s'éleverent pas comme les autres contre l'entrepriſe inouïe du Tribun, ni ne la ſoutinrent pas auſſi : & fomentant la diviſion entre les Partis par ce procédé ambigu, au lieu de l'appaiſer, comme ils le pouvoient par leur autorité, ils firent ce qu'ils vouloient faire, qui étoit qu'on ne fît rien du tout, & l'on ſe ſépara, ſans réſoudre aucune choſe, pour la troiſiéme fois.

Il ne reſtoit plus aux Ennemis de Lentulus, pour renvoyer ſon affaire au loin, qu'à eſquiver encore la Séance du quinziéme Janvier, parce que le Sénat ne pouvoit s'aſſembler de tout le reſte du mois pour divers empêchemens : & tout le ſuivant étoit affecté à donner audience aux Ambaſſadeurs, en ſorte qu'il n'étoit pas permis d'y rien traiter, qu'ils n'euſſent tous été congédiés (*a*). Le jour donc de cette derniere Séance, Curion le Pere, qui ne s'étoit point encore fait remarquer dans cette affaire, ſe déclara avec beaucoup d'aigreur, autant contre Lentulus, que contre Pompée : & quoique Bibulus abandonnât preſque l'Avis qu'il avoit ouvert d'abord, pour ſe joindre aux Amis de Lentulus contre Pompée, ceux de Pompée abuſerent avec tant d'impudence de la liberté ſans réſerve, que tout Sénateur avoit de parler autant qu'il lui plaiſoit en opinant, & de tout ce qu'il lui plaiſoit, que la Séance ſe paſſa auſſi vainement que les précédentes.

Quoique la prétention de Lentulus fût extrêmement éloignée par ces artifices divers, le Tribun Caton, craignant encore qu'elle ne réuſsît, propoſa au Peuple, vers le commencement

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. IV. ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. II.

de Février, de lui ôter ſon Gouvernement de Cilicie (*a*). Son Fils prit auſſitôt le deuil pour ſolliciter (*b*), comme c'étoit la coutume dans les dangers de cette qualité : & ſes Amis employerent toute ſorte de moyens, pour l'en tirer. Il étoit défendu de traiter de quoi que ce fût avec le Peuple aux Jours qu'on obſervoit le vol des Oiſeaux ; & comme tout Magiſtrat avoit droit de les obſerver quand il lui plaiſoit, les Amis de Lentulus ſe ſervirent d'abord de cet artifice, pour empêcher le Peuple de délibérer ſur la propoſition de Caton contre lui. Peu de tems après, un autre Tribun, nommé L. Racilius (*c*) qui lui étoit favorable, la rendit vaine, en s'y oppoſant dans la forme ordinaire, ſuivant le Privilége de ſa Charge : car ſitôt qu'un ſeul Tribun s'oppoſoit à ce que tous les autres propoſoient, ils ne pouvoient paſſer outre, qu'en le faiſant deſtituer par le Peuple, ce qui étoit également rare & difficile.

Sur ces entrefaites, Pompée, ayant voulu haranguer le Peuple pour une autre Affaire, il n'en reçut que des huées, & des injures, au lieu d'applaudiſſemens (*d*). On lui reprocha entre autres choſes, qu'il faiſoit mourir de faim le menu Peuple, faute de pourvoir aux Bleds comme il devoit : l'emportement paſſa juſqu'à l'accuſer des plus horribles débordemens (*e*) ; mais ſurtout, on ſe moqua ouvertement de ſa prétention de rétablir le Roi d'Egypte. D'autre côté, le Tribun Caton, l'ayant entrepris peu de jours après dans le Sénat, le pouſſa avec tant de force, & fut écouté ſi favorablement de toute l'Aſſemblée, que Pompée, quelque diſſimulé qu'il fût, ne pût cacher ſon trouble, ni ſa douleur. Ces deux incidens, lui ayant fait connoître la mauvaiſe diſpoſition de tout le monde à ſon égard, l'obligerent à ſe déſiſter ſincerement de l'entrepriſe d'Egypte ; & peu de tems après, Lentulus lui ayant écrit, comme ſi ce Proconſul eût

(*a*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. V. (*b*) Idem ad Quint. Fratr. Libr. II Epiſt. III. (*c*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. VII. (*d*) Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. V. Idem, ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. II. & III.

(*e*) Τὶς ἀνὴρ ἀνδρα ζητᾶ Plut. dans la Vie de Pompée.

cru qu'il n'y avoit jamais ſongé, il en fut ſi aiſe, qu'il entra dès-lors de bonne foi dans les vues que Cicéron avoit ſur cette Affaire, en faveur de leur Ami commun.

A ce que je vois, dis-je alors, Pompée n'étoit pas le ſeul qui diſſimulât en ce tems-là, & Lentulus le ſçavoit faire auſſi à propos que lui, pour le moins. Ce n'eſt pas une choſe blâmable, me répondit Céſarion, de diſſimuler les fautes de nos Amis, quand cette diſſimulation peut les ramener à leur devoir : au contraire, rien n'eſt plus humain, ni plus généreux ; & telle étoit, comme vous voyez, celle de Lentulus. Mais de diſſimuler, comme Pompée, les mauvais deſſeins qu'on a contre ſes Amis, pendant qu'on n'oublie rien pour y réuſſir, c'eſt la plus lâche de toutes les trahiſons.

Mais quelle vue, repris-je, pouvoit avoir Cicéron pour Lentulus, & que pouvoit faire ce Proconſul, ſans employer la force ouverte, contre un grand Royaume, où l'Oracle, qui défendoit de l'attaquer de cette ſorte, étoit apparemment répandu ; Vous n'êtes guéres ſubtil, me répondit Céſarion, l'Oracle ne défendoit que de donner des Troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laiſſer comme en dépôt en quelque lieu près de la Frontiere, & aller cependant avec une bonne Armée aſſiéger Alexandrie ? Puis, quand il l'auroit eu priſe, s'en retourner, en y laiſſant de fortes Garniſons ; & enſuite, y renvoyer le Roi, qui trouveroit toutes choſes diſpoſées à le recevoir ? Et n'auroit-ce pas été, repliquai-je, le rétablir à main armée, contre la défenſe de la Sibylle ? Nullement, répliqua Céſarion : car dans le tems que Lentulus auroit ſoumis les Egyptiens, le Roi n'auroit point été avec lui ; & dans le tems que le Roi y ſeroit retourné, il n'auroit point eu d'Armée : & ainſi, il n'auroit pas été vrai de dire, qu'on lui eût donné des Troupes pour le rétablir. Vous vous moquez de moi, lui répondis-je, de me tenir un ſemblable diſcours : comme ſi ce n'étoit pas la même choſe, que Ptolomée fût avec Lentulus, ou

qu'il n'y fût pas, quand ce Proconſul lui ſoumettroit l'Egypte à main armée. Vous êtes indocile, reprit Céſarion; mais ſi vous ne me voulez pas croire, vous aurez peut-être plus de foi à Pompée, & à Cicéron. Ecoutez donc les propres termes de cet Orateur, écrivant à Lentulus, tant en ſon nom, qu'en celui de Pompée. *C'eſt à vous à juger*, lui dit-il (a), *étant comme vous êtes Maître de la Cilicie, & de la Chypre, ce que vous pouvez entreprendre, & mettre à fin. Et s'il vous paroît, que ce ſoit une choſe faiſable de vous emparer d'Alexandrie, & du reſte de l'Egypte, il eſt ſans doute, & de votre honneur, & de celui de la République, que vous y alliez avec votre Flotte, & votre Armée; en laiſſant le Roi à Ptolémaïde, ou à quelque autre lieu voiſin, afin qu'après que vous aurez appaiſé la révolte, & mis de bonnes Garniſons par-tout, ce Prince y puiſſe retourner. De cette ſorte, vous le rétablirez, comme le Sénat vous l'a ordonné d'abord; & il y rentrera ſans Troupes, ainſi que nos Dévots aſſurent que la Sibylle ordonne qu'il y doit rentrer.*

Vous voyez par-là, continua Céſarion, après s'être un peu arrêté, la vérité de ce que je vous ai dit d'abord, qu'on ſe moquoit dans le fond de la Sibylle, & de ſes Livres. Car, Cicéron ajoute nettement, que quelque bizarre que le conſeil qu'il donne à Lentulus paroiſſe, *tout le monde en jugeroit par l'événement: qu'ainſi, il n'avoit qu'à prendre ſi bien ſes meſures, qu'il fut ſûr de réuſſir; & que hors de là, il feroit mieux de ne rien entreprendre* (b).

Je vous avoue, interrompis-je, ne pouvant plus me taire,

(a) *Sic habeto, me cum illo re ſæpe communicatâ, de illius ad te ſententiâ, & auctoritate ſcribere: te poſſe perſpicere, qui Ciliciam, Cyprumque tenes, quid efficere, & quid conſequi poſſis, & ſi res facultatem habitura videatur, ut Alexandriam atque Ægyptum tenere poſſis, eſſe & tui, & noſtri imperii dignitatis, Ptolemaide, aut aliquo propinquo loco, Rege collocato, te cum claſſe atque exercitu proficiſci Alexandriam, ut cùm illam pace, præſidiiſque firmâris, Ptolemæus redeat in regnum. Ita fore ut per te reſtituatur, quemadmodum initio Senatus cenſuit, & ſine multitudine reducatur, quemadmodum homines religioſi Sibyllæ placere dixerunt.* Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. VII.

(b) *Ex eventu homines de tuo conſilio exiſtimaturos; ſi exploratum tibi ſit, non cunctandum; ſin dubium, non conandum.* Cicer. ad Famil. Libr. I. Epiſt. VII.

que je ne me ſerois jamais aviſé de cette ſubtilité : & je vois bien par-là, que de tout tems,

Il eſt avec le Ciel des accommodemens.

Mais que je ſçache, s'il vous plaît, ſi celui-ci réuſsît. Lentulus, reprit Céſarion, ne ſe crut pas aſſez fort, pour ſuivre ce Conſeil ; & les Troupes, qu'il pouvoit donner ſous main à Ptolomée, ne parurent pas ſuffiſantes à ce Prince, pour ſe rétablir lui-même, ſans que ce Proconſul y parût.

Mais il y en avoit en même tems un autre, qui commandoit en Syrie ; & qui n'étoit pas ſi circonſpect. Il s'apelloit Aulus Gabinius (*a*). C'étoit un Eléve de Catilina, de qui il avoit été tendrement aimé dans ſa jeuneſſe (*b*) ; & ſes Mœurs ne démentoient point ſon éducation. Il paſſoit pour auſſi bon Danſeur (*c*), que Ptolomée pour bon Joueur de Flute. Il pilloit ſa Province, plus cruellement que les Corſaires & les Arabes, contre qui il la défendoit, n'euſſent fait ſans lui. Mais ſurtout, il y maltraitoit les Publicains de toutes les manieres, en haine de ce que l'Ordre des Chevaliers dont ils étoient, avoit défendu Cicéron contre lui juſqu'à l'extrémité ; car c'étoit ſous ſon Conſulat, & principalement par ſon autorité, que cet Orateur avoit été exilé.

Toute cette conduite l'avoit rendu ſi odieux à Rome, qu'ayant donné avis au Sénat, ſelon la coutume, d'une Guerre qu'il avoit faite & terminée heureuſement, contre les Rois de Judée, on n'eut point d'égard à ſes Lettres ; ce qui n'étoit jamais arrivé à perſonne avant lui : & on lui refuſa d'en remercier les Dieux en ſon nom (*d*). Mais cet affront ne le rendit pas plus ſage. N'ayant plus rien à prendre en Syrie, où il

(*a*) Dion, Livr. XXXIX. Strabon, Livr. XVII. Cicer. ad Quint. Fratrem, Libr. III.

(b) *Catilinam amatorem ſuum, ejus vir Catilina.* Cicer. poſt reditum, in Senatu ; & pro Domo.

(*c*) Macrob. Saturnal. Libr. II. Cap. X.

(*d*) Cicer. de Provinc. Conſulat. in Piſonem, & ad Quint. Fratr. Libr. II. Epiſt. VII.

avoit tout ruiné par ſes vexations, il ſe préparoit à faire la Guerre aux Arabes, lorſque Mithridate, Prince des Parthes, chaſſé, par le Roi ſon Frere, de la Médie, qui lui étoit tombée en partage, vint lui demander du ſecours (*a*). Quoiqu'il fût défendu par une Loi expreſſe à tout Proconſul, de ſortir de ſa Province, ni de déclarer quelque Guerre que ce fût, même de proche en proche, ſans ordre exprès du Sénat, Gabinius n'héſita pas à entreprendre celle-ci, dans l'eſpérance de profiter de la Diviſion & des Richeſſes immenſes de ces Princes: & déja, il avoit paſſé l'Euphrate avec ſon Armée pour ce deſſein, quand Ptolomée le joignit avec des Lettres de Pompée, leur Protecteur & leur Ami commun, tout fraîchement déclaré Conſul pour l'année ſuivante, par leſquelles il conjuroit Gabinius d'entendre aux Propoſitions que ce Prince lui feroit, pour le rétablir dans ſon Royaume.

Soit par reſpect pour la Sibylle, ou que la Guerre des Parthes parût moins difficile & plus utile que celle d'Egypte, tout ce qu'il y avoit de conſidérable auprès de Gabinius ſe déclara contre Ptolomée, excepté le ſeul Antoine, depuis Triumvir, qui commandoit la Cavalerie Romaine, quoique fort jeune, & qui étoit Ami particulier de ce Prince (*b*).

Mais plus l'entrepriſe étoit déſaprouvée, plus Gabinius étoit en droit de la faire acheter chérement; & Ptolomée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y réſoudre, ayant offert, tant pour le Général, que pour l'Armée, dix mille talens, qui valoient environ dix-ſept millions de notre monnoie, payables la meilleure partie comptant par avance, & le reſte ſitôt qu'il ſeroit rétabli (*c*), il fut facile à Antoine de faire accepter ce parti par Gabinius, qui en avoit plus d'envie que lui.

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Fille aînée du Roi,

(*a*) App. in Parth. Dio, Libr. XXXIX. (*b*) Appian, Livr. V. de la Guerre Civile, & Plutarque dans Antoine. (*c*) Dio, Libr. XXXIX. Cicer. pro Rabirio Poſthumo. Joſeph, de la Guerre des Juifs, Livr. I. Chap. V. & Antiquités, Livr. XIV. Chap. XI. Appian. in Syriac. & Parthic.

que je vous ai dit qu'on y avoit déclaré Reine à ſa place, quand il s'enfuit. Le Prince Syrien, qu'elle avoit épouſé, s'étoit trouvé un fort malhonnête homme. Soit qu'il aimât naturellement l'Argent, ou que ne croyant pas cet établiſſement bien aſſuré, il voulût profiter du tems, ſon premier ſoin avoit été de faire mettre le Corps d'Alexandre le Grand dans un Cercueil de Verre, pour ſe ſaiſir de celui d'Or maſſif, où il avoit repoſé juſqu'alors (*a*). Mais cette action, & pluſieurs autres ſemblables qui la ſuivirent, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ſes Sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après : & les amis de cette Princeſſe, voyant le beſoin qu'elle avoit d'attacher quelque homme de grand mérite à ſa Fortune, pour la ſoutenir contre ſon Pere, choiſirent pour ſon ſecond Mari un autre Prince de la plus grande réputation qu'il y eût alors dans tout l'Orient.

Il s'appelloit Archelaüs, & ſe diſoit Fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince. Ce Lieutenant, étant devenu ſuſpect à ſon Maître pour un Traité qu'il négocia avec Sylla, crut devoir changer de Parti, pour mettre ſa vie en ſureté ; & s'étant jetté entre les bras des Romains, il en avoit reçu de grands biens, avec la qualité d'Ami & Allié de Rome (*b*). Son Fils, ſuivant ſon exemple, s'étoit auſſi attaché à eux, & avoit été fait Prince de Comagene par Pompée, en récompenſe de quelque ſervice qu'il leur avoit rendu. Comme il avoit lié une étroite amitié avec Gabinius, dans un tems où ce Proconſul avoit fait la Guerre en ces Provinces ſous d'autres Généraux, ſitôt qu'il étoit arrivé en Syrie, pour y commander en chef, ce Prince s'étoit rendu auprès de lui, dans le deſſein de l'accompagner à la Guerre des Parthes, & d'y mériter de la reconnoiſſance des Romains, par de nouveaux ſervices, & de nouveaux établiſſemens. Mais le

(*a*) Strabon, Livr. XVII. Suetone, dans Veſpaſien, Chap. XIX.

(*b*) Strabon, Livr. XII. Plutarque dans Sylla. Appian. in Mithridatic.

Sénat

Sénat n'agréa pas ce deſſein : & la Reine d'Egypte l'ayant fait rechercher en même tems, il étoit parti auſſitôt en ſecret d'auprès de Gabinius, pour l'aller épouſer (*a*), jugeant bien que les Romains ne le ſouffriroient pas, s'ils en étoient avertis.

Ce fut donc environ ſix mois après ce Mariage, & vers le Printems de l'an de Rome DCXCVIII. ſous le deuxiéme Conſulat de Pompée & de Craſſus, que Gabinius, laiſſant ſa Province ſous la charge de ſon Fils encore tout jeune, avec peu de Soldats, prit avec ſon Armée le chemin d'Egypte par la Paleſtine (*b*). Il y reçut toute ſorte d'aſſiſtances d'Antipater, Pere du grand Hérode, entre les mains de qui il avoit mis la principale autorité dans ce Pays, après la Guerre que je vous ai dit qu'il y avoit faite. La plus grande difficulté de celle, dont il s'agiſſoit alors, conſiſtoit dans la route qu'il falloit néceſſairement tenir de-là à la frontiere d'Egypte, à travers de grandes & profondes Sablonieres pleines de Serpens, ou le long des Marais du Lac Sirbonide, & toujours ſans rencontrer une goutte d'eau douce. Mais Antoine, ayant pris les devans avec la Cavalerie, fraya de ſorte le chemin au reſte de l'Armée, qu'elle arriva heureuſement à Peluſe.

C'étoit une Ville maritime, grande, forte & peuplée, qui ſervoit comme de rempart à tout le Royaume, & la ſeule porte pour y entrer du coté de la Mer. Mais comme elle étoit principalement habitée & défendue par des Juifs, que le voiſinage & la commodité du Commerce avoit invités à s'y établir ; il fut facile à Antipater, par ſes habitudes & le crédit qu'il avoit parmi eux, de les obliger à la livrer aux Romains.

Ptolomée, tranſporté de joie & de colere, ſe croyant dès-lors aſſuré d'un entier ſuccès, voulut faire paſſer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'Egyptiens; mais Antoine l'en empêcha : & l'Armée en étant partie peu de tems après, diviſée en

(*a*) Strabon, Livr. XVII. (*b*) Dion, Livr. XXXIX. Tit. Liv. Livr. CV. Egeſippe, Livr. I. Cap. XXI. Joſeph. Plutarque dans Antoine.

deux Corps, elle rencontra & attaqua le même jour celle d'Egypte commandée par Archelaüs, qui fut défait, & pris priſonnier.

Il étoit dès-là facile à Gabinius de terminer auſſitôt cette Guerre, en gardant ſoigneuſement ce Prince, en qui les Egyptiens, & leur Reine, avoient toute leur eſpérance (*a*). Mais il craignit, que s'il rétabliſſoit Ptolomée ſi vîte, & avec ſi peu de peine, ce Roi n'en prît prétexte de manquer à ſa parole, & n'achevât pas de le payer. Il trouva donc plus à propos de tirer la plus groſſe rançon qu'il put de ſon Priſonnier, en lui donnant les facilités néceſſaires pour s'échaper, en conſidération de leur ancienne amitié.

Enſuite, il fit remonter ſa Flotte par le Fleuve, où elle rencontra & battit auſſi celle d'Egypte. Puis il tira droit vers Alexandrie, avec ſon Armée de terre. Archelaüs, qui y étoit retourné, en étoit ſorti avec la ſienne, pour aller au devant de lui. Quand il fallut camper, & remuer la terre pour ſe retrancher, les Egyptiens ſe mirent à crier à haute voix, qu'Archelaüs y fît travailler des Mercenaires, s'il vouloit, aux dépens du Public (*b*). Vous jugez aiſément de la réſiſtance que ſemblables Soldats purent faire. Archelaüs, qui en fit apparemment plus qu'eux, ſe fit tuer; & Antoine, qui avoit lié amitié avec lui, pendant que ce malheureux Prince, avoit été auprès de Gabinius, le fit chercher parmi les Morts, & lui fit des Funérailles royales.

Gabinius laiſſa dans Alexandrie de puiſſantes Garniſons de Gaulois, & d'Allemands, ſous quelques Chefs Romains: & Ptolomée, étant rentré de cette ſorte dans ſes Etats, fit tuer la Reine ſa Fille, & les plus riches du Pays, ſous prétexte qu'ils avoient favoriſé la révolte, mais en effet, pour ſe ſervir de leurs biens à achever de payer Gabinius (*c*). Les Egyptiens ſouffrirent

(*a*) Dion. Livr. XXXIX. (*b*) Valer. Maxim. Libr. VIII. Cap. I. (*c*) Céſar, Livr. III. de la Guerre Civile. Tit. Liv. Livr. CV. Strabon, Livr. XII. & XVII.

toutes ces violences, ſans murmurer ; mais peu de jours après, un Soldat Romain ayant tué un Chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolomée, ne purent empêcher le Peuple de le mettre en piéces, ſur le champ, pour venger l'outrage fait aux Dieux du Pays (*a*).

Voilà, dis-je à ces mots, voyant que Céſarion ne parloit plus, une affaire bien ſinguliere d'un bout à l'autre, & une deſtinée bien bizarre, que celle de ce malheureux Roi. Mais que je ſçache, s'il vous plaît, s'il ne lui arriva plus rien d'extraordinaire ? On n'en ſçait plus rien depuis, répondit Céſarion ; ſinon, qu'un pauvre Chevalier Romain, nommé Caïus Rabirius Poſthumus (*b*), qui lui avoit prêté, ou fait prêter, la plûpart des Sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire payer, quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il déſeſpéroit de le ſatisfaire, à moins qu'il ne voulût bien ſe charger du ſoin de ſes Revenus ; moyennant quoi il pourroit ſe rembourſer peu à peu par ſes mains. Mais ce malheureux Créancier ayant accepté ce parti, dans la crainte de perdre ſa Dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arrêter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers Amis de Céſar, & que Pompée fût en quelque ſorte garant de la Dette ; puiſque le Prêt s'étoit fait, & les Obligations s'en étoient paſſées en ſa préſence, & par ſon entremiſe, dans une maiſon de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Cependant, Rabirius fut trop heureux de pouvoir ſe ſauver, peu de tems après, de Priſon, & d'Egypte, plus miſérable qu'il n'y étoit allé : & pour comble de diſgrace, il fut accuſé juridiquement à Rome, ſitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolomée à corrompre le Sénat par les Sommes

Cicer. in Piſon. Idem. ad Attic. Libr. IV. Epiſt. IX. Dion, Livr. XXXIX. Porphyre, dans Euſebe, Egeſippe, Livr. I. Ch. XXI. &c. (*a*) Diodore, Livr. I. pag. 53. (*b*) Cicer. pro Rabirio Poſthumo.

qu'il lui avoit prêtées pour cet uſage ; deshonoré ſa qualité de Chevalier Romain, par l'Emploi qu'il avoit pris en Egypte ; & profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit rapporté (*a*). Le diſcours admirable, que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reſte encore, eſt un Monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi. Il mourut paiſible poſſeſſeur de l'Egypte, peu de tems après cette méchante action, & environ quatre ans depuis ſon rétabliſſement (*b*). Une copie authentique de ſon Teſtament fut portée à Rome, pour y être miſe dans le Tréſor public, parce qu'il en fit le Peuple Romain Exécuteur (*c*). Il y conjuroit le Sénat, au nom de tous les Dieux garants de leur Alliance, d'autoriſer la Diſpoſition qu'il y faiſoit de ſon Royaume en faveur de Ptolomée ſon Fils aîné, qui fut depuis ſurnommé Denys, & de la belle Cléopatre, l'aînée des filles qui lui reſtoient ; auſquels il ordonnoit en même tems de ſe marier enſemble, ſuivant la coutume du Pays (*d*). On trouve même, que Pompée fut donné pour Tuteur par le Peuple au jeune Roi (*e*), qui le fit tuer quatre ans après ſi lâchement. Voilà en peu de mots, conclut Céſarion, tout ce qui nous reſte de la vie & des aventures de ce Roi Joueur de Flute.

Pour un Menêtrier, dis-je alors, je ne le trouve pas malhabile homme. Il me paroît, à tout prendre, qu'on ne pouvoit guéres mieux parer qu'il fit à ſa mauvaiſe Fortune ; & qu'il ſçut être cruel, prodigue, & patient, aſſez à propos. Mais ſurtout, je lui ſçais bon gré d'avoir engagé Gabinius à le rétablir ; & ſi je n'avois peur d'abuſer de votre complaiſance, je vous prierois de me dire encore ce qui en arriva. Il arriva, reprit Céſarion, tout ce qui ne pouvoit manquer d'arriver. Les Corſaires, ſe prévalant de ſon abſence, ravagerent ſon Gou-

(*a*) Sueton. in Claud. Cap. XVI. (*b*) Cicer. ad Famil. Libr. VIII. Epiſt. IV. (*c*) Céſar, de la Guerre Civile, Livr. III. (*d*) Dion, Livr. XLII. Lucain, Livr. X. (*e*) Eutrope, Livr. VI.

vernement, ſans trouver aucun obſtacle ; & les Publicains des Provinces voiſines, n'ayant pu, non plus que ceux de Syrie, faire leurs voitures ordinaires d'argent pendant ce tems, de peur d'être volés, ils furent obligés d'emprunter à Rome des ſommes conſidérables à groſſe uſure, pour fournir aux termes préfix ce qu'ils devoient au Tréſor Public (*a*).

La premiere nouvelle qu'on eut en Italie du Rétabliſſement de Ptolomée, étant donc arrivée d'abord aux eaux de Pouzzol, où le plaiſir autant que la ſanté attiroit force honnêtes gens (*b*), elle ne fut pas ſitôt paſſée de-là à Rome, que tous les divers ſujets de plainte, qu'il y avoit à faire contre Gabinius, y étant répandus parmi le Peuple par les intéreſſés, le diſpoſerent dès-lors à faire un châtiment exemplaire de ce Proconſul à ſon retour. Les Peres furent les premiers à y exhorter les Magiſtrats, qui devoient connoître de ſon Crime ; & l'on ne parloit de rien moins que de le faire mourir. Il n'avoit donné aucun avis au Sénat de ſon Expédition d'Egypte (*c*), jugeant bien qu'elle y ſeroit encore plus mal reçue, que celle de Judée, & le Conſul Craſſus, qui devoit lui ſuccéder en Syrie, ayant envoyé un de ſes Lieutenans pour prendre poſſeſſion de ce Gouvernement en ſon nom, Gabinius, pour comble d'inſolence, refuſa de s'en démettre, quoique ſon tems fût déja expiré.

Mais, quelque grand que fût cet affront pour Craſſus, comme il aimoit beaucoup plus l'argent que l'honneur, Gabinius l'eut bientôt appaiſé : juſques-là que Cicéron, ayant propoſé peu de jours après au Sénat de faire publier de nouveau l'Oracle de la Sibylle, afin d'aigrir encore davantage les eſprits, Craſſus s'y oppoſa auſſi fortement que Pompée ; & ils s'emporterent tous deux contre Cicéron, juſqu'à lui reprocher ſon exil. Vous jugez aſſez comment cet Orateur, qui ne cherchoit qu'à

(*a*) Dion, Livr. XXXIX. Cicer. ad Quint. Fratr. Lib. III. & ad Attic. Libr. IV. Epiſt. XVI. (b) *Puteolos plurimi & lautiſſimi ſolent eſſe in iis locis.* Cicer. pro Plancio. Idem, ad Attic. Libr. IV. Epiſt. X. (*c*) Dion, Livr. XXXIX.

parler ſur ce ſujet, leur répondit; & que ce reproche l'irrita davantage, au lieu de le rebuter. En effet, leur Conſulat étant fini peu de tems après, il fit auſſitôt remettre l'affaire en délibération.

Les nouveaux Conſuls, Domitius, & Appius, n'étoient pas dévoués à Gabinius, comme les précédens. Domitius qui avoit été élevé à cette Dignité malgré Pompée, étoit ſon Ennemi par cette raiſon. Appius étoit ſon Allié; mais il affectoit de paroître populaire: & comme il étoit d'ailleurs fort intéreſſé, il vouloit mettre Gabinius dans la néceſſité d'acheter ſa protection. Ainſi, il fut arrêté d'une commune voix, qu'on publieroit l'Oracle de nouveau.

Quoique Gabinius eût été dépoſſédé de ſon Gouvernement, dès le commencement de cette Année DCXCIX. par Craſſus même, qui étoit parti avant la fin de la précédente, pour en aller prendre poſſeſſion, il ne ſe hâtoit point de revenir à Rome. Il vouloit laiſſer ralentir la colere du Peuple contre lui, & donner le tems à ſes amis de corrompre ſes Juges, & ſes Accuſateurs, par le moyen des Sommes immenſes qu'il envoya devant lui pour cet effet. Mais ayant appris que ſon retardement aigriſſoit davantage les eſprits, au lieu de les adoucir, & que les Tribuns, indignés de ſes artifices, vouloient lui faire faire ſon Procès en ſon abſence, il partit à la fin, & publia ſur ſa route, qu'il alloit demander le Triomphe au Sénat, pour ſes deux Expéditions de Judée & d'Egypte.

En effet, étant arrivé près de Rome le dix-neuviéme Septembre, il n'y entra pas d'abord, & il s'arrêta à quelques milles de la Ville, comme les Généraux, qui prétendoient au Triomphe, avoient coutume de faire. Mais on n'en eut pas ſitôt avis, qu'il fut accuſé coup ſur coup dans les formes ordinaires de trois Crimes différens: premierement, de Crime d'Etat, pour le Rétabliſſement du Roi d'Egypte: enſuite, de Péculat pour les vexations qu'il avoit faites en Syrie; & en dernier lieu,

d'avoir acheté les Suffrages, quand il avoit été fait Conſul cinq ans auparavant (*a*).

Ces Accuſations l'ayant obligé d'abandonner la prétention du Triomphe, il entra dans Rome pour ſe défendre, le vingt-ſeptiéme Septembre, à nuit cloſe, & dans le plus honteux équipage que jamais Proconſul y fût entré. Le lendemain, il comparut, ainſi qu'il étoit aſſigné, devant le Préteur, qui devoit préſider au jugement du crime d'Etat, perſonnage de probité, & de fermeté, reconnues. Dix jours après, ſuivant la coutume, il fut au Sénat, pour y rendre compte de ſon adminiſtration. Mais comme il vouloit ſortir après l'avoir fait en peu de mots, il fut retenu par les Conſuls, & l'on fit entrer en même tems les Publicains de Syrie, pour l'obliger de répondre à leurs plaintes. Cicéron ayant pris la parole pour eux, Gabinius ne ſe défendit qu'en l'appellant *Exilé*, & d'une voix tremblante; mais tout le Sénat, s'étant récrié contre cette parole, ſe leva en même tems comme de concert, & s'approcha de lui, pour lui impoſer ſilence. Les Publicains n'en témoignerent pas moins d'indignation; & le Conſul Appius, s'étant auſſi déclaré pour accuſateur, ſpécifia les témoins, & les complices, des crimes de Gabinius, ſans qu'il répondît plus un ſeul mot (*b*).

Quatre jours après, il ſe préſenta devant le Peuple. Le concours fut ſi grand, & les premiers mouvemens de l'horreur qu'on avoit pour lui, ſi violens, qu'il faillit d'abord à être étouffé, ou mis en piéces. Un Tribun, ſur-tout, nommé Caïus Memmius, l'accuſa avec beaucoup de véhémence, & un applaudiſſement ſi général, qu'il ne pouvoit éviter d'être condamné à la mort, ou tout au moins à une priſon perpétuelle; lorſque ſon Fils, dont je vous ai déja parlé, qui étoit préſent, ſe jetta aux pieds de Memmius pour le fléchir. Mais ce Tribun, implacable, & tout fier de l'heureux ſuccès de ſon Entrepriſe,

(*a*) Aſcon. in Cicer. Orat. in Piſon. Cicer. ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. I, II, & III.

(*b*) Val. Max. Libr. VIII. Cap. I.

laiſſant ce malheureux Fils proſterné devant lui à terre, comme il étoit, ſans daigner ſeulement y prendre garde, le Peuple, moins ferme dans ſa colere, fut touché de pitié à ce ſpectacle; & ce mouvement favorable donna à un autre Tribun, gagné par Gabinius, la hardieſſe, qu'il n'avoit pas eu juſqu'alors, de ſe déclarer en ſa faveur, & de le faire lâcher par les Porte-Faiſceaux qui l'avoient déja ſaiſi au corps.

Le Peuple n'ayant donc pas voulu prévenir en cette cauſe les Juges ordinaires, comme il faiſoit quelquefois, elle fut enfin agitée peu de jours après devant eux; & le concours ne fut pas moindre au Tribunal du Préteur, qu'il avoit été à la place publique. Ils étoient au nombre de ſoixante & dix, tirés en partie du Sénat, & en partie de l'Ordre des Chevaliers & des Tribuns du Tréſor. Il y avoit pluſieurs Accuſateurs (*a*), mais celui qui portoit la parole pour les autres, s'en acquitta ſi mal, que tout le monde le ſoupçonna d'avoir été corrompu par Gabinius, ainſi que les Juges qui lui furent favorables. Pompée n'oublia rien, pour le ſervir. Il fit tous ſes efforts, pour le raccommoder avec Cicéron, & pour obliger même cet Orateur à le défendre, mais ce fut inutilement pour le coup; & Cicéron ne put même ſe diſpenſer de porter témoignage contre lui.

On allégua pour ſa défenſe, qu'il étoit de l'intérêt public de chaſſer d'Egypte Archelaüs, dont la flotte troubloit la Navigation & le Commerce de Rome, dans les Mers voiſines, & donnoit toute ſorte d'aide aux Pirates, pour exercer impunément leurs brigandages ſur les Sujets de la République (*b*). On prétendit même, que cette Expédition avoit été permiſe à Gabinius par quelque Loi, dont il ne reſte aucune mémoire: qu'au pis aller, l'Oracle ne regardoit point l'affaire dont il s'agiſſoit alors, & que le cas en étoit arrivé longtems auparavant, dans la perſonne du précédent Roi d'Egypte, dont j'ai

(*a*) Cicer. ad Attic. Libr. XV. Epiſt XVI.
(*b*) Cicer. pro Rabirio Poſthumo.

parlé,

parlé, qui avoit auſſi été chaſſé de ſon Royaume, & qui avoit demandé du ſecours au Sénat; mais que quand même l'Oracle regarderoit ſon Succeſſeur, la Sibylle n'ayant point exprimé quelle peine mériteroient ceux qui rétabliroient ce Prince à main armée contre ſa défenſe, perſonne n'étoit en droit d'en juger (*a*).

Mais avec toutes ces défaites, Gabinius n'auroit pas ſeulement oſé ſe défendre, ſans un bruit qui ſe répandit en ce tems-là, qu'on alloit faire Pompée Dictateur (*b*). Ce bruit n'étoit pas ſans fondement. L'Election des Conſuls, qui ſe faiſoit d'ordinaire vers le commencement du mois d'Août, avoit été empêchée juſqu'alors, (on étoit aux derniers jours d'Octobre,) par divers artifices, & pour divers intérêts, qui n'avoient rien de commun avec l'affaire de Gabinius. Et comme ces empêchemens n'étoient pas de nature à ceſſer d'eux-mêmes, on croyoit qu'on ſeroit obligé de recourir au reméde pratiqué de tout tems en ſemblable rencontre, qui étoit de créer un Dictateur, dont la puiſſance ſans égale & ſans bornes étoit ſeule capable de réduire toutes les autres à leur devoir.

Vous jugez aſſez, qu'en ce cas, perſonne n'avoit plus de droit d'y prétendre que Pompée. Quoique les Tribuns ne le propoſaſſent dans les formes que pluſieurs mois après, le bruit qui en couroit par avance ſuffiſoit pour intimider des Juges, dont la meilleure partie étoit fort au-deſſous de lui; & c'eſt une eſpéce de merveille, qu'il s'en trouvât trente-deux aſſez gens de bien, pour oſer condamner Gabinius dans cette conjoncture; contre trente-huit qui le déclarerent innocent (*c*). Domitius Calvinus, entre autres, par une oſtentation de partialité dont il n'y avoit jamais eu d'exemple, opina pour le Criminel à haute voix, au lieu de donner ſon ſuffrage par ſcrutin comme les autres;

(*a*) Dion, Livr. XXXIX. (*b*) Cicer. ad Attic. Libr. IV. Epiſt. XVI. & ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. IV. (*c*) Dion, Livr. XI.

& un de ces autres ſe leva devant tout le monde, avant que la Séance fût finie, ſitôt que les voix furent comptées, pour en aller porter le premier la nouvelle à Pompée (*a*).

Voilà interrompis-je à ces mots, un heureux ſcélérat! Ne vous hâtez pas ſi fort, interrompit Céſarion à ſon tour, & attendez juſqu'au bout, puiſque vous voulez tout ſçavoir. Peu s'en fallut que le Peuple ne mît tous ſes Juges en piéces, dans le premier mouvement de l'indignation publique. Un de ſes Affranchis, qui avoit eu quelque Office près de lui en Syrie, & qu'on avoit auſſi accuſé comme ſon complice, en porta auſſitôt la peine. L'affaire de ce miſérable ayant été agitée une heure après devant d'autres Juges, il fut condamné avec d'autant plus de rigueur, qu'on étoit irrité de ce que ſon Maître étoit abſous.

Sur ces entrefaites, le Tibre s'étant débordé tout à coup, avec tant de violence qu'il abattit pluſieurs Maiſons, & fit périr beaucoup de monde, tant à Rome qu'aux environs (*b*), le Peuple s'imagina, qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans cet accident, & le prit pour une punition divine du mépris que Gabinius & ſes Juges avoient fait de l'Oracle de la Sibylle.

Je vous ai dit, qu'il avoit été accuſé de trois crimes différens. Etant donc abſous de celui d'Etat, il fut pourſuivi de nouveau pour le Péculat, par le même Tribun Memmius, qui l'avoit pouſſé ſi cruellement devant le Peuple, par Tibere Neron, Pere de l'Empereur de même nom; & par Caïus, & Lucius, Freres du même Antoine, depuis Triumvir, qui avoit commandé ſa Cavalerie. Le grand Caton, dont je vous ai conté l'entrevue à Rhodes avec Ptolomée préſidoit à ce Jugement,

(*a*) Cicer. ad Att. Libr. IV. Epiſt. XVI. & ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. XIV.

(*b*) Dion, Livr. XXXIX. Cicer. ad Quint. Fratr. Libr. III. Epiſt. VII.

en qualité de Préteur. Il avoit été malade juſqu'alors, & cette raiſon en avoit retardé la déciſion. C'étoient auſſi d'autres Juges que les premiers. Mais Gabinius ſe croyoit ſi entiérement hors d'affaire, qu'il ne daigna pas ſeulement ſonger à les corrompre.

La Commiſſion des bleds, que Pompée avoit encore, l'avoit obligé de ſortir de Rome, pour aller réparer les déſordres du Tibre, qui avoit ravagé les plus fertiles champs de l'Italie, & emporté ou gâté une quantité incroyable de grains ; mais ayant appris le nouveau danger de Gabinius, il s'approcha le plus qu'il put de la Ville, pour eſſayer de le ſauver encore une fois (*a*): & ſa charge ne lui permettant pas d'y entrer, il aſſembla le Peuple hors des murailles, pour le haranguer ſur ce ſujet. Il y lut publiquement des Lettres de Céſar, qui lui recommandoit Gabinius avec toute l'affection imaginable : & pour dernier effort, il obligea Cicéron à le défendre (*b*) ; ce qui fit donner à cet Orateur le ſurnom de *Transfuge*, pour reproche de ſa foibleſſe ou de ſa légereté.

A ce que je vois, interrompis-je à ces mots, Pompée étoit auſſi chaud Ami, que Ciceron étoit foible ennemi. Pompée, me répliqua Céſarion, avoit, comme tous les ambitieux, la maxime vulgaire, qui comprend preſque toute l'habileté des Politiques d'aujourd'hui, d'être bon ami & cruel ennemi, ſans aucun diſcernement dans le choix des amitiés, & des inimitiés. Mais ni lui, ni eux, ne ſeroient obligés à faire des démarches ſi violentes pour leurs amis, s'ils n'en avoient que de gens de bien. Ce n'eſt que pour des méchans, qu'on a beſoin de faire ces efforts extraordinaires de crédit, & d'autorité ; & quelque mauvaiſe affaire qui arrive à un honnête homme, les voies régulieres ſuffiſent toujours pour l'en tirer. Ainſi, bien loin que

(*a*) Dion, Liv. XXXIX.
(*b*) Valer. Max. Libr. IV. Cap. II. Cicer. pro Rabirio Poſthumo.

cette fermeté & cette chaleur extrême, qu'on fait voir à protéger des ſcélérats, ſoit louable, rien n'eſt plus à déteſter; puiſqu'elle n'a en effet que l'intérêt ou la vanité pour motif, & l'injuſtice pour but.

Tréve de digreſſion, s'il vous plaît, interrompis-je encore, & que je ſçache ſi Gabinius fut condamné, ou abſous, cette ſeconde fois. Il fut condamné, reprit Céſarion, à un Exil perpétuel, & ſes biens furent confiſqués, malgré l'Autorité de Pompée, & l'Eloquence de Cicéron. Mais Céſar, qui le tenoit pour un des plus grands Capitaines de Rome, s'étant rendu Maître de la République ſix ans après, le rappella auſſitôt d'Exil, pour lui donner un petit Corps d'Armée à commander en Illyrie; où, ayant été défait par les Barbares du Pays, & contraint de ſe refugier à Salone, il y mourut de maladie peu de tems après (*).

(*) Cæſar, de Bello Alexandr. Appian. in Illyric.

Fin de la deuxiéme journée.

CÉSARION.

TROISIÉME JOURNÉE.

Caractere de Titus Pomponius Atticus.

SI vous ne ſçaviez pas, comme moi, que la Nature avoit joint dans la perſonne de votre Ami les deux choſes du monde les plus incompatibles, une mémoire prodigieuſe avec un diſcernement excellent, vous auriez peine à croire, qu'il m'eût raconté ſur le champ l'Hiſtoire que je viens de vous redire. Quoique j'euſſe fort ouï-parler de ſes divers talens, je ne laiſſai pas d'en être ſurpris: car il ne recourut pas plus de trois ou quatre fois à ſes Livres, & à ſes papiers, pour me faire un ſi long détail; & il avoit tout ce qu'il me dit auſſi préſent à l'eſprit, que s'il eût conté ſes propres affaires. Il me reſtoit ſeulement un ſcrupule qui étoit de ſçavoir, où il avoit pris un grand nombre de particularités eſſentielles, que j'avois remarquées dans ſon récit, & que je ne me ſouvenois point d'avoir vues dans aucun des Hiſtoriens, ſoit Grecs, ſoit Latins, qui ont écrit ſur le tems de cet événement. Comme il avoit en toutes choſes un procédé ſimple & naïf, qui inſpiroit la liberté & la franchiſe, l'ayant rencontré le lendemain en me promenant ſur une Terraſſe qui faiſoit face à ſa Maiſon du côté de la Plaine, je ne lui cachai point ma difficulté, & il y répondit ſur le champ, en mettant entre mes mains un Livre qu'il avoit dans les ſiennes; comme voulant dire, que c'étoit là-dedans qu'i

avoit pris tout ce que je le ſoupçonnois d'avoir inventé. Je l'ouvris avec empreſſement ; mais ma curioſité fut bien mal ſatisfaite, quand je vis que c'étoit les Epîtres de Cicéron. Comme l'étude, que j'avois faite au Collége, de ces Epîtres, ne m'en avoit pas laiſſé une grande idée, je fus fort ſurpris de ce que je voyois. Il ſe prit à rire de mon étonnement, & me dit en même tems, que je ne m'en offenſaſſe pas : que ce n'étoit pas de moi qu'il ſe moquoit, mais des Maîtres que j'avois eus ; parce que c'étoit plutôt leur faute, que la mienne, ſi je n'avois pas mieux goûté les plus précieux reſtes de l'Antiquité : qu'il avoit ſouvent admirés en lui-même, comment ces Docteurs pouvoient expliquer les plus belles choſes du monde ſans les entendre, ni en être touchés ; & que je n'en ſerois pas moins ſurpris, ſi je reliſois avec lui ces mêmes Lettres, qui m'avoient ſi fort ennuyé avec eux. Vous jugez aſſez que je le pris au mot. Ayant donc ouvert le premier Livre de celles à Atticus, il en lut tout haut deux ou trois, qui parloient de la même affaire ; & comme je lui fis connoître l'envie extrême que j'avois de l'entendre ſur ce ſujet, il ne différa de me contenter, qu'autant de tems qu'il nous en fallut, pour nous retirer dans le même Cabinet où il m'avoit entretenu la veille ſi agréablement.

Entre tout ce qui me charme le plus, me dit-il, dans les Mœurs des Anciens, rien ne me touche tant que la régularité de leurs amitiés. C'eſt peut-être en quoi ils nous ſurpaſſoient davantage, & en quoi nous nous piquons moins de les égaler. Bien loin de-là, ſi quelqu'un vouloit aujourd'hui avoir cette régularité, il paſſeroit pour ridicule, d'une commune voix : les plus honnêtes de ſes Amis ſe prévaudroient, ſans ſe moquer de lui, des avantages infinis qu'il y a à être aimé de cette ſorte, pendant que les autres en riroient impunément. Mais tous, généralement, le regarderoient comme une eſpéce de Tyran familier, s'il prétendoit qu'ils fuſſent auſſi réguliers pour lui, que lui pour eux.

On ne vivoit pas ainſi en Gréce du tems de Xenophon. Cette régularité, ſi peu connue parmi nous, étoit alors un Devoir indiſpenſable : on s'en piquoit, comme des qualités les plus eſſentielles à un homme d'honneur : on en tiroit autant de Gloire, que des Vertus les plus éclatantes. *Ils moururent*, dit cet illuſtre Athénien, faiſant l'Eloge des Capitaines Grecs ſes Camarades, que les Perſes maſſacrérent ſi perfidement. *Ils moururent, après avoir vêcu ſans reproche, ſoit dans la Guerre, ſoit dans l'Amitié* (a). Qui oſeroit employer aujourd'hui une ſemblable louange, dans les Honneurs funébres qu'on rend à nos Généraux.

Il ſemble que l'Amitié a bien autant de chaleur qu'autrefois ; mais elle a moins de délicateſſe. Elle a produit dans nos jours des actions de Déſintéreſſement, de Fidélité, & de Courage, auſſi éclatantes que jamais ; mais je doute qu'on pût trouver autant d'exemples de la douceur & de la patience, ſi ordinaire parmi les Anciens pour les plaintes & les reproches, même injuſtes, de leurs Amis ; de la complaiſance diſcrette, qu'ils avoient pour les Paſſions inſurmontables de ceux qu'ils aimoient ; & enfin, la même ponctualité, les mêmes égards, & la même ſenſibilité, pour tout ce qui regarde nos Amis, que nous voudrions bien qu'ils euſſent pour nous.

Peut-être n'eſt-ce pas, répondis-je alors, qu'on aime moins qu'autrefois ; mais ſeulement, qu'on eſt moins éclairé. Il ne faut, me répliqua Céſarion, que comparer les Amans de notre tems avec les Amis, pour reconnoître la fauſſeté de votre réponſe. Les Amans ne font-ils pas tous les jours pour leurs Maitreſſes tout ce que la véritable Amitié devroit faire faire pour les Amis ? N'ont-ils pas pour elles toute l'application, la déférence, & la vivacité, qu'elles peuvent ſouhaiter ? Une Amante vraiment touchée de la ſympathie ne manque jamais

(a) Ὅτι δὲ ἐς φιλίαν αὐτοὺς ἐμέμφετο : Xenophon, Retraite des Dix mille, Livr. II.

de lumiere pour ſuivre ſon penchant. On en voit des effets prodigieux dans les perſonnes les plus groſſieres. On diroit qu'elles ſont poſſédées de quelque nouveau génie, ſitôt qu'elles viennent à aimer, tant elles paroiſſent ingénieuſes au-deſſus de leur portée naturelle, dans tout ce qui a rapport à leur Paſſion. Ce que l'Amour fait dans ces petits Eſprits, l'Amitié ne le feroit-elle pas entre perſonnes éclairées, ſi elle étoit véritable? Que ſi elle ne le fait pas, ſi elle manque quelquefois de lumiere, ſi elle ne s'applique pas également à tout ce qui eſt de ſon devoir, n'eſt-il pas naturel d'en conclure qu'elle n'eſt pas véritable, & qu'elle eſt ſoutenue, dans les occaſions où elle s'applique, par quelque autre motif à qui elle prête ſon nom.

Mais il eſt tems de vous dire ce qui m'a donné ſujet de faire ces réflexions. Atticus ayant été en quelque affaire Arbitre d'un Ami commun de Cicéron & de lui, cet Ami ne fut pas content du Jugement qu'Atticus rendit en cette qualité; & il y a apparence par la ſuite, qu'il avoit raiſon de ne l'être pas. Car Atticus, étant allé en Gréce peu de tems après, écrivit en ces termes à Cicéron ſur ce ſujet, ſitôt qu'il y fut arrivé: *S'il y a quelqu'un qui ſoit fâché contre moi, c'eſt à vous à l'appaiſer. Il n'étoit pas néceſſaire*, lui répondit Cicéron, *que vous m'en avertiſſiez; car j'y travaillois déja ſans cela. Cet homme eſt étrangement piqué contre vous. Je n'ai rien oublié de tout ce qu'il y avoit à dire pour vous ſur le ſujet; mais je n'ai pas cru devoir le preſſer davantage, que je ne ſçuſſe ſi vous le ſouhaitiez* (a).

Vous m'avouerez, que tout autre que Cicéron n'auroit point attendu de nouvel ordre, & ſe ſeroit cru ſuffiſamment autoriſé, parce qu'Atticus lui écrivoit, pour agir près de leur Ami commun, peut-être plus fortement, qu'Atticus ne ſouhaitoit.

(a) *Quod ſcribis, etiam ſi cujus animus in te eſſet offenſior, à me recolligi oportere. Quid dicas? Neque id neglexi. Sed eſt miro quodam modo affectus. Ego autem quæ dicenda fuerunt de te non prætermii. Quid autem contendendum eſſet, ex tuâ putabam voluntate ſtatuere oportere.* Cicer. ad Atticum, Libr. I. Epiſt. V.

Cela

Cela arrive tous les jours ; parce que la plûpart des gens ne cherchent qu'à ſe faire de fête, plutôt qu'à faire plaiſir à ceux qui les emploient, en ne s'employant pour eux qu'autant qu'ils le veulent. Il n'eſt rien de ſi dangereux, que de demander quelque ſervice à des Amis de cette ſorte ; car ils font toujours plus qu'on ne deſire : & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'on n'oſeroit s'en plaindre, ſans être condamné de tout le monde, ſur leur bonne intention prétendue, qui eſt à mon gré la plus inſupportable de toutes les excuſes. Car on ſent fort bien quand on paſſe ſa Commiſſion, & qu'on doute ſi ce qu'on fait, en la paſſant, plaira à ceux pour qui on agit : & en ce cas, c'eſt toujours une eſpéce de perfidie, que de le faire ; puiſqu'on veut bien hazarder de déſobliger une perſonne, en faiſant ſemblant de la vouloir ſervir.

Cicéron ſe connoiſſoit trop bien en honnêteté pour tomber dans cette faute. *Si vous m'écrivez*, continue-t-il (a), *juſqu'où vous voulez que je m'avance, vous connoîtrez, que je n'aurai été, ni plus empreſſé à vous raccommoder que vous le ſeriez vous-même, ni plus retenu que vous ne voulez que je le ſois.* Et, dans une autre Lettre écrite quelque tems après, mais n'ayant pas encore reçu de Réponſe à la premiere, *Notre ami*, répéte-t-il (*b*) encore, *eſt fort en colere contre vous. Si vous me faites ſçavoir combien vous vous en ſouciez, je ſçaurai combien je dois me mettre en peine de l'appaiſer.*

Il comprenoit donc, que quelque ſpécieux que fût le prétexte de raccommoder enſemble deux de ſes Amis, il ne devoit point aller au-delà de l'intention de celui qui le chargeoit d'y travailler, & qui pouvoit bien ſouhaiter ce raccommodement à un certain prix, ſans le vouloir à quelque prix que ce fût. Il n'avoit pas la vanité, ſi ordinaire parmi nous, de prétendre ré-

(a) *Quam ſi ad me perſcripſeris intelliges, me neque diligentiorem eſſe voluiſſe quàm tu eſſes, neque negligentiorem fore quàm tu velis.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. V. (b) *Ille noſter amicus ſanè tibi iratus eſt. Hoc ſi quanti tu æſtimes, ſciam, tum quid mihi elaborandum ſit ſcire poſſim.* Idem, ibid. Epiſt. VIII.

gler ſes Amis ſur ce qu'ils doivent vouloir, ou ne vouloir pas, au lieu de ſe contenter de les conſeiller. Car la plûpart des Amis s'érigent aujourd'hui en Pédagogues, & affectent une ſupériorité d'intelligence, & de ſageſſe, qui eſt la peſte la plus mortelle de l'Amitié.

Combien y en a-t-il, qui ſoient capables d'agir dans une affaire, ſuivant les vues de celui qui les emploie, quand ils croient qu'il en devroit avoir d'autres ? Ce ſeroit beaucoup, ſi, dans cette diſpoſition, ils refuſoient tout-à-fait de s'en mêler; mais il n'y en a guéres qui ayent cette franchiſe. Au contraire, ſoit pour ne paroître pas abandonner leurs Amis dans le beſoin, ſoit de peur que la Négociation paſſant par d'autres mains, n'ait un ſuccès contraire au Jugement qu'ils en ont porté, la plûpart continuent de s'en entremettre, quand même on ne le voudroit pas; & feignant de s'y conduire de la maniere qu'on l'a exigé d'eux, & qu'ils n'approuvent pas, ils ne viſent, autant qu'ils le peuvent, ſans ſe découvrir, qu'à faire échouer l'affaire, pour juſtifier leur ſentiment.

Que ſi on découvre, qu'ils s'y ſont conduits autrement qu'on ne leur avoit preſcrit, & qu'ils n'avoient promis, ils ne manquent jamais de raiſons, pour montrer qu'on devoit vouloir ce qu'ils ont fait; mais ce n'eſt point du tout dequoi il s'agit: ou s'ils ne font pas tout-à-fait le contraire de ce qu'on vouloit d'eux, ils ſe contentent de s'en mêler autant ſeulement qu'il eſt néceſſaire pour pouvoir dire qu'ils s'y ſont employés: & quelque mal ou imparfaitement qu'ils s'y emploient, ils en ſont quittes pour dire, qu'on ne s'aviſe jamais de tout, ou qu'ils ont cru bien faire.

La véritable amitié n'eſt jamais réduite à tenir ce langage. C'eſt une ſource inépuiſable d'application & de lumiere: elle ne ſçauroit rien faire d'imparfait, & elle tient pour mal fait tout ce qui pourroit être mieux. Sur-tout, elle eſt admirable dans les affaires où l'on a quelque raiſon d'intérêt, ou de gloire,

pour ne pas s'expliquer tout-à-fait : rien n'eſt plus facile que de lui faire entrevoir tout ce qu'on ne veut pas lui dire : & quoiqu'on ne ſe commît en aucune ſorte en s'ouvrant à elle, elle ne trouve point mauvais qu'on ne le faſſe pas, & elle n'en ſert pas avec moins de chaleur, que ſi on s'étoit livré à ſa diſcrétion. Du reſte, elle n'eſt ſatisfaite d'elle-même, qu'autant qu'elle ſatisfait ceux pour qui elle agit. Elle eſt incapable de tout autre intérêt dans tout ce qu'elle fait pour eux. Elle s'oublie, & s'anéantit en quelque ſorte, afin d'entrer plus parfaitement dans leurs vues, & leurs paſſions. De-là vient, qu'elle ſçait ſouvent mieux qu'eux ce qu'ils veulent, & ne veulent pas; qu'elle démêle juſques dans leur cœur les ſentimens oppoſés dont ils ſont le plus combattus ; & qu'elle diſcerne quelquefois mieux qu'eux celui qui leur eſt le plus cher, & qui ſera à la fin le plus fort.

La fauſſe amitié, au contraire, eſt toujours mal ſatisfaite de la maniere dont on l'emploie. Elle abonde toujours en ſon ſens. Elle ne manque jamais de ſe faire quelque intérêt perſonnel dans l'affaire qu'on lui confie : quelque étrangere que cette affaire lui ſoit, elle y a toujours quelque vue ſecrette, qu'elle n'oſeroit avouer. Elle s'attache à la lettre, quand il faut aller au ſens ; & cherche avec ſoin un ſens détourné, quand il eſt important de ſe tenir à la lettre. Du reſte, elle a toujours mal lu, ou mal ouï ; & on ne s'eſt jamais aſſez expliqué pour elle.

On ne peut, repris-je à ces mots, s'égarer plus agréablement que vous faites : mais cependant, nous avons preſque perdu Atticus de vue, & je vous avoue, que je ſerois bien aiſe d'apprendre de ſes nouvelles. Cicéron en reçut, reprit Céſarion, bientôt après avoir écrit la derniere Lettre dont j'ai parlé ; & il y répliqua d'abord en ces termes (a) : *Je vous promets d'appaiſer*

(a) *Tibi de noſtro Amico placando, aut etiam planè reſtituendo polliceor. Quod ego, etſi meâ ſponte ante faciebam, eo nunc tamen, & agam ſtudioſius, & contendam ab illo vehementius, quod tantam ex Epiſtolâ voluntatem ejus rei*

notre ami, & peut-être même de vous le regagner tout-à-fait. J'y travaillois déja de mon mouvement ; mais à préſent, qu'il me ſemble voir dans votre Lettre, que vous le ſouhaitez avec ardeur, je m'y appliquerai avec bien plus de ſoin, & je le preſſerai beaucoup plus fortement que je ne faiſois. Vous ne devez pas douter, qu'il ne ſoit outré contre vous au dernier point ; mais comme je ne vois pas qu'il en ait de ſujet fort conſidérable, je me fais fort de le mettre à la raiſon, & d'en faire ce que je voudrai.

Voilà quelle étoit l'eſpérance de Cicéron, mais elle fut trompée. Et il ne faut pas que cela vous ſurprenne ; car il n'y a perſonne qui ne le puiſſe être, quand on ne ſçait pas le fond d'une affaire ; & l'on n'eſt reſponſable que de bien juger de ce qu'on en ſçait. *Après avoir tout mis en œuvre*, écrivit-il depuis à Atticus (a) ; *bien loin de vous rétablir dans ſon eſprit comme vous y étiez, je n'ai pas ſeulement pu tirer de lui la cauſe de ſon changement. Car, quoi qu'il diſe de votre Arbitrage, & des autres choſes dont je connoiſſois déja qu'il étoit offenſé avant votre départ, il y en a quelque autre encore, qui lui tient plus au cœur que tout cela, & que, ni vos Lettres, ni mon entremiſe, ne ſçauroient ſi bien effacer, que vous ferez vous-même, quand vous ſerez ici ; non ſeulement par votre entretien, mais encore par vos maniéres inſinuantes : du moins, ſi vous jugez qu'il en vaille la peine ; comme vous le jugerez, ſi vous me croyez, & ſi vous ne voulez point démentir votre honnêteté ordinaire. Et ne vous étonnez pas que je n'oſe plus vous promettre rien*

tuam perſpicere videor. Hoc te intelligere volo, pergraviter illum eſſe offenſum. Sed quia nullam video gravem ſubeſſe cauſam, magnopere confido illum fore in officio, & in noſtrâ poteſtate. Cicer. ad Attic. Lib. I. Epiſt. X.

(a) *Cùm omnia feciſſem, non modò eam voluntatem ejus quæ fuerat erga te recuperare non potui, verùm ne cauſam quidem elicere immutatæ voluntatis. Tametſi jactat ille quidem illud ſuum arbitrium, & ea quæ jam tum cum aderas offendere ejus animum intelligebam. Tamen habet quiddam profectò quòd magis in animo ejus inſederit, quod neque Epiſtolæ tuæ, neque noſtra allegatio tam poteſt facilè delere, quam tu præſens, non modo oratione, ſed illo tuo vultu familiari, tolles, ſi modo tanti putabis, id quod ſi me audies, & ſi humanitati tuæ conſtare voles, certe putabis. Ac ne illud mirere, cur, cum ego antea ſignificarem tibi per litteras, me ſperare eam in noſtrâ poteſtate fore, nunc idem videar diffidere, incredibile eſt quantum mihi videatur illius voluntas obſtinatior, & in hâc iracundiâ obſtinatior.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. XI.

de lui, après vous avoir témoigné par ma précédente, que je m'en faisois fort. Vous ne sçauriez croire combien il me paroît plus aliéné que devant, & plus obstiné dans sa colére.

Vous voyez par-là, que la retenue de Cicéron avoit été fort judicieuse : & vous comprenez bien, que son ami étant implacable, Atticus auroit peut-être voulu n'avoir pas fait tant d'avances pour l'appaiser ; & qu'ainsi, il auroit eu juste sujet de se plaindre de Cicéron, si Cicéron les eût faites pour lui, sans ordre exprès.

Mais pourquoi cet homme, repris-je à ces mots, ne vouloit-il pas dire son plus grand sujet de plainte contre Atticus ? Il ne faut pas, me répondit Césarion, que cela vous surprenne. Les plus justes, & les plus sensibles, sont ceux qui se disent le moins, parce qu'ils sont clairs, constans, & incapables d'excuse. Or, à quoi bon découvrir un mal sans reméde ?

D'ailleurs, c'est que la grandeur d'une offense n'est jamais bien connue, que par celui qui l'a faite, & celui qui l'a reçue ; d'autant qu'elle dépend de la disposition où l'offensé étoit quand il l'a reçue, de sçavoir jusqu'à quel point il y étoit sensible, & de la connoissance que l'Offenseur avoit de cette sensibilité : connoissance, qui lui étoit peut-être particuliere, qu'il peut toujours soutenir qu'il n'a pas eue, le persuader ainsi à tout autre qu'à l'Offensé ; & le mettre de cette sorte dans le tort. Et c'est de-là qu'il arrive, que les plus cruelles injures sont quelquefois celles qui paroissent les plus légéres à ceux qui ne les ont pas reçues.

Outre cela, c'est qu'il se trouve aussi la plûpart du tems qu'on ne sçauroit les expliquer à fond, sans publier, ou réveiller, des choses, qu'on a intérêt de cacher, ou d'assoupir. Et c'est pourquoi ceux qui ont fait de ces sortes d'outrages, pressent si hardiment ceux à qui ils les ont faits de les déclarer ; sçachant bien que les offensés s'obstineront toujours à se taire, s'ils sont sages. Que s'ils sont assez mal-avisés pour s'en expliquer, ils sont bien-

tôt punis de leur ſotiſe, par le plaiſir qu'ils font aux autres, en avouant ce qu'ils en ont ſouffert, car ce plaiſir eſt ſi grand & ſi vif, pour de méchans cœurs, qu'au lieu de la confuſion dont cet aveu devroit couvrir leur viſage, ils ne peuvent s'empêcher d'y laiſſer briller une maligne joie, & de faire connoître, que ce même aveu eſt l'achevement du triomphe de leur malice.

Il n'y a pourtant, répondis-je, rien de ſi généralement blâmé dans le monde, que cette obſtination à ne vouloir pas dire les ſujets de reſſentiment qu'on a contre quelqu'un. Vous voyez cependant, me répliqua Céſarion, qu'il n'y a ſouvent rien de plus juſte, & même de ſi ſage, que cette obſtination.

Ce que Cicéron, continua-t-il, ajoute enſuite vous étonnera bien davantage. *Mais*, conclut-il (*a*), *ou vous accommoderez tout cela, quand vous ſerez ici; ou il s'en trouvera mal, qui que ce ſoit qui ait le tort, de vous, ou de lui.*

Ce Diſcours, qui paroît ſi déraiſonnable étoit la vérité même. Atticus avoit une réputation de probité, & de ſageſſe, ſi bien établie, qu'il n'y avoit perſonne dans Rome, à qui on eût donné raiſon contre lui, quoiqu'il n'eût pas toujours un procédé bien net.

C'étoit un de ces ſortes d'Illuſtres, qui ne le ſont, ni par leur naiſſance, ni par leurs Charges, ni par aucun talent éclatant; mais ſeulement, par un certain art de vivre & de ſe faire valoir dans le grand monde, qui n'eſt pas le plus difficile à tromper. Il ſuffit, pour cela, d'avoir du bien, & beaucoup d'eſprit: d'être né avec de la modération, incapable de paſſions violentes, ni bonnes, ni mauvaiſes; & avec un grand fond d'indifférence pour la Vérité & la Juſtice, afin de voir ſans peine violer ces divines Vertus, & de pouvoir les violer ſoi-même, quand il eſt utile de le faire. Il faut pourtant n'être, ni injuſte naturellement, ni impoſteur, afin de pratiquer de bonne grace ces mê-

(a) *Sed hæc aut ſanabuntur, cum veneris; aut ei moleſta erunt, in utro culpa erit.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. XI.

mes Vertus la plûpart du tems, parce qu'il eſt beaucoup plus ordinaire, qu'il ſoit utile d'être juſte & ſincere, que de ne l'être pas. Il faut encore être également ami de beaucoup de gens, & ne l'être parfaitement de perſonne ; ne fréquenter guéres ſes égaux, & ne les mépriſer pas auſſi. Avec ces qualités, rien n'eſt plus facile que de s'inſinuer dans le commerce & la familiarité des Grands, ſur-tout, quand on n'eſt pas d'une Condition qui les oblige à des égards.

Que ſi un homme de ce caractere veut avec cela abuſer de ſon eſprit, pour les flater par leurs endroits les plus ridicules, qui ſont les plus ſenſibles pour eux : les louer des qualités qu'ils ont effectivement, & dont tout le monde les blâme, ou de celles qu'ils s'imaginent d'avoir, & que tout le monde leur conteſte ; quel progrès ne fait-il point dans leur eſtime, & à qui ne prêchent-ils pas ſon mérite ? Mais ſur-tout, s'il ſçait, ſans ſe commettre, conſerver l'amitié de ceux qui ſont le plus ennemis entr'eux, il ſe rend également néceſſaire aux deux Partis ? ils s'efforcent à l'envi l'un de l'autre de le vanter ; & les autres gens, voyant des perſonnes ſi oppoſées d'ailleurs, convenir ſur ſon ſujet, croient naturellement, qu'il n'y a que la force de la Vérité qui puiſſe les unir ainſi, & conçoivent par-là une idée admirable de lui : laquelle, ſe communiquant inceſſamment de l'un à l'autre, forme inſenſiblement ce fantôme de réputation, qui achéve de prévenir ceux qui ne le ſont pas par eux-mêmes.

Tel étoit Atticus, à peu de choſe près ; & l'homme à qui il avoit affaire, étoit d'un caractere différent en tout, & d'un mérite auſſi ſolide, que celui d'Atticus étoit artificiel. Il s'appelloit Lucius Lucceïus, & étoit de fort bonne Maiſon. Il écrivoit l'Hiſtoire de ſon ſiécle, avec l'éloquence qu'on peut juger par les inſtances que Cicéron lui fait d'écrire ſéparément celle de ſon Conſulat, *& avec une liberté, & une ſincérité qui lui étoient*

ordinaires (*a*). Le même Cicéron, dans une action célébre, vante *l'innocence de ſes Mœurs, ſon Intégrité, ſa Bonté, ſon Sçavoir* (*b*), avec une hauteur qui ne permet pas d'en douter : ſur-tout, ſi l'on conſidere, qu'écrivant à Atticus même ſur leur brouillerie il ne peut s'empêcher de qualifier le même Lucceïus, *un fort homme de bien, & ſon parfait Ami* (*c*). Il fut depuis Compétiteur de Céſar, & de Bibulus, au Conſulat, & il ne fut refuſé, que pour s'être entendu avec Céſar, dans cette pourſuite contre Bibulus (*d*). Car cette liaiſon l'ayant rendu ſuſpect aux *Grands* qu'on appelloit *du bon Parti* (*e*) Ennemis déclarés de Céſar; comme ils ne pouvoient pas exclure ce grand homme, & qu'il étoit d'extrême conſéquence pour la République, qu'il n'eût pas le Collégue qu'il ſouhaitoit; ils employerent des moyens ſi extraordinaires pour exclure Lucceïus, qu'ils en vinrent à bout, & firent élire Bibulus au lieu de lui.

Il paroît qu'ayant manqué ce coup, il ſe déporta de toute prétention; déſeſpérant peut-être de réuſſir à quoi que ce fût, ayant en tête des Ennemis ſi puiſſans : & il y a apparence, que la Probité extrême, dont il faiſoit profeſſion, l'empêcha d'entretenir la liaiſon qu'il avoit faite avec Céſar; puiſqu'il ne fut point employé par lui dans la Guerre Civile, comme tous ſes autres Amis, & qu'il ſe tint pendant ce tems-là à la Campagne, ou caché à Rome, occupé à l'étude, & à ſes Affaires domeſtiques.

Que ſi vous voulez le connoître encore plus particulierement que par ce que je viens de vous en dire, vous n'avez qu'à lire une Lettre qu'il écrivit à Cicéron ſur la mort de ſa chere Fille Tullie. Il m'a ſemblé qu'elle marquoit un ſi bon cœur, tant de

(a) *Si liberius, ut conſueſti, agendum putabis.* Cicer. ad Famil. Libr. V. Ep. XII.

(b) *Sanctiſſimi hominis atque integerrimi, illâ humanitate, illis ſtudiis, artibus, doctrinâ.* Cicer. pro Cœlio.

(c) *Me hercule vir optimus, & mihi amiciſſimus.* Cicer. ad Attic. Libr. I. Epiſt. XVII. (*d*) Sueton. Cap. XX. Cicer. ad Attic. Libr. IV. Epiſt. XVI.

(e) *Optimates, viri boni.* Cicer. ad Attic. paſſim.

ſageſſe

ſageſſe & de diſcrétion, que je me ſuis fait un plaiſir de la traduire. A ces mots, Céſarion ayant ouvert un petit Livre écrit à la main, tout rempli de diverſes Traductions de ſa façon, dont je tirai copie depuis, j'y lus, à l'endroit qu'il me montra, ce que vous allez lire (*a*).

LETTRE DE LUCCEÏUS A CICÉRON.

Si vous vous portez bien, je m'en réjouis. Pour moi, je me porte toujours à mon ordinaire, & même un peu plus mal. Je vous ai été chercher pluſieurs fois, pour vous voir: mais j'ai été fort ſurpris, que vous ſoyez ſorti de Rome, ſi-tôt que vous m'avez eu quitté; & je le ſuis encore, ne pouvant comprendre ce qui vous y a obligé. Si c'eſt que la ſolitude vous plaît, pour y compoſer, & y mener votre vie ordinaire, j'en ſuis ravi, bien loin de vous en blâmer. Car on ne ſçauroit rien faire de plus agréable, non ſeulement dans le triſte & miſérable tems, où nous ſommes; mais même, dans les plus tranquilles, & les plus heureux. Sur-tout, pour un Eſprit comme le vôtre, qui cherche à ſe délaſſer de la fatigue de ſes grandes occupations, & qui produit toujours de ſon propre fond quelque choſe de délicieux pour les autres, & de glorieux pour lui-même. Que ſi c'eſt pour vous aban-

(*a*) LUCCEÏUS CICERONI: Epiſt. ad Famil. Epiſt. XIV. Libr. V.

Si vales, benè eſt, ego valeo ſicut ſoleo, paululo tamen etiam deterius quàm ſoleo. Te requiſivi ſæpius, ut viderem Romæ, quia poſtea non fuiſti quàm à me diſceſſeras, miratus ſum; quod item nunc miror. Non habeo certum quæ te res hinc maxime retrahat. Si ſolitudine delectare, cùm ſcribas & aliquid agas eorum, quorum conſuiſti, gaudeo, neque reprehendo conſilium tuum. Nam nihil iſto poteſt eſſe jucundius, non modo miſeris his temporibus, & luctuoſis, ſed etiam tranquillis, & optatis: præſertim, vel animo defatigato tuo, qui nunc requietem quærat ex magnis occupationibus, vel erudito, qui ſemper aliquid ex ſe promat quod alios delectet, teipſum laudibus illuſtret. Sin autem ſicut hic dùm eras, lacrymis, & triſtitiâ te tradidiſti, doleo, quia doles & angere; nec poſſum te (ſi concedit quod ſentimus ut liberius dicamus) non accuſare. Quid enim? tu ſolus aperta non videbis, qui propter acumen occultiſſima perſpicis? Tu non intelliges, te querelis quotidianis nihil proficere? non intelliges duplicari ſollicitudines, quas elevare tua te prudentia poſtulat! Quod ſi non poſſumus aliquid proficere ſuadendo, gratiâ contendimus; & rogando, ſi quid noſtrâ cauſâ vis, ut iſtis te moleſtiis laxes, & ad convictum noſtrum redeas, & ad conſuetudinem, vel noſtram communem, vel tuam ſolius ac propriam. Cupio non obtundere te, ſi non delectare noſtro ſtudio: cupio deterrere, ne permaneas in incepto. Quum duæ res iſtæ contrariæ me conturbent, ex quibus, aut in alterâ mihi velim, ſi potes, obtemperes, aut in alterâ non offendas. Vale.

donner à la douleur, comme vous faiſiez ici, que vous en êtes ſorti, j'en ſuis ſenſiblement touché, parce que vous ſouffrez. Mais ſi vous me permettez de vous parler franchement, je ne ſçaurois approuver votre conduite. Car ſe peut-il que vous, dont la pénétration découvre les choſes les plus cachées, ne compreniez pas, que vous n'avancez rien par vos plaintes éternelles, & que vous ne faites que redoubler votre affliction, qu'il eſt au contraire de votre prudence de diſſiper ? Que ſi je ne puis rien gagner ſur vous par mes perſuaſions, je vous le demande en grace : & je vous conjure, autant que vous avez de conſidération pour moi, de quitter ce triſte genre de vie, en rentrant dans le commerce de vos Amis ; ou, ſi vous aimez mieux demeurer ſeul, en vivant du moins avec vous-même de la maniére que vous faiſiez avant votre malheur. Si mon zéle vous déplaît, il me fâche bien de vous être importun ; mais pourtant, je voudrois bien vous détourner du parti que vous prenez. Agité de ces deux Paſſions contraires, j'eſpére, ou que vous m'accorderez ce que je vous demande, ſi vous le pouvez ; ou que vous me pardonnerez de vous en avoir preſſé avec tant d'inſtance, ſi vous ne le pouvez pas.

Voilà, dis-je, après avoir lu, qui me paroit d'un caractere bien aimable ; & je ne comprens pas comment on pouvoit donner le tort à un homme d'un mérite ſi exquis, quand il avoit raiſon. Il n'eſt pourtant, me répondit Céſarion, rien de plus ordinaire. Le mérite le plus pur n'eſt pas le plus d'uſage dans les Siécles corrompus, comme étoit le dernier de la République Romaine. Il y avoit eu tant de Vertus parmi ce Peuple merveilleux durant ſix cens ans, qu'il étoit difficile, qu'il n'en reſtât pas encore quelque trace dans le tems dont nous parlons. Mais auſſi, comme l'habileté, & la politeſſe qui ſont une ſuite néceſſaire de la Grandeur des Empires, étoient parvenus à leur plus haut point, l'Art avoit en beaucoup de choſes ſupplanté la Nature : & les petits, mais précieux, reſtes de l'ancienne Simplicité, & de la parfaite droiture des Siécles précédens, étoient mêlés parmi beaucoup de procédés artificieux, & de fauſſes Ver-

tus ; d'autant plus odieuſes, qu'elles étoient ſoutenues de beaucoup d'eſprit, & qu'elles avoient toute l'apparence de la véritable.

C'eſt de tout tems, qu'elle a été traitée de chimere, par ceux qui ne ſont pas capables de la comprendre ; & que ceux qui en ſont capables, ſans pouvoir gagner ſur eux-mêmes de la pratiquer, n'en parlent par dépit qu'avec moquerie, & lui donnent le plus méchant tour qu'ils peuvent imaginer. Trop heureuſe, ſi elle en étoit quitte pour ne leur plaire pas ; mais comme ils ne peuvent s'empêcher de l'admirer dans l'ame, ils n'en demeurent pas pour elle à l'indifférence ; & ils viennent bientôt à la haïr, par la raiſon qu'on hait naturellement tout ce qu'on eſtime beaucoup, & qu'on ne ſçauroit aimer.

Quel moyen de vivre, diſent-ils, avec des gens, qui ne reviennent jamais pour ceux avec qui ils ont une fois rompu, qui ne pardonnent rien à leurs Amis ; qui n'ont aucune déférence pour leurs Conſeils, ni pour leurs prieres ; qui en exigent une obéiſſance, & une application, que de bons Maîtres ne prétendroient pas de leurs Eſclaves ; qui n'ont aucun égard pour leurs propres intérêts, & qui ne veulent pas même ſouffrir, que leurs Amis en prennent le ſoin qu'eux-mêmes en devroient prendre.

Cicéron auroit pu dire tout cela contre Lucceïus, ſur ſon obſtination à ne ſe point reconcilier avec Atticus : mais il ſçavoit, qu'il n'y a que ceux, qui rompent légérement, qui ſe raccommodent de même ; que des offenſes, qui ne mériteroient qu'un reſſentiment ordinaire, ſi on les recevoit de gens indifférens, ſont des outrages mortels, quand elles viennent de ceux qu'on aime, ou de qui on a ſujet de ſe croire aimé ; que perſonne n'eſt meilleur Juge de la bonté d'un conſeil, que celui à qui on le donne ; qu'on a droit d'exiger de ſes Amis la même déférence, & la même application qu'on a pour eux ; & qu'enfin, c'eſt la plûpart du tems une ſorte de réprimande, plutôt

qu'une marque d'amitié, de prendre ſoin de nos intérêts malgré nous.

Voilà les Principes, ſur leſquels Cicéron régloit ſa conduite avec ſes Amis. Mais comme tout le monde ne ſe connoiſſoit pas ſi bien que lui en Vertu, celle d'Atticus, étant auſſi ſouple, maniable, & propre au commerce de la vie, que celle de Lucceïus, trop pure & trop auſtere, l'étoit peu, il n'eſt pas étrange, que le Caractere d'Atticus plût généralement davantage, & lui attirât ſouvent une croyance, & une approbation, qu'il ne méritoit pas.

Car la plupart du monde juge des affaires par les perſonnes, au lieu d'en juger par les affaires mêmes: parce qu'il faut de l'application, pour examiner une affaire en elle-même; & c'eſt une peine, qu'on s'épargne volontiers: au lieu qu'il ne faut aucune application, pour juger des affaires, ſelon qu'on eſt prévenu pour ou contre les perſonnes qu'elles regardent. D'ailleurs, c'eſt que quand on l'eſt une fois, on évite naturellement d'apprendre tout ce qui peut déſabuſer de l'opinion qu'on a: parce qu'on n'aime pas à reconnoître qu'on s'eſt trompé.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, de ce que Cicéron diſoit, *que qui que ce fût qui eût raiſon, d'Atticus, ou de Lucceïus, leur diviſion ne feroit tort dans le monde qu'à Lucceïus:* oui bien, de ce que Cicéron l'écrivoit ainſi naïvement à Atticus même, en ſuppoſant qu'il pouvoit n'avoir pas raiſon; à Atticus, dis-je, qui ſe piquoit de l'avoir toujours. Je ne doute point, le connoiſſant comme je fais, que cette ſuppoſition ne l'offenſât fort: quoiqu'il fût peut-être en même tems ravi dans ſon ame, que Cicéron reconnût, comme il faiſoit par ce même diſcours, que ſa réputation étoit établie à un ſi haut point, qu'elle pouvoit ſe ſoutenir, même ſans raiſon, contre un homme du mérite de Lucceïus: & c'eſt apparemment, pour lui donner ce

plaiſir ſecret, que Cicéron, qui le connoiſſoit parfaitement, voulut bien lui écrire de cette ſorte.

Il me reſte une curioſité, repris-je alors, voyant que Céſarion ne parloit plus. C'eſt de ſçavoir ſi cette inimitié dura toujours. On ne ſçait point, me répondit-il, comment ils ſe raccommoderent; mais il paroit par les mêmes Lettres de Cicéron, qu'ils ſe voyoient familiérement douze ans après. Et c'eſt ce qui arrive d'ordinaire, quand on a affaire à des gens du caractere d'Atticus. Quelque perſuadé qu'on ſoit de leur perfidie; comme ils n'en font point de groſſiere, & qui ſoit ſans excuſe, bonne ou mauvaiſe, ils emploient tant d'Amis communs pour les raccommoder, qu'à la fin on eſt contraint de ſe rendre. Car les Amis communs ſont toujours plus favorables à l'offenſeur qu'à l'offenſé, la malignité de la nature, qui ſe plaît à voir faire & ſouffrir du mal, ne manquant jamais dans ces rencontres d'agir pour celui qui l'a fait, au préjudice de celui qui l'a ſouffert, ſous le ſpécieux prétexte du bien de la Paix.

Cependant, je ne ſçais ſi l'inimitié déclarée d'Atticus n'étoit point plus à ſouhaiter pour Lucceïus, que leur réconciliation. Comme Atticus n'agiſſoit jamais que par une parfaite connoiſſance de ſon véritable intérêt, il n'auroit pas eu tant d'empreſſement pour cette réconciliation, s'il n'avoit pas cru que l'inimitié de Lucceïus lui étoit déſavantageuſe. Ce n'eſt pas que la ſienne ne pût être auſſi déſavantageuſe à Lucceïus. Mais il y avoit cette différence à faire, que leur réconciliation faiſoit infailliblement ceſſer le déſavantage qu'Atticus recevoit de cette inimitié; parce que Lucceïus ne pouvoit ſe réconcilier que de bonne foi: au lieu qu'il n'avoit pas ſujet de préſumer, qu'Atticus lui fût plus fidéle après une réconciliation, qu'il n'avoit été avant leur rupture; ſur-tout devant être aigri par la longue réſiſtance de Lucceïus à ſe raccommoder, & par le reproche ſecret de ſa conſcience: reproche, dont les plus habiles ſcélérats, quelque effort qu'ils faſſent pour l'étouffer, ne

ſont non plus exemts que les plus grands brutaux.

De la maniere dont j'avois ouï-parler d'Atticus juſqu'alors, le portrait que Céſarion m'en faiſoit ne pouvoit du moins que me ſurprendre. Je l'avois toujours vu propoſer comme le modéle d'un honnête-homme : ſa Vie, que j'avois lue avec un plaiſir égal en Latin, & en François m'avoit pleinement confirmé dans cette idée, & je vous avoue, que je craignis, qu'il n'y eût quelque affectation de ſingularité dans le ſentiment de votre Ami. Il devina ma penſée à ma mine; & la lui ayant avouée franchement, il reprit la parole de cette ſorte :

Il eſt vrai, me dit-il, que tout ce qu'il y a de Juges plus délicats, & plus autoriſés, ſur ces matieres, ſont d'un ſentiment bien différent du mien, touchant l'homme dont nous parlons; & je ne m'en étonne pas. Il en a trompé de plus fins qu'eux, & qui pouvoient le connoître beaucoup mieux. J'entens parler du grand Siécle où il vivoit dans lequel je vous ai déja dit, que ſa réputation étoit auſſi avantageuſe, que je la crois injuſte. Il ne faut pas que vous penſiez que ce ſoit la ſeule de cette eſpéce : je vous en ferai connoître d'autres, quand il vous plaira, tant anciennes, que modernes; & il y a apparence, que ſon Hiſtorien s'en eſt fié à la voix du Peuple, qui n'eſt pas toujours celle de Dieu. Mais ſon erreur ne doit pas ſervir d'exemple; & le Caractere de ſon Héros eſt aſſez important à éclaircir, pour mériter qu'on l'examine de plus près qu'il n'a fait.

Vous y verrez, combien les richeſſes ſont un moyen facile d'acquérir de la gloire, pour peu qu'on en ſçache uſer: que pour bien juger d'un homme, il faut le regarder par les endroits qui ſont le moins en vue; & qu'il n'eſt point de réputation ſi grande, où l'on ne puiſſe parvenir ſans bonté, avec du bien, de l'eſprit & de la vanité. On ne peut rien apprendre de plus utile aux perſonnes de votre âge, qu'à ſe connoître en Vertus contrefaites, & à ne ſe point laiſſer prévenir par le bruit

commun ſur le mérite des Particuliers. Vous ne ſçauriez croire le chagrin qu'on a toute ſa vie, d'avoir admiré dans ſa Jeuneſſe, ſur la foi du Public, des gens qui ne ſont rien moins qu'admirables. Au reſte, quand je parle de mérite, qu'il vous ſouvienne toujours, que j'y comprens la véritable honnêteté, ſans laquelle je n'en connois aucun : & c'eſt celle que je diſpute à Atticus, car à cela près, il eſt difficile d'avoir plus d'eſprit & de ſageſſe qu'il en avoit, & de ſe connoître mieux en tems, en hommes, & en affaires.

Si ce que vous dites eſt véritable, répondis-je à ſon diſcours, ſon Hiſtorien eſt le plus grand flateur qui fût jamais. Dites plûtôt, reprit Céſarion, ſon Panégyriſte. Nepos eſt, la plûpart du tems, un menteur de bonne-foi, dont le génie étoit fort médiocre, ainſi qu'il paroît par tout ce qui nous reſte de lui ; qui avoit donné tête baiſſée dans tous les piéges, que ſon Héros lui avoit tendus, pour s'en faire admirer ; & qui rapporte, comme des vérités inconteſtables, tout ce qu'il avoit ouï-dire à l'avantage d'Atticus, par Atticus même. On ne peut être plus ſuſpect, en toute maniere.

Il ſe vante, qu'il vivoit dans une ſi grande familiarité avec cet illuſtre, qu'il voyoit juſqu'au journal de ſa dépenſe. Il lui a adreſſé ſes Vies, & en a écrit quelques-unes à ſa priere. Du reſte, il ne paroit point que cet Ecrivain ait fait aucune figure dans le monde, comme la plûpart de ceux de ſon tems ; enſorte qu'il y a juſte ſujet de ſoupçonner, que l'amitié d'Atticus étant ſon endroit le plus honorable, l'intérêt de ſa propre gloire l'a porté à relever celle de ce galant-homme, le plus haut qu'il a pu. Mais vous verrez dans la ſuite, qu'il a été ſi malheureux, ou ſi mal adroit, que les Actions les plus éclatantes qu'il en rapporte ſont, ou manifeſtement convaincues de fauſſeté par d'autres Ecrivains plus dignes de foi que lui, ou circonſtanciées de telle ſorte par lui-même, qu'il en détruit, ſans y penſer, tout le mérite, en découvrant leurs véritables motifs.

Vous me promettez là des choſes bien curieuſes, dis-je alors à Céſarion. Je douterois que tout autre que vous me tînt parole; & vous me donnerez un plaiſir bien ſenſible, ſi vous vous en acquittez fidélement. Il n'eſt pas néceſſaire, repliqua-t-il, d'être fort habile-homme, pour vous contenter là-deſſus; & je ne vous ferai pas languir dans cette attente.

Pour rendre plus admirables l'œconomie & les libéralités d'Atticus, & faire voir qu'il n'avoit augmenté ſon bien que par des voies honnêtes, Nepos avance hardiment, qu'il n'avoit jamais été ce qu'on appelle aujourd'hui *dans les Affaires*, directement, ni indirectement (*a*), comme les autres Chevaliers Romains. Cependant, le contraire paroît par les Lettres de Cicéron, que Nepos témoigne avoir vues, dans leſquelles cet Orateur traite Atticus de *Publicain* en propres termes (*b*), & lui rend compte d'un Sénatus-Conſulte contre les Créanciers des Peuples libres, auquel Atticus avoit intérêt, parce qu'il avoit fait des Avances conſidérables pour ceux de Sicyone qui étoient de cette qualité (*c*).

Auſſi eſt-il difficile de comprendre, comment il auroit acquis des richeſſes ſi extraordinaires, en faiſant des libéralités conſidérables, vivant fort honorablement, & n'ayant eu de ſa vie aucune Charge, s'il n'avoit jamais rien gagné d'ailleurs. Et c'eſt ſans doute ce qui a fait découvrir à un ſçavant Critique François, dans quelques mots fort obſcurs qu'il écrivoit à Cicéron (*d*), qu'il tenoit Banque à Rome, dans ſa propre Maiſon, ſous le nom de certains Oppius, qui étoient à ſes gages, & qui en faiſoient profeſſion ouverte. Mais je pardonne à Nepos de l'avoir ignoré; car, de la maniere *énigmatique* dont Atticus en parle à Cicéron, il eſt aiſé de juger, qu'il s'en cachoit avec un ſoin extrême, & qu'il n'en faiſoit pas confidence à ſon Hiſtorien.

Dans un autre endroit, pour exagerer la conſidération

(a) *Nullus rei neque præs, neque manceps.* (b) *Tu aliquid Publicanus pendis.* Cicer. ad Attic. Libr. II. Epiſt. XV.

(*c*) Cicer. ad Attic. Epiſt. penult. & ult. Libri I. & Epiſt. II. Libri II.

(*d*) Simeo Boſius in Epiſt. XIII. Libri VII. ad Atticum, *Jam intellexi tuum ænigma.*

extraordinaire

extraordinaire que tout le monde avoit pour lui, ce même Hiſtorien aſſure poſitivement, que *Pompée ne lui ſçut aucun mauvais gré* (a) de ce qu'il reſta en Italie pendant la Guerre Civile ſans prendre parti, quoiqu'il fût lié d'une étroite amitié avec ce Grand-homme. Cependant, le même Cicéron, qui devoit ſçavoir mieux que Nepos ce qui en étoit, puiſqu'il étoit alors avec Pompée en Theſſalie, écrit poſitivement à Atticus, après la mort de ce Général, qu'il tenoit également pour ennemis tous ceux qui ne l'avoient pas ſuivi. *Je dis vous comme les autres*, ajoute Cicéron; *car, on étoit déterminé à vous traiter très-cruellement, ſi on eût vaincu* (b).

Je pourrois vous marquer pluſieurs autres endroits, où Nepos n'eſt pas plus véritable que dans les deux que je viens de vous dire; mais comme cela nous méneroit trop loin, je me contenterai de vous en rapporter encore un, après lequel vous n'aurez pas de peine à croire les autres. C'eſt où il aſſure qu'Atticus *eut une fidélité parfaite pour Cicéron dans tous ſes périls* (c). Vous verrez comment Cicéron lui-même s'en loue: & je ne puis aſſez admirer l'impudence de cet Ecrivain, d'oſer avancer un fait ſi poſitif, dans un Ouvrage, où il parle avec éloge des Lettres que Cicéron a écrites à ſon Héros; pendant que ces mêmes Lettres diſent tout le contraire, & qu'elles ſont pleines de reproches, & de plaintes très-juſtes, & très-fortes, que Cicéron y fait d'Atticus à Atticus même (*d*).

Je ne ſuis plus ſurpris, dis-je à Céſarion, de la mauvaiſe foi de Nepos, après tout ce que vous m'avez dit de lui; mais je le ſuis beaucoup d'Atticus, dans ce que vous venez de m'en dire; & je n'aurois jamais cru, qu'une amitié, auſſi célébre que celle de Cicéron & de lui, n'eût pas été entretenue de part &

(a) *Pompeïum non junctus non offendit.*

(b) *Conſtitutum omnium veſtrum bona prædam eſſe illius victoriæ. Veſtrum planè dico: numquam enim de te ipſo niſi crudeliſſimè cogitatum eſt.* Cicer. ad Attic. Libr. XI. Epiſt. VI.

(c) *Ciceroni in omnibus ejus periculis ſingularem fidem præbuit.*

(d) Cicer. ad Attic. Libr. III. Epiſt. XV. XXIV. &c.

d'autre avec toute la fidélité imaginable. Vous n'en ſerez pas ſi étonné, me répondit Céſarion, quand vous aurez conſidéré le reſte de ſa conduite avec un peu plus d'attention que vous n'aviez fait juſqu'ici. Vous n'y trouverez pas une ſeule marque certaine de vraie bonté : & l'on ne peut pas dire, que ce fut le Commerce du monde qui l'eût gâté, puiſqu'il étoit à cet égard, dès ſon plus bas âge, le même qu'il fut dans ſes dernieres années.

Son Pere, qu'il perdit fort jeune, lui laiſſa du bien plus que médiocrement, pour le tems auquel il vivoit, & pour ſa condition ; car il n'étoit que de l'Ordre des Chevaliers, c'eſt-à-dire, bon Bourgeois. Dans cet âge, où les plus timides ſont hardis, il quitta l'Italie, & ſe retira à Athénes, ſous prétexte d'étude ; mais en effet, parce *qu'on avoit fait mourir à Rome un Tribun ſéditieux, dont le Frere avoit épouſé ſa Couſine-Germaine* (a). C'étoit, comme vous voyez, prévoir l'orage de loin ; & l'on ne pouvoit pas être né avec de plus belles diſpoſitions pour devenir, comme il fut dans la ſuite, un parfait Epicurien. Je ne prétens point calomnier cette Secte ; j'en ſçais, comme vous, les véritables ſentimens : cependant, il faut avouer, que c'eſt une étrange eſpéce de ſageſſe, que de voir ſa patrie à la veille d'une déſolation totale, ſans s'y intéreſſer en aucune maniere, quand on a des talens extraordinaires pour la ſervir ; & de laiſſer tout bouleverſer ſans deſſus deſſous, plutôt que de s'expoſer au moindre danger. Vous avez ſans doute ouï-parler de cette Loi de Solon, qui déclaroit infâmes ceux qui ne prenoient point de parti dans une ſédition publique. Mais cette matiere nous égareroit trop. Vous remarquerez ſeulement, que ce même eſprit d'indifférence profonde, pour ne pas dire d'inſenſibilité, qu'il eut toute ſa vie pour tout ce qui ne le regardoit pas perſonnellement, fut la véritable cauſe de ſa proſpérité

(a) *Anicia Pomponii conſobrina nupſerat M. Servio fratri P. Sulpitii, quiTribunus Plebis interfectus eſt.*

continuelle : & c'eſt cette proſpérité, qui le fait principalement admirer. Mais il eſt bien facile d'être heureux, quand on eſt né avec beaucoup de bien, d'eſprit, & de ſanté, & qu'on ne ſe ſoucie de perſonne.

Vous appellez donc, interrompis-je, ne ſe ſoucier de perſonne, que de ſecourir ſes Amis de ſon bien en toute occaſion : ſans eſpérance de ravoir jamais ce qu'il leur prêtoit ; & dans des tems, où ils étoient abandonnés de tout le monde ? Oui, répondit froidement Céſarion : j'appelle cette conduite, vanité, habileté, oſtentation, & toute autre choſe que libéralité, quand elle eſt auſſi artificieuſe & intéreſſée, que celle d'Atticus ; qu'elle n'a que la Gloire pour but, & qu'elle ne paroît pas dans les occaſions obſcures comme dans les éclatantes.

Il envoie de l'argent au jeune Marius, qui avoit été ſon Camarade d'Ecole, quand il s'enfuit proſcrit par Sylla. C'étoit le plus grand Nom de Rome ; & il étoit difficile de juger alors, s'il ne redeviendroit point plus puiſſant qu'auparavant, après l'exemple tout récent de ce qui étoit arrivé à ſon Pere. Il prête ſans intérêt aux Athéniens, pour payer les Dettes de leur Ville, des Sommes apparemment conſidérables, que Nepos le loue *de s'être fait rendre ponctuellement aux termes préfix.* (a), tant il a d'envie de le louer. Il ne pouvoit pas placer plus judicieuſement ſa libéralité, qu'envers la plus illuſtre Ville du Monde, & qu'il avoit choiſie pour le lieu de ſa Retraite, dans un tems où il ne faiſoit pas aſſez sûr à ſon gré à Rome pour lui. En effet, il n'eſt ſorte d'honneurs, qu'on ne lui rendît en reconnoiſſance. On ne faiſoit rien que par ſon avis, & ſon miniſtere. Cela alla juſqu'à lui dreſſer des ſtatues malgré lui, dans les endroits de la Ville les plus apparens.

Je ne vois rien, repris-je, que de fort louable dans cette Action. La reconnoiſſance, que les Athéniens en eurent, ne

(a) *Neque longiùs quàm dictum eſſet eos debere paſſus ſit, neque indulgendo invetераſcere eorum as alienum patiebatur.*

ſuffit pas pour la rendre intéreſſée ; & elle en reléve le prix, à mon ſens, plutôt que de le diminuer. Que s'il ne tient qu'à dire, qu'Atticus la fit par vanité ; il n'en eſt point de ſi nette, qu'on ne puiſſe décrier de cette ſorte ; puiſqu'il n'en eſt point qu'on ne puiſſe attribuer à vanité, dès qu'elle eſt ſçue, c'eſt-à-dire, dès qu'on en peut parler.

Il en a pourtant fait, répliqua Céſarion, de plus généreuſes encore en apparence que celle-là, auſquelles cependant Cicéron n'a pas laiſſé de trouver à redire : & de la maniere qu'il ménageoit Atticus en tout, on peut aſſurer hardiment, qu'il faiſoit peu de cas des libéralités éclatantes dont nous parlons, puiſqu'il ne put s'empêcher d'en écrire déſavantageuſement à Atticus même. *Mais à propos*, lui dit-il quelque part, *eſt-il vrai que vous avez fait une largeſſe de Bled aux Athéniens ? Croyez-vous donc cela fort bien* (a) ? Ce diſcours fait voir, ce me ſemble, que ces ſortes d'actions étoient du moins fort ſuſpectes en ce tems-là, où l'on en pouvoit mieux juger qu'à préſent ; & l'autorité de Cicéron eſt bien d'auſſi grand poids en cette matiere, que celle de Nepos. Cependant, il faut avouer qu'il ſeroit injuſte de leur donner une mauvaiſe interprétation, ſi l'on n'en ſçavoit que ce que cet Hiſtorien en rapporte, & s'il n'en rapportoit pas d'autres de même qualité, dont le vice eſt indubitable, & par leſquelles il eſt naturel de juger de celles qui ſont douteuſes.

Après la mort de Céſar, on propoſa de faire un fonds entre les Chevaliers Romains, pour la ſubſiſtance de ſes Meurtriers, en conſidération du prétendu ſervice qu'ils venoient de rendre à la République. L'un de ces Chevaliers, qui avoit la principale conduite de cette affaire, croyant ne pouvoir mieux la faire réuſſir qu'en y engageant les plus illuſtres de ſon Ordre, s'adreſſa à Atticus, comme au meilleur Ami de Brutus, le Chef des Meurtriers. Que croyez-vous que répondit Atticus à cette

(a) *Sed heus tu πυρῦς ἀς δῆμοι Athenis ? placet hoc tibi?*

ſollicitation ? Il s'agiſſoit de ſoutenir une Action qui paſſoit alors pour héroïque d'une commune voix;& il n'y avoit aucun danger à le faire. *Il fit avorter ce Projet, en refuſant d'y entrer*, dit Nepos; *parce qu'il croyoit, qu'il ne falloit pas ſervir ſes Amis par eſprit de Faction* (a). Avez-vous jamais vu de plus mauvaiſe défaite, ni le mot de *Faction* appliqué plus mal-à-propos ? Et pour faire mieux voir qu'il n'avoit refuſé que par ce motif, les affaires ayant entiérement changé de face peu de tems après, & Brutus ayant été obligé de s'éloigner avec ſes complices, Atticus lui envoya des ſommes conſidérables en pur don. Mais qui ne voit, que ce Secours, quelque grand qu'il pût être, ne pouvoit pas être comparable à celui que le plus riche Corps de l'Etat avoit voulu lui donner, & dont Atticus l'avoit privé par ſon refus; & qu'enfin ce refus n'avoit pu venir que d'une affectation de ſe diſtinguer en tout, ſans autre égard, & d'une crainte envieuſe & jalouſe de partager avec ſes Egaux la gloire d'une bonne action ?

Il eſt vrai, dis-je alors, qu'il y a quelque choſe de bizarre dans ce procédé, qui peut le rendre ſuſpect; & je ne ſçaurois m'empêcher d'en convenir. Mais en récompenſe; il faut que vous conveniez à votre tour, qu'il n'y en eut jamais de plus net, ni de plus généreux que celui qu'il eut pour Antoine, peu de tems après. Il auroit fallu être quelque choſe plus que Devin pour prévoir le Triumvirat pendant le ſiége de Modene. Antoine, déclaré Ennemi par le Sénat, défait & contraint de lever ce Siége par Octavien & les Conſuls, toute ſon Armée ou périe ou diſſipée, ſe réfugiant en Gaule à la merci de Lepidus, abandonné de ſes meilleurs Amis, perſécuté par quelques-uns d'eux, comme par ſes plus grands ennemis, ſa Femme & ſes Enfans expoſés à tout moment aux dernieres violences : dans cet horrible état, Atticus donne retraite à ceux des ſiens qui lui

(a) *Ille conſenſionis globus hujus unius diſſenſione diſjectus eſt, qui officia amicis præſtanda ſine factione exiſtimaret, &c.*

étoient demeurés fidéles, les ſecoure de toutes choſes, accompagne Fulvie par-tout, ſollicite ſes procès avec elle, ſe rend ſa Caution, lui prête de l'argent ſans intérêt, pour payer des Dettes dont le terme étoit échu, & même ſans la faire obliger. Ce n'eſt pas aſſez d'être bienfaiſant, & déſintéreſſé, pour en uſer de la ſorte; il faut encore être bien hardi, ce me ſemble, & bien hazardeux.

Pour répondre à l'exagération que vous venez de faire, répliqua Céſarion, trouvez bon, qu'avant que d'en examiner le détail, je vous faſſe faire une réflexion que j'ai priſe en bon lieu, & que vous n'avez peut-être jamais faite. A ces mots, Céſarion s'étant un peu arrêté, pour ſonger à ce qu'il vouloit dire, nous entendîmes un grand bruit de Chevaux dans la cour de la Maiſon, qui nous obligea à nous lever pour aller voir ce que c'étoit.

Fin de la troiſiéme journée.

CÉSARION.

QUATRIÉME JOURNÉE.

De la difficulté de s'avancer dans le Monde, lors même qu'on a de l'Eſprit.

NOs Converſations furent interrompues quelques jours, par une Compagnie qui ſurvint à votre Ami. Mais quoiqu'elle me fournît des Amuſemens aſſez piquans pour une perſonne de mon âge, je puis dire, ſans faire le Philoſophe, que je n'y eus aucun regret, lorſqu'elle s'en fut retournée. Outre le plaiſir inexprimable d'apprendre, quand on eſt né avec l'ardeur de ſçavoir, comme je n'avois jamais vu d'homme de ſa ſorte, qui eût daigné s'accommoder à ma portée, notre commerce avoit encore pour moi tout l'agrément de la Nouveauté, & j'étois pris par un endroit qui me rendoit inſenſible par tout autre. Il me ſembla donc de revenir à la lumiere après une nuit de pluſieurs jours, la premiere fois que nous nous retrouvâmes ſeuls; & la joie que j'en eus étoit ſi ſenſible, que tout autre l'auroit remarquée comme lui. Ce fut, il m'en ſouviendra toujours, l'après-diner du jour même que notre Compagnie s'en étoit allée. Nous nous promenions, en cauſant à notre ordinaire, dans cette Galerie que je vous ai dit qui aboutiſſoit à ſon Cabinet: & comme il ne ſe laſſoit point d'admirer le

goût que je prenois à ſon entretien, ne ſçachant comment interrompre autrement les louanges qu'il me donnoit à cette occaſion & qui m'embarraſſoient, je m'aviſai de lui demander l'explication du premier Tableau qui ſe préſenta à ma vue, entre pluſieurs dont le lieu où nous étions étoit embelli.

Il repréſentoit un homme d'une phyſionomie auſſi grande qu'extraordinaire, fort mal vêtu à la Grecque, qui, s'appuyant d'une main ſur un bâton, tendoit l'autre à demi-ouverte vers une ſtatue ſuperbement habillée. Près de cet homme étoit un Tonneau vuide & couché, dont on voyoit le fond de derriere à travers celui de devant, qui étoit entierement ouvert. Je reconnus ſans peine le Philoſophe Diogéne à cet équipage; mais comme la poſture où il étoit repréſenté me paroiſſoit bizarre, je demandai à Céſarion ce qu'elle ſignifioit. Je vous ferai, me dit-il, la même réponſe que Paul Emile fit à ceux qui lui demandoient de la part du Roi Perſée ſon captif, qu'il ne le menât pas en Triomphe à Rome, *Qu'il ſe le demande à lui-même.* Si je comprenois l'action de cette Peinture, répondis-je, je n'aurois que faire de m'en demander l'explication à moi-même, non plus qu'à vous. Et n'avez-vous point encore ouï-dire, reprit-il, qu'on ſçait quelquefois des choſes qu'on croit ignorer? Demandez donc avec un peu d'inſtance à vous-même ce que cette action ſignifie, & vous verrez, qu'à la fin, vous vous le direz auſſi bien, que je ſçaurois vous le dire.

Car il n'en eſt pas de ce Tableau, continua-t-il, comme de la plûpart de ceux qui repréſentent des Hiſtoires. Les Peintres, qui n'ont pas d'ordinaire l'eſprit auſſi juſte que les yeux, croient qu'elles ſont toutes également propres à être peintes. Cependant, il y en a très-peu qui le ſoient, parce que le pinceau, ne pouvant faire mouvoir les figures ſur la toile, ne peut repréſenter qu'imparfaitement les ſujets qui conſiſtent en mouvement, comme les Combats, les Exercices du Corps, les Tempêtes, les Embraſemens, & preſque tout ce que les Peintres aiment

aiment le plus. Je ne ſçais ſi perſonne n'a jamais ſenti la même peine que moi, en conſidérant ces ſortes de peintures : mais il me ſemble toujours, que les figures doivent ſe remuer : & l'attitude agiſſante, où elles ſont repréſentées, tout immobiles qu'elles ſont en effet, enferme une eſpéce de contradiction dont mon imagination ne ſçauroit s'empêcher d'être bleſſée.

A ce compte, dis-je, il faudroit toujours, ſelon vous, des Comédiens, ou des Marionnettes, pour repréſenter des actions ; & vous voudriez oter aux Peintres la plus agréable & la plus noble de leurs matieres. Ce n'eſt pas-là ma penſée, me répondit-il ; & quand ce le ſeroit, je ne ſerois pas ſi hardi que de le dire. Mais je dis bien, qu'à juger naturellement des choſes, il ſeroit mieux de peindre des Hiſtoires dont le point eſſentiel conſiſtât dans un état de repos, que le pinceau peut repréſenter parfaitement ; & dans leſquelles il y a eu quelques inſtans, où toutes les perſonnes, entre qui elles ſe ſont paſſées, ont vraiſemblablement été immobiles. Telle eſt l'action de Scevole, immobile de fermeté, tenant ſa main dans le braſier ; pendant que Porſenna, & tous ceux qui étoient préſens, furent immobiles d'admiration. Tel eſt le Jugement de Salomon, quand la vraie Mere arrête le bras qui alloit partager ſon enfant, pendant que la fauſſe eſt immobile d'obſtination. Et tel eſt, enfin, le Tableau que vous voyez. Penſez donc quel ſens vous donneriez à l'action qu'il repréſente, ſi vous la voyiez en original, puiſqu'elle n'auroit rien de plus que dans cette copie.

Si paſſant dans le Céramique, entre les ſtatues des Demi-Dieux & des Héros de l'Attique, vous aviez rencontré Diogene arrêté devant l'une de ces figures, & lui tendant la main d'un air ſuppliant (*), quel jugement en auriez-vous fait ? J'aurois été fort ſurpris, répondis-je, de voir un homme ſi déſintéreſſé demander quelque choſe, & un homme ſi ſage demander à une ſtatue. C'eſt cela même, me répliqua Céſarion, qui auroit

(*) Plutarque, de la mauvaiſe Honte.

dû vous faire deviner le ſens de ſon Action. Il ne vous paroît ridicule de demander à une ſtatue, que parce qu'elle ne peut rien donner. Si donc quelqu'un lui demande, ce ne peut pas être pour en obtenir quelque choſe. Cette demande n'eſt donc plus une marque d'intérêt : elle n'eſt donc pas incompatible avec le déſintéreſſement admirable de Diogéne ; & il ne reſte plus qu'à examiner, pourquoi il s'amuſoit à une action ſi inutile, pour ne pas dire, ſi folle, en apparence.

Il ne faut, pour en trouver la raiſon, que le conſidérer attentivement dans cette poſture. J'en ſerois bientôt las, interrompis-je ; & je ne m'y arrêterois pas longtems, ſans perdre patience. Admirez donc, reprit Céſarion, celle de ce Philoſophe, dans un exercice ſi déſagréable, que vous ne ſçauriez l'y regarder un moment ſans ennui. Si la vôtre n'eſt pas à une ſi foible épreuve, que ferez-vous à la Cour, en mille occaſions où il eſt bien plus difficile d'en avoir ? En vain l'on ſe flate d'y réuſſir, ſi on ne s'exerce à cette importante vertu, comme vous voyez que Diogéne s'y exerçoit ; ſi l'on ne s'accoutume à demander comme lui ſans eſpérance même d'être écouté ; à être refuſé ſans ſe rebuter. Importunité, obſtination, effronterie : voilà les qualités néceſſaires, pour rendre notre culte agréable aux Idoles, à qui notre ambition & notre avarice ſacrifient nos plus beaux jours. Quiconque a ces qualités ſera exaucé, tôt ou tard. Sans elles, eſprit, bonté, valeur, ſageſſe, ne ſont que de vains ornemens.

Ce diſcours vous ſurprend, continua Céſarion, voyant que je ne répondois rien. Vous avez cru juſqu'ici, qu'il ne falloit qu'avoir du mérite, pour s'élever dans le monde. Tous les différens Maîtres, d'entre les mains deſquels vous ſortez, n'ont travaillé, pour ainſi dire, à autre choſe, qu'à vous imprimer cette opinion, *Que la Perfection dans tous les Exercices du Corps, & de l'Eſprit, eſt un Moyen néceſſaire, & comme aſſuré, de faire fortune.* Cela eſt vrai, dans un ſens. Cette perſuaſion étoit fort bonne pour vous en ce tems-là : elle a, ſans doute, contribué

beaucoup à vous rendre auſſi accompli que vous l'êtes ; & il n'étoit pas à propos que vous en euſſiez davantage pour lors. Mais quand vous avez quitté ces Maîtres pour entrer dans le monde, s'ils avoient voulu s'acquitter pleinement de leur devoir, ils devoient vous tenir tout un autre langage. Ils devoient vous apprendre ce que vous n'aviez garde de vous imaginer, que les plus belles qualités acquiſes, & naturelles, ſont des avantages de très-difficile uſage ; qu'il faut les cacher preſque auſſi ſouvent, qu'il faut les faire paroître ; qu'elles entêtent d'ordinaire ceux qui les ont, les rendent ineptes, & odieux, & même quelquefois ridicules ; qu'ainſi, elles nuiſent preſque auſſi ſouvent qu'elles ſervent ; qu'elles n'attirent tout au plus qu'une eſtime forcée, & inutile ; qu'elles n'ont contribué en rien aux grandes fortunes qui ſe ſont faites ; & que ſi quelqu'un de ceux qui ont ces qualités, & qui en ſçavent le mieux uſer, parvient à quelque Elévation extraordinaire, elles n'en ſont d'ordinaire que le prétexte, & qu'il la doit toujours dans le fond à quelqu'autre talent moins eſtimable & plus ſecret.

Céſarion, s'étant arrêté après ces paroles, je vous avoue, lui dis-je, que vous me ſurprenez. Je croyois bien qu'il y avoit de mauvaiſes voies de s'élever ; mais je croyois auſſi qu'il y en avoit de bonnes, qui n'étoient pas moins ſures ; & qu'un homme d'un mérite exquis pouvoit parvenir, ſans faire de baſſeſſes, à une fortune digne de lui.

Vous vous êtes bien trompé, me répliqua Céſarion. Un homme de cette ſorte eſt une eſpéce d'Ennemi public, à qui tout le monde a intérêt de nuire. Il tyranniſe les Eſprits par la néceſſité qu'il leur impoſe de l'eſtimer. Il eſt cauſe qu'on n'admire point tout ce qui n'eſt pas auſſi admirable que lui. Il s'attire à lui ſeul un nombre infini de jugemens favorables, qui ſuffiroient pour ſatisfaire la vanité d'autant de perſonnes différentes. Comment ne le haïroient-elles pas.

Ce ſentiment eſt auſſi ancien dans le cœur de l'homme, que

l'amour de la gloire ; & il n'a jamais paru avec plus de force, que parmi les Peuples, qui ont été le plus enflammés de cet amour. Vous ſçavez contre quelle ſorte de gens l'Oſtraciſme étoit établi à Athénes, & vous avez ſans doute ouï-parler de ce Payſan, qui, donnant ſa voix pour faire exiler Ariſtide, ne put en dire d'autre ſujet, ſinon, qu'il étoit fâché de l'entendre toujours appeller *le Juſte*. Ainſi, ceux d'Ephéſe chaſſérent le plus vertueux de leurs Citoyens, ſans autre raiſon encore que ces mémorables paroles : *Que nulle d'entre nous n'excelle par-deſſus tous les autres ; & s'il ſe trouve ici quelqu'un de cette ſorte, qu'il aille exceller ailleurs* (a). Ainſi, les Ephores condamnerent Ageſilas à une amende, parce qu'il poſſédoit lui ſeul les Cœurs de tous les Lacédémoniens. Et le Vainqueur d'Annibal crut devoir ſe bannir lui-même de Rome, pour donner lieu de paroître en ſon abſence à des Vertus moindres que la ſienne. Tant il eſt vrai que de tout tems, rien n'a été plus dangereux parmi les hommes, qu'un mérite trop éclatant.

Que ſi cette étrange vérité a paru dans les Républiques les plus vertueuſes & les mieux policées, croyez-vous qu'elle paroiſſe moins dans les Cours, où il n'y a quelquefois, ni Ordre, ni Vertu ? Rien n'eſt plus difficile pour un homme tel que vous l'imaginez, que d'y trouver de la protection, parce que ceux qui y occupent les premieres places, ne ſont pas toujours d'un mérite à ne point craindre ceux qui en ont extraordinairement. Il faut en avoir beaucoup pour l'aimer en autrui autant qu'il eſt aimable : c'en eſt la marque la plus aſſurée ; & l'on peut ſans préſomption être fortement perſuadé du ſien, quand on rend pleine juſtice à celui des autres, qu'on ſe plaît à le faire connoître, & qu'on l'honore indifféremment par-tout où l'on le trouve.

Tel étoit le Scipion dont je vous ai déja parlé ; & je ne ſçaurois mieux vous le repréſenter ſuivant cette grande idée, que

(a) *Nemo de nobis unus excellat ; ſed ſi quis extiterit, alio in loco & apud alios ſit* Cicer. Tuſc. Quæſt. Libr. V.

par les propres termes de ſon incomparable Hiſtorien. Après la funeſte mort de ſon pere & de ſon oncle en Eſpagne, un de leurs Lieutenans, nommé Martius, y ſoutint avec tant de gloire la fortune de Rome, ébranlée par ces deux terribles coups, qu'il étoit difficile à quiconque leur ſuccéderoit de remplir mieux leur place qu'il n'avoit fait. De-là vint, que de tout ce qu'il y avoit alors à Rome de gens en paſſe de ſemblables Emplois, perſonne n'oſa briguer celui-là, hors l'Héritier du nom de ces illuſtres Morts, âgé de vingt-quatre ans. Comment croyez-vous qu'il en uſa, en arrivant dans ſa Province, avec ce brave Lieutenant qui auroit offuſqué tout autre Capitaine que lui? Qu'il affectât de changer tous les ordres que Martius avoit donnés? Qu'il s'informât ſoigneuſement des fautes qu'on pouvoit avoir commiſes avant ſon arrivée, parmi tant de belles actions, & de ce qu'on avoit pu faire de mieux que ce qu'on avoit fait? Qu'il gardât régulierement ſon rang de Général, & fût plus jaloux avec cet excellent homme des prééminences qui y étoient attachées, qu'avec tous ſes autres ſubalternes? Enfin, qu'il ſe ſervît des mauvais artifices que la plûpart des Commandans emploient ordinairement pour décrier la Conduite de leurs Prédéceſſeurs? *Il avoit toujours Martius auprès de lui*, dit Tite-Live; *& il lui faiſoit de ſi grands honneurs, qu'il étoit aiſé de voir, qu'il ne craignoit pas que perſonne fît obſtacle à ſa gloire* (a).

Alexandre, tout grand qu'on le nomme, n'atteignoit pas ſi haut. *Il n'étoit pas ſi franc*, dit le plus partial de ſes Hiſtoriens (b), *à eſtimer la Valeur dans ſes Citoyens, que dans ſes Ennemis.* Un autre Auteur (c) fait un long détail des bonnes qualités propres à chacun de ſes Capitaines, pour leſquelles il les haïſſoit, ſans autre ſujet. Et c'eſt pourquoi Parmenion, celui de tous qui

(a) *Martium ſecum tanto eum honore habebat, ut facilè appareret, eum nihil minus vereri, quàm ne quis obſtaret gloriæ ſuæ.* Tit. Liv. Libr. XXVI.

(b) Quinte-Curce, Livr. VIII.

(c) Ælien, Hiſtoir. diverſ. Livr. XII. Chap. XVI.

le connoiſſoit mieux, diſoit pour toute leçon à Philotas, *Mon Fils, fais toi petit.*

Que ſi une Ame, d'un ordre certainement auſſi élevé que celle de ce Conquérant, n'a pas été exemte de jalouſie, comment d'auſſi petits caracteres que la plûpart des Grands dont nous parlons, pourroient-ils s'en défendre? Et quel ſecours un homme de rare mérite peut-il attendre de telles gens, pour ſe produire à la Cour? Cependant quel moyen de s'y introduire d'abord ſans quelque appui? On trouve l'eſtime & la bienveillance du Prince occupées. Quelque valeur & quelque agrément que vous ayez, il ne faut pas attendre qu'il vous conſidere par cette ſeule raiſon, ſi nulle autre ne l'oblige à vous conſiderer. Peut-être qu'il vous rendroit juſtice, s'il y faiſoit attention: mais quelle apparence qu'il prenne la peine d'examiner ce que vous valez? Il faut croire qu'on manque d'une choſe pour la chercher. Un Prince, qui avoit ſes Miniſtres & ſes Favoris établis dans ſon cœur & dans ſon eſprit avant que vous paruſſiez, ne ſent pas qu'il ait beſoin de rien. Il eſt accoutumé à ne voir que par leurs yeux, à n'entendre que par leurs oreilles, & même quelquefois à ne juger que par leur jugement. Ainſi tout ce qui ſe préſente à lui par une autre voie que par eux, ne l'attache point. Il faudroit qu'il ſortît de ſa ſphere, pour s'y appliquer. Comme il ne connoît qu'eux familiérement, il ne peut pas ſçavoir s'il y a d'autres gens qui valent mieux; & il eſt auſſi excuſable, que cette femme de l'Antiquité, qui croyoit que tous les hommes ſentoient auſſi mauvais que ſon mari, parce qu'elle n'en avoit jamais baiſé d'autre.

D'ailleurs, les Miniſtres, & les Favoris, regardant toujours la confiance & les bonnes graces du Prince, comme un bien qui ſe peut perdre, rien n'eſt plus à redouter pour eux, qu'un homme qui a toutes les bonnes qualités que vous imaginez. Ils jugent beaucoup mieux qu'un nouveau venu, de l'effet qu'elles

peuvent produire dans l'eſprit du Maître, qu'ils connoiſſent de longue main. Rien ne leur eſt plus facile, que de faire éclater celles de ces qualités qui peuvent déplaire, & d'ôter les occaſions de paroître à celles qui plairoient trop.

Et ne croyez pas que ce ſoit ſeulement l'intérêt qu'ils ont à écarter ce qui leur fait ombrage, qui les oblige d'en uſer ainſi. Le commun des Courtiſans, qui n'a pas le même intérêt, n'en uſe pas autrement; & les plus diviſés ſe trouvent unis, dès qu'il s'agit de nuire aux perſonnes de mérite extraordinaire, qui approchent du Prince, & qu'eux-mêmes ne ſçauroient s'empêcher d'eſtimer. C'eſt un complot, que la Nature fait entre eux, ſans qu'ils y ſongent: ils ne peuvent manquer de ſe rencontrer en la ſuivant. Ils n'ont que faire de s'entendre, ni d'être avertis, pour agir de concert dans ces rencontres; & la vanité & l'envie, qui les animent tous également, les conduiſent plus droit au même but, que toutes les Conſultations imaginables ne ſçauroient faire.

Que l'un d'eux commence un conte ridicule d'un homme de cette ſorte, ou entierement faux, ou déguiſé juſqu'à n'être pas reconnoiſſable pour ceux qui en ſçavent la vérité, il eſt tout étonné qu'un autre, qui en ſçait peut-être moins que lui, renchérit ſur ce qu'il vient d'entendre, avec une aſſurance qui feroit quaſi croire au premier qu'il a deviné ce qu'il vient d'inventer. Deux ou trois mauvais offices de cette nature ſuffiſent pour perdre l'homme du monde le plus eſtimable dans l'eſprit du Prince, qui n'en pénetre pas la cauſe, s'il eſt peu éclairé; ou s'il la pénétre, qui n'eſt pas quelquefois plus favorable que ſes Courtiſans aux perſonnes de mérite extraordinaire.

De-là vient, qu'il ne s'attache preſque jamais à des gens de cette ſorte; parce qu'on s'alarme du moindre penchant qu'il témoigne pour eux, & qu'ils ſont dès-lors en bute à tout le monde. Et cette conſpiration générale pour les détruire, qui eſt

une ſuite néceſſaire de la bonté de ſon choix, l'intimide & le porte naturellement à s'en défier.

Il eſt aiſé de comprendre, que cette contradiction univerſelle, qu'il trouve dans tous les Eſprits, pour les choix raiſonnables qu'il fait, le réduit à la fin à la néceſſité d'en faire quelqu'un qui ne le ſoit pas ; & alors il ne trouve plus d'oppoſition: car on n'eſt en garde que contre le Mérite, & la Vertu. On ne s'aviſe pas de craindre un homme, qui n'en a point. On ne prend aucun ombrage des premieres marques de faveur qu'il reçoit : on les attribue à toute autre cauſe ; on ne ſe défie pas ſeulement qu'elles puiſſent avoir de ſuite. Ainſi, il s'établit ſans peine, & ſans obſtacle, dans l'eſprit du Prince, à la faveur de ſon indignité, & à l'étonnement de tout le monde. Perſonne ne le peut croire, que quand on ne peut plus en douter, & que l'honneur du diſcernement du Maître étant engagé, il va de ſa gloire à le ſoutenir ; & il n'eſt plus tems de le faire raviſer.

Céſarion, qui avoit prononcé ce diſcours avec beaucoup de vivacité, s'étant arrêté à ces mots, je ne pus m'empêcher de lui témoigner quelque étonnement de ce qu'il venoit de dire. Car quoique la ſuite m'en eût paru fort naturelle en l'écoutant, je n'avois point prévu à quoi il devoit aboutir. A ce compte-là donc, lui dis-je, rien n'eſt plus difficile pour un Prince, que de faire un choix raiſonnable. Sans doute, me répondit-il : parce qu'il ne connoît jamais bien les gens qu'il choiſit ; que tout ce qui l'environne conſpire à le tromper ; & que la vie, ſur-tout des perſonnes qui l'approchent de plus près, n'eſt qu'une Comédie continuelle, où rien ne ſe préſente ſans déguiſement à ſes yeux. Il me ſemble pourtant, repris-je, que quand il lui arrive de faire quelque choix extrêmement déraiſonnable, comme beaucoup de gens ont intérêt à le déſabuſer, il eſt difficile qu'il n'en ait pas dans la ſuite du moins quelque doute : & cela étant, il lui eſt bien aiſé de ſe corriger. Vous ne comptez donc pour

pour rien, me répliqua Céſarion, la peine d'avouer qu'il s'eſt trompé; cette répugnance, qui étant générale dans tous les hommes, a des fondemens tout particuliers dans l'eſprit des Princes ? La vanité leur eſt ſi naturelle, qu'il ſeroit preſque injuſte de les en blâmer. Lequel, je vous prie, de ces deux partis eſt le plus agréable à prendre pour eux dans l'état dont vous parlez; ou de faire connoître à tout le monde, en corrigeant leur choix, qu'ils avoient mal choiſi, ou d'y perſiſter ?

Je vois bien, répondis-je alors à cette demande, ce que vous voulez dire. Je trouve que vous avez raiſon pour les Favoris; & qu'un Prince peut l'avoir auſſi de n'en changer pas, quelque mal qu'il connoiſſe les avoir choiſis. Mais il me ſemble, qu'il n'en va pas de même des Miniſtres. Non, aſſurément, reprit Céſarion, les Favoris n'ont aucune relation directe avec le Public; toutes leurs fonctions ne regardent que la perſonne & la vie privée du Prince. Ainſi, quelque peu de mérite qu'ils ayent, il n'y a preſque que ceux qui l'approchent d'auſſi près qu'eux, qui le ſçachent; & ceux-là ont trop d'intérêt à s'en taire, pour l'apprendre au reſte du monde.

Au contraire, la fonction des Miniſtres étant publique, un Prince qui les a mal choiſis ne ſçauroit cacher l'erreur de ſon choix en s'y obſtinant: & plutôt que de faire croire au monde le contraire de ce qu'on voit tous les jours de leur incapacité, on en fait néceſſairement l'un de ces deux jugemens; ou qu'il ne la connoît pas, & que tout mal-habiles qu'ils ſont, il les croit fort habiles, parce qu'ils le ſont plus que lui; ou s'il ne manque pas de lumiere, qu'il n'a, ni humanité, ni aucun ſentiment de vraie gloire, puiſqu'il ne ſe ſoucie pas que tout le monde ſouffre de ſa faute, & qu'il eſt moins ſenſible aux juſtes plaintes de ſes Peuples, qu'à la mauvaiſe honte d'avouer ſon erreur.

Et n'a-t-on pas raiſon, interrompis-je à ces mots, d'en juger de cette ſorte ? On ne ſçauroit, reprit Céſarion, en juger autre-

ment ; mais les Princes ne le croient pas ainſi. Et que peuvent-ils donc croire, quand ils élévent aux plus grands emplois des Sujets incapables de s'acquitter des plus petits ? Ils croient, reprit-il, & ils n'ont pas tout-à-fait tort, que la plûpart des hommes ne jugent de rien par eux-mêmes, & moins de ce qui eſt au-deſſus d'eux que de toute autre choſe. Ils croient, qu'il eſt facile de tromper la vue, quand on ne ſe montre que rarement, & de loin ; de cacher ſon ignorance, quand on ne parle point, ſi on ne veut, & qu'on n'eſt pas obligé de rendre raiſon de ce qu'on fait ; d'avoir un extérieur attentif, pendant qu'on ne ſonge à rien moins qu'à ce qu'on paroît écouter, ou, ſi l'on s'y applique, qu'on n'y comprend rien du tout. Ils croient, enfin, que le nombre de ceux qui ſont aſſez éclairés pour démêler la vérité à travers la grimace, & tout enſemble aſſez hardis pour la publier, n'étant pas conſidérable en comparaiſon des autres, leur pénétration & leur franchiſe ne fait que les tourner en ridicule, & qu'ils demeurent toujours accablés ſous la multitude infinie de ceux qui ne voient pas ſi clair, ou qui n'oſent pas dire ce qu'ils penſent.

Mais quand tout ce que vous dites ſeroit vrai, repris-je encore, ne ſeroit-il pas plus commode & plus glorieux, pour un Prince, de choiſir des Miniſtres, qui n'euſſent que faire de ces petits artifices pour dérober au Public la connoiſſance de leur peu de valeur ? Sans doute, répondit Céſarion ; mais vous ne ſongez pas que la plûpart des Grands ne veulent pas être vus ſi ſouvent, ni de ſi près, par d'habiles gens.

On ne s'accommode des hommes extraordinaires, qu'autant qu'on leur reſſemble. Il n'appartient qu'à un Prince habile, d'avoir un Miniſtre habile, d'en tirer vanité, & de reconnoître le beſoin qu'il en a. *Buvons*, diſoit Philippe de Macédoine, faiſant la débauche avec ſes Amis, parmi ſes plus grandes affaires, *Buvons : Il ſuffit qu'Antipater ne boive pas* (a). Voilà, à mon gré,

(a) Athenée, Livr. X.

le plus glorieux témoignage que jamais Souverain ait porté en faveur d'un Particulier. Il falloit que Philippe regardât le mérite d'Antipater comme faisant partie du sien, pour en parler de cette sorte. Un Prince, qui rendoit si hautement justice à son Ministre, n'avoit pas sujet d'en être jaloux. Il falloit qu'il fût aussi excellent Prince, que son Ministre étoit excellent Ministre, & quand je n'en aurois autre preuve que ce discours, je n'en serois pas moins persuadé, que je le suis, par les grandes choses que nous en sçavons.

Il est vrai, dis-je alors, que de tous les bons traits de l'Antiquité que j'ai ouïs, aucun ne m'a frapé si vivement. N'y trouvez-vous pas comme moi, reprit Césarion aussitôt, je ne sçais quoi de libre, de naturel, de familier, & tout ensemble de grand, & de noble? Dans la chaleur du vin, dans la licence des festins de ce tems-là, qui n'étoient pas si réglés que les nôtres, conserver assez de présence d'esprit, pour rendre raison de son emportement à ceux qui pouvoient le blâmer; & une raison convenable au lieu, & au tems, qui n'eût rien de grave ni de sérieux, qui sentît l'emportement même qu'elle excusoit! Quiconque sçavoit faire la débauche de cette sorte n'étoit pas capable de s'y oublier.

Mais, pour revenir à notre discours, ne croyez pas, encore une fois, que toute sorte de Grands fissent gloire, comme le Roi dont nous parlons, d'avoir près d'eux un homme du mérite d'Antipater. Un excellent Ministre ne sçauroit convenir à un Prince de petit génie: il ne lui faut que de bons valets. A la vérité, pareilles gens ne le tireront jamais d'un mauvais pas. Si Agrippa n'avoit eu qu'un esprit de cet ordre, Auguste n'auroit jamais été Maître du Monde. Ce sont d'excellens Matelots durant le calme, ou tant qu'on a le vent en Poupe, & ils échouent, d'ordinaire au premier écueil. Mais ils ont le plaisir de tromper le monde jusqu'alors, & de passer pour habiles parmi ceux qui ne le sont pas. Leur naufrage même, qui désabuse

les plus groſſiers, ne tire pas toujours le Prince d'erreur; ils en rejettent aiſément la faute ſur les vents, ou ſur les étoiles, & quand il ne les excuſeroit pas, encore aimeroit-il mieux être deshonoré par des gens qu'il peut regarder quelquefois comme moins habiles que lui, que d'être bien ſervi par d'autres, qu'il ſeroit forcé d'admirer.

Je ne ſçais pas, repris-je à ces mots, s'il y a des Princes faits comme vous dites; mais je ſçais bien du moins qu'Auguſte, dont vous venez de parler, n'étoit pas de ce nombre. Vous pourriez, reprit Céſarion, vous y tromper avec beaucoup de gens. Il avoit bien de l'eſprit, & de l'habileté, perſonne n'en peut douter; mais ce n'étoit pas un ſi grand Caractere, que la plûpart du monde s'imagine ſur la foi de quelques Ecrivains modernes, qui n'ont pas eu tout le diſcernement néceſſaire pour en juger. Je ſerai fort trompé, continuai-je, ſi ce que j'en veux dire ne vous plaît pas.

Vous ſçavez mieux que moi, qu'ayant appris les déſordres de ſa fille, il fut ſi affligé d'apprendre en même tems à quel point ils étoient connus, & ſi outré contre elle des circonſtances ſingulieres dont ils étoient accompagnés, que *non content de ne ſe point montrer de honte pendant un tems conſidérable, il délibéra de la faire mourir* (a). Mais n'ayant pu s'y réſoudre, au lieu de diſſimuler entiérement ſes débauches, puiſqu'il ne vouloit pas les punir comme elles méritoient, il ne put s'empêcher *de s'en plaindre au Sénat, par un Mémoire qu'il y fit lire ſur ce ſujet* (b). Il avoit coutume de faire part de cette ſorte aux Peres, quand il ne le faiſoit pas de vive voix, de ſes plus importantes affaires, ſoit publiques, ſoit domeſtiques. Mais, quelque tems après, ſa colere & ſa douleur ayant fait place à la Raiſon, il ſe repentit d'avoir divulgué ſa propre infamie, d'une maniere qui ne permettoit plus à perſonne de l'ignorer; & dans un ſi juſte cha-

(a) *Abſtinuit congreſſu hominum diù præ pudore; etiam de necandâ deliberavit.* Sueton.

(b) *De filiâ abſens, ac libello per Quæſtorem recitato notum Senatui fecit.* Idem.

grin, il s'écria plus d'une fois, *Qu'il n'auroit pas fait cette faute, ſi Agrippa ou Mécenas, euſſent été vivans.* (a).

Rien n'eſt plus à propos ſur le ſujet dont nous parlons, reprit Céſarion, que ce que vous venez de dire. Ce malheureux Pere, ſi heureux en toute autre choſe, connoiſſoit comme vous voyez, le beſoin qu'un Prince, quelque habile qu'il ſoit, a d'un Miniſtre, qui le ſoit autant ou plus que lui; qui l'aime & l'eſtime aſſez, pour le redreſſer, quand il s'égare, & ſe départit de cette ancienne & pernicieuſe Maxime de Cour, *Si tu empêches ton Maître de tomber, il ne ſentira pas que c'eſt toi qui le reléves.*

Mais, croyez-moi, il n'y en a guéres qui veuillent reconnoître, comme cet Empereur, que ceux qui les conſeillent ſont plus habiles qu'eux. Je me garderois bien de juger des autres par lui, ſi j'avois à recommencer; & j'en croirois bien plutôt un Courtiſan d'Emanuel, Roi de Portugal, dont l'exemple pourroit preſque ſervir de régle à tous les habiles gens qui ſont attachés auprès des Grands.

Ce Prince, ayant une Lettre d'importance à faire, chargea un Gentilhomme de ſa Cour d'y travailler. Ce Gentilhomme s'en acquitta le mieux qu'il put, & la lui apporta auſſi-tôt. Le Roi, après l'avoir lue, en tira une autre de ſa poche, qu'il avoit compoſée ſur le même ſujet. Mais, quand il les eut comparées enſemble, il avoua de bonne foi, que la ſienne n'étoit pas la meilleure; & ajouta, qu'il ſe ſerviroit de l'autre. Quelle penſez-vous que fut la réflexion du Courtiſan ſur ce diſcours? Il n'y répondit que par une profonde révérence; & allant auſſitôt prendre congé du meilleur de ſes Amis, *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la Cour*, lui dit-il, *le Roi ſçait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

Je ne conviens pas, répondis-je à ce récit, que cet exemple ſoit d'un grand poids. Il y a apparence, que ce Portugais

(a) *Horum mihi nihil accidiſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecanas, vixiſſet.* Senec. de Benef. Libr. VI.

prit l'alarme ſans raiſon ; & la noble ſincérité de ſon Maître à lui rendre juſtice devoit produire tout autre effet, que de chaſſer un homme de mérite. Comme il étoit bien plus glorieux au Roi de céder, qu'il n'étoit glorieux au Courtiſan de mériter qu'on lui cédât, il avoit plus de ſujet de porter envie à ſon Maître, que de craindre que ſon Maître lui en portât ; & il n'étoit pas à préſumer, qu'un Prince capable d'une ſi belle action n'en connût parfaitement le prix.

Il ne ſe peut rien de mieux penſé, me répliqua Céſarion, que tout ce que vous venez de dire. Cependant, comme rien n'obligeoit le Roi à montrer la Lettre qu'il avoit faite, & qu'il ne lui étoit pas avantageux de la faire voir, il eſt naturel de juger, qu'il la montra par légéreté, & qu'il ſe repentit de l'avoir montrée. Or, ſi vous concevez que le chagrin qu'il en eut ne retomba point ſur celui qui en étoit l'occaſion, vous n'avez pas la même idée que moi du cœur de l'homme, & moins encore de celui des Grands.

Comment pourroient-ils ſans peine ſe reconnoître inférieurs en quelque choſe à des gens qui ſont ſi éloignés d'être leurs égaux ? Tout ce qu'ils voient, & qu'ils entendent, ne tend qu'à leur faire croire, qu'ils ſont au-deſſus de tout. Quel moyen de ſe défendre ſans ceſſe d'une impreſſion ſi agréable ? Ce n'eſt pas ſeulement en leur déférant en toutes choſes, qu'on s'efforce de leur donner une idée admirable d'eux-mêmes : c'eſt encore, en relevant tout ce qu'ils diſent de plus médiocre, par des ſens merveilleux qu'on y trouve, & dont ils ne ſe feroient jamais défiés : c'eſt, en tournant en ridicule ce qu'il y a de meilleur dans leurs Egaux, qui peut exciter leur jalouſie, ou les humilier ; & ce qui eſt de plus pernicieux & de plus puiſſant pour les corrompre, en déguiſant leurs plus grands défauts ſous le nom des vertus qui leur reſſemblent.

Que ſi nous autres Particuliers, de qui toute la vie, dès notre premiere heure quelquefois juſqu'à la derniere, n'eſt qu'un

changement continuel de ſujétions différentes, ou, du moins qui en paſſons une bonne partie avec des gens qui n'ont aucun beſoin de nous flater, avons cependant tant de peine à régler notre Amour propre, & à nous rendre juſtice, comment un grand Prince, dont la Condition eſt une eſpéce d'ivreſſe perpétuelle, peut-il devenir raiſonnable, hors d'une grace d'enhaut toute particuliere, ou d'un génie tranſcendant?

Ne voyez-vous pas, s'écrie le plus grand Eſprit de Rome, parlant en confidence à ſon meilleur Ami de ce qu'on pouvoit attendre de Céſar, qui paroiſſoit alors fort modéré, s'il étoit une fois paiſible & abſolu Maître de la République, *Ne voyez-vous pas*, lui dit-il, *comment le Diſciple même d'Ariſtote, ſi ſage, ſi éclairé, devint emporté, cruel, & ſuperbe, depuis qu'il fut monté ſur le Tróne* (a)?

Il ſe trompa pourtant dans ſon opinion, ce grand Juge, tout habile qu'il étoit. Le Romain, dont il auguroit ſi mal, fit juſqu'à la mort autant de progrès dans la Vertu, que le Grec à qui il le comparoit en avoit fait dans le Vice. Mais Céſar avoit été cinquante ans ſimple particulier. Et puis, il ne naît pas tous les jours des Céſars.

Non que je veuille dire, que notre Siécle manque de grands Caracteres, qui occupent des Poſtes fort élevés. La Nature n'eſt pas moins puiſſante qu'autrefois. Pour ne point parler de ceux, dont la réputation eſt auſſi extraordinaire que le mérite, tels que le Monarque invincible, que toute la Terre envie à la France; on me contoit, il y a quelques années, d'un grand Prince, qui n'en avoit alors que treize, que comme ſes Courtiſans le louoient d'avoir bien fait quelque choſe dont lui-même n'étoit pas content, il répondit en ſe moquant d'eux, *I. Principi fanno ſempre tutto bene.*

Mais encore une fois, on n'entend pas tous les jours de ſem-

(a) *Non vides ipſum illum Ariſtotelis diſcipulum, tanto ingenio, tantâ modeſtiâ, poſtquam Rex appellatus ſit, crudelem ſuperbum, immoderatum fuiſſe.* Cicer. ad Attic. Libr. XII. Epiſt. XVIII.

blables réponſes : & pour moi, bien loin de m'en étonner, & de trouver étrange, que toutes les perſonnes de ce rang n'ayent pas tout le mérite qui leur conviendroit, je m'étonnerois plutôt, qu'elles ne faſſent pas le même raiſonnement que faiſoit Caligula ; & que notre dévouement aveugle à leurs volontés les plus injuſtes ne porte pas toujours leur préſomption juſqu'à l'extravagance.

Puiſque ceux qui conduiſent les troupeaux de bêtes, diſoit ce Maître fou (a), *ne ſont pas des bêtes comme elles, mais qu'ils ſont d'une nature plus excellente ; il faut bien que ceux qui commandent aux hommes ſi abſolument, & à qui tous les autres cédent, ne ſoient pas de ſimples hommes, comme ceux à qui ils commandent, mais des Dieux.* Voilà l'effet que notre flaterie devroit produire naturellement dans l'eſprit des Princes ; & c'eſt auſſi ce qui eſt arrivé la plûpart du tems dans le Paganiſme. Que ſi la ſainteté de notre Religion ne ſouffre pas ces ſortes d'Apothéoſes, elle établit ſi bien d'ailleurs l'autorité abſolue des Souverains, qu'il leur eſt bien plus facile d'en abuſer impunément, qu'il ne l'étoit autrefois à ces Rois & à ces Empereurs diviniſés.

Quoique Céſarion eût ceſſé de parler, j'étois ſi occupé de ce qu'il venoit de dire, que je croiois toujours l'entendre. Son Diſcours me paroiſſoit ſi étrange, & en même tems ſi vraiſemblable, que je ne ſçavois quel jugement en faire. D'un côté, j'avois bien de la peine à me déſaccoutumer de regarder avec envie, & admiration, la condition des Princes, de qui je n'avois jamais ouï-parler que comme des Dieux de la Terre. D'autre part, je ne pouvois pas diſconvenir des défauts qu'il me faiſoit voir qui leur étoient preſque naturels. Mais à la fin, comme il y a une ſorte d'évidence attachée à la Vérité, à laquelle nulle prévention ne peut réſiſter, je ne pus me défendre de donner entiérement dans ſon ſens ; & je me défis de cette ſorte, avec

(a) Philon Juif, dans ſon Ambaſſade.

autant

autant de bonheur, que de plaiſir, du plus violent préjugé de mon enfance.

A ce compte-là, repris-je enfin, après avoir révé quelque tems, c'eſt un état bien déplorable, que celui d'un grand Prince. Rien n'eſt plus miſérable, à en juger ſainement, me répondit Céſarion, ni plus digne de pitié, & c'eſt de quoi il eſt important d'être bien perſuadé, en entrant à la Cour. Il me ſemble, au contraire, repliquai-je, que cette perſuaſion n'eſt propre qu'à dégouter de s'y engager. Vous n'y avez pas bien ſongé, reprit-il. Un Courtiſan, qui regarde la grandeur de cet œil, non plus comme un ſouverain bien, mais comme un avantage dont l'erreur, & l'ignorance, ſont les ſuites ordinaires, ne ſçauroit plus être agité de cette ardeur inquiéte & furieuſe d'y parvenir, qui trouble l'eſprit autant qu'elle l'excite; qui ne fait prendre que de fauſſes meſures, & n'inſpire que la précipitation & la témérité. L'ambition l'anime, ſans l'aveugler. Elle ne le tranſporte point hors de lui-même, de joie, ou de douleur, à la moindre apparence de faveur, ou de diſgrace: elle ne lui fait point faire avant le tems, par impatience, ou par avidité, de démarche qui découvre ſans néceſſité ſes deſſeins, & qui le rende ridicule, s'il n'y réuſſit pas. Il ne paroit rien que de bien ſéant, d'égal, & de modéré, dans toute ſa conduite. S'il n'arrive pas à une haute Fortune par ces manieres, du moins, il y va peu de ſa Gloire, & il ne lui eſt guéres honteux de ne pas obtenir ce qu'il ne pourſuit pas avec empreſſement.

A la Vérité, un homme de cette humeur ne voudroit pas n'être que Courtiſan toute ſa vie. Il conſidere bien la Cour, comme une Ecole où il faut toujours revenir prendre langue du Maître, mais non pas comme un Emploi. S'il recherche l'eſtime de ſon Prince, c'eſt pour lui être utile, ou à faire fleurir ſa Religion parmi ſes Sujets, ou à les défendre de leurs ennemis, ou à leur rendre la juſtice qu'il leur doit. Mais de ne faire autre choſe tous les jours de

ſa vie, que regarder un homme, & épier les occaſions d'en être vu, il n'eſtime pas aſſez les biens & l'honneur qui en peuvent revenir, pour les acquérir par l'oiſiveté, & l'eſclavage.

Ce n'eſt pas, qu'il ne trouve les richeſſes agréables, qu'il n'aime la grandeur, & qu'il ne veuille bien faire tout ce qu'il faut pour la mériter. C'eſt qu'il ne ſçauroit croire véritable celle où l'on s'éléve par cette voie. On pourroit la lui offrir à telles conditions, qu'il n'en voudroit pas. Il ſçait ce qu'il y doit mettre, avant que de la marchander : il n'en veut donner que le prix qu'elle vaut ; & ſi elle coute davantage, il ne prétend pas la décrier, mais il croiroit être dupe de l'acheter.

Et ne croyez pas, que ce ſentiment lui vienne de mépris, ou d'averſion, qu'il ait pour les Princes, parce qu'il les croit malheureux, & corrompus. Les mêmes défauts qui exciteroient ſa haine dans des Particuliers, n'excitent dans eux que ſa pitié ; & comme c'eſt la plus agiſſante de toutes les paſſions d'une ame généreuſe, elle le porte naturellement à les ſecourir, bien loin de les fuir, & de les abandonner en les fuyant aux fourbes & aux flateurs. Il lui ſuffit, pour s'appliquer à s'attirer leur eſtime & leur confiance par toute ſorte de voies honnêtes, de ſçavoir le beſoin qu'ils ont de gens comme lui auprès d'eux. S'il en étoit bien connu, ils n'épargneroient rien pour l'y attacher ; car il excuſe en eux mille choſes, que ceux qui leur portent envie y condamnent. Il trouve qu'il y auroit, non ſeulement de l'injuſtice, mais même de l'inhumanité, à leur reprocher des foibleſſes, qui ſont inſéparables de leur état. Loin de ce dépit ſombre, noir & malin, mêlé d'indignation & d'envie, dont la plûpart de ceux qui les approchent ont toujours le cœur ulcéré, il a pour eux la tendreſſe d'un Pere pour un Enfant qui n'a pas encore l'âge de Raiſon, & la condeſcendance d'un Médecin pour un Malade en qui l'ame partage l'infirmité du corps. Il a toujours cette grande vérité préſente à l'eſprit,

qu'il ſeroit peut-être plus imparfait qu'eux, ſi ſa condition étoit auſſi relevée que la leur. Il ſouffre d'eux, par ce noble motif, ce qu'il n'en ſouffriroit jamais par tout autre. Il s'obſtine à les ſervir, quand tous les autres ſe rebutent. Il les plaint, quand tout le monde les maudit; & pour leur rendre ſans peine le reſpect religieux que toutes ſortes de Loix veulent qu'on ait pour eux, il n'a qu'à ſe ſouvenir toujours du mot de cet ancien poëte, *Qu'un malheureux eſt une choſe ſacrée* (a).

Le Soleil venoit de ſe coucher, quand Céſarion eut achevé ce diſcours. Je ne ſçaurois vous repréſenter l'impreſſion qu'il fit dans mon eſprit, & je ne l'ai bien connue, que par l'uſage que j'en ai fait depuis. Il me ſouvient ſeulement, qu'étant allés enſuite nous promener dans un Parterre, qui faiſoit face à ſa Maiſon du côté de la Plaine, pour reſpirer le grand air, j'en demeurai ſi touché, que je ne pus ouvrir la bouche de toute la ſoirée; ni faire autre choſe que le conſidérer, comme ſi je ne l'euſſe vu de ma vie. Tout autre s'en ſeroit apperçu avec plaiſir, & n'en auroit point fait ſemblant; mais pour lui, il ſe moqua de moi, ſitôt qu'il y prit garde. Soit par étude, ſoit par nature, il étoit inſenſible à toutes les ſatisfactions que l'amour propre peut donner, & ne comptoit pour rien tout ce qu'il avoit d'eſtimable. Il m'avoua depuis en confidence, dans la ſuite de notre fréquentation, que cette inſenſibilité lui venoit de l'expérience continuelle qu'il faiſoit de ſes défauts, & de l'impoſſibilité qu'il trouvoit à s'en corriger; qu'ils ne lui en étoient pas moins odieux, ni moins préſens, pour être moins connus que ſes bonnes qualités; qu'à la vérité, chacun pourroit peut-être en dire autant de ſoi, ſi tout le monde ſe rendoit une juſtice auſſi rigoureuſe; mais que la plûpart des hommes ne ſe regardoient pas de ſi près que lui, en quoi il ne ſçavoit

(a) *Res eſt ſacra miſer.* Senec. Epigramm. IV. de Exilio ſuo.

s'ils devoient lui faire pitié, ou envie. Si ce n'étoit pas être heureux, que d'être dans cette ſituation d'eſprit, c'étoit du moins être ſage; & vous avez autant de ſujet de vous plaindre d'avoir ſurvécu à un ami ſi rare, que j'en ai de révérer ſa Mémoire, & d'en conſerver toute ma vie un tendre & religieux ſouvenir.

Fin de la quatriéme & derniere Journée du Céſarion.

RÉCONCILIATION
DU MÉRITE
ET
DE LA FORTUNE.

AVIS.

COmme on trouve dans le quatriéme Volume des Recueils des Piéces attribuées à Madame la Comteſſe de la Suſe un DIALOGUE DU MÉRITE ET DE LA FORTUNE, le Lecteur pourroit croire d'abord que le Dialogue qui ſuit eſt la même choſe. Mais pour peu qu'il veuille les comparer, il verra que le ſujet en eſt différent, & qu'il n'y a aucun rapport entre le ſtyle & les penſées de ces deux Ouvrages.

* RÉCONCILIATION DU MÉRITE ET DE LA FORTUNE.

DIALOGUE.

LA FORTUNE.

IL arrive ſi rarement que nous nous trouvions enſemble, que je ne puis m'empêcher de vous entretenir, puiſque le tems nous le permet, & que nous avons tant de choſes à démêler.

LE MÉRITE.

D'où vient que vous me recherchez préſentement? Il faut bien que la Raiſon régne dans le monde, puiſqu'elle vous a touchée, & qu'après tant de divorces, qui ont ſuivi notre mariage, vous rentrez de ſi bonne grace dans votre devoir.

LA FORTUNE.

Il n'a pas tenu à moi que les choſes n'ayent été ainſi toujours, & dès le commencement du Monde, lorſque je vis que le Ciel m'avoit faite pour vous, j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour ne vous point quitter.

LE MÉRITE.

Ce que vous dites eſt un peu difficile à croire, vu l'extrême différence qu'il y a de votre conduite préſente à celle d'autrefois, car je faiſois tout ce que je pouvois pour vous obliger à ne me pas fuir. Cependant c'étoit aſſez que je fuſſe en un lieu, pour vous empêcher d'y venir ; & maintenant vous me venez trouver, lorſque je ne ſonge point à vous. Que voulez-vous que je juge d'un changement ſi extraordinaire, ſinon que c'eſt un effet de votre inconſtance naturelle, que vous vous accommodez au tems, & que vous me venez flater & m'en voulez faire accroire, parce qu'il vous oblige à me ſuivre ? Mais vous n'en ſçauriez venir à bout, les véritables cauſes de nos divorces ſont trop connues pour en pouvoir ſuppoſer de fauſſes. Il y a quelque choſe dans mon air de ſi ſimple, de ſi tranquille & de ſi modeſte, enfin quelque choſe de ſi contraire au brillant, à l'inſolence & au faſte que vous aimez, qu'il eſt impoſſible que je puiſſe vous plaire. Il faudra bien pourtant que vous vous accommodiez à mon humeur dorénavant : car n'eſpérez pas que notre nouvelle union change rien dans mon procédé : ma conduite & ma maniere d'agir ne s'en reſſentiront point, & l'on ne jugera jamais à les voir, que je vous poſſéde auſſi parfaitement que je fais.

LA FORTUNE.

Je n'aurai point de peine à m'accommoder à votre humeur ; le Deſtin eſt trop juſte pour nous avoir mariés enſemble, ſi nos inclinations étoient ſi oppoſées que vous le dites.

LE MÉRITE.

Les mariages des perſonnes de ma qualité ne ſe font pas par amourette ; il eſt vrai que vous étiez plus belle le jour de vos noces que je ne vous ai vue depuis, & cela non pas à cauſe que tous les maris le trouvent ainſi, mais parce qu'effectivement c'eſt

c'eſt votre naturel d'être incomparablement plus charmante dans les premiers momens que vous êtes avec quelqu'un, que dans la ſuite. Je ne conſidérai pourtant point cela, mais ſeulement que vous étiez extrêmement riche, quoique d'une qualité beaucoup au-deſſous de la mienne; car toute la terre ſçait bien que je ſuis fils de l'Eſprit & de la Vertu, que ma mere voulant notre mariage, mon pere qui lui obéit toujours, le voulut auſſi. Ce qui obligea la Vertu à vous choiſir, eſt qu'elle ſe promettoit de faire des merveilles de vous.

LA FORTUNE.

Il n'a pas tenu à moi qu'elle n'ait exécuté ſes bons deſſeins.

LE MÉRITE.

Elle vous connoiſſoit fort mal, quand elle eſpéroit que ſon extrême douceur vous attacheroit à elle. Mon pere qui eſt fort clair-voyant, eut beau lui dire que vous étiez une inconſtante, que vous la perſécuteriez éternellement; il lui fit votre Généalogie, il lui dit que vous étiez fille du Hazard & de l'Occaſion, que votre pere étoit venu de je ne ſçais où, & que ſon origine étoit très-obſcure, que pour l'Occaſion, étant fille du Tems, elle étoit véritablement de fort ancienne Maiſon, mais qu'elle étoit de naturel à ſe mêler indifféremment dans de bonnes & de méchantes affaires. Tout cela ne ſervit de rien; car le Deſtin avoit réſolu notre mariage.

LA FORTUNE.

Votre pere me connoiſſoit fort mal, tout ſubtil qu'il eſt, quand il me dépeignoit d'une maniere ſi outrageuſe; mais tout le monde ſçait bien qu'il lui arrive ſouvent de raiſonner avec excès, d'avoir l'imagination trop féconde, & de ne voir rien par trop de lumiere.

LE MÉRITE.

Cependant les ſuites ont vérifié ſes prédictions. Et pour commencer par la Vertu, qui ſe promettoit tant de notre mariage, l'Occaſion n'a employé votre petite ſœur, qu'on appelle communément l'Heure du Berger, quoique ſon nom de Maiſon ſoit Bonne-Fortune, qu'à lui faire tort; il ſemble que cette cadette ne ſoit que pour cela. Elle eſt ſi puiſſante que ma mere n'eſt jamais aſſez forte pour lui réſiſter; il n'y a jamais eu paix ni tréve entre elles, je n'eſpere pas encore, maintenant que nous ſommes ſi bien réunis, & que j'ai tant de crédit, de les pouvoir accorder; car je ſuis bien trompé, ſi votre cadette n'a de puiſſans amis en Cour. Outre cela, c'eſt qu'il eſt impoſſible de raiſonner avec elle, on ne ſçait où la prendre; quand elle ſe préſente par bonheur, elle occupe ſi fort & ſi agréablement ceux qui la rencontrent, qu'ils ne ſçauroient penſer à autre choſe: ce qui eſt de plus fâcheux, c'eſt que ſi ce ſont d'honnêtes gens, ils gardent le ſecret auquel elle les oblige, de ſorte qu'ils ne diſent jamais où ils l'ont trouvée; ſi ce ſont des ſots qui rapportent où ils l'ont vue, on n'en ſçait pas plus que devant, parce qu'ils ne l'y revoient jamais.

LA FORTUNE.

Comme mes intérêts me ſont plus chers que ceux de ma ſœur, & qu'elle ne manquera pas de défenſeurs, je ne veux pas m'y arrêter, pour paſſer aux autres ſuites de notre mariage, qui me peuvent juſtifier auprès de vous.

LE MÉRITE.

Vous n'en avez pas mieux uſé qu'elle: j'ai un frere naturel, fils de l'Eſprit & de l'Hypocriſie, qui me reſſemble en beaucoup de choſes; car nous portons même nom, nous ſommes de même âge, & il me copie du mieux qu'il peut, quoique ce ne ſoit, comme je vous ai dit, qu'un Mérite faux & bâtard; c'eſt pour lui & pour ſes gens que vous m'avez quitté ſi

ſouvent, & ce qui eſt de plus étrange, vous les déguiſez tellement, pendant que vous êtes avec eux, que le Vulgaire y eſt trompé, & les prend ſouvent pour être des miens. C'eſt un fard dont il n'y a que vous qui ſçachiez le ſecret; il eſt vrai qu'il n'eſt pas de longue durée: car comme vous vous laſſez de tous vos Favoris, vous les quittez bientôt pour d'autres, & alors ils ceſſent de paroître ce qu'ils n'étoient pas. Cependant tant que votre charme dure, vous faites que tout le monde prend bien ſouvent pour être de mes gens, des infames tirés de la boue, que vous arrachez quelquefois d'entre les mains des bourreaux, & ſur qui l'on peut voir au milieu de vos careſſes, les veſtiges de leurs crimes paſſés.

LA FORTUNE.

Quoi que vous diſiez, je n'ai jamais ſuivi perſonne, que je n'aie cru que c'étoit vous.

LE MÉRITE.

Il eſt pourtant aſſez mal aiſé de s'y méprendre, mon frere a grand vogue dans le monde, il eſt ſeul conſidéré; il a vingt fois plus de gens que moi; ils ont pour l'ordinaire un air inſolent, brillant & enjoué comme vous, & vous ſçavez bien que tout cela ne me convient point: il en eſt quelques-uns qui me copient excellemment au dehors, car ils ſont extrêmement poſés & modeſtes, & ils évitent la plupart des fautes où tombent les autres: mais vous deviez bien connoître que toute cette conduite n'eſt qu'une pure grimace, car ils n'ont point de fermeté, les moindres malheurs leur font oublier leur perſonnage: tout ce qui n'arrive pas chaque jour les déconcerte, à force de vouloir m'imiter, ils ne me reſſemblent plus, parce qu'ils paſſent au-delà du naturel; & leur maniere d'agir eſt toute autre en ſecret qu'en public.

LA FORTUNE.

Ces réflexions ne pouvoient pas m'empêcher de ſuivre les

gens de votre frere au premier abord, puiſqu'elles ne peuvent ſe faire que dans la ſuite du commerce qu'on a avec eux, & qu'elles demandent l'uſage de la vue libre, que mon bandeau ne me laiſſe pas.

LE MÉRITE.

Votre bandeau n'eſt qu'un effet de votre adreſſe ; plutôt que de contraindre votre humeur, vous avez pris ce ridicule équipage pour lui ſervir de prétexte, & je ne doute point que vous ne voyiez au travers. Dites-moi plutôt, ſi vous voulez vous excuſer avec ſincérité, que vous êtes femme, que ce grand nombre d'adorateurs qui vous environnent, vous fait imaginer que vous êtes trop puiſſante pour être auſſi ſujette que je voudrois : & en effet,

Cette foule d'Amans eſt un charme bien doux,
Telle eſt également inſenſible pour tous,
Qui ſe laiſſe toucher au plaiſir d'être aimée ;
Son deſſein n'eſt qu'ambitieux,
Et le feu dont pour elle ils ont l'ame enflammée,
Ne lui donne que dans les yeux.

Dites moi que votre gloire eſt d'autant plus grande, que ceux que vous favoriſez en ſont moins dignes, n'y ayant rien de plus beau, ni de plus doux au monde, que de faire quelque choſe de rien ; que ces gens-là ſont véritablement vos créatures, au lieu que ceux des miens, à qui vous faites par hazard quelques faveurs, m'en ſont obligés autant qu'à vous. Dites que la préſence eſt fort néceſſaire en amour, que c'eſt une choſe fort rare de me voir, & qu'au contraire vous rencontrez par-tout les gens de mon frere, à cauſe de leur grand nombre & de leur aſſiduité. Dites enfin que les défauts de votre conduite, ſont des foibleſſes de race ; & qu'étant fille de l'Occaſion, on ne doit pas s'étonner ſi l'on vous a vue juſqu'à préſent ſi rarement avec moi, vous qui deviez toujours m'accompagner, puiſque

c'eſt le naturel de notre mere, de ne ſe trouver preſque jamais que dans les lieux où l'on ne croit point devoir la rencontrer.

LA FORTUNE.

Je n'ai pas beſoin de toutes ces mauvaiſes raiſons pour me défendre ; mon bandeau ſeul me juſtifie aſſez, c'eſt pourquoi je vous en veux remettre l'origine en mémoire. Vous ſçavez bien qu'après que le Deſtin nous eut mariés enſemble, nous vécumes fort longtems avec toute la douceur imaginable.

LE MÉRITE.

Il eſt vrai que nous fumes un ſiécle entier de la ſorte, nous étions tellement unis, qu'on ne nous voyoit jamais l'un ſans l'autre. Ce fut cet âge heureux qu'on appella l'âge d'or, & l'on peut dire ſans nous flater, que c'étoit notre union qui le faiſoit ; le ſouvenir de ce ſiécle fortuné me donneroit bien de cruelles douleurs, ſi nous n'en commencions un autre, qui apparemment ne cédera en rien au premier.

LA FORTUNE.

Vous vous ſouviendrez donc que toutes choſes étant ſi bien réglées ſur la terre par notre bonne intelligence, ſoit que les hommes ſe rendiſſent indignes d'un ſi grand bonheur, ſoit que les Dieux vouluſſent éprouver notre patience, & vous donner un grand ſujet d'acquérir de la gloire par notre ſéparation, ſoit que peut-être devenus jaloux du bonheur des hommes, ils portaſſent envie à une félicité qu'on pouvoit eſtimer auſſi parfaite que la leur, s'ils n'euſſent point eu le pouvoir de la troubler : ne pouvant rompre notre mariage que le Deſtin avoit fait, ils trouverent l'invention du fatal bandeau que je porte, pour m'empêcher du moins d'être toujours avec vous, & me l'ayant mis ſur les yeux, ils m'abandonnerent à la conduite de ceux qui devoient dans la ſuite des âges gouverner le monde. Depuis

cette triſte aventure, comme j'ai toujours dépendu d'autrui, ce n'eſt pas merveille qu'on m'ait fait ſuivre qui on a voulu. Et parce qu'entre le grand nombre de ceux qui ont gouverné le monde, il s'en eſt trouvé de bien intentionnés, la plûpart m'ont trompée, & m'ont menée aux gens que vous me reprochez, me faiſant accroire que c'étoit vous.

LE MÉRITE.

Vous deviez pourtant bien connoître, ſans l'aide de vos yeux, que ce n'étoit pas moi. Il leur échape toujours quelque diſcours de vanité; ils ne perdent point l'occaſion pour montrer les bonnes qualités qu'ils penſent avoir; s'ils eſtiment quelque choſe dans un homme, c'eſt d'une maniere à faire remarquer qu'il lui en manque quelqu'autre plus importante; s'ils rapportent quelque bonne action, ils appuient fortement ſur les circonſtances les moins favorables qui s'y rencontrent; ils ne s'humilient que quand ils voient qu'on s'aprête à les louer; ils ne ſe taiſent quelquefois que pour faire mieux entendre ce qu'ils veulent faire croire qu'ils ne diſent pas par diſcrétion; ils ſont grands formaliſtes; les Loix de la mode ſont plus fortes pour eux que celles de la Morale; & les plus ridicules coutumes du monde plus inviolables que la Religion de leurs peres. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois remarquer tout ce en quoi leurs ſentimens ſont oppoſés aux miens.

LA FORTUNE.

Je l'avoue, & il eſt vrai, que dans la ſuite je connus que j'étois trompée: auſſi les quittai-je d'abord, & c'eſt ce qui a cauſé ces fréquens changemens qui me font accuſer d'inconſtance, quoique, comme vous voyez, ils ſoient en effet les plus certaines marques de la conſtante paſſion que j'ai pour vous. Et pour preuve de ce que je dis, vous voyez avec quelle joie je ſuis les volontés du grand Monarque de qui je dépens à préſent, parce qu'il ne me trompe point, comme font preſque

tous ceux de ſon rang; qu'il me méne droit où je veux & où je dois aller, & qu'il me réunit parfaitement à vous.

LE MÉRITE.

J'ai encore plus d'obligation au Roi que vous ne penſez ; ce n'eſt pas par un ſeul principe d'équité qu'il a travailié ſi heureuſement à notre réconciliation ; je veux bien vous faire cette confidence. On admire & on s'étonne que le Roi n'ait point de Favori; cela ſemble ſi beau & ſi extraordinaire dans un Prince de ſon âge, que ſes autres qualités toutes grandes & toutes belles qu'elles ſont, ne paroiſſent rien auprès, & que quand on a dit de lui cent vérités, dont la moindre vaut un Panégyrique, on conclut toujours par cette illuſtre indépendance, par laquelle il conſerve ſur lui-même un empire auſſi abſolu que celui qu'il exerce ſur ſes Peuples.

On dit avec raiſon que l'Auguſte Louis
Au point où de ſon regne on voit monter la gloire
D'un ſi durable éclat brillera dans l'Hiſtoire,
Que nos derniers neveux en ſeront éblouis.
Que s'il pourſuit le crime & ſa noire inſolence,
Il connoit, il ſoutient la plus foible innocence,
Que ces deux paſſions reglent ſes intérêts ;
Qu'il eſt en même tems jeune, puiſſant & ſage,
Et qu'il ſçait accorder par un ſçavant uſage,
La parfaite valeur, & les ſoins & la paix.

Qu'on l'a vu depuis peu rappeller dans ſes mains
Le trait déja lancé de ſa foudre étonnante,
Dont l'invincible effort & l'ardeur menaçante
Devoit anéantir les reſtes des Romains ;
Que certain d'entaſſer victoire ſur victoire,
Son grand cœur ſe défend des charmes de la Gloire,
Qui l'invite ſans ceſſe à cent fameux projets
Qu'il préfere aux attraits d'une Amante ſi rare,

A l'éclat inoui que le Ciel lui prépare,
L'amour de l'équité, le bien de ſes Sujets.

Qu'il n'eſt que trop ſouvent de foibles Demi-Dieux,
De Monarques de nom, de Maîtres inutiles,
D'Eſclaves couronnés, de Princes imbécilles,
Qui corrompent le ſang de leurs braves Ayeux.

Dont les cruels excès & l'infame licence
Sont l'unique matiere où paroît leur puiſſance,
Qui ne ſçavent former que de lâches projets,
Qui n'ont qu'un faux brillant que le peuple idolâtre,
Qui ne ſont en effet que des Rois de théâtre,
Et que des Souverains dignes d'être Sujets.

Mais LOUIS regne ſeul & regne ſans faillir,
Sans que ſous un tel poids ſa grande ame ſoupire,
Et l'immenſe fardeau d'un ſi puiſſant Empire
Augmente ſa valeur bien loin de l'affoiblir.
Oui, ceux dont autrefois la ſageſſe profonde
Inventa le grand Art de conduire le monde,
Les Dieux preſque jaloux l'admirent aujourd'hui;
Il n'eſt rien ſi confus que ſon œil ne diſcerne,
Enfin gouvernant tout, ſans que rien le gouverne,
Homme ne fut jamais ſi vraiment Roi que lui.

LA FORTUNE.

Il n'eſt rien de plus vrai ni de plus grand que tout ce que vous venez de dire; mais je ne vois pas quel intérêt particulier vous y pouvez avoir, & pourquoi vous m'en faites un ſi grand myſtere, puiſque toute la Terre en dit autant que vous.

LE MÉRITE.

L'intérêt que j'y ai, vient de ce que tout cela conclut que le Roi n'a point de Favori.

Il

Il eſt vrai qu'il n'eſt point en France,
(Tel eſt le bonheur de nos tems)
De ces ſuperbes importans,
Qui font des Souverains mépriſer la puiſſance
Des fainéans de conſéquence,
Et de ces inſolens mignons,
Qu'on voit avec leur Maître agir en compagnons:
Mais bien que cela ſemble étrange,
On ſe trompe fort, croyez-moi,
Quand on dit pour grande louange,
Qu'on ne gouverne point le Roi.
Puiſque de ſon grand cœur à mon gré je diſpoſe,
Oui, c'eſt moi qui regne en effet,
Il n'eſt rien de ſi grand que près de lui je n'oſe,
Et toujours il eſt ſatisfait
De tout ce que je lui propoſe.
Il régle en ma faveur toutes ſes volontés,
A mes moindres beſoins ſa tendreſſe s'ajuſte;
Enfin l'on peut compter entre mes qualités
Comme la plus brillante & même la plus juſte,
Favori de Louis Auguſte.

Je puis dire ſans lui faire tort qu'il m'aime paſſionnément, & qu'il fait tout ce que je veux: un Favori comme moi eſt la gloire de ſon Maître, & il n'eſt point d'indépendance qui vaille la paſſion qu'il me témoigne. Admirez-en les glorieuſes ſuites, voyez comme il me careſſe par-tout où il me trouve. Quand un homme ſeroit des dernieres extrémités du Monde, il ſuffit que je le lui recommande pour faire qu'il lui ſoit cher; il me conſulte dans la diſtribution de toutes ſes graces; c'eſt moi qui régle tous ſes bienfaits; & tout ce qui porte ma marque eſt toujours l'objet de ſes faveurs. Mon air ſimple & tranquille, ma maniere d'agir modeſte & ſincere, enfin mes déportemens ſi éloignés de l'inſolence qui eſt preſque naturelle à ceux qui ſont aimés des Rois, ont pour lui des charmes inévitables. Il me con-

ſidere ſeul, quand il faut remplir les plus importantes charges de ſon Etat & de ſa Cour. Et pour vous en donner d'illuſtres exemples, quand il a voulu choiſir un homme à qui il pût confier la garde & le ſalut de ſon peuple le plus cher, pour dire encore plus, à qui il dût être ſoumis lui-même, & qui dût être ſon Paſteur & ſon pere, il a jetté les yeux ſur cet excellent Prélat, qui l'a rendu ſi habile à me connoître; il n'a pas cru lui donner trop pour récompenſe d'un ſi grand ſervice, & ſe ſervant en ſon endroit des mêmes lumieres qu'il en avoit reçues, on peut dire qu'il lui a fait voir qu'il avoit fort bien profité de ſes inſtructions. Toute la France ſçait que l'incomparable Julie & moi ne ſommes qu'un; c'eſt pour cela que le grand Louis l'a choiſie pour la dépoſitaire du tréſor de l'Etat, lorſque le Ciel lui fit l'aimable préſent de ce nouveau Héros, duquel dépend la félicité de tant de Provinces.

Oui, ce nouveau Héros de qui le monde eſpere
Qu'il portera l'honneur & la gloire des lis,
Plus haut que Charlemagne & plus haut que Clovis,
Peut-être même auſſi haut que ſon pere.

Si la Reine a envié le bonheur de ce jeune Prince, & ſi elle l'a privé d'un bien dont il ne pouvoit pas connoître le prix, c'eſt encore une preuve éclatante de ma faveur. Enfin quand il a fallu trouver un homme capable du maniment de ce dangereux métal qui corrompt tant ſes gardes, qui tyranniſe ſes maîtres, & qui les transforme ſi aiſément en ſes amans & en ſes eſclaves; ce métal éclatant dont la profuſion par un étrange contrecoup partageoit également l'indigence entre le Prince & le Peuple, alors Louis a jetté les yeux ſur ma plus parfaite image, ſur un homme dont toutes les qualités n'ont été juſqu'à préſent que ſouhaitées. Cet excellent Miniſtre par un rare mélange, eſt également intelligent & modeſte, acceſſible & inébranlable, laborieux & déſintéreſſé, ſon aſſiduité au travail ne trou-

vera point de foi chez nos neveux, parce qu'elle n'a point d'exemple chez nos Ancêtres. La paſſion qu'il a pour la gloire de ſon Maître le poſſéde ſi pleinement, qu'on peut dire qu'elle lui eſt tournée en nature, puiſqu'elle lui fait ſupporter les fatigues qui paſſent de bien loin la force des hommes ordinaires. La fermeté de ſon courage ſi néceſſaire dans l'adminiſtration des Finances eſt une ſuite de cette même paſſion, & rien ne le peut empêcher de la ſatisfaire lorſque la Raiſon le demande, & que la Raiſon le veut. Que la vertu d'un homme animé de ce zéle héroïque eſt en ſureté? Une ame ſi noblement occupée, ne juge pas ſes propres intérêts dignes de ſon application, & les divertiſſemens même les plus innocens ne ſçauroient avoir part dans une vie où le repos & le ſommeil ont de la peine à trouver leur place. De là vient que ces métaux précieux qui ſont l'idole du reſte des hommes, paſſent par ſes mains ſans toucher ſon cœur, que ſa maiſon en eſt le canal, & non pas le réſervoir, qu'elle en eſt le lit, & non pas le gouffre. C'eſt enfin par le ſeul miniſtere de ce grand homme que l'on protége aujourd'hui

Ces hommes merveilleux qui ſont durer la gloire
Par le charme innocent des Vers & de l'Hiſtoire,
Qui ſurmontent la Mort, qui commandent au Tems.
Soumettant l'avenir à des ordres conſtans;
Eux qui forment les Rois par tant de grands exemples,
Qui pour cent Demi-Dieux ont élevé des Temples,
Dont aucun par les ans ne peut être abattu,
Et de qui ſeul dépend le prix de la Vertu,

Voilà quels ſont les effets de ma faveur, & les extrêmes obligations que j'ai au Roi. J'eſpere que vous lui témoignerez notre commune reconnoiſſance pour notre réconciliation. Car tous les Conquérans ont beſoin de vous, & toute la conduite & le courage imaginable ne les exemte pas de notre Empire. Je crois pourtant, ſi la guerre vient un jour, qu'il faudra que vous

employiez les derniers efforts dont vous êtes capable, pour faire quelque choſe en ſa faveur, que ſa ſeule valeur ne faſſe point.

C'eſt-là, chere compagne,
Qu'il faut que ſes étendards
Dans la premiere campagne
Egalent ceux des Céſars,
Que ſes terribles Armées
Par ta préſence animées
Domtent cent Peuples divers,
Et que du cœur de la France
On ſçache notre alliance
Juſqu'au bout de l'Univers.

LA FORTUNE.

C'eſt là mon unique étude,
Charmant & fameux époux,
Et je n'ai d'inquiétude
Qu'en attendant ſon courroux,
De quelque part qu'on le voie,
J'irai toujours avec joie
En ſeconder les tranſports,
Remuer la Terre & l'Onde,
Et lui ſoumettre le Monde
Par cent illuſtres efforts.
Apprête donc ta vaillance,
Louis, daigne te hâter,
Donne à ma reconnoiſſance
L'occaſion d'éclater;
C'eſt ta main qui de volage
M'a fait raiſonnable & ſage
Plus qu'on eût oſé penſer;
Elle m'a rendu ma gloire,
La plus illuſtre victoire
Ne peut la récompenſer.

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart